

Œuvres choisies

DE

Stendhal

EXTRAITS ET NOTICE

DE

M. ROUSTAN

To the happy few.



PARIS

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

ŒUVRES CHOISIES

DE

STENDHAL

A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION PALLAS

Charmants volumes in-16 imprimés sur beau papier vergé teinté, pouvant être mis entre toutes les mains.

Morceaux choisis de Victor Hugo. — Prose (Steeg), 1 vol. — Poésie (Steeg), 1 vol. — Théâtre (Parigot), 1 vol.

Anthologie des Poètes français du XIXe siècle (1809-1866) (G. Pellissier), 1 vol.

Anthologie des Poètes français contemporains (1866 à nos jours) (G. Walch), préf. de Sully Prudhomme, 3 vol.

Les Poètes du Terroir (Van Bever), 3 vol.

Œuvres choisies de A. de Vigny (Tréfeu), 1 vol.

Œuvres choisies de Alfred de Musset (poésie, prose) (P. Morillot), 1 vol.

Anthologie du Théâtre français contemporain (1850 à nos jours) (G. Pellissier), 1 vol.

Auteurs Comiques des xviie et xviiie siècles. — Théâtre choisi (Parigot), 1 vol.

Théâtre choisi de Scribe (Marcel Charlot), 1 vol.

Œuvres choisies de Guy de Maupassant (F. Bernot), 1 vol.

Anthologie des Prosateurs français contemporains (1850 à nos jours) (G. Pellissier). Tome I. Romanciers. — T. II. Historiens.

Anthologie des Humoristes français contemporains (Pierre Mille), 1 vol.

Œuvres choisies de Ferdinand Fabre (Pellisson), 1 vol.

Pensées et Maximes pour la Pratique de la Vie (E. Cazes), 1 vol.

Anthologie des Humoristes Anglais et Américains (M. Epuy), 1 vol.

Anthologie de la Littérature Japonaise (M. Revon), 1 vol.

Anthologie de la Littérature Allemande (L. Roustan), 1 vol.

Œuvres choisies de Rudyard Kipling (Michel Epuy), 1 vol.

Œuvres choisies de Tolstoï (Ch. Navarre), 1 vol.

COLLECTION PALLAS

2e ÉDITION

ŒUVRES CHOISIES

DE

STENDHAL

EXTRAITS ET NOTICE

DE

M. ROUSTAN

Tho the happy few.



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1920

ŒUVRES CHOISIES
DE STENDHAL

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

« Pour les uns, M. de Stendhal est un homme de génie qui sème en courant des idées aussi profondes qu'ingénieuses et dont l'ardeur impatiente n'a jamais eu que le temps d'ébaucher. Pour les autres, c'est un homme d'esprit, mais un homme d'esprit un peu fou. De ces deux opinions laquelle est la fondée? Aucune selon nous. M. de Stendhal lui-même rirait de la première; et la seconde n'est vraie qu'à moitié. » Ces lignes se trouvent dans *le Globe* du 24 octobre 1829. Beyle venait de publier ses *Promenades dans Rome*. Le journal, auquel il avait donné plusieurs articles, devait ménager un collaborateur. Il indiquait les raisons pour lesquelles « un nouveau livre de M. de Stendhal était un nouveau sujet d'éloges passionnés et de critiques amères ». Bizarrerie des idées, manière rude, indépendance impertinente envers les personnes et les principes, de tout cela résultaient « quelques sympathies et un grand nombre de haines ».

On le voit, Stendhal avait des lecteurs bien avant la date lointaine — 1880 ou 1891 — à laquelle il prétendait qu'on pourrait enfin le comprendre. La quantité était petite, la qualité supérieure. L'an 1891 est arrivé, et d'autres ont suivi. Beyle serait-il satisfait à cette

heure de la quantité de ses lecteurs autant que de leur qualité ? Nous l'ignorons. En tout cas, le rédacteur du *Globe* constaterait que, près d'un siècle après son article, les livres de M. de Stendhal soulèvent des haines profondes et d'ardentes sympathies ; il remarquerait que les détracteurs sont plus violents encore et les admirateurs plus fervents que ceux de son époque. « Une bien vilaine âme, un abominable malade, l'homme de toutes les bassesses, un grotesque, un goujat, un voyou... », toutes les gentillesses qui donnent du piquant au journalisme contemporain sont libéralement décernées à Beyle, et le torrent se déchaîne aussi vigoureux à chaque nouvelle exhumation d'une œuvre posthume.

Les stendhaliens s'indignent, et redoublent de zèle pour la mémoire du Maître si grossièrement méconnu et insulté. La religion du beylisme a ses dévots, ses apôtres, et peut-être ses martyrs. Il existe une « exégèse stendhalienne », une « dévotion beylique », une « initiation stendhalienne », une « ferveur stendhalienne », une « confrérie beyliste », etc. Nous avons failli avoir une occasion nouvelle de prendre un repas au restaurant, lorsqu'on a lancé l'idée d'un « dîner rougiste » : le projet n'a pas réussi parce que, nous apprend son auteur, le nombre des adhérents était si considérable qu'il eût fallu « trouver une salle de cabaret d'une dimension extraordinaire ». Le rédacteur du *Globe* répéterait probablement : « M. de Stendhal, que nous sachions, n'a jamais été équitablement apprécié » : moyen infaillible de se mettre tout le monde sur les bras ! Mais il serait bien forcé de reconnaître que ce déchaînement d'outrages et d'enthousiasmes est le plus bel éloge d'un auteur et le plus sûr brevet d'immortalité. Rien ne prouve mieux combien Stendhal est jeune de gloire, combien il est vivant, « actuel ». Rien ne justifie davantage la publication de ces *Œuvres choisies*.

Un stendhalien passionné, un des « desservants » de l'autel beylique déclare que dans la chapelle « ne fréquentent que des sincères, et ne prient que des rares ». Nous ne nous flattons pas que ce recueil augmentera le nombre de ceux qui prient ; nous serions heureux

qu'il augmentât celui des sincères qui fréquentent, et dont la piété vraie, tolérante, est moins indulgente cependant à ceux qui se trompent par excès d'antipathie qu'à ceux qui pèchent par excès d'admiration.

***

Henri Beyle naquit à Grenoble le 23 janvier 1783. Par une première ironie du sort, cet homme qui devait montrer une haine tenace et irréductible pour la Congrégation, vint au monde dans une rue qui s'appelait : rue des Vieux-Jésuites. Cet indépendant ne pouvait pas aimer sa ville natale : « Grenoble, disait-il, est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion ». Je ne cite pas le reste du passage ; tous ceux qu'on glane dans l'œuvre de Beyle et où il est moins injuste pour la petite patrie ne sauraient faire oublier l'amertume et l'énergie de celui-là.

Il fut Dauphinois, sans aucun doute. Le Dauphinois est le Normand du Sud-Est, clairvoyant, malin, finaud, ferme d'ailleurs et pliant sans rompre, soucieux avant tout de ne pas être pris pour dupe et souriant avec ironie de ceux qui s'imaginent l'avoir trompé. Mais comment Beyle aurait-il pu avoir de l'amour pour une cité qui lui semblait l'asile de « tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois » ?

Quels souvenirs d'ailleurs lui rappelait cette ville où s'était écoulée son enfance ? « Cet âge a été pour moi, affirmait-il plus tard, une époque continue de malheur et de haine et de délires de vengeance toujours impuissante. » Nous connaissons cette période de son existence par la *Vie de Henri Brulard*, que Beyle composa de 1832 à 1835 : récit inexact dans certains détails, je le veux bien, mais sincère et courageux malgré tout, car il y a dans cette analyse de soi-même un effort vers la vérité, qui a sa noblesse et sa grandeur. Cette enfance fut très malheureuse. Beyle adorait sa mère, Henriette Gagnon, d'origine italienne ; elle aurait pu le rattacher à son père, à sa famille, à Grenoble ; elle mourut quand le jeune Henri avait sept ans. Ici commencent les épreuves de Beyle.

Son père Joseph Chérubin, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au maire, avocat au Parlement du pays, avait alors passé la quarantaine ; « ridé et laid », « archi-dauphinois », timide et madré, silencieux ou grognon, il n'était pas de ceux sur lesquels la tendresse a quelque prise. Un seul trait nous dispensera d'insister sur les sentiments de Beyle envers son père. Quand il apprend la nouvelle de la mort de Chérubin (1819), il écrit : « Pendant le premier mois qui suivit cette nouvelle, j'ai cherché en vain à m'en affliger. Le lecteur me trouvera mauvais fils, il aura raison. » Reste à savoir s'il aura tort de trouver Chérubin mauvais père. Pour le moment, notons que Joseph Chérubin, dont une manie succédait à l'autre, confia le jeune Beyle et ses deux sœurs à leur grand-père maternel, Henri Gagnon, et qu'il chercha à se distraire de la mort de sa femme en faisant de l'exploitation agricole dans sa terre de Furonières, près de Claix. Cette toquade devait ruiner la famille. Comme autre « distraction », Chérubin, qui, malgré sa dévotion, n'en était pas à sa première aventure, s'éprit de la sœur de sa femme, une bigote aigrie, hypocrite, Séraphie Gagnon. Le jeune Henri vit « ce diable femelle dont il ne sut jamais l'âge » voler la place de sa mère, et s'installer despotiquement au foyer, âpre à humilier ce neveu dans lequel elle sentait un ennemi irrité, inventant des tracasseries odieuses, le soumettant à une éducation tyrannique dont le résultat fut de faire naître chez l'enfant des révoltes sourdes contre sa famille, contre les prêtres, contre Dieu. Beyle garda de tous ces affronts et de toutes ces douleurs un ressentiment qui dura jusqu'au dernier jour. Il faut s'en souvenir quand on lit certaines phrases qui lui auraient été moins reprochées si l'on avait su combien l'enfant avait dévoré de larmes, et refoulé de rages atroces au plus profond de son cœur. La mort de Séraphie faillit le faire croire à l'existence de l'Être Suprême ; il se jeta à genoux « pour remercier Dieu de cette grande délivrance ».

Autour de l'enfant, pas d'appui sérieux. De ses deux sœurs Pauline et Zénaïde, la seconde est une « rapporteuse », la première ne deviendra que plus tard son

intime amie. Son grand-père et parrain, le médecin Gagnon, aimait Henri, mais, sceptique et un peu égoïste, il n'allait pas jusqu'à compromettre la paix d'un ménage où l'une de ses filles s'était substituée à l'autre. Du moins il bavardait gentiment avec son petit-fils, littérature, histoire naturelle, mathématiques, et lorsque tante Rabat-joie avait tourné le dos, il prêtait à son filleul *Don Quichotte* et le *Roland Furieux*. Beyle nous a dépeint le « Bon grand-père », avec « ses rhumatismes, ses vapeurs, sa perruque ronde à trois rangs de boucles et son petit chapeau triangulaire à mettre sous le bras ».

Son oncle Romain Gagnon, avocat à ses moments perdus, préférait courtiser les femmes que de pâlir sur des dossiers. Beau garçon, vêtu à la dernière mode, agréable diseur de jolis riens, jamais Romain Gagnon ne trouva de cruelles. Il aimait son neveu, mais n'avait guère le temps de le réconforter.

Sa grand'tante, Mlle Élisabeth Gagnon, « grande femme maigre, avec une belle figure italienne, de caractère parfaitement noble », était une vieille fille, très bonne, mais qui manquait de sens pratique : une Bélise, moins le ridicule; romanesque, généreuse, Beyle lui dut ce qu'il appelle son « espagnolisme ».

Pas de camarades. Dans la suite, il en trouvera comme Mante, Crozet, Félix Faure, et qui deviendront des amis sûrs, fidèles jusqu'à la mort, ce qui est tout à leur honneur et au sien. Pour le moment, il est « sévèrement séparé de tout être de son âge, ne vivant qu'avec des vieux ». Seul, son cousin Colomb, dont le dévouement affectueux s'accrut constamment avec les années, est son compagnon et son complice lorsqu'il dévore en cachette des romans délicieux, c'est-à-dire prohibés.

Chérubin et Séraphie trouvèrent le précepteur de leur rêve dans un abbé au teint livide, à l'œil faux, petit cuistre sec et dur, qui s'appelait Raillane. Ce fut un nouveau tyran pour Henri. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Il se replia sur lui-même. On le forçait à ruser et à mentir, il se défendrait avec les seules armes qu'on lui laissât; il n'était pas le plus fort, il voulut être le plus sournois. Sa sensibilité très vive ne trou-

vait pas à s'épancher; il la contint, il apprit à s'en rendre maître, à la refouler, à la déguiser au besoin, en un mot à donner le change. « Je fais tous mes efforts pour être sec, disait-il dans *l'Amour*. Je veux imposer silence à mon cœur qui croit avoir beaucoup à dire. » Il s'était entraîné de bonne heure. Timide, il devint méfiant, ombrageux. Homme, il eut des « téjès » (jésuites) et des gens de la police des craintes injustifiées. Je n'ose pas railler cette peur enfantine depuis que j'en connais les premières causes.

Heureusement, la Révolution éclate. Elle chasse Raillane et ses pareils, elle traque la religion que pratiquaient Chérubin et Séraphie, elle fait monter sur l'échafaud le monarque dont M. Beyle, adjoint au maire, se proclamait par tradition le zélé défenseur. Enfin, voilà Henri plus libre! A Raillane succède le bon M. Durand. Puis, on se décide à mettre le jeune Henri à l'École Centrale de Grenoble. Il y suivra les cours de 1796, année de la fondation, à 1799. Agréables camaraderies; professeurs comme Gros le géomètre pour lequel Beyle conservera une adoration véritable; triomphes scolaires, tout sourit au jeune élève. Il s'enflamme à la lecture de Rousseau, devient amoureux fou d'une jeune actrice Mlle Kably; elle part de Grenoble sans qu'il lui ait adressé la parole; il aime alors Victorine Bigillin, sœur de deux de ses amis. Prix de mathématiques et de dessin, son intention est de se présenter à Polytechnique. Il quitte Grenoble, muni de ce viatique par l'oncle Romain : « Quand une femme te quittera, déclare ton amour à une autre dans les vingt-quatre heures, fût-ce une soubrette ». Il débarque dans la capitale au lendemain du 18 Brumaire. A la surprise générale, il laisse passer le concours sans se présenter. Les mathématiques, dont la discipline fut pourtant si profitable à cet esprit avide de précision, n'avaient été envisagées par le jeune homme que comme un moyen d'arriver à Paris, de s'y faire servir une pension paternelle, et de vivre en héros amoureux. Le but était atteint. Beyle n'avait que faire à Polytechnique. Les leçons de Gros avaient eu leur temps; c'était le tour des leçons de l'oncle Romain.

***

Beyle avait apporté dans sa valise une lettre de recommandation pour Noël Daru dont la famille était alliée à la sienne. Ancien fonctionnaire de Louis XVI, cet ami de Talleyrand avait sauvé ses millions dans la bagarre révolutionnaire. Grave, sévère, exact, il habitait avec ses onze enfants son hôtel de la rue de Lille. L'aîné, Pierre Daru, le traducteur d'Horace (le futur comte), avait fait rapidement son chemin : en janvier 1800, il était nommé chef de la première division du département de la guerre, et ce n'était là qu'une étape de sa carrière brillante : juriste expérimenté, avocat-consultant érudit, habile administrateur, Pierre travaillait avec acharnement, rentrait de son bureau très tard, avec les yeux rouges et « la physionomie du bœuf ». Le cadet Martial (le futur baron), moins savant et moins laborieux, était alors commissaire des guerres, en attendant d'arriver sous-inspecteur des revues; c'était un élégant, beau joueur, qui fréquentait les coulisses et allongeait indéfiniment la liste de ses maîtresses. Les Daru furent les bienfaiteurs de Beyle. Les premières illusions du nouveau débarqué s'en allèrent en effet bien vite. Désenchanté, las de buter contre la vie brutale et peu poétique, le jeune homme tomba malade, fut menacé d'une hydropisie de poitrine, et, atteint de délire, il faillit mourir à son troisième étage de la rue Sainte-Marie. Noël Daru lui amena un grand docteur, puis l'installa dans sa propre maison. Beyle sauva ses jours, mais perdit ses cheveux : il les remplaça par une élégante perruque.

Pierre Daru le prit au ministère et lui fit faire des copies. Troublé par ce supérieur dont la sévérité grondeuse le « faisait frémir », il commit une faute d'orthographe, et écrivit : « cella ». Pierre eut une médiocre opinion de son cousin, et il considéra toujours que ce n'était qu' « un enfant ignorant comme une carpe ». Martial, lui, se chargea de *décrotter* son parent de province. « Je lui dois, déclare Stendhal, le peu que je sais dans l'art de me conduire avec les femmes. » Henri fut

son élève, son imitateur, son confident, son ami. « Me dire du mal de Martial, à moi! » s'écriait-il avec véhémence en 1814, et il trouvait pour parler de l'aimable, de l'adorable cousin, des expressions d'une gratitude délicate et touchante.

Quand il eut fait un nombre suffisant de copies, Beyle eut la joie d'être appelé en Lombardie au mois de mai 1800, par Pierre Daru, qui avait accompagné, comme inspecteur en chef des revues, Berthier et Bonaparte. Le 7 mai, jour du départ, fut pour le jeune homme un jour d'allégresse. Tout frémissant d'émotions et d'espérances, il arrive à Genève, monte pour la première fois à cheval et manque se rompre le cou, a presque un duel à Lausanne, franchit le Saint-Bernard, et reçoit le baptême du feu. On se trouvait devant le fort de Bard, et le canon faisait des siennes. « Est-ce que nous sommes à portée? demanda Beyle. — Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur! » s'écria le capitaine de cavalerie qui l'accompagnait. Le « bleu » voulut étonner cet officier de carrière : bravement il s'exposa au canon.

Il passait d'un enchantement à un autre. A Milan, où il retrouva Martial, ce fut une vraie extase. Il entrait dans la patrie de son cœur, dans la cité où il aurait dû naître, à laquelle il resta fidèle toute sa vie et par delà la mort. Il y venait affamé de gloire militaire et d'amour. Cette grande faim, qu'il a si naïvement exposée à nos yeux, ne devait pas être assouvie. A Marengo, on combattit sans Beyle, et, tandis que se poursuivait la campagne fameuse, il copiait des pièces comme à Paris. Il affirmait, en parlant de cette période, que c'était « le plus beau temps de sa vie », qu'il « estimait fort l'art de donner un coup de sabre ». Il n'en reçut qu'un, insignifiant, et à propos d'une dame quelconque. Pas de grande passion : maladroit, timide, fier et mal habillé, il est séduit par la superbe Angela Pietragrua, maîtresse de Louis Joinville, commissaire des guerres. Il n'aurait jamais osé se déclarer : il ne le fera que douze ans après!

L'avancement dans le commissariat des guerres apparaissait à Beyle comme trop long. Grâce à Pierre Daru, il se fit nommer sous-lieutenant « en récompense de sa

bonne conduite et de ses talents », c'est-à-dire sans aucun service antérieur effectif. Attaché au 6e dragons, notre officier donna des preuves de courage dans l'armée du général Michaud, qui le choisit comme aide de camp. Nous ne le suivrons pas dans ses diverses résidences. Il finit par s'ennuyer, tomba malade, et accepta avec empressement le congé que lui proposait son colonel. Il revenait en France, définitivement Milanais, l'âme toute remuée par les souvenirs du ciel bleu de la Lombardie, de la beauté majestueuse d'Angela, des soirées de la Scala délicieuses, de la musique de Cimarosa, mais fatigué de la vie militaire et de la platitude de ses camarades. « Et puis, ajoutait-il entre autres raisons, il fallait trop se baisser pour arriver aux premiers postes, et ce n'est que là que les actions sont en vue. » Quand le temps eut fait son œuvre, et que Beyle vit de loin ces années de service, elles se transfigurèrent à ses yeux. Ses livres sont pleins de noms et d'allusions tirés des souvenirs de sa vie guerrière, et l'officier de dragons resta un de ses héros préférés. Mais, en 1802, Beyle ne veut plus rester dans l'armée : après avoir passé trois mois à Grenoble, il rentre à Paris et donne sa démission.

***

Beyle comptait bien cette fois conquérir à Paris la gloire littéraire. Dans la mansarde d'un sixième étage, les plus vastes espoirs sont les siens. Il travaille ferme, sans beaucoup de méthode. Il a l'ambition de tout savoir; du moins apprend-il quelque chose. Son *Journal* (1801-1814) nous fait assister à cette jeunesse si active et si confuse. Ses efforts ont pour but de lui permettre de « faire des comédies comme Molière », tout simplement. Il rime une pièce qui change plusieurs fois de titre sans valoir davantage. Mais peu à peu tout s'éclaircit; le goût s'affermit et se précise : Montaigne, les philosophes du XVIIIe siècle, Hobbes, Condillac, Helvétius, Cabanis, Tracy sont ses auteurs de chevet. Avec de tels maîtres, l'ancien élève de l'École Centrale, qui estimait les mathématiques parce qu'elles repoussent

l'hypocrisie et le vague, « ses deux bêtes d'aversion », devient de plus en plus difficile pour ce qui touche à la clarté lumineuse, à la logique serrée, à la simplicité sobre et nue.

Cela ne l'empêche pas de courir les salons. Chérubin lésine sur la pension mensuelle qu'il a promise et qu'il paye irrégulièrement : Henri fait des dettes, et se trouve souvent sans un sou; il n'en continue pas moins à prendre des leçons de déclamation à 20 francs le cachet, et il va dans le monde, toujours vêtu avec une impeccable distinction. « J'ai vingt et un ans dans trois jours, écrit-il, il est temps de jouir. » Une de ses aventures l'arracha à ses projets de gloire littéraire et le décida à poursuivre la gloire commerciale. Chez son professeur de diction, Dugazon l'acteur, fréquentait une actrice, Mélanie Guilbert; son nom de bataille était : « Louason ». Beyle crut que l'assaut n'offrait aucune difficulté; en effet, la place paraissait s'être rendue plus d'une fois. Mais Louason, infiniment plus habile que ce Lovelace en herbe, le fit attendre. En vain, Beyle arborait ses habits les plus soignés et ses cravates les plus inédites, dressait les plans les plus compliqués et les plus contradictoires : il n'avançait à rien, sinon à perdre de plus en plus la tête. Mélanie part un beau matin pour Marseille où elle a un engagement. Beyle va l'y rejoindre, et, comme Chérubin, qui cette fois n'avait pas tort, lui coupe les vivres, il entre, lui qui s'est tant moqué des épiciers, dans une maison d'épicerie. Le rival de Molière se transforme en commis d'une boutique de denrées coloniales : c'est désormais dans « la carrière commerçante », pour laquelle il se découvre une vocation irrésistible, qu'il se fera un nom. A tant de preuves de tendresse Louason ne fut pas insensible. L'employé de Charles Meunier et Cie fut au comble de ses vœux. Mais quand à la fin de février 1806 Louason regagna la capitale, elle était sans argent et n'avait plus chez elle d'objets à vendre. Elle demanda à Beyle de prendre des résolutions énergiques Ce dernier hésita, et le roman finit comme un vaudeville, par le mariage de Mélanie avec un noble prince russe.

Adieu les denrées coloniales! Beyle sentit sa vocation

s'évanouir. Chérubin refusait toujours le moindre liard. « Il ne fera rien, constate Beyle, pour un fils qui remue les barriques d'eau-de-vie, et tout au monde pour un fils dont il verrait le nom dans les journaux. » Il s'agissait de calmer Chérubin et d'apaiser les Daru irrités contre cette « mauvaise tête ». Le bon grand-père s'y employa, et réussit. Les Daru consentirent à recevoir Beyle, et Chérubin à lui donner une pension. « Il m'a planté, déclarait Henri, il faut que mon père m'arrose. » Le père arrosa de 300 francs par mois.

***

La campagne de Prusse commençait. Martial emmena son cousin en Allemagne, sans titre il est vrai : Henri devait faire pénitence. Il était encore à Paris le 17 octobre 1806, bien qu'il prétende avoir assisté à la bataille d'Iéna, qui eut lieu le 14 ; mais il vit l'entrée triomphale de Napoléon à Berlin. Le 29, Pierre Daru le désignait comme adjoint aux commissaires des guerres. La pénitence avait été courte. Les Allemands lui donnaient du : Monseigneur, et les Français du : Monsieur l'Intendant. Il se dépêcha d'adjoindre à son nom la particule.

Arrivé à Brunswick le 13 novembre 1806, il y prend le service, court le pays, écoute de la musique, lit ses auteurs préférés, continue la suite de ses aventures amoureuses, et, s'il ne rend pas autant de services qu'il veut bien le dire, il est pour son intendant Martial un aide intelligent. Pierre Daru, alors intendant général de la Grande Armée, le fait désigner parmi les commissaires des guerres réunis à Strasbourg pour être ses collaborateurs. Les collègues inspirent à Beyle de vives antipathies, mais son besoin d'action a de quoi être satisfait, dans cette campagne où Pierre doit surmonter des difficultés toujours renaissantes et braver d'énormes responsabilités. Beyle n'assiste ni à Essling, ni à Wagram (1809); il est alors à Vienne, malade. En 1810, il revient à Paris. Il y reste six mois, espérant que le ministre Dejean le nommera en Espagne; on l'envoie à Lyon, où il ne reste que deux mois, et le 1er août 1810 il est nommé auditeur au Conseil d'Etat « pour l'ins-

pection et la vérification des différents objets de comptabilité et d'administration du garde-meuble ». Il était temps! Beyle, dégoûté du métier d'adjoint aux commissaires des guerres, de ses rapports avec les officiers « bêtes, insolents, hâbleurs et criards », aurait de nouveau donné sa démission.

Ce fut pour lui une nouvelle période de magnifiques ambitions. Lieutenant, il pouvait devenir maréchal; auditeur, il pouvait devenir ministre. Il se voyait riche : il loue un bel appartement, entretient un équipage et une actrice de l'Opéra, assiste, avec une curiosité où entre quelque ironie, aux séances du Conseil d'Etat et aux fêtes de la Cour. Il fait alors la conquête la plus glorieuse, celle d'Alexandrine, comtesse Pierre Daru, qu'il n'a jamais désignée que par des pseudonymes. Elle avait été sa bienfaitrice avant de devenir sa maîtresse. Il est vrai qu'avant elle et plus qu'elle, Pierre Daru était le bienfaiteur de son cousin. Du moins, lorsqu'en 1829 Beyle apprit la mort de Pierre, il pleura d'abondantes larmes et il s'écriait : « Je serais mort de douleur en entrant dans la maison! » Le comte eut-il des soupçons? Beyle l'affirme : toujours est-il que trois mois après la chute d'Alexandrine, Beyle partait pour Milan où il arrivait le 7 septembre 1811, à onze heures du soir.

Immédiatement il courait à la Scala, et le lendemain il se rendait chez Angela Pietragrua. Il entreprenait auprès d'elle une campagne naïvement machiavélique, au bout de laquelle il remportait un succès complet. Beyle fut très fier de cette victoire. A Bologne, à Florence, à Rome, à Naples, il revoyait sans cesse Angela. Il revient à Milan, plus épris que jamais, et, lorsqu'il retourne à Paris en décembre 1811, il a laissé son cœur chez la belle Milanaise.

Cependant la campagne de Russie s'ouvre en 1812. Notre auditeur, qui voulait voir du pays, se fait envoyer à la fin de juillet porter à Vilna le portefeuille des ministres : il rejoint l'armée, assiste à la prise de Smolensk, entre dans Moscou avec nos troupes : c'est alors l'incendie, puis le retour désastreux. Beyle a un peu arrangé les choses dans l'*Histoire de la Peinture* :

raison de plus pour regretter la perte des « cahiers » qu'il écrivait à cette époque. Nous l'aurions vu de plus près, intrépide dans cette retraite mémorable, toujours bien vêtu et rasé de frais, se rendant utile dans le service des subsistances, lisant aux heures de loisir un tome de Voltaire arraché aux flammes de Moscou et couvrant de notes un Molière ou un volume de Chesterfield ramassé dans la villa de Kotposchine. Cette bravoure calme et sure d'elle-même, ce sang-froid constant, cet amour de l'imprévu le rendent ferme devant le péril : ils le laissent désarmé devant l'ennui. Il écrit de Smolensk : « Depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout me rebute par la grossièreté ». L'incendie de Moscou est certes « le plus bel incendie du monde », mais « il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir ». Or, allez chercher de l'esprit chez ceux qui l'entourent! « Ces gens auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples! » A son retour, il est à jamais dégoûté des « manches à sabre », et il a hâte de « boire les plaisirs de Paris avec l'avidité du cerf qui se désaltère ».

Il éprouve plus d'un mécompte. Alexandrine lui retire son amour et sa protection. Beyle n'a ni une préfecture, ni la croix bleue. Il n'est même pas nommé baron : Chérubin consent bien à lui céder une maison qui aurait formé le siège d'un majorat, mais à des conditions si lourdes que son fils est obligé de refuser. Le 19 avril 1813, il reçoit l'ordre de rejoindre l'armée; un mois après, il bivouaque devant Bautzen : ce demi-solde voyait enfin une bataille! Bien plus, cet ancien soldat de Napoléon pouvait enfin parler à l'Empereur! (1er juin 1813.) Il est ensuite envoyé en Silésie comme auditeur chargé de l'intendance; il aurait succombé à une épidémie de fièvre nerveuse sans le dévouement de ces collègues qu'il méprisait et qui le forcent cette fois à changer d'avis. Dès sa convalescence, il quitte son « gouvernement », et retourne à Milan afin de retrouver la Scala et sa divine maîtresse; il est de nouveau en France à la fin de 1813.

Les alliés passaient nos frontières. Beyle est attaché au comte de Saint-Vallier, envoyé à Grenoble à titre de

commissaire extraordinaire pour la défense. Le rôle de Beyle est d'abord très actif. « Mon pauvre auditeur, écrit Saint-Vallier, est malade, il va toujours, et toujours très bien. » Il se multiplie avec une ardeur surprenante. Mais ce beau feu s'éteindra vite. Miné par la fièvre, agacé par les plaisanteries de ses compatriotes sur sa particule, écœuré par les petits sentiments de ceux qui l'approchent, Beyle est d'abord moins assidu, puis indifférent. Il regagne Paris, apprend sans indignation le triomphe des alliés. Les Bourbons suppriment le Conseil d'État, et refusent à l'auditeur de Napoléon les postes qu'il avait demandés. Il avait bien d'autres motifs de les détester, de les mépriser! Il ira dans le pays où il est doux de vivre, dans cette Lombardie où l'attendent Angela et le bonheur. Il part, riche d'illusions et pauvre d'argent; que lui importera demain le retour de l'Empereur, et la nouvelle invasion? La politique est « boueuse » : s'en occupe qui voudra! A la veille de rejoindre l'armée en 1813, il s'écriait en pensant à ses ouvrages en préparation : « Je vais devenir barbare et mort pour les arts! » Il avait assez de vivre en barbare; il voulait vivre pour les arts.



La carrière littéraire de Beyle va s'ouvrir. Cela ne veut pas dire que sa carrière amoureuse est terminée. Au contraire. Il déclarait en 1819 : « Je n'ai eu que trois passions en ma vie : l'ambition de 1800 à 1811; l'amour pour une femme qui m'a trompé, de 1811 à 1818; et, depuis un an, cette passion qui me domine et qui augmente sans cesse ». Il serait plus juste de ne pas mettre de virgule après : « qui m'a trompé ». Lorsque Beyle a de son malheur des preuves irréfutables, il abandonne Mme Pietragrua malgré les supplications de l'infidèle, et il devient amoureux fou de Mathilde Dembowski, la « sublime Métilde »; c'est elle qui lui inspire cette passion « qui le domine et augmente sans cesse ». Elle avait toutes les qualités physiques, intellectuelles, morales. Beyle l'adorait éperdument, d'autant plus éperdument qu'elle se montrait plus dure, plus inflexible.

Elle ne céda jamais; elle humilia son infortuné soupirant par tous les moyens; elle jouit de son triomphe en faisant souffrir le vaincu. Beyle plus d'une fois songeait à se tuer. Sans sa puissance de dissimulation, il eût été la risée de son entourage. Il y a quelque chose de poignant dans cette note jetée au bas du brouillon d'une lettre pour Métilde : « Les femmes honnêtes aussi coquines que les coquines », dans les efforts de Beyle, pour être gai lorsqu'il a l'âme déchirée; puis, il y a quelque chose d'infiniment doux dans les regrets de l'amant attendri qui pense de loin à celle qui lui imposa de si pénibles et délicieux sacrifices, et qui la considère, une fois morte, « comme un fantôme tendre, profondément triste, et qui par son apparition le disposait aux idées bonnes, justes, indulgentes ».

Milan offre d'ailleurs aux âmes d'élite des plaisirs délicats qui rendent le bonheur plus cher et la peine moins lourde. A la Scala, Beyle se laisse séduire par les opéras de Rossini et les ballets de Vigano, et, dans la loge de M. de Brême, fils d'un ancien ministre de l'Intérieur, il cause art et littérature avec Monti, Silvio Pellico, Confalonieri, Visconti, Borsieri, lord Byron. Ou bien, chez Héléna Viganò, la divine Nina dont la voix est un charme, il écoute, en dégustant des glaces savoureuses, ses airs préférés. Il fréquente la société la plus distinguée, il vit dans le culte de l'art et sous un ciel enchanteur. Il est désolé chaque fois qu'il faut partir. Ainsi, en 1819, il doit rentrer à la mort de Cherubin. Comptait-il sérieusement posséder alors ces 10 000 livres de rente qui lui auraient donné l'indépendance tant souhaitée? Il n'ignorait pas que les opérations de son père avaient été malheureuses, que la manie procédurière, traditionnelle dans la famille, avait épuisé le patrimoine, que les essais agricoles l'avaient ruiné, que les dettes étaient énormes, que Furonières avait été vendu en 1816. « La gangrène, disait-il, est dans la fortune de mon père. » Mais il était au-dessus d'une misérable question d'argent. « Dès lors, déclare-t-il, M. B. chercha à diminuer ses besoins et y réussit. »

Tout cela n'était rien quand on aimait Métilde. Beyle

revient au plus vite reprendre son titre de *patito*, toujours éconduit. A la fin, en juin 1821, il se résout à quitter Milan pour Paris. « Quand reviendrez-vous? lui demande Métilde. — Jamais, j'espère! » Il devait revoir l'Italie en 1823, 1825, 1826, 1827, 1828. Longtemps il souffrira de sa blessure. En mai 1824, il trouve la guérison dans un amour mieux récompensé, et la comtesse *Menta* succède à Métilde, en attendant le règne de Madame *Azur*. Métilde meurt en 1825. Le 1er janvier 1828, Beyle arrivé la veille à Milan était expulsé sous le prétexte qu'il avait attaqué le gouvernement autrichien dans ses livres. Sauf ces voyages en Italie et quelques autres (en Angleterre, etc.), Beyle restera à Paris jusqu'après la révolution de 1830.

***

Il y arrivait en 1821, déjà connu par plusieurs ouvrages. En 1814 paraissait chez Didot un volume intitulé : *Lettres écrites de Vienne, en Autriche, sur le célèbre compositeur Joseph Haydn et suivies d'une vie de Mozart et de considérations sur Métastase, et l'état présent de la Musique en France et en Italie*, par Louis-Alexandre-César Bombet. Beyle-Bombet avait traduit les *Lettres sur Haydn* de Carpani ; les quatre premiers chapitres sur Mozart étaient extraits de l'Allemand Schlichtegroll, et les trois derniers des *Anecdotes sur Mozart*, traduites par Cramer. « Il est triste, — avoue mélancoliquement le dévoué Colomb, — en commençant la revue des ouvrages d'un écrivain dont on a été l'ami particulier, de se trouver dans l'obligation d'avouer qu'il s'est rendu coupable d'une sorte de plagiat. » Beyle a beaucoup copié dans sa vie; c'est pour cela qu'il lui a été beaucoup pardonné, j'entends : par les stendhaliens toujours prêts à s'écrier avec l'un d'eux : « Felix culpa! » Ils ont raison partout où Stendhal indique ses sources, — ce qui lui arrive plus d'une fois, — et *a fortiori* partout où il donne à ce qu'il emprunte un caractère original. Il est plus difficile de les approuver, quand le pillage est inavoué et complet. « Si mes livres arrivent à 1890, demandait Beyle,

qui songera au grain d'or tombé dans la boue? » Quand, au lieu d'un grain d'or ramassé à terre, il s'agit de tout un rayon de bijoux, plus ou moins précieux d'ailleurs, enlevés à la devanture d'un marchand, c'est autre chose. « Il n'y a peut-être pas dans cette brochure, glisse Stendhal dans une note, une phrase non traduite de quelque étranger »; il eût fallu le reconnaître plus nettement, et il était un peu tard pour déclarer huit ans après, dans une Notice nécrologique : « En 1814, M. B. prit un copiste et lui dicta une traduction corrigée de la *Vie de Haydn* d'après un ouvrage italien ». Après que Colomb, le fidèle Achate, a prononcé les mots de « hâblerie », de « supercherie », on hésite à se joindre à ceux qui louent Beyle d'avoir fait trop d'honneur au troupeau, en croquant à la fois les moutons et le berger. Du reste, le berger cria : Au loup! Les *Lettres* de Beyle étaient datées de 1808; Carpani ayant publié les siennes en 1812 à Milan, et c'est lui qui pouvait passer pour avoir dépouillé Bombet! Il protesta par des lettres, et eut recours au *Constitutionnel*. Alexandre-César fit faire dans le journal, par son frère H.-C.-G. Bombet, une réponse d'une joyeuse impertinence. Sur la deuxième édition de 1817, Bombet devenait M. de Stendhal : cette même année, paraissait une édition anglaise du volume, bientôt suivie d'une autre.

C'est aussi en 1817 que sont publiés les deux livres : *Histoire de la Peinture en Italie* par M. B. A. A. (M. Beyle, Ancien Auditeur), Didot, 2 in-8°; — *Rome, Naples et Florence en 1817, ou esquisses sur l'état actuel de la société, des mœurs, des arts, de la littérature*, etc., *de ces villes célèbres* par M. Stendhal, officier de cavalerie, Delaunay, 1 in-8°.

Le premier ouvrage était depuis longtemps sur le chantier. Beyle l'avait emporté en Russie, mais les 12 jolis volumes verts du texte avaient été « mangés par les Cosaques ». Il comptait sur cette œuvre pour fonder sa réputation. Il n'y avait pas eu encore, pensait-il, de livre français sur la peinture, qui fût passable. Il avait donc recopié 17 fois son manuscrit. Néanmoins, l'œuvre resta inachevée. « Il me faudrait deux ans,

affirmait-il, pour finir l'H. par quatre volumes... De plus, en faisant quatre nouveaux volumes, je ne gagnerais pas deux fois autant de réputation (si réputation il y a) que par les deux premiers. » Il « n'y avait pas » réputation, mais il y avait 4000 francs de dépenses. Le 18 mai, les *Débats* firent des deux volumes un éloge qu'ils rétractèrent le lendemain. Une deuxième édition parut cependant en 1831.

Le second ouvrage eut plus de succès. C'était le journal de voyage d'un touriste mondain, original, ami des arts. Une deuxième édition parut en Angleterre en 1818, et en 1826 le libraire Delaunay donna 1000 francs à Beyle pour une nouvelle édition augmentée, en 2 tomes. A partir de 1817, le pseudonyme allemand : « de Stendhal », fut définitivement adopté par Beyle.

Stendhal revenait donc à Paris, avec un bagage déjà estimable. Il n'avait pas besoin de lettres d'introduction pour les salons du temps. Arrêtons-nous un peu pour le voir tel qu'il est à cette époque, avant qu'il devienne le « vieux beau », ventripotent, les jambes maigres mal dissimulées sous un pantalon de coupe savante. On lui en a beaucoup voulu à cause de sa laideur. Comme s'il était de règle que tous les romanciers ressemblent à Adonis et tous les critiques à l'Apollon du Belvédère! On a trop attribué d'importance à ses fatuités si naïves, et qu'il n'eut que le tort de confier au papier : encore était-ce souvent pour lui une façon de ne se parler qu'à lui-même. On oublie qu'il a été le premier à rire de ses prétentions. Comment saurions-nous, si ce n'était par lui, que ses camarades d'études l'appelaient « la Tour ambulante », et qu'Angela s'écria quand elle le revit : « Voilà le Chinois »? On raille « sa grosse tête de tapissier retiré, sa tête de marchand de marrons, son visage de droguiste, sa figure de parfait jardinier » (toutes les professions finiraient par y passer!); on devrait se souvenir qu'il a parlé lui-même de sa « figure de boucher ». Il est vrai qu'il ajoute : « italien ». Finissons donc de nous moquer de son faux toupet, de sa teinture, de sa bague, de sa canne, de son cigare... Hector Berlioz, regardant défiler le carnaval à Rome, remarque : « Et ce petit homme au

ventre arrondi, au sourire malicieux, qui veut avoir l'air grave, c'est un homme d'esprit qui écrit sur les arts d'inspiration, c'est le consul de Civita-Vecchia ». Eh oui, mais ce consul a cinquante ans, et il a été, vers la trentaine, le brillant habitué des salons de la Restauration! C'était alors un hercule, — qui n'avait pas grandi, il est vrai, — les épaules carrées, robuste, bien planté; le front était beau sous les faux cheveux crépus, l'œil assez petit, mais vif et étincelant, le nez un peu retroussé et provocateur, la bouche spirituelle, prête à lancer la plaisanterie qui emporte la pièce ou à esquisser le discret sourire qui fait entendre à une grande dame qu'on l'a comprise à demi-mot; la barbe frisottante encerclait ce visage de jeune diplomate, d'un collier fin et bien tracé. Tel nous le montre un crayon reproduit à la première page du livre de M. Brun sur *Henry Beyle Stendhal*. Tel on se représente l'amant de la comtesse Palfy. Neuf ou dix ans après, si l'âge se fait quelque peu sentir, Beyle évite par tous les moyens qu'on s'en aperçoive, et, avec ses habits aux nuances délicates, ses triples jabots, ses cravates de bon goût, ses culottes et ses bas de soie, il garde l'air conquérant. Il sait qu'il n'est pas beau, mais il sait aussi pourquoi il plaît. « Tu es laid, lui disait l'oncle Gagnon qui n'ignorait rien de ce qui séduit les femmes, mais tu as de la physionomie. » Beyle compte sur sa physionomie, plus encore sur son habileté, qu'il exagère beaucoup, surtout sur son esprit, qu'il exagère à peine. « Toute mon âme paraissait, elle avait fait oublier le corps, je paraissais un très bel homme, dans le genre de Talma. » Sauf Talma, qui est de trop, le jugement est vrai. Et qu'on ne le traite pas, encore un coup, de fat en trois lettres, de prétentieux personnage. Dans la *Vie de Henri Brulard* où il avait le plus de raisons de se peindre en beau, il note qu'il n'a aimé que dix femmes, et que « la plupart de ces êtres charmants ne l'ont point honoré de leurs bontés ». A peine s'il aurait réussi à être « plus que l'ami de trois ou quatre d'entre elles », lit-on dans sa Correspondance. En 1837, il ajoutait à l'épitaphe composée par lui à Milan : « Il aima passionnément V. M. A. A. M., et quoiqu'il ne fût rien moins que beau, il fut aimé

beaucoup de quatre ou cinq de ces initiales ». Combien de ceux qui lui prodiguent des leçons posthumes de modestie auraient fabriqué pour eux-mêmes une inscription funéraire d'une pareille humilité?

Beyle fréquente donc les salons du comte Destutt de Tracy, où il cause avec l'auteur de l'*Idéologie* et son fils Victor, marié à Sarah Newton, Lafayette, les deux Thierry, Ch. de Rémusat, François de Corcelles; — celui de Mme Cabanis, où il rencontre le sculpteur Dupaty, gendre de la maîtresse de maison, et Fauriel. Dans ces milieux bourgeois et guindés, Stendhal s'efforce d'effaroucher ses interlocuteurs par des ripostes paradoxales ou des professions de foi révolutionnaires. Plus on est bourgeois, plus il s'affiche jacobin. Il épouvante les timides, et les gens de bon ton ne lui pardonnent pas sa liaison « publique (autant qu'innocente) avec une actrice célèbre ». Cette actrice est Mme Pasta, que Musset a louée, et dont la belle tête de camée a été reproduite par une médaille de 1829 sur laquelle on lit : « Sublime nel canto, unica nell' azione ». Elle habite, comme Stendhal, l'Hôtel des Lillois, 63, rue de Richelieu; elle reçoit une société nombreuse et choisie, J.-J. Ampère, Fauriel, et d'autres qui, à l'exemple de Beyle, regrettent Milan, Vigano et Canova. On jase sur la liaison de Mme Pasta et de Stendhal, on en dit même pis que pendre. Les nigauds et les hypocrites, que ce dernier a bernés ou fustigés, prennent leur revanche, et les plus honnêtes gens, scandalisés par ce causeur déconcertant et spirituel, se laissent convaincre entièrement ou à demi par ces potins malveillants.

Stendhal met d'autant plus de coquetterie à effarer ou à mystifier les uns et les autres. Chez Mme Beugnot, où on le traite de fou; chez Mme Aubenon, où il rencontre Manuel, Duvergier de Hauranne, Ary Scheffer, Mignet, Béranger, Cousin, Thiers, et où on le considère comme un être immoral; chez la comtesse d'Agout, où on lui impose silence; chez Cuvier, chez Mme Ancelot, chez le baron Gérard, chez Viollet-le-Duc, partout, il se fait de nombreux amis, amusés et éblouis par sa verve et ses saillies imprévues, et des ennemis plus nombreux

encore qui le jugent comme un « monstre », tandis que d'autres le considèrent comme un « dieu ». Mais c'est surtout chez Delécluze, le critique d'art des *Débats*, qu'il trouve le champ de bataille le plus favorable. A ce quatrième étage de la rue de Chabanais, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, se tient une « Académie », dont les habitués sont J.-J. Ampère, Albert Stapfer, P.-L. Courier, Sautelet l'éditeur, le baron de Mareste, Adrien de Jussieu, Artaud, Dubois, de Rémusat, Duvergier de Hauranne, Vitet, Magnin, Sainte-Beuve, Théodore Leclerc, etc., et aussi Mérimée, « un fameux lapin », disait Delécluze, Mérimée rencontré par Stendhal en 1821 chez Lingay, et qui devenait tous les jours davantage son ami à mesure qu'ils se contredisaient davantage. Stendhal, nous raconte Sainte-Beuve, « tenait le dé, et faisait le diable à quatre, harcelait le maître de la maison, tenait tête à Cousin, relançait chacun... ». C'est là qu'il a lancé ses plus redoutables ou ses plus amusantes boutades, étourdissant ses partenaires, mettant le feu aux poudres, provoquant les discussions les plus dangereuses et les terminant par une saillie drôle ou effrayante; c'est là qu'il a essayé certaines de ses formules tranchantes et brutales, comme on en voit dans *l'Amour*, et ces développements à fond de train contre le classicisme, qui allaient paraître dans *Racine et Shakespeare*.

Il avait commencé, dit-il, le premier ouvrage en 1820, un soir, dans un salon de Milan, à la suite d'un bal masqué; il avait noté sur un programme des lambeaux de conversation, puis avait continué le jour suivant sur des chiffons de papier. Au printemps de 1821, il quittait Milan, l'âme déchirée, et, dès son retour à Paris, il se préoccupait de mettre en œuvre ces notes décousues. En 1822, Mongie l'aîné publiait : *De l'Amour*, par l'auteur de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, 2 vol. in-12. C'est dans ce livre que Stendhal a mis le plus de son âme, et il a dû, quoi qu'il en dise, souffrir de son insuccès. « Que voulez-vous? s'écriait-il; on est trop bête à présent en France pour me comprendre! » De 1822 à 1833, *l'Amour* n'aurait trouvé que 17 acheteurs. Pourtant Mme Ancelot déclare qu'elle a eu toutes les

peines du monde à se procurer un exemplaire de ce livre « introuvable », et en 1833 une nouvelle édition était publiée. Stendhal prétendait que Mongie, pour faire de la place, avait mis la première édition à bord d'un vaisseau, en guise de lest. Ne croyons pas à cette indifférence. « Vous êtes homme de lettres, lui écrivait un jour Mérimée, et bien chatouilleux.... » A la nouvelle de la mort d'un ami, Beyle affectait de n'être pas troublé. Il usait du même procédé quand un de ses livres ne réussissait pas. Mais il était moins insensible dans le fond. Huit jours avant sa mort, il travaillait encore à une troisième préface pour cet ouvrage disgracié qui, s'il eut plus de 17 acheteurs, ne fut pas accueilli avec faveur par les contemporains.

Racine et Shakespeare, par M. de Stendhal (1 vol. in-8°), parut chez Bossange en 1823. C'était une brochure de 55 pages, un manifeste révolutionnaire contre le classicisme en faveur de la nouvelle école. Courier avait vu le manuscrit, et ses conseils n'avaient pas été inutiles. L'Académie chargea le pesant Auger de répondre. Stendhal riposta par : *Racine et Shakespeare*, n° II, ou *Réponse au manifeste prononcé par M. Auger*, etc. (1 vol. in-8°, 103 pp., Dupont et Roret). Il n'eut cette fois encore qu'un succès très modeste. « On n'y comprit rien », répète-t-il, ce qui n'est pas une explication.

On comprit mieux la *Vie de Rossini* par M. de Stendhal (2 vol. in-8°, Auguste Boulland, 1824). Cette étude était vraiment personnelle. Stendhal avait connu le compositeur en Italie. Il le connaissait mieux encore depuis qu'il fréquentait le salon de Mme Pasta, et qu'il prenait part aux discussions musicales dont on retrouve des échos dans ces deux volumes, riches d'aperçus nouveaux et écrits de verve. De plus, comme Voltaire choisissant dans Charles XII un héros qui lui ressemblait par certains traits, Stendhal avait choisi un artiste dont il était proche parent par les goûts et par l'humeur. Il dit que c'est le seul de ses ouvrages auquel la bonne compagnie ait fait un accueil favorable dès son apparition.

L'accueil fut plus froid pour la brochure : *D'un nouveau complot contre les industriels*, par M. de Stendhal

(Sautelet, in-8°, 1825). C'était un pamphlet contre les théories du *Producteur*, journal saint-simonien dont le fondateur Cerclet venait chez Delécluze. Stendhal, qui avait soumis sa brochure à P.-L. Courier, soutenait que « la capacité industrielle n'est pas celle qui doit se trouver en première ligne ». Armand Carrel répondit dans *le Producteur*.

Son premier essai de roman ne fut pas plus heureux. En 1827, un éditeur, l'excellent Urbain Canel, qui avait l'âme trop bonne pour ne pas faire faillite, se risqua à imprimer : *Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827* (3 vol. in-12). La presse ne parla pas de cette œuvre étrange. *Le Globe* seul fit un article, mais qui n'était rien moins qu'élogieux. Ce fut pour Stendhal un nouveau sujet de tristesse, car il aimait ce roman où il se livre lui-même plus complètement que dans les autres, avec sa frémissante sensibilité, sa timidité méfiante, sa délicatesse honteuse d'elle-même et qui se cachait sous une mordante ironie. Sentait-il que les *happy few* y reviendraient? Ils y sont revenus, et Stendhal aurait vu avec joie un de ses critiques affirmer qu'*Armance* « a presque autant de signification » que *le Rouge* et *la Chartreuse*, et qu'il « a en plus une tendresse, une certaine fraîcheur juvénile, une grâce délicate et retenue dans les sentiments et dans leur expression qui lui donne un véritable charme ».

Stendhal éprouvait l'horrible peine de se faire jour. Les années étaient dures. L'argent qu'il méprisait lui faisait défaut. Les habitués du salon Delécluze ne se doutaient pas que ce causeur brillant et humoristique venait là récolter des mots et des appréciations pour les articles qu'il fournissait au *New Monthly Magazine*. Il fallait vivre. Le directeur Colburn payait irrégulièrement, puis il ne payait plus du tout. Stendhal, comme Chatterton, était de nouveau à la veille du suicide. On lui refusait une place d'auxiliaire au département des manuscrits de la Bibliothèque Royale : c'était le dernier coup! Dans l'espace de douze mois, il avait refait quatre fois son testament pour Pauline, en ajoutant quelques legs particuliers. Le 6 décembre 1828, il était décidé à mourir. L'amitié de Mareste le releva,

celle de Colomb surtout. Ce dernier travailla avec lui à un nouvel ouvrage sur Rome, dont Stendhal lui avait fait lire en juillet une ébauche. Les 300 pages primitives devinrent deux volumes de 450 et 592 pages, qui furent vendus 1 500 francs à Delaunay. Les *Promenades dans Rome*, par M. de Stendhal (2 vol. in-8°, 1829), furent lues avec intérêt. Stendhal renaissait à l'espoir. La révolution de Juillet lui apporta quelques satisfactions nouvelles.



Le peuple était vainqueur; Stendhal salua son triomphe avec enthousiasme. Le duc d'Orléans, dont il devait juger impitoyablement le règne, lui paraissait alors un souverain présentable, et la monarchie de Louis-Philippe était beaucoup plus près de ses opinions que celle de Charles X : le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries. Beyle demanda à Molé, ministre des Affaires étrangères, un poste de consul, et en septembre 1830 il était nommé à Trieste. Avant de s'éloigner (le 6 novembre), il apportait au libraire Levavasseur le manuscrit d'un roman qu'il aurait dû lui remettre au mois d'avril; l'ouvrage paraissait quelques jours après le départ de l'auteur, sous ce titre : *le Rouge et le Noir, Chronique du XIXe siècle*, par M. de Stendhal (2 vol. in-8°, 1831). Il n'eut pas grand succès. Du moins, il fit quelque tapage. Dans les *Débats* du 26 décembre 1830, Janin écrivit un article dur pour Stendhal « railleur, cruel, sceptique, méchant », élogieux pour l'ouvrage « remarquable, vif, colère, plein d'intérêt et d'émotion ». Dans la *Gazette de France* du 16 février 1834, un critique (peut-être A. de Pontmartin) composa une chronique dure pour le livre, « cette honteuse production », et presque élogieuse pour l'auteur : « M. de Stendhal n'est pas un sot quoiqu'il fasse de sots livres... »; il était temps, concluait-il, que M. de Stendhal changeât « encore une fois de nom et pour toujours de manière et de style ». Le tapage ne s'est même pas calmé à présent.

A Trieste, Stendhal s'ennuie vite : « Je n'ai jamais

mieux senti le malheur d'avoir un père qui se ruine. Si j'avais su, en 1814, le père ruiné, je me serais fait arracheur de dents, avocat, juge, etc. Être obligé de trembler pour la conservation d'une place où l'on crève d'ennui! » Le gouvernement autrichien, qui l'avait fait expulser de Milan comme suspect de *carbonarisme*, lui refuse l'*exequatur*. Stendhal demande alors un consulat en Italie; il est envoyé à Civita-Vecchia au début de 1831. Le voilà dans les États pontificaux; le pape se montre plus tolérant que Metternich; le nouveau consul peut s'installer sans être inquiété. Les longs mois de tristesse approchaient. La vieillesse était là, quoique Beyle ne voulût pas en convenir; elle s'annonçait, singulièrement menaçante avec son cortège de troubles, de malaises, de migraines, signes précurseurs des maladies qui ne pardonnent pas, et particulièrement morose dans ce village un peu plus grand que Saint-Cloud et que la fièvre désole deux mois par an, au milieu de « ces barbares Africains » parmi lesquels Stendhal est exilé comme Ovide chez les Sarmates. Il se met bravement à la besogne, écrit des rapports pleins d'observations utiles et fines. Mais le métier le lasse, avec ses monotones et insipides besognes qu'un simple commis des douanes suffirait à accomplir. Le gouvernement ne lui sait aucun gré de s'astreindre à ces occupations si peu dignes de lui. En 1835, le ministre de l'Instruction publique donne la croix à Beyle homme de lettres : du consul, pas un mot. Il vit au milieu de ses souvenirs chéris; il écrit ces Confessions aux titres divers que la piété stendhalienne devait plus tard exhumer. Il avait composé un *Journal* qui racontait sa vie de 1801 à 1814; à Civita-Vecchia, il complète son autobiographie par la *Vie de Henri Brulard* et les *Souvenirs d'Égotisme*. Les regrets et les doutes le troublent : a-t-il été aimé comme il aurait voulu l'être? a-t-il aimé comme il aurait dû? Son besoin de tendresse revient plus impérieux au milieu de la solitude. En 1835, il veut épouser une jeune fille de vingt ans, dont le père est le fils d'un ex-consul de Civita-Vecchia et la mère une blanchisseuse; la fiancée a les traits communs, plutôt laids; elle manque d'éducation et même de chapeau, à en

croire le chancelier du consulat, le peu recommandable M. Lysimaque Mercure Caftangioglou Tavernier, qui nous raconte cette anecdote. Un marchand d'antiquités, Bucci, sert d'intermédiaire entre son ami Stendhal et la famille Vidau; il présente une demande officielle, ajoute à la fortune du consul et retranche à ses années. Stendhal fait sa cour, va le dimanche à la messe, insiste, pendant un de ses voyages à Rome, pour que l'affaire soit vivement menée, et fait venir de Grenoble les papiers nécessaires pour la célébration de la cérémonie. Mais la fiancée a un oncle à héritage, un demi-moine d'un monastère du Piémont, que les Vidau consultent et pour cause; l'oncle demande des renseignements sur Beyle à un prêtre de Grenoble; on devine la réponse. Furieux, l'oncle menace de supprimer la pension qu'il sert aux Vidau et de déshériter sa nièce si elle épouse ce franc-maçon, ce détestable athée. Stendhal est éconduit sans autre forme de procès. Celle qui aurait pu s'appeler Mme Beyle devient, en 1845, Mme Stechetti, en épousant un inspecteur des tabacs. C'était, après tout, encore un fonctionnaire. Satisfait, l'oncle lui laissa à sa mort les 60 000 francs convoités. Son union avec Stendhal eût été pour la jeune fille un *matrimonio consolare*. Qu'aurait été ce mariage pour Stendhal? S'il aimait la jeune fille on pouvait le plaindre; s'il ne l'aimait pas, on pouvait le plaindre encore davantage. Heureusement l'intolérance du moine amena le dénouement le plus souhaitable pour Beyle.

Tout éloigne de plus en plus Stendhal de sa résidence : il fuit Civita-Vecchia dès qu'il le peut. Il loue à Rome un appartement, et y fait de fréquents séjours. A Paris, on blâme ce consul, trop touriste pour être bon bureaucrate: on le menace de la mise à pied. Pourtant ses amis obtiennent pour lui deux congés qui lui permettent de venir en France. Le premier lui est accordé en 1833. C'est au retour qu'il rencontre, sur le bateau qui descend de Lyon à Avignon, Musset et G. Sand qui s'en allaient vers le pays où fleurit l'oranger et où exerçait Pagello. Le voyage fut charmant. « Dans une mauvaise auberge de village », où l'on s'était arrêté, G. Sand raconte que « Stendhal fut

d'une gaîté folle, se grisa raisonnablement, et, dansant autour de la table avec ses grosses bottes fourrées, devint quelque peu grotesque et pas joli du tout ». Musset a caricaturé le gros Stendhal coiffé d'un bolivar, s'agitant lourdement dans son carrick et ployant avec gaucherie ses jambes empêtrées dans des bottes fourrées.

Le second congé lui est donné en 1836, et il le prolonge, grâce à des protections, jusqu'en 1839. Il se retrouve donc à Paris, courant les salons et les théâtres; suivant Mérimée chez la comtesse de Montijo où il devient l'ami de ses deux filles : Eugénie, la future impératrice, et Paquita; applaudissant Rachel; observant, écrivant, comme jadis; toujours vêtu avec recherche, s'asseyant au Café Anglais à côté des dandys. Henri Fouquier l'a vu alors « correct et élégant, arrivant au cercle des Ganaches où il allait dîner tous les jours, portant à la main une badine achetée chez Verdier, et qu'il aimait qu'on crût être le don d'une comtesse ». Cette mise n'est pas celle d'un homme qui a renoncé aux conquêtes. Beyle fait de nouvelles tentatives infructueuses auprès de Menta, puis entreprend le siège de l' « aimable Jules ». S'il a dépassé la cinquantaine, Mme « Jules » s'en approche. Elle se sort d'affaire, en femme spirituelle que l'expérience a rendue avisée autant qu'indulgente. « Bien attaquée, bien défendue, pas de traité, pas de défaite, tout est gloire dans les deux camps. Beyle, appelez-moi grosse bête, froide femelle, sotte, peureuse, stupide, tout ce que vous voudrez; vos injures n'effaceront pas le bonheur de notre divine causerie. » Le bon billet qu'avait Stendhal! Il continue néanmoins à rêver d'autres aventures, coquet, soigné, cherchant à réparer des ans l'irréparable outrage.

Quand son humeur vagabonde le reprend, il part. Il fait des excursions en France, en Suisse, en Espagne, en Italie, crayonnant des notes dont il envoie en 1838 un extrait à la *Revue de Paris*, et qui paraissent la même année sous ce titre : *Mémoires d'un Touriste*, par l'auteur de *Rouge et Noir* (2 vol. in-8°, Dupont, 1838). Les journaux *la Presse*, *la Gazette de France*, *le Temps*,

lui consacrent des articles, les deux premiers peu favorables, le dernier moins sévère, c'est-à-dire plus juste.

Il retrouve, devant sa table de travail, l'ardeur des premières années. Il y reste jusqu'à quinze heures par jour. Il met la dernière main à un roman qui sera peut-être son chef-d'œuvre, et en 1839 Dupont édite : *la Chartreuse de Parme*, par l'auteur de *Rouge et Noir* (2 vol. in-8°). S'il n'obtient pas davantage le succès auquel il avait le droit de s'attendre, du moins il a oublié, dans la ferveur du labeur quotidien, la vieillesse, la maladie, et l'heure du départ imminent.

Car il faut rejoindre son poste. Le 10 août 1839, il reprend à Civita-Vecchia le lourd collier de ses fonctions consulaires. Du moins, une grande joie vient l'y surprendre. Il lit, dans la *Revue de Paris* du 25 septembre 1840, un article de 70 pages, dithyrambique malgré quelques restrictions relatives à la forme, et signé du nom de Balzac. L'auteur de *la Comédie Humaine* disait à Colomb après la mort de Stendhal : « Ce que j'ai écrit sur Beyle l'a été avec trop de désintéressement et trop de conviction pour que vous ne soyez pas libre d'en disposer.... » Conviction sincère et, quoi qu'en dise Sainte-Beuve, désintéressement absolu. Stendhal est ému profondément : on le sent bien dans la longue réponse qu'il adresse à ce Balzac qui le désignait crânement à la gloire. Il fait mieux, il reprend son livre, et, conformément aux observations de son rival enthousiaste, il se met à le corriger.

En même temps, il prépare d'autres ouvrages. Il avait découvert à Mantoue, chez « un vieux patricien fort riche et fort avare », d'antiques manuscrits jaunis par le temps; après avoir « parcouru au grand détriment de ses yeux, trois ou quatre cents volumes où furent entassés, il y a deux ou trois siècles, les récits d'aventures tragiques », au milieu d'un fatras de lettres, traités, mémoires, etc., il achète « fort cher le droit de faire copier certaines historiettes qui lui plaisaient, et qui montraient les habitudes de l'Italie vers 1500 ». De cet amas de documents, de récits écrits en patois napolitain, où il a découvert le fond de *la Char-*

treuse de Parme, il a tiré la nouvelle de *Vanina Vanini* (*Revue de Paris*, IX, 1829); il en tire, dans les années suivantes [1837, 1838, 1839], d'autres nouvelles que publie la *Revue des Deux Mondes*, et qui paraissent en volume (1839). Le recueil porta, à la quatrième édition, le titre de : *Chroniques Italiennes*, par de Stendhal (Lévy, 1855, 1 vol. in-12). Il a en outre sur le chantier une *Histoire de Napoléon*, œuvre qu'il rêvait d'abord grandiose, et dont il avait restreint le plan primitif. Le livre ne devait plus former que 6 ou 7 volumes. Du 9 novembre 1836 au mois de juin 1837, il arrange ses matériaux. L'ouvrage ne parut qu'après sa mort, corrigé et défiguré par Mérimée (*Vie de Napoléon*, par de Stendhal, Lévy, 1876, 1 vol. in-12); d'autres fragments de cette « Histoire » nous ont été donnés par J. de Mitty dans son recueil : Stendhal, *Œuvres posthumes* (édit. de la *Revue Blanche*, 1 vol. in-12, 1897). Quand il publiait *la Chartreuse*, Stendhal annonçait comme étant sous presse, le roman de *Lamiel*, auquel il travaillait assidûment depuis octobre 1839, œuvre inachevée et qui ne fut connue qu'un demi-siècle après, grâce à un bénédictin du couvent beylique, M. Stryienski (Quantin, 1889, 1 vol. in-12). Puis les longs loisirs de Civita-Vecchia auraient été employés à un autre roman qui, après avoir souvent changé de titre, avait fini par s'appeler *Lucien Leuwen*; les deux premières parties avaient été terminées de 1834 à 1836; la troisième restait à écrire; M. J. de Mitty en a donné une édition imparfaite au public en 1894 (Dentu, 1 vol. in-12). Qu'on ajoute à cela les projets de chroniques, de nouvelles, etc. [1], et autres fragments épars dans les 70 volumes en liasses de la bibliothèque de Grenoble, et on se rendra compte de l'infatigable labeur fourni par cet exilé que la maladie tourmentait et qu'assiégeait l'ennui.

Était-ce pour échapper aux souffrances physiques et à la tristesse toujours envahissante, qu'il redoublait ainsi d'efforts vigoureux? Ou sentait-il sa fin prochaine

1. Cf. *Chroniques italiennes inédites* (*Revue des chefs-d'œuvre*, 1883); *Romans et Nouvelles* (édit. 1854, Lévy, 1 vol. in-12); *Nouvelles inédites* (édit. 1855, 1 vol, in-12, Lévy); etc.

et voulait-il arracher à la mort tout ce que son énergie lui permettrait de ravir ? La mort était proche en effet. Il souffrait de la *bora*, maladie gagnée à Trieste, et aggravée par l'*aria cattiva* des Marais Pontins ; il avait la goutte et la gravelle ; les rhumatismes le clouaient parfois immobile, les migraines devenaient plus fréquentes et plus douloureuses, la névrose le torturait. Il se soignait fort mal, « croyant peu à la médecine, et surtout aux médecins, hommes médiocres ». Une première attaque avait failli l'emporter en 1841 ; il s'était, suivant son expression « colleté avec le néant ». Les symptômes se multipliaient, plus menaçants et plus précis. Il part pour Genève, consulte le docteur Prévost, qui prescrit une ordonnance que le malade ne suivra pas. En novembre 1841, il est à Paris. « Je lui avais toujours entendu souhaiter, écrivait Félix Faure, de finir sans s'en apercevoir ; il a été servi selon ses désirs. » Le mardi 22 mars 1842, comme il allait au ministère des Affaires étrangères, il est frappé d'une nouvelle attaque. Transporté chez lui rue Neuve-des-Petits-Champs, il rend le dernier soupir le lendemain 23, à deux heures du matin, sans avoir repris connaissance.

Le cercueil fut accompagné à Montmartre, par trois personnes, dont Mérimée. Certains journaux annoncèrent la mort de « Bayle », connu sous le pseudonyme de « Frédéric Styndall ». Deux ou trois cependant prouvèrent qu'ils ne confondaient pas Henri Beyle avec le héros du roman de M. de Kératry (*Frédéric Styndall ou la Fatale Année*).

Sous ce titre : *Une erreur de nom* ; *Bayle Frédéric Styndall*, — *le National* du 1er avril 1842 publiait un article signé Old. Nick (E. D. Forgues) où on lisait :

« Indifférence fâcheuse ! Mépris ingrat ! Ah ! s'il se fût agi d'un receveur général, d'un préfet, d'un ex-directeur de la police, d'un acteur sorti depuis quinze ans de quelque théâtre aujourd'hui fermé ! Mais un studieux observateur des passions humaines, un des trois ou quatre vrais dilettanti qui, en France, aient pris la peine d'écrire sur les beaux-arts ; le plus spirituel parmi les derniers champions de la philosophie matérialiste, le seul homme

peut-être à qui Diderot, de nos jours, eût volontiers tendu la main; l'auteur de deux romans que les connaisseurs ont déjà mis à part de tout le fatras qu'aura produit, en ce genre, la triste période du feuilleton, l'homme qui nous a le premier prêché Rossini, l'ingénieux analyste auquel nous devons la définition la plus juste de l'amour et de ses phénomènes, qu'est-ce que cela, bon Dieu? »

La justice commençait.

« Je n'ai jamais aimé avec passion dans ma vie, avait déclaré Stendhal, que Cimarosa, Mozart et Shakespeare. A Milan en 1820 j'avais envie de mettre cela sur ma tombe.... Je voulais une tablette de marbre de la forme d'une carte à jouer : *Errico Beyle*, *Milanese*, *Visse*, *Scrisse*, *Amo. Quest'anima adorava Cimarosa*, *Mozart et Shakespeare.* » Romain Colomb lui fit élever un monument, et pécha par inattention et par excès de zèle. Il transposa les termes : « Scrisse, Visse », et, sur une pierre perpendiculaire à la première il fit dresser une petite urne que Stendhal aurait jugée « un ornement parisien, vaudevillique ». Cette tombe fut reportée ailleurs, parce qu'elle se trouvait sur une nouvelle voie de tramways qui devait traverser le cimetière. Le 19 juin 1892, les beylistes ont inauguré à Montmartre un monument funéraire plus conforme aux volontés du défunt : « Il est très modeste assurément et des plus simples, disait à la cérémonie tout intime le stendhalien qui avait pris l'initiative de cet hommage. Mais ce monument élevé cinquante ans après la mort d'Henri Beyle, par ses amis de 1892, et où vous retrouverez l'épitaphe italienne qu'il avait composée lui-même, ce monument durera bien un demi-siècle, et, quand il aura subi d'une façon trop marquée les atteintes du temps, il se retrouvera d'autres stendhaliens pour recommencer ce que nous venons de faire aujourd'hui. »

***

Je le crois, pour ma part, et très fermement. En exposer les raisons m'entraînerait beaucoup trop loin. Il faudrait que je donne à mon tour un jugement cri-

tique sur l'homme et sur l'œuvre, sur Stendhal et le beylisme. Or, l'homme n'est pas de ceux qu'on apprécie complètement en quelques pages, et si je suis prêt à reconnaître qu'il eut une « nature très riche », je me garde bien d'ajouter avec un de ses critiques : « et pourtant très simple ». La beylisme ne me paraît pas non plus aisé à définir. D'excellents esprits s'y sont essayés, et n'ont pas toujours réussi : mutiler le beylisme, c'est le détruire, de même que regarder Stendhal de biais, c'est le défigurer; il aurait pu redire fièrement comme Jean-Jacques : « Ce qui peut m'être le plus défavorable est d'être connu à demi.... A charge et à décharge, je ne crains point d'être vu tel que je suis. »

Que de gens, par exemple, retiennent la formule si commode : « Stendhal, un monsieur qui se regarde aimer », et brodent de fort belles choses sur l'antinomie entre l'analyse et l'action, l'esprit critique et l'énergie, l'intelligence et la volonté! Comme si le « Cosaque », ainsi que l'appelait Sainte-Beuve, n'était pas un homme d'action! Comme si l'auteur de la *Consultation pour Banti* voyait dans l'analyse une fin et non un moyen, disons même : un moyen de parvenir! Le même critique qui a lancé cette définition, caractérisait Stendhal de la sorte : « un poltron qui ne sifflait si haut, sur un ton d'impertinence, que pour masquer la timidité dont souffrait son incurable orgueil ». Dures paroles, où reste un fond de vérité : oui, Stendhal fut à la fois fier et timide, deux défauts, ou deux qualités, qui marchent ordinairement de compagnie. Mais la *Consultation pour Banti* se termine par ces mots : « Le seul conseil à donner était : Attaque! Attaque! Attaque! » Le cri de guerre retentit et le soldat est rassuré. Quand cet analyste a dit : « Au fond, il y a de la lâcheté à ne pas y aller », il « va » et sans se retourner. Il fait partie de ces poltrons qui courent à la bataille plus hardiment que les braves. Ce timide s'élancera au pas de charge : tête froide et tempérament de feu, l'analyse, loin d'affaiblir son énergie, le conduira d'abord aux vaillantes maximes, puis le délivrera de la gêne de sa timidité. « La vraie science en tout, affirme-t-il, depuis l'art de faire couver une poule d'Inde jusqu'à celui de faire le

tableau d'*Atala* de Girodet, consiste à examiner, avec le plus d'exactitude possible, les circonstances des faits. » Examinez le plus exactement possible, mais exécutez le tableau d'*Atala* si vous êtes Girodet, et si vous êtes Julien, poursuivez obstinément la chasse au bonheur. La devise scientifique : « Savoir afin de pouvoir » est une devise stendhalienne. Elle n'est pas, que je sache, une leçon de « nolonté ».

Je ne crois pas davantage que le beylisme soit une leçon d'insensibilité. L'écrivain qui a déclaré : « L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux aimant la musique et la peinture », fut à la fois un homme franc, loyal, d'un commerce sûr, et encore une âme tendre que l'existence aigrit, exaspéra, mais qu'elle laissa avec le même besoin d'amour. Quelle émotion poignante dans ce billet adressé à Colomb, lors des dernières années : « J'ai deux chiens que j'aime tendrement : l'un noir, épagneul anglais, beau, mais triste, mélancolique; l'autre, *Lupetto*, café au lait, gai, vif, le jeune Bourguignon, en un mot; *j'étais triste de n'avoir rien à aimer!* » Cette sensibilité maladive, Stendhal l'a si bien déguisée que ceux qui se trompent ont leur excuse. Défiance ombrageuse et inquiète, fierté intérieure, timidité instinctive, crainte enfantine d'être dupe des autres qui vous rend dupe de vous-même, désir naïf de paraître singulier, tout cela a poussé Stendhal à s'affubler d'un masque. On voit le masque, et on croit contempler ses traits. Ceux qui l'approchent connaissent seuls sa vraie physionomie. « Faut-il, s'écriait Beyle dans une lettre d'amour, que ma maudite originalité ait pu te donner une fausse idée de ma tendresse! » Celles qu'il a aimées dans sa vie ont pu se tromper; ceux qui l'aiment après sa mort ne se trompent pas. Il déclare dans une sorte de « profession de foi », qui termine sa *Vie de Rossini* : « Souffrez que je dise, que je répète que je ne juge rien, que je sens tout, et c'est ce qui fait que vous ne m'entendez jamais dire : « Cela est bon, cela est mauvais » ; mais je dis, mille fois par jour : « J'aime, oui, j'aime et j'aimerai à aimer tant que je respirerai. »

C'est surtout pour cela que les beylistes pardonnent

beaucoup au Maître. Plus de cinquante ans après, P. Bourget, louant dans la *Vie de Henri Brulard* « le mépris de l'hypocrisie et du mensonge vis-à-vis de sa conscience » qui donnait à l'œuvre de ce « grand négateur » une « involontaire signification morale », signalait à nouveau « ce filet de sensibilité souffrante qui court sous toutes les ironies de Beyle » et qui le rend si cher à ses fidèles, « cette palpitation d'un cœur passionné et qui ne veut pas se montrer, comme dans *la Chartreuse*, comme dans *Rouge et Noir*. » Voilà ce qui rend les beylistes indulgents pour le Stendhal « des pires minutes », celui « que la crainte du préjugé entraîne au cynisme ». Que cette sensibilité triomphe, le stendhalien est entraîné à des folies inutiles, et dont l'inutilité fait la grandeur. Savoir qu'un acte va vous perdre et l'accomplir sans trembler, moitié par bravade et par « espagnolisme », moitié pour laisser sa revanche à la sensibilité refrénée et contenue, cela fait partie du beylisme. Celui-là a pour l'action un amour héroïque qui, sous la poussée violente de la sensibilité, pratique l'action pour elle-même, au péril de ses intérêts et de ses jours. Qui donc se flatterait d'enclaver la morale Stendhaliennne dans cette affirmation unique : « Elle ne recommande que la chasse au plaisir » ?

L'homme, l'œuvre, la philosophie, sont trop complexes pour être jugés en une fin de « Notice ». Certaines de ses idées, comme les idées religieuses, sont d'une netteté absolue : Stendhal est un athée, d'une ironie tranquille et froide; il s'en tient à cet aphorisme : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas ». — D'autres ont été un peu obscurcies gauchement, ses idées politiques si l'on veut : Stendhal est bonapartiste et républicain sous la Restauration, tout simplement comme Béranger, avec une clairvoyance plus aiguë que celle du chansonnier dont il était l'admirateur. Il est cosmopolite et patriote, ce qui se concilie fort bien sans que de longs développements soient nécessaires. — D'autres ont été mal vues. Son « italianisme », par exemple, ne peut être conçu tel qu'il est réellement, si l'on ne voit pas les liens très étroits qui

le rattachent au beylisme, et Stendhal a pris plus d'une fois la peine de les montrer : il adore l'Italie parce que l'énergie humaine y a été et y est encore « la suite de l'emportement de la sensation actuelle », parce que les âmes de là-bas n'ont été ni affadies, ni étiolées par les conventions de la civilisation moderne qui ont eu en France tant d'empire. — D'autres enfin prêtaient à des discussions qu'on retrouvera dans une foule d'études dont certaines sont de tout premier ordre ; je dois à leurs auteurs une vive reconnaissance que j'exprime ici à la hâte, mais très sincèrement.

Le touriste, le critique d'art, le critique littéraire, le psychologue, le romancier, l'écrivain, ont été l'objet des appréciations les plus contradictoires. A peine si l'entente semble plus près de se faire quand il s'agit du touriste : on est bien forcé d'avouer que peu de voyageurs ont observé d'une façon plus personnelle et ont plus ingénieusement excité notre curiosité ou nos réflexions. — On devrait aussi accorder, quels que soient les erreurs ou les préjugés du critique artistique, qu'en parlant musique ou peinture Stendhal traitait de choses qu'il aimait et qu'il connaissait, qu'il avait étudié la Renaissance italienne beaucoup mieux que ses contemporains, et qu'il y avait assurément le même mérite à défendre alors Rossini qu'il y en eut plus tard à soutenir Wagner contre le même chauvinisme décidément aveugle et inconsciemment absurde. — Le critique littéraire est beaucoup plus discuté. Ne parlons pas des jugements de Stendhal dans lesquels il faut faire la part du préjugé et, plus encore, celle du paradoxe. « Il n'a rien compris au romantisme », prononce M. Rod, alors que M. P. Brun nous montre dans l'auteur de *Racine et Shakespeare*, un précurseur de la méthode darwinienne et de Brunetière. En tout cas, il est un de ceux qui ont tracé la voie aux études de littérature comparée, il a goûté les littératures étrangères et fréquenté, de plus près que beaucoup d'autres, les écrivains de l'Italie. Bref, M. Chuquet, qui reproche très instamment à Stendhal ses exagérations fantaisistes et ses préventions injustifiées, conclut cependant que le critique littéraire fut « instruit et sensé, ingé-

nieux et perçant », tandis que M. Rod soutient que Beyle vit mal le présent et plus mal encore l'avenir.

Pour le psychologue de l'Amour, si M. Rod nie que Stendhal eut la compétence nécessaire à l'auteur d'un livre sur ce sujet, M. Chuquet commence par affirmer que le livre de Stendhal vaut par cette compétence même; en revanche, il est loin de partager l'avis de M. Brun qui mettrait « sans trop se faire prier » cet ouvrage avant tous les autres, et qui affirme, sans sourciller, que Beyle a trouvé là l'occasion « de dépasser de toute la tête et Platon, et Balzac, et Michelet, et Renan ».

Que serait-ce si nous opposions les unes aux autres les appréciations portées sur le talent du romancier, au sujet duquel certains stendhaliens eux-mêmes font des concessions si étranges? « Qu'importe au fond, demande l'un d'entre eux, que le caractère de Julien soit vrai, pourvu qu'il soit logique et bien tracé? » — Il importe si bien que de toute votre logique je ne voudrais en aucune sorte, et ne voudrais pas même à ce prix un trésor! Julien est vrai, vrai de son temps, et de tous les temps (quoi que nous en ayons), et je partage l'avis de P. Bourget : « Pour qu'un homme de quarante ans et qui a vécu, se souvienne d'un livre au point d'en subir la hantise, il faut que ce livre aille bien au fond des choses humaines ou tout au moins contemporaines, et qu'il soit explicatif d'une quantité considérable de caractères et de passions ».

Que, tout entier à la poursuite de « la vérité », de l' « âpre vérité », Beyle ait montré trop de dédain pour les « règles » du genre, et que, jugés d'un point de vue strictement littéraire, ses romans offrent un grand nombre d'imperfections : soit. Mais, bien qu'il ait échafaudé ses livres par des procédés qui ne sont pas ceux des grands maîtres, il n'en est pas moins juste de lui réserver une place à côté d'eux, pour avoir, je ne dis pas inventé; mais je dirais : « modernisé » — si on voulait me le permettre — le roman d'analyse.

Et ce mot de Stendhal prétendant que ses romans sont écrits comme le Code civil, que de commentaires disparates n'a-t-il pas fait naître, et que de fois ne s'en

est-on pas servi pour blâmer l'auteur! L'explication est pourtant fort simple. Dans le projet d'un roman, tracé de septembre 1832 à juillet 1833, Stendhal se demandait : « Jusqu'à quel point doit aller le ton de familiarité de l'auteur qui raconte le roman? L'extrême familiarité de Walter Scott et de Fielding prépare bien à le suivre dans ses moments d'enthousiasme. *Le ton du « Rouge » n'est-il pas trop romain?* » Or, dix-huit ans après, Balzac disait à propos de *la Chartreuse* : « M. Beyle écrit à peu près dans le genre de Diderot qui n'était pas écrivain, mais la conception est grande et forte, mais la pensée est originale et souvent bien rendue ». Toujours, on le voit, même effort vers la précision, vers la probité. C'est parce que le style du *Rouge* paraît trop « romain », que Beyle fait un pas de plus afin d'arriver à une vérité d'autant plus saisissante qu'elle doit d'autant moins aux procédés de l'art. On connaît le mot célèbre : « Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien ». Beyle le traduit en disant que le lecteur ne doit « rien trouver à rabattre ». Romantique plus qu'on ne le croit, il avait par moments le goût de la phrase sonore et étoffée. « Il faut, disait-il encore dans le « projet » cité, mettre plus de nombre que dans le *Rouge*; que cela entre davantage dans l'oreille. » Une fois à sa table de travail, il redevenait exclusivement fidèle à sa devise littéraire : le vrai, le vrai seul. « Quand je me mets à écrire, *je ne songe plus à mon beau idéal*, je suis assiégé par des idées que j'ai besoin de noter. » Sans doute, Balzac a raison : ce système n'est pas à imiter; il y a, dans cette méthode, qui consiste à s'attacher à la notation immédiate, vivante aussi et frémissante et, par-dessus tout, sincère, de l'idée, plus d'un péril auquel Stendhal et bien d'autres depuis n'ont pas su échapper; mais quand ceux qui l'appliquent sont des esprits originaux et des penseurs hardis, ils marquent la langue, qu'ils traitent en grands seigneurs, d'une empreinte forte et personnelle, et, si on s'obstine injustement à leur refuser le nom d'artistes, on ne peut guère leur dénier celui de grands écrivains.

***

Mais si je dois renoncer à faire une étude même rapide (j'ai envie d'écrire : surtout rapide) de Beyle et du beylisme, je tiens à m'expliquer sur l'influence de l'homme et de l'œuvre. Ce sera le meilleur moyen de justifier la publication de ces « Morceaux choisis », qui ne sont pas les premiers, qui ne seront pas les derniers, cela est certain. Sainte-Beuve ne croyait pas trop à cette influence; des critiques contemporains n'y croient pas du tout. Nisard n'accordait même pas à Beyle une seule ligne dans son *Histoire de la Littérature*; mais Nisard écrivait en 1844. M. Faguet, qui considère Beyle comme un « déplacé », ne lui réserve pas un chapitre dans son *XIXe siècle*. Lacune fâcheuse, reprendrons-nous après E. Rod, qui lui-même me paraît trop restreindre l'importance du nom de Stendhal dans notre littérature, puisqu'il diminue la valeur historique de son œuvre en la séparant du milieu contemporain. Ne nous a-t-il pas constamment montré dans Stendhal un « isolé », comme homme et comme écrivain? « Il fut seul de son espèce intellectuelle, déclare-t-il dès les premières pages, seul de sa race morale, et cet isolement a été trop complet pour ne pas être définitif. » Comme s'il avait été le seul de son époque à se dresser contre Joseph de Maistre et de Bonald, qui rêvaient la restauration de la foi; le seul à goûter la musique de Rossini et les tragédies de Silvio Pellico, à une date où le romantisme cherchait sa voie, où l'on rangeait sous sa bannière Béranger, de Barante, Fiévée, Guizot, Cousin, Fauriel, Daunou, P.-L. Courier, de Pradt, Étienne, Scribe.....! Stendhal n'est pas représentatif de son époque, répète constamment Ed. Rod, et c'est à Vigny que le critique s'adresse pour tracer un beau portrait des jeunes gens qui, après la chute de Napoléon, travaillaient à épuiser par tous les moyens « une puissante et inutile énergie ». Tableau imparfait comme celui qu'on tracerait en s'adressant uniquement à Stendhal! Le même critique reconnaît plus bas que si le *Rouge* n'offre pas un tableau complet de la France de la Restauration, il n'en est pas moins « un document

des plus précieux sur l'état d'esprit des jeunes gens pendant cette période ». Étrange contradiction ! Stendhal est un « isolé », et c'est à lui qu'on va emprunter les premières pages de la *Vie de Napoléon* pour y trouver « une analyse à la fois lucide et profonde des deux générations d'hommes qui firent, sous les yeux de Stendhal, les guerres » de l'Empereur ! Et c'est au *Rouge* qu'on demande une peinture fidèle des jeunes gens que la chute de l'empire laissa comme Stendhal sans carrière et sans avenir !

Et remarquez qu'ici et là c'est de lui-même que Beyle nous parle, de ses sentiments, de ses passions, de ses idées, de ses espérances, de ses enthousiasmes, de ses désillusions et de ses haines. Car, si ce prétendu « isolé » est un romantique par sa valeur représentative, il l'est surtout parce que le Moi tient dans son œuvre la première place, par son « lyrisme » en un mot. Il s'est « confessé » plus souvent encore que Jean-Jacques, il a été lui-même la substance, l'occasion et la fin non seulement de ses livres de voyages et de critique, ce qui était tout naturel, mais de ses romans. Stendhal aristocrate et « babilan » ; séminariste ; cadet de famille italien ; polytechnicien, officier et administrateur, tel est le personnage central des romans et, si Lamiel est une femme, elle est une parente de Beyle et une parente très proche. Autour du héros central gravitent les femmes que Stendhal a aimées, et dont il change les noms et les costumes sans modifier le fond de leurs caractères. « Julien, c'est moi ! » disait-il en riant à Latouche. Ce mot était autre chose qu'une boutade. E. Rod avoue que Stendhal s'y est représenté « tel qu'il se connaissait ou croyait se connaître, tel qu'il désirait être, tel qu'il désirait paraître ». Or il a cité plus haut une lettre où on lit : « Comment voulez-vous que 200 000 Julien Sorel, qui peuplent la France, et qui ont l'exemple de l'avancement du tambour duc de Bellune, du sous-officier Augereau, de tous les élèves de procureurs devenus sénateurs et comtes de l'empire, ne renversent pas les niais sus-nommés ? » et il a ajouté que, s'il n'y avait pas plus, à cette date, 200 000 Sorel que 200 000 Stendhal, « il y avait à coup sûr 200 000 jeunes

gens, *peut-être davantage*, dont Julien était l'image idéalisée, ou plutôt *généralisée* ». On est étonné qu'un peu plus loin il recommence à affirmer que cet « isolé » n'a pas compris son époque, parce qu'il était jacobin et bonapartiste! Y avait-il davantage alors de Chatterton et de Didier que de Julien Sorel? Le calcul est difficile à établir. A côté de Vigny, il y a Dumas et Musset, le Dumas d'*Antony* et le Musset de *Rolla* : autant de cas particuliers d'un cas général qui reste historiquement et humainement vrai. Être jacobin et bonapartiste ne suffisait pas pour ne pas comprendre son temps : c'était commencer par où plus d'un romantique devait finir. Près des ambitieux de gloire militaire et littéraire, il y avait les ambitieux de sensations. Sous son pourpoint de buffle, Buridan poursuivait la gloire et l'amour; sous le brillant uniforme d'officier, Stendhal avait les mêmes ambitions; puis, dans son habit bronze-cannelle, quand la gloire lui eut manqué, il ne rechercha que l'amour. Ce qui absorbe chez lui « l'activité dévoyée », c'est la chasse aux sensations. « Ma véritable passion est celle de connaître et d'éprouver. Elle n'a jamais été satisfaite! » Désespérance romantique! Qu'il ait pris facilement la résolution de se dépenser ainsi, en homme qui avait vu de trop près la gloire impériale pour ne pas la regretter moins que ses cadets, cela est vrai; pourtant il eût été heureux de voir, lui aussi, le retour de Sainte-Hélène; mais il était surtout *beyliste*, et son égotisme l'inclinait davantage à jouer les Antony que les Buridan.

Du moins il déploya dans ce rôle toutes les ardeurs de son tempérament et toute la fougue de son âme. On n'est pas un simple « dilettante » parce qu'on ne porte pas l'épée comme les romantiques qui vont se faire tuer en Grèce, ou qu'on ne monte pas à la tribune aux harangues comme le feront un jour le poète des *Méditations* et celui d'*Hernani*; on ne l'est pas lorsque, suivant une phrase d'E. Rod, on est « trop heureux, trop exubérant, trop amoureux, trop *fou*, fou de l'Italie, de sa peinture, de sa musique, fou de Métilde, fou de Viganò, de Canova, de Rossini ». Beyle a eu un joli mot et qui le peint : « On peut se représenter la société

perfectionnée du XIXe siècle comme un toit recouvert de tuiles à crochet. Un homme franc est une tuile renversée en sens contraire; il nuit à la régularité du toit. » Oui, mais il en fait partie; n'oublions pas que Stendhal fait partie de son siècle et que son œuvre gardera dans tous les temps une valeur historique de premier ordre. Si Nisard a oublié Beyle, Brunetière lui a réservé une bonne place dans son *Manuel*, où « il n'a retenu, pour en parler, que les écrivains dont il lui a paru que l'on pouvait vraiment dire qu'il manquerait quelque chose à la « suite » de notre littérature, s'ils y manquaient ». E. Rod se trompait en pensant que « les manuels d'histoire littéraire ignoraient le nom de Stendhal ». Parti de cette idée qu' « on pourrait presque écrire l'histoire littéraire du XIXe siècle sans prononcer le nom de Stendhal », il arrive à cette autre idée qu' « on ne pourra, sans manquer de clairvoyance ou de *sens historique*, le laisser de côté ». La vérité est ici; assurément, le critique a surtout en vue l'influence de Beyle qu'il juge incontestable; nous songeons aussi, nous, que son œuvre est une des plus originales expressions d'une époque qui fut grande parce que la société a traversé alors des heures de souffrance et de fièvre, d'agitation et de tristesse, d'où le monde moderne devait sortir.

L'influence de Stendhal, avons-nous dit, a été contestée. Elle a été niée bien à tort. Stendhal, un chef d'école? a-t-on écrit : tout au plus un éveilleur d'idées et encore d'un très petit nombre d'idées, toujours les mêmes et sans importance. Les critiques, on m'autorisera à l'affirmer, mettent peut-être quelque naïveté à répondre à tous les écrivains qui se réclament de Stendhal : « Vous ne lui devez rien, et nous le savons mieux que vous ». On n'est pas un chef d'école parce qu'on a formé le dessein de l'être, et par contre on peut avoir une multitude de disciples auxquels on n'avait jamais songé. Ceux-là mêmes qui ont conçu la grande entreprise de guider une révolution littéraire ne sont pas inévitablement ceux qui ont été le mieux suivis; plus d'une « Poétique » a été lancée après coup, lorsque la bataille était gagnée, ou n'a été appliquée fidèlement

par personne, pas même par celui qui en avait promulgué les lois. Stendhal n'a rien d'un chef d'école : j'ai bien envie de chercher là une des raisons pour lesquelles il a agi si profondément sur ses successeurs. Mérimée est le premier en date des stendhaliens, plus artiste que le maître, mais travaillant d'après les mêmes principes. Balzac pose en face de V. Hugo, qui personnifie la littérature à images, Stendhal qui personnifie la littérature à idées. Si le romantisme, conscient de lui-même, rend à Beyle mépris pour mépris, Sainte-Beuve diminue la portée de l'œuvre stendhalienne en la classant à côté de celle de Rivarol, de Rulhières et de Chamfort, mais il observe : « Tel, s'il était sincère, conviendrait qu'il lui a dû des aiguillons ». La jeune université de 1850 découvre Beyle et « cristallise » pour lui; c'est le terme de Sarcey, auquel son professeur Jacquinet a signalé *la Chartreuse*, « comme un chef-d'œuvre ignoré ». C'est alors « une folie d'enthousiasme ». « Balzac était notre dieu; nous fîmes, dans la chapelle qui lui était réservée, une niche à côté de lui pour Stendhal. » About, Quinot, Bary, Albert, Weiss, Young, « s'attellent à cette renommée ». Taine est le propagateur le plus puissant, celui qui fera pénétrer la gloire de Beyle jusqu' « au troupeau », jusqu'au « stolidum vulgus, qui répète comme un écho ». Devant celui qu'il salue comme « un esprit supérieur, un grand romancier, le plus grand psychologue du siècle », Taine en 1866 retrouvera l'enthousiasme de l'adolescence, et il précisera hautement ses dettes : « C'est dans les livres de Stendhal qu'on trouvera encore aujourd'hui les essais les plus propres à frayer la route que j'ai tâché de décrire ».

D'autres le proclameront leur initiateur. Les romanciers naturalistes avec Zola, les romanciers analystes avec Paul Bourget en font un ancêtre, et, si le premier éprouve quelque gêne à concilier son admiration filiale pour Stendhal et les vrais principes de sa propre doctrine, le second est un des dévots les plus affectueux et les plus zélés de la chapelle stendhalienne. Tous les romanciers veulent procéder de lui, Hervieu, Marguerite, etc.; Maurice Barrès l'aime autant que Bourget;

seul ou à peu près Maupassant fait exception. Tolstoï affirme que « plus que nul autre il est son obligé » et que, « pour tout ce qu'il sait de la guerre, son premier maître, c'est Stendhal ». Il n'est pas jusqu'au symbolisme qui n'adopte parmi ses patrons cet « esprit constructeur, dit Ch. Morice, inventant la vérité avec une prodigieuse certitude ». Si demain une nouvelle école surgissait à l'horizon, elle voudrait se rattacher à Stendhal par quelques liens. Quand le nieztschéisme a conquis de nombreux adeptes, on a vite remarqué qu'il n'était qu' « une simple transcription allemande du beylisme », et on a prédit que le culte de Stendhal attirerait désormais de nouveaux fidèles qui lui viendraient du temple nieztschéen. Cela est juste. Nieztsche avait désigné à la vénération de ses disciples, Stendhal, « cet épicurien admirable, cet homme à points d'interrogation, qui a été le dernier des psychologues français,... cet homme curieux, anticipant et précurseur,... l'expression la plus réussie de la curiosité et de l'esprit inventif vraiment français dans le domaine des frissons délicats ». « Il a fallu deux générations pour le joindre, déclarait-il, pour résoudre quelques-uns des problèmes qui le tourmentaient et le ravissaient. »

Qu'on discute tant qu'on voudra la légitimité de ces paternités multiples. Toujours est-il qu'on doit constater l'unanimité des efforts tentés par les écoles contemporaines pour faire de Beyle un précurseur. Stendhal, un chef d'école? Non, mais un chef reconnu par toutes les écoles. « Notre littérature actuelle relève de lui en grande partie, dit E. Rod, et l'on ne saurait le discuter sans la discuter en même temps. » Notre littérature de demain voudra relever de lui, et cet « amateur », ce « fantaisiste », comme l'appelle M. Chuquet, aura une influence que seuls auront mise en doute quelques critiques et que tous les écrivains auront reconnue ou cru reconnaître. N'en exagérons ni la portée ni l'étendue. Au cinquantenaire de Beyle, l'un des orateurs s'écria : « La foule ne viendra jamais ici ». La foule n'ira pas à Stendhal, mais l'élite qui l'aime et qui le fréquente a répandu son esprit et propagé son influence : ce n'est pas uniquement par la quantité, c'est par la

qualité de ceux qui l'ont subie, qu'il faut la juger : sans cela, on dirait que seul Voltaire a agi sur la France et sur le monde, et que Renan a passé sans laisser de trace sur notre patrie et sur l'humanité.



Telles sont les raisons que nous avons d'étudier Stendhal et ses livres. Quant à celles que nous pouvons avoir de l'aimer, on ne saurait « les exposer d'ordre », eût dit Pascal. Je souhaite que ces Extraits engagent plus d'un homme indifférent ou prévenu à lire les œuvres de Beyle. J'écris ces dernières lignes en sortant de cette lecture : elle m'a procuré de nouveaux plaisirs et de nouveaux profits. J'en suis reconnaissant à Stendhal, et, en fermant la dernière page, je veux dire le mot que j'ai murmuré. Je me suis souvenu d'avoir parcouru jadis l'*Histoire de Louis XI* par Duclos et d'avoir été frappé par cette fin de l'ouvrage : « Et après tout, c'était un roi »; et, quand j'ai eu passé une fois encore des heures inoubliables au milieu de cette œuvre où Stendhal constamment se retrouve tout entier, où l'on rencontre le gros réjoui qui fait rougir G. Sand en personne et le causeur éblouissant des salons de la Restauration; le housard qui prend les Jeannetons à la taille et le discret amant des très grandes dames; le débraillé qui se déboutonne avec insistance et l'élégant dandy, hautain, ironique, sanglé dans sa distinction; le cynique qui ne recule ni devant le mot ni devant la chose, et le cœur tendre qui vibre sous les sensations les plus fugitives comme « sous un archet »; le Français qu'ennuie la musique de Chateaubriand, du « grand Lama », et le Milanais que les airs de Cimarosa et de Rossini plongent dans un torrent de voluptés; le chasseur inquiet de sensations inédites que la désillusion guette à chaque détour du chemin, et l'âme simple qui se souvient toujours avec délices d'un dimanche où il dînait à la campagne avec des épinards au jus, et d'un soir à Frascati où devant le feu d'artifice sa jeune cousine s'inclina doucement sur son épaule; — cette exclamation m'a échappé : « Et

après tout, c'était un homme ». Ni un « dieu », ni un « monstre » : un « homme ». A une époque où les dieux s'en vont lentement, où les monstres n'ont plus de place sur la terre, où la banalité menace de tout submerger, où la crainte de ne pas ressembler au voisin est le premier et le dernier mot de la sagesse, où enfin des gens maussades craignent, tout à fait injustement sans doute, mais non sans vraisemblance, que la démocratie ait pour revers la « médiocratie », c'est quelque chose, croyez-le, d'avoir réalisé dans son caractère, dans sa conduite, dans ses idées, dans son œuvre et même dans son style, l'adage antique revu et corrigé par l'esprit moderne : « Esto vir ».

AVERTISSEMENT SUR CETTE ÉDITION

On trouvera ici des « extraits » destinés à faire connaître toutes les œuvres de Beyle. Nous n'avons pas cru devoir adopter une classification arbitraire pour ces « Pages choisies ». On suivra mieux la carrière littéraire de Stendhal, grâce à l'ordre chronologique que nous avons respecté. Nous avons placé *Lucien Leuwen* entre le *Rouge* et les *Mémoires d'un Touriste*, on verra pourquoi; et nous avons groupé à la fin les « Confessions » de Beyle, mettant ainsi à part son autobiographie; sauf cette exception, les extraits sont rangés d'après la date de la publication des œuvres auxquelles ils sont empruntés.

Les titres que nous avons ajoutés nous-même à certains extraits sont marqués du signe [ ]; les autres sont de Stendhal.

HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE

(1817)

On comprendra, en lisant notre *Notice* (p. 20), pourquoi nous allons droit à l'*Histoire de la Peinture en Italie* comme à la première œuvre originale de Beyle.

Les deux livres de l'ouvrage auxquels on revient sans cesse, sont les livres III et VII, dont le premier raconte la « Vie de Léonard de Vinci », et le second la « Vie de Michel-Ange » ; ils constituent les deux parties les plus vivantes, et opposent l'existence de l'aimable gentilhomme « ordonnateur des fêtes de Ludovic » le Maure, à celle du farouche Buonarotti qui « passait pour orgueilleux, pour bizarre, pour fou ». Ils sont séparés par une longue dissertation en trois livres (IV, V, VI) sur la différence entre le « beau idéal antique » et le « beau idéal moderne », où les idées les plus contestables sont suivies des idées les plus heureuses et les plus fécondes dans leur originalité. Tout cela est précédé d'une Introduction un peu diffuse où nous voyons, en parcourant « les gouvernements de Venise, Florence et Rome, patries de la peinture », pourquoi ces pays privilégiés furent au xve siècle les plus fertiles en grands artistes ; et de deux livres où nous suivons les progrès de l'art italien jusqu'en 1349, avec Nicolas Pisano, Cimabue, Giotto ; puis jusqu'en 1466, avec Ghiberti et Donatello, Paolo Uccello, Masaccio, « premier homme de génie », frère Philippe, André del Castagno, Ghirlandajo, c'est-à-dire jusqu'au moment où les cinq grandes écoles florentine, romaine, lombarde, vénitienne, bolonaise, ont leur « physionomie » caractéristique.

Telle est la composition de l'*Histoire de la Peinture*. La troisième édition (1854) débutait par une « nouvelle dédicace » : « Cette préface, écrit E. Rod, est assurément un des morceaux qui font le plus d'honneur au caractère de Stendhal, un de ceux aussi dont la forme est la plus originale et la plus frappante » :

A SA MAJESTÉ NAPOLÉON LE GRAND
EMPEREUR DES FRANCAIS
Retenu à l'Ile de Sainte-Hélène.

Sire,

Je ne puis dédier plus convenablement l'*Histoire de la Peinture*, écrite en langue française, qu'au grand homme qui avait donné à la patrie ce beau musée qui n'a pu exister dès qu'il n'a plus été soutenu par sa main puissante. L'avoir tout entier n'était peut-être pas nécessaire, le perdre ainsi est le comble de l'avilissement. Et comme, dans mon système, avec des cœurs avilis on peut bien faire des érudits, mais non des artistes, il est à craindre que la France n'ait perdu, avec le plus grand homme qu'elle ait jamais produit, son école naissante.

Dans des circonstances plus heureuses pour la patrie et pour vous, Sire, je ne vous aurais point fait de dédicace : votre gloire corrigeait tout; mais je trouvais détestable votre système d'éducation. Aussi, au jour du danger, vous n'avez plus trouvé que des âmes faibles parmi vos favoris, et les Carnot, les Thibaudeau, les Flaugergues, sont sortis des rangs de ceux que vous n'aimiez pas.

Malgré cette faute, qui a été plus nuisible à vous qu'à la patrie, l'équitable postérité pleurera la bataille de Waterloo, comme ayant reculé d'un siècle les idées libérales. Elle verra que l'action de créer exige de la force et que, sans les Romulus, les Numa ne pourraient exister. Vous avez étouffé les partis pendant quatorze ans, vous avez forcé le *Chouan* et le *Jacobin* à être Français, et ce nom, Sire, vous l'avez porté si haut, que tôt ou tard ils s'embrasseront au pied de vos trophées. Ce bienfait, le plus grand que la nation pût recevoir, assure à la France une immanquable liberté.

Puisse le ciel, Sire, vous accorder des jours assez longs pour voir la France heureuse par la constitution que la dernière de vos Chambres des communes lui a léguée. Alors, Sire, elle vous pardonnera le seul acte de faiblesse qu'elle ait à vous reprocher : de n'avoir pas

saisi la dictature après Waterloo, et d'avoir désespéré du salut de la patrie.

Alors la postérité, redevenue impartiale, hésitera seulement si elle doit placer votre nom à côté ou au-dessus de celui d'Alexandre, et vos plats ennemis ne seront connus que par le bonheur qu'ils auront eu d'être vos ennemis.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De votre Majesté Impériale et Royale,

Le très humble et très obéissant serviteur et S. par mes vœux,

Le soldat que vous prîtes à la Boutonnière à Goerlitz.

Bon mouvement; si vous doutez de votre histoire, rassurez-vous.

LIVRE III

VIE DE LÉONARD DE VINCI

Beyle nous fait suivre Léonard de Vinci depuis « ses premières années (1452) », passe en revue « les époques de sa vie », « ses premiers ouvrages », caractérise ses « trois styles »; il nous le montre alors « à Milan », fait un tableau de « sa vie privée à la cour de Ludovic », de « sa vie d'artiste » qui n'est pas très féconde dans cette période, puisque « la géométrie, les travaux immenses de mécanique militaire et d'hydraulique, etc., etc. » l'absorbent à peu près complètement. « Au milieu de tant d'affaires, il ne peignît guère que le *Cénacle* du couvent des Grâces. » (Chap. XLIV, fin.)

CHAPITRE XLV

LÉONARD AU COUVENT DES GRACES

Il est impossible que vous ne connaissiez pas ce tableau; c'est l'original de la belle gravure de Morghen.

Il s'agissait de représenter ce moment si tendre où Jésus, à ne le considérer que comme un jeune philosophe entouré de ses disciples la veille de sa mort, leur dit avec attendrissement : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous doit me trahir ». Une âme aussi aimante

dut être profondément touchée en songeant que, parmi douze amis qu'il s'était choisis, avec lesquels il se cachait pour fuir une injuste persécution, qu'il avait voulu voir réunis ce jour-là en un repas fraternel, emblème de la réunion des cœurs et de l'amour universel qu'il voulait établir sur la terre, il se trouvait cependant un traître qui, pour une somme d'argent, allait le livrer à ses ennemis. Une douleur aussi sublime et aussi tendre demandait, pour être exprimée en peinture, la disposition la plus simple, qui permît à l'attention de se fixer tout entière sur les paroles que Jésus prononce en ce moment. Il fallait une grande beauté dans les têtes des disciples, et une rare noblesse dans leurs mouvements pour faire sentir que ce n'était pas une vile crainte de la mort qui affligeait Jésus. S'il eût été un homme vulgaire, il n'eût pas perdu le temps en un attendrissement dangereux, il eût poignardé Judas, ou du moins pris la fuite, entouré de ses disciples fidèles.

Léonard de Vinci sentit la céleste pureté et la sensibilité profonde qui font le caractère de cette action de Jésus; déchiré par l'exécrable indignité d'une action aussi noire, et voyant les hommes si méchants, il se dégoûte de vivre, et trouve plus de douceur à se livrer à la céleste mélancolie qui remplit son âme qu'à sauver une vie malheureuse qu'il faudrait toujours passer avec de pareils ingrats. Jésus voit son système d'amour universel renversé. « Je me suis trompé, se dit-il, j'ai jugé des hommes d'après mon cœur. » Son attendrissement est tel, qu'en disant aux disciples ces tristes paroles : *L'un de vous va me trahir*, il n'ose regarder aucun d'eux.

Il est assis à une table longue, dont le côté qui est contre la fenêtre et vers le spectateur est resté vide. Saint Jean, celui de tous les disciples qu'il aima avec le plus de tendresse, est à sa droite; à côté de saint Jean est saint Pierre; après lui vient le cruel Judas.

Au moyen du grand côté de la table qui est resté libre, le spectateur aperçoit pleinement tous les personnages. Le moment est celui où Jésus achève de prononcer les paroles cruelles, et le premier mouvement d'indignation se peint sur toutes les figures.

Saint Jean, accablé de ce qu'il vient d'entendre, prête cependant quelque attention à saint Pierre, qui lui explique vivement les soupçons qu'il a conçus sur un des apôtres assis à la droite du spectateur.

Judas, à demi tourné en arrière, cherche à voir saint Pierre et à découvrir de qui il parle avec tant de feu, et cependant il assure sa physionomie, et se prépare à nier ferme tous les soupçons. Mais il est déjà découvert. Saint Jacques le Mineur, passant le bras gauche par-dessus l'épaule de saint André, avertit saint Pierre que le traître est à ses côtés. Saint André regarde Judas avec horreur. Saint Barthélemy, qui est au bout de la table, à la gauche du spectateur, s'est levé pour mieux voir le traître.

A la gauche du Christ, saint Jacques proteste de son innocence par le geste naturel chez toutes les nations; il ouvre les bras et présente la poitrine sans défense. Saint Thomas quitte sa place, s'approche vivement de Jésus, et, élevant un doigt de la main droite, semble dire au Sauveur : « Un de nous? » C'est ici une des nécessités qui rappellent que la peinture est un art terrestre. Il fallait ce geste pour caractériser le moment aux yeux du vulgaire, pour lui bien faire entendre la parole qui vient d'être prononcée. Mais il n'a point cette noblesse d'âme qui devait caractériser les amis de Jésus. Qu'importe qu'il soit sur le point d'être livré par un ou par deux de ses disciples? Il s'est trouvé une âme assez noire pour trahir un maître si aimable : voilà l'idée qui doit accabler chacun d'eux, et bientôt après va se présenter cette seconde pensée : Je ne le verrai plus; et cette troisième : Quels sont les moyens de le sauver?

Saint Philippe, le plus jeune des apôtres, par un mouvement plein de naïveté et de franchise, se lève pour protester de sa fidélité. Saint Mathieu répète les paroles terribles à saint Simon, qui refuse d'y croire. Saint Thadée, qui le premier les lui a répétées, lui indique saint Mathieu, qui a entendu comme lui. Saint Simon, le dernier des apôtres à la droite du spectateur, semble s'écrier : « Comment osez-vous dire une telle horreur! »

Mais on sent que tous ceux qui entourent Jésus ne sont que des disciples, et, après la revue des person-

nages, l'œil revient bien vite à leur sublime maître. La douleur si noble qui l'opprime serre le cœur. L'âme est ramenée à la contemplation d'un des grands malheurs de l'humanité, la trahison dans l'amitié. On sent qu'on a besoin d'air pour respirer; aussi le peintre a-t-il représenté ouvertes la porte et les deux croisées qui sont au fond de l'appartement. L'œil aperçoit une campagne lointaine et paisible, et cette vue soulage. Le cœur a besoin de cette tranquillité silencieuse qui régnait autour du mont *Sion*, et pour laquelle Jésus aimait à y rassembler ses disciples. La lumière du soir, dont les rayons mourants tombent sur le paysage, lui donne une teinte de tristesse conforme à la situation du spectacle. Il sait bien que c'est là la dernière soirée que l'ami des hommes passera sur la terre. Le lendemain, lorsque le soleil sera parvenu à son couchant, il aura cessé d'exister.

Quelques personnes penseront comme moi sur cet ouvrage sublime de Léonard de Vinci, et ces idées paraîtront recherchées au plus grand nombre; je le sens bien. Je supplie ce plus grand nombre de fermer le livre. A mesure que nous nous connaîtrions mieux, nous ne ferions que nous déplaire davantage. On trouvera facilement dans les autres histoires de la peinture des descriptions plus exactes, où sont notées fidèlement la couleur du manteau et celle de la tunique de chacun des disciples : d'ailleurs on peut admirer le travail exquis des plis de la nappe.

CHAPITRE XLVI

EXÉCUTION

S'il fut jamais un homme choisi par la nature pour peindre un tel sujet, ce fut Léonard de Vinci. Il avait cette rare noblesse de dessin plus frappante chez lui que chez Raphaël même, parce qu'il ne mêle point à la noblesse l'expression de la force. Il avait ce coloris mélancolique et tendre, abondant en ombres, sans éclat dans les couleurs brillantes, triomphant dans le clair-obscur, qui, s'il n'avait pas existé, aurait dû être inventé

pour un tel sujet. Ses défauts mêmes ne nuisent point; car la noblesse ne s'offense pas d'un peu de sécheresse dans le dessin et d'ombres tirant sur la couleur de fer. Si enfin l'on considère la hauteur colossale des personnages et la grandeur du tableau, qui a trente et un pieds quatre pouces de large, sur quinze pieds huit pouces de haut, l'on conviendra qu'il dut faire époque dans l'histoire des arts, et l'on me pardonnera de m'y arrêter encore.

L'âme plus noble que passionnée de Vinci ne négligeait jamais de relever ses personnages par l'extrême délicatesse et le fini de l'architecture, des meubles et des ornements qui les entourent. L'homme sensible qui réfléchira sur la peinture verra avec étonnement que les petites raies bleues qui coupent le blanc de la nappe, que les ornements délicats, réguliers et simples, de la salle où se passe cette scène attendrissante, ajoutent au degré de noblesse. Ce sont là les moyens de la peinture. Quoi de plus vil en soi-même que ce petit morceau de métal nommé caractère d'imprimerie? Il précipite les tyrans de leurs trônes.

LIVRE VII

VIE DE MICHEL-ANGE

Fidèle à sa méthode qui est de replacer l'artiste dans son milieu pour préciser la valeur exacte de son génie, Beyle fait une biographie de Michel-Ange entremêlée d'études de ses productions artistiques et de considérations sur le beau. Il s'arrête longuement aux œuvres essentielles, à la « chapelle Sixtine » surtout, et au « Jugement dernier ». Nous citons les chapitres qui ont trait à ce tableau, et dont Delacroix disait : « C'est un morceau de génie, l'un des plus poétiques et des plus frappants que j'ai lus ».

CHAPITRE CLXVIII

LE JUGEMENT DERNIER

La peinture, considérée comme un art imitant les profondeurs de l'espace, ou les effets magiques de la lumière et des couleurs, n'est pas la peinture de Michel-

Ange. Entre Paul Véronèse, ou le Corrège et lui, il n'y a rien de commun. Méprisant, comme Alfieri, tout ce qui est accessoire, tout ce qui est mérite secondaire, il s'est attaché uniquement à peindre l'homme, et encore il l'a rendu plutôt en sculpteur qu'en peintre.

Il convient rarement à la peinture d'admettre des figures entièrement nues. Elle doit rendre les passions par les regards, et la physionomie de l'homme qu'il lui a été donné d'exprimer, plutôt que par la forme des muscles. Son triomphe est d'employer les raccourcis et les couleurs des draperies.

Nos cœurs ne peuvent plus lui résister quand, à tous ces prestiges, elle joint son charme le plus puissant, le clair-obscur. Cet ange eût été froid, si son beau corps eût été aperçu dans un plan parallèle à l'œil et dans tout son développement; le Corrège le fait fuir en raccourci, et il produit un effet plein de chaleur.

Les peintres qui ne peuvent faire de la peinture donnent des copies de statues. Michel-Ange mériterait les reproches qu'on leur adresse s'il s'était arrêté comme eux dans le *non-agréable*, mais il est allé jusqu'au *terrible* et, d'ailleurs, les figures qu'il présente dans son *Jugement dernier* n'avaient été vues nulle part avant lui.

Le premier aspect de ce mur immense, tout couvert de figures nues, n'est point satisfaisant. Un tel ensemble n'a jamais frappé nos regards dans la nature. Une figure nue, isolée, se prête facilement à l'expression des qualités les plus sublimes. Nous pouvons considérer en détail la forme de chaque partie, et nous laisser charmer par sa beauté; vous savez que ce n'est que par la forme des muscles en repos que l'on peut rendre les habitudes de l'âme. Si une belle figure nue ne nous transporte pas par le sentiment du sublime, elle rappelle facilement les idées les plus voluptueuses. Une délicieuse incertitude entre ces deux situations de l'âme agite nos cœurs à la vue des *Grâces* de Canova. Sans doute une belle figure nue est le triomphe de la sculpture; ce sujet convient encore beaucoup à la peinture; mais je ne crois pas qu'il soit de son intérêt de présenter à la fois plus de trois ou quatre figures de ce genre. La

plus grande ennemie de la volupté c'est l'indécence; d'ailleurs, l'attention que le spectateur donne à la forme des muscles est volée à celle qu'il doit à l'expression des sentiments : et cette attention ne peut être que froide.

Une seule figure nue s'adresse presque sûrement à ce qu'il y a de plus tendre et de plus délicat dans l'âme; une collection de beaucoup de figures nues a quelque chose de choquant et de grossier. Le premier aspect du *Jugement dernier* a excité chez moi un sentiment pareil à celui qui saisit Catherine II, le jour qu'elle monta au trône, lorsqu'en entrant dans les casernes du régiment des gardes, tous les soldats à demi vêtus se pressaient autour d'elle.

Mais ce sentiment, qui a quelque chose de machinal, disparaît bien vite, parce que l'esprit avertit qu'il est impossible que l'action se passe autrement. Michel-Ange a divisé son drame en onze scènes principales.

En s'approchant du tableau, l'on distingue d'abord, vis-à-vis de l'œil, à peu près au milieu, la barque de Caron. A gauche est le purgatoire; ensuite vient le premier groupe; les morts, réveillés dans la poussière du tombeau par la trompette terrible, secouent leurs linceuls et se revêtent de chairs. Quelques-uns montrent encore leurs os dépouillés; d'autres, toujours opprimés par ce sommeil de tant de siècles, n'ont que la tête hors de terre; une figure tout à fait à l'angle du tableau soulève avec effort le couvercle du tombeau. Le moine qui de la main gauche montre le juge terrible est le portrait de Michel-Ange.

Ce groupe est lié au suivant par des figures qui montent d'elles-mêmes au jugement; elles s'élèvent plus ou moins vite et avec plus ou moins de facilité, suivant le fardeau de péchés dont elles ont à rendre compte. Pour montrer que le christianisme a pénétré jusque dans les Indes, une figure nue tire vers le ciel, avec un chapelet, deux nègres, l'un desquels est vêtu en moine. Parmi les figures de ce second groupe qui montent au jugement, on distingue une figure sublime qui tend une main secourable à un pécheur dont la tête, au milieu de l'anxiété la plus dévorante, tourne cependant les yeux vers le Christ avec quelque lueur d'espoir.

Le troisième groupe à la droite du Christ est entièrement composé de femmes dont le salut est assuré. Une seule est tout à fait nue. Il n'y a que deux têtes de femmes âgées ; toutes parlent. Il n'y a qu'une tête vraiment belle, suivant nos idées ; c'est cette mère qui protège sa fille effrayée et regarde le Christ avec une noble assurance. Il n'y a que ces deux figures dans tout le tableau qui ne soient pas transportées de terreur. Cette mère rappelle un peu, par son mouvement, le groupe de Niobé.

Au-dessus de ces femmes, le quatrième groupe est formé d'êtres étrangers à l'action : ce sont des anges portant en triomphe les instruments de la passion. Il en est de même du cinquième groupe placé à l'angle du tableau, à droite.

Au-dessous, à la gauche du Sauveur, est le triomphe de Michel-Ange ; c'est le corps des bienheureux, tous hommes. On distingue la figure d'Enoch. Il y a deux groupes qui s'embrassent ; ce sont des parents qui se reconnaissent. Quel moment ! se revoir après tant de siècles, et à l'instant où l'on vient d'échapper à un tel malheur !..... Les derniers saints de ce groupe montrent les instruments de leur martyre aux damnés, afin d'augmenter leur désespoir. Pour ce mouvement, il dut être généralement approuvé. C'est ici que se trouve cette étrange distraction de Michel-Ange. Saint Blaise, en montrant aux damnés des espèces de *râteaux*, apparemment l'instrument de son martyre, se penche sur sainte Catherine, qui est entièrement nue et se retourne vivement vers lui. Daniel de Volterre fut spécialement chargé de donner un vêtement à sainte Catherine et de retourner vers le ciel la tête de saint Blaise.

Le septième groupe suffirait seul pour graver à jamais le souvenir de Michel-Ange dans la mémoire du spectateur le plus froid. Jamais aucun peintre n'a rien fait de semblable, et jamais il ne fut de spectacle plus horrible.

Ce sont les malheureux proscrits, entraînés au supplice par les anges rebelles. Buonarotti a traduit en peinture les noires images de l'éloquence brûlante que Savonarole avait jadis gravées dans son âme. Il a

choisi un exemple de chacun des *péchés capitaux*. L'avarice tient une clef. Daniel de Volterre a masqué en partie l'horrible punition du vice, le plus à droite contre la bordure du tableau. Emporté par son sujet, l'imagination égarée par huit ans de méditations continues sur un jour si horrible pour un croyant, Michel-Ange, élevé à la dignité de prédicateur, et ne songeant plus qu'à son salut, a voulu punir de la manière la plus frappante le vice alors le plus à la mode. L'horreur de ce supplice me semble arriver au vrai sublime du genre.

Un des damnés semble avoir voulu s'échapper. Il est emporté par deux démons et tourmenté par un énorme serpent. Il se tient la tête. C'est l'image la plus horrible du désespoir. Ce groupe seul suffirait à immortaliser un artiste. Il n'y a pas la moindre idée de cela ni chez les Grecs ni parmi les modernes. J'ai vu des femmes avoir l'imagination obsédée pendant huit jours de la vision de cette figure qu'on leur avait fait comprendre. Il est inutile de parler du mérite de l'exécution. Nous sommes séparés par l'immensité de cette perfection vulgaire. Le corps humain, présenté sous les raccourcis et dans les positions les plus étranges, est là pour l'éternel désespoir des peintres.

Michel-Ange a supposé que ces damnés, pour arriver en enfer, devaient passer dans la barque de Caron; nous assistons au débarquement. Caron, les yeux embrasés de colère, les chasse de sa barque à coups d'aviron. Les démons les saisissent de toutes les manières. On remarque cette figure dans la constriction de l'horreur qu'un diable entraîne par une fourche recourbée qu'il lui a enfoncée dans le dos.

Minos est consulté. C'est la figure de messer Braggio[1]. Il indique du doigt la place que le malheureux doit occuper dans les flammes qu'on voit dans le lointain. Cependant messer Biaggio a des oreilles d'âne; il est placé, non sans dessein, directement au-dessous de la punition d'un vice infâme. Sa figure a toute la bassesse

1. Grand maître des cérémonies de Paul III, un des critiques de Michel-Ange.

que peut admettre l'horreur du sujet; le serpent qui fait deux fois le tour de son corps le mord cruellement, et indique le chemin qui l'a conduit en enfer. L'idéal de ces démons était presque aussi difficile à trouver que l'idéal de l'Apollon, et bien autrement touchant pour des chrétiens du XVe siècle.

La caverne qui est à gauche de la barque de Caron représente le purgatoire, où il n'est resté que quelques diables qui se désespèrent de n'avoir personne à tourmenter. Les derniers pécheurs qui y étaient épurés en sont tirés par des anges. Ils s'échappent malgré les démons qui veulent les retenir, et ont fourni à Michel-Ange deux groupes superbes.

Au-dessus de l'affreux nocher est le groupe des sept anges qui réveillent les morts par la trompette terrible. Ils ont avec eux quelques docteurs chargés de montrer aux damnés la loi qui les condamne, et aux nouveaux ressuscités la règle par laquelle ils seront jugés.

Nous arrivons enfin au onzième groupe. Jésus-Christ est représenté dans le moment où il prononce la sentence affreuse. La plus vive terreur glace tout ce qui l'environne; la madone détourne la tête et frissonne. A sa droite est la figure majestueuse d'Adam. Rempli de l'égoïsme des grands périls, il ne songe nullement à tous ces hommes qui sont ses enfants. Son fils Abel le saisit par le bras. Près de sa main gauche l'on voit un de ces patriarches antédiluviens qui comptaient leurs années par siècles, et que l'extrême vieillesse empêche de se tenir debout.

A la gauche du Christ, saint Pierre, fidèle à son caractère timide, montre vivement au Sauveur les clefs du ciel qu'il lui confia jadis, et où il tremble de ne pas entrer. Moïse, guerrier et législateur, regarde fixement le Christ avec une attention aussi profonde qu'exempte de terreur. Les saints qui sont au-dessus ont ce mouvement plein de nature et de vérité qui nous fait tendre le bras à l'ouïe de quelque événement épouvantable.

Au-dessous du Christ, saint Barthélemy lui montre le couteau avec lequel il fut écorché. Saint Laurent se couvre de la grille sur laquelle il expira. Une femme

placée sous les clefs de saint Pierre a l'air de reprocher au Christ sa sévérité.

Jésus-Christ n'est point un juge, c'est un ennemi ayant le plaisir de condamner ses ennemis. Le mouvement avec lequel il maudit est si fort, qu'il a l'air de lancer un dard.

CHAPITRE CLXIX

SUITE DU JUGEMENT DERNIER

Entre les onze groupes principaux sont jetées quelques figures dans un plan plus éloigné; par exemple, au-dessus des morts qui sortent de terre, deux figures qui montent au jugement.

Les personnages des trois groupes, au bas du tableau, ont six pieds de proportion. Ceux qui environnent Jésus-Christ ont douze pieds. Les groupes au-dessous ont huit pieds de proportion. Les anges qui couronnent le tableau n'ont que six pieds.

Des onze scènes de ce grand drame, trois seulement se passent sur la terre. Les huit autres ont lieu sur des nuées plus ou moins rapprochées de l'œil du spectateur. Il y a trois cents personnages; le tableau a cinquante pieds de haut sur quarante de large.

Certainement le coloris n'a ni l'éclat, ni la vérité de l'école de Venise; il est loin cependant d'être sans mérite, et devait, dans la nouveauté, avoir beaucoup d'harmonie. Les figures se détachent sur un bleu de ciel fort vif. Dans ce grand jour où tant d'hommes devaient être vus, l'air devait être très pur.

Les figures d'en bas sont les plus terminées. Les anges qui sonnent la trompette sont finis avec autant de soin que pour le tableau de chevalet le plus près de l'œil. L'école de Raphaël admirait beaucoup l'ange du milieu, qui étend le bras gauche. Il paraît tout gonflé. On sent vivement la difficulté vaincue dans la figure d'Adam, qui, malgré les muscles les plus pleins et les mieux formés, montre l'extrême vieillesse où parvint ce premier des hommes. La peau tombe.

Le sujet du *Jugement dernier*, comme tous ceux qui

exigent plus de huit ou dix personnages, n'est pas propre à la peinture. Il a de plus un défaut particulier : il fallait représenter un nombre immense de personnages, n'ayant autre chose à faire que d'écouter; Michel-Ange a parfaitement vaincu cette difficulté.

Aucun œil humain ne peut apercevoir distinctement l'ensemble de ce tableau. Quelque souverain, ami des arts, devrait le faire copier en panorama.

La manière toute poétique dont Michel-Ange a traité son sujet est bien au-dessus du génie froid de nos artistes du XIXe siècle. Ils parlent du tableau avec mépris, et seraient hypocrites s'ils faisaient autrement. On ne peut pas *faire sentir*, et je ne répondrai pas aux objections. En général elles passent jusqu'à l'injure, parce qu'ils sont vexés de je ne sais quelle sensation de grandeur qui pénètre jusque dans ces âmes sèches. Buonarotti a fait ses personnages nus; comment les faire autrement? Zucheri a fait à Florence un jugement vêtu, qui est ridicule. Signorelli en a fait un à demi nu à Cortone, il a mieux réussi.

Comme les grands artistes, en formant leur idéal, suppriment certains ordres de détails, les artistes-ouvriers les accusent de ne pas voir ces détails. Les jeunes sculpteurs de Rome ont le mépris le plus naturel pour Canova. L'un d'eux me disait ces propres paroles que j'écoutais avec un vif plaisir : « Canova ne sait pas faire un homme. Placez dans une galerie, au milieu de vingt statues antiques, deux statues de Canova, vous verrez que le public s'arrêtera devant celles de Canova. L'antique, au contraire, est froid! »

Les livres de peinture sont pleins des défauts de Michel-Ange. Mengs, par exemple, le condamne hautement; mais, après avoir lu ses critiques, allez voir le *Moïse* de Mengs à la chapelle des Papyrus, et le *Moïse* de San Pietro in Vincoli. Nous sommes ici sur un des sommets tranchants qui séparent à jamais l'homme de génie du vulgaire. Je ne voudrais pas répondre que beaucoup de nos artistes ne donnent la préférence au *Moïse* de Mengs, à cause du raccourci du bras. Comment des âmes vulgaires n'admireraient-elles pas ce qui est vulgaire?

Pour que cet article ne soit pas incomplet, je vais transcrire les principales critiques. D'ailleurs, tout homme a raison dans son goût; il faut seulement compter les voix.

Les ouvriers en peinture disent que les jointures des figures de Michel-Ange sont peu sveltes, et paraissent faites seulement dans la position dans laquelle il les place. Ses chairs sont trop pleines de formes rondes. Ses muscles ont une trop grande quantité de chair, ce qui cache le mouvement des figures. Dans un bras plié comme le bras droit du Christ, par exemple, les muscles *extenseurs* qui font mouvoir l'avant-bras sur le bras, étant aussi *renflés* que les muscles *adducteurs*, on ne peut juger du mouvement par la forme. On ne voit pas de muscles en repos dans les figures de Michel-Ange. Il a mieux connu que personne la position de chaque muscle, mais il ne leur a pas donné leur forme véritable. Il fait les tendons trop charnus et trop forts. La forme des poignets est outrée. Sa couleur est rouge, quelques-uns vont jusqu'à dire qu'il n'a pas de clair-obscur. Les contours des figures sont *ressentis*, subdivisés en petites parties. La forme des doigts est outrée. Ces prétendus défauts étaient d'autant plus séduisants pour Michel-Ange, que c'était le contraire du style timide et mesquin où il trouva son siècle arrêté; il imitait l'idéal. La haine du style froid et plat a conduit le Corrège aux raccourcis, et Michel-Ange aux positions singulières. Ainsi la postérité nous reprochera d'avoir haï la tyrannie; elle n'aura pas senti comme nous les douceurs des dix dernières années.

J'avoue que l'ange qui passe la cuisse droite sur la croix (quatrième groupe), a un mouvement auquel rien ne pouvait conduire que la haine du style plat.

Ceci nous choque d'autant plus, que le caractère du XIXe siècle est de chercher les émotions fortes, et de les chercher par des moyens simples. Le *contourné*, le *chargé d'ornements*, nous paraît sur-le-champ *petit*. Le grandiose de l'architecture de Michel-Ange est un peu masqué par ce défaut.

Les reproches que le vulgaire fait à Michel-Ange et

au Corrège sont directement opposés, et l'on y répond par le même mot.

Après un examen de l'œuvre de « Michel-Ange architecte », et une « Histoire de saint Pierre » qui est « ce que les hommes ont jamais vu de plus grand », un chapitre intitulé : « Un grand homme en butte à la médiocrité » nous conduit aux deux suivants sur le caractère de Michel-Ange : « Caractère; Suite du Caractère ». Le livre se termine par un résumé des honneurs rendus à la cendre de Michel-Ange, et par quelques pages prophétiques intitulées : « Michel-Ange renaîtra ».

L'épilogue (« Cours de cinquante heures ») indique comment un lecteur « peut, en cinquante heures, devenir presque artiste ».

ROME, NAPLES ET FLORENCE
(1817-1826)

Nous avons vu les différences entre l'édition de 1817 et celle de 1826 (notice, p. 22). C'est à la seconde que tout naturellement se reportent les éditeurs parce qu'elle renferme les idées définitives de Beyle sur l'Italie. Le titre exact de l'édition originale était : *Rome Naples et Florence en 1817, ou esquisses sur l'état actuel de la société, des mœurs, des arts, de la littérature*, etc. En réalité, c'était surtout de Milan, la patrie de son cœur, et de Bologne que le jeune voyageur parlait. « Un jeune officier de cavalerie, écrivait-il, qui a cessé d'être Français en 1814, est entré au service de la Prusse; il obtient un congé pour visiter l'Italie et part de Berlin le 4 octobre 1816; son voyage finit le 28 juillet 1817. »

Donc, « M. Stendhal, officier de cavalerie », est arrivé de Berlin, par Ulm et Munich, à Milan le 24 septembre. Il a couru à la Scala le soir même de son arrivée et, depuis un mois, son existence est délicieuse :

[MILAN : LE CARACTÈRE MILANAIS]

20 octobre (1816). — Si je ne pars pas d'ici dans trois jours, je ne ferai pas mon voyage d'Italie, non que je sois retenu par aucune aventure galante, mais je commence à avoir quatre ou cinq loges où je suis reçu comme si l'on m'y voyait depuis dix ans. L'on ne se dérange plus pour moi, et la conversation continue comme si c'était un valet qui fût entré. — Plaisante manière de se féliciter, s'écrierait un de mes amis de Paris, je ne vois là que de la grossièreté! — A la bonne heure, mais c'est pour moi la plus douce récompense des deux ans que j'ai passés autrefois à apprendre non seulement l'italien de Toscane, mais encore le milanais, le piémontais, le napolitain, le vénitien, etc. On ignore, hors de l'Italie, jusqu'au nom de ces dialectes, que l'on parle uniquement dans les pays dont ils portent le

nom. Si l'on n'entend pas les finesses du milanais, les sentiments comme les idées des hommes au milieu desquels on voyage restent parfaitement invisibles. La fureur de parler et de se mettre en avant, qu'ont les jeunes gens d'une certaine nation, les fait prendre en horreur à Milan. Par hasard, j'aime mieux écouter que parler; c'est un avantage, et qui compense quelquefois mon mépris peu caché pour les sots. Je dois avouer, de plus, qu'une femme d'esprit m'écrivait à Paris que j'avais l'air *rustique*. C'est peut-être à cause de ce défaut que la bonhomie italienne a si vite fait ma conquête. Quel naturel! quelle simplicité! comme chacun dit bien ce qu'il sent ou ce qu'il pense *au moment même*! Comme on voit bien que personne ne songe à imiter un modèle!

Un Anglais me disait à Londres, en me parlant de sa maîtresse avec ravissement : « Il n'y a chez elle rien de vulgaire! » Il me faudrait huit jours pour faire comprendre cette exclamation à un Milanais; mais, une fois comprise, il en rirait de bien bon cœur. Je serais obligé de commencer par expliquer au Milanais comme quoi l'Angleterre est un pays où les hommes sont parqués et divisés en castes, comme aux Indes, etc., etc.

La *bonhomie italienne*! Mais c'est à pouffer de rire, diront mes amis du faubourg Poissonnière. Le naturel, la simplicité, la candeur passionnée, si je puis m'exprimer ainsi, étant une nuance qui se mêle à toutes les actions d'un homme, je devrais placer ici une description en vingt pages de diverses actions que j'ai vues ces jours-ci. Cette description, faite avec le soin convenable et l'exactitude scrupuleuse dont je me pique, me prendrait beaucoup de temps, et trois heures viennent de sonner à l'horloge de San Fedele. Une telle description semblerait incroyable aux trois quarts des lecteurs. J'avertis donc seulement qu'il y a ici une chose singulière à voir; la verra qui pourra; mais il faut savoir le milanais. Si jamais le grand poète Béranger passe en ce pays, il me comprendra. Mais Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, le courtisan de Stanislas, l'amant trop heureux de Mme du Châtelet, eût trouvé ce pays-ci affreux.

Parmi les monuments que M. Stendhal admire avec une émotion toujours nouvelle, se trouve la cathédrale (il Duomo), fondée par Jean Galeas Visconti (1386). Une dame dit au voyageur français vers une heure du matin : « Il fait un beau clair de lune, je vous conseille d'aller voir le Dôme (la cathédrale), mais il faut vous placer du côté du *Palazzio Reggio* ». C'était la première nuit de novembre; Stendhal a longuement contemplé à la clarté des « rayons tranquilles d'une belle lune », « ces pyramides de marbre blanc, si gothiques et si minces, s'élançant dans les airs et se détachant sur le bleu sombre d'un ciel du Midi garni de ses étoiles scintillantes ». Il fera désormais tous les soirs ce pèlerinage.

[LE DÔME DE MILAN]

5 novembre (1816). — Je suis allé tous ces soirs, vers les une heure du matin, revoir le Dôme de Milan. Éclairée par une belle lune, cette église offre un aspect d'une beauté ravissante et unique au monde.

Jamais l'architecture ne m'a donné de telles sensations. Ce marbre blanc découpé en filigranes n'a certainement ni la magnificence ni la solidité de Saint-Paul de Londres. Je dirai aux personnes nées avec un certain tact pour les beaux-arts : Cette architecture brillante est du gothique sans l'idée de mort; c'est la gaieté d'un cœur mélancolique; et, comme cette architecture dépouillée de raison semble bâtie par le caprice, elle est d'accord avec les folles illusions de l'amour. Changez en pierre grise le marbre éclatant de blancheur, et toutes les idées de mort reparaissent. Mais ces choses sont invisibles au vulgaire et l'irritent. En Italie, ce vulgaire est le petit nombre : il est l'immense majorité en France.

La façade demi-gothique du Dôme n'est pas belle, mais elle est bien jolie. Il faut la voir éclairée par la lumière rougeâtre du soleil couchant. On m'assure que le Dôme est, après Saint-Pierre, la plus vaste église du monde, sans excepter Sainte-Sophie.

Je suis allé me promener en *sédiole* à Marignan, le champ de gloire de François Ier, sur la route de Lodi. La sédiole est une chaise posée sur l'essieu qui réunit deux roues très hautes. On fait trois lieues à l'heure. Au retour, vue admirable du Dôme de Milan, dont le

marbre blanc, s'élevant au-dessus de toutes les maisons de la ville, se détache sur les Alpes de Bergame, qu'il semble toucher, quoiqu'il en soit encore séparé par une plaine de trente milles. Le Dôme, vu à cette distance, est d'une blancheur parfaite. Ce travail des hommes si compliqué, cette forêt d'aiguilles de marbre, double l'effet pittoresque de l'admirable contour des Alpes se détachant sur le ciel.

Je n'ai rien vu au monde de plus beau que l'aspect de ces sommets couverts de neige, aperçus à vingt lieues de distance, toutes les montagnes inférieures restant du plus beau sombre.

M. Stendhal a particulièrement goûté le charme des conversations dans les loges de la Scala : « Le théâtre de la Scala est le salon de la ville. Il n'y a de société que là ; pas une maison ouverte. » On trouve dans chaque loge cinq ou six personnes, et « la conversation (y est) établie comme dans un salon. Il y des manières pleines de naturel et une gaieté douce, surtout pas de gravité. » Suivons notre officier dans la loge de M. de Brême, puis de Nina Viganò :

[A LA SCALA : LA LOGE DE M. DE BRÊME, LA LOGE DE NINA VIGANÒ]

12 novembre (1816). — Il y a un mois que mon ami Guasco entra chez moi le matin, avec un grand jeune homme vêtu de noir et fort maigre, mais d'un air très distingué. C'était monsieur Ludovico de Brême, ancien aumônier du roi d'Italie Napoléon, et fils de son ministre de l'Intérieur.

Je vais tous les jours dans la loge de M. de Brême à la Scala. C'est une société toute littéraire. On n'y voit jamais de femme. M. de Brême a beaucoup d'instruction, d'esprit, et les manières du grand monde. Il est admirateur passionné de Mme de Staël, et fort ami des lettres. Il me marque moins d'empressement parce que j'ai osé dire que Mme de Staël n'avait jamais fait qu'un ouvrage, l'*Esprit des lois de la société*. Du reste, elle rédigeait en beau style à effet les idées qu'elle avait entendu énoncer dans son salon. Quand cette femme d'esprit, la première improvisatrice de France, arriva en exil à Auxerre, elle débuta, dans

l'aimable salon de madame de la Bergerie, par se vanter huit jours de suite. Le cinquième jour, par exemple, elle parla uniquement de la beauté de son bras, mais elle n'ennuyait pas.

Comme M. de Brême est fort poli, je continue à me présenter presque tous les soirs dans sa loge. Je porte à ces messieurs des nouvelles de France, des anecdotes sur la retraite de Moscou, Napoléon, les Bourbons ; ils me payent en nouvelles d'Italie. Je rencontre dans cette loge Monti, le plus grand poète vivant, mais qui n'a nulle logique. Quand on l'a mis en colère contre quelque chose, il est d'une éloquence sublime. Monti est encore un fort bel homme de cinquante-cinq ans. Il a la bonté de me faire voir son portrait, chef-d'œuvre d'André Appiani. Monti est le Dante ressuscité au XVIII[e] siècle. Comme le Dante, il s'est formé en étudiant Virgile, et méprise les délicatesses *monarchiques* de Racine, etc. Il y aurait trop à dire.

Les paroles extrêmement énergiques, quoique offensant un peu la délicatesse, ne sont pas repoussées par l'éloquence italienne. On sent à chaque pas que ce pays n'a pas eu, pendant cinquante ans, la cour dédaigneuse de Louis XIV et de Louis XV. La passion ici ne songe jamais à être élégante. Or qu'est-ce qu'une passion qui a le loisir de songer à quelque chose d'étranger ?

Silvio Pellico, plein de raison et de bonne éducation, n'a peut-être pas dans l'expression toute la magnificence et toute la force de Monti. Or, en littérature la force est synonyme d'influence, d'effet sur le public, de mérite. M. Pellico est bien jeune, et il a le malheur d'avoir juste la position d'un homme *sans nulle fortune*, à qui un hasard barbare, au lieu du front d'airain d'un intrigant, a donné une âme généreuse et tendre. Les calomnies l'affligent. *Comment voulez-vous que se venge un sot?* lui dis-je ; il me répond : « Le plus beau jour de ma vie sera celui de ma mort ». L'amour est divinement peint dans sa *Francesca da Rimini.*

... A Paris, je ne connais rien de comparable à cette loge où, chaque soir, l'on voit aborder successivement quinze ou vingt hommes distingués ; et l'on écoute la musique quand la conversation cesse d'intéresser.

Avant et après M. de Brême, je vais dans cinq ou six loges où la conversation est bien éloignée de prendre jamais la tournure philosophique. A Paris, on aurait des millions que l'on ne pourrait pas se faire de telles soirées. Il pleut, il neige au dehors de la Scala, qu'importe? Toute la bonne compagnie est réunie dans cent quatre-vingts loges de ce théâtre, qui en a deux cent quatre. La plus aimable de toutes ces loges (je prends le mot *aimable* dans le sens français : vif, gai, brillant, le contraire de l'ennui), c'est peut-être celle de Mme Nina Viganò, fille de l'homme de génie qui a fait *Mirra*. Mme Nina, ou, comme l'on dit en italien de toutes les femmes, même des duchesses, et en parlant d'elles, et devant elles, *la* Nina chante avec un charme unique les airs vénitiens de M. Perruchini et certains airs remplis de passion, composés autrefois pour elle par M. Caraffa. La Nina est un peintre en miniature qui, dans son genre borné, a cent fois plus de talent que de fameux peintres à l'huile.

La société milanaise se donne aussi rendez-vous au *Corso*, très régulièrement ; c'est une des obligations auxquelles M. Stendhal n'a pas pu s'astreindre, mais il nous a laissé de cette promenade à la mode la jolie description qu'on va lire.

[LE « CORSO » DE MILAN]

29 novembre (1816). — En été, après dîner, à la chute du jour, à l'*Ave Maria*, comme on dit ici, toutes les voitures du pays se rendent au *Bastion di porta Rense*, élevé de trente pieds au-dessus de la plaine. La campagne vue de là ressemble à une forêt impénétrable, mais au delà on aperçoit les Alpes avec leurs sommets couverts de neige. C'est un des plus jolis lointains dont l'œil puisse jouir. Du côté de la ville, ce sont les jolies prairies de M. Krammer, et, par-dessus les arbres de la villa Belgiojoso, la flèche du Dôme. Cet ensemble est joli ; mais ce n'est point pour en jouir que toutes les voitures font halte pendant une demi-heure sur le Corso. C'est une sorte de revue de la bonne compagnie. Lorsqu'une femme ne paraît pas, on en demande la

raison. Les fats s'y montrent à cheval sur des bêtes de deux cents louis ; les jeunes gens moins riches et les hommes d'un certain âge sont à pied. Le dimanche, tout le peuple vient voir et admirer les équipages de *ses* nobles. J'ai surpris souvent de l'attachement dans les propos du peuple. Le charpentier, le serrurier de la maison, fait un signe d'amitié au domestique qui depuis vingt ans monte derrière la voiture de la casa Dugnani, et si le maître aperçoit le *marango di casa* (le menuisier de la maison), il lui fait un signe de tête plein de bonté. La voiture d'une jolie femme est entourée d'élégants. Les femmes nobles n'admettent guère leurs amis du *tiers* à leur faire la cour ainsi en public. Les femmes âgées ont une sorte de conversation singulière avec leurs valets de chambre, dont le poste, dès que la voiture s'arrête, est à la portière, pour l'ouvrir si Madame voulait faire un tour à pied, ce qui n'arrive pas une fois tous les dix ans. Placé ainsi à deux pas de la portière, le valet de chambre répond sans s'avancer aux réflexions que sa vieille *padrona* fait de l'intérieur de la voiture. C'est en écoutant une de ces conversations que j'ai entendu accuser la route du Simplon, faite par *quel maladett Bonapart*, d'être la cause des froids précoces que l'on éprouve en Lombardie *depuis la Révolution*. Comme rien n'égale ici l'ignorance des femmes nobles, elles se figurent que la chaîne des Alpes, qu'on voit parfaitement du *Corso*, forme comme un mur qui garantit des vents du nord, et que Bonaparte, cette bête noire de leurs confesseurs, a fait une brèche à ce mur pour sa route du Simplon.

En hiver, le Corso a lieu avant dîner, de deux à quatre. Dans toutes les villes d'Italie, il y a un Corso, ou revue générale de la bonne compagnie. Est-ce un usage espagnol, comme celui des cavaliers servants? Les Milanais sont fiers du nombre des carrosses qui garnissent leur *Corso*. J'y ai vu, un jour de grande fête et de beau soleil, quatre files de voitures arrêtées des deux côtés du large chemin et, au milieu, deux files de voitures en marche, le tout réglé et modéré par dix houzards autrichiens; deux cents jeunes gens à cheval, et trois mille piétons complétaient le tapage; les piétons

disaient fièrement : *Ceci est presque aussi beau qu'à Paris; il y a plus de trois mille carrosses.* Tout ce mouvement me fait mal à la tête et nul plaisir. Un étranger devrait louer la plus jolie voiture possible et aller tous les jours au Cours avec sa belle.

En été, au retour du Corso, on s'arrête dans la *Corsia dei Servi* pour prendre des glaces ; on rentre dix minutes chez soi, après quoi l'on va à la Scala. On prétend que ces dix minutes sont l'heure des rendez-vous, et qu'un petit signal au *Corso*, comme une main appuyée sur la portière, indique s'il y a possibilité ou non de se présenter ce soir-là.

Le voyage s'est continué par Pavie, Plaisance, etc., et, bien que M. Stendhal pense toujours à Milan, il écrit à Bologne de longues pages (27 décembre-19 janvier) et finit par se plaire dans « cette ville de gens d'esprit ». Le 22 janvier il approche de Florence :

[L'ARRIVÉE A FLORENCE; SANTA CROCE]

22 janvier (1816). — Avant-hier, en descendant l'Apennin pour arriver à Florence, mon cœur battait avec force. Quel enfantillage! Enfin, à un détour de la route, mon œil a plongé dans la plaine, et j'ai aperçu de loin, comme une masse sombre, Santa Maria del Fiore et sa fameuse coupole, chef-d'œuvre de Bruneleschi. C'est là qu'ont vécu le Dante, Michel-Ange, Léonard de Vinci! me disais-je; voilà cette noble ville, la reine du moyen âge! C'est dans ces murs que la civilisation a recommencé; là, Laurent de Médicis a si bien fait le rôle de roi, et tenu une cour où, pour la première fois depuis Auguste, ne primait pas le mérite militaire. Enfin, les souvenirs se pressaient dans mon cœur, je me sentais hors d'état de raisonner, et me livrais à ma folie comme auprès d'une femme qu'on aime. En approchant de la porte San Gallo et de son mauvais arc de triomphe, j'aurais volontiers embrassé le premier habitant de Florence que j'ai rencontré.

Au risque de perdre tous ces petits effets qu'on a autour de soi en voyageant, j'ai déserté la voiture aus-

sitôt après la cérémonie du passeport. J'ai si souvent regardé des vues de Florence, que je la connaissais d'avance; j'ai pu y marcher sans guide. J'ai tourné à gauche, j'ai passé devant un libraire qui m'a vendu deux descriptions de la ville (guides). Deux fois seulement j'ai demandé mon chemin à des passants qui m'ont répondu avec une politesse française et un accent singulier, enfin je suis arrivé à Santa Croce.

Là, à droite de la porte, est la tombe de Michel-Ange; plus loin, voilà le tombeau d'Alfieri par Canova; je reconnais cette grande figure de l'Italie. J'aperçois ensuite le tombeau de Machiavel; et vis-à-vis de Michel-Ange, repose Galilée. Quels hommes! Et la Toscane pourrait y joindre le Dante, Boccace et Pétrarque. Quelle étonnante réunion! Mon émotion est si profonde qu'elle va presque jusqu'à la piété. Le sombre religieux de cette église, son toit en simple charpente, sa façade non terminée, tout cela parle vivement à mon âme. Ah! si je pouvais oublier!... Un moine s'est approché de moi; au lieu de la répugnance allant presque jusqu'à l'horreur physique, je me suis trouvé comme de l'amitié pour lui. Fra Bartolomeo de San Marco fut moine aussi! Ce grand peintre inventa le clair-obscur, il le montra à Raphaël, et fut le précurseur du Corrège. J'ai parlé à ce moine, chez qui j'ai trouvé la politesse la plus parfaite. Il a été bien aise de voir un Français. Je l'ai prié de me faire ouvrir la chapelle à l'angle nord-est, où sont les fresques du *Volterrano*. Il m'y conduit et me laisse seul. Là, assis sur le marche-pied d'un prie-Dieu, la tête renversée et appuyée sur le pupitre, pour pouvoir regarder au plafond, les Sibylles du Volterrano m'ont donné peut-être le plus vif plaisir que la peinture m'ait jamais fait. J'étais déjà dans une sorte d'extase, par l'idée d'être à Florence, et le voisinage des grands hommes dont je venais de voir les tombeaux. Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les *sensations célestes* données par les beaux-arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle

des nerfs à Berlin; la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber.

Je me suis assis sur l'un des bancs de la place de Santa Croce; j'ai relu avec délices ces vers de Foscolo, que j'avais dans mon portefeuille; je n'en voyais point les défauts : j'avais besoin de la voix d'un ami partageant mon émotion :

..... Io quando il monumento
Vidi.....

Le surlendemain, le souvenir de ce que j'avais senti m'a donné une idée impertinente : il vaut mieux pour le bonheur, me disais-je, avoir le cœur ainsi fait que le cordon bleu.

Le 9 février, entrée à Naples; c'est surtout du théâtre Saint-Charles que M. Stendhal nous parle, de la danse, de la musique; puis, ayant visité Salerne, Pæstum, Otrante, etc., il nous ramène à Naples, à la fin de son voyage de Calabre, et note ces observations sur la superstition napolitaine :

[NAPLES; LA JETATURA]

2 juillet (1817). — Le hasard m'a conduit ce matin chez don Nardo, le plus fameux avocat de Naples; j'ai trouvé dans son antichambre une corne de bœuf immense qui peut avoir dix pieds de haut; cela sort du plancher comme un clou. Je suppose qu'elle est faite avec trois ou quatre cornes de bœuf. C'est un paratonnerre contre la *jetatura* (contre le sort qu'un malin peut jeter sur vous par un regard). « Je sens le ridicule de cet usage, m'a dit don Nardo en me reconduisant : mais que voulez-vous? un avocat est sujet à faire des mécontents, et cette corne me rassure. »

Ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il y a des gens qui croient avoir le pouvoir de jeter un sort. Le grand poète, M. le duc de Bisagno, passe dans la rue; un paysan qui portait sur sa tête un grand panier de fraises le laisse tomber, elles courent sur le pavé; le duc court au paysan : « Mon cher ami, lui dit-il, je puis t'assurer que je ne t'ai pas regardé ».

Je me moquais ce soir de la *jetatura* avec un homme du premier mérite : « Vous n'avez pas lu le livre sur la *jetatura*, par Nicolas Volitta, me dit-il. César, Cicéron, Virgile y croyaient; ces hommes-là nous valaient bien.... » Enfin, à mon inexprimable étonnement, je vois que mon ami croit à la *jetatura*. Il me donne une petite corne de corail que je porte à ma montre. Quand je craindrai un mauvais regard, je l'agiterai, en ayant soin de tourner la pointe contre le méchant.

Un négociant fort maigre, et qui a de beaux yeux un peu juifs, arrive à Naples; le prince de *** l'invite à dîner. Un de ses fils place à côté du négociant un certain marquis, et, au sortir de table, lui dit : « Eh bien, que dites-vous de votre voisin? — Moi? Rien, dit le marquis étonné. — C'est qu'on le dit un peu *jetatore*. — Ah! quelle mauvaise plaisanterie! dit le marquis pâlissant. Mais il fallait au moins m'avertir un moment plus tôt : je lui aurais jeté ma tasse de café à la figure. »

Il faut rompre la colonne d'air entre l'œil du nécromant et ce qu'il regarde. Un liquide jeté est très propre à cet effet : un coup de fusil vaut encore mieux. C'est en qualité de *jetatore* qu'un serpent ou un crapaud regarde fixement un oiseau qui chante au haut d'un arbre, et de chute en chute le force à tomber dans sa gueule. Prenez un gros crapaud, jetez-le dans un bocal rempli d'esprit-de-vin, il y meurt, mais les yeux ouverts. Si vous regardez ces yeux dans les vingt-quatre heures de son décès, vous avez la *jetatura*, et vous tombez en syncope. J'ai offert de me mettre en expérience, on m'a répondu que j'étais un incrédule.

Voici un fait de 1824 : Don Jo, directeur du musée de P***, et homme de mérite, a le malheur de passer pour *jetatore*. Il sollicitait du feu roi de Naples, Ferdinand, une audience que ce prince n'avait garde de lui accorder. Enfin, cédant, après huit ans, aux sollicitations des amis de don Jo, le prince reçoit le directeur de son musée. Pendant les vingt minutes que dure l'audience, il est fort mal à son aise, et tient une petite corne de corail. La nuit suivante, il est frappé d'apoplexie.

L'on me dit une fois, auprès des falaises de Douvres, qu'une personne nerveuse qui se trouve sur l'extrême bord d'un précipice, éprouve la tentation de s'y jeter.

On croit à la *jetatura* en Norvège tout comme à Naples.

Quelques jours après, M. Stendhal est à Rome; il se rend à la Chapelle Sixtine, assiste le 15 août à la superbe cérémonie de Saint-Pierre, et trois jours après à une procession pontificale.

[ROME; PROCESSION PONTIFICALE]

18 août (1817). — Je viens de jouir d'un des spectacles les plus beaux et les plus touchants que j'aie rencontrés en ma vie. Le pape sort de Saint-Pierre, porté par ses estafiers sur un immense brancard; on le voit à genoux devant le Saint-Sacrement. Heureusement il ne fait pas trop chaud; nous avons ce qu'on appelle une journée *ventillata*. Dès le grand matin les avenues de la place de Saint-Pierre sont sablées, nettoyées, les maisons tendues de tapisseries : cela se voit partout; mais ce qu'on ne voit qu'à Rome, ce sont des figures persuadées que le pontife qui va paraître est le souverain maître de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Il y a des chaises et des échafauds le long des deux immenses colonnades qui entourent la place. Dès le matin les toilettes les plus recherchées, comme les costumes les plus sauvages, marchandent les meilleures places; le paysan des Abruzzes, pour peu qu'il ait deux carlins dans la poche, s'y trouve assis à côté du haut et puissant prince romain; et l'argent est, dans ce séjour de l'égalité, la seule aristocratie reconnue et privilégiée. J'ai vu en Angleterre le peuple, qui se rendait à un *meeting* où Cobbet devait parler, ne pas oser se placer sur les charrettes qui avaient amené les denrées au marché. Le cordonnier anglais disait avec un profond respect : « Ces places sont réservées pour les *gentlemen* ». Commodément assis au premier rang, voici ce que j'ai vu : Sur un pavé sablé et jonché de feuilles de laurier, ont défilé d'abord cinq ou six ordres de moines gris, blancs, noirs, bruns, pie, de toutes cou-

leurs enfin, qui, la main armée d'un large flambeau, et l'œil obliquement fixé vers la terre, chantaient à tue-tête des hymnes inintelligibles. Ils cherchaient évidemment à captiver l'attention de la multitude par une humble démarche, que trahissait sans cesse l'orgueil de leurs regards. Venait ensuite le clergé régulier des sept grandes basiliques, séparé en sept corps différents par de grands pavillons rouge et jaune à demi tendus, que portaient des hommes vêtus de blanc; et chacun de ces pavillons, d'un aspect tout à fait oriental, était précédé par un instrument bizarre surmonté d'une cloche d'où l'on tirait un tintement unique de minute en minute. Enfin sont arrivés les hauts fonctionnaires de l'Église et les cardinaux, la tête couverte de leur bonnet pointu. Tout à coup tout le monde fléchit le genou, et, sur une estrade entourée des plus riches étoffes, je vois paraître une figure pâle, inanimée, superbe, enveloppée elle-même de draperies jusqu'au-dessus des épaules, et qui ne me semblait former qu'un tout avec l'autel, l'estrade et le soleil d'or devant lequel elle était comme en adoration. « Tu ne m'avais pas dit que le pape était mort », disait à mes côtés un enfant à sa mère. Et rien ne peut mieux rendre l'absence totale de mouvement de cette étrange apparition. A ce moment il n'y avait que des croyants autour de moi, et moi-même j'étais d'une religion si belle! L'attitude du pape est de tradition; mais, comme elle serait fort gênante pour un vieillard, souvent infirme, on dispose les draperies de manière que Sa Sainteté ait l'air d'être à genoux, tandis qu'en réalité elle se trouve assise dans un fauteuil.

DE L'AMOUR

(1822)

Écrit dans les circonstances que nous avons indiquées (p. 25), le livre *De l'Amour* est assez décousu. On y distingue sans doute un certain nombre de chapitres qui forment des parties assez longues ; mais là même le développement est loin d'être continu, et l'ensemble de l'ouvrage manque d'ordre visiblement. Toutefois, le lecteur auquel le livre est familier se retrouve sans peine dans ces groupements de notes, classées à la hâte, et c'est une vérité de plus que le désordre de ces confidences où l'amoureux de Métilde a mis parfois tout son cœur.

Après une énumération et une définition des diverses espèces d'amour, Stendhal étudie la naissance de ce sentiment ; il y a, selon lui, 7 stades : 1° l'admiration ; 2° on se dit : « Quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir, etc. » ; 3° l'espérance ; 4° l'amour est né ; 5° la première cristallisation commence. Cette théorie de la cristallisation est la plus universellement connue du livre *De l'Amour*.

(N. B. Toutes les notes qui sont au bas des pages des extraits *De l'Amour* sont de Stendhal.)

CHAPITRE II

DE LA NAISSANCE DE L'AMOUR

... 5° La première cristallisation commence.

On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr ; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez.

Aux mines de sel de Salzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le

retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'orangers à Gênes, sur le bord de la mer, durant les jours brûlants de l'été : quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle !

Un de vos amis se casse le bras à la chasse : quelle douceur de recevoir les soins d'une femme qu'on aime ! Être toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur ; et vous partez du bras cassé de votre ami pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime....

6° Le doute naît.

7° Seconde cristallisation.

Alors commence la seconde cristallisation produisant pour diamants des confirmations à cette idée :

Elle m'aime.

A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : Oui, elle m'aime ; et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes ; puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui, et l'arrête en sursaut. Sa poitrine oublie de respirer ; il se dit : Mais est-ce qu'elle m'aime ? Au milieu de ces alternatives déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seule au monde peut me donner.

C'est l'évidence de cette vérité, c'est ce chemin sur l'extrême bord d'un précipice affreux, et touchant de l'autre main le bonheur parfait, qui donne tant de supériorité à la seconde cristallisation sur la première.

L'amant erre sans cesse entre ces trois idées :

1° Elle a toutes les perfections ;

2° Elle m'aime ;

3° Comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible?

Le moment le plus déchirant de l'amour jeune encore est celui où il s'aperçoit qu'il a fait un faux raisonnement et qu'il faut détruire tout un pan de cristallisation. On entre en doute de la cristallisation elle-même.

CHAPITRE III

DE L'ESPÉRANCE

... Ce qui assure la durée de l'amour, c'est la seconde cristallisation, pendant laquelle on voit à chaque instant qu'il s'agit d'être aimé ou mourir. Comment, après cette conviction de toutes les minutes, tournée en habitude par plusieurs mois d'amour, pouvoir seulement soutenir la pensée de cesser d'aimer? Plus un caractère est fort, moins il est sujet à l'inconstance.

Cette seconde cristallisation manque presque tout à fait dans les amours inspirées par les femmes qui se rendent trop vite.

Dès que les cristallisations ont opéré, surtout la seconde, qui de beaucoup est la plus forte, les yeux indifférents ne reconnaissent plus la branche d'arbre :

Car, 1° Elle est ornée de perfections ou de diamants qu'ils ne voient pas;

2° Elle est ornée de perfections qui n'en sont pas pour eux....

CHAPITRE VI

LE RAMEAU DE SALZBOURG

La cristallisation ne cesse presque jamais en amour. Voici son histoire : tant qu'on n'est pas bien avec ce qu'on aime, il y a la cristallisation à *solution imaginaire*; ce n'est que par l'imagination que vous êtes sûr que telle perfection existe chez la femme que vous aimez. Après l'intimité, les craintes sans cesse renaissantes sont apaisées par des solutions plus réelles. Ainsi, le bonheur n'est jamais uniforme que dans sa source. Chaque jour a une fleur différente.

Si la femme aimée cède à la passion qu'elle ressent et tombe dans la faute énorme de tuer la crainte par la vivacité de ses transports[1], la cristallisation cesse un instant; mais, quand l'amour perd de sa vivacité, c'est-à-dire de ses craintes, il acquiert le charme d'un entier abandon, d'une confiance sans bornes, une douce habitude vient émousser toutes les peines de la vie et donner aux jouissances un autre genre d'intérêt.

Êtes-vous quitté, la cristallisation recommence; et chaque acte d'admiration, la vue de chaque bonheur qu'elle peut vous donner et auquel vous ne songiez plus, se termine par cette réflexion déchirante : « Ce bonheur si charmant, je ne le reverrai *jamais*! et c'est par ma faute que je le perds! » Que si vous cherchez le bonheur dans des sensations d'un autre genre, votre cœur se refuse à les sentir. Votre imagination vous peint bien la position physique, elle vous met bien sur un cheval rapide à la chasse, dans les bois du Devonshire[2]; mais vous voyez, vous sentez évidemment que vous n'y auriez aucun plaisir. Voilà l'erreur d'optique qui produit le coup de pistolet.

Le jeu a aussi sa cristallisation provoquée par l'emploi à faire de la somme que vous allez gagner.

Les jeux de la cour, si regrettés par les nobles, sous le nom de légitimité, n'étaient si attachants que par la cristallisation qu'ils provoquaient. Il n'y avait pas de courtisan qui ne rêvât la fortune rapide d'un Luynes ou d'un Lauzun, et de femme aimable qui ne vît en perspective le duché de Mme de Polignac. Aucun gouvernement raisonnable ne peut redonner cette cristallisation. Rien n'est anti-imagination comme le gouvernement des États-Unis d'Amérique. Nous avons vu que leurs voisins les sauvages ne connaissent presque pas la cristallisation. Les Romains n'en avaient guère d'idée et ne la trouvaient que par l'amour physique.

La haine a sa cristallisation : dès qu'on peut espérer de se venger, on recommence de haïr.

1. Diane de Poitiers dans la *Princesse de Clèves*.
2. Car, si vous pouviez vous imaginer là un bonheur, la cristallisation aurait déféré à votre maîtresse le privilège exclusif de vous donner ce bonheur.

Si toute croyance où il y a de l'*absurde* ou du *non-démontré* tend toujours à mettre à la tête du parti les gens les plus absurdes, c'est encore un des effets de la *cristallisation*. Il y a cristallisation même en mathématiques (voyez les newtoniens en 1740) dans les têtes qui ne peuvent pas à tout moment se rendre présentes toutes les parties de la démonstration de ce qu'elles croient.

Voyez en preuve la destinée des grands philosophes allemands, dont l'immortalité, tant de fois proclamée, ne peut jamais aller au delà de trente ou quarante ans.

C'est parce qu'on ne peut se rendre compte du *pourquoi* de ses sentiments que l'homme le plus sage est fanatique en musique.

On ne peut pas à volonté se prouver qu'on a raison contre tel contradicteur.

CHAPITRE X

Pour preuve de la cristallisation, je me contenterai de rappeler l'anecdote suivante.

Une jeune personne entend dire qu'Édouard, son parent, qui va revenir de l'armée, est un jeune homme de la plus grande distinction; on lui assure qu'elle en est aimée sur sa réputation; mais il voudra probablement la voir avant de se déclarer et de la demander à ses parents. Elle aperçoit un jeune étranger à l'église, elle l'entend appeler Édouard, elle ne pense plus qu'à lui, elle l'aime. Huit jours après, arrive le véritable Edouard; ce n'est pas celui de l'église, elle pâlit, et sera pour toujours malheureuse si on la force à l'épouser.

Voilà ce que les pauvres d'esprit appellent une des déraisons de l'amour.

Un homme généreux comble une jeune fille malheureuse des bienfaits les plus délicats; on ne peut pas avoir plus de vertus, et l'amour allait naître, mais il porte un chapeau mal retapé, et elle le voit monter à cheval d'une manière gauche; la jeune fille s'avoue en soupirant qu'elle ne peut répondre aux empressements qu'il lui témoigne.

Un homme fait la cour à la femme du monde la plus honnête, elle apprend que ce monsieur a eu des malheurs physiques et ridicules : il lui devient insupportable. Cependant elle n'avait nul dessein de se jamais donner à lui, et ces malheurs secrets ne nuisent en rien à son esprit et à son amabilité. C'est tout simplement que la cristallisation est rendue impossible.

Pour qu'un être humain puisse s'occuper avec délices à diviniser un objet aimable, qu'il soit pris dans la forêt des Ardennes ou au bal de Coulon, il faut d'abord qu'il lui semble parfait, non pas sous tous les rapports possibles, mais sous tous les rapports qu'il voit actuellement; il ne lui semblera parfait à tous égards qu'après plusieurs jours de la seconde cristallisation. C'est tout simple, il suffit alors d'avoir l'idée d'une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

On voit en quoi la *beauté* est nécessaire à la naissance de l'amour. Il faut que la laideur ne fasse pas obstacle. L'amant arrive bientôt à trouver belle sa maîtresse telle qu'elle est, sans songer à la *vraie beauté*.

Les traits qui forment la vraie beauté lui promettraient, s'il les voyait, et si j'ose m'exprimer ainsi, une quantité de bonheur que j'exprimerai par le nombre un, et les traits de sa maîtresse, tels qu'ils sont, lui promettent mille unités de bonheur.

CHAPITRE XVII

LA BEAUTÉ DÉTRONÉE PAR L'AMOUR

Albéric rencontre dans une loge une femme plus belle que sa maîtresse (je supplie qu'on me permette une évaluation mathématique), c'est-à-dire dont les traits promettent trois unités de bonheur, au lieu de deux (je suppose que la beauté parfaite donne une quantité de bonheur exprimée par le nombre quatre).

Est-il étonnant qu'il leur préfère les traits de sa maîtresse, qui lui promettent cent unités de bonheur? Même les petits défauts de sa figure, une marque de petite vérole, par exemple, donnent de l'attendrissement à l'homme qui aime, et le jettent dans une rêverie pro-

fonde lorsqu'il les aperçoit chez une autre femme; que sera-ce chez sa maîtresse? C'est qu'il a éprouvé mille sentiments en présence de cette marque de petite vérole, que ces sentiments sont pour la plupart délicieux, sont tous du plus haut intérêt, et que, quels qu'ils soient, ils se renouvellent avec une incroyable vivacité à la vue de ce signe, même aperçu sur la figure d'une autre femme.

Si l'on parvient ainsi à préférer et à aimer la *laideur*, c'est que dans ce cas la laideur est beauté [1]. Un homme aimait à la passion une femme très maigre et marquée de petite vérole : la mort la lui ravit. Trois ans après, à Rome, admis dans la familiarité de deux femmes, l'une plus belle que le jour, l'autre maigre, marquée de petite vérole, et par là, si vous voulez, assez laide : je le vois aimer la laide au bout de huit jours qu'il emploie à effacer sa laideur par ses souvenirs; et, par une coquetterie bien pardonnable, la moins jolie ne manqua pas de l'aider en lui fouettant un peu le sang, chose utile à cette opération [2]. Un homme rencontre une femme et est choqué de sa laideur; bientôt, si elle n'a pas de prétentions, sa physionomie lui fait oublier les défauts de ses traits; il la trouve aimable et conçoit qu'on puisse l'aimer; huit jours après, il a des espérances; huit jours après, on les lui retire; huit jours après, il est fou.

Le chapitre IX de l'ouvrage se compose de ces trois phrases : « Je fais tous les efforts possibles pour être *sec*. Je veux imposer silence à mon cœur, qui croit avoir beaucoup à dire. Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité. » Beyle n'a pas imposé silence à son cœur; l'amant de Métilde apparaît presque à chaque page, et c'est lui qui a parlé seul dans certains chapitres, les plus vrais et les plus émus; Salviati-Stendhal nous a dit ses souffrances et ses joies :

1. La beauté n'est que la *promesse* du bonheur. Le bonheur d'un Grec était différent de celui d'un Français de 1822. Voyez les yeux de la Vénus de Médicis et comparez-les aux yeux de la Madeleine de Pordenone (chez M. de Sommariva).

2. Si l'on est sûr de l'amour d'une femme, on examine si elle est plus ou moins belle; si l'on doute de son cœur, on n'a pas le temps de songer à sa figure.

CHAPITRE XXXI

EXTRAITS DU JOURNAL DE SALVIATI

Ingenium nobis ipsa puella facit.
PROPERT., II, I.

Bologne, 29 avril 1818.

Désespéré du malheur où l'amour me réduit, je maudis mon existence. Je n'ai le cœur à rien. Le temps est sombre, il pleut, un froid tardif est venu rattrister la nature qui, après un long hiver, s'élevait au printemps.

Schiassetti, un colonel en demi-solde, un ami raisonnable et froid, est venu passer deux heures avec moi. « Vous devrier renoncer à l'aimer. — Comment faire? Rendez-moi ma passion pour la guerre. — C'est un grand malheur pour vous de l'avoir connue. » J'en conviens presque, tant je me sens abattu et sans courage, tant la mélancolie a aujourd'hui d'empire sur moi. Nous cherchons ensemble quel intérêt a pu porter son amie à me calomnier auprès d'elle; nous ne trouvons rien que ce vieux proverbe napolitain : « Femme qu'amour et jeunesse quittent se pique d'un rien ». Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette femme cruelle est *enragée* contre moi, c'est le mot d'un de ses amis. Je puis me venger d'une manière atroce; mais contre sa haine je n'ai pas le plus petit moyen de défense. Schiassetti me quitte. Je sors par la pluie, ne sachant que devenir. Mon appartement, ce salon que j'ai habité dans les premiers temps de notre connaissance et quand je la voyais tous les soirs, m'est devenu insupportable. Chaque gravure, chaque meuble, me reprochent le bonheur que j'avais rêvé en leur présence, et que j'ai perdu pour toujours.

Je cours les rues par une pluie froide; le hasard, si je puis l'appeler hasard, me fait passer sous ses fenêtres. Il était nuit tombante, et je marchais les yeux pleins de larmes fixés sur la fenêtre de sa chambre. Tout à coup le rideau a été un peu entr'ouvert comme pour voir sur la place et s'est refermé à l'instant. Je me suis senti un mouvement physique près du cœur. Je ne pou-

vais me soutenir : je me réfugie sous le portique de la maison voisine. Mille sentiments inondent mon âme; le hasard a pu produire ce mouvement du rideau; mais, si c'était sa main qui l'eût entr'ouvert!

Il y a deux malheurs au monde : celui de la passion contrariée et celui du *dead blank*.

Avec l'amour, je sens qu'il existe à deux pas de moi un bonheur immense et au delà de tous mes vœux, qui ne dépend que d'un mot, que d'un sourire.

Sans passion comme Schiassetti, les jours tristes, je ne vois nulle part le bonheur, j'arrive à douter qu'il existe pour moi, je tombe dans le spleen. Il faudrait être sans passions fortes et avoir seulement un peu de curiosité ou de vanité.

Il est deux heures du matin, j'ai vu le petit mouvement du rideau; à six heures j'ai fait des visites, je suis allé au spectacle; mais partout silencieux et rêveur, j'ai passé la soirée à examiner cette question : « Après tant de colère et si peu fondée, car, enfin, voulais-je l'offenser (et quelle est la chose au monde que l'intention n'excuse pas?), a-t-elle senti un moment d'amour? »

— Le pauvre Salviati, qui a écrit ce qui précède sur son Pétrarque, mourut quelque temps après; il était notre ami intime à Schiassetti et à moi; nous connaissions toutes ses pensées, et c'est de lui que je tiens toute la partie lugubre de cet essai. C'était l'imprudence incarnée; du reste, la femme pour laquelle il a fait tant de folies est l'être le plus intéressant que j'aie rencontré. Schiassetti ne disait : « Mais croyez-vous que cette passion malheureuse ait été sans avantages pour Salviati? D'abord, il éprouva le malheur d'argent le plus piquant qui se puisse imaginer. Ce malheur, qui le réduisait à une fortune très médiocre, après une jeunesse brillante, et qui l'eût outré de colère dans toute autre circonstance, il ne s'en souvenait pas une fois tous les quinze jours.

« Ensuite, ce qui est bien autrement important pour une tête de cette portée, cette passion est le premier véritable cours de logique qu'il ait jamais fait. Cela paraîtra singulier chez un homme qui a été à la cour;

mais cela s'explique par son extrême courage. Par exemple, il passa sans sourciller la journée du ***, qui le jetait dans le néant; il s'étonnait là, comme en Russie, de ne rien sentir d'extraordinaire; il est de fait qu'il n'a jamais rien craint au point d'y penser deux jours. Au lieu de cette insouciance, depuis deux ans, il cherchait à chaque minute à avoir du courage; jusque-là il n'avait pas vu de danger.

« Quand, par suite de ses imprudences et de sa confiance dans les bonnes interprétations, il se fut fait condamner à ne voir la femme qu'il aimait que deux fois par mois, nous l'avons vu ivre de joie passer les nuits à lui parler, parce qu'il en avait été reçu avec cette candeur noble qu'il adorait en elle. Il tenait que Mme *** et lui avaient deux âmes hors de pair et qui devaient s'entendre d'un regard. Il ne pouvait comprendre qu'elle accordât la moindre attention aux petites interprétations bourgeoises qui pouvaient le faire criminel. Le résultat de cette belle confiance dans une femme entourée de ses ennemis fut de se faire fermer sa porte.

« Avec Mme ***, lui disais-je, vous oubliez vos maximes, et qu'il ne faut croire à la grandeur d'âme qu'à la dernière extrémité. — Croyez-vous, répondait-il, qu'il y ait au monde un autre cœur qui convienne mieux au sien? Il est vrai, je paye cette manière d'être passionnée qui me faisait voir Léonore en colère dans la ligne d'horizon des rochers de Poligny, par le malheur de toutes mes entreprises dans la vie réelle, malheur qui provient du manque de patiente industrie et d'imprudences produites par la force de l'impression du moment. » On voit la nuance de folie.

Pour Salviati, la vie était divisée en périodes de quinze jours, qui prenaient la couleur de la dernière entrevue qu'on lui avait accordée. Mais je remarquai plusieurs fois que le bonheur qu'il devait à un accueil qui lui semblait moins froid était bien inférieur en intensité au malheur que lui donnait une réception sévère. Mme *** manquait quelquefois de franchise avec lui; voilà les deux seules objections que je n'aie jamais osé lui faire. Outre ce que sa douleur avait de plus intime

et dont il eut la délicatesse de ne jamais parler, même à ses amis les plus chers et les plus exempts d'envie, il voyait dans une réception sévère de Léonore le triomphe des âmes prosaïques et intrigantes sur les âmes franches et généreuses. Alors il désespérait de la vertu et surtout de la gloire. Il ne se permettait de parler à ses amis que des idées tristes à la vérité auxquelles le conduisait sa passion, mais qui d'ailleurs pouvaient avoir quelque intérêt aux yeux de la philosophie. J'étais curieux d'observer cette âme bizarre; ordinairement l'amour-passion se rencontre chez des gens un peu niais à l'allemande. Salviati, au contraire, était au nombre des hommes les plus fermes et les plus spirituels que j'aie connus.

J'ai cru voir qu'après ces visites sévères, il n'était tranquille que quand il s'était justifié les rigueurs de Léonore. Tant qu'il trouvait qu'elle pouvait avoir eu tort de le maltraiter, il était malheureux. Je n'aurais jamais cru l'amour si exempt de vanité.

Il nous faisait sans cesse l'éloge de l'amour. « Si un pouvoir surnaturel me disait : Brisez le verre de cette montre et Léonore sera pour vous ce qu'elle était il y a trois ans, une amie indifférente, en vérité, je crois que dans aucun moment de ma vie, je n'aurais le courage de le briser. » Je le voyais si fou en faisant ce raisonnement, que je n'eus jamais le courage de lui présenter les objections précédentes.

Il ajoutait : « Comme la réformation de Luther, à la fin du moyen âge, ébranlant la société jusque dans ses fondements, renouvela et reconstitua le monde sur des bases raisonnables, ainsi un caractère généreux est renouvelé et retrempé par l'amour.

« Ce n'est qu'alors qu'il dépouille tous les enfantillages de la vie; sans cette révolution, il eût toujours eu je ne sais quoi d'empesé et de théâtral. Ce n'est que depuis que j'aime, que j'ai appris à avoir de la grandeur dans le caractère, tant notre éducation d'école militaire est ridicule.

« Quoique me conduisant bien, j'étais un enfant à la cour de Napoléon et à Moscou. Je faisais mon devoir; mais j'ignorais cette simplicité héroïque, fruit d'un

sacrifice entier et de bonne foi. Il n'y a qu'un an, par exemple, que mon cœur comprend la simplicité des Romains de Tite-Live. Autrefois je les trouvais froids, comparés à nos brillants colonels. Ce qu'ils faisaient pour leur Rome, je le trouve dans mon cœur pour Léonore. Si j'avais le bonheur de pouvoir faire quelque chose pour elle, mon premier désir serait de le cacher. La conduite des Régulus, des Décius était une chose convenue d'avance et qui n'avait pas le droit de les surprendre. J'étais petit avant d'aimer, précisément parce que j'étais tenté quelquefois de me trouver grand; il y avait un certain effort que je sentais et dont je m'applaudissais.

« Et, du côté des affections, que ne doit-on pas à l'amour? Après les hasards de la première jeunesse, le cœur se ferme à la sympathie. La mort ou l'absence éloigne-t-elle des compagnons de l'enfance, l'on est réduit à passer la vie avec de froids associés, la demi-aune à la main, toujours calculant des idées d'intérêt ou de vanité. Peu à peu, toute la partie tendre et généreuse de l'âme devient stérile faute de culture, et à moins de trente ans l'homme se trouve pétrifié à toutes les sensations douces et tendres. Au milieu de ce désert aride, l'amour fait jaillir une source de sentiments plus abondante et plus fraîche même que celle de la première jeunesse. Il y avait alors une espérance vague, folle et sans cesse distraite, jamais de dévouement pour rien, jamais de désirs constants et profonds; l'âme, toujours légère, avait soif de nouveauté et négligeait aujourd'hui ce qu'elle adorait hier. Et rien n'est plus recueilli, plus mystérieux, plus éternellement uni dans son objet, que la cristallisation de l'amour. Alors les seules choses agréables avaient droit de plaire et de plaire un instant; maintenant tout ce qui a rapport à ce qu'on aime et même les objets les plus indifférents touchent profondément. Arrivant dans une grande ville, à cent milles de celle qu'habite Léonore, je me suis trouvé tout timide et tremblant : à chaque détour de rue, je frémissais de rencontrer Alviza, l'amie intime de Mme ***, et amie que je ne connais pas. Tout a pris pour moi une teinte mystérieuse et sacrée, mon cœur

palpitait en parlant à un vieux savant. Je ne pouvais sans rougir entendre nommer la porte près de laquelle habite l'amie de Léonore.

« Même les rigueurs de la femme qu'on aime ont des grâces infinies, et que l'on ne trouve pas dans les moments les plus flatteurs auprès des autres femmes. C'est ainsi que les grandes ombres des tableaux du Corrège, loin d'être, comme chez les autres peintres, des passages peu agréables, mais nécessaires à faire valoir les clairs et à donner du relief aux figures, ont par elles-mêmes des grâces charmantes et qui jettent dans une douce rêverie.

« Oui, la moitié et la plus belle moitié de la vie est cachée à l'homme qui n'a pas aimé avec passion. »

Salviati avait besoin de toute la force de sa dialectique pour tenir tête au sage Schiassetti, qui lui disait toujours : « Voulez-vous être heureux, contentez-vous d'une vie exempte de peines, et chaque jour d'une quantité de bonheur. Défendez-vous de la loterie des grandes passions. — Donnez-moi donc votre curiosité », répondait Salviati.

Je crois qu'il y avait bien des jours où il aurait voulu pouvoir suivre les avis de notre sage colonel ; il luttait un peu, il croyait réussir; mais ce parti était absolument au-dessus de ses forces ; et cependant quelle force n'avait pas cette âme!

Un chapeau de satin blanc, ressemblant un peu à celui de Mme ***, qu'il voyait de loin dans la rue, arrêtait le battement de son cœur, et le forçait à s'appuyer contre le mur. Même dans ses plus tristes moments, le bonheur de la rencontrer lui donnait toujours quelques heures d'ivresse au-dessus de l'influence de tous les malheurs et de tous les raisonnements. Du reste, il est de fait qu'à sa mort, après deux ans de cette passion généreuse et sans bornes, son caractère avait contracté plusieurs nobles habitudes, et qu'à cet égard du moins il se jugeait correctement : s'il eût vécu, et que les circonstances l'eussent un peu servi, il eût fait parler de lui. Peut-être aussi qu'à force de simplicité, son mérite eût passé invisible sur cette terre....

Le Livre Second étudie les caractères généraux de l'amour chez les divers peuples : France, Italie, Rome, Angleterre, Espagne, Allemagne, Florence, États-Unis ; ce qu'était l'amour en Provence avant le XIVe siècle, en Arabie, Stendhal essaie de le montrer par des réflexions, des anecdotes, des faits historiques, etc. Et, naturellement, ce féministe intrépide, qui plaide la cause du divorce, est amené à plaider celle de l'éducation des femmes :

CHAPITRE LIV

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES

Par l'éducation actuelle des jeunes filles, qui est le fruit du hasard et du plus sot orgueil, nous laissons oisives chez elles les facultés les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous. Mais quel est l'homme qui ne se soit écrié au moins une fois en sa vie :

Une femme en saït toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de chausse ?
Les Femmes savantes, acte II, scène VII.

A Paris, la première louange pour une jeune fille à marier est cette phrase : « Elle a beaucoup de douceur dans le caractère, et par habitude moutonne ». Rien ne fait plus d'effet sur les sots épouseurs. Voyez-les deux ans après, déjeunant tête à tête avec leur femme par un temps sombre, la casquette sur la tête et entourés de trois grands laquais.

On a vu porter aux États-Unis, en 1818, une loi qui condamne à trente-quatre coups de fouet l'homme qui montrera à lire à un nègre de la Virginie. Rien de plus conséquent et de plus raisonnable que cette loi.

Les États-Unis d'Amérique eux-mêmes ont-ils été plus utiles à la mère patrie lorsqu'ils étaient ses esclaves ou depuis qu'ils sont ses égaux? Si le travail d'un homme libre vaut deux ou trois fois celui du même homme réduit en esclavage, pourquoi n'en serait-il pas de même de la pensée de cet homme?

Si nous l'osions, nous donnerions aux jeunes filles une éducation d'esclave, la preuve en est qu'elles ne savent

d'utile que ce que nous ne voulons pas leur apprendre.

Mais ce peu d'éducation qu'elles accrochent par malheur, elles le tournent contre nous, diraient certains maris. Sans doute, et Napoléon aussi avait raison de ne pas donner des armes à la garde nationale, et les ultras aussi ont raison de proscrire l'enseignement mutuel; armez un homme, et puis continuez à l'opprimer, et vous verrez qu'il sera assez pervers pour tourner, s'il le peut, ses armes contre vous....

Des pédants nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité, que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées, et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles concluait aussi de tout ce qu'il voyait que les arbres naissent taillés.

J'avouerai que les petites filles ont moins de force physique que les petits garçons : cela est concluant pour l'esprit, car l'on sait que Voltaire et d'Alembert étaient les premiers hommes de leur siècle pour donner un coup de poing. On convient qu'une petite fille de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un petit polisson du même âge. Pourquoi à vingt ans est-elle une grande idiote, gauche, timide et ayant peur d'une araignée, et le polisson un homme d'esprit?

Les femmes ne savent que ce que nous ne voulons pas leur apprendre, que ce qu'elles lisent dans l'expérience de la vie. De là l'extrême désavantage pour elles de naître dans une famille très riche; au lieu d'être en contact avec des êtres *naturels* à leur égard, elles se trouvent environnées de femmes de chambre ou de dames de compagnie déjà corrompues et étiolées par la richesse. Rien de bête comme un prince.

Les jeunes filles se sentant esclaves ont de bonne heure les yeux ouverts; elles voient tout, mais sont trop ignorantes pour voir bien. Une femme de trente ans, en France, n'a pas les connaissances acquises d'un petit garçon de quinze ans; une femme de cinquante. la raison d'un homme de vingt-cinq. Voyez Mme de Sévigné admirant les actions les plus absurdes de

Louis XIV. Voyez la puérilité, les raisonnements de Mme d'Épinay.

Les femmes doivent nourrir et soigner leurs enfants. — Je nie le premier article, j'accorde le second. — *Elles doivent de plus régler les comptes de leur cuisinière.* — Donc elles n'ont pas le temps d'égaler un petit garçon de quinze ans en connaissances acquises. Les hommes doivent être juges, banquiers, avocats, négociants, médecins, prêtres, etc. Et cependant ils trouvent du temps pour lire les discours de Fox et la *Lusiade* du Camoëns....

CHAPITRES LV ET LVI

OBJECTIONS CONTRE L'ÉDUCATION DES FEMMES

Beyle répond, avec une verve très piquante, aux objections qu'on pourrait lui faire : « 1° Mais les femmes sont chargées des petits travaux du ménage ; 2° les femmes deviendraient des rivales et non des compagnes de l'homme ; 3° une femme ne doit pas faire parler de soi ; 4° vous voulez faire d'une femme un auteur », et il conclut ainsi cette quatrième partie de l'argumentation :

... Je dirai dans l'intérêt des despotes : Le dernier des hommes, s'il a vingt ans et des joues bien roses, est dangereux pour une femme qui ne sait rien, car elle est toute à l'instinct; aux yeux d'une femme d'esprit, il fera justement autant d'effet qu'un beau laquais.

Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles qu'elles ne doivent oublier bien vite dès qu'elles seront mariées. Il faut quatre heures par jour pendant six ans, pour bien jouer de la harpe ; pour bien peindre la miniature ou l'aquarelle, il faut la moitié de ce temps. La plupart des jeunes filles n'arrivent pas même à une médiocrité supportable ; de là le proverbe si vrai : Qui dit amateur dit ignorant.

Et supposons une jeune fille avec quelque talent; trois ans après qu'elle est mariée, elle ne prend pas sa harpe ou ses pinceaux une fois par mois : ces objets de tant de travail lui sont devenus ennuyeux, à moins que le hasard ne lui ait donné l'âme d'un artiste, chose

toujours fort rare et qui rend peu propre aux soins domestiques.

C'est ainsi que sous un vain prétexte de décence, l'on n'apprend rien aux jeunes filles qui puisse les guider dans les circonstances qu'elles rencontreront dans la vie; on fait plus, on leur cache, on leur nie ces circonstances afin d'ajouter à leur force : 1° l'effet de la surprise; 2° l'effet de la défiance rejetée sur toute l'éducation comme ayant été menteuse. Je soutiens qu'on doit parler de l'amour à des jeunes filles bien élevées. Qui osera avancer de bonne foi que dans nos mœurs actuelles les jeunes filles de seize ans ignorent l'existence de l'amour? par qui reçoivent-elles cette idée si importante et si difficile à bien donner? Voyez Julie d'Étanges se plaindre des connaissances qu'elle doit à Chaillot, une femme de chambre de la maison. Il faut savoir gré à Rousseau d'avoir osé être peintre fidèle en un siècle de fausse décence.

L'éducation actuelle des femmes étant peut-être la plus plaisante absurdité de l'Europe moderne, moins elles ont d'éducation proprement dite, et plus elles valent. C'est pour cela peut-être qu'en Italie, en Espagne, elles sont si supérieures aux hommes, et je dirais même si supérieures aux femmes des autres pays.

Beyle rend alors responsable de cet état de choses « le cathéchisme à trois sous », et il passe à des considérations qui résument ces chapitres et acheminent le lecteur vers le groupe des chapitres suivants, réservés au mariage :

Quel est l'homme, dans l'amour ou dans le mariage, qui a le bonheur de pouvoir communiquer ses pensées, telles qu'elles se présentent à lui, à la femme avec laquelle il passe sa vie? Il trouve un bon cœur qui partage ses peines, mais toujours il est obligé de mettre ses pensées en petite monnaie s'il veut être entendu, et il serait ridicule d'attendre des conseils raisonnables, d'un esprit qui a besoin d'un tel régiment pour saisir les objets. La femme la plus parfaite, suivant les idées de l'éducation actuelle, laisse son partenaire isolé dans les dangers de la vie, et bientôt court risque de l'ennuyer.

Quel excellent conseiller un homme ne trouverait-il pas dans sa femme si elle savait penser! un conseiller dont, après tout, hors un seul objet, et qui ne dure que le matin de la vie, les intérêts sont exactement identiques avec les siens!

Une des plus belles prérogatives de l'esprit, c'est qu'il donne de la considération à la vieillesse. Voyez l'arrivée de Voltaire à Paris faire pâlir la majesté royale. Mais, quant aux pauvres femmes, dès qu'elles n'ont plus le brillant de la jeunesse, leur unique et triste bonheur est de pouvoir se faire illusion sur le rôle qu'elles jouent dans le monde.

Les débris des talents de la jeunesse ne sont plus qu'un ridicule, et ce serait un bonheur pour nos femmes actuelles de mourir à cinquante ans. Quant à la vraie morale, plus on a d'esprit et plus on voit clairement que la justice est le seul chemin du bonheur. Le génie est un pouvoir, mais il est encore plus un flambeau pour découvrir le grand art d'être heureux.

La plupart des hommes ont un moment dans leur vie où ils peuvent faire de grandes choses, c'est celui où rien ne leur semble impossible. L'ignorance des femmes fait perdre au genre humain cette chance magnifique. L'amour fait tout au plus aujourd'hui bien monter à cheval, ou bien choisir son tailleur.

Je n'ai pas le temps de garder les avenues contre la critique; si j'étais maître d'établir des usages, je donnerais aux jeunes filles, autant que possible, exactement la même éducation qu'aux jeunes garçons. Comme je n'ai pas l'intention de faire un livre à propos de botte, on n'exigera pas que je dise en quoi l'éducation actuelle des hommes est absurde. (On ne leur enseigne pas les deux premières sciences, la logique et la morale.) La prenant telle qu'elle est, cette éducation, je dis qu'il vaut mieux la donner aux jeunes filles que de leur montrer uniquement à faire de la musique, des aquarelles et de la broderie.

Donc, apprendre aux jeunes filles à lire, à écrire et l'arithmétique par l'enseignement mutuel dans les écoles-centrales-couvents, où la présence de tout homme, les professeurs exceptés, serait sévèrement punie. Le

grand avantage de réunir les enfants, c'est que, quelque bornés que soient les professeurs, les enfants apprennent malgré eux de leurs petits camarades l'art de vivre dans le monde et de ménager les intérêts. Un professeur sensé devrait expliquer aux enfants leurs petites querelles et leurs amitiés, et commencer ainsi son cours de morale plutôt que par l'histoire du *Veau d'or*.

Sans doute, d'ici à quelques années, l'enseignement mutuel sera appliqué à tout ce qui s'apprend ; mais, prenant les choses dans leur état actuel, je voudrais que les jeunes filles étudiassent le latin comme les petits garçons; le latin est bon parce qu'il apprend à s'ennuyer; avec le latin, l'histoire, les mathématiques, la connaissance des plantes utiles comme nourriture ou comme remède, ensuite la logique et les sciences morales, etc. La danse, la musique et le dessin, doivent se commencer à cinq ans.

A seize ans, une jeune fille doit songer à se trouver un mari et recevoir de sa mère des idées justes sur l'amour, le mariage et le peu de probité des hommes.

RACINE ET SHAKESPEARE

(1823-1825)

La brochure n° I de 55 pp., parue en 1823 (voir notre *Notice*, p. 26), posait ainsi la question dès la Préface :

PRÉFACE

Rien ne ressemble moins que nous aux marquis couverts d'habits brodés et de grandes perruques noires coûtant mille écus, qui jugèrent, vers 1670, les pièces de Racine et de Molière.

Ces grands hommes cherchèrent à flatter le goût de ces marquis et travaillèrent pour eux.

Je prétends qu'il faut désormais faire des tragédies pour nous, jeunes gens raisonneurs, sérieux et un peu envieux, de l'an de grâce 1823. Ces tragédies-là doivent être en prose. De nos jours, le vers alexandrin n'est le plus souvent qu'un cache-sottise.

Les règnes de Charles VI, de Charles VII, du noble François I[er], doivent être féconds pour nous en tragédies nationales d'un intérêt profond et durable. Mais comment peindre avec quelque vérité les catastrophes sanglantes narrées par Philippe de Comines, et la chronique scandaleuse de Jean de Troyes, si le mot *pistolet* ne peut absolument pas entrer dans un vers tragique?

La poésie dramatique en est en France au point où le célèbre David trouva la peinture vers 1780. Les premiers essais de ce génie audacieux furent dans le genre vaporeux et fade des Lagrénée, des Fragonard et des Vanloo. Il fit trois ou quatre tableaux fort applaudis. Enfin, et c'est ce qui lui vaudra l'immortalité, il s'aperçut que le genre niais de l'ancienne école française ne convenait plus au goût sévère d'un peuple chez qui com-

mençait à se développer la soif des actions énergiques. M. David apprit à la peinture à déserter les traces des Lebrun et des Mignard, et à oser montrer Brutus et les Horaces. En continuant à suivre les errements du siècle de Louis XIV, nous n'eussions été, à tout jamais, que de pâles imitateurs.

Tout porte à croire que nous sommes à la veille d'une révolution semblable en poésie. Jusqu'au jour du succès, nous autres défenseurs du *genre romantique*, nous serons accablés d'injures. Enfin, ce grand jour arrivera, la jeunesse française se réveillera; elle sera étonnée, cette noble jeunesse, d'avoir applaudi si longtemps, et avec tant de sérieux, à de si grandes niaiseries....

Le chapitre I est un dialogue entre « l'Académicien » et « le Romantique », qui porte ce titre : « Pour faire des tragédies qui puissent intéresser le public en 1823, faut-il suivre les errements de Racine ou de Shakespeare ? » Après un chapitre II, intitulé : « Le Rire », chapitre un peu mêlé, où Molière est déclaré inférieur à Aristophane, nous arrivons à la partie essentielle de la brochure (chap. II) :

CE QUE C'EST QUE LE ROMANTICISME

Le *romanticisme* est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible.

Le classicisme, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères.

Sophocle et Euripide furent éminemment romantiques; ils donnèrent aux Grecs rassemblés au théâtre d'Athènes les tragédies qui, d'après les habitudes morales de ce peuple, sa religion, ses préjugés sur ce qui fait la dignité de l'homme, devaient lui procurer le plus grand plaisir possible.

Imiter aujourd'hui Sophocle et Euripide, et prétendre que ces imitations ne feront pas bâiller le Français du XIXe siècle, c'est du classicisme.

Je n'hésite pas à avancer que Racine a été roman-

tique ; il a donné aux marquis de la cour de Louis XIV une peinture des passions, tempérée par l'*extrême dignité* qui alors était de mode, et qui faisait qu'un duc de 1670, même dans les épanchements les plus tendres de l'amour paternel, ne manquait jamais d'appeler son fils *Monsieur*.

C'est pour cela que le Pylade d'*Andromaque* dit toujours à Oreste : *Seigneur;* et cependant quelle amitié que celle d'Oreste et de Pylade!

Cette dignité-là n'est nullement dans les Grecs, et c'est à cause de cette *dignité*, qui nous glace aujourd'hui, que Racine a été romantique.

Shakespeare fut romantique parce qu'il présenta aux Anglais de l'an 1590, d'abord les catastrophes sanglantes amenées par les guerres civiles, et, pour reposer de ces tristes spectacles, une foule de peintures fines des mouvements du cœur, et des nuances de passions les plus délicates. Cent ans de guerres civiles et de troubles presque continuels, une foule de trahisons, de supplices, de dévouements généreux, avaient préparé les sujets d'Élisabeth à ce genre de tragédie, qui ne reproduit presque rien de tout le *factice* de la vie des cours et de la civilisation des peuples tranquilles. Les Anglais de 1590, heureusement fort ignorants, aimèrent à contempler au théâtre l'image des malheurs que le caractère ferme de leur reine venait d'éloigner de la vie réelle. Ces mêmes détails naïfs, que nos vers alexandrins repousseraient avec dédain, et que l'on prise tant aujourd'hui dans *Ivanhoë* et dans *Rob-Roy*, eussent paru manquer de dignité aux yeux des fiers marquis de Louis XIV.

Ces détails eussent mortellement effrayé les poupées sentimentales et musquées qui, sous Louis XV, ne pouvaient voir une araignée sans s'évanouir. Voilà, je le sens bien, une phrase peu digne.

Il faut du courage pour être romantique, car il faut *hasarder*.

Le *classique* prudent, au contraire, ne s'avance jamais sans être soutenu, en cachette, par quelque vers d'Homère, ou par une remarque philosophique de Cicéron dans son traité *De Senectute*.

Il me semble qu'il faut du courage à l'écrivain presque autant qu'au guerrier; l'un ne doit pas plus songer aux journalistes que l'autre à l'hôpital.

Lord Byron, auteur de quelques héroïdes sublimes mais toujours les mêmes, et de beaucoup de tragédies mortellement ennuyeuses, n'est point du tout le chef des romantiques.

S'il se trouvait un homme que les traducteurs à la toise se disputassent également à Madrid, à Stuttgart, à Paris et à Vienne, l'on pourrait avancer que cet homme a deviné les tendances morales de son époque.

Parmi nous, le populaire Pigault-Lebrun est beaucoup plus romantique que le sensible auteur de *Trilby*.

Qui est-ce qui relit *Trilby* à Brest ou à Perpignan?

Ce qu'il y a de romantique dans la tragédie actuelle, c'est que le poète donne toujours un beau rôle au diable. Il parle éloquemment, et il est fort goûté. On aime l'opposition.

Ce qu'il y a d'anti-romantique, c'est M. Legouvé dans sa tragédie d'*Henri IV*, ne pouvant pas reproduire le plus beau mot de ce roi patriote : « Je voudrais que le plus pauvre paysan de mon royaume pût au moins avoir la poule au pot le dimanche ».

Ce mot vraiment français eût fourni une scène touchante au plus mince élève de Shakespeare. La tragédie racinienne dit bien plus noblement :

> Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos,
> L'hôte laborieux des modestes hameaux
> Sur sa table moins humble ait par ma bienfaisance
> Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance.
>
> *La Mort de Henri IV*, acte IV.

La comédie romantique d'abord ne nous montrerait pas ses personnages en habits brodés; il n'y aurait pas perpétuellement des amoureux et un mariage à la fin de la pièce; les personnages ne changeraient pas de caractère tout juste au cinquième acte; on entreverrait quelquefois un amour qui ne peut être couronné par le mariage; le mariage, elle ne l'appellerait pas l'*hyménée* pour faire la rime. Qui ne ferait pas rire dans la société, en parlant d'*hyménée*?

Les *Précepteurs* de Fabre d'Églantine avaient ouvert la carrière que la censure a fermée. Dans son *Orange de Malte*, un E..... (vêque), dit-on, préparait sa nièce à accepter la place de maîtresse du roi. La seule situation énergique que nous ayons vue depuis vingt ans, la scène du *paravent*, dans le *Tartufe de mœurs*, nous la devons au théâtre anglais. Chez nous, tout ce qui est *fort* s'appelle *indécent*. On siffle *l'Avare* de Molière (7 février 1823), parce qu'un fils manque de respect à son père.

Ce que la comédie de l'époque a de plus romantique, ce ne sont pas les grandes pièces en cinq actes, comme *les Deux gendres* : qui est-ce qui se dépouille de ses biens aujourd'hui? c'est tout simplement *le Solliciteur*, *le Ci-devant jeune homme* (imité du *Lord Ogleby* de Garrick), *Michel et Christine*, *le Chevalier de Canole*, *l'Étude du Procureur*, *les Calicots*, *les Chansons de Béranger*, etc. Le romantique dans le bouffon, c'est l'interrogatoire de l'*Esturgeon*, du charmant vaudeville de M. Arnault; c'est *M. Beaufils*. Voilà la manie du *raisonner*, et le *dandinisme* littéraire de l'époque.

M. l'abbé Delille fut éminemment romantique pour le siècle de Louis XV. C'était bien là la poésie faite pour le peuple qui, à Fontenoy, disait, chapeau bas, à la colonne anglaise : « *Messieurs, tirez les premiers* ». Cela est fort noble assurément, mais comment de telles gens ont-ils l'effronterie de dire qu'ils admirent Homère?

Les anciens auraient bien ri de notre honneur.

Et l'on veut que cette poésie plaise à un Français qui fut de la retraite de Moscou!

De mémoire d'historien, jamais peuple n'a éprouvé, dans ses mœurs et dans ses plaisirs, de changement plus rapide et plus total que celui de 1780 à 1823; et l'on veut nous donner toujours la même littérature! Que nos graves adversaires regardent autour d'eux : le sot de 1780 produisait des plaisanteries bêtes et sans sel; il riait toujours; le sot de 1823 produit des raisonnements philosophiques, vagues, rebattus, à dormir debout, il a toujours la figure allongée; voilà une révolution notable. Une société dans laquelle un élément aussi essentiel et aussi répété que le *sot* est changé à ce

point, ne peut plus supporter ni le même *ridicule* ni le même *pathétique*. Alors tout le monde aspirait à faire rire son voisin ; aujourd'hui tout le monde veut le tromper.

Un procureur incrédule se donne les œuvres de Bourdaloue magnifiquement reliées, et dit : Cela convient vis-à-vis des clercs.

Le poète romantique par excellence, c'est le Dante ; il adorait Virgile, et cependant il a fait la *Divine Comédie*, et l'épisode d'Ugolin, la chose au monde qui ressemble le moins à *l'Enéide* ; c'est qu'il comprit que de son temps on avait peur de l'enfer.

Les Romantiques ne conseillent à personne d'imiter directement les drames de Shakespeare.

Ce qu'il faut imiter de ce grand homme, c'est la manière d'étudier le monde au milieu duquel nous vivons, et l'art de donner à nos contemporains précisément le genre de tragédie dont ils ont besoin, mais qu'ils n'ont pas l'audace de réclamer, terrifiés qu'ils sont par la réputation du grand Racine.

Par hasard, la nouvelle tragédie française ressemblerait beaucoup à celle de Shakespeare.

Mais ce serait uniquement parce que nos circonstances sont les mêmes que celles de l'Angleterre en 1590. Nous aussi nous avons des partis, des supplices, des conspirations. Tel qui rit dans un salon, en lisant cette brochure, sera en prison dans huit jours. Tel autre qui plaisante avec lui, nommera le jury qui le condamnera.

Nous aurions bientôt la *nouvelle tragédie française* que j'ai l'audace de prédire, si nous avions assez de sécurité pour nous occuper de littérature ; je dis sécurité, car le mal est surtout dans les imaginations qui sont effarouchées. Nous avons une sûreté dans nos campagnes, et sur les grandes routes, qui aurait bien étonné l'Angleterre en 1590.

Comme nous sommes infiniment supérieurs par l'esprit aux Anglais de cette époque, notre *tragédie nouvelle* aura plus de simplicité. A chaque instant Shakespeare fait de la rhétorique : c'est qu'il avait besoin de faire comprendre telle situation de son drame, à un

public grossier et qui avait plus de courage que de finesse.

Notre tragédie nouvelle ressemblera beaucoup à *Pinto*, le chef-d'œuvre de M. Lemercier.

L'esprit français repoussera surtout le galimatias allemand, que beaucoup de gens appellent *romantique* aujourd'hui.

Schiller a *copié* Shakespeare et sa rhétorique; il n'a pas eu l'esprit de donner à ses compatriotes la tragédie réclamée par leurs mœurs.

J'oubliais l'*unité de lieu*; elle sera emportée dans la déroute du *vers alexandrin*.

La jolie comédie du *Conteur* de M. Picard, qui n'aurait besoin que d'être écrite par Beaumarchais ou par Sheridan pour être délicieuse, a donné au public la bonne habitude de s'apercevoir qu'il est des sujets charmants pour lesquels les changements de décorations sont absolument nécessaires.

Nous sommes presque aussi avancés pour la tragédie : comment se fait-il qu'Émilie de *Cinna* vienne conspirer précisément dans le grand cabinet de l'Empereur? comment se figurer *Sylla* joué sans changements de décorations?

Si M. Chénier eût vécu, cet homme d'esprit nous eût débarrassés de l'*unité de lieu* dans la tragédie et par conséquent des *récits ennuyeux*; de l'unité de lieu qui rend à jamais impossibles au théâtre les grands sujets nationaux : *l'Assassinat de Montereau, les Etats de Blois, la Mort de Henri III*.

Pour *Henri III*, il faut absolument, d'un côté : Paris, la duchesse de Montpensier, le cloître des Jacobins; de l'autre : Saint-Cloud, l'irrésolution, la faiblesse, les voluptés, et tout à coup la mort, qui vient tout terminer.

La tragédie *racinienne* ne peut jamais prendre que les trente-six dernières heures d'une action; donc jamais de développements de passions. Quelle conjuration a le temps de s'ourdir, quel mouvement populaire peut se développer en trente-six heures?

Il est intéressant, il est *beau* de voir Othello, si amoureux au premier acte, tuer sa femme au cinquième.

Si ce changement a lieu en trente-six heures, il est absurde, et je méprise Othello.

Macbeth, honnête homme au premier acte, séduit par sa femme, assassine son bienfaiteur et son roi, et devient un monstre sanguinaire. Ou je me trompe fort, ou ces changements de passions dans le cœur humain sont ce que la poésie peut offrir de plus magnifique aux yeux des hommes, qu'elle touche et instruit à la fois.

La première brochure s'est plus tard enrichie de chapitres sur l'état de la société par rapport à la comédie sous le règne de Louis XIV, sur la conversation, les habitudes de la vie par rapport à la littérature, les scènes peignant les mœurs par des situations fortes et la *vis comica*, la moralité de Molière, la moralité de Regnard, et de la réponse de Beyle à une lettre que Lamartine écrivait à son sujet le 19 mars 1823.

La brochure n° II, 103 pp. (1825), commençait comme il suit :

RÉPONSE AU MANIFESTE CONTRE LE ROMANTISME

prononcé par M. Auger dans une séance solennelle de l'Institut.

DIALOGUE

LE VIEILLARD. — « Continuons. »
LE JEUNE HOMME. — « Examinons. »
Voilà tout le XIXe siècle.

AVERTISSEMENT

Ni M. Auger ni moi ne sommes connus; tant pis pour ce pamphlet. Ensuite, il y a déjà neuf ou dix mois que M. Auger a fait contre le romantisme la sortie emphatique et assez vide de sens à laquelle je réponds. M. Auger parlait au nom de l'Académie française; quand j'eus terminé ma réplique, le 2 mai dernier, j'éprouvai une sorte de pudeur à malmener un corps autrefois si considéré, et dont Racine et Fénelon ont été membres.

Nous avons au fond du cœur un singulier sentiment

en France, et dont je ne soupçonnais pas l'existence, aveuglé que j'étais par les théories politiques de l'Amérique. Un homme qui veut une place met une calomnie dans les journaux; vous la réfutez par un modeste exposé des faits : il jure de nouveau que sa calomnie est la vérité, et signe hardiment sa lettre; car, en fait de délicatesse et de fleur de réputation, qu'a-t-il à perdre? Il vous somme de signer votre réponse; là commence l'embarras. Vous aurez beau donner des raisons péremptoires, il vous répondra; il faudra donc encore écrire et signer, et peu à peu vous vous trouverez dans la boue. Le public s'obstinera à vous voir à côté de votre adversaire.

Eh bien! en osant plaisanter l'Académie sur la mauvaise foi du discours qu'elle a mis dans la bouche de son directeur, j'ai craint d'être pris pour un effronté. Je ne veux pas être un de ces hommes qui attaquent les choses ridicules que les gens bien nés sont convenus de laisser passer sans mot dire dans la société.

Au mois de mai dernier, cette objection contre la publication de ma brochure romantique me parut sans réplique. Heureusement l'Académie s'est laissée aller depuis à un choix si singulier, et qui trahit tellement l'influence de la gastronomie, que tout le monde s'est moqué d'elle. Je ne serai donc pas le premier : au fait, dans un pays où il y a une *opposition*, il ne peut plus y avoir d'Académie française : car jamais le ministère ne souffrira qu'on y reçoive les grands talents de l'opposition, et toujours le public s'obstinera à être injuste envers les nobles écrivains payés par les ministres, et dont l'Académie sera les Invalides.

PRÉFACE

Un jour, et il y a de cela cinq ou six mois, l'Académie française continuait la marche lente et presque insensible qui la mène doucement et sans encombre vers la fin du travail monotone de la continuation de son Dictionnaire; tout dormait, excepté le secrétaire perpétuel et le rapporteur Auger, lorsqu'un hasard heureux fit appeler le mot *romantique*.

A ce nom fatal d'un parti désorganisateur et inso lent, la langueur générale fit place à un sentimen beaucoup plus vif. Je me figure quelque chose de semblable au grand inquisiteur Torquemada, environné des juges et des familiers de l'Inquisition, devant lesquels un hasard favorable au maintien des bonnes doctrines aurait fait amener tout à coup Luther ou Calvin. A l'instant on aurait vu la même pensée sur tant de visages d'ailleurs si différents; tous auraient dit : « De quel supplice assez cruel pourrons-nous le faire mourir? »

Je me permets d'autant plus volontiers une image si farouche, qu'assurément l'on ne peut rien se figurer de plus innocent que quarante personnages, graves et respectés, lesquels se constituent tout à coup en juges, *bien impartiaux*, de gens qui prêchent un nouveau culte opposé à celui dont ils se sont faits les prêtres. Certes, c'est en conscience qu'ils maudissent les profanateurs qui viennent troubler ce culte heureux qui, en échange de petites pensées arrangées en jolies phrases, leur vaut tous les avantages que le gouvernement d'un grand peuple peut conférer, les cordons, les pensions, les honneurs, les places de censeurs, etc., etc. La conduite de gens ordinairement si prudents pourrait rappeler, il est vrai, un mot célèbre du plus grand de ces hommes de génie qu'ils prétendent si burlesquement honorer par leurs homélies périodiques, mais génie si libre en ses écarts, si peu respectueux envers le *ridicule*, que pendant un siècle l'Académie refusa d'admettre non sa personne, mais son portrait. Molière, que tout le monde a nommé, fait adresser ce mot connu à un orfèvre qui ne voit rien de si beau pour égayer et guérir une malade que de grands ouvrages d'orfèvrerie exposés dans sa chambre : « Vous *êtes orfèvre, monsieur Josse* ».

Quelque classique et peu *nouvelle* que soit cette plaisanterie, le sûr moyen de se faire lapider eût été de la rappeler le jour où l'Académie fut tout à coup tirée de sa langueur accoutumée par la voix du rapporteur de son Dictionnaire, appelant le mot fatal *romantique* entre les mots *romaniste* et *romarin*. M. Auger

lit sa définition : à l'instant la parole lui est enlevée de toutes les parties de la salle. Chacun s'empresse de proposer, pour terrasser le monstre, quelques phrases énergiques ; mais à la vérité elles appartiennent plutôt au style de Juvénal qu'à celui d'Horace ou de Boileau ; il s'agit de désigner clairement ces novateurs effrénés qui prétendent follement qu'il se pourrait qu'on arrivât enfin, et peut-être, hélas ! de nos jours, à faire des ouvrages plus intéressants et moins ennuyeux que ceux des messieurs de l'Académie. Le plaisir si noble de dire des injures à des ennemis sans défense jette bientôt les académiciens dans un transport poétique. Ici la prose ne suffit plus à l'enthousiasme général, l'aimable auteur des *Etourdis* et de tant d'autres comédies froides est prié de lire une satire qu'il a faite dernièrement contre les romantiques. Je crois inutile de parler du succès d'un tel morceau en un tel lieu. Lorsque les pères conscrits de la littérature se furent un peu remis du rire inextinguible qu'avaient fait naître en ces grandes âmes les injures lancées à des rivaux absents, ils reprirent avec gravité le cours de leurs opérations officielles. Ils commencèrent par se déclarer compétents à l'unanimité pour juger les romantiques ; après quoi, trois des membres les plus violents furent chargés de préparer la définition du mot *romantisme*. On espère que cet article sera travaillé avec un soin particulier ; car, par un hasard qui n'a rien d'étonnant, ce morceau de douze lignes sera le premier ouvrage de ces trois hommes de lettres....

Avant la fin de cette séance « si mémorable », l'un des quarante propose qu'on foudroie le romantisme, le 24 août, jour de la réunion des quatre Académies. M. Auger, « académicien d'autant plus strict adorateur des règles que jamais il ne fit rien », est désigné pour cet exploit glorieux. Huit jours après, « il y a foule dans la salle ; on compte treize membres présents ». L'orateur académique remporte un triomphe grotesque, mais le manifeste est revu et corrigé pendant quatre séances pour qu'il soit plus parfait : l'auteur de la *Réponse* feint d'éprouver un grand embarras devant ce pamphlet que les quarante ont mis « à l'abri de toute réfutation » en n'y rassemblant pas de raisons sérieuses, et rendues claires par un style simple et lumineux :

En ma qualité de *romantique*, et pour n'imiter personne, pas même l'Académie, je me proposais de relever une discussion aussi frivole par un avantage bien piquant et bien rare, *un peu de bonne foi et de candeur*. Je voulais bonnement commencer ma réfutation en réimprimant le manifeste de M. Auger. Hélas! ma bonne foi a failli m'être funeste; c'est aujourd'hui le poison le plus dangereux à manier. A peine ma brochure terminée, je l'ai lue, ou plutôt j'ai tenté de la lire à quelques bons amis brûlant de me siffler; on s'assoit, j'ouvre mon cahier, il commençait par le manifeste académique. Mais, hélas! à peine étais-je arrivé à la sixième page, qu'un froid mortel se répand dans mon petit salon. Les yeux fixés sur mon manuscrit, ne me doutant de rien, je continuais toujours, cherchant seulement à aller vite, lorsque l'un des amis m'arrête. C'est un jeune avocat d'un tempérament robuste, aguerri par la lecture des *pièces* dans les procédures, et qui, bien que fortement éprouvé, avait cependant encore la force de parler. Tous les autres, pour mieux se livrer à leur attention profonde se cachaient le front de la main et, à l'interruption, aucun n'a fait de mouvement. Consterné de cet aspect, je regarde mon jeune avocat. « Les phrases élégantes que vous nous débitez, me dit-il, sont bonnes à être récitées dans une assemblée solennelle; mais comment ne savez-vous pas qu'en petit comité il faut au moins une apparence de raison et de bonne foi? Tant que l'on n'est que sept à huit, tout n'est pas excusé par la nécessité de faire effet; chacun voit trop clairement que personne n'est trompé. Dans une assemblée nombreuse, on pense toujours à Paris que l'autre côté de la salle est pris pour dupe et admire. Une séance de l'Académie est une cérémonie. L'on y arrive avec l'inquiétude de ne pas trouver de place, rien en France ne dispose mieux au respect. Comment tant de gens s'empresseraient-ils pour ne voir qu'une chose ennuyeuse? A peine rassemblé, le public s'occupe des femmes élégantes qui arrivent et se placent avec fracas, plus tard il s'amuse à reconnaître les ministres présents et passés qui ont daigné se faire de l'Académie, il considère les cordons et les plaques. Enfin, ce qui

sauve les discours à l'Institut, c'est qu'il y a spectacle. Mais vous, mon cher, si vous ne trouvez pas d'autre manière de commencer votre pamphlet que de citer M. Auger, vous êtes un homme perdu. »

Deux de nos amis, que nos voix plus animées avaient tirés de la rêverie, ajoutent : « Ah! c'est bien vrai ». L'avocat reprend : « Comprenez donc que des phrases académiques sont officielles, et partant faites pour *tromper quelqu'un*; donc il y a inconvenance à les lire en petit comité, et surtout entre gens de fortunes égales.

— Ah! répondis-je, *le Constitutionnel* m'avait bien prévenu, si j'avais bien su le comprendre, que M. Auger était un critique *sage et froid* (n° du 26 avril), il aurait dû dire *très froid*, à l'effet qu'il produit sur vous; car enfin, messieurs, à l'exception du titre de mon pamphlet, je ne vous ai pas encore lu une phrase de mon cru, et je ne vous en lirai point; je vois que toute réfutation est impossible, puisque, rien qu'en exposant les raisons de ma partie adverse, j'endors le lecteur. Allons chez Tortoni, il est de mon devoir de vous réveiller, et certes je ne vous dirai plus un mot de littérature; je n'ai ni jolies femmes ni grands cordons pour soutenir votre attention. »

Comme je parlais ainsi avec un peu d'humeur, contrarié d'avoir travaillé quatre jours pour rien, et d'avoir été dupe de tant de raisonnements, qui en les écrivant me semblaient si beaux : « Je vois bien que vous ne réussirez jamais à rien, reprit l'avocat; vous vivriez dix ans à Paris que vous n'arriveriez pas même à être de la société pour la morale chrétienne ou de l'académie de géographie! Qui vous dit de supprimer votre brochure? Hier soir, vous m'avez montré une lettre qui vous est adressée par un de vos amis *classiques*. Cet ami vous donne en quatre petites pages les raisons que M. Auger aurait dû présenter dans son feuilleton de quarante. Imprimez cette lettre et votre réponse, arrangez une préface pour faire sentir au lecteur le tour jésuitique et rempli d'une adresse sournoise que l'Académie cherche à jouer à l'imprudent qui voudra réfuter son manifeste. »

De deux choses l'une, se sont dit les membres du

premier corps littéraire de l'Europe : *ou l'homme obscur qui nous réfutera ne nous citera pas, et nous crierons à la mauvaise foi; ou il transcrira le feuilleton de ce pauvre Auger, et sa brochure sera d'un ennui mortel. Nous dirons partout, nous qui sommes quarante contre un : Voyez comme ces romantiques sont ennuyeux et lourds avec leurs prétendues réfutations.*

Je présente donc au public la lettre classique que je reçus deux jours après que le manifeste de M. Auger eut fait son apparition dans le monde par ordre. Cette lettre renferme toutes les lettres produites par M. Auger. Aussi, en réfutant la lettre, j'aurais réfuté le manifeste, et c'est ce que je me réserve de faire sentir aux moins attentifs, en citant à mesure de la discussion plusieurs phrases de M. Auger.

Me fera-t-on quelques reproches du ton que j'ai pris dans cette préface? Rien ne me semble plus naturel et plus simple. Il s'agit entre M. Auger, qui n'a jamais rien fait, et moi, soussigné, qui n'ai jamais rien fait non plus, d'une discussion frivole et assurément sans importance pour la sûreté de l'État, sur cette question difficile : *Quelle route faut-il suivre pour faire aujourd'hui une tragédie qui ne fasse point bâiller dès la quatrième représentation?*

Toute la différence que je vois entre moi et M. Auger, dont je ne connaissais pas une ligne il y a quatre jours avant de chercher à le réfuter, c'est qu'il y a quarante voix éloquentes et considérables dans le monde pour vanter son ouvrage. Quant à moi, j'aime mieux encourir le reproche d'avoir un style heurté que celui d'être vide : tout mon tort, si j'en ai, n'est pas d'être impoli, mais d'être poli plus vite.

Je respecte beaucoup l'Académie comme *corps constitué* (loi de 1821); elle a *ouvert* une discussion littéraire, j'ai cru pouvoir lui répondre. Quant à ceux de messieurs ses membres que je nomme, je n'ai jamais eu l'honneur de les voir. D'ailleurs je n'ai jamais cherché à les offenser le moins du monde, et si j'ai dit *célèbre* à M. Villemain, c'est que j'ai trouvé ce mot-là dans les *Débats*, dont il est rédacteur, à côté de son nom (n° du 12 mars 1825).

La brochure n° II, dans l'édition de 1854, continue par dix lettres échangées entre « le Classique » et « le Romantique ». et R. Colomb a ajouté en outre plusieurs fragments : « Qu'est-ce que le Romantisme ? — Lord Byron en Italie. — Le Parnasse italien. — Walter Scott et la Princesse de Clèves. — Du Style. »

VIE DE ROSSINI

(1824)

Cette *Vie* fut composée dans une chambre de l'Hôtel des Lillois, rue Richelieu, 60, en face de la Bibliothèque. Elle suit le maestro depuis sa naissance jusqu'à l'année 1819, et s'arrête, par conséquent, avant le voyage de Rossini à Londres et son séjour à Paris. Il n'y est question ni du *Siège de Corinthe*, ni du *Guillaume Tell*, ni du *Stabat Mater*, ces chefs-d'œuvre du compositeur. Du moins, y est-il question de *Tancrède*, d'*Elisabetta*, du *Barbier de Séville*, d'*Otello*, de la *Gazza ladra*, de *Mosé*, etc..., et les chapitres de Stendhal sur « l'histoire de Rossini par rapport au chant, la révolution dans le système de Rossini, les détails de cette révolution, le style de Rossini... », si elles sont parfois contestables, présentent une foule d'aperçus très justes et originaux, à une époque où les « rossiniens » étaient loin d'avoir triomphé.

L'Introduction renferme quelques pages sur Cimarosa, sur la différence des musiques allemande et italienne, l'*interrègne* entre Cimarosa et Rossini, et un bel éloge de Mozart qui « parut tout à coup comme un colosse au milieu de tous ces petits compositeurs italiens qui n'étaient grands que par l'absence de grands hommes ». Nous voyons alors dans quel milieu s'est formé Rossini, nous lisons des analyses de ses premières œuvres et des jugements sur ses opéras, nous faisons connaissance avec l'homme, et nous l'accompagnons de Milan à Bologne, où l'attendent les mêmes aventures, « l'enthousiasme du public et l'amour des plus belles ». Vient alors ce curieux tableau des mœurs théâtrales de l'Italie au début du XIXe siècle :

CHAPITRE VI

L'IMPRESARIO ET SON THÉATRE

De Bologne, qui est le quartier général de la musique en Italie, Rossini fut engagé pour toutes les villes où se trouve un théâtre. On faisait partout aux *impresarii* la condition de faire écrire un opéra par Rossini. On

lui donnait en général mille francs par opéra, et il en faisait quatre ou cinq tous les ans.

Voici le mécanisme des théâtres d'Italie : un entrepreneur (et c'est très souvent le patricien le plus riche d'une petite ville; ce rôle donne de la considération et des plaisirs, mais ordinairement il est ruineux), un riche patricien, dis-je, prend l'entreprise du théâtre de la ville où il brille; il forme une troupe, toujours composée de la *prima donna*, le *tenore*, le *basso cantante*, le *basso buffo*, une seconde femme et un troisième bouffe. L'*impresario* engage un maestro (compositeur), qui lui fait un opéra nouveau, en ayant soin de calculer ses airs pour la voix des sujets qui doivent le chanter. L'impresario achète le poème (libretto); c'est une dépense de 60 ou 80 francs. L'auteur est quelque malheureux abbé, parasite dans quelque maison riche du pays. Le rôle si comique du parasite, si bien peint par Térence, est encore dans toute sa gloire en Lombardie, où la plus petite ville a cinq ou six maisons de cent mille livres de rente. L'impresario, qui est le chef d'une de ces maisons, remet le soin de toutes les affaires financières de son théâtre à un régisseur, qui est d'ordinaire l'avocat archifripon qui lui sert d'intendant; et lui, l'impresario, devient amoureux de la prima donna : le grand objet de curiosité dans la petite ville est de savoir s'il lui donnera le bras en public.

La troupe, ainsi organisée, donne enfin sa première représentation, après un mois d'intrigues burlesques et qui font la nouvelle du pays. Cette *prima recita* fait le plus grand événement public pour la petite ville, et tel que je n'en trouve point à lui comparer à Paris. Huit à dix mille personnes discutent pendant trois semaines les beautés et les défauts de l'opéra avec toute la force d'attention qu'ils ont reçue du ciel, et surtout avec toute la force de leurs poumons. Cette première représentation, quand elle n'est pas interrompue par une esclandre, est ordinairement suivie de vingt ou trente autres, après quoi la troupe se disperse. Cela s'appelle en général une saison (une stagione). La meilleure saison est celle du carnaval. Les chanteurs qui ne sont pas engagés (scriturati) se tiennent commu-

nément à Bologne ou à Milan; là ils ont des agents de théâtre qui s'occupent de les placer et de les voler.

Après cette petite description des mœurs théâtrales, le lecteur se fera tout de suite une idée de la vie singulière et sans analogue en France que Rossini mena de 1810 à 1816. Il parcourut successivement toutes les villes d'Italie, passant deux ou trois mois dans chacune. A son arrivée, il était reçu, fêté, porté aux nues par les *dilettanti* du pays; les quinze ou vingt premiers jours se passaient à recevoir des dîners et à hausser les épaules de la bêtise du libretto. Rossini, outre qu'il a dans l'esprit un feu étonnant, a été élevé par sa première maîtresse (la comtesse P*** de Pesaro), dans la lecture de l'Arioste, des comédies de Machiavel, des *Fiabe* de Gozzi, des poèmes de Buratti, et sent fort bien les sottises d'un libretto. *Tu mi hai dato versi, ma non situazioni*, lui ai-je entendu dire plusieurs fois au poète crotté qui se confond en excuses et deux heures après lui apporte un sonnet *umiliato alla gloria del piu gran maestro d'Italia e del mondo.*

Après quinze ou vingt jours de cette vie dissipée, Rossini commence à refuser les dîners et les soirées musicales, et il prétend s'occuper sérieusement à étudier les voix de ses acteurs; il les fait chanter au piano, et on le voit obligé de mutiler les plus belles idées du monde, parce que le ténor ne peut pas atteindre à la note dont sa pensée avait besoin, ou parce que la prima donna chante toujours faux dans le passage de tel ton à tel autre. Quelquefois, dans toute la troupe, il n'y a que le *basso* qui puisse chanter.

Enfin, vingt jours avant la première représentation, Rossini, connaissant bien les voix de ses chanteurs, se met à écrire. Il se lève tard, compose au milieu de la conversation de ses nouveaux amis, qui, quoi qu'il fasse, ne le quittent pas un instant de la journée. Il va dîner avec eux à l'*Osteria*, et souvent souper; il rentre fort tard, et ses amis le reconduisent jusqu'à sa porte en chantant à tue-tête de la musique qu'il improvise, quelquefois un *miserere*, au grand scandale des dévots du quartier. Il rentre enfin, et c'est à cette époque de la journée, vers les trois heures du matin,

que lui sont venues ses idées les plus brillantes. Il les écrit à la hâte et sans piano, sur de petits bouts de papier, et le lendemain il les arrange, les *instrumente*, pour parler son langage, en causant avec ses amis. Figurez-vous un esprit vif, ardent, que toutes choses frappent, qui tire parti de tout, qui ne s'embarrasse de rien. Ainsi, dernièrement, composant son *Moïse*, quelqu'un lui dit : « Vous faites chanter des Hébreux, les ferez-vous nasiller comme à la synagogue? » Cette idée le frappe, et sur-le-champ il compose un chœur magnifique qui commence en effet par certaines combinaisons de sons qui rappellent un peu la synagogue juive. Une seule chose à ma connaissance peut paralyser ce génie brillant, toujours créateur, toujours en action, c'est la présence d'un pédant qui vient lui parler gloire et théorie et l'accabler de compliments savants. Alors il prend de l'humeur et se permet des plaisanteries souvent plus remarquables par leur énergie grotesque que par la mesure parfaite et l'atticisme. En Italie, comme il n'y a point eu de cour dédaigneuse s'amusant à épurer la langue, et que personne ne s'avise de songer à son rang avant que de rire, le nombre des choses réputées grossières ou ignobles est infiniment restreint; de là, la couleur particulière de la poésie de Monti : cela est noble, cela est sublime, et cependant cela ne rappelle nullement les scrupules et les timidités sottes d'un hôtel de Rambouillet. C'est le contraire de M. l'abbé Delille; le mot *noble* n'a pas le même sens en Italie et en France.

Rossini dit un jour à un pédant, *monsignore* de son métier, qui l'avait relancé jusque dans sa petite chambre d'auberge et qui l'empêchait de se lever : « *Ella mi vanta per mia gloria*, etc. Vous voulez bien me parler de ma gloire : savez-vous, monseigneur, quel est mon véritable titre à l'immortalité? c'est d'être le plus bel homme de mon siècle. Canova m'a dit qu'il compte me prendre un jour pour modèle pour une statue d'Achille. » A ces mots, il saute de son lit et paraît aux yeux du monsignore (prélat romain) en costume d'Achille, ce qui est un grand manque de respect en ce pays-là.

« Voyez-vous cette jambe, voyez-vous ce bras? continue-t-il : quand on est fait de cette façon, je pense qu'on est sûr de l'immortalité.... » Je supprime la suite du discours; une fois lancé dans la mauvaise plaisanterie, il s'exalte par le son de ses paroles et par le rire fou que lui donnent ses propres idées; il improvise des sottises à l'infini, il devient outrageant, et rien ne peut l'arrêter. Le monsignore pédant en fut bientôt réduit à prendre la fuite.

Composer ce n'est rien, à ce que dit Rossini; l'ennuyeux, c'est de faire répéter. C'est dans ce triste moment que le pauvre maestro endure le supplice d'entendre défigurer, dans tous les tons de la voix humaine, ses plus belles idées, ses cantilènes les plus brillantes ou les plus suaves. Il y a de quoi se siffler soi-même, dit Rossini. Il sort triste des répétitions, il est dégoûté de ce qu'il admirait la veille.

Mais ces séances, si pénibles pour le jeune compositeur, sont à mes yeux le triomphe de la sensibilité italienne; c'est là que, rassemblés autour d'un mauvais piano éclopé, dans le taudis qu'on appelle le *ridotto* du théâtre de quelque petite ville, telle que Reggio ou Velletri, j'ai vu huit ou dix pauvres diables d'acteurs répéter au bruit de la cuisine et du tournebroche du voisin; je les ai vus éprouver et rendre admirablement les impressions les plus fugitives et les plus entraînantes que puisse donner la musique; c'est là que l'homme du Nord, étonné, voit des ignorants, incapables de jouer une valse sur le piano, ou de dire quelle est la différence d'un ton à un autre, chanter et accompagner *par instinct*, et avec un *brio* admirable, la musique la plus singulière et la plus originale, que le maestro recompose et arrange sous leurs yeux à mesure qu'ils chantent. Ils font cent fautes; mais en musique, toutes les fautes qui sont faites par excès de verve sont bientôt pardonnées, comme en amour toutes les fautes qui viennent de trop aimer. Au reste, ces séances qui m'ont charmé, moi, ignorant, auraient sans doute scandalisé M. Berton de l'Institut.

L'homme de bonne foi, étranger à l'Italie, reconnaît sur-le-champ que rien n'est absurde comme de vouloir

faire des compositeurs et des chanteurs loin du Vésuve. Dans ces pays du beau, l'enfant à la mamelle entend chanter, et ce n'est pas précisément des airs comme *Malbrouk* ou *C'est l'amour, l'amour.* Sous un climat brûlant, sous une tyrannie sans pitié, où parler est si dangereux, le désespoir ou le bonheur s'expriment plus naturellement par un chant plaintif que par une lettre. On ne parle que de musique; on n'ose avoir une opinion et la discuter avec feu et franchise que sur la musique; on ne lit et l'on n'écrit qu'une seule chose, ce sont des sonnets satiriques en dialecte du pays contre le gouverneur de la ville; et le gouverneur, à la première occasion, fait coffrer comme carbonari tous les poètes de l'endroit. Ceci est à la lettre, sans exagération aucune, et j'écrirais vingt noms si la prudence le permettait. Réciter le sonnet burlesque contre le gouverneur ou le souverain, est beaucoup moins dangereux que discuter un principe politique ou un trait d'histoire. L'abbé ou le Cav. di M., qui fait le rôle d'espion, étant de la plus drôle d'ignorance, s'il répète au chef de la police, d'ordinaire homme d'esprit et renégat libéral, quelque raisonnement qui se tienne debout et qui ait l'apparence du sens commun, à l'instant la preuve de la police est faite, et il est clair que l'espion ne calomnie pas. Le préfet de police vous fait appeler et vous dit gravement : « Vous déclarez la guerre au gouvernement de mon maître, vous vous permettez de parler, *pescano in quel che dite* (mes administrés *pèchent* dans ce que vous dites) ».

Réciter le sonnet satirique à la mode est au contraire un péché dont tout le monde se rend coupable, et dont tout le monde peut être accusé calomnieusement; cela ne passe pas la portée connue de l'espion.

Nous avons laissé Rossini faisant répéter son opéra à un mauvais piano, dans le ridotto de quelque petit théâtre d'une ville du troisième ordre, comme Pavie ou Imola. Si cette petite salle obscure est le sanctuaire du génie musical et de l'enthousiasme des arts sans forfanterie et sans nulle idée au monde de comédie; en revanche aussi, toutes les prétentions et les disputes les plus grotesques de l'amour-propre le plus incroyable

et le plus naïf s'étalent à l'envi autour de ce méchant piano. Quelquefois il y périt; on le brise à coups de poing, et l'on finit par s'en jeter les morceaux à la tête. Je conseille à tout voyageur en Italie, sensible aux arts, de se donner ce spectacle. Cet intérieur de la troupe fait la conversation de toute la ville, qui attend son plaisir ou son ennui, pendant le mois le plus brillant de l'année, de la réussite ou de la chute de l'opéra nouveau. Une petite ville, dans cet état d'ivresse, oublie l'existence du reste du monde; c'est durant ces incertitudes que l'*impresario* joue un rôle admirable pour son amour-propre, et qu'il est à la lettre le premier homme du pays. J'ai vu des banquiers avares ne pas regretter d'avoir acheté ce rôle flatteur par la perte de quinze cents louis. Le poète Sografi a fait un acte charmant sur les aventures et les prétentions d'une troupe d'opéra. Il y a le rôle d'un ténor allemand qui n'entend pas un mot d'italien, qui est à mourir de rire. Cela est digne de Regnard ou de Shakespeare. La vérité est si *outrée*, c'est une si drôle de chose que des chanteurs italiens disputant sur les intérêts de leur gloire, enivrés qu'ils sont par les accents divins d'une musique passionnée, que l'embarras du poète a été de diminuer, d'affaiblir des trois quarts et de ramener aux limites du vraisemblable la vérité et la nature, bien loin de les charger. La vérité la plus vraie eût paru comme une caricature dépourvue de toute vraisemblance.

Marchesi (fameux soprano de Milan) ne voulait plus chanter, dans les dernières années de sa carrière théâtrale, à moins qu'au commencement de l'opéra sa première entrée n'eût lieu à cheval, ou du haut d'une colline. Dans tous les cas, le bouquet de plumes blanches qui se balançait sur son casque, devait avoir au moins six pieds de haut.

Crivelli, encore aujourd'hui, refuse de chanter son premier air, s'il n'y trouve pas la parole *felice ognora*, sur laquelle il lui est commode de faire des roulades.

Mais revenons à la ville d'Italie que nous avons laissée dans l'anxiété, et l'on peut dire dans l'agitation qui précède le jour de la première représentation de son opéra.

Cette soirée décisive arrive enfin. Le *maestro* se place au piano ; la salle est aussi pleine qu'elle puisse l'être. On est accouru de vingt milles à la ronde. Les curieux campent dans leurs calèches au milieu des rues ; toutes les auberges sont combles dès la veille ; et l'on y est d'une insolence rare. Toutes les occupations ont cessé. Au moment de la représentation, la ville a l'air d'un désert. Toutes les passions, toutes les incertitudes, toute la vie d'une population entière est concentrée dans la salle.

L'ouverture commence : on entendrait voler une mouche. Elle finit, et là éclate un vacarme épouvantable. Elle est portée aux nues, ou sifflée ou plutôt hurlée sans miséricorde. Ce n'est plus, comme à Paris, des vanités inquiètes, interrogeant de l'œil la vanité du voisin ; ce sont des énergumènes cherchant, à force de hurlements, de trépignements, de coups de cannes contre le dossier des banquettes, à faire triompher leur manière de sentir, et surtout voulant prouver qu'elle est la *seule bonne* ; car il n'y a rien au monde d'intolérant comme l'homme sensible. Dès que vous voyez dans les arts un homme modéré et raisonnable, parlez-lui bien vite d'économie politique ou d'histoire, il sera magistrat distingué, bon médecin, bon mari, excellent académicien, tout ce que vous voudrez enfin, excepté un homme fait pour sentir la musique ou la peinture.

A chaque air de l'opéra nouveau, après un silence parfait, recommence le vacarme épouvantable : le mugissement d'une mer en courroux ne vous en donnerait qu'une idée peu exacte.

On entend juger distinctement le chanteur et le compositeur. On crie : *bravo Davide, bravo Pisaroni ;* ou bien toute la salle retentit des cris : *bravo maestro !* Rossini se lève de sa place au piano, sa belle figure prend l'expression de la gravité, chose rare chez lui ; il fait trois saluts, est couvert d'applaudissements, assourdi de cris singuliers ; on lui crie des phrases entières de louanges ; ensuite l'on passe à un autre morceau.

Rossini paraît au piano durant les trois premières représentations de son opéra nouveau ; après quoi, il reçoit ses soixante-dix sequins (huit cents francs), prend

part à un grand dîner d'adieu qui lui est donné par ses nouveaux amis, c'est-à-dire par toute la ville, et part en voiturin, avec un porte-manteau beaucoup plus rempli de papiers de musique que d'effets, pour aller recommencer le même rôle, à quarante milles de là, dans une ville voisine. Ordinairement, il écrit à sa mère le soir de la première représentation, et lui envoie, pour elle et pour son vieux père, les deux tiers de la petite somme qu'il a reçue. Il part avec huit ou dix sequins, mais le plus gai des hommes, et, chemin faisant, ne manque pas de mystifier quelque sot si le hasard lui fait la grâce de lui en envoyer. Une fois, comme il se rendait en voiturin d'Ancône à Reggio, il se donna pour un maître de musique ennemi mortel de Rossini, et passa tout le temps du voyage à faire chanter de la musique exécrable qu'il composait à l'instant, sur les paroles connues de ses airs les plus célèbres, musique qu'il faisait bafouer comme étant celle des prétendus chefs-d'œuvre de cet animal nommé Rossini, que les gens de mauvais goût avaient la sottise de porter aux nues. Il n'y a nulle fatuité à lui de mettre ainsi le discours sur la musique : en Italie c'est la conversation la plus à la mode ; et après un mot sur Napoléon, c'est toujours le propos auquel on revient.

CHAPITRE VII

GUERRE DE L'HARMONIE CONTRE LA MÉLODIE

Je demande la permission de placer ici une digression qui abrégera beaucoup les discussions auxquelles nous allons être conduits par la vie orageuse que Rossini va mener, et par les succès disputés qui formèrent son lot aussitôt que les pédants l'eurent honoré de leur haine, et que tous les compositeurs quelconques, grands et petits, se furent ligués contre lui.

L'envie une fois réveillée à Bologne contre Rossini, ne lui permit plus d'obtenir les succès faciles de sa première jeunesse.

Rossini se moque des pédants ; mais s'il eut toujours assez de mépris pour les individus, l'espèce tout

entière ne laissa pas que d'avoir beaucoup d'influence sur ses ouvrages, et une influence fatale.

Pour éclaircir l'idée, assez obscure, que les littérateurs de toutes les nations se sont faite du mot *goût*, on est souvent revenu à la signification simple de ce mot. Les plaisirs du goût, dans le sens propre, sont ceux que sent un enfant auquel sa mère vient de donner une belle pêche.

Je m'empare, au profit de l'art musical, de ce joli enfant, si joyeux en ouvrant sa belle pêche : le goût des sucreries et des saveurs douces disparaîtra bientôt chez lui ; je le vois, à peine arrivé à seize ans, s'abreuver de bière avec délices, et cependant cette liqueur est d'un goût assez âpre, et qui offense d'abord, mais elle a beaucoup de piquant. Les sucreries sembleraient fades à ce jeune écolier que je vois demander de la bière avec tant d'empressement, en quittant une partie de barres.

Quelques années plus tard, ce n'est plus seulement la bière qui lui plaît ; l'éloignement qu'il éprouve pour ce qu'il appelle les saveurs insipides, lui fait demander un mets allemand, le *saur-craut* ; ce mot baroque veut dire *choux aigre*. Il y a loin de là à la pêche, dont le parfum délicieux faisait son bonheur à trois ans. Pour terminer ma comparaison par des noms plus nobles, je rappellerai que le grand Frédéric, l'ami de Voltaire, parvenu à un âge avancé, avait un tel goût pour la cuisine fortement assaisonnée et les épices, que l'honneur de dîner à la table du roi était devenu une corvée pour les jeunes officiers français que la mode faisait courir aux revues de Potsdam.

A mesure que l'homme vieillit, il perd le goût des fruits et des sucreries, qui charmaient son enfance, et contracte celui des choses piquantes et fortes. Boire de l'eau-de-vie serait un supplice pour un marmot de six ans, s'il n'était pas tout fier de faire usage du verre de papa.

Cette soif toujours croissante pour les aliments d'un goût piquant, cet éloignement pour ceux qui n'ont qu'une saveur douce et suave, voilà l'image, peut-être un peu trop vulgaire, mais d'ailleurs fort exacte, des

révolutions de la musique de l'an 1730 à l'année 1823. Je compare la mélodie simple et charmante pour l'oreille, aux fruits parfumés et doux qui font tant de plaisir dans l'enfance. L'harmonie, au contraire, représente les mets piquants, âpres, fortement assaisonnés, dont le goût blasé éprouve le besoin en avançant dans la vie. C'est vers l'an 1730 que les Leo, les Vinci, les Pergolèse, inventèrent, à Naples, les chants les plus doux, les mélodies les plus suaves, les cantilènes les plus voluptueuses dont il ait été donné à l'oreille humaine d'avoir la jouissance.

Je supprime les détails historiques, qui, en arrêtant l'attention, diminueraient la clarté du point de vue général que je veux faire remarquer au lecteur.

De 1730 à 1823, le peuple musical, semblable à un jeune enfant qui devient un brillant jeune homme, et ensuite un vieillard un peu blasé, s'est toujours éloigné du genre doux et suave, pour courir au genre piquant et fort. On pourrait dire qu'il a laissé les pêches et leur délicieux parfum pour demander du *saur-craut*, des sauces épicées et du kirsch waser, aux grands compositeurs chargés de ses plaisirs, et qu'il paie avec de la gloire. Toutes ces comparaisons ne sont pas bien nobles, je l'avoue, mais elles me semblent claires.

Cette révolution, qui occupe un intervalle de quatre-vingt-dix ans dans les annales de l'esprit humain, a eu des périodes différents et successifs. Où s'arrêtera-t-elle? Je l'ignore : tout ce que je sais, c'est qu'à chaque période (et chacun d'eux a duré douze ou quinze ans, à peu près le temps qu'un grand compositeur est à la mode), à chaque période, dis-je, on a cru être arrivé au terme de la révolution.

... Je supplie que l'on me permette une seconde comparaison.

Voyez deux rivières majestueuses prendre leur source en des contrées éloignées, parcourir des régions fort différentes, et cependant finir par confondre leurs eaux : tels sont le Rhône et la Saône. Le Rhône tombe des glaciers du mont Saint-Gothard, entre la Suisse et l'Italie. La Saône prend sa source dans le nord de la France; le Rhône parcourt en bondissant la vallée

étroite et pittoresque du Valais; la Saône arrose les fertiles campagnes de la Bourgogne. Ces grands cours d'eau viennent enfin se réunir sous les murs de Lyon, pour former ce fleuve majestueux et rapide, le plus beau de France, qui va passer si vivement sous les arcades du pont Saint-Esprit, et faire trembler le plus hardi nautonier.

Telle est l'histoire des deux écoles de musique, l'allemande et l'italienne; elles ont pris naissance en lieux bien distants, Dresde et Naples. Alexandre Scarlatti créa l'école d'Italie, Bach créa l'école allemande.

Ces deux grands courants d'opinions et de plaisirs différents, représentés aujourd'hui par Rossini et Weber, vont probablement se confondre pour ne former qu'une seule école; et leur réunion à jamais mémorable doit peut-être avoir lieu sous nos yeux, dans ce Paris qui, malgré les censeurs et les rigueurs, est plus que jamais la capitale de l'Europe.

Placés par le hasard au point de la réunion, debout sur le promontoire élevé qui sépare encore ces courants majestueux, observons les derniers mouvements de leurs ondes immenses, et les derniers tourbillons qu'elles forment avant de se réunir à jamais.

D'un côté je vois Rossini donnant *Zelmire* à Vienne en 1823; de l'autre je vois Maria de Weber triompher le même jour à Berlin avec le *Freyschütz*.

Dans l'école italienne de 1815, et dans l'opéra de *Tancrède*, que je prends comme le représentant de cette école, afin d'éviter toute idée vague ou obscure, les accompagnements ne nuisent pas au chant.

Rossini trouva ce juste degré de clair-obscur harmonique qui irrite doucement l'oreille sans la fatiguer. En me servant du mot *irriter*, j'ai parlé le langage des physiologistes. L'expérience prouve que l'oreille a toujours besoin (en Europe du moins) de se reposer sur un accord parfait; tout accord dissonant lui déplaît, l'*irrite* (ici faire une expérience sur le piano voisin), et lui donne le besoin de revenir à l'accord parfait.

L'ouvrage continue comme nous l'avons indiqué, entremêlé de chapitres généraux. : « Irruption des cœurs secs; idéologie de la musique. Du public relativement aux beaux arts; solitude et chant

à l'église, sources du goût pour l'opéra. De l'admiration en France, ou du grand opéra », et se termine, à proprement parler, par un curieux choix d'anecdotes sur Rossini. Mais Stendhal a ajouté des chapitres supplémentaires : « Utopie du Théâtre Italien à Paris. Du matériel des théâtres en Italie, etc. », et enfin un chapitre XLVI : « Des gens du Nord, par rapport à la musique », qui aboutit à ce morceau où sont admirablement résumées, disait Colomb, « les opinions de Beyle en matière de musique, de sensations de l'âme, d'appréciations artistiques, etc. » :

... Je demande au lecteur la permission de lui présenter ici comme excuse et correctif des *exagérations* dont je me suis rendu coupable dans cet ouvrage, une lettre de Mlle de Lespinasse qui ne se trouve pas dans la correspondance de cette femme célèbre, imprimée il y a quelques années.

APOLOGIE DE CE QUE MES AMIS APPELLENT MES EXAGÉRATIONS, MES ENTHOUSIASMES, MES CONTRADICTIONS, MES DISPARATES, MES..., ETC..., ETC....

Mardi 31 janvier 1775.

« Hé bien! voilà donc encore un piège que vous me tendez! Vous me dites hier avec bonté : « Vous allez « demain à la *Fausse Magie*; j'exige de votre amitié de « me mander ce que vous en aurez pensé. — Mais vous « savez bien, répondis-je, que je ne pense pas et que je « ne juge jamais. — N'importe, dites-vous; j'aime vos « impressions, d'abord parce qu'elles sont vraies, et puis « parce qu'elles sont *outrées*, et que j'ai du plaisir à les « combattre. » Cette observation que vous croyez si bien fondée devrait donc m'arrêter; je devrais après cela *me faire* un avis bien modéré, bien raisonnable : il manquerait sans doute de goût et de la connaissance des choses dont je parlerais ; mais, au moins, je ne révolterais pas les gens d'esprit, parce qu'ils sont indulgents, et les sots m'estimeraient parce qu'ils aiment les *gobe-mouches*. Cela les laisse à leur place, au lieu que les impressions vives, les mouvements de l'âme, les blessent, les inquiètent sans les éclairer ni les échauffer jamais. Je vais donc me laisser aller : je n'aurai égard ni aux sots, ni aux gens d'esprit; je ne craindrai pas

même votre jugement, je m'y livre. Je serai sotte ou absurde, tout ce qu'il vous plaira; je serai moi.

« J'ai eu du plaisir, oui beaucoup de plaisir à cette répétition, et je défie tous les connaisseurs de me prouver que j'ai eu tort. J'ai admiré le talent de Grétry; j'ai dit vingt fois avec transport : Jamais on n'a eu plus d'esprit, jamais on n'a mis tant de délicatesse, de finesse et de goût dans la musique; elle a le piquant, la grâce de la conversation d'un homme d'esprit, qui attacherait toujours sans fatiguer jamais, qui ne mettrait que le degré de chaleur et de force convenable au sujet qu'il traite, et qui paraîtrait d'autant plus riche, qu'il ne sortirait jamais de la mesure que lui prescrirait le goût. Enfin, disais-je, si l'auteur de cette musique m'était inconnu, je ferais l'impossible pour faire connaissance avec lui dès aujourd'hui. J'ai été toujours animée, toujours soutenue par le plaisir; l'orchestre me semblait parler, et je m'écriais sans cesse : *Oh! que cela est ravissant!* Oui, je le répète, il est ravissant de passer deux heures avec des sensations douces, vraies et toujours variées. Le poème m'a paru charmant; il me semble que le poète n'a été occupé, d'un bout à l'autre, qu'à faire valoir le musicien. Les airs sont distribués avec beaucoup d'intelligence et de goût; il a trouvé le moyen de rendre les vieillards aussi comiques, aussi piquants que ceux de Molière. Grétry a fait de cette scène un duo qui en rend le comique et la gaieté d'une manière aussi animée qu'originale. Enfin, que vous dirai-je? J'ai été ravie, charmée, et je ne sais qu'aimer et louer, et point critiquer ce qui m'a autant fait de plaisir.

« Je vous vois, je vous entends, et vous espérez que je vais mettre Grétry au-dessus de Gluck, parce que l'impression du moment, fût-elle plus faible, doit effacer celle qui est éloignée. Hé bien! il n'en sera rien, et je vous ferai remarquer que si je suis exagérée, je ne suis point exclusive; et savez-vous pourquoi? c'est que c'est mon âme qui loue, c'est que je hais le dénigrement, et que, d'ailleurs, je suis assez heureuse pour aimer à la folie les choses qui paraissent le plus opposées; si bien donc que j'aime, que je chéris le talent de M. Grétry, et

j'estime et admire celui de M. Gluck. Mais comme je n'ai ni les lumières, ni les connaissances, ni la sottise nécessaires pour assigner des places et des rangs aux talents, je ne m'avise pas de prononcer lequel vaut le mieux, ni même de comparer ce qui ne paraît pas devoir se rapprocher. Je ne sais à quelle distance la nature les a mis l'un de l'autre ; mais je sais qu'à talent égal, ils auront dû en faire un emploi différent, puisque le genre de l'opéra-comique n'est pas celui de la tragédie. L'impression que j'ai reçue de la musique d'*Orphée* ne ressemble en rien à ce que j'ai éprouvé ce matin. Elle a été si profonde, si déchirante, qu'il m'était absolument impossible de parler de ce que je sentais : j'éprouvais le trouble d'une passion, j'avais besoin de me recueillir ; et ceux qui n'auraient pas partagé ce que je sentais auraient pu croire que j'étais stupide. Cette musique était tellement analogue à mon âme, à ma disposition, que vingt fois je suis venue me renfermer chez moi pour jouir encore de l'impression que j'avais reçue ; en un mot, cette musique, ces accents attachaient du charme à la douleur, et je me sentais poursuivie par ces sons déchirants et sensibles : *J'ai perdu mon Eurydice*. Et comment voudriez-vous après cela que je pusse y comparer la *Fausse Magie*? Comment pouvoir comparer ce qui ne fait que plaire et attacher, à ce qui remplit l'âme, à ce qui la pénètre, à ce qui la bouleverse? comment comparer l'esprit à la passion? comment comparer un plaisir vif et animé à cette mélancolie douce, qui fait presque de la douleur une jouissance? Oh! non, je ne compare rien, et je jouis de tout. Et vous appelez cela des contradictions dans mes goûts, des disparates dans mes opinions. Eh bien! soit : je ne serai pas conséquente comme la raison ; mais j'aurai tout le plaisir de la sensibilité, et de tous les genres de sensibilité. Analysons moins et jouissons davantage ; ne portons pas l'esprit de critique aux choses d'agrément et de pur amusement ; soyons au moins indulgents pour ce qui vient de nous faire plaisir, et notre goût n'en sera ni moins bon ni moins juste.

« J'aimerai donc ce qui me paraît le plus distant, le plus contraire même ; j'aimerai le paisible, le doux

Gessner, il portera le calme dans mon âme; et j'aimerai, j'admirerai, je serai à genoux devant *Clarisse*, que je regarde comme une des plus belles, des plus grandes et des plus fortes productions de l'esprit humain; je serai ravie, exaltée par tous les genres de beauté dont cet ouvrage est plein. La vérité, la simplicité de ce roman me font assez d'illusion pour me persuader que j'ai vécu avec tous les *Harlowes*. Ils animeront toutes les passions dont mon âme est susceptible; et, en admirant *Clarisse*, je ne dédaignerai point *Marianne*; j'y trouverai, sinon la vérité des passions, du moins celle de l'amour-propre, celle des différents états de la société. J'aimerai à voir toutes les nuances de la vanité rendues et mises en action avec finesse et esprit. J'admirerai dans *Clarisse* la noble simplicité de Richardson; et dans Marivaux j'irai jusqu'à aimer sa manière et même son affectation, qui est souvent originale et piquante, et qui est toujours spirituelle. Oui, dans tous les genres, j'aimerai ce qui paraît opposé, mais qui n'est peut-être opposé que pour les gens qui veulent toujours juger, et qui ont le malheur de ne point sentir.

« La nature, il est vrai, les a bien dédommagés; ils sont toujours contents de leur raison, de leur modération, et de la conséquence qu'il y a dans tous leurs goûts; leur esprit est roide, ils le croient juste; leur âme est de plomb, ils la croient calme; enfin, ils ont la satisfaction de la suffisance, et moi j'ai l'égarement de la passion. Il est vrai que ces gens si raisonnables se sentent à peine exister, et moi, je souffre ou je jouis sans cesse; ils sont ennuyés, je suis enivrée; mais pour rendre justice à eux et à moi je dois avouer que s'ils sont quelquefois ennuyeux, je suis souvent fatigante. Les gens froids peuvent être exagérés; mais les gens animés ne sont et ne peuvent être que hors de mesure et outrés : tous les deux vont par delà le but; mais les uns s'y sont montés, tandis que les autres y ont été jetés, entraînés. Les uns ont fait le chemin pas à pas, les autres ont sauté les bornes sans les apercevoir. Enfin, je trouve qu'il y a cette différence entre les gens exagérés et ceux qui sont outrés, qu'on évite les premiers et qu'on quitte les derniers, mais c'est à condition

d'y revenir le lendemain ; car, ce qu'on aime par-dessus tout, c'est à être aimé, et voilà l'avantage qu'on éprouve avec les gens passionnés ; ils révoltent sans doute, souvent ils choquent, ils fatiguent : mais en les critiquant, en les condamnant, même en les haïssant, ils attirent, et on les recherche. Vous me direz que je n'y vais pas de *main morte*, et que je me loue de manière à révolter le goût et la délicatesse de tous mes juges. Mais c'est à vous que je parle, et vous êtes mon ami avant d'être mon juge ; d'ailleurs, pour excuser cet orgueil de Lucifer, que je viens d'étaler, je dois vous faire observer que je me défends, et alors il est permis de parler de soi comme on parlerait d'un autre : il n'est donc pas question d'être modeste, il s'agit d'être vrai.

« Je reviens encore à mes preuves, et j'ajoute que j'aime Racine avec passion, et qu'il y a dans Shakspeare des morceaux qui m'ont transportée ; et ces deux hommes-là sont absolument opposés. On est attiré, entraîné par le goût de Racine, par l'élégance, la sensibilité et le charme de sa diction ; et Shakspeare rebute par la barbarie de son goût ; mais aussi, on est surpris, frappé de sa vigueur, de son originalité et de son élévation dans certains endroits. Oh permettez-moi donc d'aimer l'un et l'autre ! J'aime la naïveté, la simplicité de La Fontaine, et j'aime aussi le fin, l'ingénieux, le spirituel Lamotte. Enfin, je ne finirais pas, si je parcourais tous les genres ; car je dirais que je raffole du bon Plutarque et que j'estime le sévère La Rochefoucauld ; que j'aime le décousu de Montaigne, et que j'aime aussi l'ordre et la raison de Fénelon.

« Je vous entends vous récrier : Mais il ne fallait pas m'assommer de ce détail de vos goûts : que ne disiez-vous tout d'un coup : j'aime tout ce qui est bon ? Mais souvenez-vous donc que je vous l'ai dit cent fois, et que sans doute je ne vous ai point persuadé ; car vous ne vous lassez point de me dire que je loue trop, que je suis exagérée, outrée, hors de mesure ; il fallait donc vous prouver que j'étais fondée à aimer, à admirer ; et ce n'est point avec de l'esprit qu'on jouit autant, c'est avec de l'âme. Souffrez que je dise, que je répète que je

ne juge rien, mais que je sens tout; et c'est ce qui fait que vous ne m'entendez jamais dire : *cela est bon, cela est mauvais*; mais je dis mille fois par jour : J'aime. Oui, j'aime, et j'aimerai à aimer tant que je respirerai, et je dirai de tout, ce que disait une femme d'esprit en parlant de ses neveux : *J'aime mon neveu l'aîné parce qu'il a de l'esprit, j'aime mon neveu le cadet parce qu'il est bête.* Oui, elle avait raison, et je dirai comme elle : j'aime la moutarde parce qu'elle est forte, et j'aime le blanc-manger parce qu'il est doux. Mais avec cette voracité d'affections et de goût, vous croiriez qu'il n'y a rien dans les choses ni dans les hommes, qui puisse me déplaire, me repousser. Oh mon Dieu! je ne finirais pas si j'entrais dans tous les détails; mais je me contenterai seulement de vous indiquer ce qui m'est antipathique : d'abord les vers qui n'ont que le mérite d'être bien faits, et qui sont vides de pensées et de sentiments, comme ceux de M. De....; les comédies qui sont vides d'intérêt et d'esprit, et qui sont écrites d'un ton trivial, comme celles de M....; ou celles qui ont une espèce de jargon qui ne peut être intelligible que pour la coterie de l'auteur, comme celles de M....; les tragédies dont le sujet est passionné, fort et terrible, et dont le style est faible et plat, ou quelquefois barbare, comme celles de M.... Enfin, je vous dirai, car il faut finir, que le *maniéré*, et même le *fin*, et surtout le *fade*, est pour moi comme la manne ou la tisane, d'un dégoût mortel, avec cette différence pourtant que la manne et la tisane pourraient cesser de m'être antipathiques en me devenant nécessaires, et que le reste m'est et me sera également odieux dans tous les temps. A l'égard de mon attrait et de mon éloignement pour les personnes, il est absolument analogue à mes goûts ou à mon aversion pour les choses. J'aime mieux une bête qu'un sot; j'aime mieux un homme sensible qu'un homme spirituel; j'aime mieux une femme tendre qu'une femme raisonnable; je préfère la rusticité à l'affectation; j'aime mieux la dureté que la flatterie; je préfère, j'aime avant tout, par-dessus tout, la simplicité et la bonté, mais surtout la bonté. Voilà la vertu qui devrait animer tout ce qui a la puissance ou la

richesse. C'est aussi la vertu qui convient aux faibles et aux malheureux; enfin, c'est la bonté qui supplée à tout; et dût-on en abuser, et dussé-je en souffrir, je n'hésiterais pas, si on me donnait le choix d'avoir ou la bonté de Mme Geoffrin ou la beauté de Mme de Brionne : je dirais : Donnez-moi la bonté, et je serai aimée; voilà le premier, et si je me laissais aller, je dirais l'unique bien dont je veuille. Si je ne me trompe, il y en a un plus grand encore, c'est d'aimer; mais la bonté est déjà une affection de l'âme, et avec cette vertu on aime tout ce qui souffre, tout ce qui est malheureux. Ah! l'on aime donc longtemps! ah! l'on doit aimer toujours! et avec ce degré de bonté que je loue, que j'envie, on pourrait se passer du plaisir des passions. L'âme serait sans cesse en activité, et n'est-ce pas là le plus grand charme de la vie?

« Mais dites-moi si ce n'est pas à vous que je dois souhaiter cette passion jusqu'à l'excès. Que de bonté ne vous faudra-t-il pas pour lire cette longue, froide et fatigante apologie! Ah! vous voilà revenu à jamais de m'accuser; mon exagération est encore moins insupportable que ma justification : mais aussi j'y ai été poussée; tous mes chers amis m'accablent, j'ai voulu leur prouver une fois par des raisons, que ce qu'ils appellent ma folie et mes disparates, n'est autre chose que la raison ou le sentiment, ou la passion. Quelle est donc la conséquence de tout ceci? quel en est le résultat? Voulez-vous que je vous le dise à l'oreille?... Mais non, vous ne me croiriez pas, et cependant je vous aurais découvert le secret de mon âme. Adieu; condamnez-moi, critiquez-moi, mais aimez-moi; je me louerai de votre bonté, et je ne sentirai qu'elle. »

ARMANCE

OU

QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS EN 1827

(1827)

« En vous préparant tous les matins, disait Stendhal, par la lecture de vingt pages de *Marianne* de Marivaux, vous comprendrez les avantages qu'il y a à décrire juste les mouvements du cœur humain. » *Armance* est un roman écrit par un disciple de Marivaux, mais qui vient après Werther et René, Adolphe et Obermann, à l'époque de Didier et d'Antony.

Octave de Malivert, ancien élève de polytechnique, est un *jeune malade* de vingt ans, très beau, très mélancolique, très intelligent, très singulier, odieux aux hommes du vulgaire. Attaché désespérément à son indépendance intellectuelle et morale, il passe dans la vie, mystérieux, incompris, recherchant la solitude. Sa mère, alarmée par de sombres pressentiments, l'engage à fréquenter le monde, et surtout sa cousine Mme de Bonnivet qui essaye de convertir cet *être rebelle* au mysticisme allemand, et d'éveiller chez lui le *sens intime*. Lorsque la loi d'indemnité vaut à Octave deux millions, le jeune héros est attristé de voir que les salons à la mode lui prodiguent un accueil plus empressé, auquel il répond avec mépris et hauteur. Seule, Armance de Zohiloff sa cousine, nièce assez pauvre de Mmes de Bonnivet et de Malivert, et dont Octave admire la noblesse d'âme, ne lui adresse aucun compliment. C'est l'unique personne à laquelle il livre le fond de son âme; cette jeune fille de dix-huit ans, née à Sébastopol, venue tard en France, appelée par Mme de Bonnivet, a aussi une beauté, un caractère, un esprit très singuliers, beaucoup de fermeté, de franchise, encore plus de délicatesse, et quelque chose de mystérieux qui trouble et séduit invinciblement. Elle a durement jugé Octave, le jour où elle a pensé que cette âme qu'elle croyait si belle était bouleversée par deux millions; le jeune comte l'a entendue faisant cette confidence à son amie Méry de Tersan. Or, si Octave s'est juré solennellement de ne jamais aimer aucune femme, il tient à

l'estime d'Armance, et, après deux longs mois, il finit par la reconquérir à la suite d'une explication décisive : Armance rend son estime à son cousin, mais plus perspicace que ce philosophe lequel ne voit pas clair dans ses propres sentiments, elle sent qu'elle aime Octave d une tendresse infinie, et son cœur est cruellement déchiré à l'idée qu'elle serait méprisée doublement si, jeune fille sans fortune, elle semblait avoir couru après la richesse de son cousin. A la suite d'une journée affreuse, elle se décide à faire croire à ce dernier qu'elle est sur le point de se marier avec un autre; dès lors, les orages ne troublent plus leur amitié, et Octave se transforme, sans se douter un instant que cette transformation est due à l'amour que de son côté il éprouve pour Armance. Octave courtise la jolie comtesse d'Aumale, follement gaie, étourdie jusqu'aux plus compromettantes démarches, et pourtant honnête avec cette allure de coquette imprudente. Mme de Malivert qui a bien compris qu'il n'y avait pas là qu'une bizarrerie de son fils, cherche à le marier avec sa cousine à laquelle elle fait part de ce projet d'union : par délicatesse et par crainte, Armance refuse. Nous passons rapidement sur les quelques scènes d'un salon de Paris en 1827, où se dessine le caractère original et romantique d'Octave; nous arrivons à une des parties capitales. Mmes de Malivert et de Bonnivet sont établies dans un joli château d'Andilly; Mme d'Aumale est venue elle aussi dans cet endroit charmant; Armance est jalouse mais trop fière pour rien laisser voir de ces secrètes pensées; nous touchons au moment où Octave va apprendre avec épouvante qu'il aime Mlle de Zohiloff.

XVI

Un soir, après une journée d'une accablante chaleur, on se promenait lentement dans les jolis bosquets de châtaigniers qui couronnent les hauteurs d'Andilly. Quelquefois, de jour, ces bois sont gâtés par la présence des curieux. Dans cette nuit charmante qu'éclairait la lumière tranquille d'une belle lune d'été, ces collines solitaires offraient des aspects enchanteurs. Une brise douce se jouait parmi les arbres, et complétait les charmes de cette soirée délicieuse. Par je ne sais quel caprice, Mme d'Aumale voulait, ce jour-là, avoir toujours Octave auprès d'elle; elle lui rappelait avec complaisance et sans nul ménagement pour les hommes qui l'entouraient, que c'était dans ces bois qu'elle l'avait vu pour la première fois : vous étiez déguisé en magicien, et jamais première entrevue ne fut plus prophé-

tique, ajoutait-elle, car jamais vous ne m'avez ennuyée, et il n'est pas d'homme de qui je puisse en dire autant.

Armance, qui se promenait avec eux, ne pouvait s'empêcher de trouver ces souvenirs fort tendres. Rien n'était aimable comme cette brillante comtesse, ordinairement si gaie, daignant parler d'une voix sérieuse des grands intérêts de la vie et des routes à suivre pour arriver au bonheur. Octave s'éloigna du groupe de Mme d'Aumale et, se trouvant bientôt avec Armance à quelques pas du reste des promeneurs, il se mit à lui raconter avec les plus grands détails tout l'épisode de sa vie, où Mme d'Aumale se trouvait mêlée. « J'ai cherché cette liaison brillante, lui dit-il, pour ne pas choquer la prudence de Mme de Bonnivet qui, sans cette précaution, aurait bien pu finir par m'éloigner de son intimité. » Une chose si tendre fut dite sans parler d'amour.

Quand Armance put espérer que sa voix ne trahirait plus le trouble extrême où ce récit l'avait jetée : « Je crois, mon cher cousin, lui dit-elle, je crois, comme je le dois, tout ce que vous me racontez, ce sont pour moi paroles d'Évangile. Je remarque pourtant que jamais vous n'avez attendu, pour me faire confidence d'une de vos démarches, qu'elle fût aussi avancée.

— A cela j'ai une réponse toute prête. Mlle Méry de Tersan et vous, vous prenez quelquefois la licence de vous moquer de mes succès : il y a deux mois, par exemple, un certain soir, vous m'avez presque accusé de fatuité. J'aurais bien pu, dès ce temps-là, vous confier le sentiment décidé que j'ai pour Mme d'Aumale; mais il fallait en être bien traité sous vos yeux. Avant le succès, votre esprit malin n'eût pas manqué de se moquer de mes petits projets. Aujourd'hui la seule présence de Mlle de Tersan manque à mon bonheur. »

Il y avait dans l'accent profond et presque attendri avec lequel Octave disait ces vaines paroles, une si grande impossibilité d'aimer les grâces un peu hasardées de la jolie femme dont il parlait, et un dévouement si passionné pour l'amie à laquelle il se confiait, qu'elle n'eut pas le courage de résister au bonheur de se voir aimée ainsi. Elle s'appuyait sur le bras d'Octave et

l'écoutait comme ravie en extase. Tout ce que sa prudence pouvait obtenir d'elle, c'était de ne pas parler; le son de sa voix eût fait connaître à son cousin toute la passion qu'il inspirait. Le bruissement léger des feuilles, agitées par le vent du soir, semblait prêter un nouveau charme à leur silence.

Octave regardait les grands yeux d'Armance qui se fixaient sur les siens. Tout à coup ils comprirent un certain bruit qui depuis quelque temps frappait leur oreille sans attirer leur attention. Mme d'Aumale, étonnée de l'absence d'Octave, et trouvant qu'il lui manquait, l'appelait de toutes ses forces : *On vous appelle*, dit Armance, et le ton de voix brisé avec lequel elle dit ces mots si simples, eût appris à tout autre qu'Octave l'amour qu'on avait pour lui. Mais il était si étonné de ce qui se passait dans son cœur, si troublé par le beau bras d'Armance à peine voilé d'une gaze légère qu'il tenait contre sa poitrine, qu'il n'avait d'attention pour rien. Il était hors de lui, il goûtait les plaisirs de l'amour le plus heureux, et se l'avouait presque. Il regardait le chapeau d'Armance, qui était charmant, il regardait ses yeux. Jamais Octave ne s'était trouvé dans une position aussi fatale à ses serments contre l'amour. Il avait cru plaisanter comme de coutume avec Armance, et la plaisanterie avait pris tout à coup un tour grave et imprévu. Il se sentait entraîné, il ne raisonnait plus, il était au comble du bonheur. Ce fut un de ces instants rapides que le hasard accorde quelquefois, comme compensation de tant de maux, aux âmes faites pour sentir avec énergie. La vie se presse dans les cœurs, l'amour fait oublier tout ce qui n'est pas divin comme lui, et l'on vit plus en quelques instants que pendant de longues périodes.

On entendait encore de temps en temps la voix de Mme d'Aumale qui appelait *Octave*; et le son de cette voix achevait d'ôter toute prudence à la pauvre Armance. Octave sentait qu'il devait quitter le beau bras qu'il pressait contre sa poitrine : il devait se séparer d'Armance; il s'en fallut de bien peu qu'en la quittant il n'osât lui prendre la main et la presser contre ses lèvres. S'il se fût permis cette marque d'amour, Armance

était si troublée en ce moment qu'elle lui eût laissé voir et peut-être avoué tout ce qu'elle sentait pour lui.

Ils se rapprochèrent des autres promeneurs. Octave marchait un peu en avant. A peine Mme d'Aumale le revit-elle, qu'elle lui dit d'un petit air boudeur et sans qu'Armance pût entendre : « Je suis étonnée de vous revoir sitôt, comment avez-vous pu quitter Armance pour moi? Vous êtes amoureux de cette belle cousine, ne vous en défendez-pas, je m'y connais. »

Octave n'était pas encore remis de l'ivresse qui venait de s'emparer de lui; il voyait toujours ce beau bras d'Armance pressé contre sa poitrine. Le mot de Mme d'Aumale fut un coup de foudre pour lui, car il portait sa preuve avec lui; il se sentit frappé.

Cette voix frivole lui sembla comme un arrêt du destin qui tombait d'en haut. Il lui trouva un son extraordinaire. Ce mot imprévu, en découvrant à Octave la véritable situation de son cœur, le précipita du comble de la félicité dans un malheur affreux et sans espoir.

XVII

Il avait donc eu la faiblesse de violer les serments qu'il s'était faits tant de fois! Un instant avait renversé l'ouvrage de toute sa vie. Il venait de perdre tous les droits à sa propre estime. Le monde désormais était fermé pour lui; il n'avait pas assez de vertu pour y vivre. Il ne lui restait que la solitude et l'habitation au fond de quelque désert. L'excès de la douleur et son arrivée imprévue auraient pu causer un peu de trouble à l'âme la plus ferme. Heureusement Octave vit à l'instant que s'il ne répondait pas rapidement et de l'air le plus calme à Mme d'Aumale, la réputation d'Armance pouvait souffrir. Il passait sa vie avec elle, et le mot de Mme d'Aumale avait été saisi par deux ou trois personnages qui le détestaient ainsi qu'Armance.

« Moi, aimer! dit-il à Mme d'Aumale. Hélas! c'est un avantage qu'apparemment le ciel m'a refusé; je ne l'ai jamais mieux senti, ni plus vivement regretté. Je vois tous les jours et moins souvent que je ne le vou-

drais, la femme la plus séduisante de Paris : lui plaire est sans doute le plus beau projet que puisse former un jeune homme de mon âge. Sans doute elle n'eût pas accepté mes hommages ; mais enfin jamais je ne me suis senti le degré de folie qui m'eût rendu digne de les lui présenter. Jamais je n'ai perdu auprès d'elle le plus beau sang-froid. Après un tel trait de sauvagerie et d'insensibilité, je désespère de jamais perdre terre auprès d'aucune femme. »

Jamais Octave n'avait tenu ce langage. Cette explication presque parlementaire fut adroitement prolongée et avidement écoutée. Il y avait là deux ou trois hommes faits pour plaire et qui croyaient souvent voir un rival heureux dans Octave. Celui-ci eut le bonheur de rencontrer quelques mots piquants. Il parla beaucoup, continua d'alarmer les amours-propres, et enfin eut lieu d'espérer que personne ne songeait plus au mot trop vrai qui venait d'échapper à Mme d'Aumale.

Elle l'avait dit d'un air senti ; Octave pensa qu'il devait l'occuper fortement d'elle-même. Après avoir prouvé qu'il ne pouvait pas aimer, pour la première fois de sa vie il se permit avec Mme d'Aumale des demi-mots presque tendres ; elle en fut étonnée.

A la fin de la soirée, Octave était tellement certain d'avoir éloigné tout soupçon qu'il commença à avoir le temps de penser à lui. Il redoutait le moment où l'on se séparerait, et où il aurait la liberté de regarder son malheur en face. Il commençait à compter les heures que marquait l'horloge du château ; minuit était déjà sonné depuis longtemps, mais la soirée était si belle qu'on aimait à la prolonger. Une heure sonna, et Mme d'Aumale renvoya ses amis.

Octave eut encore un moment de répit. Il fallait aller chercher le valet de chambre de sa mère pour lui dire qu'il allait coucher à Paris. Ce devoir rempli, il entra dans le bois, et ici les expressions me manquent pour donner quelque idée de la douleur qui s'empara de ce malheureux. « J'aime, se dit-il d'une voix étouffée ! moi aimer ! grand Dieu ! » et le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes et levés au ciel, il resta immobile comme frappé d'horreur ; bientôt après il marchait à

pas précipités. Incapable de se soutenir, il se laissa tomber sur le tronc d'un vieux arbre qui barrait le chemin, et dans ce moment il lui sembla voir encore plus clairement toute l'étendue de son malheur.

« Je n'avais pour moi que ma propre estime, se dit-il; je l'ai perdue. » L'aveu de son amour qu'il se faisait bien nettement et sans trouver aucun moyen de le nier, fut suivi de transports de rage et de cris de fureur inarticulés. La douleur morale ne peut aller plus loin.

Une idée, ressource ordinaire des malheureux qui ont du courage, lui apparut bien vite; mais il se dit : « Si je me tue, Armance sera compromise; toute la société recherchera curieusement pendant huit jours les plus petites circonstances de cette soirée, et chacun de ces messieurs qui étaient présents, sera autorisé à faire un récit différent. »

Rien d'égoïste, rien de ce qui rattache aux intérêts vulgaires de la vie ne se rencontra dans cette âme noble, pour s'opposer aux transports de l'affreuse douleur qui la déchirait. Cette absence de tout intérêt commun, capable de faire diversion en de tels moments, est une des punitions que le ciel semble prendre plaisir à infliger aux âmes élevées.

Les heures s'écoulaient rapidement sans diminuer le désespoir d'Octave. Quelquefois immobile pendant plusieurs minutes, il sentait cette affreuse douleur qui comble la torture des plus grands criminels : il se méprisait parfaitement lui-même.

Il ne pouvait pleurer. La honte dont il se trouvait si digne l'empêchait d'avoir pitié de lui-même, et séchait ses larmes. « Ah! s'écria-t-il dans un de ces instants cruels, si je pouvais en finir! » et il s'accorda la permission de savourer en idée le bonheur de cesser de sentir. Avec quel plaisir il se serait donné la mort, en punition de sa faiblesse et comme pour se faire réparation d'honneur! — « Oui, se disait-il, mon cœur est digne de mépris parce qu'il a commis une action que je m'étais défendue sous peine de la vie, et mon esprit est, s'il se peut, encore plus méprisable que mon cœur. Je n'ai pas vu une chose évidente : j'aime Armance, et je l'aime depuis que je me suis soumis à entendre les

dissertations de Mme de Bonnivet sur la philosophie allemande.

« J'avais la folie de me croire philosophe. Dans ma présomption sotte, je m'estimais infiniment supérieur aux vains raisonnements de Mme de Bonnivet, et je n'ai pas su voir dans mon cœur ce que la plus faible femme aurait lu dans le sien : une passion puissante, évidente, et qui dès longtemps a détruit tout l'intérêt que je prenais autrefois aux choses de la vie.

« Tout ce qui ne peut pas me parler d'Armance est pour moi comme non existant. Je me jugeais sans cesse moi-même et je n'ai pas vu ces choses ! Ah ! que je suis méprisable ! »

La voix du devoir qui commençait à se faire entendre prescrivait à Octave de fuir Mlle Zohiloff à l'instant; mais, loin d'elle, il ne pouvait voir aucune action qui valût la peine de vivre. Rien ne lui semblait digne de lui inspirer le moindre intérêt. Tout lui paraissait également insipide, l'action la plus noble comme l'occupation la plus vulgairement utile : marcher au secours de la Grèce, et aller se faire tuer à côté de Fabvier, comme faire obscurément des expériences d'agriculture au fond d'un département.

Son imagination parcourait rapidement toute l'échelle des actions possibles, pour retomber ensuite avec plus de douleur sur le désespoir le plus profond, le plus sans ressource, le plus digne de son nom; ah! que la mort eût été agréable dans ces instants !

Octave se disait à haute voix des choses folles et de mauvais goût, dont il observait curieusement le mauvais goût et la folie. « A quoi bon m'abuser encore, s'écria-t-il tout à coup, dans un moment où il se détaillait à lui-même des expériences d'agriculture à faire parmi les paysans du Brésil ? A quoi bon avoir la lâcheté de m'abuser encore ? Pour comble de douleur, je puis me dire qu'Armance a de l'amour pour moi, et mes devoirs n'en sont que plus sévères. Quoi ! si Armance était engagée, l'homme à qui elle a promis sa main eût-il souffert qu'elle passât sa vie uniquement avec moi ? Et sa joie si calme en apparence, mais si profonde et si vraie, quand hier soir je lui ai révélé le

plan de ma conduite avec Mme d'Aumale, à quoi faut-il l'attribuer? N'est-ce pas là une preuve plus claire que le jour? Et j'ai pu m'abuser! Mais j'étais donc hypocrite avec moi-même? Mais j'étais donc sur le chemin qu'ont suivi les plus vils scélérats? Quoi! hier soir, à dix heures, je n'ai pas aperçu une chose qui, quelques heures plus tard, me semble de la dernière évidence? Ah! que je suis faible et méprisable!

« Avec tout l'orgueil d'un enfant, en toute ma vie je ne me suis élevé à aucune action d'homme; et non seulement j'ai fait mon propre malheur, mais j'ai entraîné dans l'abîme l'être du monde qui m'était le plus cher. O ciel! comment s'y prendrait-on pour être plus vil que moi? » Ce moment produisit presque le délire. La tête d'Octave était comme désorganisée par une chaleur brûlante. A chaque pas que faisait son esprit, il découvrait une nouvelle nuance de malheur, une nouvelle raison pour se mépriser.

Cet instinct de bien-être qui existe toujours chez l'homme, même dans les instants les plus cruels, même au pied de l'échafaud, fit qu'Octave voulut comme s'empêcher de penser. Il se serrait la tête des deux mains, il faisait comme des efforts physiques pour ne pas penser.

Peu à peu tout lui devint indifférent, excepté le souvenir d'Armance qu'il devait fuir pour toujours, et ne jamais revoir sous quelque prétexte que ce fût. L'amour filial même, si profondément empreint dans son âme, en avait disparu.

Il n'eut plus que deux idées, quitter Armance et ne jamais se permettre de la revoir; supporter ainsi la vie un an ou deux, jusqu'à ce qu'elle fût mariée ou que la société l'eût oublié. Après quoi, comme on ne songerait plus à lui, il serait libre de finir. Tel fut le dernier sentiment de cette âme épuisée par les souffrances. Octave s'appuya contre un arbre et tomba évanoui.

Lorsqu'il revint à la vie, il éprouvait un sentiment de froid extraordinaire. Il ouvrit les yeux. Le jour commençait à poindre. Il se trouva soigné par un paysan qui tâchait de le faire revenir à lui, en l'inondant de l'eau froide qu'il allait prendre dans son chapeau, à une source voisine. Octave eut un instant de trouble, ses idées

n'étaient pas nettes : il se trouvait placé sur le revers d'un fossé, au milieu d'une clairière, dans un bois; il voyait de grandes masses arrondies de brouillards qui passaient rapidement devant lui; il ne reconnaissait point le lieu où il était.

Tout à coup tous ses malheurs se présentèrent à sa pensée. On ne meurt pas de douleur, ou il fût mort en cet instant. Il lui échappa quelques cris qui alarmèrent le paysan. La frayeur de cet homme rappela Octave au sentiment du devoir. Il ne fallait pas que ce paysan parlât. Octave prit sa bourse pour lui offrir quelque argent; il dit à cet homme, qui paraissait avoir pitié de son état, qu'il se trouvait dans le bois à cette heure, par suite d'un pari imprudent, et qu'il était fort important pour lui qu'on ne sût pas que la fraîcheur de la nuit l'avait incommodé.

Le paysan avait l'air de ne pas comprendre.

« Si l'on sait que je me suis évanoui, dit Octave, on se moquera de moi.

— Ah! j'entends, dit le paysan, comptez que je ne soufflerai mot, il ne sera pas dit que je vous aie fait perdre votre pari. Il est heureux pour vous cependant que je sois passé, car ma foi vous aviez l'air mort. » Octave, au lieu de l'écouter, regardait sa bourse. C'était une nouvelle douleur, c'était un présent d'Armance; il avait du plaisir à sentir sous ses doigts chacune des petites perles d'acier qui étaient attachées au tissu sombre.

Dès que le paysan l'eut quitté, Octave rompit une jeune tige de châtaignier, avec laquelle il fit un trou dans la terre; il se permit de donner un baiser à la bourse, présent d'Armance, et il l'enterra au lieu même où il s'était évanoui. « Voilà, se dit-il, ma première action vertueuse. Adieu, adieu pour la vie, chère Armance! Dieu sait si je t'ai aimée! »

XVIII

Un mouvement instinctif le précipita vers le château. Il sentait confusément que raisonner avec lui-même était le plus grand des maux; mais il avait vu quel

était son devoir, et il comptait se trouver le courage nécessaire pour accomplir les actions qui se présenteraient, quelles qu'elles fussent. Il justifia son retour au château, que lui inspirait l'horreur de se trouver seul, par l'idée que quelque domestique pouvait arriver de Paris, et dire qu'on ne l'avait pas vu dans la rue Saint-Dominique, ce qui aurait pu faire découvrir sa folie et donner de l'inquiétude à sa mère.

Octave se trouvait assez loin du château : « Ah! se dit-il en traversant le bois pour y revenir, hier encore il y avait ici des enfants qui chassaient; si quelque enfant maladroit, en tirant un oiseau derrière une haie, pouvait me tuer, je n'aurais aucun reproche à me faire. Dieu! quelles délices de recevoir un coup de fusil dans cette tête brûlante! Comme je le remercierais avant que de mourir si j'en avais le temps! »

On voit qu'il entrait un peu de folie dans la manière d'être d'Octave, ce matin-là. L'espérance romanesque d'être tué par un enfant lui fit ralentir le pas, et son âme, par l'effet d'une petite faiblesse à demi aperçue, se refusa à considérer la légitimité de cette action. Enfin il rentra au château par la petite porte du jardin, et la première personne qu'il aperçut, ce fut Armance. Il demeura immobile, son sang se glaça, il ne croyait pas la rencontrer sitôt. Dès qu'elle l'aperçut de loin, Armance accourut en souriant; elle avait la grâce et la légèreté d'un oiseau; jamais il ne l'avait trouvée si jolie; elle songeait à ce qu'il lui avait dit la veille sur sa liaison avec Mme d'Aumale.

« Je la vois donc pour la dernière fois », se dit Octave, et il la regardait avidement. Le grand chapeau de paille d'Armance, sa taille noble, les grosses boucles de cheveux qui s'échappaient sur ses joues, et faisaient un contraste charmant avec ses regards si pénétrants et cependant si doux, il cherchait à tout graver dans son âme. Mais ces regards si riants à mesure qu'Armance approchait perdaient bien vite leur air de bonheur. Elle trouvait quelque chose de sinistre dans la manière d'être d'Octave. Elle remarqua que ses vêtements étaient trempés d'eau

Elle lui dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

« Qu'avez-vous, mon cousin ? » En prononçant ces mots si simples, elle put à peine retenir ses larmes, tant elle apercevait une étrange expression dans ses regards. « Mademoiselle, lui répondit-il d'un air glacial, vous me permettrez de n'être pas fort sensible à un intérêt qui s'attache à moi comme pour me priver de toute liberté. Il est vrai, j'arrive de Paris, et mes habits sont mouillés : si ces explications ne suffisent pas à la curiosité, j'en donnerai de plus détaillées.... » Ici la cruauté d'Octave fut arrêtée malgré lui.

Armance, dont les traits étaient d'une mortelle pâleur, semblait faire de vains efforts pour s'éloigner; elle chancelait visiblement et était sur le point de tomber. Il s'approcha pour lui donner le bras; Armance le regardait avec des yeux mourants, mais qui d'ailleurs semblaient incapables d'aucune idée.

Octave prit sa main avec assez de brusquerie, la plaça sous son bras et marcha vers le château. Mais il sentait que les forces lui manquaient aussi; prêt à tomber lui-même, il eut cependant le courage de lui dire : « Je vais partir, je dois partir pour un long voyage en Amérique; j'écrirai; je compte sur vous pour consoler ma mère; dites-lui que je reviendrai certainement. Quant à vous, mademoiselle, on a prétendu que j'avais de l'amour pour vous; je suis bien éloigné d'avoir une telle prétention. D'ailleurs, l'ancienne amitié qui nous unit devait suffire, ce me semble, pour s'opposer à la naissance de l'amour. Nous nous connaissons trop bien pour avoir l'un pour l'autre ces sortes de sentiments qui supposent toujours un peu d'illusion. »

En ce moment Armance se trouva hors d'état de marcher; elle releva ses yeux baissés et regarda Octave; ses lèvres tremblantes et pâles semblaient vouloir prononcer quelques mots. Elle voulut s'appuyer sur la caisse d'un oranger, mais elle n'eut pas la force de se retenir; elle glissa et tomba près de cet oranger, privée de tout sentiment

Sans la secourir aucunement, Octave resta immobile à la regarder; elle était profondément évanouie, ses yeux si beaux étaient encore à demi ouverts, les contours de cette bouche charmante avaient conservé l'ex-

pression d'une douleur profonde. Toute la rare perfection de ce corps délicat se trahissait sous un simple vêtement du matin. Octave remarqua une petite croix de diamants qu'Armance portait ce jour-là pour la première fois.

Il eut la faiblesse de prendre sa main. Toute sa philosophie avait disparu. Il vit que la caisse de l'oranger le dérobait à la curiosité des habitants du château; il se mit à genoux à côté d'Armance : « Pardon, ô mon cher ange, dit-il à voix basse et en couvrant de baisers cette main glacée, jamais je ne t'ai tant aimée! »

Armance fit un mouvement; Octave se releva comme par un effort convulsif : bientôt Armance put marcher, et il la reconduisit au château sans oser la regarder. Il se reprochait amèrement l'indigne faiblesse à laquelle il venait d'être entraîné; si Armance s'en était aperçue, toute la cruauté de ses propos devenait inutile. Elle se hâta de le quitter en rentrant au château.

Octave disparaîtra pour aller combattre en Grèce, comme Byron; il laisse Armance affligée douloureusement et plus invinciblement passionnée. Il fait à Paris ses préparatifs, tourmenté, désespéré, presque jusqu'à la folie. La veille de son départ, il offusque dans la loge de Mme d'Aumale au Théâtre Italien la fatuité d'un M. de Crèveroche; d'où, un duel au Bois de Meudon; Octave tue son adversaire, mais est très grièvement blessé. Se croyant perdu, mais heureux de ne pas quitter Armance, il écrit de Clamart à sa cousine et l'appelle auprès de lui avec sa mère; puis il rédige avec son sang un acte par lequel il institue sa cousine son héritière universelle, et fait signer deux témoins pour que l'acte soit valide : son témoin dans le duel, M. Dolier, est parti pour chercher des chirurgiens.

XXII

Comme les témoins achevaient de signer, il s'évanouit de nouveau; les paysans fort inquiets étaient allés chercher leur curé. Enfin deux chirurgiens arrivèrent de Paris et jugèrent qu'Octave était fort mal. Ces messieurs furent frappés de l'ennui qu'il y aurait pour eux à venir chaque jour à Clamart, et décidèrent que le blessé serait transporté à Paris.

Octave avait expédié sa lettre à Armance par un

jeune paysan de bonne volonté qui prit un cheval à la poste et promit d'être, en moins de deux heures, au château d'Andilly. Cette lettre précéda M. Dolier, qui était resté longtemps à Paris pour trouver des chirurgiens. Le jeune paysan sut fort bien se faire introduire auprès de Mlle Zohiloff sans faire de bruit dans la maison. Elle lut la lettre. A peine eut-elle la force de faire quelques questions. Tout son courage l'avait abandonnée.

Elle se trouvait, en recevant cette fatale nouvelle, dans cette disposition au découragement qui suit les grands sacrifices commandés par le devoir, mais qui n'ont produit qu'une situation tranquille et sans mouvement. Elle cherchait à s'accoutumer à la pensée de ne jamais revoir Octave, mais l'idée de sa mort ne s'était point présentée à elle. Cette dernière rigueur de la fortune la prit au dépourvu.

En écoutant les détails fort alarmants que donnait le jeune paysan, ses sanglots l'étouffaient, et Mmes de Bonnivet et de Malivert étaient dans la pièce voisine! Armance frémit de l'idée d'en être entendue et de paraître à leurs yeux dans l'état où elle se trouvait. Cette vue eût donné la mort à Mme de Malivert, et plus tard, Mme de Bonnivet en eût fait une anecdote tragique et touchante fort désagréable pour l'héroïne.

Mlle de Zohiloff ne pouvait, dans aucun cas, laisser voir à une mère malheureuse cette lettre écrite avec le sang de son fils. Elle s'arrêta à l'idée de venir à Paris et de se faire accompagner par une femme de chambre. Cette femme l'encouragea à prendre le jeune paysan avec elle dans la voiture. Je ne dirai rien des tristes détails qui lui furent répétés pendant ce voyage. On arriva dans la rue Saint-Dominique.

Elle frémit en apercevant de loin la maison dans une chambre de laquelle Octave rendait peut-être le dernier soupir. Il se trouva qu'il n'était point encore arrivé; Armance n'eut plus de doutes, elle le crut mort dans la chaumière du paysan de Clamart. Son désespoir l'empêchait de donner les ordres les plus simples; elle parvint enfin à dire qu'il fallait préparer un lit dans le

salon. Les domestiques étonnés lui obéissaient sans la comprendre.

Armance avait envoyé chercher une voiture, et ne songeait qu'à trouver un prétexte qui lui permît d'aller à Clamart. Tout lui parut devoir céder à l'obligation de secourir Octave dans ses derniers moments s'il vivait encore. « Que me fait le monde et ses vains jugements? se disait-elle; je ne le ménageais que pour lui; et d'ailleurs, si l'opinion est raisonnable, elle doit m'approuver. »

Comme elle allait partir, à un grand bruit qui se fit à la porte cochère, elle comprit qu'Octave arrivait. La fatigue causée par le mouvement du voyage l'avait fait retomber dans un état d'insensibilité complète. Armance, entr'ouvrant une fenêtre qui donnait sur la cour, aperçut entre les épaules des paysans qui portaient le brancard, la figure pâle d'Octave profondément évanoui. Cette tête inanimée qui suivait le mouvement du brancard et allait de côté et d'autre sur l'oreiller, fut un spectacle trop cruel pour Armance, qui tomba sans mouvement sur la fenêtre.

Lorsque les chirurgiens, après avoir posé le premier appareil, vinrent lui rendre compte de l'état du blessé comme à la seule personne de la famille qui fût dans la maison, ils la trouvèrent silencieuse, les regardant fixement, ne pouvant répondre, et dans un état qu'ils jugèrent voisin de la folie.

Elle n'ajouta pas la moindre foi à tout ce qu'ils lui dirent; elle croyait ce qu'elle avait vu. Cette personne si raisonnable avait perdu tout empire sur elle-même. Étouffée par ses sanglots, elle relisait sans cesse la lettre d'Octave. Dans l'égarement de sa douleur, en présence d'une femme de chambre, elle osait la porter à ses lèvres. A force de relire cette lettre, Armance y vit l'ordre de la brûler.

Jamais sacrifice ne fut plus pénible; il fallait donc se séparer de tout ce qui lui resterait d'Octave; mais il l'avait désiré. Malgré ses sanglots, Armance entreprit de copier cette lettre, elle s'interrompait à chaque ligne, pour la presser contre ses lèvres. Enfin, elle eut le courage de la brûler sur le marbre de sa petite

table; elle en recueillit les cendres précieusement. Le domestique d'Octave, le fidèle Voreppe, sanglotait auprès de son lit; il se souvint qu'il avait une seconde lettre écrite par son maître : c'était le testament. Ce papier avertit Armance qu'elle n'était pas seule à souffrir. Il fallait repartir pour Andilly, et aller porter des nouvelles d'Octave à sa mère. Elle passa devant le lit du blessé dont l'extrême pâleur et l'immobilité semblaient annoncer la mort prochaine; cependant il respirait encore. L'abandonner en cet état aux soins des domestiques et d'un petit chirurgien du voisinage, qu'elle avait fait appeler, fut le sacrifice le plus pénible de tous.

En arrivant à Andilly, Armance trouva M. Dolier qui n'avait pas encore vu la mère d'Octave; Armance avait oublié que ce matin-là toute la société avait fait la partie d'aller au château d'Ecouen. On attendit longtemps le retour de ces dames, et M. Dolier eut le temps de dire ce qui s'était passé le matin : il ne savait pas l'objet de la querelle avec M. de Crèveroche.

Enfin on entendit les chevaux rentrant dans la cour. M. Dolier voulut se retirer pour ne paraître que dans le cas où M. de Malivert désirerait sa présence. Armance, de l'air le moins alarmé qu'elle put prendre, annonça à Mme de Malivert que son fils venait de faire une chute de cheval dans une promenade du matin, et s'était cassé un os du bras droit. Mais ses sanglots, que dès la seconde phrase elle ne fut plus maîtresse de retenir, démentaient son récit à chaque mot.

Il serait superflu de parler du désespoir de Mme de Malivert; le pauvre marquis était atterré. Mme de Bonnivet, fort touchée elle-même, et qui voulut absolument les suivre à Paris, ne pouvait lui rendre le moindre courage. Mme d'Aumale s'était échappée au premier mot de l'accident d'Octave, et galopait sur la route de la barrière de Clichy; elle arriva rue Saint-Dominique longtemps avant la famille, apprit toute la vérité du domestique d'Octave, et disparut quand elle entendit la voiture de Mme de Malivert s'arrêter à la porte.

Les chirurgiens avaient dit que dans l'état de faiblesse extrême où se trouvait le blessé, toute émotion

forte devait être soigneusement évitée. Mme de Malivert passa derrière le lit de son fils de manière à le voir sans être aperçue.

Elle se hâta de faire appeler son ami, le célèbre chirurgien Duquerrel : le premier jour, cet homme habile augura bien des blessures d'Octave; on espéra dans la maison. Pour Armance, elle avait été frappée dès le premier instant, et ne se fit jamais la moindre illusion. Octave, ne pouvant lui parler en présence de tant de témoins, une fois essaya de lui serrer la main.

Le cinquième jour le tétanos parut. Dans un moment où un redoublement de fièvre lui donnait des forces, Octave pria fort sérieusement M. Duquerrel de lui dire la vérité.

Ce chirurgien, homme d'un vrai courage et plus d'une fois atteint lui-même sur les champs de bataille par la lance du Cosaque, lui répondit : « Monsieur, je ne vous cacherai pas qu'il y a du danger, mais j'ai vu plus d'un blessé dans votre état résister au tétanos.

— Dans quelle proportion? reprit Octave.

— Puisque vous voulez finir en homme, dit M. Duquerrel, il y a deux à parier contre un que dans trois jours vous ne souffrirez plus ; si vous avez à vous réconcilier avec le ciel, c'est le moment. » Octave resta pensif après cette déclaration ; mais bientôt un sentiment de joie et un sourire très marqué succédèrent à ses réflexions. L'excellent Duquerrel fut alarmé de cette joie qu'il prit pour un commencement de délire.

XXIII

Jusqu'à ce moment, Armance n'avait jamais vu son cousin qu'en présence de sa mère. Ce jour-là, après la sortie du chirurgien, Mme de Malivert crut apercevoir dans les yeux d'Octave une force inusitée et le désir de parler à Mlle de Zohiloff. Elle pria sa jeune parente de la remplacer un instant auprès de son fils, pendant qu'elle irait écrire dans la pièce voisine un mot indispensable.

Octave suivit sa mère des yeux; dès qu'il ne la vit

plus : « Chère Armance, dit-il, je vais mourir; ce moment a quelques privilèges, et vous ne vous offenserez pas de ce que je vais vous dire pour la première fois de ma vie; je meurs comme j'ai vécu, en vous aimant avec passion; et la mort m'est douce, parce qu'elle me permet de vous faire cet aveu. »

Le saisissement d'Armance l'empêcha de répondre; les larmes inondèrent ses yeux et, chose étrange, ces larmes étaient de bonheur. — « L'amitié la plus dévouée et la plus tendre, lui dit-elle enfin, attache ma destinée à la vôtre. — J'entends, reprit Octave, je suis doublement heureux de mourir. Vous m'accordez votre amitié, mais votre cœur appartient à un autre, à cet homme heureux qui a reçu la promesse de votre main. »

L'accent d'Octave était trop plein de malheur; Armance n'eut pas le courage de l'affliger en ce moment suprême. « Non, mon cher cousin, lui dit-elle, je ne puis avoir pour vous que de l'amitié; mais personne sur la terre ne m'est plus cher que vous ne l'êtes. — Et le mariage dont vous m'aviez parlé? dit Octave. — Je ne me suis permis dans toute ma vie que ce seul mensonge, et je vous supplie de me le pardonner. Je n'ai vu que ce moyen de résiter à un projet qu'avait inspiré à Mme de Malivert l'excès de sa prévention pour moi. Jamais je ne serai sa fille, mais jamais je n'aimerai personne plus que je ne vous aime; c'est à vous, mon cousin, de voir si vous voulez de mon amitié à ce prix. — Si je devais vivre, je serais heureux. — J'ai encore une condition à faire, ajouta Armance. Pour que j'ose goûter sans contrainte le bonheur d'être parfaitement sincère avec vous, promettez-moi que si le ciel nous accorde votre guérison, jamais il ne sera question de mariage entre nous. — Quelle étrange condition! dit Octave. Voudriez-vous encore me jurer que vous n'avez d'amour pour personne? — Je vous jure, reprit Armance les larmes aux yeux, que de ma vie je n'ai aimé qu'Octave, et qu'il est de bien loin ce que je chéris le plus au monde; mais je ne puis avoir pour lui que de l'amitié, ajouta-t-elle en rougissant beaucoup du mot qui venait de lui échapper, et jamais je ne pourrai lui accorder ma confiance, s'il ne me donne sa parole

d'honneur que, quoi qu'il puisse arriver, de sa vie, il ne fera aucune démarche directe ou indirecte pour obtenir ma main. — Je vous le jure, dit Octave profondément étonné,... mais Armance me permettra-t-elle de lui parler de mon amour? — Ce sera le nom que vous donnerez à notre amitié, dit Armance avec un regard enchanteur. — Il n'y a que peu de jours, reprit Octave, que je sais que je vous aime. Ce n'est pas que, depuis longtemps, jamais cinq minutes aient passé sans que le souvenir d'Armance vînt décider si je devais m'estimer heureux ou malheureux; mais j'étais aveugle.

« Un instant après notre conversation dans le bois d'Andilly, une plaisanterie de Mme d'Aumale me prouva que je vous aimais. Cette nuit-là, j'éprouvai ce que le désespoir a de plus cruel, je croyais devoir fuir, je pris la résolution de vous oublier et de partir. Le matin en rentrant de la forêt, je vous rencontrai dans le jardin du château, et je vous parlai avec dureté, afin que votre juste indignation contre un procédé si atroce me donnât des forces contre le sentiment qui me retenait en France. Si vous m'aviez adressé une seule de ces paroles si douces que vous me disiez quelquefois, si vous m'aviez regardé, jamais je n'aurais retrouvé le courage qu'il me fallait pour partir. Me pardonnez-vous? — Vous m'avez rendue bien malheureuse, mais je vous avais pardonné avant l'aveu que vous venez de me faire. »

Un seul mot venait de changer du tout au tout la position d'Octave et d'Armance; et comme, depuis longtemps, penser l'un à l'autre occupait tous les instants de leur existence, un étonnement rempli de charmes leur faisait oublier le voisinage de la mort; ils ne pouvaient se dire un mot sans découvrir de nouvelles raisons de s'aimer.

Ainsi le voisinage de la mort a engagé Octave à violer son serment de ne jamais aimer; mais, une fois revenu à la santé, il songe à son ancien serment. De son côté, Armance a des doutes : pourquoi son cousin avait-il voulu fuir jusqu'en Grèce? En même temps, le plus jeune des Bonnivet, dévot, hypocrite, jaloux d'Octave, et l'oncle de ce dernier, le commandeur de Soubirane, complotent contre le bonheur d'Octave et d'Armance. Le commandeur surprend

Armance, une nuit qu'elle épie son cousin, et s'imagine qu'elle sort de chez Octave, qu'elle est la maîtresse de celui-ci. Octave, qui ne veut pas qu'Armance soit compromise, l'épousera sans tarder, mais ses accès d'humeur noire le reprennent, fréquents et effrayants à la fois. Un jour, les yeux égarés, les lèvres tremblantes de mouvements convulsifs, il crie à sa cousine qu'il est un *monstre* et se promet de lui faire par lettre la confession mystérieuse qui doit tout expliquer. Il écrit la lettre, et ne l'envoie pas, mais en revanche il en découvre une autre, fabriquée par de Soubirane sur l'inspiration du chevalier de Bonnivet, et signée Armance : dans cette lettre Mlle de Zohiloff avoue à son amie Méry de Tersan qu'elle fait en épousant son cousin « un arrangement raisonnable et avantageux », et se peint sous des traits fort défavorables ; c'est pour l'infortuné Octave le dernier coup ; le roman va finir : Octave accomplira son devoir en épousant Armance, puis il disparaîtra à jamais :

XXXI

Octave était tenu à un grand nombre de démarches nécessaires auprès de grands-parents qu'il savait désapprouver extrêmement son mariage. Dans les circonstances ordinaires, rien n'eût été plus pénible pour lui. Il fût sorti malheureux et presque dégoûté du bonheur, des hôtels de ses illustres parents. A son grand étonnement, il observa, en remplissant ces devoirs, que rien ne lui était pénible; c'est que rien ne lui inspirait plus d'intérêt. Il était mort au monde.

Depuis l'inconstance d'Armance, les hommes étaient pour lui des êtres d'une espèce étrangère. Rien ne pouvait l'émouvoir, pas plus les malheurs de la vertu que la prospérité du crime. Une voix secrète lui disait : Ces malheureux le sont moins que toi.

Octave s'acquitta avec une indifférence admirable de ce que la civilisation moderne a entassé de démarches sottes pour gâter un beau jour. Le mariage se fit.

Profitant d'un usage qui commence à s'établir, Octave partit aussitôt avec Armance pour la terre de Malivert, située en Dauphiné; et dans le fait il la conduisit à Marseille. Là il lui apprit qu'il avait fait vœu d'aller montrer en Grèce que, malgré son dégoût pour les manières militaires, il pouvait manier une épée. Armance était si heureuse depuis son mariage, qu'elle consentit sans

désespoir à cette séparation momentanée. Octave lui-même, ne pouvant se dissimuler le bonheur d'Armance, eut la faiblesse, bien grande à ses yeux, de retarder son départ de huit jours, qu'il employa à visiter avec elle la Sainte-Baume, le château Borelli et les environs de Marseille. Il était attendri du bonheur de sa jeune épouse. « Elle joue la comédie, se disait-il, et sa lettre à Méry me le prouve évidemment; mais elle la joue si bien! » Il eut des moments d'illusion où la félicité parfaite d'Armance finissait par le rendre heureux. « Quelle autre femme au monde, se disait Octave, même par des sentiments plus sincères, pourrait me donner autant de bonheur? »

Enfin il fallut se séparer; à peine embarqué, Octave paya cher ces moments d'illusion. Pendant quelques jours, il ne se trouva plus le courage de mourir. « Je serais le dernier des hommes, se disait-il et un lâche à mes propres yeux, si d'après ma condamnation par le sage Dolier, je ne rends pas bientôt Armance à la liberté. Je perds peu de chose à quitter la vie, ajoutait-il en soupirant; si Armance joue l'amour avec tant de grâce, ce n'est qu'une réminiscence, elle se rappelle ce qu'elle sentait pour moi autrefois. Je n'aurais pas tardé à l'ennuyer. Elle m'estime probablement, mais n'a plus pour moi de sentiment passionné, et ma mort l'affligera sans la mettre au désespoir. » Cette cruelle certitude finit par faire oublier à Octave la divine beauté d'Armance enivrée de bonheur, et *se pâmant* dans ses bras la veille de son départ. Il reprit le courage et, dès le troisième jour de navigation, avec le courage la tranquillité reparut. Le vaisseau se trouvait par le travers de l'île de Corse. Le souvenir d'un grand homme mort si malheureux apparut à Octave et vint lui rendre de la fermeté. Comme il pensait à lui sans cesse, il l'eut presque pour témoin de sa conduite. Il feignit une maladie mortelle.

Heureusement le seul officier de santé qu'on eût à bord était un vieux charpentier qui prétendait se connaître à la fièvre, et il fut le premier trompé par le délire et l'état affreux d'Octave. Grâce à quelques moments d'affectation, Octave vit au bout de huit jours

qu'on désespérait de son retour à la vie. Il fit appeler le capitaine dans ce qu'on appelait un de ses moments lucides, et dicta son testament, que signèrent comme témoins les neuf personnes composant l'équipage.

Octave avait eu le soin de déposer un testament semblable chez un notaire de Marseille. Il laissait tout ce dont il pouvait disposer à sa femme, sous la condition bizarre qu'elle se remarierait dans les vingt mois qui suivraient son décès. Si Mme Octave de Malivert ne jugeait pas à propos de remplir cette condition, il priait sa mère d'accepter sa fortune.

Après avoir signé son testament en présence de tout l'équipage, Octave tomba dans une grande faiblesse et demanda les prières des agonisants, que quelques matelots italiens récitèrent auprès de lui. Il écrivit à Armance, et mit dans sa lettre celle qu'il avait eue le courage de lui écrire dans un café de Paris, et la lettre à son amie Méry de Tersan qu'il avait surprise dans la caisse de l'oranger. Jamais Octave n'avait été sous le charme de l'amour le plus tendre comme dans ce moment suprême. Excepté le genre de sa mort, il s'accorda le bonheur de tout dire à son Armance. Octave continua à languir pendant plus d'une semaine, chaque jour il se donnait le nouveau plaisir d'écrire à son amie. Il confia ses lettres à plusieurs matelots, qui lui promirent de les remettre eux-mêmes à son notaire à Marseille.

Un mousse du haut de la vigie cria : *Terre* ! C'était le sol de la Grèce et les montagnes de la Morée que l'on apercevait à l'horizon. Un vent frais portait le vaisseau avec rapidité. Le nom de la Grèce réveilla le courage d'Octave : « Je te salue, se dit-il, ô terre des héros ! » Et à minuit, le 3 de mars, comme la lune se levait derrière le mont Kalos, un mélange d'opium et de digitale préparé par lui, délivra doucement Octave de cette vie qui avait été pour lui si agitée. Au point du jour, on le trouva sans mouvement sur le pont, couché sur quelques cordages. Le sourire était sur ses lèvres, et sa rare beauté frappa jusqu'aux matelots chargés de l'ensevelir. Le genre de sa mort ne fut soupçonné en France que de la seule Armance. Peu après, le marquis de Malivert

étant mort, Armance et Mme de Malivert prirent le voile dans le même couvent.

Ainsi le roman s'achève sans que nous connaissions le fatal secret du malheureux Octave. Beyle l'a expliqué dans sa *Correspondance* : le jeune comte est atteint de l'incapacité physique qui annule le mariage ; il est « babilan » (Stendhal, après de Brosses, a cru que ce mot italien signifiait un « mari de non-valeur », alors qu'il veut dire : un niais, un bêta). Quand on sait cela, tout s'éclaire ; quand on ne le sait pas, bien des choses paraissent trop étranges ou trop obscures. L'auteur a bien essayé de faire transparaître « le fait de babilanisme », mais pas assez pour qu'il fût compris. De là une des principales causes de l'insuccès du roman, qui contient cependant tant de pages sincères, naïvement passionnées et attendries, et où la maladie romantique est peinte avec une « aggravation » qui la rend encore plus douloureuse.

PROMENADES DANS ROME
(1829)

On a lu dans notre *Notice* (p. 28) comment le plan primitif des *Promenades dans Rome* avait été modifié avant de fournir la matière des deux volumes publiés par Delaunay en 1829. De 1831 à 1841, Beyle retoucha son ouvrage, supprima certaines parties, en ajouta d'autres; ces changements ont été introduits dans l'édition de 1853, dont nous nous sommes servi.

« A défaut du talent et de l'éloquence qui lui manquent, déclare l'*Avertissement*, l'auteur a mis beaucoup d'attention à visiter les monuments de la ville éternelle. » Il a mis aussi beaucoup d'attention à en étudier l'histoire, et, non content de nous faire visiter les chefs-d'œuvre, il nous résume ce qu'il sait sur chacun d'eux. Là ne se bornent pas pour lui ses devoirs de cicerone; les renseignements de toute nature étaient si nombreux que Beyle en 1829 disait : « Aucun être bien élevé n'ira à Rome sans acheter mon itinéraire. » Il affirme en 1835 que pas une famille anglaise qui visite Rome ne se passe des *Promenades*. Surtout Beyle ne laisse passer aucun prétexte de nous livrer ses impressions, ses émotions, ses sentiments. Dans ces deux volumes non pas écrits, comme il le déclare, « sur les lieux ou le soir en rentrant », mais composés en 1828 et 1829 à Paris dans la chambre de l'Hôtel de Valois, puis revus, corrigés et augmentés à Civita-Vecchia et à Rome, il y a de tout : critique artistique, littéraire, musicale, histoire ancienne et moderne, tableaux de mœurs, contes et nouvelles, etc., etc. Il y a Beyle tout entier, en un mot, se laissant aller au plaisir de causer, de s'étudier devant nous, de retrouver les sensations disparues, les rêveries envolées, les souvenirs lointains et charmants. C'est dire qu il est impossible de dégager un plan dans les *Promenades*; nous nous contenterons de cueillir çà et là quelques fragments, en les faisant précéder des titres que leur donne la *Table des Matières* de l'édition de 1853.

[LE COLYSÉE]

Rome, 16 août (1827). — Le Colysée offre trois ou quatre points de vue tout à fait différents. Le plus beau peut-être est celui qui se présente au curieux

lorsqu'il est dans l'arène où combattaient les gladiateurs, et qu'il voit ces ruines immenses s'élever tout autour de lui. Ce qui m'en touche le plus, c'est ce ciel d'un bleu si pur que l'on aperçoit à travers les fenêtres du haut de l'édifice vers le nord.

Il faut être seul dans le Colysée; souvent vous serez gêné par les murmures pieux des dévots qui, par troupes de quinze ou vingt, font les stations du Calvaire, ou par un capucin qui, depuis Benoît XIV, qui restaura cet édifice, vient prêcher ici le vendredi. Tous les jours, excepté au moment de la sieste ou le dimanche, vous rencontrez des maçons servis par des galériens; car il faut toujours réparer quelque coin de ruine qui s'écroule. Mais cette vue singulière finit par ne pas nuire à la rêverie.

On monte dans les couloirs des étages supérieurs par des escaliers assez bien réparés. Mais, si l'on n'a pas de guide (et à Rome tout cicerone tue le plaisir), on est exposé à passer sur des voûtes bien amincies par les pluies et qui peuvent s'écrouler. Parvenu au plus haut étage des ruines, toujours du côté du nord, on aperçoit vis-à-vis de soi, derrière de grands arbres et presque à la même hauteur, San-Pietro in Vincoli, église célèbre par le tombeau de Jules II et le *Moïse* de Michel-Ange.

Au midi, le regard passe par-dessus les ruines de l'amphithéâtre, qui, de ce côté, sont beaucoup plus basses, et va s'arrêter au loin dans la plaine, sur cette sublime basilique de Saint-Paul, incendiée dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823. Elle est à demi cachée par de longues files de cyprès. Cette église fut bâtie au lieu même où l'on enterra, après son martyre, l'homme dont la parole a créé ce fleuve immense qui, sous le nom de religion chrétienne, vient encore aujourd'hui se mêler à toutes nos affections. La qualité de *saint*, qui une fois fut le comble de l'honneur, nuit aujourd'hui à saint Paul. Cet homme a eu sur le monde une bien autre influence que César ou Napoléon. Comme eux, pour avoir le plaisir de commander, il s'exposait à une mort probable. Mais le danger qu'il courait n'était pas *beau* comme celui des soldats.

Du haut des ruines du Colysée, on vit à la fois avec Vespasien qui le bâtit, avec saint Paul, avec Michel-Ange. Vespasien, triomphant des Juifs, a passé sur la voie Sacrée, près de cet arc de triomphe, élevé à son fils Titus, et que, de nos jours encore, le Juif évite dans sa course. Ici, plus près, est l'arc de Constantin; mais il fut construit par des architectes déjà barbares : la décadence commençait pour Rome et pour l'Occident.

Je le sens trop, de telles sensations peuvent s'indiquer, mais ne se communiquent point. Ailleurs ces souvenirs pourraient être communs; pour le voyageur placé sur ces ruines, ils sont immenses et pleins d'émotions. Ces pans de murs, noircis par le temps, font sur l'âme l'effet de la musique de Cimarosa, qui se charge de rendre sublimes et touchantes les paroles vulgaires d'un *libretto*. L'homme le plus fait pour les arts, J.-J. Rousseau, par exemple, lisant à Paris la description la plus sincère du Colysée, ne pourrait s'empêcher de trouver l'auteur ridicule à cause de son exagération; et, pourtant, celui-ci n'aurait été occupé qu'à se rapetisser et avoir peur de son lecteur.

Je ne parle pas du vulgaire, né pour admirer le pathos de Corinne; les gens un peu délicats ont ce malheur bien grand au XIXe siècle : quand ils aperçoivent de l'exagération, leur âme n'est plus disposée qu'à inventer de l'ironie.

Pour donner une idée quelconque des restes de cet édifice immense, plus beau peut-être aujourd'hui qu'il tombe en ruines, qu'il ne le fut jamais dans toute sa splendeur (alors ce n'était qu'un théâtre, aujourd'hui c'est le plus beau vestige du peuple romain), il faudrait connaître les circonstances de la vie du lecteur. Cette description du Colysée ne peut se tenter que de vive voix, quand on se trouve après minuit, chez une femme aimable, en bonne compagnie, et qu'elle et les femmes qui l'entourent veulent bien écouter avec une bienveillance marquée. D'abord le conteur se commande une attention pénible, ensuite il ose être ému; les images se présentent en foule, et les spectateurs entrevoient, par les yeux de l'âme, ce dernier reste encore vivant du plus grand peuple du monde. On

peut faire aux Romains la même objection qu'à Napoléon. Ils furent criminels quelquefois, mais jamais l'homme n'a été plus grand.

Quelle duperie de parler de ce qu'on aime! Que peut-on gagner? le plaisir d'être ému soi-même un instant par le reflet de l'émotion des autres. Mais un sot, piqué de vous voir parler tout seul, peut inventer un mot plaisant qui vient salir vos souvenirs. De là peut-être cette pudeur de la vraie passion que les âmes communes oublient d'imiter quand elles jouent la passion....

[CARACTÈRE CALABROIS : LE PRÉFET ET LE PAYSAN]

Rome, 2 novembre (1827). — Un préfet du roi Murat nous racontait ce soir qu'un Calabrois, *homme honnête et bon*, était venu lui proposer un jour, dans la simplicité de son cœur, de faire assassiner à frais communs son ennemi, dont il venait de découvrir la retraite, et que le préfet cherchait de son côté parce que le ministre de la police lui avait donné l'ordre de l'arrêter. Mme L*** s'est fait répéter les mots *bon* et *honnête*, ils étaient dits de bonne foi. On peut être bon et honnête à Cosenza ou à Pizzo, tout en faisant assassiner son ennemi. Du temps des Guise, on pensait ainsi à Paris; et il n'y a pas cinquante ans que la bonne compagnie de Naples avait encore ces idées : tel était le point d'honneur. Ne pas se venger dans certains cas par l'assassinat, c'était comme à Paris recevoir un soufflet sans en demander raison.

Voilà le plaisir de voyager. Je m'émerveille de cette anecdote, que je crois véritable; racontée à Paris, elle m'eût fait hausser les épaules.

Dans les petites villes à partir de la frontière de Toscane vers Pérouse, jusqu'à Reggio de Calabre et Otrante, un différend pour un mur mitoyen produit des injures qui blessent si profondément ces cœurs sensibles et sombres (à la façon de J.-J. Rousseau dans ses dernières années), qu'il faut du sang. Le préfet napolitain, notre ami, reprochait à un paysan de ne pas

payer ses impôts. « Que voulez-vous que je fasse, monsieur? répondit le paysan, la grande route ne produit rien. Il ne passe personne; j'y vais cependant souvent avec mon fusil; mais je vous promets d'y aller chaque soir, jusqu'à ce que j'aie ramassé les treize ducats qu'il vous faut. » Notez bien, si vous voulez comprendre les contemporains de Cimarosa, que ce paysan n'a pas la moindre idée qu'il doit légitimement ces treize ducats au roi, qui pour ce prix-là donne la justice, l'administration publique, etc., etc. Il regarde le roi comme un homme heureux qui occupe une belle place anciennement établie; cet homme heureux est le plus fort, et par le moyen de ses gendarmes extorque de lui, paysan des Calabres, treize ducats, qu'il aimerait bien mieux employer à faire dire des messes pour l'âme de son père. Le droit du roi sur les treize ducats lui semble absolument le même que celui que lui, paysan, exerce sur la grande route, la *force*.

Quelle distance de ces idées à celles qui, depuis la vente des biens nationaux, règnent dans les villages de France!

Comment voulez-vous établir un gouvernement constitutionnel parmi de tels êtres? Grâce au climat et à la race des hommes (ce sont des Grecs), l'éducation fera en dix ans à Naples ce qu'elle ne peut opérer qu'après un demi-siècle en Bohême. Un Frédéric II, avec dix ans d'enseignement mutuel, placerait ce pays à la hauteur des chambres. Le *carbonarisme* n'est peut-être qu'un enseignement mutuel auquel le *danger* donne une sanction étonnante (on fusille encore dans les Calabres en juin 1827). C'est la canaille élevée par les moines qui est abominable; n'oubliez pas que beaucoup de petites villes renferment des hommes qui, au besoin, suivraient la ligne des Mirabeau, des Babeuf, des Dupont de Nemours. Je citerai M. le colonel Tocco, parce qu'il est en lieu de sûreté. Comment voulez-vous engager un tel peuple à se battre pour *l'honneur*? Il se battra pour se venger de son ennemi ou pour obéir à san Gennaro. Notez que son imagination est si vive, qu'elle en est folle; il se fait une image terrible de la douleur et des blessures.

Quant à se battre pour son roi, vous venez de voir quelles idées il se fait de cet être heureux et puissant. Que lui importe qu'il s'appelle Ferdinand ou Joachim?

[LE « CORSO » ET LES ENTERREMENTS DE BON TON]

16 décembre (1827). — La rue du Corso, envers laquelle l'odeur de choux pourris, et les haillons aperçus dans les appartements par les fenêtres, m'a rendu injuste pendant deux ans, est peut-être la plus belle de l'univers.

Un sentier dans une montagne peut être beau par la vue dont on jouit en se promenant. Le Corso est beau à cause des pierres qui sont rangées les unes au-dessus des autres. Les palais qui bordent cette rue ont beaucoup de *style*. Ce style est sublime et fort supérieur à celui de la rue Balbi de Gênes. Regent-Street, à Londres, étonne, mais ne fait aucun plaisir et n'a pas de *style*. On voit des barbares fort riches, les premiers hommes du monde pour le *steam-engine* et le jury, mais qui du reste ne sont sensibles qu'à la sombre mélancolie de l'architecture gothique, ou, ce qui revient au même, au monologue de Hamlet, tenant à la main le crâne d'Yorick.

La rue Saint-Florentin, quand on y entre par la rue Saint-Honoré, et qu'on regarde la terrasse des Tuileries, peut donner quelque idée du Corso à Rome.

Tous les enterrements de bon ton viennent y passer à la nuit tombante (vingt-trois heures et demie). Là, au milieu de cent cierges allumés, j'ai vu passer sur un brancard et la tête découverte, la jeune marquise Cesarini Sforza, spectacle atroce et que je ne n'oublierai de ma vie, mais qui fait penser à la mort, ou plutôt qui en frappe l'imagination, et par là, spectacle fort utile à qui règne en ce monde en faisant peur de l'autre.

La rue du Corso est par malheur étroite et humide, à peu près comme la rue de Provence à Paris; elle est bornée au levant par une suite de collines.

[LES « PIFERARI » RÉVEILLENT A QUATRE HEURES DU MATIN]

21 décembre (1827). — Voici quinze jours que nous sommes éveillés dès les quatre heures du matin par les *piferari* ou joueurs de cornemuse. Ces gens-là dégoûteraient de la musique. Ce sont de grossiers paysans couverts de peaux de moutons, qui descendent des montagnes des Abruzzes, et viennent donner des sérénades aux Madones de Rome, à l'occasion de la Nativité du Sauveur. Ils arrivent quinze jours avant Noël et ne partent que quinze jours après; on leur donne deux *paoli* (un franc quatre centimes) pour une sérénade de neuf jours, soir et matin. Mais, pour être bien vu des voisins et ne pas encourir une dénonciation au curé de la paroisse, tout ce qui a peur de passer pour libéral s'abonne pour deux *neuvaines*.

Rien n'est odieux comme d'être réveillé au milieu de la nuit par le son mélancolique des cornemuses de ces gens-là, il agace les nerfs comme celui de l'harmonica. Léon XII, qui en avait éprouvé l'ennui avant de monter sur le trône, leur a fait enjoindre de ne pas éveiller ses sujets avant quatre heures. Au fond de chaque boutique, à Rome, on voit une Madone éclairée le soir par deux lampes. Il n'est pas de Romain, je crois, qui n'ait aussi une Madone dans son appartement. Ils sont fort attachés à la mère du Sauveur; et, quoique la police se mêle de *protéger ce culte*, elle n'est pas encore parvenue à diminuer la ferveur du peuple. J'ai vu des artistes qui craignaient de passer pour libéraux, peindre une madone à fresque sur le mur de leur atelier, et payer quatre *paoli* aux *piferari* pour avoir deux neuvaines de sérénades. Le *piferaro* a qui j'ai eu affaire pour mon petit appartement m'a dit qu'il espérait rapporter chez lui trente écus (cent soixante et un francs), somme énorme dans les Abruzzes, et qui lui permettra de passer sept ou huit mois sans travailler. Il m'a demandé si je croyais que Napoléon fût mort; il aimait ce grand homme évidemment; cependant il a fini par me dire : « S'il eût continué à être le plus fort,

notre commerce tombait à rien (*andava a terra*) ». Il a beaucoup considéré mes pistolets étalés dans ma chambre, comme signe de noblesse. Je l'ai comblé d'aise en lui permettant de les faire jouer. La physionomie du *piferaro* est devenue tellement féroce au moment où il faisait le geste de viser avec ces pistolets, que je l'ai conduit à Mme Lampugnani. Il a eu le plus grand succès; on l'a fait dîner au cabaret voisin, et le soir il est venu répondre aux questions de ces dames sur son pays, sa famille, ce qu'il avait souffert dans les invasions des Allemands et des Napolitains, etc. Je ferais un volume de nos remarques sur les réponses du *piferaro*. Il nous a dit une chanson que les jeunes joueurs de cornemuse chantent aux belles Romaines :

Fior di castagna,
Venite ad abitare nella vigna
Che siete una bellezza di campagna [1].

Voici un couplet fait par un paysan, dont l'amie recevait les hommages d'un soldat français :

Io benedico il fior di camomilla,
Giacchè vi siete data a far la Galla,
Vi volto il tergo, e me ne vado in villa.
Fior di Gran-Turco :
Voi mi fate paura piu dell' Orco,
E credo ancor, che la fareste à un Turco [2].

Rien n'est mélancolique comme la cantilène de ces chansons; plusieurs couplets ne sont pas trop décents. M. Von*** prétend que l'on trouverait dans les poètes latins cette forme de chanson, dont le premier vers se compose du nom d'une fleur; il pense que cette forme est antérieure aux Romains.

1. Fleur de châtaignier,
Venez habiter les champs couverts de vignes,
Vous qui êtes une beauté campagnarde.

2. Je bénis la fleur de camomille,
Puisque vous vous êtes mise à faire l'orgueilleuse,
Je vous tourne le dos et m'en retourne au village.
Fleur du blé de Turquie,
Vous me causez plus de frayeur que l'ogre,
Et je crois bien que vous en causeriez à un Turc.

Pour moi, ce qui m'en touche, c'est la musique, empreinte d'une passion tellement profonde, et songeant si peu au voisin, qu'elle en est ennuyeuse. Qu'importe le voisin à l'homme passionné? il ne voit dans la nature que l'infidélité de sa maîtresse et son propre désespoir.

[MANIÈRE DE RÉPONDRE AUX CRITIQUES]

25 janvier (1828). — « Vous êtes bien fier d'avoir vu Rome six fois, me disait Paul ce matin au Forum, à propos des phrases que je viens d'écrire en abrégé. — Le plus grand malheur, ai-je répondu, qui puisse arriver pour un jardin anglais qui plaît, c'est de le connaître. Que ne donnerais-je pas pour n'avoir vu en ma vie qu'un seul tableau du Corrège, ou pour n'être jamais allé au lac de Como! » Hélas! toute science ressemble en un point à la vieillesse, dont le pire symptôme est la *science de la vie,* qui empêche de se passionner et de faire des folies pour rien. Je voudrais, après avoir vu l'Italie, trouver à Naples l'eau du Léthé, tout oublier, et puis recommencer le voyage, et passer mes jours ainsi. Mais cette eau bienfaisante n'existe point; chaque nouveau voyage qu'on fait en ce pays a sa physionomie, et il entre par malheur un peu de science dans le sixième. Au lieu d'admirer les ruines du temple de Jupiter Tonnant comme il y a vingt-six ans, mon imagination est enchaînée par toutes les sottises que j'ai lues à ce sujet.

Voulez-vous ne voir Rome qu'une fois, cherchez à vous former bien vite une idée nette des onze collines sur lesquelles s'étendent les maisons de la Rome moderne et les vignes couvertes des ruines de la Rome antique. Partez de la porte du Peuple, près le Tibre; suivez le chemin hors des murs, et faites le tour de la ville jusqu'au mont Testaccio (formé de débris de pots cassés); montez au prieuré de Malte, afin de jouir d'une vue délicieuse; le lendemain, sortez des murs par la porte du Vatican, et venez rentrer dans la ville vis-à-vis le prieuré de Malte; le troisième jour, montez à Saint-Onuphre ou à la villa Lante. Jouissez de cette

vue magnifique qui se déroule à vos pieds, et vous aurez une idée *exacte* des collines romaines. Mais si vous voulez revenir à Rome avec plaisir et y avoir des surprises, ne cherchez point cette idée *exacte*, fuyez-la, au contraire. Il est vrai que vous ne pourrez briller en parlant de Rome; quelques personnes penseront même que vous n'y avez pas été.

[SUPÉRIORITÉ DU CARACTÈRE ROMAIN]

9 juin 1828. — Le despotisme papal, exercé par des gens passionnés, comme le reste du peuple, ne vit que de caprices; par conséquent, dix fois par an, le moindre cordonnier, comme le prince romain le plus riche, se trouve dans un cas imprévu et *obligé d'inventer* et de *vouloir*. C'est justement ce qui pouvait manquer à des hommes nés avec d'aussi grandes qualités pour être, comme individus, à la tête de leur espèce.

Si vous avez voyagé, suivez de bonne foi les suppositions que voici : prenez au hasard cent Français bien vêtus passant sur le pont Royal, cent Anglais passant sur le pont de Londres, cent Romains passant dans le Corso; choisissez dans chacune de ces troupes les cinq hommes les plus remarquables par le courage et l'esprit. Cherchez à avoir des souvenirs exacts : je prétends que les cinq Romains l'emporteront sur les Français et les Anglais; et cela, soit que vous les placiez dans une île déserte, comme Robinson Crusoé, ou à la cour du roi Louis XIV, chargés de suivre une intrigue, ou au milieu d'une chambre des communes orageuse. Le Français, mais celui de 1780, et non pas le triste raisonneur de 1829, l'emportera dans un salon où passer agréablement la soirée est la première affaire.

L'Anglais que ma supposition arrête sur le pont de Londres sera beaucoup plus raisonnable et beaucoup mieux vêtu que le Romain; il aura des habitudes profondément sociales. Le jury et l'esprit d'association, la machine à vapeur, les dangers de la navigation, les ressources dans le péril, lui seront choses familières; mais, comme homme, il sera fort inférieur au Romain.

C'est précisément parce qu'il est mené par un gouvernement à peu près juste (à l'omnipotence près de l'aristocratie), que l'Anglais n'est pas obligé, dix fois par mois, de se décider dans de petits cas hasardeux qui peuvent fort bien par la suite le mener à sa ruine, ou même en prison et à la mort.

Le Français aura de la bonté et une bravoure brillante; rien ne le rendra triste, rien ne l'abattra; il ira au bout du monde et en reviendra, comme Figaro, faisant la barbe à tout le monde. Peut-être il vous amusera par le brillant et l'imprévu de son esprit (je parle toujours du Français de 1780); mais, comme homme, c'est un être moins énergique, moins remarquable, plus vite lassé par les obstacles que le Romain. Amusé toute la journée par quelque chose, le Français ne jouira pas du bonheur avec la même énergie que le Romain, qui, le soir, arrive chez sa maîtresse avec une âme vierge d'émotions; donc il ne fera pas de si grands sacrifices pour l'obtenir. Que si vous dirigez autrement votre choix et que, dans ces troupes de cent hommes appartenant aux trois peuples, vous choisissiez les plus dépourvus d'éducation et de culture, la supériorité de la race romaine sera plus frappante encore. C'est que l'éducation, loin de rien faire pour le Romain, agit en sens inverse; c'est que le gouvernement et la civilisation agissent *contre la vertu* et le travail, et lui enseignent sans le vouloir le crime et la fraude. Par exemple, le gouvernement traite avec les assassins : que peut-il faire de pis? Leur manquer de parole, et il n'y manque pas.

Les actions de peu d'importance qui remplissent la journée d'un petit marchand, comme celui qui vient de me vendre le portrait de Béatrix Cenci, prennent, en moins de cinquante ans, la couleur du gouvernement, et se décident par des moyens analogues et d'après les mêmes habitudes morales que les actions importantes.

Si vous me répondez par de l'emphase et de la philosophie allemande, nous parlerons d'autre chose; mais si vous m'estimez assez pour être de bonne foi, vous verrez par ces *pourquoi,* rapidement esquissés, comment il se fait que la plante homme est plus

robuste et plus grande à Rome que partout ailleurs. Sous un bon gouvernement, elle ferait de plus grandes choses, mais aurait besoin, pour vivre, de moins d'énergie, et par conséquent serait moins belle. Je ne vous demande point de me croire sur parole; seulement, si jamais vous allez devers Rome, ouvrez les yeux et cachez ce livre.

[TALENT D'IMITER EXACTEMENT, SANS QUOI ON N'EST PAS PEINTRE]

14 juin 1828. — Le premier mérite d'un jeune peintre est de savoir imiter parfaitement ce qu'il a sous les yeux, que ce soit la tête d'une jeune fille ou le bras d'un squelette. C'est avec ce talent qu'il pourra parvenir à copier exactement la tête idéale de Tancrède pleurant la mort de Clorinde ou celle de Napoléon à Sainte-Hélène regardant la mer. C'est son imagination qui créera le modèle qu'il doit copier, si toutefois après avoir appris les parties matérielles de son art, la couleur, le clair-obscur et le dessin, il se trouve avoir une âme qui lui fournisse des sujets. Si cette âme l'entraîne à peindre des scènes trop au-dessus de la teneur prosaïque de la vie de tous les jours, on louera peut-être son tableau *sur parole*, mais très peu de gens en sentiront réellement le mérite.

Les marchands hollandais, le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, et des milliers d'amateurs payent au poids de l'or un tableau représentant une grosse cuisinière ratissant le dos d'un cabillaud, pourvu que ce tableau réunisse les trois parties matérielles de la peinture. Les formes énormes des Nymphes de Rubens (*Vie de Henri IV* au Louvre), les figures souvent insignifiantes du Titien font la conquête des hommes un peu moins dépourvus d'âme. Enfin, les trois quarts des voyageurs français se trouveraient bien en peine d'avoir un tête-à-tête avec une des madones de Raphaël; leur vanité souffrirait étrangement, et ils finiraient par la prendre en guignon; ils lui reprocheraient de la hauteur et s'en croiraient méprisés.

Quant à tous les tableaux de Raphaël dont le sujet n'est pas une jolie femme, les Parisiens arrivant à Rome n'ont pour eux que de l'estime sur parole; et, si le *culte du laid* triomphe tout à fait en France, ce peintre sera aussi méprisé dans quatre-vingts ans qu'il l'était il y a quatre-vingts ans.

Si le jeune peintre dont je parlais a beaucoup d'esprit et d'imagination, mais ne possède pas le *sine qua non* de son art, la couleur, le clair-obscur et le dessin, il fera de jolies caricatures comme Hogarth, dont personne ne regarde les tableaux une fois qu'on a saisi l'idée ingénieuse qu'ils sont destinés à représenter au spectateur.

La civilisation étiole les âmes. Ce qui frappe surtout, lorsqu'on revient de Rome à Paris, c'est l'extrême politesse et les yeux *éteints* de toutes les personnes qu'on rencontre.

Je faisais ces réflexions ce matin en accompagnant plusieurs jeunes femmes dans les ateliers de MM. Agricola et Cammucini.

[THERMES DE CARACALLA]

22 juin 1828. — Ce matin nous avions plusieurs projets, il s'agissait de visiter beaucoup de monuments. Nos compagnes de voyage avaient engagé à déjeuner Mgr C***, qui nous a menés voir une prise d'habit au couvent de ***, près du Cours; il y avait grande foule et fort bonne compagnie. On a promené dans l'église une pauvre fille parée comme pour le bal; le cardinal-vicaire Zurla lui a coupé les cheveux. La jeune religieuse était belle comme la *Prudence* de Giacomo della Porta, à Saint-Pierre (tombeau de Paul III); elle était fort pâle et avait l'air ferme. Tout ce spectacle nous a touchés jusqu'aux larmes; nous nous sommes enfuis rapidement jusqu'aux Thermes de Caracalla.

Nous étions fort émus; ces ruines sans forme nous ont fait plaisir. Nos dames dînaient de bonne heure dans une maison romaine; pour moi j'avais un volume de Gibbon; monté sur un de ces grands murs des

Thermes de Caracalla, je me suis mis à lire la vie de Vespasien; j'y étais encore à sept heures. Je sens que je m'attache tous les jours davantage à cette vie de curieux, si simple et si aisée. Le soir je vais dans une certaine maison où se rendent des Romains fort instruits. La conversation, qui roule toujours sur les inscriptions et les usages de l'antiquité, commence à m'intéresser beaucoup, malgré mon ignorance. J'ai déjà oublié les dix-huit manières dont les anciens sculpteurs arrangeaient les cheveux de Minerve. Cela devrait m'être familier comme la table de Pythagore à un calculateur.

Ce soir, enveloppé dans mon manteau, car nous avons la *tramontana*, vent fort incommode, j'ai parlé d'antiquités jusqu'à neuf heures; ensuite je suis allé écouter un acte de *Donna Caritea*, opéra de Mercadante. J'ai passé ainsi une soirée sans parler à une femme et sans ennui. M. N... veut bien me prêter un Suétone qui ne sera pas pollué comme le mien par le plat français de M. de la Harpe. Je compte demain aller lire une vie ou deux dans le fauteuil de bois qu'un Anglais a fait placer tout au haut des ruines du Colysée. Je remarquais aujourd'hui ce passage dans Caligula : *Germanicus oravit causas, etiam triumphalis.*

Même après avoir obtenu le triomphe, Germanicus allait plaider des causes devant les tribunaux. Quelle réunion de talents dans un jeune prince, héritier de l'empire! Quelle large porte à l'expression de l'opinion publique et à son influence sur lui!

[SOCIÉTÉ DE ROME; (TOURISME ET COSMOPOLITISME)]

15 novembre 1828. — Ce soir, en rentrant à la maison, nous nous sommes mis à philosopher sur notre position dans la société à Rome.

Nous avons le bonheur d'être reçus dans plusieurs familles romaines sur le pied d'amis intimes. C'est une marque de confiance que, depuis quinze mois que nous sommes ici, nous n'avons vu accorder à aucun étranger. La finesse romaine a reconnu, je crois, que nous sommes

véritablement de bonnes gens ; *senza nessun secondo fine.*

Il y a un personnage du charmant opéra buffa *I pretendenti delusi* qui arrive à Vicence, ville célèbre par la curiosité de ses habitants. Tout le monde l'entoure pour lui demander d'où il vient, à quoi il répond :

Vengo adesso di cosmopoli.

(Vous voyez en moi un véritable cosmopolite.)

Voilà, ce me semble, la véritable raison des bontés que l'on a pour nous. Nous sommes bien loin du patriotisme exclusif des Anglais ; le monde se divise, à nos yeux, en deux moitiés à la vérité fort inégales : les sots et les fripons d'un côté, et de l'autre les êtres privilégiés auxquels le hasard a donné une âme noble et un peu d'esprit. Nous nous sentons les compatriotes de ces gens-ci, qu'ils soient nés à Velletri ou à Saint-Omer.

[MONTAIGNE EN ITALIE, 1580. L'ESPRIT INCOMPATIBLE AVEC LE SENTIMENT DES ARTS]

20 novembre 1828. — Je vais me déshonorer et acquérir la réputation de *méchant*. Qu'importe? Le courage est de tous les états, il y en a davantage à braver les journaux qui disposent de l'opinion qu'à s'exposer aux condamnations des tribunaux.

Montaigne, le spirituel, le curieux Montaigne, voyageait en Italie pour se guérir et se distraire, vers 1580. Quelquefois, le soir, il écrivait ce qu'il avait remarqué de singulier, il se servait indifféremment du français ou de l'italien, comme un homme dont la paresse est à peine dominée par le désir d'écrire, et qui a besoin, pour s'y déterminer, du petit plaisir que donne la difficulté vaincue lorsqu'on se sert d'une langue étrangère.

En 1580, quand Montaigne passait à Florence, il y avait seulement dix-sept ans que Michel-Ange était mort; tout retentissait encore du bruit de ses ouvrages. Les fresques divines d'André del Sarto, de Raphaël et du Corrège étaient dans toute leur fraîcheur. Eh bien,

Montaigne, cet homme de tant d'esprit, si curieux, si désoccupé, n'en dit pas un mot. La passion de tout un peuple pour les chefs-d'œuvre des arts l'a sans doute porté à les regarder, car son génie consiste à deviner et à étudier attentivement les dispositions des peuples; mais les fresques du Corrège, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Raphaël, ne lui ont fait aucun plaisir.

Joignez à cet exemple celui de Voltaire, parlant des beaux-arts; et, mieux encore, si vous avez le talent de raisonner d'après la nature vivante, regardez les yeux de vos voisins, prêtez l'oreille dans le monde, et vous verrez que l'esprit français, l'*esprit* par excellence, ce feu divin qui pétille dans les *Caractères* de La Bruyère, *Candide*, les pamphlets de Courier, les chansons de Collé, est un préservatif sûr contre le sentiment des arts.

C'est une vérité désagréable qui a commencé à entrer dans notre esprit, à l'aide des observations faites sur les voyageurs français que nous rencontrons à Rome dans les galeries Doria et Borghèse. Plus la veille, dans un salon, nous avons trouvé à un homme de finesse, de légèreté et de piquant dans l'esprit, moins il comprend les tableaux.

Les voyageurs qui joignent à l'esprit le plus brillant ce courage qui fait les hommes distingués avouent franchement que rien ne leur semble ennuyeux comme les tableaux et les statues. L'un d'eux nous disait en entendant un sublime duo de Cimarosa, chanté par Tamburini et Mme Boccabadati : « J'aimerais autant entendre frapper avec une clef sur une paire de pincettes ».

La phrase que l'on vient de lire enlèvera à l'auteur sa réputation de *bon Français*. Mais il s'agit de ne flatter personne, pas même le peuple. Les esprits qui veulent de la gloire et ne vivent que de flatteries diront que l'homme assez mauvais citoyen pour dénier le *sentiment des arts* à Montaigne, Voltaire, Courier, Collé, La Bruyère, a un caractère *méchant*.

Cette méchanceté, qui repousse par un sentiment pénible les âmes bonnes et tendres, telles que

Mme Roland, Mlle de Lespinasse, etc., pour lesquelles seules on écrit, recevra une nouvelle preuve de l'explication bien simple que voici. L'esprit français ne peut exister sans l'habitude de l'attention aux *impressions des autres*. Le sentiment des beaux-arts ne peut se former sans l'habitude d'une rêverie un peu mélancolique. L'arrivée d'un étranger qui vient la troubler est toujours un événement désagréable pour un caractère mélancolique et rêveur. Sans qu'ils soient égoïstes ni même *égotistes*, les grands événements pour ces gens-là sont les impressions profondes qui viennent bouleverser leur âme. Ils regardent attentivement ces impressions, parce que des moindres circonstances de ces impressions ils tirent peu à peu une nuance de bonheur ou de malheur. Un être absorbé dans cet examen ne songe pas à revêtir sa pensée d'un tour *piquant*, il ne pense nullement *aux autres*.

Or, le sentiment des beaux-arts ne peut naître que dans les âmes dont nous venons d'esquisser la rêverie.

Même dans les transports les plus vifs de ses passions, Voltaire songeait à l'effet produit par sa manière de présenter sa pensée. Un chasseur des environs de Ferney lui avait donné un jeune aigle. Voltaire eut la fantaisie de le faire nourrir, et s'y attacha beaucoup; mais l'oiseau, soigné par des mains mercenaires, dépérissait de jour en jour. Il devint d'une effroyable maigreur. Un matin Voltaire allait visiter le pauvre aigle; une servante se présente à lui : « Hélas! monsieur, il est mort cette nuit : il était si maigre, si maigre! — Comment, coquine, dit Voltaire au désespoir, il est mort parce qu'il était maigre! tu veux donc que je meure aussi, moi qui suis si maigre? »

L'homme qui est dominé par quelque sentiment profond saisit au hasard l'expression la plus claire, la plus simple, et souvent elle fait double sens. Il dit d'un grand sérieux, et sans y songer nullement, les choses les plus ridicules.

Et comme elles sont claires et nettement exprimées, elles offrent une base solide à toutes les plaisanteries que l'on veut arranger à cette occasion.

Un être déshonoré par un ou deux malheurs de ce

genre ne peut plus compter, dans le salon où ils lui sont arrivés, sur ce degré de faveur nécessaire pour que l'esprit soit goûté et produise son effet. Comme cet être déshonoré a le malheur d'être gêné par une certaine délicatesse d'âme, il a besoin d'être encouragé pour qu'il lui vienne des mots spirituels. Or jamais les sots de ce salon ne voudront l'écouter, après le malheur qu'il doit au double sens des paroles dont il se servait innocemment.

Je conclus brusquement que les Français du nord de la Loire peuvent *apprendre* la théorie des beaux-arts; comme ils sont supérieurs par l'esprit à tous les peuples actuellement existants, *comprendre* est leur grande affaire. Ils étonneront l'Allemand et l'Italien par les choses fines qu'ils diront à propos de la *Cène*, de Léonard de Vinci; mais présentez-leur à juger la moindre miniature, il s'agit d'inventer une opinion; en d'autres termes, il faut avoir une âme et lire dans cette âme.

Impossible. Cet homme si discret vous débite à contre-sens une phrase apprise par cœur. Cet esprit si fin n'est plus que M. Beaufils parlant de Racine.

Quinze millions de Français habitent entre la Loire, la Meuse et la mer; parmi une si grande multitude il peut y avoir des exceptions; le Poussin est né aux Andelys, et je ne nierai pas non plus que quelque savant allemand n'ait de l'esprit.

Je viens de voir une lettre de sollicitation; un homme d'esprit qui est quelque chose dans le monde s'adresse à un homme qui approche du pouvoir. La lettre est parfaitement respectueuse, il est impossible de réunir avec plus de grâce des tournures plus polies, et cependant elle fait clairement entendre à l'homme puissant que la réussite dépend de lui, et que si le candidat n'obtient pas la place demandée on saura qu'il ne l'a pas voulu. Une telle lettre est impossible à écrire en italien.

LE ROUGE ET LE NOIR

(1831)

Le sujet du roman est tiré de la *Gazette des Tribunaux*. Le 15 septembre 1827 comparut devant la cour d'assises de l'Isère le séminariste Antoine Berthet, fils d'un maréchal ferrant; il avait tiré un coup de pistolet sur Mme Michoud, dans l'église de Brangues. Précepteur des enfants de M. Michoud, « ce jeune homme, disait son défenseur, doué par la nature d'avantages physiques et d'un esprit distingué, trop flatté par tout ce qui l'entourait, égaré par ses succès mêmes, s'était en imagination créé un avenir brillant d'autant plus glorieux qu'il ne l'aurait dû qu'à ses talents ». Berthet était déjà presque un « beyliste ». Stendhal le transforma, et en fit Julien Sorel.

Le roman s'appelle *le Rouge et le Noir*, et cela signifie que, venu plus tôt, Julien se serait créé « un avenir brillant et glorieux » en portant l'uniforme militaire; à partir de la Restauration, ce n'est plus le champ de bataille, c'est le confessionnal et la sacristie qui offrent les plus sûrs moyens de parvenir : Julien revêtira la soutane. (Je signale, sans insister, l'analogie de ce titre avec celui du roman de Voltaire : *le Blanc et le Noir*, que Beyle connaissait certainement.)

En même temps qu'un roman d'analyse, *le Rouge et le Noir* est aussi un roman de mœurs, et nous présente successivement : une peinture de la vie provinciale, — de la vie du séminaire, — de la vie du noble faubourg à l'époque de Charles X.

Dans la petite ville de Verrières, en Franche-Comté, M. de Rênal, homme important, chevalier de plusieurs ordres, maire de la commune, chef des ultras, a pour adversaire M. Valenod, directeur du dépôt de mendicité, chef des libéraux, « un de ces êtres grossiers, effrontés et bruyants qu'en province on appelle de beaux hommes », et qui avait fait la cour sans succès à la délicieuse Mme de Rênal. Pour que ses enfants aient sur ceux de Valenod la supériorité de traverser la promenade avec « leur précepteur », le Maire prend le fils du père Sorel, scieur de planches, le petit Julien qui se destine au séminaire, et qui est l'élève d'un vieux chirurgien-major en demi-solde et du curé Chélan; la négociation du père Sorel et du Maire est terminée :

V

UNE NÉGOCIATION

... Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières; il abhorrait sa patrie. Tout ce qu'il y voyait glaçait son imagination.

Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exaltation. Alors il songeait avec délices qu'un jour il serait présenté aux jolies femmes de Paris; il saurait attirer leur attention par quelque action d'éclat. Pourquoi ne serait-il pas aimé de l'une d'elles, comme Bonaparte, pauvre encore, avait été aimé de la brillante Mme de Beauharnais? Depuis bien des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée. Cette idée le consolait de ses malheurs qu'il croyait grands, et redoublait sa joie quand il en avait....

Une idée qui lui vint le rendit comme fou pendant quelques semaines, et enfin s'empara de lui avec toute la puissance de la première idée qu'une âme passionnée croit avoir inventée.

« Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie; le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon. Il leur faut des gens qui les secondent.... Il faut être prêtre. »

Une fois, au milieu de sa nouvelle piété, il y avait déjà deux ans que Julien étudiait la théologie, il fut trahi par une irruption soudaine du feu qui dévorait son âme. Ce fut chez M. Chélan; à un dîner de prêtres auquel le bon curé l'avait présenté comme un prodige d'instruction, il lui arriva de louer Napoléon avec fureur. Il se lia le bras droit contre la poitrine, prétendit s'être disloqué le bras en remuant un tronc de sapin, et le porta pendant deux mois dans cette position gênante. Après cette peine afflictive, il se par-

donna. Voilà le jeune homme de dix-huit ans, mais faible en apparence, et à qui l'on en eût tout au plus donné dix-sept, qui, portant un petit paquet sous le bras, entrait dans la magnifique église de Verrières.

Il la trouva sombre et solitaire. A l'occasion d'une fête, toutes les croisées de l'édifice avaient été couvertes d'étoffe cramoisie ; il en résultait, aux rayons du soleil, un effet de lumière éblouissant, du caractère le plus imposant et le plus religieux. Julien tressaillit. Seul dans l'église, il s'établit dans le banc qui avait la plus belle apparence. Il portait les armes de M. de Rênal.

Sur le prie-Dieu, Julien remarqua un morceau de papier imprimé, étalé là comme pour être lu. Il y porta les yeux et vit :

Details de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le....

Le papier était déchiré. Au revers on lisait les deux premiers mots d'une ligne, c'étaient : *Le premier pas.*

« Qui a pu mettre ce papier là? dit Julien. Pauvre malheureux! ajouta-t-il avec un soupir, son nom finit comme le mien... et il froissa le papier. »

En sortant, Julien crut voir du sang près du bénitier : c'était de l'eau bénite qu'on avait répandue : le reflet des rideaux rouges qui couvraient les fenêtres la faisait paraître du sang.

Enfin, Julien eut honte de sa terreur secrète.

« Serais-je un lâche? se dit-il; *aux armes!* »

Ce mot si souvent répété dans les récits de batailles du vieux chirurgien était héroïque pour Julien. Il se leva et marcha rapidement vers la maison de M. de Rênal.

Malgré ces belles résolutions, dès qu'il l'aperçut à vingt pas de lui, il fut saisi d'une invincible timidité. La grille de fer était ouverte; elle lui semblait magnifique. Il fallait entrer là-dedans.

Julien n'était pas la seule personne dont le cœur fût troublé par son arrivée dans cette maison. L'extrême timidité de Mme de Rênal était déconcertée par l'idée que cet étranger, d'après ses fonctions, allait se trouver constamment entre elle et ses enfants. Elle était accoutumée à voir ses fils couchés dans sa chambre.

Le matin, bien des larmes avaient coulé quand elle avait vu transporter leurs petits lits dans l'appartement destiné au précepteur. Ce fut en vain qu'elle demanda à son mari que le lit de Stanislas-Xavier, le plus jeune, fût reporté dans sa chambre.

La délicatesse de femme était poussée à un point excessif chez Mme de Rênal. Elle se faisait l'image la plus désagréable d'un être grossier et mal peigné, chargé de gronder ses enfants, uniquement parce qu'il savait le latin, un langage barbare pour lequel on fouetterait ses fils.

VI

L'ENNUI

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voie douce dit tout près de son oreille ·

« Que voulez-vous ici, mon enfant? »

Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

« Je viens pour être précepteur, madame », lui dit-il enfin; tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants!

« Quoi! monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin? »

Ce mot de monsieur étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant.

« Oui, madame », dit-il timidement.

Mme de Rênal était si heureuse, qu'elle osa dire à Julien :

« Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants?

— Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi?

— N'est-ce pas, monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence et d'une voix dont chaque instant augmentait l'émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez? »

S'entendre appeler de nouveau monsieur, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue, était au-dessus de toutes les prévisions de Julien : dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Mme de Rênal, de son côté, était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire, parce que, pour se rafraîchir, il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie, elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et l'air rébar-

batif. Pour l'âme si paisible de Mme de Rênal, le contraste de ses craintes et de ce qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin, elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme presque en chemise et si près de lui.

« Entrons, monsieur », lui dit-elle d'un air assez embarrassé.

De sa vie une sensation purement agréable n'avait aussi profondément ému Mme de Rênal ; jamais une apparition aussi gracieuse n'avait succédé à des craintes plus inquiétantes. Ainsi ces jolis enfants, si soignés par elle, ne tomberaient pas dans les mains d'un prêtre sale et grognon. A peine entrée sous le vestibule, elle se retourna vers Julien qui la suivait timidement. Son air étonné, à l'aspect d'une maison si belle, était une grâce de plus aux yeux de Mme de Rênal. Elle ne pouvait en croire ses yeux ; il lui semblait surtout que le précepteur devait avoir un habit noir.

« Mais est-il vrai, monsieur, lui dit-elle en s'arrêtant encore, et craignant mortellement de se tromper, tant sa croyance la rendait heureuse, vous savez le latin ? »

Ces mots choquèrent l'orgueil de Julien et dissipèrent le charme dans lequel il vivait depuis un quart d'heure.

« Oui, madame, lui dit-il en cherchant à prendre un air froid ; je sais le latin aussi bien que M. le curé, et même quelquefois il a la bonté de dire mieux que lui. »

Mme de Rênal trouva que Julien avait l'air fort méchant : il s'était arrêté à deux pas d'elle. Elle s'approcha et lui dit à mi-voix :

« N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet à mes enfants, même quand ils ne sauraient pas leurs leçons ? »

Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste. La figure de Mme de Rênal était près de la sienne, il sentit le parfum des vêtements d'été d'une femme, chose si étonnante pour un pauvre paysan. Julien rougit extrêmement, et dit avec un soupir et d'une voix défaillante :

« Ne craignez rien, madame, je vous obéirai en tout. »

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses enfants fut tout à fait dissipée, que Mme de Rênal fut frappée de l'extrême beauté de Julien. La forme presque féminine de ses traits et son air d'embarras ne semblèrent point ridicules à une femme extrêmement timide elle-même. L'air mâle que l'on trouve communément nécessaire à la beauté d'un homme lui eût fait peur.

« Quel âge avez-vous, monsieur? dit-elle à Julien.

— Bientôt dix-neuf ans.

— Mon fils aîné a onze ans, reprit Mme de Rênal tout à fait rassurée; ce sera presque un camarade pour vous, vous lui parlerez raison. Une fois son père a voulu le battre, l'enfant a été malade pendant toute une semaine, et cependant c'était un bien petit coup.

— Quelle différence avec moi, pensa Julien. Hier encore mon père m'a battu. Que ces gens riches sont heureux! »

Mme de Rênal en était déjà à saisir les moindres nuances de ce qui se passait dans l'âme du précepteur; elle prit ce mouvement de tristesse pour de la timidité, et voulut l'encourager.

« Quel est votre nom, monsieur? lui dit-elle avec un accent et une grâce dont Julien sentit tout le charme sans pouvoir s'en rendre compte.

— On m'appelle Julien Sorel, madame; je tremble en entrant pour la première fois de ma vie dans une maison étrangère; j'ai besoin de votre protection et que vous me pardonniez bien des choses les premiers jours. Je n'ai jamais été au collège, j'étais trop pauvre; je n'ai jamais parlé à d'autres hommes qu'à mon cousin le chirurgien-major, membre de la Légion d'honneur, et à M. le curé Chélan. Il vous rendra bon témoignage de moi. Mes frères m'ont toujours battu; ne les croyez pas s'ils vous disent du mal de moi; pardonnez mes fautes, madame, je n'aurai jamais mauvaise intention. »

Julien se rassurait pendant ce long discours; il examinait Mme de Rênal. Tel est l'effet de la grâce parfaite, quand elle est naturelle au caractère, et que sur-

tout la personne qu'elle décore ne songe pas à avoir de la grâce. Julien, qui se connaissait fort bien en beauté féminine, eût juré dans cet instant qu'elle n'avait que vingt ans. Il eut sur-le-champ l'idée hardie de lui baiser la main. Bientôt il eut peur de son idée; un instant après, il se dit : « Il y aura de la lâcheté à moi de ne pas exécuter une action qui peut m'être utile, et diminuer le mépris que cette belle dame a probablement pour un pauvre ouvrier à peine arraché à la scie. » Peut-être Julien fut-il un peu encouragé par ce mot de joli garçon, que depuis six mois, il entendait répéter le dimanche par quelques jeunes filles. Pendant ces débats intérieurs, Mme de Rênal lui adressait deux ou trois mots d'instruction sur la façon de débuter avec les enfants. La violence que se faisait Julien le rendit de nouveau fort pâle; il dit, d'un air contraint :

« Jamais, madame, je ne battrai vos enfants; je le jure devant Dieu. » Et en disant ces mots, il osa prendre la main de Mme de Rênal et la porter à ses lèvres. Elle fut étonnée de ce geste, et par réflexion choquée. Comme il faisait très chaud, son bras était tout à fait nu sous son châle et le mouvement de Julien, en portant la main à ses lèvres, l'avait entièrement découvert. Au bout de quelques instants, elle se gronda elle-même; il lui sembla qu'elle n'avait pas été assez subitement indignée.

M. de Rênal, qui avait entendu parler, sortit de son cabinet; du même air majestueux et paternel qu'il prenait lorsqu'il faisait des mariages à la mairie, il dit à Julien :

« Il est essentiel que je vous parle avant que les enfants vous voient. »

Il fit entrer Julien dans une chambre et retint sa femme qui voulait les laisser seuls. La porte fermée, M. de Rênal s'assit avec gravité.

« M. le curé m'a dit que vous étiez un bon sujet, tout le monde vous traitera ici avec honneur et, si je suis content, j'aiderai à vous faire par la suite un petit établissement. Je veux que vous ne voyiez plus ni parents ni amis, leur ton ne peut convenir à mes enfants. Voici trente six francs pour le premier mois;

mais j'exige votre parole de ne pas donner un sou de cet argent à votre père. »

M. de Rênal était piqué contre le vieillard, qui, dans cette affaire, avait été plus fin que lui.

« Maintenant, *monsieur*, car d'après mes ordres tout le monde ici va vous appeler monsieur, et vous sentirez l'avantage d'entrer dans une maison de gens comme il faut; maintenant, monsieur, il n'est pas convenable que les enfants vous voient en veste. Les domestiques l'ont-il vu? dit M. de Rênal à sa femme.

— Non, mon ami, répondit-elle d'un air profondément pensif.

— Tant mieux. Mettez ceci, dit-il au jeune homme surpris, en lui donnant une redingote à lui. Allons maintenant chez M. Durand, le marchand de drap. »

Plus d'une heure après, quand M. de Rênal rentra avec le nouveau précepteur tout habillé de noir, il retrouva sa femme assise à la même place. Elle se sentit tranquillisée par la présence de Julien; en l'examinant elle oubliait d'en avoir peur. Julien ne songeait point à elle; malgré toute sa méfiance du destin et des hommes, son âme dans ce moment n'était que celle d'un enfant; il lui semblait avoir vécu des années depuis l'instant où, trois heures auparavant, il était tremblant dans l'église. Il remarqua l'air glacé de Mme de Rênal, il comprit qu'elle était en colère de ce qu'il avait osé lui baiser la main. Mais le sentiment d'orgueil que lui donnait le contact d'habits si différents de ceux qu'il avait coutume de porter, le mettait tellement hors de lui-même, et il avait tant d'envie de cacher sa joie, que tous ses mouvements avaient quelque chose de brusque et de fou. M. de Rênal le contemplait avec des yeux étonnés.

« De la gravité, monsieur, lui dit M. de Rênal, si vous voulez être respecté de mes enfants et de mes gens.

— Monsieur, répondit Julien, je suis gêné dans ces nouveaux habits; moi, pauvre paysan, je n'ai jamais porté que des vestes; j'irai, si vous le permettez, me renfermer dans ma chambre. »

« Que te semble de cette nouvelle acquisition? » dit M. de Rênal à sa femme.

Par un mouvement presque instinctif, et dont certainement elle ne se rendit pas compte, Mme de Rênal déguisa la vérité à son mari.

« Je ne suis pas aussi enchantée que vous de ce petit paysan, vos prévenances en feront un impertinent que vous serez obligé de renvoyer avant un mois.

— Eh bien! nous le renverrons; ce sera une centaine de francs qu'il m'en pourra coûter, et Verrières sera accoutumée à voir un précepteur aux enfants de M. de Rênal. Ce but n'eût point été atteint si j'eusse laissé à Julien l'accoutrement d'un ouvrier. En le renvoyant, je retiendrai, bien entendu, l'habit noir complet que je viens de lever chez le drapier. Il ne lui restera que ce que je viens de trouver tout fait chez le tailleur, et dont je l'ai couvert. »

L'heure que Julien passa dans sa chambre parut un instant à Mme de Rênal. Les enfants, auxquels on avait annoncé le nouveau précepteur, accablaient leur mère de questions. Enfin Julien parut. C'était un autre homme. C'eût été mal parler que de dire qu'il était grave; c'était la gravité incarnée. Il fut présenté aux enfants, et leur parla d'un air qui étonna M. de Rênal lui-même.

« Je suis ici, messieurs, leur dit-il en finissant son allocution, pour vous apprendre le latin. Vous savez ce que c'est que de réciter une leçon. Voici la sainte Bible, dit-il en leur montrant un petit volume in-32, relié en noir. C'est particulièrement l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la partie qu'on appelle le Nouveau Testament. Je vous ferai souvent réciter des leçons, faites-moi réciter la mienne. » Adolphe, l'aîné des enfants, avait pris le livre.

« Ouvrez-le au hasard, continua Julien et dites-moi le premier mot d'un alinéa. Je réciterai par cœur le livre sacré, règle de notre conduite à tous, jusqu'à ce que vous m'arrêtiez. »

Adolphe ouvrit le livre, lut un mot, et Julien récita toute la page avec la même facilité que s'il eût parlé français. M. de Rênal regardait sa femme d'un air de triomphe. Les enfants, voyant l'étonnement de leurs parents, ouvraient de grands yeux. Un domestique vint

à la porte du salon, Julien continua de parler latin. Le domestique resta d'abord immobile et ensuite disparut. Bientôt la femme de chambre de madame et la cuisinière arrivèrent près de la porte; alors Adolphe avait déjà ouvert le livre en huit endroits, et Julien récitait toujours avec la même facilité.

« Ah! mon Dieu! le joli petit prêtre », dit tout haut la cuisinière, bonne fille fort dévote.

L'amour-propre de M. de Rênal était inquiet; loin de songer à examiner le précepteur, il était tout occupé à chercher dans sa mémoire quelques mots latins; enfin, il put dire un vers d'Horace. Julien ne savait de latin que sa Bible. Il répondit en fronçant le sourcil :

« Le saint ministère auquel je me destine m'a défendu de lire un poète aussi profane. »

M. de Rênal cita un assez grand nombre de prétendus vers d'Horace. Il expliqua à ses enfants ce que c'était qu'Horace; mais les enfants, frappés d'admiration, ne faisaient guère attention à ce qu'il disait. Ils regardaient Julien.

Les domestiques étant toujours à la porte, Julien crut devoir prolonger l'épreuve :

« Il faut, dit-il au plus jeune des enfants, que M. Stanislas-Xavier m'indique aussi un passage du livre saint. »

Le petit Stanislas, tout fier, lut tant bien que mal le premier mot d'un alinéa, et Julien dit toute la page. Pour que rien ne manquât au triomphe de M. de Rênal, comme Julien récitait, entrèrent M. Valenod, le possesseur de beaux chevaux normands, et M. Charcot de Maugiron, sous-préfet de l'arrondissement. Cette scène valut à Julien le titre de monsieur; les domestiques eux-mêmes n'osèrent pas le lui refuser.

Le soir, tout Verrières afflua chez M. de Rênal pour voir la merveille. Julien répondit à tous d'un air sombre qui tenait à distance. Sa gloire s'étendit si rapidement dans la ville que peu de jours après M. de Rênal, craignant qu'on ne le lui enlevât, lui proposa de signer un engagement de deux ans.

« Non, monsieur, répondit froidement Julien, si vous vouliez me renvoyer je serais obligé de sortir. Un enga-

gement qui me lie sans vous obliger à rien n'est point égal, je le refuse. »

Julien sut si bien faire que, moins d'un mois après son arrivée dans la maison, M. de Rênal lui-même le respectait. Le curé étant brouillé avec MM. de Rênal et Valenod, personne ne put trahir l'ancienne passion de Julien pour Napoléon; il n'en parlait qu'avec horreur.

« Mme de Rênal, riche héritière d'une tante dévote, mariée à seize ans à un bon gentilhomme, n'avait de sa vie éprouvé ni vu rien qui ressemblât le moins du monde à l'amour ». Femme « d'une angélique douceur », elle éprouve un sentiment de tendre affection pour Julien; l'amour naît dans son âme, et se développe lorsqu'au printemps le précepteur suit la famille à la campagne de Vergy, emportant avec lui le livre « qu'il affectionnait le plus, *le Mémorial de Sainte-Hélène.* » Mme Derville, parente de Mme de Rênal, et son amie de pension, est venue la rejoindre.

VIII

PETITS ÉVÉNEMENTS

... La jalousie de ses frères, la présence d'un père despote et rempli d'humeur, avait gâté aux yeux de Julien les campagnes des environs de Verrières. A Vergy, il ne trouvait point de ces souvenirs amers; pour la première fois de sa vie, il ne voyait point d'ennemi. Quand M. de Rênal était à la ville, ce qui arrivait souvent, il osait lire; bientôt, au lieu de lire la nuit, et encore en ayant soin de cacher sa lampe au fond d'un vase à fleurs renversé, il put se livrer au sommeil; le jour, dans l'intervalle des leçons des enfants, il venait dans ces rochers avec le livre unique règle de sa conduite et objet de ses transports. Il y trouvait à la fois bonheur, extase et consolation dans les moments de découragement.

Certaines choses que Napoléon dit des femmes, plusieurs discussions sur le mérite des romans à la mode sous son règne lui donnèrent alors, pour la première fois, quelques idées que tout autre jeune homme de son âge aurait eues depuis longtemps.

Les grandes chaleurs arrivèrent. On prit l'habitude de passer les soirées sous un immense tilleul à quelques pas de la maison. L'obscurité y était profonde. Un soir, Julien parlait avec action, il jouissait avec délices du plaisir de bien parler et à des femmes jeunes; en gesticulant, il toucha la main de Mme de Rênal qui était appuyée sur le dos d'une de ces chaises de bois peint que l'on place dans les jardins.

Cette main se retira bien vite; mais Julien pensa qu'il était de son *devoir* d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait. L'idée d'un devoir à accomplir, et d'un ridicule ou plutôt d'un sentiment d'infériorité à encourir si l'on n'y parvenait pas, éloigna sur-le-champ tout plaisir de son cœur.

IX

UNE SOIRÉE A LA CAMPAGNE

Ses regards le lendemain, quand il revit Mme de Rênal, étaient singuliers; il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre. Ces regards, si différents de ceux de la veille, firent perdre la tête à Mme de Rênal; elle avait été bonne pour lui, et il paraissait fâché. Elle ne pouvait détacher ses regards des siens.

La présence de Mme Derville permettait à Julien de moins parler et de s'occuper davantage de ce qu'il avait dans la tête. Son unique affaire, toute cette journée, fut de se fortifier par la lecture du livre inspiré qui retrempait son âme.

Il abrégea beaucoup les leçons des enfants, et ensuite, quand la présence de Mme de Rênal vint le rappeler tout à fait aux soins de sa gloire, il décida qu'il fallait absolument qu'elle permît ce soir-là que sa main restât dans la sienne.

Le soleil en baissant, et rapprochant le moment décisif, fit battre le cœur de Julien d'une façon singulière. La nuit vint. Il observa, avec une joie qui lui ôta un poids immense de dessus la poitrine, qu'elle serait fort obscure. Le ciel, chargé de gros nuages promenés par un vent très chaud, semblait annoncer une

tempête. Les deux amies se promenèrent fort tard. Tout ce qu'elles faisaient ce soir-là semblait singulier à Julien. Elles jouissaient de ce temps, qui, pour certaines âmes délicates, semble augmenter le plaisir d'aimer.

On s'assit enfin, Mme de Rênal à côté de Julien, et Mme Derville près de son amie. Préoccupé de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien à dire. La conversation languissait.

« Serai-je aussi tremblant et malheureux au premier duel qui me viendra? » se dit Julien; car il avait trop de méfiance et de lui et des autres, pour ne pas voir l'état de son âme.

Dans sa mortelle angoisse, tous les dangers lui eussent semblé préférables. Que de fois ne désira-t-il pas voir survenir à Mme de Rênal quelque affaire qui l'obligeât de rentrer à la maison et de quitter le jardin! La violence que Julien était obligé de se faire était trop forte pour que sa voix ne fût pas profondément altérée; bientôt la voix de Mme de Rênal devint tremblante aussi, mais Julien ne s'en aperçut point. L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité était trop pénible pour qu'il fût en état de rien observer hors lui-même. Neuf heures trois quarts venaient de sonner à l'horloge du château, sans qu'il eût encore rien osé. Julien, indigné de sa lâcheté, se dit : « Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle. »

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui, dix heures sonnèrent à l'horloge qui était au-dessus de sa tête. Chaque coup de cette cloche fatale retentissait dans sa poitrine, et y causait comme un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore, il étendit la main et prit celle de Mme de Rênal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait; il la serrait avec une force convul-

sive; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.

Son âme fut inondée de bonheur, non qu'il aimât Mme de Rênal, mais un affreux supplice venait de cesser. Pour que Mme Derville ne s'aperçût de rien, il se crut obligé de parler; sa voix était alors éclatante et forte. Celle de Mme de Rênal, au contraire, trahissait tant d'émotion, que son amie la crut malade et lui proposa de rentrer. Julien sentit le danger. « Si Mme de Rênal rentre au salon, je vais retomber dans la position affreuse où j'ai passé la journée. J'ai tenu cette main trop peu de temps pour que cela compte comme un avantage qui m'est acquis. »

Au moment où Mme Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait.

Mme de Rênal, qui se levait déjà, se rassit, en disant, d'une voix mourante :

« Je me sens, à la vérité, un peu malade, mais le grand air me fait du bien. »

Ces mots confirmèrent le bonheur de Julien, qui, dans ce moment, était extrême : il parla, il oublia de feindre, parut l'homme le plus aimable aux deux amies qui l'écoutaient. Cependant il y avait encore un peu de manque de courage dans cette éloquence qui lui arrivait tout à coup. Il craignait mortellement que Mme Derville, fatiguée du vent qui commençait à se lever, et qui précédait la tempête, ne voulût rentrer seule au salon. Alors il serait resté en tête-à-tête avec Mme de Rênal. Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir; mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à Mme de Rênal. Quelque légers que fussent ses reproches, il allait être battu, et l'avantage qu'il venait d'obtenir anéanti.

Heureusement pour lui, ce soir-là, ses discours touchants et emphatiques trouvèrent grâce devant Mme Derville, qui très souvent le trouvait gauche comme un enfant, et peu amusant. Pour Mme de Rênal, la main dans celle de Julien, elle ne pensait à rien; elle se laissait vivre. Les heures qu'on passa sous ce grand tilleul, que la tradition du pays dit planté par Charles le Témé-

raire, furent pour elle une époque de bonheur. Elle écoutait avec délices les gémissements du vent dans l'épais feuillage du tilleul, et le bruit de quelques gouttes rares qui commençaient à tomber sur ses feuilles les plus basses. Julien ne remarqua pas une circonstance qui l'eût bien rassuré : Mme de Rênal, qui avait été obligée de lui ôter sa main, parce qu'elle se leva pour aider sa cousine à relever un vase de fleurs que le vent venait de renverser à leurs pieds, fut à peine assise de nouveau, qu'elle lui rendit sa main presque sans difficulté, et comme si déjà c'eût été entre eux une chose convenue.

Minuit était sonné depuis longtemps; il fallut enfin quitter le jardin : on se sépara. Mme de Rênal, transportée du bonheur d'aimer, était tellement ignorante qu'elle ne se faisait presque aucun reproche. Le bonheur lui ôtait le sommeil. Un sommeil de plomb s'empara de Julien, mortellement fatigué des combats que toute la journée la timidité et l'orgueil s'étaient livrés dans son cœur.

Le lendemain on le réveilla à cinq heures; et, ce qui eût été cruel pour Mme de Rênal si elle l'eût su, à peine lui donna-t-il une pensée. Il avait fait *son devoir et un devoir héroïque*. Rempli de bonheur par ce sentiment, il s'enferma à clef dans sa chambre, et se livra à la lecture des exploits de son héros.

Quand la cloche du déjeuner se fit entendre, il avait oublié, en lisant les bulletins de la grande armée, tous ses avantages de la veille. Il se dit, d'un ton léger, en descendant au salon : « Il faut dire à cette femme que je l'aime ».

Au lieu de ces regards chargés de volupté qu'il s'attendait à rencontrer, il trouva la figure sévère de M. de Rênal, qui, arrivé depuis deux heures de Verrières, ne cachait point son mécontentement de ce que Julien passait toute la matinée sans s'occuper des enfants. Rien n'était laid comme cet homme important, ayant de l'humeur et croyant pouvoir la montrer.

Chaque mot aigre de son mari perçait le cœur de Mme de Rênal. Quant à Julien, il était tellement plongé dans l'extase, encore si occupé des grandes choses qui,

pendant plusieurs heures, venaient de passer devant ses yeux, qu'à peine d'abord put-il rabaisser son attention jusqu'à écouter les propos durs que lui adressait M. de Rênal. Il lui dit enfin, assez brusquement :

« J'étais malade. »

Le ton de cette réponse eût piqué un homme beaucoup moins susceptible que le maire de Verrières ; il eut quelque idée de répondre à Julien en le chassant à l'instant. Il ne fut retenu que par la maxime qu'il s'était faite de ne jamais trop se hâter en affaires.

« Ce jeune sot, se dit-il bientôt, s'est fait une sorte de réputation dans ma maison ; le Valenod peut le prendre chez lui, ou bien il épousera Élisa, et dans les deux cas, au fond du cœur, il pourra se moquer de moi. »

Malgré la sagesse de ses réflexions, le mécontentement de M. de Rênal n'en éclata pas moins par une suite de mots grossiers, qui, peu à peu, irritèrent Julien. Mme de Rênal était sur le point de fondre en larmes. A peine le déjeuner fut-il fini, qu'elle demanda à Julien de lui donner le bras pour la promenade ; elle s'appuyait sur lui avec amitié. A tout ce que Mme de Rênal lui disait, Julien ne pouvait que répondre à demi-voix :

« *Voilà bien les gens riches !* »

M. de Rênal marchait tout près d'eux ; sa présence augmentait la colère de Julien. Il s'aperçut tout à coup que Mme de Rênal s'appuyait sur son bras d'une façon marquée ; ce mouvement lui fit horreur, il la repoussa avec violence et dégagea son bras.

Heureusement M. de Rênal ne vit point cette nouvelle impertinence ; elle ne fut remarquée que de Mme Derville ; son amie fondait en larmes. En ce moment M. de Rênal se mit à poursuivre à coups de pierres une petite paysanne qui avait pris un sentier abusif, et traversait un coin du verger.

« Monsieur Julien, de grâce, modérez-vous ; songez que nous avons tous des moments d'humeur », dit rapidement Mme Derville.

Julien la regarda froidement avec des yeux où se peignait le plus souverain mépris.

Ce regard étonna Mme Derville, et l'eût surprise bien davantage si elle en eût deviné la véritable expression ;

elle y eût lu comme un espoir vague de la plus atroce vengeance. Ce sont sans doute de tels moments d'humiliation qui ont fait les Robespierre.

« Votre Julien est bien violent, il m'effraie, dit tout bas Mme Derville à son amie.

— Il a raison d'être en colère, lui répondit celle-ci. Après les progrès étonnants qu'il a fait faire aux enfants, qu'importe qu'il passe une matinée sans leur parler? il faut convenir que les hommes sont bien durs. »

Pour la première fois de sa vie, Mme de Rênal sentit une sorte de désir de vengeance contre son mari. La haine extrême qui animait Julien contre les riches allait éclater. Heureusement M. de Rênal appela son jardinier, et resta occupé avec lui à barrer, avec des fagots d'épines, le sentier abusif à travers le verger. Julien ne répondit pas un seul mot aux prévenances dont pendant tout le reste de la promenade il fut l'objet. A peine M. de Rênal s'était-il éloigné, que les deux amies, se prétendant fatiguées, lui avaient demandé chacune un bras.

Entre ces deux femmes dont un trouble extrême couvrait les joues de rougeur et d'embarras, la pâleur hautaine, l'air sombre et décidé de Julien formait un étrange contraste. Il méprisait ces femmes, et tous les sentiments tendres.

« Quoi! se disait-il, pas même cinq cents francs de rente pour terminer mes études! Ah! comme je l'enverrais promener! »

Absorbé par ces idées sévères, le peu qu'il daignait comprendre des mots obligeants des deux amies lui déplaisait comme vide de sens, niais, faible, en un mot, *féminin*.

A force de parler pour parler, et de chercher à maintenir la conversation vivante, il arriva à Mme de Rênal de dire que son mari était venu de Verrières parce qu'il avait fait marché, pour de la paille de maïs, avec un de ses fermiers. (Dans ce pays, c'est avec de la paille de maïs que l'on remplit les paillasses des lits.)

« Mon mari ne nous rejoindra pas, ajouta Mme de Rênal; avec le jardinier et son valet de chambre, il va s'occuper d'achever le renouvellement des paillasses de

la maison. Ce matin il a mis de la paille de maïs dans tous les lits du premier étage, maintenant il est au second. »

Julien changea de couleur; il regarda Mme de Rênal d'un air singulier, et bientôt la prit à part en quelque sorte en doublant le pas. Mme Derville les laissa s'éloigner.

« Sauvez-moi la vie, dit Julien à Mme de Rênal, vous seule le pouvez; car vous savez que le valet de chambre me hait à mort. Je dois vous avouer, madame, que j'ai un portrait; je l'ai caché dans la paillasse de mon lit. »

A ce mot, Mme de Rênal devint pâle à son tour.

« Vous seule, madame, pouvez dans ce moment entrer dans ma chambre; fouillez, sans qu'il y paraisse, dans l'angle de la paillasse qui est le plus rapproché de la fenêtre, vous y trouverez une petite boîte de carton noir et lisse.

— Elle renferme un portrait? » dit Mme de Rênal pouvant à peine se tenir debout.

Son air de découragement fut aperçu de Julien qui aussitôt en profita.

« J'ai une seconde grâce à vous demander, madame : je vous supplie de ne pas regarder ce portrait, c'est mon secret.

— C'est un secret! » répéta Mme de Rênal, d'une voix éteinte.

Mais, quoique élevée parmi des gens fiers de leur fortune et sensibles au seul intérêt d'argent, l'amour avait déjà mis de la générosité dans cette âme. Cruellement blessée, ce fut avec l'air du dévouement le plus simple que Mme de Rênal fit à Julien les questions nécessaires pour pouvoir s'acquitter de sa commission.

« Ainsi, lui dit-elle en s'éloignant, une petite boîte ronde, de carton noir, bien lisse.

— Oui, madame », répondit Julien de cet air dur que le danger donne aux hommes.

Elle monta au second étage du château, pâle comme si elle fût allée à la mort. Pour comble de misère, elle sentit qu'elle était sur le point de se trouver mal; mais la nécessité de rendre service à Julien lui rendit des forces.

« Il faut que j'aie cette boîte », se dit-elle en doublant le pas.

Elle entendit son mari parler au valet de chambre, dans la chambre même de Julien. Heureusement ils passèrent dans celle des enfants. Elle souleva le matelas et plongea la main dans la paillasse avec une telle violence qu'elle s'écorcha les doigts. Mais, quoique fort sensible aux petites douleurs de ce genre, elle n'eut pas la conscience de celle-ci, car presque en même temps elle sentit le poli de la boîte de carton. Elle la saisit et disparut.

A peine fut-elle délivrée de la crainte d'être surprise par son mari, que l'horreur que lui causait cette boîte fut sur le point de la faire décidément se trouver mal.

« Julien est donc amoureux, et je tiens là le portrait de la femme qu'il aime ! »

Assise sur une chaise dans l'antichambre de cet appartement, Mme de Rênal était en proie à toutes les horreurs de la jalousie. Son extrême ignorance lui fut encore utile en ce moment; l'étonnement tempérait la douleur. Julien parut, saisit la boîte, sans remercier, sans rien dire, et courut dans sa chambre où il fit du feu, et la brûla à l'instant. Il était pâle, anéanti; il s'exagérait l'étendue du danger qu'il venait de courir.

« Le portrait de Napoléon, se disait-il en hochant la tête, trouvé caché chez un homme qui fait profession d'une telle haine pour l'usurpateur! trouvé par M. de Rênal, tellement ultra et tellement irrité ? et pour comble d'imprudence, sur le carton blanc derrière le portrait, des lignes écrites de ma main ! et qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'excès de mon admiration ! et chacun de ces transports d'amour est daté ! il y en a d'avant-hier.

« Toute ma réputation tombée, anéantie en un moment ! se disait Julien en voyant brûler la boîte, et ma réputation est tout mon bien, je ne vis que par elle..., et encore, quelle vie, grand Dieu ! »

Une heure après, la fatigue et la pitié qu'il sentait pour lui-même le disposaient à l'attendrissement. Il rencontra Mme de Rênal et prit sa main qu'il baisa avec plus de sincérité qu'il n'avait jamais fait. Elle rougit de

bonheur, et, presque au même instant, repoussa Julien avec la colère de la jalousie. La fierté de Julien, si récemment blessée, en fit un sot dans ce moment. Il ne vit en Mme de Rênal qu'une femme riche; il laissa tomber sa main avec dédain, et s'éloigna. Il alla se promener pensif dans le jardin; bientôt un sourire amer parut sur ses lèvres.

« Je me promène là, tranquille, comme un homme maître de son temps! Je ne m'occupe pas des enfants! je m'expose aux mots humiliants de M. de Rênal, et il aura raison. » Il courut à la chambre des enfants. Les caresses du plus jeune, qu'il aimait beaucoup, calmèrent un peu sa cuisante douleur.

« Celui-là ne me méprise pas encore », pensa Julien. Mais bientôt il se reprocha cette diminution de douleur comme une nouvelle faiblesse. « Ces enfants me caressent comme ils caresseraient le jeune chien de chasse que l'on a acheté hier. »

Par un coup d'audace raisonnée, Julien est devenu l'amant de Mme de Rênal; mais l'amour de Julien « était encore de l'ambition »; toutefois il se laisse détourner, par instants, de ses rêves effrénés de gloire, tant la tendresse de Mme de Rênal est délicate; ici se place l'épisode du voyage de S. M. à Verrières :

XVIII

UN ROI A VERRIÈRES

Le 3 septembre, à dix heures du soir, un gendarme réveilla tout Verrières en montant la grande rue au galop; il apportait la nouvelle que Sa Majesté le roi de *** arrivait le dimanche suivant, et l'on était au mardi. Le préfet autorisait, c'est-à-dire demandait la formation d'une garde d'honneur; il fallait déployer toute la pompe possible. Une estafette fut expédiée à Vergy. M. de Rênal arriva dans la nuit, et trouva toute la ville en émoi. Chacun avait ses prétentions; les moins affairés louaient des balcons pour voir l'entrée du roi....

M. de Rênal prend ses mesures, avec le second adjoint M. de Moirod, candidat au poste de premier, pour organiser la garde d'honneur.

A peine restait-il le temps de faire arranger les uniformes qui sept ans auparavant avaient servi lors du passage d'un prince du sang.

A sept heures, Mme de Rênal arriva de Vergy avec Julien et les enfants. Elle trouva son salon rempli de dames libérales qui prêchaient l'union des partis, et venaient la supplier d'engager son mari à accorder une place aux leurs dans la garde d'honneur. L'une d'elles prétendait que si son mari n'était pas élu, de chagrin il ferait banqueroute. Mme de Rênal renvoya bien vite tout ce monde. Elle paraissait fort occupée.

Julien fut étonné et encore plus fâché qu'elle lui fît un mystère de ce qui l'agitait. « Je l'avais prévu, se disait-il avec amertume, son amour s'éclipse devant le bonheur de recevoir un roi dans sa maison. Tout ce tapage l'éblouit. Elle m'aimera de nouveau quand les idées de sa caste ne lui troubleront plus la cervelle. »

Chose étonnante, il l'en aima davantage.

Les tapissiers commençaient à remplir la maison; il épia longtemps en vain l'occasion de lui dire un mot. Enfin il la trouva qui sortait de sa chambre à lui, Julien, emportant un de ses habits. Ils étaient seuls. Il voulait lui parler. Elle s'enfuit en refusant de l'écouter. « Je suis bien sot d'aimer une telle femme, l'ambition la rend aussi folle que son mari. »

Elle l'était davantage : un de ses grands désirs, qu'elle n'avait jamais avoué à Julien, de peur de le choquer, était de le voir quitter, ne fût-ce que pour un jour, son triste habit noir. Avec une adresse vraiment admirable chez une femme si naturelle, elle obtint d'abord de M. de Moirod, et ensuite de M. le sous-préfet de Maugiron, que Julien serait nommé garde d'honneur de préférence à cinq ou six jeunes gens, fils de fabricants fort aisés, et dont deux au moins étaient d'une exemplaire piété. M. Valenod, qui comptait prêter sa calèche aux plus jolies femmes de la ville et faire admirer ses beaux normands, consentit à donner un de ses chevaux à Julien, l'être qu'il haïssait le plus. Mais tous les gardes d'honneur avaient à eux ou d'emprunt quelqu'un de ces beaux habits bleu de ciel avec deux épaulettes de colonel en argent, qui avaient brillé sept

ans auparavant. Mme de Rênal voulait un habit neuf, et il ne lui restait que quatre jours pour envoyer à Besançon, et en faire revenir l'habit d'uniforme, les armes, le chapeau, etc., tout ce qui fait un garde d'honneur. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'elle trouvait imprudent de faire faire l'habit de Julien à Verrières. Elle voulait le surprendre, lui et la ville.

Le travail des gardes d'honneur et de l'esprit public terminé, le maire eut à s'occuper d'une grande cérémonie religieuse : le roi de *** ne voulait pas passer à Verrières sans visiter la fameuse relique de saint Clémentt que l'on conserve à Bray-le-Haut, à une petite lieue de la ville. On désirait un clergé nombreux, ce fut l'affaire la plus difficile à arranger; M. Maslon, le nouveau curé, voulait à tout prix éviter la présence de M. Chélan. En vain M. de Rênal lui représentait qu'il y aurait imprudence. M. le marquis de La Mole, dont les ancêtres on été si longtemps gouverneurs de la province, avait été désigné pour accompagner le roi de ***. Il connaissait depuis trente ans l'abbé Chélan. Il demanderait certainement de ses nouvelles en arrivant à Verrières; et s'il le trouvait disgracié, il était homme à aller le chercher dans la petite maison où il s'était retiré, accompagné de tout le cortège dont il pourrait disposer. Quel soufflet!

« Je suis déshonoré ici et à Besançon, répondait l'abbé Maslon, s'il paraît dans mon clergé. Un janséniste, grand Dieu!

— Quoi que vous en puissiez dire, mon cher abbé, répliquait M. de Rênal, je n'exposerai pas l'administration de Verrières à recevoir un affront de M. de La Mole. Vous ne le connaissez pas, il pense bien à la cour; mais ici en province, c'est un mauvais plaisant satirique, moqueur, ne cherchant qu'à embarrasser les gens. Il est capable, uniquement pour s'amuser, de nous couvrir de ridicule aux yeux des libéraux. »

Ce ne fut que dans la nuit du samedi au dimanche, après trois jours de pourparlers, que l'orgueil de l'abbé Maslon plia devant la peur du maire qui se changeait en courage. Il fallut écrire une lettre mielleuse à l'abbé Chélan, pour le prier d'assister à la cérémonie de la

relique de Bray-le-Haut, si toutefois son grand âge et ses infirmités le lui permettaient. M. Chélan demanda et obtint une lettre d'invitation pour Julien qui devait l'accompagner comme sous-diacre.

Dès le matin du dimanche, des milliers de paysans arrivant des montagnes voisines inondèrent les rues de Verrières. Il faisait le plus beau soleil. Enfin, vers les trois heures, toute cette foule fut agitée; on apercevait un grand feu sur un rocher à deux lieues de Verrières. Ce signal annonçait que le roi venait d'entrer sur le territoire du département. Aussitôt le son de toutes les cloches et les décharges répétées d'un vieux canon espagnol appartenant à la ville marquèrent sa joie de ce grand événement. La moitié de la population monta sur les toits. Toutes les femmes étaient aux balcons. La garde d'honneur se mit en mouvement. On admirait les brillants uniformes, chacun reconnaissait un parent, un ami. On se moquait de la peur de M. de Moirod, dont à chaque instant la main prudente était prête à saisir l'arçon de sa selle. Mais une remarque fit oublier toutes les autres : le premier cavalier de la neuvième file était un fort joli garçon, très mince, que d'abord on ne reconnut pas. Bientôt un cri d'indignation chez les uns, chez d'autres le silence de l'étonnement annoncèrent une sensation générale. On reconnaissait dans ce jeune homme, montant un des chevaux normands de M. Valenod, le petit Sorel, fils du charpentier. Il n'y eut qu'un cri contre le maire, surtout parmi les libéraux. « Quoi! parce que ce petit ouvrier déguisé en abbé était précepteur de ses marmots, il avait l'audace de le nommer garde d'honneur, au préjudice de messieurs tels et tels, riches fabricants? — Ces messieurs, disait une banquière, devraient bien faire une avanie à ce petit insolent, né dans la crotte. — Il est sournois et porte un sabre, répondait le voisin, il serait assez traître pour leur couper la figure. »

Les propos de la société noble étaient plus dangereux. Les dames se demandaient si c'était du maire tout seul que provenait cette haute inconvenance. En général on rendait justice à son mépris pour le défaut de naissance.

Pendant qu'il était l'occasion de tant de propos, Julien était le plus heureux des hommes. Naturellement hardi, il se tenait mieux à cheval que la plupart des jeunes gens de cette ville de montagnes. Il voyait dans les yeux des femmes qu'il était question de lui.

Ses épaulettes étaient plus brillantes, parce qu'elles étaient neuves. Son cheval se cabrait à chaque instant; il était au comble de la joie.

Son bonheur n'eut plus de bornes lorsque, passant près du vieux rempart, le bruit de la petite pièce de canon fit sauter son cheval hors du rang. Par un grand hasard, il ne tomba pas; de ce moment il se sentit un héros. Il était officier d'ordonnance de Napoléon et chargeait une batterie.

Une personne était plus heureuse que lui. D'abord elle l'avait vu passer d'une des croisées de l'hôtel de ville; montant ensuite en calèche, et faisant rapidement un grand détour, elle arriva à temps pour frémir quand son cheval l'emporta hors du rang. Enfin, sa calèche sortant au grand galop, par une autre porte de la ville, elle parvint à rejoindre la route par où le roi devait passer, et put suivre la garde d'honneur à vingt pas de distance, au milieu d'une noble poussière. Dix mille paysans crièrent : Vive le roi! quand le maire eut l'honneur de haranguer Sa Majesté. Une heure après, lorsque, tous les discours écoutés, le roi allait entrer dans la ville, la petite pièce de canon se remit à tirer à coups précipités. Mais un accident s'ensuivit, non pour les canonniers qui avaient fait leurs preuves à Leipsick et à Montmirail, mais pour le futur premier adjoint, M. de Moirod. Son cheval le déposa mollement dans l'unique bourbier qui fût sur la grand'route, ce qui fit esclandre, parce qu'il fallut le tirer de là pour que la voiture du roi pût passer.

Sa Majesté descendit à la belle église neuve qui ce jour-là était parée de tous ses rideaux cramoisis. Le roi devait dîner et, aussitôt après, remonter en voiture pour aller vénérer la célèbre relique de saint Clément. A peine le roi fut-il à l'église, que Julien galopa vers la maison de M. de Rênal. Là, il quitta en soupirant son bel habit bleu de ciel, son sabre, ses épaulettes, pour

reprendre le petit habit noir râpé. Il remonta à cheval, et en quelques instants fut à Bray-le-Haut qui occupe le sommet d'une fort belle colline. « L'enthousiasme multiplie ces paysans, pensa Julien. On ne peut se remuer à Verrières, et en voici plus de dix mille autour de cette antique abbaye. » A moitié ruinée par le vandalisme révolutionnaire, elle avait été magnifiquement rétablie depuis la Restauration, et l'on commençait à parler de miracles. Julien rejoignit l'abbé Chélan qui le gronda fort, et lui remit une soutane et un surplis. Il s'habilla promptement, et suivit M. Chélan qui se rendait auprès du jeune évêque d'Agde. C'était un neveu de M. de La Mole, récemment nommé, et qui avait été chargé de montrer la relique au roi. Mais l'on ne put trouver cet évêque.

Le clergé s'impatientait. Il attendait son chef dans le cloître sombre et gothique de l'ancienne abbaye. On avait réuni vingt-quatre curés pour figurer l'ancien chapitre de Bray-le-Haut, composé avant 1789 de vingt-quatre chanoines. Après avoir déploré pendant trois quarts d'heure la jeunesse de l'évêque, les curés pensèrent qu'il était convenable que M. le doyen se retirât vers Monseigneur pour l'avertir que le roi allait arriver' et qu'il était instant de se rendre au chœur. Le grand âge de M. Chélan l'avait fait doyen; malgré l'humeur qu'il témoignait à Julien, il lui fit signe de le suivre. Julien portait fort bien son surplis. Au moyen de je ne sais quel procédé de toilette ecclésiastique, il avait rendu ses beaux cheveux bouclés très plats; mais, par un oubli qui redoubla la colère de M. Chélan, sous les longs plis de sa soutane on pouvait apercevoir les éperons du garde d'honneur.

Arrivés à l'appartement de l'évêque, de grands laquais bien chamarrés daignèrent à peine répondre au vieux curé que Monseigneur n'était pas visible. On se moqua de lui quand il voulut expliquer qu'en sa qualité de doyen du chapitre noble de Bray-le-Haut, il avait le privilège d'être admis en tout temps auprès de l'évêque officiant.

L'humeur hautaine de Julien fut choquée de l'insolence des laquais. Il se mit à parcourir les dortoirs de

l'antique abbaye, secouant toutes les portes qu'il rencontrait. Une fort petite céda à ses efforts, et il se trouva dans une cellule au milieu des valets de chambre de Monseigneur, en habits noirs et la chaîne au cou. A son air pressé, ces messieurs le crurent mandé par l'évêque et le laissèrent passer. Il fit quelques pas et se trouva dans une immense salle gothique extrêmement sombre et toute lambrissée de chêne noir; à l'exception d'une seule, les fenêtres en ogive avaient été murées avec des briques. La grossièreté de cette maçonnerie n'était déguisée par rien et faisait un triste contraste avec l'antique magnificence de la boiserie. Les deux grands côtés de cette salle célèbre parmi les antiquaires bourguignons, et que le duc Charles le Téméraire avait fait bâtir vers 1470 en expiation de quelque péché, étaient garnis de stalles de bois richement sculptées. On y voyait, figurés en bois de différentes couleurs, tous les mystères de l'Apocalypse.

Cette magnificence mélancolique, dégradée par la vue des briques nues et du plâtre encore tout blanc, toucha Julien. Il s'arrêta en silence. A l'autre extrémité de la salle, près de l'unique fenêtre par laquelle le jour pénétrait, il vit un miroir mobile en acajou. Un jeune homme, en robe violette et en surplis de dentelle, mais la tête nue, était arrêté à trois pas de la glace. Ce meuble semblait étrange en un tel lieu, et, sans doute, y avait été apporté de la ville. Julien trouva que le jeune homme avait l'air irrité; de la main droite il donnait gravement des bénédictions du côté du miroir.

« Que peut signifier ceci? pensa-t-il. Est-ce une cérémonie préparatoire qu'accomplit ce jeune prêtre? C'est peut-être le secrétaire de l'évêque.... Il sera insolent comme les laquais.... Ma foi, n'importe! essayons. »

Il avança, et parcourut assez lentement la longueur de la salle, toujours la vue fixée vers l'unique fenêtre, et regardant ce jeune homme qui continuait à donner des bénédictions exécutées lentement mais en nombre infini, et sans se reposer un instant.

A mesure qu'il approchait, il distinguait mieux son air fâché. La richesse du surplis garni de dentelle

arrêta involontairement Julien à quelques pas du magnifique miroir.

« Il est de mon devoir de parler », se dit-il enfin, mais la beauté de la salle l'avait ému, et il était froissé d'avance des mots durs qu'on allait lui adresser.

Le jeune homme le vit dans la psyché, se retourna, et quittant subitement l'air fâché, lui dit du ton le plus doux :

« Eh bien! monsieur, est-elle enfin arrangée? »

Julien resta stupéfait. Comme ce jeune homme se tournait vers lui, Julien vit la croix pectorale sur sa poitrine : c'était l'évêque d'Agde. « Si jeune, pensa Julien; tout au plus six ou huit ans de plus que moi!... »

Et il eut honte de ses éperons.

« Monseigneur, répondit-il timidement, je suis envoyé par le doyen du chapitre, M. Chélan.

— Ah! il m'est fort recommandé, dit l'évêque d'un ton poli qui redoubla l'enchantement de Julien, mais je vous demande pardon, monsieur, je vous prenais pour la personne qui doit me rapporter ma mitre. On l'a mal emballée à Paris; la toile d'argent est horriblement gâtée vers le haut. Cela fera le plus vilain effet, ajouta le jeune évêque d'un air triste, et encore on me fait attendre!

— Monseigneur, je vais chercher la mitre, si Votre Grandeur le permet. »

Les beaux yeux de Julien firent leur effet.

« Allez, monsieur, répondit l'évêque avec une politesse charmante; il me la faut sur-le-champ. Je suis désolé de faire attendre messieurs du chapitre. »

Quand Julien fut arrivé au milieu de la salle, il se retourna vers l'évêque, et le vit qui s'était remis à donner des bénédictions. « Qu'est-ce que cela peut être? se demanda Julien; sans doute une préparation ecclésiastique nécessaire à la cérémonie qui va avoir lieu. » Comme il arrivait dans la cellule où se tenaient les valets de chambre, il vit la mitre entre leurs mains. Ces messieurs, cédant malgré eux au regard impérieux de Julien, lui remirent la mitre de Monseigneur.

Il se sentit fier de la porter : en traversant la salle, il marchait lentement; il la tenait avec respect. Il trouva

l'évêque assis devant la glace; mais, de temps à autre, sa main droite, quoique fatiguée, donnait encore la bénédiction. Julien l'aida à placer sa mitre. L'évêque secoua la tête.

« Ah! elle tiendra, dit-il à Julien d'un air content. Voulez-vous vous éloigner un peu? »

Alors l'évêque alla fort vite au milieu de la pièce, puis se rapprochant du miroir à pas lents, il reprit l'air fâché, et donna gravement des bénédictions.

Julien était immobile d'étonnement; il était tenté de comprendre, mais n'osait pas. L'évêque s'arrêta, et le regardant avec un air qui perdait subitement de sa gravité :

« Que dites-vous de ma mitre, monsieur, va-t-elle bien?

— Fort bien, Monseigneur.

— Elle n'est pas trop en arrière? cela aurait l'air un peu niais; mais il ne faut pas non plus la porter baissée sur les yeux comme un shako d'officier.

— Elle me semble aller fort bien.

— Le roi de *** est accoutumé à un clergé vénérable et sans doute fort grave. Je ne voudrais pas, à cause de mon âge surtout, avoir l'air trop léger. »

Et l'évêque se mit de nouveau à marcher en donnant des bénédictions.

« C'est clair, dit Julien, osant enfin comprendre, il s'exerce à donner la bénédiction. »

Après quelques instants : « Je suis prêt, dit l'évêque. Allez, monsieur, avertir M. le doyen et messieurs du chapitre. »

Bientôt M. Chélan, suivi des deux curés les plus âgés, entra par une fort grande porte magnifiquement sculptée, et que Julien n'avait pas aperçue. Mais cette fois il resta à son rang, le dernier de tous, et ne put voir l'évêque que par-dessus les épaules des ecclésiastiques qui se pressaient en foule à cette porte.

L'évêque traversait lentement la salle; lorsqu'il fut arrivé sur le seuil, les curés se formèrent en procession. Après un petit moment de désordre, la procession commença à marcher en entonnant le psaume. L'évêque s'avançait le dernier entre M. Chélan et un autre curé

fort vieux. Julien se glissa tout à fait près de monseigneur, comme attaché à l'abbé Chélan. On suivit les longs corridors de l'abbaye de Bray-le-Haut; malgré le soleil éclatant, ils étaient sombres et humides. On arriva enfin au portique du cloître. Julien était stupéfait d'admiration pour une si belle cérémonie. L'ambition réveillée par le jeune âge de l'évêque, la sensibilité et la politesse exquise de ce prélat se disputaient son cœur. Cette politesse était bien autre chose que celle de M. de Rênal, même dans ses bons jours. Plus on s'élève vers le premier rang de la société, se dit Julien, plus on trouve de ces manières charmantes.

On entrait dans l'église par une porte latérale; tout à coup un bruit épouvantable fit retentir ses voûtes antiques; Julien crut qu'elles s'écroulaient. C'était encore la petite pièce de canon; traînée par huit chevaux au galop, elle venait d'arriver; et à peine arrivée, mise en batterie par les canonniers de Leipsick, elle tirait cinq coups par minute, comme si les Prussiens eussent été devant elle.

Mais ce bruit admirable ne fit plus d'effet sur Julien, il ne songeait plus à Napoléon et à la gloire militaire. « Si jeune, pensait-il, être évêque d'Agde! mais où est Agde? et combien cela rapporte-t-il? deux ou trois cent mille francs peut-être? »

Les laquais de Monseigneur parurent avec un dais magnifique; M. Chélan prit l'un des bâtons, mais dans le fait ce fut Julien qui le porta. L'évêque se plaça dessous. Réellement il était parvenu à se donner l'air vieux; l'admiration de notre héros n'eut plus de bornes. « Que ne fait-on pas avec de l'adresse! » pensa-t-il.

Le roi entra. Julien eut le bonheur de le voir de très près. L'évêque le harangua avec onction, et sans oublier une petit nuance de trouble fort poli pour Sa Majesté.

Nous ne répéterons point la description des cérémonies de Bray-le-Haut; pendant quinze jours elles ont rempli les colonnes de tous les journaux du département. Julien apprit, par le discours de l'évêque, que le roi descendait de Charles le Téméraire.

Plus tard il entra dans les fonctions de Julien de vérifier les comptes de ce qu'avait coûté cette cérémonie

M. de La Mole, qui avait fait avoir un évêché à son neveu, avait voulu lui faire la galanterie de se charger de tous les frais. La seule cérémonie de Bray-le-Haut coûta trois mille huit cents francs.

Après le discours de l'évêque et la réponse du roi, Sa Majesté se plaça sous le dais; ensuite elle s'agenouilla fort dévotement sur un coussin près de l'autel. Le chœur était environné de stalles, et les stalles élevées de deux marches sur le pavé. C'était sur la dernière de ces marches que Julien était assis aux pieds de M. Chélan, à peu près comme un caudataire près de son cardinal, à la chapelle Sixtine, à Rome. Il y eut un *Te Deum*, des flots d'encens, des décharges infinies de mousqueterie et d'artillerie; les paysans étaient ivres de bonheur et de piété. Une telle journée défait l'ouvrage de cent numéros des journaux jacobins.

Julien était à six pas du roi, qui réellement priait avec abandon. Il remarqua, pour la première fois, un petit homme au regard spirituel et qui portait un habit presque sans broderies. Mais il avait un cordon bleu de ciel par-dessus cet habit fort simple. Il était plus près du roi que beaucoup d'autres seigneurs, dont les habits étaient tellement brodés d'or que, suivant l'expression de Julien, on ne voyait pas le drap. Il apprit quelques moments après que c'était M. de La Mole. Il lui trouva l'air hautain et même insolent.

« Ce marquis ne serait pas poli comme mon joli évêque, pensa-t-il. Ah! l'état ecclésiastique rend doux et sage. Mais le roi est venu pour vénérer la relique, et je ne vois point de relique. Où sera saint Clément? »

Un petit clerc, son voisin, lui apprit que la vénérable relique était dans le haut de l'édifice, dans une *chapelle ardente*.

« Qu'est-ce qu'une chapelle ardente? » se dit Julien.

Mais il ne voulait pas demander l'explication de ce mot. Son attention redoubla.

En cas de visite d'un prince souverain, l'étiquette veut que les chanoines n'accompagnent pas l'évêque. Mais en se mettant en marche pour la chapelle ardente, Mgr d'Agde appela l'abbé Chélan; Julien osa le suivre.

Après avoir monté un long escalier, on parvint à une

porte extrêmement petite, mais dont le chambranle gothique était doré avec magnificence. Cet ouvrage avait l'air fait de la veille.

Devant la porte étaient réunies à genoux vingt-quatre jeunes filles, appartenant aux familles les plus distinguées de Verrières. Avant d'ouvrir la porte, l'évêque se mit à genoux au milieu de ces jeunes filles toutes jolies. Pendant qu'il priait à haute voix, elles semblaient ne pouvoir assez admirer ses belles dentelles, sa bonne grâce, sa figure si jeune et si douce. Ce spectacle fit perdre à notre héros ce qui lui restait de raison. En cet instant, il se fût battu pour l'Inquisition, et de bonne foi. La porte s'ouvrit tout à coup. La petite chapelle parut comme embrasée de lumière. On apercevait sur l'autel plus de mille cierges divisés en huit rangs séparés entre eux par des bouquets de fleurs. L'odeur suave de l'encens le plus pur sortait en tourbillon de la porte du sanctuaire. La chapelle dorée à neuf était fort petite, mais très élevée. Julien remarqua qu'il y avait sur l'autel des cierges qui avaient plus de quinze pieds de haut. Les jeunes filles ne purent retenir un cri d'admiration. On n'avait admis dans le petit vestibule de la chapelle que les vingt-quatre jeunes filles, les deux curés et Julien.

Bientôt le roi arriva, suivi du seul M. de La Mole et de son grand chambellan. Les gardes eux-mêmes restèrent en dehors, à genoux, et présentant les armes.

Sa Majesté se précipita plutôt qu'elle ne se jeta sur le prie-Dieu. Ce fut alors seulement que Julien, collé contre la porte dorée, aperçut, par-dessus le bras nu d'une jeune fille, la charmante statue de saint Clément. Il était caché sous l'autel, en costume de jeune soldat romain. Il avait au cou une large blessure d'où le sang semblait couler. L'artiste s'était surpassé; ses yeux mourants, mais pleins de grâce, étaient à demi fermés. Une moustache naissante ornait cette bouche charmante, qui à demi fermée avait encore l'air de prier. A cette vue, la jeune fille voisine de Julien pleura à chaudes larmes; une de ses larmes tomba sur la main de Julien.

Après un instant de prières dans le plus profond silence, troublé seulement par le son lointain des cloches de tous les villages à dix lieues à la ronde, l'évêque d'Agde demanda au roi la permission de parler. Il finit un petit discours fort touchant par des paroles simples, mais dont l'effet n'en était que mieux assuré.

« N'oubliez jamais, jeunes chrétiennes, que vous avez vu l'un des plus grands rois de la terre à genoux devant les serviteurs de ce Dieu tout-puissant et terrible. Ces serviteurs faibles, persécutés, assassinés sur la terre, comme vous le voyez par la blessure encore sanglante de saint Clément, ils triomphent au ciel. N'est-ce pas, jeunes chrétiennes, vous vous souviendrez à jamais de ce jour, vous détesterez l'impie? A jamais vous serez fidèles à ce Dieu si grand, si terrible, mais si bon? »

A ces mots, l'évêque se leva avec autorité.

« Vous me le promettez? dit-il, en avançant le bras d'un air inspiré.

— Nous le promettons, dirent les jeunes filles, en fondant en larmes.

— Je reçois votre promesse, au nom du Dieu terrible! » ajouta l'évêque d'une voix tonnante. Et la cérémonie fut terminée.

Le roi lui-même pleurait. Ce ne fut que longtemps après que Julien eut assez de sang-froid pour demander où étaient les os du saint envoyés de Rome à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On lui apprit qu'ils étaient cachés dans la charmante figure de cire.

Sa Majesté daigna permettre aux demoiselles qui l'avaient accompagnée dans la chapelle de porter un ruban rouge sur lequel étaient brodés ces mots : HAINE A L'IMPIE, ADORATION PERPÉTUELLE.

M. de La Mole fit distribuer aux paysans dix mille bouteilles de vin. Le soir, à Verrières, les libéraux trouvèrent une raison pour illuminer cent fois mieux que les royalistes.

« La méfiance et l'orgueil souffrant de Julien, qui avait surtout besoin d'un amour à sacrifices, ne *tiennent* pas » devant les sacrifices constants que fait Mme de Rênal; il adore sa maîtresse, mais M. Valenod ayant été prévenu par la femme de chambre de Mme de

Rênal, les lettres anonymes arrivent au Maire de Verrières, et, malgré l'habileté de sa femme, le mari troublé, puis jaloux, éloigne le précepteur qui se rend au séminaire de Besançon :

XXV

LE SÉMINAIRE

Julien vit de loin la croix de fer doré sur la porte; il approcha lentement; ses jambes semblaient se dérober sous lui. « Voilà donc cet enfer sur la terre, dont je ne pourrai sortir! » Enfin il se décida à sonner. Le bruit de la cloche retentit comme dans un lieu solitaire. Au bout de dix minutes, un homme pâle, vêtu de noir, vint lui ouvrir. Julien le regarda et aussitôt baissa les yeux. Ce portier avait une physionomie singulière. La pupille saillante et verte de ses yeux s'arrondissait comme celle d'un chat; les contours immobiles de ses paupières annonçaient l'impossibilité de toute sympathie; ses lèvres minces se développaient en demi-cercle sur des dents qui avançaient. Cependant cette physionomie ne montrait pas le crime, mais plutôt cette insensibilité parfaite qui inspire bien plus de terreur à la jeunesse. Le seul sentiment que le regard rapide de Julien put deviner sur cette longue figure de dévot fut un mépris profond pour tout ce dont on voudrait lui parler, et qui ne serait pas l'intérêt du ciel.

Julien releva les yeux avec effort, et d'une voix que le battement de cœur rendait tremblante, il expliqua qu'il désirait parler à M. Pirard, le directeur du séminaire. Sans dire une parole, l'homme noir lui fit signe de le suivre. Ils montèrent deux etages par un large escalier à rampe de bois, dont les marches déjetées penchaient tout à fait du côté opposé au mur, et semblaient près de tomber. Une petite porte, surmontée d'une grande croix de cimetière en bois blanc peint en noir, fut ouverte avec difficulté, et le portier le fit entrer dans une chambre sombre et basse, dont les murs blanchis à la chaux étaient garnis de deux grands tableaux noircis par le temps. Là, Julien fut

laissé seul: il était atterré, son cœur battait violemment; il eût été heureux d'oser pleurer. Un silence de mort régnait dans toute la maison.

Au bout d'un quart d'heure, qui lui parut une journée, le portier à figure sinistre reparut sur le pas d'une porte à l'autre extrémité de la chambre, et, sans daigner parler, lui fit signe d'avancer. Il entra dans une pièce encore plus grande que la première et fort mal éclairée. Les murs aussi étaient blanchis; mais il n'y avait pas de meubles. Seulement dans un coin près de la porte, Julien vit en passant un lit de bois blanc, deux chaises de paille, et un petit fauteuil en planches de sapin sans coussin. A l'autre extrémité de la chambre, près d'une petite fenêtre, à vitres jaunies, garnie de vases de fleurs tenus salement, il aperçut un homme assis devant une table, et couvert d'une soutane délabrée ; il avait l'air en colère, et prenait l'un après l'autre une foule de petits carrés de papier qu'il rangeait sur sa table, après y avoir écrit quelques mots. Il ne s'apercevait pas de la présence de Julien. Celui-ci était immobile, debout vers le milieu de la chambre, là où l'avait laissé le portier, qui était ressorti en fermant la porte.

Dix minutes se passèrent ainsi; l'homme mal vêtu écrivait toujours. L'émotion et la terreur de Julien étaient telles, qu'il lui semblait être sur le point de tomber. Un philosophe eût dit, peut-être en se trompant : C'est la violente impression du laid sur une âme faite pour aimer ce qui est beau.

L'homme qui écrivait leva la tête ; Julien ne s'en aperçut qu'au bout d'un moment, et même, après l'avoir vu, il restait encore immobile comme frappé à mort par le regard terrible dont il était l'objet. Les yeux troublés de Julien distinguaient à peine une figure longue et toute couverte de taches rouges, excepté sur le front, qui laissait voir une pâleur mortelle. Entre ces joues rouges et ce front blanc, brillaient deux petits yeux noirs faits pour effrayer le plus brave. Les vastes contours de ce front étaient marqués par des cheveux épais, plats et d'un noir de jais.

« Voulez-vous approcher, oui ou non? » dit enfin cet homme avec impatience.

Julien s'avança d'un pas mal assuré, et enfin, près de tomber et pâle comme de sa vie il ne l'avait été, il s'arrêta à trois pas de la petite table de bois blanc couverte de carrés de papier.

« Plus près », dit l'homme.

Julien s'avança encore en étendant la main, comme cherchant à s'appuyer sur quelque chose.

« Votre nom?

— Julien Sorel.

— Vous avez bien tardé », lui dit-on en attachant de nouveau sur lui un œil terrible.

Julien ne put supporter ce regard; étendant la main comme pour se soutenir, il tomba tout de son long sur le plancher.

L'homme sonna. Julien n'avait perdu que l'usage des yeux et la force de se mouvoir; il entendit des pas qui s'approchaient.

On le releva, on le plaça sur le petit fauteuil de bois blanc. Il entendit l'homme terrible qui disait au portier:

« Il tombe du haut mal apparemment, il ne manquait plus que ça. »

Quand Julien put ouvrir les yeux, l'homme à la figure rouge continuait à écrire; le portier avait disparu. « Il faut avoir du courage, se dit notre héros, et surtout cacher ce que je sens » : il éprouvait un violent mal de cœur : « s'il m'arrive un accident, Dieu sait ce qu'on pensera de moi ». Enfin l'homme cessa d'écrire, et regardant Julien de côté :

« Êtes-vous en état de me répondre?

— Oui, monsieur, dit Julien d'une voix affaiblie.

— Ah! c'est heureux. »

L'homme noir s'était levé à demi et cherchait avec impatience une lettre dans le tiroir de sa table de sapin qui s'ouvrit en criant. Il la trouva, s'assit lentement, et regardant de nouveau Julien, d'un air à lui arracher le peu de vie qui lui restait :

« Vous m'êtes recommandé par M. Chélan; c'était le meilleur curé du diocèse, homme vertueux s'il en fut, et mon ami depuis trente ans.

— Ah! c'est à M. Pirard que j'ai l'honneur de parler, dit Julien d'une voix mourante.

— Apparemment », répliqua le directeur du séminaire en le regardant avec humeur.

Il y eut redoublement d'éclat dans ses petits yeux, suivi d'un mouvement involontaire des muscles des coins de la bouche. C'était la physionomie du tigre goûtant par avance le plaisir de dévorer sa proie.

« La lettre de Chélan est courte, dit-il, comme se parlant à lui-même. *Intelligenti pauca;* par le temps qui court, on ne saurait écrire trop peu. » Il lut haut :

« Je vous adresse Julien Sorel, de cette paroisse, que j'ai baptisé il y aura bientôt vingt ans; fils d'un charpentier riche, mais qui ne lui donne rien. Julien sera un ouvrier remarquable dans la vigne du Seigneur. La mémoire, l'intelligence ne manquent point, il y a de la réflexion. Sa vocation sera-t-elle durable? est-elle sincère? »

— *Sincère!* répéta l'abbé Pirard d'un air étonné, et en regardant Julien; mais déjà le regard de l'abbé était moins dénué de toute humanité; *sincère !* répéta-t-il en baissant la voix et reprenant sa lecture :

« Je vous demande pour Julien Sorel une bourse; il la méritera en subissant les examens nécessaires. Je lui ai montré un peu de théologie, de cette ancienne et bonne théologie des Bossuet, des Arnault, des Fleury. Si ce sujet ne vous convient pas, renvoyez-le-moi; le directeur du dépôt de mendicité, que vous connaissez bien, lui offre huit cents francs pour être précepteur de ses enfants.

« Mon intérieur est tranquille, grâce à Dieu. Je m'accoutume au coup terrible. *Vale et me ama.* »

L'abbé Pirard, ralentissant la voix comme il lisait la signature, prononça avec un soupir le mot *Chélan.*

« Il est tranquille, dit-il; en effet, sa vertu méritait cette récompense; Dieu puisse-t-il me l'accorder, le cas échéant! » Il regarda le ciel et fit un signe de croix. A la vue de ce signe sacré, Julien sentit diminuer l'horreur profonde qui, depuis son entrée dans cette maison, l'avait glacé.

« J'ai ici trois cent vingt et un aspirants à l'état le plus saint, dit enfin l'abbé Pirard, d'un ton de voix sévère, mais non méchant; sept ou huit seulement me

sont recommandés par des hommes tels que l'abbé Chélan; ainsi parmi les trois cents vingt et un, vous allez être le neuvième. Mais ma protection n'est ni faveur ni faiblesse, elle est redoublement de soins et de sévérité contre les vices. Allez fermer cette porte à clef. »

Julien fit un effort pour marcher et réussit à ne pas tomber. Il remarqua qu'une petite fenêtre, voisine de la porte d'entrée, donnait sur la campagne. Il regarda les arbres; cette vue lui fit du bien, comme s'il eût aperçu d'anciens amis.

« *Loquerisne linguam latinam?* (Parlez-vous latin?) lui dit l'abbé Pirard, comme il revenait.

— *Ita, pater optime* (oui, mon excellent père) », répondit Julien revenant un peu à lui. Certainement, jamais homme au monde ne lui avait paru moins excellent que M. Pirard, depuis une demi-heure.

L'entretien continua en latin. L'expression des yeux de l'abbé s'adoucissait; Julien reprenait quelque sang-froid. « Que je suis faible, pensa-t-il, de m'en laisser imposer par ces apparences de vertu! cet homme sera tout simplement un fripon comme M. Maslon » ; et Julien s'applaudissait d'avoir caché presque tout son argent dans ses bottes.

L'abbé Pirard examina Julien sur la théologie; il fut surpris de l'étendue de son savoir. Son étonnement augmenta quand il l'interrogea en particulier sur les saintes Écritures.

Mais quand il arriva aux questions sur la doctrine des Pères, il s'aperçut que Julien ignorait presque jusqu'aux noms de saint Jérome, de saint Augustin, de saint Bonaventure, de saint Basile, etc., etc.

« Au fait, pensa l'abbé Pirard, voilà bien cette tendance fatale au protestantisme que j'ai toujours reprochée à Chélan. Une connaissance approfondie et trop approfondie des saintes Écritures. »

(Julien venait de lui parler, sans être interrogé à ce sujet, du temps *véritable* où avaient été écrits la Genèse, le Pentateuque, etc.)

« A quoi mène ce raisonnement infini sur les saintes Écritures, pensa l'abbé Pirard, si ce n'est à *l'examen*

personnel, c'est-à-dire au plus affreux protestantisme? Et à côté de cette science imprudente, rien sur les Pères qui puisse compenser cette tendance. »

Mais l'étonnement du directeur du séminaire n'eut plus de bornes, lorsque interrogeant Julien sur l'autorité du pape, et s'attendant aux maximes de l'ancienne Église gallicane, le jeune homme lui récita tout le livre de M. de Maistre.

« Singulier homme que ce Chélan, pensa l'abbé Pirard; lui a-t-il montré ce livre pour lui apprendre à s'en moquer? »

Ce fut en vain qu'il interrogea Julien pour tâcher de deviner s'il croyait sérieusement à la doctrine de M. de Maistre. Le jeune homme ne répondait qu'avec sa mémoire. De ce moment, Julien fut réellement très bien, il sentait qu'il était maître de soi.

Après un examen fort long, il lui sembla que la sévérité de M. Pirard envers lui n'était plus qu'affectée. En effet, sans les principes de gravité austère que, depuis quinze ans, il s'était imposés envers ses élèves en théologie, le directeur du séminaire eût embrassé Julien au nom de la logique, tant il trouvait de clarté, de précision et de netteté dans ses réponses.

« Voilà un esprit hardi et sain », se disait-il, mais *corpus debile* (le corps est faible).

« Tombez-vous souvent ainsi? dit-il à Julien en français et en lui montrant du doigt le plancher.

— C'est la première fois de ma vie; la figure du portier m'avait glacé », ajouta Julien en rougissant comme un enfant.

L'abbé Pirard sourit presque.

« Voilà l'effet des vaines pompes du monde; vous êtes accoutumé apparemment à des visages riants, véritables théâtres de mensonge. La vérité est austère, monsieur. Mais notre tâche ici-bas n'est-elle pas austère aussi? Il faudra veiller à ce que votre conscience se tienne en garde contre cette faiblesse : *Trop de sensibilité aux vaines grâces de l'extérieur*.

« Si vous ne m'étiez pas recommandé, dit l'abbé Pirard en reprenant la langue latine avec un plaisir marqué, par un homme tel que l'abbé Chélan, je vous

parlerais le vain langage de ce monde auquel il paraît que vous êtes trop accoutumé. La bourse entière que vous sollicitez, vous dirais-je, est la chose du monde la plus difficile à obtenir. Mais l'abbé Chélan a mérité bien peu, par cinquante-six ans de travaux apostoliques, s'il ne peut disposer d'une bourse au séminaire. »

Après ces mots, l'abbé Pirard recommanda à Julien de n'entrer dans aucune société ou congrégation secrète sans son consentement.

« Je vous en donne ma parole d'honneur », dit Julien avec l'épanouissement de cœur d'un honnête homme.

Le directeur du séminaire sourit pour la première fois.

« Ce mot n'est point de mise ici, lui dit-il, il rappelle trop le vain honneur des gens du monde qui les conduit à tant de fautes, et souvent à des crimes. Vous me devez l'obéissance en vertu du paragraphe dix-sept de la bulle *Unam Ecclesiam* de saint Pie V. Je suis votre supérieur ecclésiastique. Dans cette maison, entendre, mon très cher fils, c'est obéir. Combien avez-vous d'argent?

(Nous y voici, se dit Julien, c'était pour cela qu'était le très cher fils.)

— Trente-cinq francs, mon père.

— Écrivez soigneusement l'emploi de cet argent; vous aurez à m'en rendre compte. »

Cette pénible séance avait duré trois heures. Julien appela le portier.

« Allez installer Julien Sorel dans la cellule n° 103 », dit l'abbé Pirard à cet homme.

Par une grande distinction, il accordait à Julien un logement séparé.

« Portez-y sa malle », ajouta-t-il.

Julien baissa les yeux et reconnut sa malle précisément en face de lui; il la regardait depuis trois heures, et ne l'avait pas reconnue.

En arrivant au n° 103, c'était une petite chambrette de huit pieds en carré, au dernier étage de la maison, Julien remarqua qu'elle donnait sur les remparts, et par delà on apercevait la jolie plaine que le Doubs sépare de la ville.

« Quelle vue charmante! » s'écria Julien ; en se parlant ainsi il ne sentait pas ce qu'exprimaient ces mots. Les sensations si violentes qu'il avait éprouvées depuis le peu de temps qu'il était à Besançon avaient entièrement épuisé ses forces. Il s'assit près de la fenêtre sur l'unique chaise de bois qui fût dans sa cellule, et tomba aussitôt dans un profond sommeil. Il n'entendit point la cloche du souper, ni celle du salut; on l'avait oublié.

Quand les premiers rayons du soleil le réveillèrent le lendemain, il se trouva couché sur le plancher.

Alors commence pour Julien une vie pénible au milieu de ces séminaristes, « êtres grossiers qui n'étaient pas bien sûrs de comprendre les mots latins qu'ils répétaient » et qui ne montrent « dans leur œil morne que le besoin physique satisfait après le dîner, et le plaisir physique attendu avant le repas ». Au milieu de ces rustres, ignorants, hypocrites, Julien essaye de « se dessiner un caractère nouveau », et d'arriver, à force de dissimulations constantes, à prendre le ton « des séminaristes qui servaient de modèles aux autres »; mais il a trop de supériorités pour qu'on les lui pardonne, et il s'aperçoit tous les jours que « différence engendre haine » :

XXVIII

UNE PROCESSION

Julien avait beau se faire petit et sot, il ne pouvait plaire, il était trop différent. « Cependant, se disait-il, tous ces professeurs sont gens très fins et choisis entre mille; comment n'aiment-ils pas mon humilité? » Un seul lui semblait abuser de sa complaisance à tout croire et à sembler dupe de tout. C'était l'abbé Chas-Bernard, directeur des cérémonies de la cathédrale où, depuis quinze ans, on lui faisait espérer une place de chanoine; en attendant, il enseignait l'éloquence sacrée au séminaire. Dans le temps de son aveuglement, ce cours était un de ceux où Julien se trouvait le plus habituellement le premier. L'abbé Chas était parti de là pour lui témoigner de l'amitié, et, à la sortie de son cours, il le prenait volontiers sous le bras pou faire quelques tours de jardin.

« Où veut-il en venir? » se disait Julien. Il voyait avec

étonnement que, pendant des heures entières, l'abbé lui parlait des ornements possédés par la cathédrale. Elle avait dix-sept chasubles galonnées, outre les ornements de deuil. On espérait beaucoup de la vieille présidente de Rubempré; cette dame, âgée de quatre-vingt-dix ans, conservait, depuis soixante-dix ans au moins, ses robes de noce, en superbes étoffes de Lyon, brochées d'or. « Figurez-vous, mon ami, disait l'abbé Chas en s'arrêtant tout court et ouvrant de grands yeux, que ces étoffes se tiennent droites, tant il y a d'or. On croit généralement dans Besançon que, par le testament de la présidente, le *trésor* de la cathédrale sera augmenté de plus de dix chasubles, sans compter quatre ou cinq chapes pour les grandes fêtes. Je vais plus loin, ajoutait l'abbé Chas en baissant la voix, j'ai des raisons pour penser que la présidente nous laissera huit magnifiques flambeaux d'argent doré, que l'on suppose avoir été achetés, en Italie, par le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, dont l'un de ses ancêtres fut le ministre favori. »

« Mais où cet homme veut-il en venir avec toute cette friperie, pensait Julien? Cette préparation adroite dure depuis un siècle et rien ne paraît. Il faut qu'il se méfie bien de moi! Il est plus adroit que tous les autres dont en quinze jours on devine si bien le but secret. Je comprends, l'ambition de celui-ci souffre depuis quinze ans. »

Un soir, au milieu de la leçon d'armes, Julien fut appelé chez l'abbé Pirard, qui lui dit : « C'est demain la fête du *Corpus Domini* (la Fête-Dieu).

« M. l'abbé Chas-Bernard a besoin de vous pour l'aider à orner la cathédrale, partez et obéissez. » L'abbé Pirard le rappela, et de l'air de la commisération ajouta : « C'est à vous de voir si vous voulez profiter de l'occasion pour vous écarter dans la ville.

— *Incedo per ignes*, répondit Julien (j'ai des ennemis cachés). »

Le lendemain, dès le grand matin, Julien se rendit à la cathédrale, les yeux baissés. L'aspect des rues et de l'activité qui commençait à régner dans la ville lui fit du bien. De toutes parts on tendait le devant des maisons pour la procession. Tout le temps qu'il avait passé

au séminaire ne lui sembla plus qu'un instant.... Il aperçut de loin l'abbé Chas-Bernard sur la porte de sa chère cathédrale : c'était un gros homme à face réjouie et à l'air ouvert. Ce jour-là, il était triomphant : « Je vous attendais, mon cher fils, s'écria-t-il, du plus loin qu'il vit Julien, soyez le bienvenu. La besogne de cette journée sera longue et rude, fortifions-nous par un premier déjeuner; le second viendra à dix heures pendant la grand'messe.

— Je désire, monsieur, lui dit Julien d'un air grave, n'être pas un instant seul; daignez remarquer, ajouta-t-il en lui montrant l'horloge au-dessus de leur tête, que j'arrive à cinq heures moins une minute.

— Ah! ces petits méchants du séminaire vous font peur! Vous êtes bien bon de penser à eux, dit l'abbé Chas; un chemin est-il moins beau, parce qu'il y a des épines dans les haies qui le bordent? Les voyageurs font route et laissent les épines méchantes se morfondre à leur place. Du reste, à l'ouvrage, mon cher ami, à l'ouvrage. »

L'abbé Chas avait raison de dire que la besogne serait dure. Il y avait eu la veille une grande cérémonie funèbre à la cathédrale; l'on n'avait pu rien préparer; il fallait donc, en une seule matinée, revêtir tous les piliers gothiques qui forment les trois nefs, d'une sorte d'habit de damas rouge qui monte à trente pieds de hauteur. M. l'évêque avait fait venir, par la malle-poste, quatre tapissiers de Paris; mais ces messieurs ne pouvaient suffire à tout, et loin d'encourager la maladresse de leurs camarades bisontins, ils la redoublaient en se moquant d'eux.

Julien vit qu'il fallait monter à l'échelle lui-même, son agilité le servit bien. Il se chargea de diriger les tapissiers de la ville. L'abbé Chas enchanté le regardait voltiger d'échelle en échelle. Quand tous les piliers furent revêtus de damas, il fut question d'aller placer cinq énormes bouquets de plumes sur le grand baldaquin, au-dessus du maître-autel. Un riche couronnement de bois doré était soutenu par huit grandes colonnes torses en marbre d'Italie. Mais, pour arriver au centre du baldaquin, au-dessus du tabernacle, il fallait mar-

cher sur une vieille corniche en bois peut-être vermoulue et à quarante pieds d'élévation.

L'aspect de ce chemin ardu avait éteint la gaieté si brillante jusque-là des tapissiers parisiens ; ils regardaient d'en bas, discutaient beaucoup et ne montaient pas. Julien se saisit des bouquets de plumes, et monta l'échelle en courant. Il les plaça fort bien sur l'ornement en forme de couronne, au centre du baldaquin. Comme il descendait de l'échelle, l'abbé Chas-Bernard le serra dans ses bras :

« *Optime*, s'écria le bon prêtre, je conterai ça à Monseigneur. »

Le déjeuner de dix heures fut très gai. Jamais l'abbé Chas n'avait vu son église si belle.

« Cher disciple, disait-il à Julien, ma mère était loueuse de chaises dans cette vénérable basilique, de sorte que j'ai été nourri dans ce grand édifice. La Terreur de Robespierre nous ruina, mais, à huit ans que j'avais alors, je servais déjà des messes en chambre, et l'on me nourrissait le jour de la messe. Personne ne savait plier une chasuble mieux que moi, jamais les galons n'étaient coupés. Depuis le rétablissement du culte par Napoléon, j'ai le bonheur de tout diriger dans cette vénérable métropole. Cinq fois par an, mes yeux la voient parée de ces ornements si beaux. Mais jamais elle n'a été si resplendissante, jamais les lés de damas n'ont été aussi bien attachés qu'aujourd'hui, aussi collants aux piliers.

— Enfin, il va me dire son secret, pensa Julien, le voilà qui me parle de lui ; il y a épanchement. » Mais rien d'imprudent ne fut dit par cet homme évidemment exalté. « Et pourtant il a beaucoup travaillé ; il est heureux, se dit Julien, le bon vin n'a pas été épargné. Quel homme ! quel exemple pour moi : à lui le pompon. » (C'était un mauvais mot qu'il tenait du vieux chirurgien) :

Comme le *Sanctus* de la grand'messe sonna, Julien voulut prendre un surplis pour suivre l'évêque à la superbe procession.

« Et les voleurs, mon ami, et les voleurs ! s'écria l'abbé Chas, vous n'y pensez pas. La procession va

sortir; nous veillerons, vous et moi. Nous serons bien heureux s'il ne nous manque qu'une couple d'aunes de ce beau galon qui environne le bas des piliers. C'est encore un don de Mme de Rubempré; il provient du fameux comte son bisaïeul; c'est de l'or pur, mon cher ami, ajouta l'abbé en lui parlant à l'oreille, et d'un air évidemment exalté, rien de faux! Je vous charge de l'inspection de l'aile du nord, n'en sortez pas. Je garde pour moi l'aile du midi et la grand'nef. Attention aux confessionnaux; c'est de là que les espionnes des voleurs épient le moment où nous avons le dos tourné. »

Comme il achevait de parler, onze heures trois quarts sonnèrent; aussitôt la grosse cloche se fit entendre. Elle sonnait à pleine volée; ces sons si pleins et si solennels émurent Julien. Son imagination n'était plus sur la terre.

L'odeur de l'encens et des feuilles de roses jetées devant le saint sacrement par les petits enfants déguisés en saint Jean, acheva de l'exalter.

Les sons si graves de cette cloche n'auraient dû réveiller chez Julien que l'idée du travail de vingt hommes payés à cinquante centimes, et aidés peut-être par quinze ou vingt fidèles. Il eut dû penser à l'usure des cordes, à celle de la charpente, au danger de la cloche elle-même qui tombe tous les deux siècles, et réfléchir au moyen de diminuer le salaire des sonneurs, ou de les payer par quelque indulgence ou autre grâce tirée des trésors de l'Église, et qui n'aplatît pas sa bourse.

Au lieu de ces sages réflexions, l'âme de Julien, exaltée par ces sons si mâles et si pleins, errait dans les espaces imaginaires. Jamais il ne fera un bon prêtre, ni un bon administrateur. Les âmes qui s'émeuvent ainsi sont bonnes tout au plus à produire un artiste. Ici éclate dans tout son jour la présomption de Julien. Cinquante, peut-être, des séminaristes ses camarades, rendus attentifs au réel de la vie par la haine publique et le jacobinisme qu'on leur montre en embuscade derrière chaque haie, en entendant la grosse cloche de la cathédrale, n'auraient songé qu'au salaire des sonneurs. Ils auraient examiné avec le génie de

Barème si le degré d'émotion du public valait l'argent qu'on donnait aux sonneurs. Si Julien eût voulu songer aux intérêts matériels de la cathédrale, son imagination s'élançant au delà du but, aurait pensé à économiser quarante francs à la fabrique, et laissé perdre l'occasion d'éviter une dépense de vingt-cinq centimes.

Tandis que, par le plus beau jour du monde, la procession parcourait lentement Besançon, et s'arrêtait aux brillants reposoirs élevés à l'envi par les autorités, l'église était restée dans un profond silence. Une demi-obscurité, une agréable fraîcheur y régnaient; elle était encore embaumée par le parfum des fleurs et de l'encens.

Le silence, la solitude profonde, la fraîcheur des longues nefs rendaient plus douce la rêverie de Julien. Il ne craignait point d'être troublé par l'abbé Chas, occupé dans une autre partie de l'édifice. Son âme avait presque abandonné son enveloppe mortelle, qui se promenait à pas lents dans l'aile du nord confiée à sa surveillance. Il était d'autant plus tranquille, qu'il s'était assuré qu'il n'y avait dans les confessionnaux que quelque femmes pieuses; son œil regardait sans voir.

Cependant sa distraction fut à demi vaincue par l'aspect de deux femmes fort bien mises qui étaient à genoux, l'une dans un confessionnal, et l'autre, tout près de la première, sur une chaise. Il regardait sans voir; cependant, soit sentiment vague de ses devoirs, soit admiration pour la mise noble et simple de ces dames, il remarqua qu'il n'y avait pas de prêtre dans ce confessionnal. « Il est singulier, pensa-t-il, que ces belles dames ne soient pas à genoux devant quelque reposoir, si elles sont dévotes; ou placées avantageusement au premier rang de quelque balcon, si elles sont du monde. Comme cette robe est bien prise! quelle grâce! » Il ralentit le pas pour chercher à les voir.

Celle qui était à genoux dans le confessionnal détourna un peu la tête en entendant le bruit des pas de Julien au milieu de ce grand silence. Tout à coup elle jeta un grand cri et se trouva mal.

En perdant ses forces, cette dame tomba à genoux en

arrière; son amie, qui était près d'elle, s'élança pour la secourir. En même temps Julien vit les épaules de la dame qui tombait en arrière. Un collier de grosses perles fines en torsade, de lui bien connu, frappa ses regards. Que devint-il en reconnaissant la chevelure de Mme de Rênal! c'était elle. La dame qui cherchait à lui soutenir la tête, et à l'empêcher de tomber tout à fait, était Mme Derville. Julien, hors de lui, s'élança; la chute de Mme de Rênal eût peut-être entraîné son amie, si Julien ne les eût soutenues. Il vit la tête de Mme de Rênal pâle, absolument privée de sentiment, flottant sur son épaule. Il aida Mme Derville à placer cette tête charmante sur l'appui d'une chaise de paille; il était à genoux.

Mme Derville se retourna et le reconnut.

« Fuyez, monsieur, fuyez! lui dit-elle avec l'accent de la plus vive colère. Que surtout elle ne vous revoie pas. Votre vue doit en effet lui faire horreur, elle était si heureuse avant vous! Votre procédé est atroce. Fuyez; éloignez-vous, s'il vous reste quelque pudeur. »

Ce mot fut dit avant tant d'autorité, et Julien était si faible dans ce moment, qu'il s'éloigna. « Elle m'a toujours haï », se dit-il en pensant à Mme Derville.

Au même instant, le chant nasillard des premiers prêtres de la procession retentit dans l'église; elle rentrait. L'abbé Chas-Bernard appela plusieurs fois Julien, qui d'abord ne l'entendit pas : il vint enfin le prendre par le bras derrière un pilier où Julien s'était réfugié à demi mort. Il voulait le présenter à l'évêque.

« Vous vous trouvez mal, mon enfant, lui dit l'abbé, en le voyant si pâle et presque hors d'état de marcher; vous avez trop travaillé. » L'abbé lui donna le bras. « Venez, asseyez-vous sur ce petit banc du donneur d'eau bénite, derrière moi; je vous cacherai. » Ils étaient alors à côté de la grande porte. « Tranquillisez-vous, nous avons encore vingt bonnes minutes avant que Monseigneur paraisse. Tâchez de vous remettre; quand il passera, je vous soulèverai; car je suis fort et vigoureux, malgré mon âge. »

Mais quand l'évêque passa, Julien était tellement tremblant, que l'abbé Chas renonça à l'idée de le présenter.

« Ne vous affligez pas trop, lui dit-il, je retrouverai une occasion. »

Le soir, il fit porter à la chapelle du séminaire dix livres de cierges économisés, dit-il, par les soins de Julien, et la promptitude avec laquelle il avait fait éteindre. Rien de moins vrai. Le pauvre garçon était éteint lui-même; il n'avait pas eu une idée depuis la vue de Mme de Rênal.

XXIX

LE PREMIER AVANCEMENT

Julien n'était pas encore revenu de la rêverie profonde où l'avait plongé l'événement de la cathédrale, lorsqu'un matin le sévère abbé Pirard le fit appeler.

« Voilà M. l'abbé Chas-Bernard qui m'écrit en votre faveur. Je suis assez content de l'ensemble de votre conduite. Vous êtes extrêmement imprudent et étourdi, sans qu'il y paraisse; cependant, jusqu'ici le cœur est bon et même généreux; l'esprit est supérieur. Au total, je vois en vous une étincelle qu'il ne faut pas négliger.

« Après quinze ans de travaux, je suis sur le point de sortir de cette maison : mon crime est d'avoir laissé les séminaristes à leur libre arbitre, et de n'avoir ni protégé, ni desservi cette société secrète dont vous m'avez parlé au tribunal de la pénitence. Avant de partir, je veux faire quelque chose pour vous.... Je vous fais répétiteur, pour le Nouveau et l'Ancien Testament. »

Julien, transporté de reconnaissance, eut bien l'idée de se jeter à genoux et de remercier Dieu; mais il céda à un mouvement plus vrai. Il s'approcha de l'abbé Pirard et lui prit la main, qu'il porta à ses lèvres.

« Qu'est ceci? » s'écria le directeur d'un air fâché; mais les yeux de Julien en disaient encore plus que son action.

L'abbé Pirard le regarda avec étonnement, tel qu'un homme qui, depuis de longues années, a perdu l'habi-

tude de rencontrer des émotions délicates. Cette attention trahit le directeur; sa voix s'altéra.

« Eh bien! oui, mon enfant, je te suis attaché. Le ciel sait que c'est bien malgré moi. Je devrais être juste, et n'avoir ni haine, ni amour pour personne. Ta carrière sera pénible. Je vois en toi quelque chose qui offense le vulgaire. La jalousie et la calomnie te poursuivront. En quelque lieu que la Providence te place, tes compagnons ne te verront jamais sans te haïr; et s'ils feignent de t'aimer, ce sera pour te trahir plus sûrement. A cela il n'y a qu'un remède : n'aie recours qu'à Dieu, qui t'a donné, pour te punir de ta présomption, cette nécessité d'être haï; que ta conduite soit pure; c'est la seule ressource que je te voie. Si tu tiens à la vérité d'une étreinte invincible, tôt ou tard tes ennemis seront confondus. »

Il y avait si longtemps que Julien n'avait entendu une voix amie, qu'il faut lui pardonner une faiblesse : il fondit en larmes. L'abbé Pirard lui ouvrit les bras; ce moment fut bien doux pour tous les deux.

Julien était fou de joie; cet avancement était le premier qu'il obtenait; les avantages étaient immenses. Pour les concevoir, il faut avoir été condamné à passer des mois entiers sans un instant de solitude, et dans un contact immédiat avec des camarades pour le moins importuns, et la plupart intolérables. Leurs cris seuls eussent suffi pour porter le désordre dans une organisation délicate. La joie bruyante de ces paysans bien nourris et bien vêtus ne savait jouir d'elle-même, ne se croyait entière que lorsqu'ils criaient de toute la force de leurs poumons.

Maintenant, Julien dînait seul, ou à peu près, une heure plus tard que les autres séminaristes. Il avait une clef du jardin, et pouvait s'y promener aux heures où il est désert.

A son grand étonnement, Julien s'aperçut qu'on le haïssait moins; il s'attendait, au contraire, à un redoublement de haine. Ce désir secret qu'on ne lui adressât pas la parole, qui était trop évident et lui valait tant d'ennemis, ne fut plus une marque de hauteur ridicule. Aux yeux des êtres grossiers qui l'entouraient, ce fut

un juste sentiment de sa dignité. La haine diminua sensiblement, surtout parmi les plus jeunes de ses camarades devenus ses élèves, et qu'il traitait avec beaucoup de politesse. Peu à peu il eut même des partisans; il devint de mauvais ton de l'appeler Martin Luther.

Mais à quoi bon nommer ses amis, ses ennemis? Tout cela est laid, et d'autant plus laid que le dessein est plus vrai. Ce sont cependant là les seuls professeurs de morale qu'ait le peuple, et sans eux que deviendrait-il? Le journal pourra-t-il jamais remplacer le curé?

Depuis la nouvelle dignité de Julien, le directeur du séminaire affecta de ne lui parler jamais sans témoins. Il y avait dans cette conduite prudence pour le maître comme pour le disciple; mais il y avait surtout *épreuve*. Le principe invariable du sévère janséniste Pirard était : « Un homme a-t-il du mérite à vos yeux, mettez obstacle à tout ce qu'il désire, à tout ce qu'il entreprend. Si le mérite est réel, il saura bien renverser ou tourner les obstacles. »

C'était le temps de la chasse. Fouqué [1] eut l'idée d'envoyer au séminaire un cerf et un sanglier de la part des parents de Julien. Les animaux morts furent déposés dans le passage, entre la cuisine et le réfectoire. Ce fut là que tous les séminaristes les virent en allant dîner. Ce fut un grand objet de curiosité. Le sanglier, tout mort qu'il était, faisait peur aux plus jeunes; ils touchaient ses défenses. On ne parla d'autre chose pendant huit jours.

Ce don, qui classait la famille de Julien dans la partie de la société qu'il faut respecter, porta un coup mortel à l'envie. Il fut une supériorité consacrée par la fortune. Chazel et les plus distingués des séminaristes lui firent des avances, et se seraient presque plaints à lui de ce qu'il ne les avait pas avertis de la fortune de ses parents, et les avait ainsi exposés de manquer de respect à l'argent.

Il y eut une conscription dont Julien fut exempté en sa qualité de séminariste. Cette circonstance l'émut

1. Jeune marchand de bois, compatriote et ami fidèle de Julien.

profondément. « Voilà donc passé à jamais l'instant où, vingt ans plus tôt, une vie héroïque eût commencé pour moi. »

Il se promenait seul dans le jardin du séminaire, il entendit parler entre eux des maçons qui travaillaient au mur de clôture.

« Eh bien! il faut partir, v'là une nouvelle conscription.

— Dans le temps *de l'autre*, à la bonne heure! un maçon y devenait officier, y devenait général, on a vu ça.

— Va-t'en voir maintenant! Il n'y a que les gueux qui partent. Celui qui a *de quoi* reste au pays.

— Qui est né misérable, reste misérable, et v'là.

— Ah çà, est-ce bien vrai, ce qu'ils disent, que l'autre est mort? reprit un troisième maçon.

— Ce sont les gros qui disent ça, vois-tu! l'autre leur faisait peur.

— Quelle différence, comme l'ouvrage allait de son temps! Et dire qu'il a été trahi par ses maréchaux! Faut-y être traître! »

Cette conversation consola un peu Julien. En s'éloignant il répétait avec un soupir :

« Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire! »

Le temps des examens arriva. Julien répondit d'une façon brillante; il vit que Chazel lui-même cherchait à montrer tout son savoir.

Le premier jour, les examinateurs nommés par le fameux grand vicaire de Frilair furent très contrariés de devoir toujours porter le premier, ou tout au plus le second, sur leur liste, ce Julien Sorel, qui leur était signalé comme le Benjamin de l'abbé Pirard. Il y eut des paris au séminaire, que, dans la liste de l'examen général, Julien aurait le numéro premier, ce qui emportait l'honneur de dîner chez Mgr l'évêque. Mais à la fin d'une séance, où il avait été question des pères de l'Église, un examinateur adroit, après avoir interrogé Julien sur saint Jerôme, et sa passion pour Cicéron, vint à parler d'Horace, de Virgile et autres auteurs profanes. A l'insu de ses camarades, Julien avait

appris par cœur un grand nombre de passages de ces auteurs. Entraîné par ses succès, il oublia le lieu où il était, et, sur la demande réitérée de l'examinateur, récita et paraphrasa avec feu plusieurs odes d'Horace. Après l'avoir laissé s'enferrer pendant vingt minutes, tout à coup l'examinateur changea de visage, et lui reprocha avec aigreur le temps qu'il avait perdu à ces études profanes, et les idées inutiles ou criminelles qu'il s'était mises dans la tête.

« Je suis un sot, monsieur, et vous avez raison », dit Julien d'un air modeste, en reconnaissant le stratagème adroit dont il était victime.

Cette ruse de l'examinateur fut trouvée sale, même au séminaire, ce qui n'empêcha pas M. l'abbé de Frilair, cet homme adroit qui avait organisé si savamment le réseau de la congrégation bisontine, et dont les dépêches à Paris faisaient trembler juges, préfet, et jusqu'aux officiers généraux de la garnison, de placer de sa main puissante le numéro 198 à côté du nom de Julien. Il avait de la joie à mortifier ainsi son ennemi, le janséniste Pirard.

Depuis dix ans, sa grande affaire était de lui enlever la direction du séminaire. Cet abbé, suivant pour lui-même le plan de conduite qu'il avait indiqué à Julien, était sincère, pieux, sans intrigue, attaché à ses devoirs. Mais le ciel, dans sa colère, lui avait donné ce tempérament bilieux, fait pour sentir profondément les injures et la haine. Aucun des outrages qu'on lui adressait n'était perdu pour cette âme ardente. Il eût cent fois donné sa démission, mais il se croyait utile dans le poste où la Providence l'avait placé. « J'empêche les progrès du jésuitisme et de l'idolâtrie », se disait-il.

A l'époque des examens, il y avait deux mois peut-être qu'il n'avait parlé à Julien, et cependant il fut malade pendant huit jours, quand, en recevant la lettre officielle annonçant le résultat du concours, il vit le numéro 198 placé à côté du nom de cet élève qu'il regardait comme la gloire de sa maison. La seule consolation pour ce caractère sévère fut de concentrer sur Julien tous ses moyens de surveillance. Ce fut avec

ravissement qu'il ne découvrit en lui ni colère, ni projet de vengeance, ni découragement.

M. l'abbé de Frilair, par ses intrigues, parvient à rendre inévitable la destitution de l'abbé Pirard. Ce dernier, grâce à la protection du marquis de La Mole, reçoit une cure dans les environs de Paris, et il serait le secrétaire du grand seigneur s'il ne préférait mettre à cette place Julien. Avant d'entrer en fonctions, Julien est allé, fort imprudemment du reste, revoir Mme de Rênal; puis il vient dans ce noble hôtel de La Mole, où la fille du Marquis, Mathilde, hautaine, énergique, chevaleresque, méprise les hommages des jeunes gentilshommes insignifiants, les Croisenois, les Caylus, etc. Elle préférerait à un mariage banal et suivant les convenances, une intrigue romanesque avec ce plébéien Sorel qui n'est ni vulgaire, ni sans volonté. Un jour, elle lui a ordonné de venir à un bal du duc de Retz, où entre autres invités se trouve un gentilhomme de Naples, le comte d'Altamira, condamné à mort dans son pays à la suite d'une conspiration manquée :

XXXIX

LE BAL

« Vous avez de l'humeur, lui dit la marquise de La Mole; je vous en avertis, c'est de mauvaise grâce au bal.

— Je ne me sens que mal à la tête, répondit Mathilde d'un air dédaigneux, il fait trop chaud ici. »

A ce moment, comme pour justifier Mlle de La Mole, le vieux baron de Tolly se trouva mal et tomba; on fut obligé de l'emporter. On parla d'apoplexie, ce fut un événement désagréable.

Mathilde ne s'en occupa point. C'était un parti pris, chez elle, de ne regarder jamais les vieillards et tous les être reconnus pour dire des choses tristes.

Elle dansa pour échapper à la conversation sur l'apoplexie, qui n'en était pas une, car le surlendemain le baron reparut.

« Mais M. Sorel ne vient point, se dit-elle encore après qu'elle eut dansé. » Elle le cherchait presque des yeux lorsqu'elle l'aperçut dans un autre salon. Chose étonnante, il semblait avoir perdu ce ton de froideur impassible qui lui était si naturel; il n'avait plus l'air anglais.

« Il cause avec le comte Altamira, mon condamné à mort! se dit Mathilde. Son œil est plein d'un feu sombre; il a l'air d'un prince déguisé; son regard a redoublé d'orgueil. »

Julien se rapprochait de la place où elle était, toujours causant avec Altamira; elle le regardait fixement, étudiant ses traits pour y chercher ces hautes qualités qui peuvent valoir à un homme l'honneur d'être condamné à mort.

Comme il passait près d'elle :

« Oui, disait-il au comte Altamira, Danton était un homme! »

« O ciel! serait-il un Danton, se dit Mathilde; mais il a une figure si noble, et ce Danton était horriblement laid, un boucher, je crois. » Julien était encore assez près d'elle, elle n'hésita pas à l'appeler; elle avait la conscience et l'orgueil de faire une question extraordinaire pour une jeune fille.

« Danton n'était-il pas un boucher? lui dit-elle.

— Oui, aux yeux de certaines personnes, lui répondit Julien avec l'expression du mépris le plus mal déguisé et l'œil encore enflammé de sa conversation avec Altamira, mais malheureusement pour les gens bien nés, il était avocat à Méry-sur-Seine; c'est-à-dire, mademoiselle, ajouta-t-il d'un air méchant, qu'il a commencé comme plusieurs pairs que je vois ici. Il est vrai que Danton avait un désavantage énorme aux yeux de la beauté, il était fort laid. »

Ces derniers mots furent dits rapidement, d'un air extraordinaire et assurément fort peu poli.

Julien attendit un instant, le haut du corps légèrement penché et avec un air orgueilleusement humble. Il semblait dire : « Je suis payé pour vous répondre, et je vis de ma paye ». Il ne daignait pas lever l'œil sur Mathilde. Elle, avec ses beaux yeux ouverts extraordinairement et fixés sur lui, avait l'air de son esclave. Enfin, comme le silence continuait, il la regarda ainsi qu'un valet regarde son maître, afin de prendre des ordres. Quoique ses yeux rencontrassent en plein ceux de Mathilde, toujours fixés sur lui avec un regard étrange, il s'éloigna avec un empressement marqué.

« Lui, qui est réellement si beau, se dit enfin Mathilde sortant de sa rêverie, faire un tel éloge de la laideur! Jamais de retour sur lui-même. Il n'est pas comme Caylus ou Croisenois. Ce Sorel a quelque chose de l'air que mon père prend quand il fait si bien Napoléon au bal. » Elle avait tout à fait oublié Danton. « Décidément, ce soir, je m'ennuie. » Elle saisit le bras de son frère et, à son grand chagrin, le força de faire un tour dans le bal. L'idée lui vint de suivre la conversation du condamné à mort avec Julien.

La foule était énorme. Elle parvint cependant à les rejoindre au moment où, à deux pas devant elle, Altamira s'approchait d'un plateau pour prendre une glace. Il parlait à Julien, le corps à demi tourné. Il vit un bras d'habit brodé qui prenait une glace à côté de la sienne. La broderie sembla exciter son attention; il se retourna tout à fait pour voir le personnage à qui appartenait ce bras. A l'instant, ses yeux si nobles et si naïfs prirent une légère expression de dédain.

« Vous voyez cet homme, dit-il assez bas à Julien; c'est le prince d'Araceli, ambassadeur de ***. Ce matin il a demandé mon extradition à votre ministre des Affaires étrangères de France, M. de Nerval. Tenez, le voilà là-bas, qui joue au whist. M. de Nerval est assez disposé à me livrer, car nous vous avons donné deux ou trois conspirateurs en 1816. Si l'on me rend à mon roi, je suis pendu dans les vingt-quatre heures. Et ce sera quelqu'un de ces jolis messieurs à moustaches qui *m'empoignera*.

— Les infâmes! » s'écria Julien à demi haut.

Mathilde ne perdait pas une syllabe de leur conversation. L'ennui avait disparu.

« Pas si infâmes, reprit le comte Altamira. Je vous ai parlé de moi pour vous frapper d'une image vive. Regardez le prince d'Araceli; toutes les cinq minutes, il jette les yeux sur sa Toison d'or; il ne revient pas du plaisir de voir ce colifichet sur sa poitrine. Ce pauvre homme n'est au fond qu'un anachronisme. Il y a cent ans la Toison était un honneur insigne, mais alors elle eût passé bien au-dessus de sa tête. Aujourd'hui, parmi les gens bien nés, il faut être un Araceli pour en être enchanté.

Il eût fait pendre tout une ville entière pour l'obtenir.

— Est-ce à ce prix qu'il l'a eue? dit Julien avec anxiété.

— Non, pas précisément, répondit Altamira froidement, il a peut-être fait jeter à la rivière une trentaine de riches propriétaires de son pays, qui passaient pour libéraux.

— Quel monstre! » dit encore Julien.

Mlle de La Mole, penchant la tête avec le plus vif intérêt, était si près de lui, que ses beaux cheveux touchaient presque son épaule.

« Vous êtes bien jeune! répondit Altamira. Je vous disais que j'ai une sœur mariée en Provence; elle est encore jolie, bonne, douce; c'est une excellente mère de famille, fidèle à ses devoirs, pieuse et non dévote.

— Où veut-il en venir? pensait Mlle de la Mole.

— Elle est heureuse, continua le comte d'Altamira; elle l'était en 1815. Alors j'étais caché chez elle, dans sa terre près d'Antibes; eh bien, au moment où elle apprit l'exécution du maréchal Ney, elle se mit à danser!

— Est-il possible? dit Julien atterré.

— C'est l'esprit de parti, reprit Altamira. Il n'y a plus de passions véritables au XIXe siècle : c'est pour cela que l'on s'ennuie tant en France. On fait les plus grandes cruautés, mais sans cruauté.

— Tant pis! dit Julien; du moins, quand on fait des crimes, faut-il les faire avec plaisir : ils n'ont que cela de bon, et l'on ne peut même les justifier un peu que par cette raison. »

Mlle de La Mole, oubliant tout à fait ce qu'elle se devait à elle-même, s'était placée presque entièrement entre Altamira et Julien. Son frère, qui lui donnait le bras, accoutumé à lui obéir, regardait ailleurs dans la salle, et, pour se donner une contenance, avait l'air d'être arrêté par la foule.

« Vous avez raison, disait Altamira; on fait tout sans plaisir et sans s'en souvenir, même les crimes. Je puis vous montrer dans ce bal dix hommes peut-être qui seront damnés comme assassins. Ils l'ont oublié, et le monde aussi [1].

1. C'est un mécontent qui parle. (*Note de Molière au Tartufe.*) — (Note de Stendhal.)

Plusieurs sont émus jusqu'aux larmes si leur chien se casse la patte. Au Père-Lachaise, quand on jette des fleurs sur leur tombe, comme vous dites si plaisamment à Paris, on nous apprend qu'ils réunissaient toutes les vertus des preux chevaliers, et l'on parle des grandes actions de leur bisaïeul qui vivait sous Henri IV. Si, malgré les bons offices du prince d'Araceli, je ne suis pas pendu, et que je jouisse jamais de ma fortune à Paris, je veux vous faire dîner avec huit ou dix assassins honorés et sans remords.

« Vous et moi, à ce dîner, nous serons les seuls purs de sang ; mais je serai méprisé et presque haï, comme un monstre sanguinaire et jacobin, et vous méprisé simplement comme homme du peuple intrus dans la bonne compagnie.

— Rien de plus vrai », dit Mlle de La Mole.

Altamira la regarda étonné; Julien ne daigna pas la regarder.

« Notez que la révolution à la tête de laquelle je me suis trouvé, continua le comte Altamira, n'a pas réussi, uniquement parce que je n'ai pas voulu faire tomber trois têtes et distribuer à nos partisans sept ou huit millions qui se trouvaient dans une caisse dont j'avais la clef. Mon roi, qui aujourd'hui brûle de me faire pendre, et qui, avant la révolte, me tutoyait, m'eût donné le grand cordon de son ordre si j'avais fait tomber ces trois têtes et distribuer l'argent de ces caisses : car j'aurais obtenu au moins un demi-succès, et mon pays eût eu une charte telle quelle.... Ainsi va le monde; c'est une partie d'échecs.

— Alors, reprit Julien, l'œil en feu, vous ne saviez pas le jeu; maintenant....

— Je ferais tomber des têtes, voulez-vous dire, et je ne serais pas un girondin comme vous me le faisiez entendre l'autre jour ?... Je vous répondrai, dit Altamira d'un air triste, quand vous aurez tué un homme en duel, ce qui encore est bien moins laid que de le faire exécuter par un bourreau.

— Ma foi! dit Julien, qui veut la fin veut les moyens; si, au lieu d'être un atome, j'avais quelque pouvoir, je ferais pendre trois hommes pour sauver la vie à quatre. »

Ses yeux exprimaient le feu de la conscience et le mépris des vains jugements des hommes: ils rencontrèrent ceux de Mlle de La Mole tout près de lui, et ce mépris, loin de se changer en air gracieux et civil, sembla redoubler.

Elle en fut profondément choquée; mais il ne fut plus en son pouvoir d'oublier Julien; elle s'éloigna avec dépit, entraînant son frère.

« Il faut que je prenne du punch, et que je danse beaucoup, se dit-elle; je veux choisir ce qu'il y a de mieux, et faire effet à tout prix. Bon, voici ce fameux impertinent, le comte de Fervaques. » Elle accepta son invitation; ils dansèrent. « Il s'agit de voir, pensa-t-elle, qui des deux sera le plus impertinent; mais, pour me moquer pleinement de lui, il faut que je le fasse parler. » Bientôt tout le reste de la contredanse ne dansa que par contenance. On ne voulait pas perdre une des reparties piquantes de Mathilde. M. de Fervaques se troublait, et, ne trouvant que des paroles élégantes, au lieu d'idées, faisait des mines; Mathilde, qui avait de l'humeur, fut cruelle pour lui, et s'en fit un ennemi. Elle dansa jusqu'au jour, et enfin se retira horriblement fatiguée. Mais, en voiture, le peu de force qui lui restait était encore employé à la rendre triste et malheureuse. Elle avait été méprisée par Julien, et ne pouvait le mépriser.

Julien était au comble du bonheur. Ravi à son insu par la musique, les fleurs, les belles femmes, l'élégance générale, et, plus que tout, par son imagination, qui rêvait des distinctions pour lui et la liberté pour tous : « Quel beau bal! dit-il au comte, rien n'y manque.

— Il y manque la pensée », répondit Altamira.

Et sa physionomie trahissait ce mépris, qui n'en est que plus piquant parce qu'on voit que la politesse impose le devoir de le cacher.

« Vous y êtes, monsieur le comte. N'est-ce pas, la pensée, et conspirante encore?

— Je suis ici à cause de mon nom. Mais on hait la pensée dans vos salons. Il faut qu'elle ne s'élève pas au-dessus de la pointe d'un couplet de vaudeville : alors

on la récompense. Mais l'homme qui pense, s'il a de l'énergie et de la nouveauté dans ses saillies, vous l'appelez *cynique*. N'est-ce pas ce nom-là qu'un de vos juges a donné à Courier? Vous l'avez mis en prison, ainsi que Béranger. Tout ce qui vaut quelque chose, chez vous, par l'esprit, la Congrégation le jette à la police correctionnelle; et la bonne compagnie applaudit.

« C'est que votre société vieillie prise avant tout les convenances.... Vous ne vous élèverez jamais au-dessus de la bravoure militaire; vous aurez des Murat, et jamais des Washington. Je ne vois en France que de la vanité. Un homme qui invente en parlant arrive facilement à une saillie imprudente, et le maître de la maison se croit déshonoré. »

A ces mots la voiture du comte, qui ramenait Julien, s'arrêta devant l'hôtel de La Mole. Julien était amoureux de son conspirateur. Altamira lui avait fait ce beau compliment, évidemment échappé à une profonde conviction : « Vous n'avez pas la légèreté française, et comprenez le principe de *l'utilité* ». Il se trouvait que, justement l'avant-veille, Julien avait vu *Marino Faliero*, tragédie de M. Casimir Delavigne.

« Israël Bertuccio n'a-t-il pas plus de caractère que tous ces nobles Vénitiens? se disait notre plébéien révolté; et cependant ce sont des gens dont la noblesse prouvée remonte à l'an 700, un siècle avant Charlemagne, tandis que tout ce qu'il y a de plus noble ce soir au bal de M. de Retz ne remonte, et encore clopin-clopant, que jusqu'au XIIIe siècle. Eh bien! au milieu de ces nobles de Venise, si grands par la naissance, c'est d'Israël Bertuccio qu'on se souvient.

Une conspiration anéantit tous les titres donnés par les caprices sociaux. Là, un homme prend d'emblée le rang que lui assigne sa manière d'envisager la mort. L'esprit lui-même perd son empire....

Que serait Danton aujourd'hui, dans ce siècle des Valenod et des Rênal? Pas même un substitut du procureur du roi....

Que dis-je? il se serait vendu à la Congrégation; il serait ministre... il serait ministre, car enfin ce grand

Danton a volé. Mirabeau aussi s'est vendu. Napoléon avait volé des millions en Italie, sans quoi il eût été arrêté tout court par la pauvreté, comme Pichegru. La Fayette seul n'a jamais volé. Faut-il voler, faut-il se vendre? » pensa Julien. Cette question l'arrêta court. Il passa le reste de la nuit à lire l'histoire de la Révolution.

Le lendemain, en faisant ses lettres dans la bibliothèque, il ne songeait encore qu'à la conversation du comte Altamira.

« Dans le fait, se disait-il après une longue rêverie, si ces Espagnols libéraux avaient compromis le peuple par des crimes, on ne les eût pas balayés avec cette facilité. Ce furent des enfants orgueilleux et bavards... comme moi! s'écria tout à coup Julien comme se réveillant en sursaut.

« Qu'ai-je fait de difficile qui me donne le droit de juger de pauvres diables, qui, enfin, une fois en la vie, ont osé, ont commencé à agir? Je suis comme un homme qui, au sortir de table, s'écrie : Demain, je ne dînerai pas; ce qui ne m'empêchera pas d'être fort et allègre comme je le suis aujourd'hui. Qui sait ce qu'on éprouve à moitié chemin d'une grande action?... » Ces hautes pensées furent troublées par l'arrivée imprévue de Mlle de La Mole, qui entrait dans la bibliothèque. Il était tellement animé par son admiration pour les grandes qualités de Danton, de Mirabeau, de Carnot, qui ont su n'être pas vaincus, que ses yeux s'arrêtèrent sur Mlle de La Mole, mais sans songer à elle, sans la saluer, sans presque la voir. Quand enfin ses grands yeux si ouverts s'aperçurent de sa présence, son regard s'éteignit. Mlle de La Mole le remarqua avec amertume.

En vain elle lui demanda un volume de l'*Histoire de France* de Vély, placé au rayon le plus élevé, ce qui obligeait Julien à aller chercher la plus grande des deux échelles. Julien avait approché l'échelle; il avait cherché le volume, il le lui avait remis, sans encore pouvoir songer à elle. En remportant l'échelle, dans sa précipitation, il donna un coup de coude dans une des glaces de la bibliothèque; les éclats, en tombant

sur le parquet, le réveillèrent enfin. Il se hâta de faire des excuses à Mlle de La Mole; il voulut être poli, mais il ne fut que poli. Mathilde vit avec évidence qu'elle l'avait troublé, et qu'il eût mieux aimé songer à ce qui l'occupait avant son arrivée, que lui parler. Après l'avoir beaucoup regardé, elle s'en alla lentement. Julien la regardait marcher. Il jouissait du contraste de la simplicité de sa toilette actuelle avec l'élégance magnifique de celle de la veille. La différence entre les deux physionomies était presque aussi frappante. Cette jeune fille, si altière au bal du duc de Retz, avait presque en ce moment un regard suppliant. « Réellement, se dit Julien, cette robe noire fait briller encore mieux la beauté de sa taille. Elle a un port de reine; mais pourquoi est-elle en deuil?

« Si je demande à quelqu'un la cause de ce deuil, il se trouvera que je commets encore une gaucherie. » Julien était tout à fait sorti des profondeurs de son enthousiasme. « Il faut que je relise toutes les lettres que j'ai faites ce matin; Dieu sait les mots sautés et les balourdises que j'y trouverai. » Comme il lisait avec une attention forcée la première de ces lettres, il entendit près de lui le bruissement d'une robe de soie; il se retourna subitement : Mlle de La Mole était à deux pas de sa table, elle riait. Cette seconde interruption donna de l'humeur à Julien.

Pour Mathilde, elle venait de sentir vivement qu'elle n'était rien pour ce jeune homme; ce rire était fait pour cacher son embarras; elle y réussit.

« Évidemment, vous songez à quelque chose de bien intéressant, monsieur Sorel. N'est-ce point quelque anecdote curieuse sur la conspiration qui nous a envoyé à Paris M. le comte Altamira? Dites-moi ce dont il s'agit : je brûle de le savoir; je serai discrète, je vous le jure! » Elle fut étonnée de ce mot en se l'entendant prononcer. Quoi donc, elle suppliait un subalterne! Son embarras augmentant, elle ajouta d'un petit air léger :

« Qu'est-ce qui a pu faire de vous, ordinairement si froid, un être inspiré, une espèce de prophète de Michel-Ange? »

Cette vive et indiscrète interrogation, blessant Julien profondément, lui rendit toute sa folie.

« Danton a-t-il bien fait de voler? lui dit-il brusquement et d'un air qui devenait de plus en plus farouche. Les révolutionnaires du Piémont, de l'Espagne, devaient-ils compromettre le peuple par des crimes? donner à des gens même sans mérite toutes les places de l'armée, toutes les croix? les gens qui auraient porté ces croix n'eussent-ils pas redouté le retour du roi? fallait-il mettre le trésor de Turin au pillage? En un mot, mademoiselle, dit-il en s'approchant d'elle d'un air terrible, l'homme qui veut chasser l'ignorance et le crime de la terre doit-il passer comme la tempête et faire le mal comme au hasard? »

Mathilde eut peur, ne put soutenir son regard, et recula deux pas. Elle le regarda un instant; puis, honteuse de sa peur, d'un pas léger elle sortit de la bibliothèque.

XL

LA REINE MARGUERITE

Julien relut ses lettres. Quand la cloche du dîner se fit entendre : « Combien je dois avoir été ridicule aux yeux de cette poupée parisienne! se dit-il; quelle folie de lui dire réellement ce à quoi je pensais! mais peut-être folie pas si grande. La vérité dans cette occasion était digne de moi.

« Pourquoi aussi venir m'interroger sur des choses intimes! Cette question est indiscrète de sa part. Elle a manqué d'usage. Mes pensées sur Danton ne font point partie du sacrifice pour lequel son père me paye. »

En arrivant dans la salle à manger, Julien fut distrait de son humeur par le grand deuil de Mlle de La Mole, qui le frappa d'autant plus qu'aucune autre personne de la famille n'était en noir.

Après dîner, il se trouva tout à fait débarrassé de l'accès d'enthousiasme qui l'avait obsédé toute la journée. Par bonheur, l'académicien qui savait le latin était de ce dîner. « Voilà l'homme qui se moquera le

moins de moi, se dit Julien, si, comme je le présume, ma question sur le deuil de Mlle de La Mole est une gaucherie. »

« Mathilde le regardait avec une expression singulière. Voilà bien la coquetterie des femmes de ce pays telle que Mme de Rênal me l'avait peinte, se dit Julien. Je n'ai pas été aimable pour elle ce matin, je n'ai pas cédé à la fantaisie qu'elle avait de causer. J'en augmente de prix à ses yeux. Sans doute le diable n'y perd rien. Plus tard, sa hauteur dédaigneuse saura bien se venger. Je la mets à pis faire. Quelle différence avec ce que j'ai perdu ! quel naturel charmant ! quelle naïveté ! Je savais ses pensées avant elle ; je les voyais naître ; je n'avais pour antagoniste, dans son cœur, que la peur de la mort de ses enfants ; c'était une affection raisonnable et naturelle, aimable même pour moi qui en souffrais. J'ai été un sot. Les idées que je me faisais de Paris m'ont empêché d'apprécier cette femme sublime.

« Quelle différence, grand Dieu ! et qu'est-ce que je trouve ici ? De la vanité sèche et hautaine, toutes les nuances de l'amour-propre et rien de plus. »

On se levait de table. « Ne laissons pas engager mon académicien », se dit Julien. Il s'approcha de lui comme on passait au jardin, prit un air doux et soumis, et partagea sa fureur contre le succès d'*Hernani*.

« Si nous étions encore au temps des lettres de cachet !... dit-il.

— Alors, il n'eût pas osé », s'écria l'académicien avec un geste à la Talma.

A propos d'une fleur, Julien cita quelques mots des *Géorgiques* de Virgile, et trouva que rien n'était égal aux vers de l'abbé Delille. En un mot, il flatta l'académicien de toutes les façons. Après quoi, de l'air le plus indifférent : « Je suppose, lui dit-il, que Mlle de La Mole a hérité de quelque oncle dont elle porte le deuil.

— Quoi, vous êtes de la maison, dit l'académicien en s'arrêtant tout court, et vous ne savez pas sa folie ? Au fait, il est étrange que sa mère lui permette de telles choses ; mais, entre nous, ce n'est pas précisément par la force du caractère qu'on brille dans cette maison. Mlle Mathilde en a pour eux tous, et les mène. C'est

aujourd'hui le 30 avril! » et l'académicien s'arrêta en regardant Julien d'un air fin. Julien sourit de l'air le plus spirituel qu'il put.

« Quel rapport peut-il y avoir entre mener toute une maison, porter une robe noire, et le 30 avril? se disait-il. Il faut que je sois encore plus gauche que je ne le pensais.

« Je vous avouerai..., dit-il à l'académicien, et son œil continuait à interroger. — Faisons un tour de jardin, dit l'académicien, entrevoyant avec ravissement l'occasion de faire une longue narration élégante.

— Quoi! est-il bien possible que vous ne sachiez pas ce qui s'est passé le 30 avril 1574?

— Et où? dit Julien étonné.

— En place de Grève. »

Julien était si étonné, que ce mot ne le mit pas au fait. La curiosité, l'attente d'un intérêt tragique, si en rapport avec son caractère, lui donnaient ces yeux brillants qu'un narrateur aime tant à voir chez la personne qui écoute. L'académicien, ravi de trouver une oreille vierge, raconta longuement à Julien comme quoi, le 30 avril 1574, le plus joli garçon de son siècle, Boniface de La Mole, et Annibal de Coconasso, gentilhomme piémontais, son ami, avaient eu la tête tranchée en place de Grève. La Mole était l'amant adoré de la reine Marguerite de Navarre; « et remarquez, ajouta l'académicien, que Mlle de La Mole s'appelle *Mathilde-Marguerite*. La Mole était en même temps le favori du duc d'Alençon et l'intime ami du roi de Navarre, depuis Henri IV, mari de sa maîtresse. Le jour du mardi gras de cette année 1574, la cour se trouvait à Saint-Germain avec le pauvre roi Charles IX, qui s'en allait mourant. La Mole voulut enlever les princes ses amis, que la reine Catherine de Médicis retenait comme prisonniers à la cour. Il fit avancer deux cents chevaux sous les murs de Saint-Germain; le duc d'Alençon eut peur, et La Mole fut jeté au bourreau.

« Mais ce qui touche Mlle Mathilde, ce qu'elle m'a avoué elle-même, il y a sept à huit ans, quand elle en avait douze, car c'est une tête, une tête!... et l'académicien leva les yeux au ciel; ce qui l'a frappée dans cette

catastrophe politique, c'est que la reine Marguerite de Navarre, cachée dans une maison de la place de Grève, osa faire demander au bourreau la tête de son amant. Et la nuit suivante, à minuit, elle prit cette tête dans sa voiture, et alla l'enterrer elle-même dans une chapelle située au pied de la colline de Montmartre.

— Est-il possible? s'écria Julien touché.

— Mlle Mathilde méprise son frère, parce que, comme vous le voyez, il ne songe nullement à toute cette histoire ancienne, et ne prend point le deuil le 30 avril. C'est depuis ce fameux supplice, et pour rappeler l'amitié intime de La Mole pour Coconasso, lequel Coconasso, comme un Italien qu'il était, s'appelait Annibal, que tous les hommes de cette famille portent ce nom. Et, ajouta l'académicien en baissant la voix, ce Coconasso fut, au dire de Charles IX lui-même, l'un des plus cruels assassins du 24 août 1572. Mais comment est-il possible, mon cher Sorel, que vous ignoriez ces choses, vous, commensal de cette maison?

— Voilà donc pourquoi, deux fois à dîner, Mlle de La Mole a appelé son frère Annibal. Je croyais avoir mal entendu.

— C'était un reproche. Il est étrange que la marquise souffre de telles folies.... Le mari de cette grande fille en verra de belles! »

Ce mot fut suivi de cinq ou six phrases satiriques. La joie et l'inimitié qui brillaient dans les yeux de l'académicien choquèrent Julien. « Nous voici deux domestiques occupés à médire de leurs maîtres, pensa-t-il. Mais rien ne doit m'étonner de la part de cet homme d'académie. » Un jour, Julien l'avait surpris aux genoux de la marquise de La Mole; il lui demandait une recette de tabac pour un neveu de province.

Le soir, une petite femme de chambre de Mlle de La Mole, qui faisait la cour à Julien, lui donna cette idée que le deuil de sa maîtresse n'était point pris pour attirer les regards. Cette bizarrerie tenait au fond de son caractère. Elle aimait réellement ce La Mole, amant aimé de la reine la plus spirituelle de son siècle, et qui mourut pour avoir voulu rendre la liberté à ses amis. Et quels amis! le premier prince du sang et Henri IV.

Accoutumé au naturel parfait qui brillait dans toute la conduite de Mme de Rênal, Julien ne voyait qu'affectation dans toutes les femmes de Paris et, pour peu qu'il fût disposé à la tristesse, ne trouvait rien à leur dire. Mlle de La Mole fit exception.

Il commençait à ne plus prendre pour de la sécheresse de cœur le genre de beauté qui tient à la noblesse du maintien. Il eut de longues conversations avec Mlle de La Mole, qui, quelquefois après dîner, se promenait avec lui dans le jardin, le long des fenêtres ouvertes du salon. Elle lui dit un jour qu'elle lisait l'histoire de d'Aubigné et Brantôme. « Singulière lecture, pensa Julien ; et la marquise ne lui permet pas de lire les romans de Walter Scott ! »

Un jour elle lui raconta, avec ces yeux brillants de plaisir qui prouvent la sincérité de l'admiration, ce trait d'une jeune femme du règne de Henri III, qu'elle venait de lire dans les *Mémoires* de l'Étoile : trouvant son mari infidèle, elle le poignarda.

L'amour-propre de Julien était flatté. Une personne environnée de tant de respects, et qui, au dire de l'académicien, menait toute la maison, daignait lui parler d'un air qui pouvait presque ressembler à de l'amitié.

« Je m'étais trompé, pensa bientôt Julien ; ce n'est pas de la familiarité, je ne suis qu'un confident de tragédie, c'est le besoin de parler. Je passe pour savant dans cette famille. Je m'en vais lire Brantôme, d'Aubigné, l'Étoile. Je pourrai contester quelques-unes des anecdoctes dont me parle Mlle de La Mole. Je veux sortir de ce rôle de confident passif. »

Peu à peu, ses conversations avec cette jeune fille, d'un maintien si imposant et en même temps si aisé, devinrent plus intéressantes. Il oubliait son triste rôle de plébéien révolté. Il la trouvait savante, et même raisonnable. Ses opinions dans le jardin étaient bien différentes de celles qu'elle avouait au salon. Quelquefois elle avait avec lui un enthousiasme et une franchise qui formaient un contraste parfait avec sa manière d'être ordinaire, si altière et si froide.

« Les guerres de la Ligue sont les temps héroïques de la France, lui disait-elle un jour, avec des yeux étince-

lants de génie et d'enthousiasme. Alors chacun se battait pour obtenir une certaine chose qu'il désirait pour faire triompher son parti, et non pas pour gagner platement une croix comme du temps de votre empereur. Convenez qu'il y avait moins d'égoïsme et de petitesse. J'aime ce siècle.

— Et Boniface de La Mole en fut le héros, lui dit-il.

— Du moins il fut aimé comme peut-être il est doux de l'être. Quelle femme actuellement vivante n'aurait horreur de toucher à la tête de son amant décapité? »

Mme de La Mole appela sa fille. L'hypocrisie, pour être utile, doit se cacher; et Julien, comme on voit, avait fait à Mlle de La Mole une demi-confidence sur son admiration pour Napoléon.

« Voilà l'immense avantage qu'ils ont sur nous, se dit Julien resté seul au jardin. L'histoire de leurs aïeux les élève au-dessus des sentiments vulgaires, et ils n'ont pas toujours à songer à leur subsistance! Quelle misère! ajoutait-il avec amertume, je suis indigne de raisonner sur ces grands intérêts. Ma vie n'est qu'une suite d'hypocrisies, parce que je n'ai pas mille francs de rente pour acheter du pain.

— A quoi rêvez-vous là, monsieur? » lui dit Mathilde, qui revenait en courant.

Julien était las de se mépriser. Par orgueil, il dit franchement sa pensée. Il rougit beaucoup en parlant de sa pauvreté à une personne aussi riche. Il chercha à bien exprimer par son ton fier qu'il ne demandait rien. Jamais il n'avait semblé aussi joli à Mathilde; elle lui trouva une expression de sensibilité et de franchise qui souvent lui manquait.

A moins d'un mois de là, Julien se promenait pensif dans le jardin de l'hôtel de La Mole; mais sa figure n'avait plus la dureté et la roguerie philosophe qu'y imprimait le sentiment continu de son infériorité. Il venait de reconduire jusqu'à la porte du salon Mlle de La Mole, qui prétendait s'être fait mal au pied en courant avec son frère.

« Elle s'est appuyée sur mon bras d'une façon bien singulière! se disait Julien. Suis-je un fat, ou serait-il vrai qu'elle a du goût pour moi? Elle m'écoute d'un air si

doux, même quand je lui avoue toutes les souffrances de mon orgueil! Elle qui a tant de fierté avec tout le monde! On serait bien étonné au salon si on lui voyait cette physiononie. Très certainement, cet air doux et bon, elle ne l'a avec personne. »

Julien cherchait à ne pas s'exagérer cette singulière amitié. Il la comparait lui-même à un commerce armé. Chaque jour en se retrouvant, avant de reprendre le ton presque intime de la veille, on se demandait presque : Serons-nous aujourd'hui amis ou ennemis? Julien avait compris que se laisser offenser impunément une seule fois par cette fille si hautaine, c'était tout perdre. « Si je dois me brouiller, ne vaut-il pas mieux que ce soit de prime abord, en défendant les justes droits de mon orgueil, qu'en repoussant les marques de mépris dont serait bientôt suivi le moindre abandon de ce que je dois à ma dignité personnelle? »

Plusieurs fois, en des jours de mauvaise humeur, Mathilde essaya de prendre avec lui le ton d'une grande dame; elle mettait une rare finesse à ces tentatives, mais Julien les repoussait rudement.

Un jour, il l'interrompit brusquement. « Mlle de La Mole a-t-elle quelque ordre à donner au secrétaire de son père? lui dit-il, il doit écouter ses ordres et les exécuter avec respect; mais, du reste, il n'a pas un mot à lui adresser. Il n'est point payé pour lui communiquer ses pensées. »

Cette manière d'être et les singuliers doutes qu'avait Julien firent disparaître l'ennui qu'il trouvait régulièrement dans ce salon si magnifique, mais où l'on avait peur de tout, et où il n'était convenable de plaisanter de rien.

« Il serait plaisant qu'elle m'aimât! Qu'elle m'aime ou non, continuait Julien, j'ai pour confidente intime une fille d'esprit, devant laquelle je vois trembler toute la maison, et, plus que tous les autres, le marquis de Croisenois. Ce jeune homme si poli, si doux, si brave, et qui réunit tous les avantages de naissance et de fortune dont un seul me mettrait le cœur si à l'aise! Il en est amoureux fou, il doit l'épouser. Que de lettres M. de La Mole m'a fait écrire aux deux notaires pour

arranger le contrat! Et moi qui me vois si subalterne la plume à la main, deux heures après, ici, dans le jardin, je triomphe de ce jeune homme si aimable : car, enfin, les préférences sont frappantes, directes. Peut-être aussi elle hait en lui un mari futur. Elle a assez de hauteur pour cela. Et les bontés qu'elle a pour moi, je les obtiens à titre de confident subalterne!

« Mais non, ou je suis fou, ou elle me fait la cour; plus je me montre froid et respectueux avec elle, plus elle me recherche. Ceci pourrait être un parti pris, une affectation; mais je vois ses yeux s'animer quand je parais à l'improviste. Les femmes de Paris savent-elles feindre à ce point? Que m'importe! j'ai l'apparence pour moi, jouissons des apparences. Mon Dieu, qu'elle est belle! Que ses grands yeux bleus me plaisent, vus de près, et me regardant comme ils le font souvent! Quelle différence de ce printemps-ci à celui de l'année passée, quand je vivais malheureux et me soutenant à force de caractère, au milieu de ces trois cents hypocrites méchants et sales! J'étais presque aussi méchant qu'eux. »

Dans les jours de méfiance : « Cette jeune fille se moque de moi, pensait Julien. Elle est d'accord avec son frère pour me mystifier. Mais elle a l'air de tellement mépriser le manque d'énergie de ce frère! Il est brave, et puis c'est tout, me dit-elle. Il n'a pas une pensée qui ose s'écarter de la mode. C'est toujours moi qui suis obligé de prendre sa défense. Une jeune fille de dix-neuf ans! A cet âge peut-on être fidèle à chaque instant de la journée à l'hypocrisie qu'on s'est prescrite?

« D'un autre côté, quand Mlle de La Mole fixe sur moi ses grands yeux bleus avec une certaine expression singulière, toujours le comte Norbert s'éloigne. Ceci m'est suspect; ne devrait-il pas s'indigner de ce que sa sœur distingue un *domestique* de leur maison? car j'ai entendu le duc de Chaulnes parler ainsi de moi. » A ce souvenir la colère remplaçait tout autre sentiment. « Est-ce amour du vieux langage chez ce duc maniaque?

« Eh bien, elle est jolie! continuait Julien avec des regards de tigre. Je l'aurai, je m'en irai ensuite, et malheur à qui me troublera dans ma fuite! »

Cette idée devint l'unique affaire de Julien; il ne pouvait plus penser à rien autre chose. Ses journées passaient comme des heures.

A chaque instant, cherchant à s'occuper de quelque affaire sérieuse, sa pensée abandonnait tout, et il se réveillait un quart d'heure après, le cœur palpitant, la tête troublée, et rêvant à oette idée : M'aime-t-elle?

Mathilde de La Mole, désireuse d'éprouver une passion *hors de l'ordre commun*, a fait les premiers pas. Elle a écrit plusieurs lettres à Julien; la troisième et dernière contenait ces mots, qui le font pâlir :

« J'ai besoin de vous parler : il faut que je vous parle, ce soir; au moment où une heure après minuit sonnera, trouvez-vous dans le jardin. Prenez la grande échelle du jardinier auprès du puits; placez-la contre ma fenêtre et montez chez moi. Il fait clair de lune : n'importe. »

XLV

EST-CE UN COMPLOT?

« Ceci devient sérieux, pensa Julien... et un peu trop clair, ajouta-t-il après avoir pensé. Quoi! cette belle demoiselle peut me parler dans la bibliothèque avec une liberté qui, grâce à Dieu, est entière; le marquis, dans la peur qu'il a que je ne lui montre des comptes, n'y vient jamais. Quoi! M. de La Mole et le comte Norbert, les seules personnes qui entrent ici, sont absents presque toute la journée, on peut facilement observer le moment de leur rentrée à l'hôtel, et la sublime Mathilde, pour la main de laquelle un prince souverain ne serait pas trop noble, veut que je commette une imprudence abominable!

« C'est clair, on veut me perdre, ou se moquer de moi tout au moins. D'abord, on a voulu me perdre avec mes lettres; elles se trouvent prudentes; eh bien! il leur faut une action plus claire que le jour. Ces jolis petits messieurs me croient aussi trop bête et trop fat. Diable! par le plus beau clair de lune du monde, monter ainsi par une échelle à un premier étage de

vingt-cinq pieds d'élévation! on aura le temps de me voir, même des hôtels voisins. Je serai beau sur mon échelle! » Julien monta chez lui et se mit à faire sa malle en sifflant. Il était résolu à partir et à ne pas même répondre.

Mais cette sage résolution ne lui donnait pas la paix du cœur. « Si par hasard, se dit-il tout à coup, sa malle fermée, Mathilde était de bonne foi! alors moi je joue, à ses yeux, le rôle d'un lâche parfait. Je n'ai point de naissance, moi, il me faut de grandes qualités, argent comptant, sans suppositions complaisantes, bien prouvées par des actions parlantes. »

Il fut un quart d'heure à réfléchir. « A quoi bon le nier? dit-il enfin; je serai un lâche à ses yeux. Je perds non seulement la personne la plus brillante de la haute société, ainsi qu'ils disaient tous au bal de M. le duc de Retz, mais encore le divin plaisir de me voir sacrifier le marquis de Croisenois, le fils d'un duc, et qui sera duc lui-même. Un jeune homme charmant qui a toutes les qualités qui me manquent : esprit d'à-propos, naissance, fortune....

« Ce remords va me poursuivre toute ma vie, non pour elle, il est tant de maîtresses!

..... Mais il n'est qu'un honneur!

dit le vieux don Diègue, et ici clairement et nettement, je recule devant le premier péril qui m'est offert.... Je puis être tiré au blanc pour un domestique, mais c'est le moindre danger : je puis être déshonoré.

« Ceci devient sérieux, mon garçon, ajouta-t-il avec une gaîté et un accent gascons. Il y va de l'*honur*. Jamais un pauvre diable, jeté aussi bas que moi par le hasard, ne retrouvera une telle occasion; j'aurai des bonnes fortunes, mais subalternes.... »

Il réfléchit longtemps, il se promenait à pas précipités, s'arrêtant tout court de temps à autre. On avait déposé dans sa chambre un magnifique buste en marbre du cardinal de Richelieu, qui malgré lui attirait ses regards. Ce buste avait l'air de le regarder d'une façon sévère, et comme lui reprochant le manque de cette

audace qui doit être si naturelle au caractère français. « De ton temps, grand homme, aurais-je hésité?

« Au pis, se dit enfin Julien, supposons que tout ceci soit un piège, il est bien noir et bien compromettant pour une jeune fille. On sait que je ne suis pas homme à me taire. Il faudra donc me tuer. Cela était bon en 1574, du temps de Boniface de La Mole, mais jamais celui d'aujourd'hui n'oserait. Ces gens-là ne sont plus les mêmes. Mlle de La Molle est si enviée! Quatre cents salons retentiraient demain de sa honte, et avec quel plaisir!

« Les domestiques jasent, entre eux, des préférences marquées dont je suis l'objet, je le sais, je les ai entendus....

« D'un autre côté, ses lettres!... ils peuvent croire que je les ai sur moi. Surpris dans sa chambre, on me les enlève. J'aurai affaire à deux, trois, quatre hommes, que sais-je? Mais ces hommes, où les prendront-ils? où trouver des subalternes discrets à Paris? La justice leur fait peur.... Parbleu! les Caylus, les Croisenois, les de Luz eux-mêmes. Ce moment, et la sotte figure que je ferai au milieu d'eux sera ce qui les aura séduits. Gare le sort d'Abailard, M. le secrétaire!

« Eh bien, parbleu! vous porterez de mes marques, je frapperai à la figure, comme les soldats de César à Pharsale.... Quant aux lettres, je puis les mettre en lieu sûr. »

Julien fit des copies des deux dernières, les cacha dans un volume du beau Voltaire de la bibliothèque, et porta lui-même les originaux à la poste.

Quand il fut de retour : « Dans quelle folie je vais me jeter! se dit-il avec surprise et terreur. » Il avait été un quart d'heure sans regarder en face son action de la nuit prochaine.

« Mais, si je refuse, je me méprise moi-même dans la suite. Toute la vie cette action sera un grand sujet de doute, et, pour moi, un tel doute est le plus cuisant des malheurs.... Je crois que je me pardonnerais plus aisément un crime bien clair; une fois avoué, je cesserais d'y penser.

« Quoi! j'aurai été en rivalité avec un homme portant

un des plus beaux noms de France, et je me serai moi-même, de gaîté de cœur, déclaré son inférieur! Au fond, il y a de la lâcheté à ne pas y aller. Ce mot décide tout, s'écria Julien en se levant... d'ailleurs elle est bien jolie!

« Si ceci n'est pas une trahison, quelle folie elle fait pour moi!... Si c'est une mystification, parbleu! messieurs, il ne tient qu'à moi de rendre la plaisanterie sérieuse, et ainsi ferai-je.

« Mais s'ils m'attachent les bras au moment de l'entrée dans la chambre; ils peuvent avoir placé quelque machine ingénieuse!

« C'est comme un duel, se dit-il en riant, il y a parade à tout, dit mon maître d'armes, mais le bon Dieu, qui veut qu'on en finisse, fait que l'un des deux oublie de parer. Du reste, voici de quoi leur répondre » : il tirait ses pistolets de sa poche; et quoique l'amorce fût fulminante, il la renouvela.

Il y avait encore bien des heures à attendre pour faire quelque chose; Julien écrivit à Fouqué : « Mon ami, n'ouvre la lettre ci-incluse qu'en cas d'accident, si tu entends dire que quelque chose d'étrange m'est arrivé. Alors efface les noms propres du manuscrit que je t'envoie, et fais-en huit copies que tu enverras aux journaux de Marseille, Bordeaux, Lyon, Bruxelles, etc.; dix jours plus tard, fais imprimer ce manuscrit, envoie le premier exemplaire à M. le marquis de La Mole; et quinze jours après, jette les autres exemplaires de nuit dans les rues de Verrières. »

Ce petit mémoire justificatif arrangé en forme de conte, que Fouqué ne devait ouvrir qu'en cas d'accident, Julien le fit aussi peu compromettant que possible pour Mlle de La Mole, mais enfin il peignait fort exactement sa position.

Julien achevait de fermer son paquet, lorsque la cloche du dîner sonna; elle fit battre son cœur. Son imagination, préoccupée du récit qu'il venait de composer, était tout aux pressentiments tragiques. Il s'était vu saisi par des domestiques, garrotté, conduit dans une cave avec un bâillon dans la bouche. Là, un domestique qui le gardait à vue, et si l'honneur de la

noble famille exigeait que l'aventure eût une fin tragique, il était facile de tout finir avec un de ces poisons qui ne laissent point de traces; alors, on disait qu'il était mort de maladie, et on le transportait mort dans sa chambre.

Ému de son propre conte comme un auteur dramatique, Julien avait réellement peur lorsqu'il entra dans la salle à manger. Il regardait tous ces domestiques en grande livrée. Il étudiait leur physionomie. « Quels sont ceux qu'on a choisis pour l'expédition de cette nuit? se disait-il. Dans cette famille, les souvenirs de la cour de Henri III sont si présents, si souvent rappelés que, se croyant outragés, ils auront plus de décision que les autres personnages de leur rang. » Il regarda Mlle de La Mole pour lire dans ses yeux les projets de sa famille, elle était pâle, et avait tout à fait une physionomie du moyen âge. Jamais il ne lui avait trouvé un air si grand, elle était vraiment belle et imposante. Il en devint presque amoureux. « *Pallida morte futurâ* », se dit-il (Sa pâleur annonce ses grands desseins).

En vain, après dîner, il affecta de se promener longtemps dans le jardin, Mlle de La Mole n'y parut pas. Lui parler eût dans ce moment délivré son cœur d'un grand poids.

Pourquoi ne pas l'avouer? il avait peur. Comme il était résolu à agir, il s'abandonnait à ce sentiment sans vergogne. « Pourvu qu'au moment d'agir, je me trouve le courage qu'il faut, se disait-il, qu'importe ce que je puis sentir en ce moment? » Il alla reconnaître la situation et le poids de l'échelle.

« C'est un instrument, se dit-il en riant, dont il est dans mon destin de me servir, ici comme à Verrières! Quelle différence! Alors, ajouta-t-il avec un soupir, je n'étais pas obligé de me méfier de la personne pour laquelle je m'exposais. Quelle différence aussi dans le danger!

J'eusse été tué dans les jardins de M. de Rênal qu'il n'y avait point de déshonneur pour moi. Facilement on eût rendu ma mort inexplicable. Ici, quels récits abominables ne va-t-on pas faire dans les salons de l'hôtel de Chaulnes, de l'hôtel de Caylus, de Retz, etc.,

partout enfin! Je serai un monstre dans la postérité.

« Pendant deux ou trois ans, reprit-il en riant, et se moquant de soi. » Mais cette idée l'anéantissait. « Et moi, où pourra-t-on me justifier? En supposant que Fouqué imprime mon pamphlet posthume, ce ne sera qu'une infamie de plus. Quoi! Je suis reçu dans une maison, et pour prix de l'hospitalité que j'y reçois, des bontés dont on m'y accable, j'imprime un pamphlet sur ce qui s'y passe! j'attaque l'honneur des femmes! Ah! mille fois plutôt, soyons dupes! »

Cette soirée fut affreuse.

XLVI

UNE HEURE DU MATIN

Il allait écrire un contre-ordre à Fouqué lorsque onze heures sonnèrent. Il fit jouer avec bruit la serrure de la porte de sa chambre, comme s'il se fût enfermé chez lui. Il alla observer à pas de loup ce qui se passait dans toute la maison, surtout au quatrième étage, habité par les domestiques. Il n'y avait rien d'extraordinaire. Une des femmes de chambre de Mme de La Mole donnait soirée, les domestiques prenaient du punch fort gaiment. « Ceux qui rient ainsi, pensa Julien, ne doivent pas faire partie de l'expédition nocturne, ils seraient plus sérieux. »

Enfin il alla se placer dans un coin obscur du jardin. « Si leur plan est de se cacher des domestiques de la maison, ils feront arriver par-dessus les murs du jardin les gens chargés de me surprendre.

Si M. de Croisenois porte quelque sang-froid dans tout ceci, il doit trouver moins compromettant pour la personne qu'il veut épouser de me faire surprendre avant le moment où je serai entré dans sa chambre. »

Il fit une reconnaissance militaire et fort exacte. « Il s'agit de mon honneur, pensa-t-il; si je tombe dans quelque bévue, ce ne sera pas une excuse à mes propres yeux de me dire : Je n'y avais pas songé. »

Le temps était d'une sérénité désespérante. Vers les onze heures, la lune se leva; à minuit et demi elle

éclairait en plein la façade de l'hôtel donnant sur le jardin.

« Elle est folle », se disait Julien; comme une heure sonna, il y avait encore de la lumière aux fenêtres du comte Norbert. De sa vie Julien n'avait eu autant peur, il ne voyait que les dangers de l'entreprise, et n'avait aucun enthousiasme.

Il alla prendre l'immense échelle, attendit cinq minutes, pour laisser le temps à un contre-ordre, et à une heure cinq minutes posa l'échelle contre la fenêtre de Mathilde. Il monta doucement le pistolet à la main, étonné de n'être pas attaqué. Comme il approchait de la fenêtre elle s'ouvrit sans bruit :

« Vous voilà, monsieur, lui dit Mathilde avec beaucoup d'émotion; je suis vos mouvements depuis une heure. »

Julien était fort embarrassé, il ne savait comment se conduire, il n'avait pas d'amour du tout. Dans son embarras, il pensa qu'il fallait oser, il essaya d'embrasser Mathilde.

« Fi donc! » lui dit-elle en le repoussant.

Fort content d'être éconduit, il se hâta de jeter un coup d'œil autour de lui : la lune était si brillante que les ombres qu'elle formait dans la chambre de Mlle de la Mole étaient noires. « Il peut fort bien y avoir là des hommes cachés sans que je les voie », pensa-t-il.

« Qu'avez-vous dans la poche de côté de votre habit? » lui dit Mathilde, enchantée de trouver un sujet de conversation. Elle souffrait étrangement; tous les sentiments de retenue et de timidité, si naturels à une fille bien née, avaient repris leur empire, et la mettaient au supplice.

« J'ai toutes sortes d'armes et de pistolets, répondit Julien, non moins content d'avoir quelque chose à dire.

— Il faut retirer l'échelle, dit Mathilde.

— Elle est immense, et peut casser les vitres du salon en bas, ou de l'entresol.

— Il ne faut pas casser les vitres, reprit Mathilde essayant en vain de prendre le ton de la conversation ordinaire; vous pourriez, ce me semble, abaisser l'échelle au moyen d'une corde qu'on attacherait au

premier échelon. J'ai toujours une provision de cordes chez moi. »

« Et c'est là une femme amoureuse! pensa Julien, elle ose dire qu'elle aime! Tant de sang-froid, tant de sagesse dans les précautions m'indiquent assez que je ne triomphe pas de M. de Croisenois comme je le croyais sottement; mais que tout simplement je lui succède. Au fait, que m'importe! est-ce que je l'aime? je triomphe du marquis, en ce sens qu'il sera très fâché d'avoir un successeur, et plus fâché encore que ce successeur soit moi. Avec quelle hauteur il me regardait hier soir au café Tortoni, en affectant de ne pas me reconnaître! avec quel air méchant il me salua ensuite, quand il ne put plus s'en dispenser! »

Julien avait attaché la corde au dernier échelon de l'échelle, il la descendait doucement, et en se penchant beaucoup en dehors du balcon pour faire en sorte qu'elle ne touchât pas les vitres. « Beau moment pour me tuer, pensa-t-il, si quelqu'un est caché dans la chambre de Mathilde » ; mais un silence profond continuait à régner partout.

L'échelle toucha la terre, Julien parvint à la coucher dans la plate-bande de fleurs exotiques le long du mur.

« Que va dire ma mère, dit Mathilde, quand elle verra ses belles plantes tout écrasées!... Il faut jeter la corde, ajouta-t-elle d'un grand sang-froid. Si on l'apercevait remontant au balcon, ce serait une circonstance difficile à expliquer.

— Et comment moi m'en aller? dit Julien d'un ton plaisant, et en affectant la langue créole. (Une des femmes de chambre de la maison était née à Saint-Domingue.)

— Vous, vous en aller par la porte », dit Mathilde ravie de cette idée.

« Ah! que cet homme est digne de tout mon amour », pensa-t-elle.

Julien venait de laisser tomber la corde dans le jardin; Mathilde lui serra le bras. Il crut être saisi par un ennemi, et se retourna vivement en tirant un poignard. Elle avait cru entendre ouvrir une fenêtre. Ils restèrent immobiles et sans respirer. La lune les éclai-

rait en plein. Le bruit ne se renouvelant plus, il n'y eut plus d'inquiétude.

Alors l'embarras recommença : il était grand des deux parts. Julien s'assura que la porte était fermée avec tous ses verrous ; il pensait bien à regarder sous le lit, mais n'osait pas ; on avait pu y placer un ou deux laquais. Enfin il craignit un reproche futur de sa prudence et regarda.

Mathilde était tombée dans toutes les angoisses de la timidité la plus extrême. Elle avait horreur de sa position.

« Qu'avez-vous fait de mes lettres ? » dit-elle enfin.

« Quelle bonne occasion de déconcerter ces messieurs s'ils sont aux écoutes, et d'éviter la bataille ! » pensa Julien.

« La première est cachée dans une grosse Bible protestante que la diligence d'hier soir emporte bien loin d'ici. »

Il parlait fort distinctement en entrant dans ces détails, et de façon à être entendu des personnes qui pouvaient être cachées dans deux grandes armoires d'acajou qu'il n'avait pas osé visiter.

« Les deux autres sont à la poste, et suivent la même route que la première.

— Eh, grand Dieu, pourquoi toutes ces précautions ? » dit Mathilde effrayée.

« A propos de quoi est-ce que je mentirais ? » pensa Julien, et il lui avoua tous ses soupçons.

« Voilà donc la cause de la froideur de tes lettres ! » s'écria Mathilde avec l'accent de la folie plus que de la tendresse.

Julien ne remarqua pas cette nuance. Ce tutoiement lui fit perdre la tête, ou du moins ses soupçons s'évanouirent ; il osa serrer dans ses bras cette fille si belle, et qui lui inspirait tant de respect. Il ne fut repoussé qu'à demi.

Il eut recours à sa mémoire..., et récita plusieurs des plus belles phrases de la *Nouvelle Héloïse*.

« Tu as un cœur d'homme, lui répondit-on sans trop écouter ses phrases ; j'ai voulu éprouver ta bravoure, je l'avoue. Tes premiers soupçons et ta résolution te

montrent plus intrépide encore que je ne croyais. »

Mathilde faisait un effort pour le tutoyer, elle était évidemment plus attentive à cette étrange façon de parler qu'au fond des choses qu'elle disait. Ce tutoiement, dépouillé du ton de la tendresse, ne faisait aucun plaisir à Julien, il s'étonnait de l'absence du bonheur; enfin pour le sentir il eut recours à sa raison. Il se voyait estimé par cette jeune fille si fière, et qui n'accordait jamais de louanges sans restriction; avec ce raisonnement il parvint à un bonheur d'amour-propre.

Ce n'était pas, il est vrai, cette volupté de l'âme qu'il avait trouvée quelquefois auprès de Mme de Rênal. Il n'y avait rien de tendre dans ses sentiments de ce premier moment. C'était le plus vif bonheur d'ambition, et Julien était surtout ambitieux. Il parla de nouveau des gens par lui soupçonnés, et des précautions qu'il avait inventées. En parlant il songeait aux moyens de profiter de sa victoire....

XLVII

UNE VIEILLE ÉPÉE

Elle ne parut pas au dîner. Le soir elle vint un instant au salon, mais ne regarda pas Julien. Cette conduite lui parut étrange; « mais, pensa-t-il, je ne connais pas leurs usages ; elle me donnera quelque bonne raison pour tout ceci ». Toutefois, agité par la plus extrême curiosité, il étudiait l'expression des traits de Mathilde; il ne put pas se dissimuler qu'elle avait l'air sec et méchant. Evidemment ce n'était pas la même femme qui, la nuit précédente, avait ou feignait des transports de bonheur trop excessifs pour être vrais.

Le lendemain, le surlendemain, même froideur de sa part; elle ne le regardait pas, elle ne s'apercevait pas de son existence. Julien, dévoré par la plus vive inquiétude, était à mille lieues des sentiments de triomphe qui l'avaient seuls animé le premier jour. « Serait-ce par hasard, se dit-il, un retour à la vertu? » Mais ce mot était bien bourgeois pour l'altière Mathilde.

« Dans les positions ordinaires de la vie elle ne croit guère à la religion, pensait Julien, elle l'aime comme très utile aux intérêts de sa caste.

« Mais par simple délicatesse ne peut-elle pas se reprocher vivement la faute qu'elle a commise? » Julien croyait être son premier amant.

« Mais, se disait-il dans d'autres instants, il faut avouer qu'il n'y a rien de naïf, de simple, de tendre dans toute sa manière d'être; jamais je ne l'ai vue plus altière. Me mépriserait-elle? Il serait digne d'elle de se reprocher ce qu'elle a fait pour moi, à cause seulement de la bassesse de ma naissance. »

Pendant que Julien, rempli de ses préjugés puisés dans les livres et dans les souvenirs de Verrières, poursuivait la chimère d'une maîtresse tendre et qui ne songe plus à sa propre existence du moment qu'elle a fait le bonheur de son amant, la vanité de Mathilde était furieuse contre lui.

Comme elle ne s'ennuyait plus depuis deux mois, elle ne craignait plus l'ennui; ainsi, sans pouvoir s'en douter le moins du monde, Julien avait perdu son plus grand avantage.

« Je me suis donné un maître! se disait Mlle de La Mole en proie au plus noir chagrin. Il est rempli d'honneur, à la bonne heure; mais si je pousse à bout sa vanité, il se vengera en faisant connaître la nature de nos relations. » Jamais Mathilde n'avait eu d'amant, et, dans cette circonstance de la vie qui donne quelques illusions tendres même aux âmes les plus sèches, elle était en proie aux réflexions les plus amères.

« Il a sur moi un empire immense, puisqu'il règne par la terreur et peut me punir d'une peine atroce, si je le pousse à bout. » Cette seule idée suffisait pour porter Mlle de La Mole à l'outrager. Le courage était la première qualité de son caractère. Rien ne pouvait lui donner quelque agitation et la guérir d'un fond d'ennui sans cesse renaissant que l'idée qu'elle jouait à croix ou pile son existence entière.

Le troisième jour, comme Mlle de La Mole s'obstinait à ne pas le regarder, Julien la suivit après dîner, et évidemment malgré elle, dans la salle de billard.

« Eh bien, monsieur, vous croyez donc avoir acquis des droits bien puissants sur moi, lui dit-elle avec une colère à peine retenue, puisque, en opposition à ma volonté bien évidemment déclarée, vous prétendez me parler?... Savez-vous que personne au monde n'a jamais tant osé? »

Rien ne fut plaisant comme le dialogue de ces deux amants; sans s'en douter, ils étaient animés l'un contre l'autre des sentiments de la haine la plus vive. Comme ni l'un ni l'autre n'avaient le caractère endurant, que d'ailleurs ils avaient des habitudes de bonne compagnie, ils en furent bientôt à se déclarer nettement qu'ils se brouillaient à jamais.

« Je vous jure un secret éternel, dit Julien, j'ajouterais même que jamais je ne vous adresserai la parole, si votre réputation ne pouvait souffrir de ce changement trop marqué. » Il salua avec respect et partit.

Il accomplissait sans trop de peine ce qu'il croyait un devoir; il était bien loin de se croire fort amoureux de Mlle de La Mole. Sans doute il ne l'aimait pas trois jours auparavant, quand on l'avait caché dans la grande armoire d'acajou. Mais tout changea rapidement dans son âme, du moment qu'il se vit à jamais brouillé avec elle.

Sa mémoire cruelle se mit à lui retracer les moindres circonstances de cette nuit qui, dans la réalité, l'avait laissé si froid.

Dans la nuit même qui suivit la déclaration de brouille éternelle, Julien faillit devenir fou en étant obligé de s'avouer qu'il aimait Mlle de La Mole.

Des combats affreux suivirent cette découverte : tous ses sentiments étaient bouleversés.

Deux jours après, au lieu d'être fier avec M. de Croisenois, il l'aurait presque embrassé en fondant en larmes.

L'habitude du malheur lui donna une lueur de bon sens, il se décida à partir pour le Languedoc, fit sa malle et alla à la poste.

Il se sentit défaillir quand, arrivé au bureau des malles-poste, on lui apprit que, par un hasard singulier, il y avait une place le lendemain dans la malle de

Toulouse. Il l'arrêta et revint à l'hôtel de La Mole, annoncer son départ au marquis.

M. de La Mole était sorti. Plus mort que vif, Julien allait l'attendre dans la bibliothèque. Que devint-il en y trouvant Mlle de La Mole?

En le voyant paraître elle prit un air de méchanceté auquel il lui fut impossible de se méprendre.

Emporté par son malheur, égaré par la surprise, Julien eut la faiblesse de lui dire, du ton le plus tendre et qui venait de l'âme : « Ainsi, vous ne m'aimez plus?

— J'ai horreur de m'être livrée au premier venu, dit Mathilde en pleurant de rage contre elle-même.

— *Au premier venu!* » s'écria Julien, et il s'élança sur une vieille épée du moyen âge qui était conservée dans la bibliothèque comme une curiosité.

Sa douleur, qu'il croyait extrême au moment où il avait adressé la parole à Mlle de La Mole, venait d'être centuplée par les larmes de honte qu'il lui voyait répandre. Il eût été le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer.

Au moment où il venait de tirer l'épée, avec quelque peine, de son fourreau antique, Mathilde, heureuse d'une sensation si nouvelle, s'avança fièrement vers lui; ses larmes s'étaient taries.

L'idée du marquis de La Mole, son bienfaiteur, se présenta vivement à Julien. « Je tuerais sa fille! se dit-il, quelle horreur! » Il fit un mouvement pour jeter l'épée. « Certainement, pensa-t-il, elle va éclater de rire à la vue de ce mouvement de mélodrame » : il dut à cette idée le retour de tout son sang-froid. Il regarda la lame de la vieille épée curieusement et comme s'il y eût cherché quelque tache de rouille, puis il la remit dans le fourreau et, avec la plus grande tranquillité, la replaça au clou de bronze doré qui la soutenait.

Tout ce mouvement, fort lent sur la fin, dura bien une minute; Mlle de La Mole le regardait étonnée. « J'ai donc été sur le point d'être tuée par mon amant! » se disait-elle.

Cette idée la transportait dans les plus beaux temps du siècle de Charles IX et de Henri III.

Elle était immobile devant Julien qui venait de

replacer l'épée, elle le regardait avec des yeux où il n'y avait plus de haine. Il faut convenir qu'elle était bien séduisante en ce moment, certainement jamais femme n'avait moins ressemblé à une poupée parisienne (ce mot était la grande objection de Julien contre les femmes de ce pays).

« Je vais retomber dans quelque faiblesse pour lui, pensa Mathilde; c'est bien pour le coup qu'il se croirait mon seigneur et maître, après une rechute, et au moment précis où je viens de lui parler si ferme. » Elle s'enfuit.

« Mon Dieu! quelle est belle! dit Julien en la voyant courir : voilà cet être qui se précipitait dans mes bras avec tant de fureur il n'y a pas huit jours.... Et ces instants ne reviendront jamais! et c'est par ma faute! et, au moment d'une action si extraordinaire, si intéressante pour moi, je n'y étais pas sensible!... Il faut avouer que je suis né avec un caractère bien plat et bien malheureux. »

Le marquis parut; Julien se hâta de lui annoncer son départ.

« Pour où? dit M. de La Mole.

— Pour le Languedoc.

— Non pas, s'il vous plaît, vous êtes réservé à de plus hautes destinées; si vous partez ce sera pour le Nord... même, en termes militaires, je vous consigne à l'hôtel. Vous m'obligerez de n'être jamais plus de deux ou trois heures absent, je puis avoir besoin de vous d'un moment à l'autre. »

Julien salua, et se retira sans mot dire, laissant le marquis fort étonné; il était hors d'état de parler, il s'enferma dans sa chambre. Là, il put s'exagérer en liberté toute l'atrocité de son sort.

« Ainsi, pensait-il, je ne puis pas même m'éloigner! Dieu sait combien de jours le marquis va me retenir à Paris; grand Dieu! que vais-je devenir? et pas un ami que je puisse consulter : l'abbé Pirard ne me laisserait pas finir la première phrase, le comte Altamira me proposerait de m'affilier à quelque conspiration.

« Et cependant je suis fou, je le sens; je suis fou!

« Qui pourra me guider, que vais-je devenir? »

Le « domestique », le fils du scieur de planches triomphe complètement de l'orgueil de l'altière fille du marquis, et de nouveau l'amour s'empare de lui, irrésistible, plus fort que la raison. Mais les sentiments hautains de Mathilde se réveillent, et Julien est malheureux. Au retour d'une mission politique secrète que lui a confiée le marquis, il feint d'aimer Mme la maréchale de Fervaques, et subjugue une fois de plus Mlle de La Mole, frappée de voir « cet homme de rien » mépriser la maréchale, laquelle lui envoie des lettres qu'il ne décachète même pas. Désormais, Julien vivra avec Mathilde comme un voyageur anglais raconte qu'il agissait avec un tigre : il caressait l'animal, mais tenait toujours sur sa table un pistolet chargé. Définitivement domptée, Mathilde avoue la vérité à son père, lui dit qu'elle sera mère bientôt, qu'elle doit épouser Julien. Le marquis, malgré son courroux, cède ; il commence par obtenir un brevet de lieutenant de hussards pour Julien, devenu M. le chevalier Julien Sorel de la Vernaye ; Julien touche au but, lorsque « l'orage » éclate :

LXV

UN ORAGE

Son âme était absorbée; il ne répondait qu'à demi à la vive tendresse qu'elle lui témoignait, il restait silencieux et sombre. Jamais il n'avait paru si grand, si adorable aux yeux de Mathilde. Elle redoutait quelque subtilité de son orgueil qui viendrait déranger toute la position.

Presque tous les matins, elle voyait l'abbé Pirard arriver à l'hôtel. Par lui Julien ne pouvait-il pas avoir pénétré quelque chose des intentions de son père? Le marquis lui-même, dans un moment de caprice, ne pouvait-il pas lui avoir écrit? Après un aussi grand bonheur, comment expliquer l'air sévère de Julien? Elle n'osa l'interroger.

Elle *n'osa*! elle, Mathilde! Il y eut dès ce moment, dans son sentiment pour Julien, du vague, de l'imprévu, presque de la terreur. Cette âme sèche sentit de la passion tout ce qui en est possible dans un être élevé au milieu de cet excès de civilisation que Paris admire.

Le lendemain, de grand matin, Julien était au presbytère de l'abbé Pirard. Des chevaux de poste arrivaient

dans la cour avec une chaise délabrée, louée à la poste voisine.

« Un tel équipage n'est plus de saison, lui dit le sévère abbé d'un air rechigné. Voici vingt mille francs dont M. de La Mole vous fait cadeau : il vous engage à les dépenser dans l'année, mais en tâchant de vous donner le moins de ridicules possibles. » (Dans une somme aussi forte, jetée à un jeune homme, le prêtre ne voyait qu'une occasion de pécher.)

« Le marquis ajoute : M. Julien de la Vernaye aura reçu cet argent de son père, qu'il est inutile de désigner autrement. M. de la Vernaye jugera peut-être convenable de faire un cadeau à M. Sorel, charpentier à Verrières, qui soigna son enfance.... Je pourrai me charger de cette partie de la commission, ajouta l'abbé ; j'ai enfin déterminé M. de La Mole à transiger avec cet abbé de Frilair, si jésuite. Son crédit est décidément trop fort pour le nôtre. La reconnaissance implicite de votre haute naissance par cet homme qui gouverne Besançon sera une des conditions tacites de l'arrangement. » Julien ne fut plus maître de son transport, il embrassa l'abbé, il se voyait reconnu.

« Fi donc! dit M. Pirard en le repoussant; que veut dire cette vanité mondaine?... Quant à Sorel et à ses fils, je leur offrirai, en mon nom, une pension annuelle de cinq cents francs, qui leur sera payée à chacun, tant que je serai content d'eux. »

Julien était déjà froid et hautain. Il remercia, mais en termes très vagues et n'engageant à rien. « Serait-il bien possible, se disait-il, que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur isolé dans nos montagnes par le terrible Napoléon? » A chaque instant cette idée lui semblait moins improbable.... « Ma haine pour mon père serait une preuve.... Je ne serais plus un monstre! »

Peu de jours après ce monologue, le quinzième régiment de hussards, l'un des plus brillants de l'armée, était en bataille sur la place d'armes de Strasbourg. M. le chevalier de la Vernaye montait le plus beau cheval de l'Alsace, qui lui avait coûté six mille francs. Il était reçu lieutenant, sans jamais avoir été sous-lieutenant que sur les contrôles d'un régiment dont il

n'avait jamais ouï parler. Son air impassible, ses yeux sévères et presque méchants, sa pâleur, son inaltérable sang-froid commencèrent sa réputation dès le premier jour. Peu après, sa politesse parfaite et pleine de mesure, son adresse au pistolet et aux armes, qu'il fit connaître sans trop d'affectation, éloignèrent l'idée de plaisanter à haute voix sur son compte. Après cinq ou six jours d'hésitation, l'opinion publique du régiment se déclara en sa faveur. « Il y a tout dans ce jeune homme, disaient les vieux officiers goguenards, excepté de la jeunesse. »

De Strasbourg, Julien écrivit à M. Chélan, l'ancien curé de Verrières, qui touchait maintenant aux bornes de l'extrême veillesse :

« Vous aurez appris, avec une joie dont je ne doute pas, les événements qui ont porté ma famille à m'enrichir. Voici cinq cents francs que je vous prie de distribuer sans bruit, ni mention aucune de mon nom, aux malheureux, pauvres maintenant comme je le fus autrefois, et que, sans doute, vous secourez comme autrefois vous m'avez secouru. »

Julien était ivre d'ambition et non pas de vanité; toutefois il donnait une grande part de son attention à l'apparence extérieure. Ses chevaux, ses uniformes, les livrées de ses gens étaient tenus avec une correction qui aurait fait honneur à la ponctualité d'un grand seigneur anglais. A peine lieutenant, par faveur et depuis deux jours, il calculait déjà que, pour commander en chef à trente ans, au plus tard, comme tous les grands généraux, il fallait à vingt-trois être plus que lieutenant. Il ne pensait qu'à la gloire et à son fils.

Ce fut au milieu des transports de l'ambition la plus effrénée qu'il fut surpris par un jeune valet de l'hôtel de La Mole, qui arrivait en courrier.

« Tout est perdu, lui écrivait Mathilde; accourez le plus vite possible, sacrifiez tout, désertez s'il le faut. A peine arrivé, attendez-moi dans un fiacre, près de la petite porte du jardin, au n°... de la rue... J'irai vous parler; peut-être pourrai-je vous introduire dans le jardin. Tout est perdu, et je le crains, sans ressource;

comptez sur moi, vous me trouverez dévouée et ferme dans l'adversité. Je vous aime. »

En quelques minutes, Julien obtint une permission du colonel et partit de Strasbourg à franc étrier; mais l'affreuse inquiétude qui le dévorait ne lui permit pas de continuer cette façon de voyager au delà de Metz. Il se jeta dans une chaise de poste; et ce fut avec une rapidité presque incroyable qu'il arriva au lieu indiqué, près de la petite porte du jardin de l'hôtel de La Mole. Cette porte s'ouvrit, et à l'instant Mathilde oubliant tout respect humain, se précipita dans ses bras. Heureusement il n'était que cinq heures du matin et la rue était encore déserte.

« Tout est perdu; mon père, craignant mes larmes, est parti dans la nuit de jeudi. Pour où? personne ne le sait. Voici sa lettre; lisez. » Et elle monta dans le fiacre avec Julien.

« Je pouvais tout pardonner, excepté le projet de vous séduire parce que vous êtes riche. Voilà, malheureuse fille, l'affreuse vérité. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne consentirai jamais à un mariage avec cet homme. Je lui assure dix mille livres de rente s'il veut vivre au loin, hors des frontières de France ou mieux encore en Amérique. Lisez la lettre que je reçois en réponse aux renseignements que j'avais demandés. L'impudent m'avait engagé lui-même à écrire à Mme de Rênal. Jamais je ne lirai une ligne de vous relative à cet homme. Je prends en horreur Paris et vous. Je vous engage à recouvrir du plus grand secret ce qui doit arriver. Renoncez *franchement* à un homme vil, et vous retrouverez un père. »

« Où est la lettre de Mme de Rênal? dit froidement Julien.

— La voici. Je n'ai voulu te la montrer qu'après que tu aurais été préparé. »

LETTRE

« Ce que je dois à la cause sacrée de la religion et de la morale m'oblige, monsieur, à la démarche pénible que je viens accomplir auprès de vous; une règle, qui

ne peut faillir, m'ordonne de nuire en ce moment à mon prochain, mais afin d'éviter un plus grand scandale. La douleur que j'éprouve doit être surmontée par le sentiment du devoir. Il n'est que trop vrai, monsieur, la conduite de la personne au sujet de laquelle vous me demandez toute la vérité a pu sembler inexplicable ou même honnête. On a pu croire convenable de cacher ou de déguiser une partie de la réalité, la prudence le voulait aussi bien que la religion. Mais cette conduite, que vous désirez connaître, a été dans le fait extrêmement condamnable, et plus que je ne puis le dire. Pauvre et avide, c'est à l'aide de l'hypocrisie la plus consommée, et par la séduction d'une femme faible et malheureuse, que cet homme a cherché à se faire un état et à devenir quelque chose. C'est une partie de mon pénible devoir d'ajouter que je suis obligée de croire que M. J... n'a aucun principe de religion. En conscience, je suis contrainte de penser qu'un de ses moyens pour réussir dans une maison, est de chercher à séduire la femme qui a le principal crédit. Couvert par une apparence de désintéressement et par des phrases de roman, son grand et unique objet est de parvenir à disposer du maître de la maison et de sa fortune. Il laisse après lui le malheur et des regrets éternels, etc., etc., etc. »

Cette lettre extrêmement longue et à demi effacée par des larmes était bien de la main de Mme de Rênal. Elle était même écrite avec plus de soin qu'à l'ordinaire.

« Je ne puis blâmer M. de La Mole, dit Julien après l'avoir finie; il est juste et prudent. Quel père voudrait donner sa fille chérie à un tel homme! Adieu! »

Julien sauta à bas du fiacre, et courut à sa chaise de poste arrêtée au bout de la rue. Mathilde, qu'il semblait avoir oubliée, fit quelques pas pour le suivre; mais les regards des marchands qui s'avançaient sur la porte de leurs boutiques, et desquels elle était connue, la forcèrent à rentrer précipitamment au jardin.

Julien était parti pour Verrières. Dans cette route rapide, il ne put écrire à Mathilde comme il en avait le projet, sa main ne formait sur le papier que des traits illisibles. Il arriva à Verrières un dimanche matin. Il entra chez l'armurier du pays, qui l'accabla de compli-

ments sur sa récente fortune. C'était la nouvelle du pays.

Julien eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il voulait une paire de pistolets. L'armurier, sur sa demande, chargea les pistolets.

Les *trois coups* sonnaient; c'est un signal bien connu dans les villages de France, et qui, après les diverses sonneries de la matinée, annonce le commencement immédiat de la messe.

Julien entra dans l'église neuve de Verrières. Toutes les fenêtres hautes de l'édifice étaient voilées avec des rideaux cramoisis. Julien se trouva à quelques pas derrière le banc de Mme de Rênal. Il lui sembla qu'elle priait avec ferveur. La vue de cette femme qui l'avait tant aimé fit trembler le bras de Julien d'une telle façon, qu'il ne put d'abord exécuter son dessein. « Je ne le puis, se disait-il à lui-même; physiquement, je ne le puis. »

En ce moment, le jeune clerc qui servait la messe sonna pour l'*élévation*. Mme de Rênal baissa la tête qui un instant se trouva presque entièrement cachée par les plis de son châle. Julien ne la reconnaissait plus aussi bien; il tira sur elle un coup de pistolet et la manqua; il tira un second coup, elle tomba.

Julien arrêté a été transporté dans la prison de Besançon. Mathilde y pénètre sans peine, et intrigue, pour sauver Julien, auprès de M. de Frilair, de Mme de Fervaques; elle se compromet avec un héroïsme tenace. Quant à Mme de Rênal, elle a écrit de sa main aux 36 jurés pour les supplier de ne pas verser « le sang d'un innocent » :

LXXI

LE JUGEMENT

Enfin parut ce jour, tellement redouté de Mme de Rênal et de Mathilde.

L'aspect étrange de la ville redoublait leur terreur, et ne laissait pas sans émotion même l'âme ferme de Fouqué. Toute la province était accourue à Besançon pour voir juger cette cause romanesque.

Depuis plusieurs jours, il n'y avait plus de place dans les auberges. M. le Président des assises était assailli par des demandes de billets; toutes les dames de la ville voulaient assister au jugement; on criait dans les rues le portrait de Julien, etc., etc.

Mathilde tenait en réserve, pour ce moment suprême, une lettre écrite en entier par la main de monseigneur l'évêque de ***. Ce prélat, qui dirigeait l'Église de France et faisait des évêques, daignait demander l'acquittement de Julien. La veille du jugement, Mathilde porta cette lettre au tout-puissant grand vicaire.

A la fin de l'entrevue, comme elle s'en allait fondant en larmes : « Je réponds de la déclaration du jury, lui dit M. de Frilair sortant enfin de sa réserve diplomatique, et presque ému lui-même. Parmi les douze personnes chargées d'examiner si le crime de votre protégé est constant, et surtout s'il y a eu préméditation, je compte six amis dévoués à ma fortune, et je leur ai fait entendre qu'il dépendait d'eux de me porter à l'épiscopat. Le baron Valenod, que j'ai fait maire de Verrières, dispose entièrement de deux de ses administrés, MM. de Moirod et de Cholin. A la vérité, le sort nous a donné pour cette affaire deux jurés fort mal pensants; mais, quoique ultra-libéraux, ils sont fidèles à mes ordres dans les grandes occasions, et je les ai fait prier de voter comme M. Valenod. J'ai appris qu'un sixième juré industriel, immensément riche et bavard libéral, aspire en secret à une fourniture au ministère de la guerre, et sans doute il ne voudrait pas me déplaire. Je lui ai fait dire que M. de Valenod a mon dernier mot.

— Et quel est ce M. Valenod? dit Mathilde inquiète.

— Si vous le connaissiez, vous ne pourriez douter du succès. C'est un parleur audacieux, impudent, grossier, fait pour mener des sots. 1814 l'a pris à la misère, et je vais en faire un préfet. Il est capable de battre les autres jurés s'ils ne veulent pas voter à sa guise. »

Mathilde fut un peu rassurée.

Une autre discussion l'attendait dans la soirée. Pour ne pas prolonger une scène désagréable et dont à ses

yeux le résultat était certain, Julien était résolu à ne pas prendre la parole.

« Mon avocat parlera, dit-il à Mathilde. Je ne serai que trop longtemps exposé en spectacle à tous mes ennemis. Ces provinciaux ont été choqués de la fortune rapide que je vous dois, et, croyez-m'en, il n'en est pas qui ne désire ma condamnation, sauf à pleurer comme un sot quand on me mènera à la mort.

— Ils désirent vous voir humilié, il n'est que trop vrai, répondit Mathilde, mais je ne les crois point cruels. Ma présence à Besançon et le spectacle de ma douleur ont intéressé toutes les femmes; votre jolie figure fera le reste. Si vous dites un mot devant vos juges, tout l'auditoire est pour vous, etc., etc. »

Le lendemain à neuf heures, quand Julien descendit de sa prison pour aller dans la grande salle du Palais de Justice, ce fut avec beaucoup de peine que les gendarmes parvinrent à écarter la foule immense entassée dans la cour. Julien avait bien dormi, il était fort calme, et n'éprouvait d'autre sentiment qu'une pitié philosophique pour cette foule d'envieux qui, sans cruauté, allaient applaudir à son arrêt de mort. Il fut bien surpris lorsque, retenu plus d'un quart d'heure au milieu de la foule, il fut obligé de reconnaître que sa présence inspirait au public une pitié tendre. Il n'entendit pas un seul propos désagréable. « Ces provinciaux sont moins méchants que je ne le croyais, se dit-il ».

En entrant dans la salle du jugement, il fut frappé de l'élégance de l'architecture. C'était un gothique propre, et une foule de jolies petites colonnes taillées dans la pierre avec le plus grand soin. Il se crut en Angleterre.

Mais bientôt toute son attention fut absorbée par douze ou quinze jolies femmes qui, placées vis-à-vis de la sellette de l'accusé, remplissaient les trois balcons au-dessus des juges et des jurés. En se retournant vers le public, il vit que la tribune circulaire qui règne au-dessus de l'amphithéâtre était remplie de femmes : la plupart étaient jeunes et lui semblèrent fort jolies; leurs yeux étaient brillants et remplis d'intérêt. Dans le reste de la salle, la foule était énorme; on se battait aux

portes, et les sentinelles ne pouvaient obtenir le silence.

Quand tous les yeux qui cherchaient Julien s'aperçurent de sa présence, en le voyant occuper la place un peu élevée réservée à l'accusé, il fut accueilli par un murmure d'étonnement et de tendre intérêt.

On eût dit ce jour-là qu'il n'avait pas vingt ans; il était mis fort simplement, mais avec une grâce parfaite; ses cheveux et son front étaient charmants; Mathilde avait voulu présider elle-même à sa toilette. La pâleur de Julien était extrême. A peine assis sur la sellette, il entendit dire de tous côtés : « Dieu! comme il est jeune!... Mais c'est un enfant... Il est bien mieux que son portrait. »

« Mon accusé, lui dit le gendarme assis à sa droite, voyez-vous ces six dames qui occupent ce balcon? » Le gendarme lui indiquait une petite tribune en saillie au-dessus de l'amphithéâtre où sont placés les jurés. « C'est Mme la Préfète, continua le gendarme, à côté Mme la marquise de M***, celle-là vous aime bien; je l'ai entendue parler au juge d'instruction. Après c'est Mme Derville.

— Mme Derville! » s'écria Julien, et une vive rougeur couvrit son front. Au sortir d'ici, pensa-t-il, elle va écrire à Mme de Rênal. Il ignorait l'arrivée de Mme de Rênal à Besançon.

Les témoins furent bien vite entendus. Dès les premiers mots de l'accusation soutenue par l'avocat général, deux de ces dames placées dans le petit balcon, tout à fait en face de Julien, fondirent en larmes. « Mme Derville ne s'attendrit point ainsi », pensa Julien. Cependant il remarqua qu'elle était fort rouge.

L'avocat général faisait du pathos en mauvais français sur la barbarie du crime commis; Julien observa que les voisines de Mme Derville avaient l'air de le désapprouver vivement. Plusieurs curés, apparemment de la connaissance de ces dames, leur parlaient et semblaient les rassurer. « Voilà qui ne laisse pas que d'être de bon augure », pensa Julien.

Jusque-là il s'était senti pénétré d'un mépris sans mélange pour tous les hommes qui assistaient au juge-

ment. L'éloquence plate de l'avocat général augmenta ce sentiment de dégoût. Mais peu à peu la sécheresse d'âme de Julien disparut devant les marques d'intérêt dont il était évidemment l'objet.

Il fut content de la mine ferme de son avocat. « Pas de phrases », lui dit-il tout bas comme il allait prendre la parole.

« Toute l'emphase pillée à Bossuet, qu'on a étalée contre vous, vous a servi », dit l'avocat. En effet, à peine avait-il parlé pendant cinq minutes, que presque toutes les femmes avaient leur mouchoir à la main. L'avocat, encouragé, adressa aux jurés des choses extrêmement fortes. Julien frémit, il se sentait sur le point de verser des larmes. « Grand Dieu! que diront mes ennemis? »

Il allait céder à l'attendrissement qui le gagnait, lorsque, heureusement pour lui, il surprit un regard insolent de M. le baron de Valenod.

« Les yeux de ce cuistre sont flamboyants, se dit-il; quel triomphe pour cette âme basse! Quand mon crime n'aurait amené que cette seule circonstance, je devrais le maudire. Dieu sait ce qu'il dira de moi à Mme de Rênal! »

Cette idée effaça toutes les autres. Bientôt après, Julien fut rappelé à lui-même par les marques d'assentiment du public. L'avocat venait de terminer sa plaidoirie. Julien se souvint qu'il était convenable de lui serrer la main. Le temps avait passé rapidement.

On apporta des rafraîchissements à l'avocat et à l'accusé. Ce fut alors seulement que Julien fut frappé d'une circonstance : aucune femme n'avait quitté l'audience pour aller dîner.

« Ma foi, je meurs de faim, dit l'avocat, et vous?

— Moi de même, répondit Julien.

— Voyez, voilà Mme la Préfète qui reçoit aussi son dîner, lui dit l'avocat en lui indiquant le petit balcon. Bon courage, tout va bien. » La séance recommença.

Comme le président faisait son résumé, minuit sonna. Le président fut obligé de s'interrompre; au milieu du silence, de l'anxiété universelle, le retentissement de la cloche de l'horloge remplissait la salle.

« Voilà le dernier de mes jours qui commence »,

pensa Julien. Bientôt, il se sentit enflammé par l'idée du devoir. Il avait dominé jusque-là son attendrissement, et gardé sa résolution de ne point parler; mais quand le président des assises lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter, il se leva. Il voyait devant lui les yeux de Mme Derville qui, aux lumières, lui semblèrent bien brillants. « Pleurerait-elle, par hasard? » pensa-t-il.

« Messieurs les jurés,

« L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

« Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend : elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. Mme de Rênal a été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut *prémédité*. J'ai donc mérité la mort, messieurs les jurés. Mais quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

« Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que dans le fait je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés.... »

Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton; il dit tout ce qu'il avait sur le cœur; l'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège : mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. Mme Derville elle-même avait son mouchoir

sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation, à son repentir, au respect, à l'adoration filiale et sans bornes que, dans des temps plus heureux, il avait pour Mme de Rênal.... Mme Derville jeta un cri et s'évanouit.

Une heure sonnait comme les jurés se retiraient dans leur chambre. Aucune femme n'avait abandonné sa place; plusieurs hommes avaient les larmes aux yeux. Les conversations furent d'abord très vives; mais peu à peu, la décision du jury se faisant attendre, la fatigue générale commença à jeter du calme dans l'assemblée. Ce moment était solennel; les lumières jetaient moins d'éclat. Julien, très fatigué, entendait discuter auprès de lui la question de savoir si ce retard était de bon ou de mauvais augure. Il vit avec plaisir que tous les vœux étaient pour lui; le jury ne revenait point, et cependant aucune femme ne quittait la salle.

Comme deux heures venaient de sonner, un grand mouvement se fit entendre. La petite porte de la chambre des jurés s'ouvrit. M. le baron de Valenod s'avança d'un pas grave et théâtral, il était suivi de tous les jurés. Il toussa, puis déclara qu'en son âme et conscience la déclaration unanime du jury était que Julien Sorel était coupable de meurtre, et de meurtre avec préméditation : cette déclaration entraînait la peine de mort; elle fut prononcée un instant après. Julien regarda sa montre, et se souvint de M. de Lavalette; il était deux heures un quart. « C'est aujourd'hui vendredi, pensa-t-il.

« Oui, mais ce jour est heureux pour le Valenod, qui me condamne.... Je suis trop surveillé pour que Mathilde puisse me sauver comme fit Mme de Lavalette.... Ainsi, dans trois jours, à cette même heure, je saurai à quoi m'en tenir sur le *grand peut-être.* »

En ce moment il entendit un cri et fut rappelé aux choses de ce monde. Les femmes autour de lui sanglotaient; il vit que toutes les figures étaient tournées vers une petite tribune pratiquée dans le couronnement d'un pilastre gothique. Il sut plus tard que Mathilde s'y était cachée. Comme le cri ne se renouvela pas, tout le monde se remit à regarder Julien, auquel les

gendarmes cherchaient à faire traverser la foule.

« Tâchons de ne pas apprêter à rire à ce fripon de Valenod, pensa Julien. Avec quel air contrit et patelin il a prononcé la déclaration qui entraîne la peine de mort ! tandis que ce pauvre président des assises, tout juge qu'il est depuis nombre d'années, avait la larme à l'œil en me condamnant. Quelle joie pour le Valenod de se venger de notre ancienne rivalité auprès de Mme de Rênal !... Je ne la verrai donc plus ! C'en est fait.... Un dernier adieu est impossible entre nous, je le sens.... Que j'aurais été heureux de lui dire toute l'horreur que j'ai de mon crime !

« Seulement ces paroles : « Je me trouve justement condamné. »

Julien a été conduit dans la chambre des condamnés à mort. Mathilde est désolée, et à mesure qu'il se détache de la vie, il fait souffrir par son attitude l'aristocratique jeune fille. C'est Mme de Rênal qu'il regrette, Mme de Rênal qui vient à son tour dans la prison et qui resterait là jusqu'au dernier jour si son mari ne la rappelait pas à Verrières. Cette séparation est cruelle pour Julien ; il se débarrasse du prêtre qui aspire à le confesser pour se faire à lui-même une bonne réclame, et il se prépare à la mort :

LXXIV

Dès qu'il fut sorti, Julien pleura beaucoup, et pleura de mourir. Peu à peu il se dit que, si Mme de Rênal eût été à Besançon, il lui eût avoué sa faiblesse.

Au moment où il regrettait le plus l'absence de cette femme adorée, il entendit le pas de Mathilde.

« Le pire des malheurs en prison, pensa-t-il, c'est de ne pouvoir fermer sa porte. » Tout ce que Mathilde lui dit ne fit que l'irriter.

Elle lui raconta que le jour du jugement, M. de Valenod ayant en poche sa nomination de préfet, avait osé se moquer de M. de Frilair et se donner le plaisir de le condamner à mort.

« Quelle idée a eue votre ami, vient de me dire M. de Frilair, d'aller réveiller et attaquer la petite vanité de cette *aristocratie bourgeoise !* Pourquoi parler de *caste ?* Il leur a indiqué ce qu'ils devaient faire dans

leur intérêt politique : ces nigauds n'y songeaient pas et étaient prêts à pleurer. Cet intérêt de caste est venu masquer à leurs yeux l'horreur de condamner à mort. Il faut avouer que M. Sorel est bien neuf aux affaires. Si nous ne parvenons pas à le sauver par le recours en grâce, sa mort sera une sorte de *suicide*.... »

Mathilde n'eut garde de dire à Julien ce dont elle ne se doutait pas encore : c'est que l'abbé de Frilair, voyant Julien perdu, croyait utile à son ambition d'aspirer à devenir son successeur.

Presque hors de lui, à force de colère impuissante et de contrariété : « Allez écouter une messe pour moi, dit-il à Mathilde, et laissez-moi un instant de paix. » Mathilde, déja fort jalouse des visites de Mme de Rênal, et qui venait d'apprendre son départ, comprit la cause de l'humeur de Julien et fondit en larmes.

Sa douleur était réelle ; Julien le voyait et n'en était que plus irrité. Il avait un besoin impérieux de solitude, et comment se la procurer ?

Enfin, Mathilde, après avoir essayé de tous les raisonnements pour l'attendrir, le laissa seul ; presque au même instant Fouqué parut.

« J'ai besoin d'être seul », dit-il à cet ami fidèle.... Et comme il le vit hésiter : « Je compose un mémoire pour mon recours en grâce... du reste... fais-moi un plaisir, ne me parle jamais de la mort. Si j'ai besoin de quelques services particuliers ce jour-là, laisse-moi t'en parler le premier. »

Quand Julien se fut enfin procuré la solitude, il se trouva plus accablé et plus lâche qu'auparavant. Le peu de forces qui restait à cette âme affaiblie avait été épuisé à déguiser son état à Mlle de La Mole et à Fouqué.

Vers le soir une idée le consola.

« Si ce matin, dans le moment où la mort me paraissait si laide, on m'eût averti pour l'exécution, *l'œil du public eût été un aiguillon de gloire*, peut-être ma démarche eût-elle eu quelque chose d'empesé, comme celle d'un fat timide qui entre dans un salon. Quelques gens clairvoyants, s'il en est parmi ces provinciaux, eussent pu deviner ma faiblesse... mais personne *ne l'eût vue*. »

Et il se sentit délivré d'une partie de son malheur. « Je suis un lâche en ce moment, se répétait-il en chantant, mais personne ne le saura. »

Un événement presque plus désagréable encore l'attendait pour le lendemain. Depuis longtemps, son père annonçait sa visite; ce jour-là, avant le réveil de Julien, le vieux charpentier en cheveux blancs parut dans son cachot.

Julien se sentit faible, il s'attendait aux reproches les plus désagréables. Pour achever de compléter sa pénible sensation, ce matin-là il éprouvait vivement le remords de ne pas aimer son père.

« Le hasard nous a placés l'un près de l'autre sur la terre, se disait-il pendant que le porte-clefs arrangeait un peu le cachot, et nous nous sommes fait à peu près tout le mal possible. Il vient au moment de ma mort me donner le dernier coup. »

Les reproches sévères du vieillard commencèrent dès qu'ils furent sans témoin.

Julien ne put retenir ses larmes. « Quelle indigne faiblesse! se dit-il avec rage. Il ira partout exagérer mon manque de courage; quel triomphe pour le Valenod et pour tous les plats hypocrites qui règnent à Verrières! Ils sont bien grands en France, ils réunissent tous les avantages sociaux. Jusqu'ici je pouvais au moins me dire : Ils reçoivent de l'argent, il est vrai, tous les honneurs s'accumulent sur eux, mais moi j'ai la noblesse du cœur.

« Et voilà un témoin que tous croiront, et qui certifiera à tout Verrières, et en l'exagérant, que j'ai été faible devant la mort! J'aurai été un lâche dans cette épreuve que tous comprennent! »

Julien était près du désespoir. Il ne savait comment renvoyer son père. Et feindre de manière à tromper ce vieillard si clairvoyant se trouvait en ce moment tout à fait au-dessus de ses forces.

Son esprit parcourait rapidement tous les possibles. « *J'ai fait des économies!* » s'écria-t-il tout à coup.

Ce mot de génie changea la physionomie du vieillard et la position de Julien.

« Comment dois-je en disposer? » continua Julien plus

tranquille. L'effet produit lui avait ôté tout sentiment d'infériorité.

Le vieux charpentier brûlait du désir de ne pas laisser échapper cet argent, dont il semblait que Julien voulait laisser une partie à ses frères. Il parla longtemps et avec feu. Julien put être goguenard.

« Eh bien! le Seigneur m'a inspiré pour mon testament. Je donnerai mille francs à chacun de mes frères et le reste à vous.

— Fort bien, dit le vieillard, ce reste m'est dû : mais puisque Dieu vous a fait la grâce de toucher votre cœur, si vous voulez mourir en bon chrétien, il convient de payer vos dettes. Il y a encore les frais de votre nourriture et de votre éducation que j'ai avancés, et auxquels vous ne songez pas...

— Voilà donc l'amour de père! » se répétait Julien l'âme navrée, lorsque enfin il fut seul. Bientôt parut le geôlier.

« Monsieur, après la visite des grands parents, j'apporte toujours à mes hôtes une bouteille de bon vin de Champagne. Cela est un peu cher, six francs la bouteille, mais cela réjouit le cœur.

— Apportez trois verres, lui dit Julien avec un empressement d'enfant, et faites entrer deux des prisonniers que j'entends se promener dans le corridor. »

Le geôlier lui amena deux galériens tombés en récidive et qui se préparaient à retourner au bagne. C'étaient des scélérats fort gais et réellement très remarquables par la finesse, le courage et le sang-froid.

« Si vous me donnez vingt francs, dit l'un d'eux à Julien, je vous conterai ma vie en détail. C'est du *chenu*.

— Mais vous allez me mentir? dit Julien.

— Non pas, répondit-il; mon ami que voilà, et qui est jaloux de mes vingt francs, me dénoncera si je dis faux. »

Son histoire était abominable. Elle montrait un cœur courageux, où il n'y avait plus qu'une passion, celle de l'argent.

Après leur départ, Julien n'était plus le même

homme. Toute sa colère contre lui-même avait disparu. La douleur atroce, envenimée par la pusillanimité, à laquelle il était en proie depuis le départ de Mme de Rênal, s'était tournée en mélancolie.

« A mesure que j'aurais été moins dupe des apparences, se disait-il, j'aurais vu que les salons de Paris sont peuplés d'honnêtes gens tels que mon père, ou de coquins habiles tels que ces galériens. Ils ont raison, jamais les hommes de salon ne se lèvent le matin avec cette pensée poignante : Comment dînerai-je? Et ils vantent leur probité! et, appelés au jury, ils condamnent fièrement l'homme qui a volé un couvert d'argent parce qu'il se sentait défaillir de faim!

« Mais y a-t-il une cour, s'agit-il de perdre ou de gagner un portefeuille, mes honnêtes gens de salon tombent dans des crimes exactement pareils à ceux que la nécessité de dîner a inspirés à ces deux galériens....

« Il n'y a point de *droit naturel* : ce mot n'est qu'une antique niaiserie bien digne de l'avocat général qui m'a donné chasse l'autre jour, et dont l'aïeul a été enrichi par une confiscation de Louis XIV. Il n'y a de *droit* que lorsqu'il y a une loi pour défendre de faire telle chose, sous peine de punition. Avant la loi, il n'y a de *naturel* que la force du lion, ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, le *besoin* en un mot.... Non, les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit. L'accusateur que la société lance après moi a été enrichi par une infamie.... J'ai commis un assassinat, et je suis justement condamné, mais, à cette seule action près, le Valenod qui m'a condamné est cent fois plus nuisible à la société.

« Eh bien! ajouta Julien tristement, mais sans colère, malgré son avarice, mon père vaut mieux que tous ces hommes-là. Il ne m'a jamais aimé. Je viens combler la mesure en le déshonorant par une mort infâme. Cette crainte de manquer d'argent, cette vue exagérée de la méchanceté des hommes qu'on appelle *avarice*, lui fait voir un prodigieux motif de consolation et de sécurité dans une somme de trois ou quatre cents louis que je puis lui laisser. Un dimanche après dîner, il montrera

son or à tous ses envieux de Verrières. A ce prix, leur dira son regard, lequel d'entre vous ne serait pas charmé d'avoir un fils guillotiné? »

Cette philosophie pouvait être vraie, mais elle était de nature à faire désirer la mort. Ainsi se passèrent cinq longues journées. Il était poli et doux envers Mathilde, qu'il voyait exaspérée par la plus vive jalousie. Un soir Julien songeait sérieusement à se donner la mort. Son âme était énervée par le malheur profond où l'avait jeté le départ de Mme de Rênal. Rien ne lui plaisait plus, ni dans la vie réelle, ni dans l'imagination. Le défaut d'exercice commençait à altérer sa santé et à lui donner le caractère exalté et faible d'un jeune étudiant allemand. Il perdait cette mâle hauteur qui repousse par un énergique jurement certaines idées peu convenables dont l'âme des malheureux est assaillie.

« J'ai aimé la vérité.... Où est-elle?... Partout hypocrisie, ou du moins charlatanisme, même chez les plus vertueux, même chez les plus grands »; et ses lèvres prirent l'expression du dégoût.... « Non, l'homme ne peut pas se fier à l'homme.

« Mme de ***, faisant une quête pour ses pauvres orphelins, me disait que tel prince venait de donner dix louis; mensonge. Mais, que dis-je? Napoléon à Sainte-Hélène!... Pur charlatanisme, proclamation en faveur du roi de Rome.

« Grand Dieu! si un tel homme, et encore quand le malheur doit le rappeler sévèrement au devoir, s'abaisse jusqu'au charlatanisme, à quoi s'attendre du reste de l'espèce?

« Où est la vérité? Dans la religion.... Oui, ajoutait-il avec le sourire amer du plus extrême mépris, dans la bouche des Maslon, des Frilair, des Castanède.... Peut-être dans le vrai christianisme, dont les prêtres ne seraient pas plus payés que les apôtres ne l'ont été!... Mais saint Paul fut payé par le plaisir de commander, de parler, de faire parler de soi....

« Ah! s'il y avait une vraie religion.... Sot que je suis! je vois une cathédrale gothique, des vitraux vénérables; mon cœur faible se figure le prêtre de ces vitraux....

Mon âme le comprendrait, mon âme en a besoin.... Je ne trouve qu'un fat avec des cheveux sales... aux agréments près, un chevalier de Beauvoisis.

« Mais un vrai prêtre, un Massillon, un Fénelon.... Massillon a sacré Dubois. Les *Mémoires de Saint-Simon* m'ont gâté Fénelon; mais enfin un vrai prêtre.... Alors les âmes tendres auraient un point de réunion dans le monde.... Nous ne serions pas isolés.... Ce bon prêtre nous parlerait de Dieu. Mais quel Dieu? Non celui de la Bible, petit despote cruel et plein de la soif de se venger... mais le Dieu de Voltaire, juste, bon, infini.... »

Il fut agité par tous les souvenirs de cette Bible qu'il savait par cœur.... « Mais comment, dès qu'on sera *trois ensemble*, croire à ce grand nom DIEU, après l'abus effroyable qu'en font nos prêtres?

« Vivre isolé!... Quel tourment!...

« Je deviens fou et injuste, se dit Julien en se frappant le front. Je suis isolé ici dans ce cachot; mais je n'ai pas *vécu isolé* sur la terre; j'avais la puissante idée du *devoir*. Le devoir que je m'étais prescrit, à tort ou à raison... a été comme le tronc d'un arbre solide auquel je m'appuyais pendant l'orage; je vacillais, j'étais agité. Après tout je n'étais qu'un homme... mais je n'étais pas emporté.

« C'est l'air humide de ce cachot qui me faisait penser à l'isolement....

« Et pourquoi être encore hypocrite en maudissant l'hypocrisie? Ce n'est ni la mort, ni le cachot, ni l'air humide, c'est l'absence de Mme de Rênal qui m'accable. Si, à Verrières, pour la voir, j'étais obligé de vivre des semaines entières caché dans les caves de sa maison, est-ce que je me plaindrais?

« L'influence de mes contemporains l'emporte, dit-il tout haut et avec un rire amer. Parlant seul avec moi-même, à deux pas de la mort, je suis encore hypocrite.... O dix-neuvième siècle!

« ... Un chasseur tire un coup de fusil dans une forêt, sa proie tombe, il s'élance pour la saisir. Sa chaussure heurte une fourmilière haute de deux pieds, détruit l'habitation des fourmis, sème au loin les fourmis, leurs œufs.... Les plus philosophes parmi les fourmis ne

pourront jamais comprendre ce corps noir, immense, effroyable : la botte du chasseur, qui tout à coup a pénétré dans leur demeure avec une incroyable rapidité, et précédée d'un bruit épouvantable, accompagné de gerbes d'un feu rougeâtre.

« ... Ainsi la mort, la vie, l'éternité, choses fort simples pour qui aurait les organes assez vastes pour les concevoir...

« Une mouche éphémère naît à neuf heures du matin dans les grands jours d'été, pour mourir à cinq heures du soir; comment comprendrait-elle le mot *nuit* ?

« Donnez-lui cinq heures d'existence de plus, elle voit et comprend ce que c'est que la nuit.

« Ainsi moi, je mourrai à vingt-trois ans. Donnez-moi cinq années de vie pour vivre avec Mme de Rênal... »

Il se mit à rire comme Méphistophélès. « Quelle folie de discuter ces grands problèmes !

« 1° Je suis hypocrite comme s'il y avait là quelqu'un pour m'écouter;

« 2° J'oublie de vivre et d'aimer, quand il me reste si peu de jours à vivre.... Hélas! Mme de Rênal est absente; peut-être son mari ne la laissera plus revenir à Besançon, et continuer à se déshonorer.

« Voilà ce qui m'isole, et non l'absence d'un Dieu juste, bon, tout-puissant, point méchant, point avide de vengeance....

« Ah! s'il existait... hélas! je tomberais à ses pieds : J'ai mérité la mort, lui dirais-je; mais, grand Dieu, Dieu bon, Dieu indulgent, rends-moi celle que j'aime! »

La nuit était alors fort avancée. Après une heure ou deux d'un sommeil paisible, arriva Fouqué.

Julien se sentait fort et résolu comme l'homme qui voit clair dans son âme.

LXXV

« Je ne peux pas jouer à ce pauvre abbé Chas-Bernard le mauvais tour de le faire appeler, dit-il à Fouqué; il n'en dînerait pas de trois jours. Mais tâche de me trouver un janséniste, ami de Pirard et inaccessible à l'intrigue. »

Fouqué attendait cette ouverture avec impatience. Julien s'acquitta avec décence de tout ce qu'on doit à l'opinion en province. Grâce à M. l'abbé de Frilair, et malgré le mauvais choix de son confesseur, Julien était dans son cachot le protégé de la congrégation; avec plus de conduite, il eût pu s'échapper. Mais le mauvais air du cachot produisant son effet, sa raison diminuait. Il n'en fut que plus heureux au retour de Mme de Rênal.

« Mon premier devoir est envers toi, lui dit-elle en l'embrassant; je me suis sauvée de Verrières.... »

Julien n'avait point de petit amour-propre à son égard, il lui raconta toutes ses faiblesses. Elle fut bonne et charmante pour lui.

Le soir, à peine sortie de prison, elle fit venir chez sa tante le prêtre qui s'était attaché à Julien comme à une proie : comme il ne voulait que se mettre en crédit auprès des jeunes femmes appartenant à la haute société de Besançon, Mme de Rênal l'engagea facilement à aller faire une neuvaine à l'abbaye de Bray-le-Haut.

Aucune parole ne put rendre l'excès et la folie de l'amour de Julien.

A force d'or, et en usant et abusant du crédit de sa tante, dévote célèbre et riche, Mme de Rênal obtint de le voir deux fois par jour.

A cette nouvelle, la jalousie de Mathilde s'exalta jusqu'à l'égarement. M. de Frilair lui avait avoué que tout son crédit n'allait pas jusqu'à braver toutes les convenances au point de lui faire permettre de voir son ami plus d'une fois chaque jour. Mathilde fit suivre Mme de Rênal afin de connaître ses moindres démarches. M. de Frilair épuisait toutes les ressources d'un esprit fort adroit pour lui prouver que Julien était indigne d'elle.

Au milieu de tous ces tourments elle ne l'en aimait que plus, et, presque chaque jour, lui faisait une scène horrible.

Julien voulait à toute force être honnête homme jusqu'à la fin avec cette pauvre jeune fille qu'il avait si étrangement compromise; mais, à chaque instant,

l'amour effréné qu'il avait pour Mme de Rênal l'emportait. Quand, par de mauvaises raisons, il ne pouvait venir à bout de persuader Mathilde de l'innocence des visites de sa rivale : « Désormais, la fin du drame doit être bien proche, se disait-il ; c'est une excuse pour moi si je ne sais pas mieux dissimuler. »

Mlle de La Mole apprit la mort du marquis de Croisenois. M. de Thaler, cet homme si riche, s'était permis des propos désagréables sur la disparition de Mathilde ; M. de Croisenois alla le prier de les démentir : M. de Thaler lui montra des lettres anonymes à lui adressées et remplies de détails rapprochés avec tant d'art qu'il fut impossible au pauvre marquis de ne pas entrevoir la vérité.

M. de Thaler se permit des plaisanteries dénuées de finesse. Ivre de colère et de malheur, M. de Croisenois exigea des réparations tellement fortes, que le millionnaire préféra un duel. La sottise triompha : et l'un des hommes les plus dignes d'être aimé trouva la mort à moins de vingt-quatre ans.

Cette mort fit une impression étrange et maladive sur l'âme affaiblie de Julien.

« Le pauvre Croisenois, disait-il à Mathilde, a été réellement bien raisonnable et bien honnête homme envers nous ; il eût dû me haïr lors de vos imprudences dans le salon de madame votre mère, et me chercher querelle ; car la haine qui succède au mépris est ordinairement furieuse. »

La mort de M. de Croisenois changea toutes les idées de Julien sur l'avenir de Mathilde ; il employa plusieurs journées à lui prouver qu'elle devait accepter la main de M. de Luz. « C'est un homme timide, point trop jésuite, lui disait-il, et qui, sans doute, va se mettre sur les rangs. D'une ambition plus sombre et plus suivie que le pauvre Croisenois, et sans duché dans sa famille, il ne fera aucune difficulté d'épouser la veuve de Julien Sorel.

— Et une veuve qui méprise les grandes passions, répliqua froidement Mathilde ; car elle a assez vécu pour voir, après six mois, son amant lui préférer une autre femme, origine de tous leurs malheurs.

— Vous êtes injuste; les visites de Mme de Rênal fourniront des phrases singulières à l'avocat de Paris chargé de mon recours en grâce; il peindra le meurtrier honoré des soins de sa victime. Cela peut faire effet, et peut-être un jour vous me verrez le sujet de quelque mélodrame, etc., etc. »

Une jalousie furieuse et impossible à venger, la continuité d'un malheur sans espoir (car, même en supposant Julien sauvé, comment regagner son cœur?), la honte et la douleur d'aimer plus que jamais cet amant infidèle, avaient jeté Mlle de La Mole dans un morne silence, et dont les soins empressés de M. de Frilair, pas plus que la rude franchise de Fouqué, ne pouvaient la faire sortir.

Pour Julien, excepté dans les moments usurpés par la présence de Mathilde, il vivait d'amour et sans presque songer à l'avenir. Par un étrange effet de cette passion, quand elle est extrême et sans feinte aucune, Mme de Rênal partageait presque son insouciance et sa douce gaîté.

« Autrefois, lui disait Julien, quand j'aurais pu être si heureux pendant nos promenades dans les bois de Vergy, une ambition fougueuse entraînait mon âme dans les pays imaginaires. Au lieu de serrer contre mon cœur ce bras charmant qui était si près de mes lèvres, l'avenir m'enlevait à toi; j'étais aux innombrables combats que j'aurais à soutenir pour bâtir une fortune colossale.... Non, je serais mort sans connaître le bonheur, si vous n'étiez venue me voir dans cette prison. »

Deux événements vinrent troubler cette vie tranquille. Le confesseur de Julien, tout janséniste qu'il était, ne fut point à l'abri d'une intrigue de jésuites, et, à son insu, devint leur instrument.

Il vint lui dire un jour qu'à moins de tomber dans l'affreux péché du suicide, il devait faire toutes les démarches possibles pour obtenir sa grâce. Or, le clergé ayant beaucoup d'influence au ministère de la justice à Paris, un moyen facile se présentait : il fallait se convertir avec éclat.

« Avec éclat! répéta Julien. Ah! je vous y prends,

vous aussi, mon père, jouant la comédie comme un missionnaire....

— Votre âge, reprit gravement le janséniste, la figure intéressante que vous tenez de la Providence, le motif même de votre crime, qui reste inexplicable; les démarches héroïques que Mlle de La Mole prodigue en votre faveur, tout enfin, jusqu'à l'étonnante amitié que montre pour vous votre victime, tout a contribué à vous faire le héros des jeunes femmes de Besançon. Elles ont tout oublié pour vous, même la politique....

Votre conversion retentirait dans leurs cœurs et y laisserait une impression profonde. Vous pouvez être d'une utilité majeure à la religion, et moi j'hésiterais par la frivole raison que les jésuites suivraient la même marche en pareille occasion! Ainsi, même dans ce cas particulier qui échappe à leur rapacité, ils nuiraient encore! Qu'il n'en soit pas ainsi.... Les larmes que votre conversion fera répandre annuleront l'effet corrosif de dix éditions des œuvres de Voltaire.

— Et que me restera-t-il, répondit froidement Julien, si je me méprise moi-même? J'ai été ambitieux, je ne veux point me blâmer; alors, j'ai agi suivant les convenances du temps. Maintenant, je vis au jour le jour. Mais à vue de pays, je me ferais fort malheureux, si je me livrais à quelque lâcheté.... »

L'autre incident qui fut bien autrement sensible à Julien vint de Mme de Rênal. Je ne sais quelle amie intrigante était parvenue à persuader à cette âme naïve et si timide, qu'il était de son devoir de partir pour Saint-Cloud et d'aller se jeter aux genoux du roi Charles X.

Elle avait fait le sacrifice de se séparer de Julien et, après un tel effort, le désagrément de se donner en spectacle, qui en d'autres temps lui eût semblé pire que la mort, n'était rien à ses yeux.

« J'irai au roi, j'avouerai hautement que tu es mon amant : la vie d'un homme et d'un homme tel que Julien doit l'emporter sur toutes les considérations. Je dirai que c'est par jalousie que tu as attenté à ma vie. Il y a de nombreux exemples de pauvres jeunes gens

sauvés dans ce cas par l'humanité du jury, ou celle du roi....

— Je cesse de te voir, je te fais fermer ma prison, s'écria Julien, et bien certainement le lendemain je me tue de désespoir, si tu ne me jures de ne faire aucune démarche qui nous donne tous les deux en spectacle au public. Cette idée d'aller à Paris n'est pas de toi. Dis-moi le nom de l'intrigante qui te l'a suggérée....

« Soyons heureux pendant le petit nombre de jours de cette courte vie. Cachons notre existence; mon crime n'est que trop évident. Mlle de La Mole a tout crédit à Paris, crois bien qu'elle fait ce qui est humainement possible. Ici, en province, j'ai contre moi tous les gens riches et considérés. Ta démarche aigrirait encore ces gens riches et surtout modérés, pour qui la vie est chose si facile.... N'apprêtons point à rire aux Maslon, aux Valenod et à mille gens qui valent mieux. »

Le mauvais air du cachot devenait insupportable à Julien. Par bonheur, le jour où on lui annonça qu'il fallait mourir, un beau soleil réjouissait la nature, et Julien était en veine de courage. Marcher au grand air fut pour lui une sensation délicieuse, comme la promenade à terre pour le navigateur qui longtemps a été à la mer. « Allons, tout va bien, se dit-il, je ne manque point de courage. »

Jamais cette tête n'avait été aussi poétique qu'au moment où elle allait tomber. Les doux instants qu'il avait trouvés jadis dans les bois de Vergy revenaient en foule à sa pensée et avec une extrême énergie.

Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.

L'avant-veille, il avait dit à Fouqué : « Pour de l'émotion, je ne puis en répondre; ce cachot si laid, si humide me donne des moments de fièvre où je ne me reconnais pas; mais de la peur non, on ne me verra point pâlir. »

Il avait pris ses arrangements d'avance pour que, le matin du dernier jour, Fouqué enlevât Mathilde et Mme de Rênal. « Emmène-les dans la même voiture, lui avait-il dit. Arrange-toi pour que les chevaux de poste ne quittent pas le galop. Elles tomberont dans

les bras l'une de l'autre, ou se témoigneront une haine mortelle. Dans les deux cas, les pauvres femmes seront un peu distraites de leur affreuse douleur. »

Julien avait exigé de Mme de Rênal le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde.

« Qui sait? peut-être avons-nous encore des sensations après notre mort, disait-il un jour à Fouqué. J'aimerais assez à reposer, puisque reposer est le mot, dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. Plusieurs fois, je te l'ai conté, retiré la nuit dans cette grotte, et ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé mon cœur : alors c'était ma passion.... Enfin, cette grotte m'est chère, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit située d'une façon à faire envie à l'âme d'un philosophe... eh bien! ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle.... »

Fouqué réussit dans cette triste négociation. Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsque, à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant il l'avait laissée à dix lieues à Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.

« Je veux le voir », dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien et la baisait au front....

Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortait la bière et, à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée,

elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des plus hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de la montagne traversés par le convoi l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

Mathilde parut au milieu en longs vêtements de deuil, et, à la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouqué faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais en Italie.

Mme de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie; mais, trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants.

LUCIEN LEUWEN

(composé de 1834 à 1836)

Lucien Leuwen doit être placé, par la date de sa composition (1834-1836), entre *le Rouge et le Noir* (1831) et *la Chartreuse de Parme* (1839). Beyle hésita longtemps sur le titre ; il s'est arrêté finalement à celui-ci. Le livre devait avoir 3 volumes : *Nancy*, *Paris*, *Madrid*. Seules les deux premières parties ont été retrouvées et publiées en 1894 (E. Dentu).

Il sera très difficile d'en établir le texte définitif. Le manuscrit est très fréquemment illisible, non seulement à cause de l'écriture de Beyle, mais par suite des ratures, griffonnages, additions qui, par endroits, forment un tout assez obscur. Très souvent aussi, on se trouve en présence de deux leçons entre lesquelles on est libre de choisir, et il y a presque à chaque pas des décisions à prendre. Enfin les négligences de style sont innombrables, et on ne sait si l'on doit toujours les laisser subsister : on est pris entre le désir de respecter le texte et celui de ne pas reproduire un non-sens [1].

« J'ai suivi l'usage des peintres que je trouve amusant, et travaillé d'après des modèles, disait Beyle dans un Testament du 25 décembre 1834.... Je voudrais que ce livre fût écrit comme le Code civil. » C'est parce qu'il avait travaillé d'après des modèles, que l'auteur gardait l'œuvre en réserve. Elle nous offre la psychologie morale et politique du gouvernement de Juillet, elle nous peint les dessous de cette société par des détails caracteristiques observés avec une pénétration aiguë, trop aiguë même, et où trop de gens peut-être auraient reconnu la vérité.

La vérité est loin d'être belle, on le conçoit. « L'idée générale, disait un critique à l'apparition de l'ouvrage, il semble que ce soit celle-ci : l'étude d'un jeune homme né loyal et tendre, en une période d'affaissement général, où il n'y a guère de place pour les ambitions héroïques, ou simplement généreuses, où il n'y a que

1. Mon vieil ami M. Morel, professeur de Première au Lycée de Grenoble, m'a été d'un précieux secours pour déchiffrer quelques-unes des pages les plus amusantes de *Leuwen* (Ms. de la Biblioth. de Grenoble n° 957 du Catalogue Général des mss ; R. 301, t. IV) ; je l'en remercie avec affection.

mesquinerie aussi bien dans le pouvoir que chez les ennemis du pouvoir.... » Lucien Leuwen, fils du banquier formidablement riche et tout-puissant (maison Van Peters, Leuwen et Cie), a été exclu de Polytechnique comme républicain, parce que, malgré la consigne, il était sorti avec ses camarades en temps d'émeute (1832); il a obtenu, grâce à son père, un poste de sous-lieutenant à Nancy. Dans l'ennui mortel de la province, au milieu des déboires et des dégoûts de la vie de garnison, il est devenu amoureux d'une délicieuse jeune femme Mme de Chasteller, dont il est aimé. A la suite d'une infâme machination, inventée par le médecin Dupoirier, un coquin qui mène le parti légitimiste, il a cru Mme de Chasteller déshonorée et il est revenu à Paris. Son père l'a casé, comme maître des Requêtes, dans le cabinet de Son Excellence M. de Vaize, un ministre « à l'air commun, l'air valet de chambre », lequel a grand besoin du banquier Leuwen pour faire réussir ses opérations à la Bourse. Entre autres besognes politiques louches, M. de Vaize a confié à Lucien une mission électorale que ce dernier, aidé par un pauvre diable de secrétaire M. Coffe, a accomplie sans succès, mais avec un zèle et une intelligence tout à fait rares dans ce monde malhonnête et égoïste. Le ministre est trop sot pour reconnaître les qualités de son collaborateur. Mais, cette fois, M. Leuwen vengera son fils. Il frappera le ministre non « comme son banquier », mais comme député, car M. Leuwen, pour se distraire, vient de se faire élire dans l'Aveyron. Il fera « six semaines de demi-opposition » au ministère; voici comment :

[LA LÉGION DU MIDI]

... Le changement opéré chez M. Leuwen étonnait ses amis. Il faisait sa société habituelle de trente à quarante députés nouvellement élus et des plus sots. L'incroyable c'est qu'il ne les persiflait jamais. Un diplomate de ses amis eut des inquiétudes sérieuses :

« Il n'est plus insolent envers les sots, il leur parle sérieusement, son caractère change.... Nous allons le perdre. »

M. Leuwen allait assidûment aux soirées que le ministre de l'Intérieur consacrait aux députés. Trois ou quatre affaires se présentèrent où il servit admirablement les intérêts du ministre.

« Enfin, je suis venu à bout de ce caractère de feu, disait M. de Vaize : je l'ai maté, disait-il en se frot-

tant les mains. Je n'ai pas fait son fils lieutenant, et le voilà à mes pieds. »

Le résultat de ce beau raisonnement fut un petit brin de supériorité pris par le ministre à l'égard de M. Leuwen, qui n'échappa point à ce dernier et fit ses délices. Comme M. de Vaize ne faisait pas sa société des gens d'esprit, et pour cause, il ne sut point l'étonnement que causait le changement d'habitudes de M. Leuwen parmi ces hommes actifs et fins qui font leur fortune par le gouvernement régnant. Mme Leuwen ne revenait pas de son étonnement; tous les jours, il y avait à dîner cinq ou six députés au moins, à qui il adressait des propos dans ce genre :

« Ce dîner, que je vous prie d'accepter toutes les fois que vous ne serez pas invités chez les ministres ou chez le roi, coûterait plus de 20 francs par tête dans les meilleurs restaurants. Par exemple, voilà un turbot.... »

Et là-dessus l'histoire du turbot, l'énumération des frais qu'il avait coûtés, etc.

« Lundi passé, ce même turbot, ajoutait M. Leuwen, et quand je dis le même je me trompe,... celui-ci s'agitait dans la mer de la Manche, mais enfin un turbot de même poids et aussi frais eût coûté dix francs de moins.... »

Et il évitait de regarder sa femme en débitant ces belles choses.

Il ménageait avec beaucoup d'art l'attention de ses députés. Presque toujours il leur faisait part de réflexions comme celle sur le turbot ou il racontait des anecdotes : c'étaient des cochers de fiacre qui à minuit emmenaient à la campagne des imprudents qui ne connaissaient pas les rues de Paris.... Mais il réservait toutes les forces de l'esprit de ses députés pour cette idée difficile qu'il présentait de mille façons différentes :

« L'union fait la force. Si ce principe est vrai partout, il l'est surtout dans les assemblées délibérantes. Il n'y a d'exception que quand on a un Mirabeau. Mais qui est-ce qui est Mirabeau? Pas moi, pour sûr. Nous comptons pour quelque chose si aucun de nous ne tient avec opiniâtreté à sa manière de voir. Nous sommes

vingt amis. Hé bien! il faut que chacun de nous pense comme pense la majorité, qui est de onze. Demain on mettra un article de loi en délibération dans la Chambre. Hé bien! après dîner, ici, entre nous, mettons en délibération cet article de loi. Pour moi, qui n'ai d'avantage sur vous que d'étudier les roueries de Paris depuis quarante-cinq ans, je sacrifierai toujours ma pensée à celle de la majorité de mes amis, car enfin quatre yeux y voient mieux que deux. Nous mettrons en délibération l'opinion qu'il faudra avoir demain; si nous sommes vingt, comme je l'espère, et que onze d'entre nous se déclarent pour *oui*, il faut absolument que les neuf autres disent *oui*, quand même ils seraient passionnément attachés au *non*. C'est là le secret de notre force. Et si jamais nous arrivons à réunir trente voix sûres, les ministres n'auront plus aucune grâce à vous refuser. Nous ferons un petit *memorandum* de la chose que chacun de nous désire le plus obtenir pour sa famille.... Je parle de choses faisables. Quand chacun de nous aura obtenu une grâce, à peu près de la même valeur, nous passerons à une seconde liste. Que dites-vous, messieurs, de ce plan de campagne législative? »

M. Leuwen avait choisi les vingt députés les plus dénués d'avoir et de relations, les plus étonnés du séjour de Paris, les plus lourds d'esprit, pour leur expliquer cette théorie, et pour les inviter à dîner. Ils étaient presque tous du Midi, Auvergnats, ou gens habitant sur la ligne de Perpignan à Bordeaux.... La grande affaire de M. Leuwen était de ne pas offenser leur amour-propre; quoique cédant en tout et partout, il n'y réussissait pas toujours. Il y avait un coin de bouche moqueur qui les effarouchait; deux ou trois trouvèrent qu'il avait l'air de se moquer d'eux et s'éloignèrent de ses dîners. Il les remplaça heureusement par ces députés à trois fils et quatre filles, et qui veulent placer leurs fils et leurs gendres.

Un mois environ après l'ouverture de la session et à la suite d'une vingtaine de dîners, il jugea sa troupe assez aguerrie pour la mener au feu. Un jour, après un excellent dîner, il les fit passer dans une chambre à

part et voter gravement sur une question d'importance que l'on devait discuter le lendemain. Malgré toute la peine qu'il se donna pour faire comprendre, d'une façon indirecte d'ailleurs et avec beaucoup de prudence, de quoi il s'agissait à ses députés, au nombre de dix-neuf, douze votèrent pour le côté absurde de la question. M. Leuwen leur avait promis d'avance de parler en faveur de l'opinion de la majorité. A la vue de cette absurdité, il eut une faiblesse humaine : il chercha à éclairer cette majorité par des explications qui durèrent une bonne heure et demie. Il fut repoussé avec perte. Sept députés lui parlèrent conscience; le lendemain, intrépidement, et pour son début à la Chambre, il soutint une sottise palpable. Il fut secoué dans tous les journaux, à peu près sans exception, mais la petite troupe lui sut un gré infini.

Nous supprimons les détails infinis et aussi les soins que lui coûtait la conscience de ce troupeau de fidèles. Par peur qu'on ne séduisit ses Auvergnats, il allait quelquefois avec eux chercher une chambre garnie, ou marchander chez les tailleurs qui vendaient des pantalons tout faits dans les passages. S'il l'eût osé, il les aurait logés, comme il les nourrissait à peu près. Avec des soins de tous les jours mais qui, par leur extrême nouveauté, l'amusaient, il arriva rapidement à vingt-neuf voix. Alors M. Leuwen prit le parti de n'inviter jamais à dîner un député qui ne fût de ces vingt-neuf; presque chaque jour il en amenait de la Chambre, après la séance, une grande berline pleine. Un journaliste son ami feignit de l'attaquer en proclamant l'existence de la *Légion du Midi*, forte de vingt-neuf voix.... La seconde fois que cette légion eut l'occasion de revéler son existence, M. Leuwen la fit délibérer la veille, après dîner, et fidèles, à leur instinct, sur vingt-neuf voix présentes dix-neuf députés votèrent pour le côté absurde de la question. Le lendemain, M. Leuwen montait à la tribune et le parti absurde l'emporta dans la Chambre à une majorité de huit voix. Le lendemain nouvelles diatribes dans les journaux contre la *Légion du Midi*....

Comme M. Leuwen avait des amis aux Finances, il distribua parmi ses vingt-huit fidèles une direction de postes

dans un village du Languedoc, et deux distributions de tabac. Trois jours après, il essaya de ne point mettre en délibération, apparemment faute de temps, une question à laquelle un ministre mettait un intérêt personnel. Ce ministre arrive à la Chambre en grand uniforme, radieux et sûr de son fait.... Le rapporteur paraît et conclut en faveur du ministre. Un juste milieu furibond succède et appuie le rapporteur. La Chambre s'ennuyait et allait approuver le projet à une forte majorité. Les députés de M. Leuwen le regardaient à sa place, tout près des ministres, ne sachant que penser. Alors M. Leuwen, libre de son opinion, monte à la tribune et, malgré la faiblesse de sa voix, il obtient une attention religieuse. Il est vrai que, dès le début de son discours, il trouve trois ou quatre traits fins et méchants. Le premier fit sourire quinze ou vingt députés voisins de la tribune; le second fit rire d'une façon sensible et produisit un murmure de plaisir; le troisième, à la vérité fort méchant, fit rire aux éclats. Le ministre intéressé demanda la parole et parla sans succès. M. le comte de Vaize, accoutumé à l'attention de la Chambre, vint au secours de son collègue. C'était ce que M. Leuwen souhaitait avec passion depuis deux mois; il alla supplier son collègue de lui céder son tour. Comme M. le comte de Vaize avait répondu assez bien à une des plaisanteries de M. Leuwen, celui-ci demanda la parole pour un fait personnel. Le président la lui refuse. M. Leuwen se réserve et la Chambre lui accorde la parole au lieu d'un autre député qui cède son tour. Ce second discours fut un triomphe pour M. Leuwen. Il se livra à toute sa méchanceté et trouva contre M. de Vaize des traits d'autant plus cruels qu'ils étaient inattaquables dans la forme. Huit ou dix fois toute la Chambre éclata de rire; trois ou quatre fois elle le couvrit de bravos. Comme sa voix était très faible, on eût entendu, pendant qu'il parlait, voler une mouche dans la salle. Ce fut un succès pareil à ceux que l'aimable Andrieux obtenait jadis aux séances publiques de l'Académie. M. de Vaize s'agitait sur son banc, et faisait signe tour à tour aux riches banquiers membres de la Chambre et amis de M. Leuwen.

Il était furieux et parla de duel à ses collègues.

« L'odieux serait si grand, si vous tuiez ce petit vieillard, qu'il retomberait sur le ministère tout entier », lui dit le ministre de la Guerre.

Le succès de M. Leuwen dépassa toutes les espérances. Son discours — si l'on peut appeler ainsi une diatribe méchante, piquante, charmante, — était le débordement d'un cœur ulcéré qui s'est contenu deux mois de suite; il marqua la séance la plus agréable que la session eût offerte jusque-là. Personne ne put se faire écouter après qu'il fut descendu de la tribune. Il n'était que quatre heures et demie; après un moment de conversation, tous les députés s'en allèrent et laissèrent seul, avec le président, un lourd juste-milieu qui essayait de combattre la brillante improvisation de M. Leuwen. Il alla se mettre au lit, il était horriblement fatigué. Mais il fut un peu ranimé le soir, vers les neuf heures, quand il eut ouvert sa porte. Les compliments pleuvaient, des députés qui ne lui avaient jamais parlé venaient le féliciter et lui serrer la main.

« Demain, si vous m'accordez la parole, leur disait-il, je traiterai à fond le sujet.

— Mais, mon ami, vous voulez vous tuer », répétait Mme Leuwen, fort inquiète.

La plupart des journalistes vinrent dans la soirée lui demander son discours; il leur montra une carte à jouer, sur laquelle il avait marqué cinq idées à développer. Quand les journalistes virent que le discours était réellement improvisé, leur admiration fut sans bornes. Le nom de Mirabeau fut prononcé sans rire.... A dix heures, le sténographe du *Moniteur* vint apporter à M. Leuwen le discours à corriger : « Nous ferions comme cela pour le général Foy ». Ce mot enchanta l'auteur.

« Cela me dispensera de reparler demain », pensa-t-il, et il ajouta à son discours cinq ou six phrases de bon sens profond, dessinant clairement l'opinion qu'il voulait faire prévaloir.

Ce qu'il y avait de plus plaisant, c'était l'enchantement des députés de sa réunion, qui assistèrent à ce triomphe pendant toute la soirée; ils croyaient tous

avoir parlé et lui fournissaient les arguments qu'il aurait pu faire valoir. M. Leuwen admirait ces arguments avec sérieux.

« D'ici à un mois, votre fils sera commis à cheval, dit-il à l'oreille de l'un d'eux; et le vôtre, chef de bureau à la sous-préfecture », disait-il à un autre.

Le lendemain matin, Lucien faisait une drôle de mine, dans son bureau, à vingt pas de la table où écrivait le comte de Vaize, sans doute furibond. Son Excellence put entendre le bruit que faisaient en entrant dans le couloir les commis qui venaient féliciter Lucien sur le talent de son père. Le comte de Vaize était hors de lui; quoique les affaires l'exigeassent, il ne put prendre sur lui de voir Lucien. Vers les deux heures, il partit pour le château, et à peine fut-il sorti que la jeune comtesse fit appeler Leuwen.

« Ah! monsieur, vous voulez donc nous perdre : le ministre est hors de lui et n'a pas fermé l'œil. Vous serez lieutenant, vous aurez la croix, mais donnez-nous le temps.... »

Après ce succès, M. Leuwen passa huit jours au lit. Un jour de repos eût suffi, mais il connaissait son pays où le charlatanisme à côté du mérite est comme le zéro à la droite d'un chiffre; il décupla sa valeur. Ce fut donc au lit qu'il reçut les félicitations de plus de cent membres de la Chambre. Il refusa huit ou dix membres non dépourvus de talent qui voulaient s'enrôler dans la Légion du Midi.

« Nous sommes plutôt une réunion d'amis qu'une société de politiciens.... Votez avec nous, secondez-nous pendant la session, et si cette fantaisie, qui nous honore, vous dure encore l'année prochaine, ces messieurs, accoutumés à vous voir partager nos manières de voir, toutes de conscience, iront eux-mêmes vous engager à venir à nos dîners de bons garçons....

« Il faut déjà le comble de l'abnégation et de l'adresse pour mener vingt-huit de ces oisons-là, pensait M. Leuwen. Que serait-ce s'ils étaient quarante ou cinquante, et encore des gens d'esprit dont chacun voudrait être mon lieutenant et bientôt évincer le capitaine!... »

Le surlendemain, le télégraphe apporta d'Espagne

une nouvelle qui devait probablement faire baisser les fonds. Le ministre hésita beaucoup à donner l'avis ordinaire à son banquier.

« Ce serait un nouveau triomphe pour lui, se dit M. de Vaize, que de me voir piqué au point de négliger mes intérêts. Mais, halte-là! serait-il capable de me trahir? Il n'y a pas d'apparence! »

Il fit appeler Lucien et, sans presque le regarder en face, lui donna l'avis à transmettre à son père. L'affaire se fit comme à l'ordinaire et M. Leuwen en profita pour envoyer à M. de Vaize, le surlendemain après le rachat des rentes, le bordereau de cette dernière opération et le restant des bénéfices de trois ou quatre opérations précédentes. De telle sorte qu'à quelques centaines de francs près, la maison Leuwen ne devait rien à M. le comte de Vaize.... »

Coffe était en grande faveur auprès de M. Leuwen, « faveur basée sur cette grande qualité, disait l'illustre député : il n'est pas Gascon ». M. Leuwen l'employait à faire des recherches, et comme M. de Vaize le sut, il raya Coffe sur la liste des gratifications où Lucien l'avait inscrit pour 2 500 francs.

« Voilà qui est de bien mauvais goût », dit en riant M. Leuwen, et il donna 4 000 francs à Coffe.

A sa seconde sortie, M. Leuwen alla voir le ministre des Finances, qu'il connaissait de longue main.

« Hé bien, parlerez-vous aussi contre moi? lui dit celui-ci en riant.

— Certainement, à moins que vous ne répariez la sottise de votre collègue, le comte de Vaize. » Et il raconta l'histoire de Coffe.

Le ministre, homme d'esprit, ne fit aucune question sur le protégé du député.

« On dit que le comte de Vaize a employé monsieur votre fils dans nos élections, et que ce fut monsieur votre fils qui fut attaqué par l'émeute à Blois.

— Il a eu cet honneur-là.

— Et je n'ai point vu son nom sur la liste de gratifications apportée au Conseil?

— Mon fils avait effacé son nom et porté celui de M. Coffe pour cent louis, je crois. Mais ce bon M. Coffe

n'est pas heureux avec le ministre de l'Intérieur.

— Ce pauvre de Vaize a du talent, et parle bien à la Chambre, mais il manque tout à fait de tact. Voilà une belle économie qu'il a faite là, aux dépens de M. Coffe! »

Huit jours après cet entretien, Coffe était sous-chef aux Finances, avec six mille francs d'appointements, et la condition expresse de ne jamais paraître au ministère.

« Êtes-vous content? dit le ministre des Finances à M. Leuwen, à la Chambre.

— Oui, de vous! »

Quinze jours après, dans une discussion où le ministre de l'Intérieur venait d'avoir un beau succès, au moment où l'on allait voter, on disait de toutes parts autour de M. Leuwen : « Majorité de quatre-vingts ou cent voix ». Il monta à la tribune et débuta par parler de son âge et de sa faible voix : le silence le plus profond régna à l'instant. M. Leuwen fit un discours de dix minutes, serré, raisonné, après quoi, pendant cinq minutes, il se moqua des raisonnements du comte de Vaize.

La Chambre, silencieuse, murmura de plaisir dix ou vingt fois.

« Aux voix, aux voix! » crièrent pour interrompre M. Leuwen trois ou quatre juste-milieux imbéciles.

— Eh bien oui, aux voix, messieurs les interrupteurs. Je vous en défie et, pour laisser le temps de voter, je descends de la tribune. » « Aux voix, messieurs », cria-t-il avec sa petite voix, en passant devant le ministre.

La Chambre tout entière et même les tribunes éclatèrent de rire. En vain le président prétendait-il qu'il était trop tard pour aller aux voix.

« Il n'est pas cinq heures, cria M. Leuwen de sa place. D'ailleurs, si vous ne voulez pas nous laisser voter, je remonte à la tribune demain. *Aux voix!* »

Le président fut forcé de laisser voter, et le ministère l'emporta à la majorité de *une voix*.

Le soir, les ministres dînèrent ensemble pour laver la tête à M. de Vaize.

Le ministre des Finances se chargea de l'exécution. Il raconta à ses collègues l'aventure de Coffe, l'émeute

de Blois, etc. M. Leuwen et son fils occupèrent toute la soirée de ces graves personnages. On força le comte de Vaize de tout avouer....

Le ministre de la Guerre alla le soir même chez le roi et fit signer deux ordonnances : la première nommant Lucien Leuwen, lieutenant d'état-major; la seconde lui accordant la croix pour blessure reçue à Blois dans l'exécution d'une mission à lui confiée.

A onze heures, les ordonnances furent signées : avant minuit, M. Leuwen en avait une expédition avec un mot aimable du ministre des Finances; à une heure du matin, ce ministre avait un mot de M. Leuwen qui demandait huit petites places et remerciait très froidement des grâces incroyables accordées à son fils.

Le lendemain, à la Chambre, le ministre des Finances lui dit :

« Cher ami, il ne faut pas être insatiable.

— En ce cas, cher ami, il faut être patient! » et M. Leuwen se fit inscrire pour avoir la parole le lendemain. Il invita à dîner tous ses amis pour le soir même.

« Messieurs, dit-il en se mettant à table, voici une petite liste des places que j'ai demandées à M. le ministre des Finances, qui a cru me fermer la bouche en donnant la croix à mon fils. Mais, si avant quatre heures demain, nous n'avons pas cinq au moins de ces emplois qui nous sont dus si justement, nous réunissons nos vingt-neuf boules noires et onze autres qui me sont promises dans la salle, ce qui fait quarante; et de plus je m'égayerai sur notre bon ministre de l'Intérieur qui, avec M. de Beauséant, s'oppose seul à nos demandes. Qu'en pensez-vous, messieurs? »

Le lendemain, à la Chambre, quelques moments avant que fût voté l'objet à l'ordre du jour, le ministre des Finances lui annonça que cinq des places demandées étaient accordées.

« La parole de Votre Excellence est de l'or en barre pour moi, mais les cinq députés dont j'ai épousé les intérêts savent qu'ils ont pour ennemi M. de Vaize et désireraient avoir un avis officiel. Ils seront incrédules jusque-là....

— Leuwen, ceci est trop fort! » dit le ministre et il rougit jusqu'au blanc des yeux. » De Vaize a raison... vous irriteriez des....

— Hé bien alors, la guerre! » et un quart d'heure après il était à la tribune.

On alla aux voix et le ministère eut une majorité de trente-sept voix, laquelle fut jugée fort alarmante. Et enfin M. Leuwen eut cet honneur que le conseil des ministres, le soir même, présidé par le roi, délibéra sur son compte longuement.

Le comte de Beauséant proposa de lui faire peur.

« C'est un homme d'humeur, dit le ministre des Finances; son associé, Van Peters, me l'a souvent dit. Quelquefois il a les vues les plus nettes des choses; en d'autres moments, pour satisfaire un caprice, il sacrifierait sa fortune et lui avec. Si nous l'irritons, il nous fera autant et plus de mal dans une soirée à l'Opéra que dans une séance de la Chambre.

— On peut l'attaquer dans son fils, dit le comte de Beauséant, ce petit sot que l'on vient de faire lieutenant.

— Ce n'est pas *on*, monsieur, dit le ministre de la Guerre; c'est moi, qui, par métier, dois me connaître en fait de bravoure; c'est moi qui l'ai fait lieutenant. Quand il était sous-lieutenant de lanciers, il a pu être peu poli, un soir, chez vous, en cherchant le comte de Vaize... » et le vieux général élevait la voix.

— Il me semble, dit le roi, qu'il y a des moments où il vaudrait mieux discuter raisonnablement... ne pas tomber dans les personnalités et surtout ne point élever la voix.

— Sire, dit le ministre des Affaires étrangères, le respect que je dois à Votre Majesté me ferme la bouche, mais partout où je rencontrerai monsieur....

— Votre Excellence trouvera mon adresse dans l'*Almanach royal* », dit le ministre de la Guerre.

Le lendemain du conseil, on fit faire des ouvertures à M. Leuwen. Il en fut profondément étonné.

« Il y a donc quelqu'un qui prend au sérieux mon bavardage parlementaire! J'ai donc de l'influence, de la onsistance? Il le faut bien, puisqu'un grand parti, ou,

pour parler mieux, une grande fraction de la Chambre me propose un traité d'alliance. » M. Leuwen eut de l'ambition parlementaire pour la première fois de sa vie.

Néanmoins, cela lui parut si ridicule qu'il n'osa pas en parler même à sa femme, qui jusque-là avait eu jusqu'à ses moindres pensées.

Le « verbiage » de M. Leuwen est de plus en plus « pris au sérieux ». Le roi le fait appeler à l'insu de ses ministres, les faveurs pleuvent sur les députés de la *Légion*. Finalement, M. Leuwen qui ne pouvait pas être ministre et qui ne savait qui porter au ministère, apparaissait cependant à tous comme l'homme auquel il faudrait s'adresser désormais pour avoir un portefeuille. La femme de M. Grandet, un député qui « a cette importance épaisse et sotte qui plaît tant à la Chambre » et que Mme Leuwen trouve fort inférieur à son vieux et fidèle valet de chambre, demande au directeur de la *Légion* un ministère pour son mari. M. Leuwen a son plan.

M. Grandet sera ministre de l'Intérieur dans la prochaine combinaison si Mme Grandet s'engage à faire prendre Lucien comme secrétaire général : ainsi l'a décidé M. Leuwen, qui veut de plus que Mme Grandet devienne un jour ou l'autre la maîtresse de son fils. Mais Lucien a assez de cette existence, et, bien que Mme Grandet se mette à l'aimer sincèrement, il retourne à Nancy (malheureusement, cette partie de l'ouvrage est illisible dans le manuscrit). Il revient de Nancy à la mort de son père, se refuse ainsi que sa mère à accepter la banqueroute « honnête » qu'on lui propose ; il fera honneur au nom qu'il porte, et il partira comme second secrétaire d'ambassade à Madrid....

MÉMOIRES D'UN TOURISTE
(1838)

Stendhal était en congé depuis la fin mai 1836. Il en avait profité pour partir *sur les chemins de la France*. Ses notes de voyage formèrent les deux volumes parus en 1838 : deux autres volumes auraient suivi ceux-là, si le succès avait été satisfaisant. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter du fond du cœur que ces *Mémoires*, dont nous sommes les premiers à reconnaître les imperfections, n'aient pas reçu un accueil favorable, et que nous soyons privés d'une foule de pages comme celles que l'on va lire.

Beyle se donne pour un commis voyageur dans le commerce de fers. Je suis « dans les fers », dit-il quelque part, et il ajoute : « sans calembour », ce qui veut dire le contraire; ce n'est pas d'ailleurs le seul jeu de mots qui lui échappe. Ce commis voyageur, qui est manifestement le père de Thomas Graindorge, est sans doute un peu bavard, diffus, s'écoutant volontiers et passant d'un objet à l'autre avec une rapidité capricieuse, mais c'est un homme d'esprit; un observateur malicieux et pénétrant; un peintre de mœurs avisé; un visiteur de musées, d'églises, de monuments, intrépide et instruit, qui a de l'âme et du goût, une âme jamais banale, un goût jamais ordinaire; un délicieux flâneur, toujours en quête de sensations, et qui est séduit, charmé, bouleversé par une scène de la vie ordinaire qui se déroule au coin d'une rue, par une conversation piquante, par un geste ou une attitude surpris à la hâte, en passant; un artiste délicat, que les paysages font vibrer jusqu'au fond de son être; et c'est enfin un conteur d'histoires, d'anecdotes, de nouvelles, qui prend autant de plaisir à redire un petit roman à son lecteur qu'il a lui-même éprouvé de joie à l'entendre. Bref, avec tous ses défauts, son carnet de touriste est un des plus sincères et des plus vivants que nous connaissions.

Notre homme est arrivé de Paris à Fourchambault, et il nous parle des forges du Berry; à ce propos, il rapporte cette jolie anecdote :

[CHAMPENOIS ET DAUPHINOIS]

Fourchambault, le 17 avril 1837. — ... J'ai passé deux heures aujourd'hui avec un contremaître chargé de la vente, et qui répondait avec beaucoup de sens à toutes

mes questions. Comme nous devisions, sont arrivés deux acheteurs, l'un de Troyes, en Champagne, et l'autre de Lamure, en Dauphiné. Le contremaître a fait ses affaires, et moi j'écoutais. J'aime beaucoup ce rôle; j'adore de n'être pas obligé de parler.

Il n'y a peut-être pas de contraste plus marqué en France que celui du bon habitant de Troyes et celui du citoyen du Dauphiné. Le Troyen, après avoir salué, dit tout de suite pourquoi il vient, traite son affaire avec une candeur exemplaire, et quand on lui fait des objections, il a l'air malheureux et ne dit mot.

Le Dauphinois a commencé par s'informer de la santé de la femme du contremaître, ensuite il lui a parlé de ses enfants; le contremaître a été séduit, et a donné des détails sur la santé du plus jeune. Quand enfin, après un long discours amical, on en est venu au prix des fers, le Dauphinois a dit, d'un air bon et en traînant la voix, que ce n'était pas là ce qui les brouillerait, et pendant cinq ou six minutes il a parlé des *douceurs de l'amitié*. Mais lorsque le contremaître, revenant à son affaire, lui a énoncé net les prix du moment, supérieurs de dix sous à ceux de la dernière foire, le bon Dauphinois est tombé dans un profond étonnement.

« Vous voulez plaisanter? » a-t-il dit enfin d'un air bonhomme et découragé.

Le marché a été long à conclure et m'a fort diverti. Le plaisant, c'est que le contremaître est Normand.

Le lendemain, il éprouve le besoin de nous donner son appréciation sur la vie provinciale dans les petites villes. Il écrit cette page très « parisienne », qui vient après quelques affirmations de ce genre : « Si le provincial est excessivement timide, c'est qu'il est excessivement prétentieux; il croit que l'homme qui passe à vingt pas de lui sur la route n'est occupé qu'à le regarder; et si cet homme rit par hasard, il lui voue une haine éternelle » :

[PETITESSES PROVINCIALES]

Nivernais, le 18 avril 1837. — ... J'y renonce; quelque style que j'emploie, quelque tournure frappante que je puisse inventer, je ne pourrai jamais donner une

idée de la misère des conversations de province, et des petitesses sans nombre qui font la vie du provincial le plus galant homme. On se refuse à croire que des êtres raisonnables puissent s'occuper avec intérêt de telles choses; mais un jour on aperçoit toute la profondeur de l'ennui de la province, et à l'instant tout est compris. Une femme d'esprit de ma connaissance va de Nevers à Orléans, une de ses malles n'est qu'à demi pleine; elle a peur que le linge qu'elle y arrange, ne soit gâté par le frottement. Je suggère l'idée lumineuse de faire prendre des rognures de papier chez l'emballeur du coin.

« Halte-là, me dit le mari, on nous donnera un ridicule à Orléans. Comment, dira-t-on, ils n'ont pas calculé le nombre de leurs malles sur les objets à transporter, et les voilà qui nous apportent des rognures de papier à Orléans! »

Depuis 1815, et surtout depuis 1830, il n'y a plus de société; chaque famille vit isolée dans sa maison, comme Robinson dans son île. Une ville est une collection de ménages anachorètes. Dans les familles les plus unies, après une année de cette vie-là, il se trouve que l'on s'est tout dit depuis longtemps; une pauvre femme fait l'étonnée et sourit pour la cent quarantième fois au conte de la redingote volée sur le lit d'un ami, que son mari se prépare à faire à un étranger.

Je plaignais le greffier du tribunal d'avoir une femme acariâtre.

« Ah! monsieur, m'a dit naïvement un avocat, au moins quelquefois en rentrant chez lui, après l'audience, il trouve quelque chose pour le distraire. »

Cet avocat a voyagé en Allemagne; il me conte qu'avant les changements opérés à la suite de nos conquêtes, l'évêque prince de Bamberg ou de Wurtzbourg, devait, en entrant en charge, recevoir la bibliothèque de l'évêché après inventaire, et jurer de ne détourner aucun livre.

Le dernier évêque, voulant s'acquitter de cette cérémonie, fit découvrir la porte de la bibliothèque; on y trouva encore intacts les scellés apposés trente et un ans

auparavant, à la mort du prédécesseur du prince-évêque auquel il succédait.

Tout le monde voudrait nommer député cet avocat auquel je crois des principes politiques modérés, et qui est de bien loin la meilleure tête du département. Mais il est trop pauvre; il vit lui et sa famille avec 8 000 francs que lui vaut son cabinet, et qu'il ne gagnerait plus s'il allait à Paris.

L'homme pauvre à vingt ans est le seul qui travaille. Quand on voudra des députés qui puissent faire une loi sur les douanes ou sur les chemins de fer, il faudra allouer à ces messieurs 40 francs par chaque séance à laquelle ils auront assisté.

Le touriste a parcouru la Bourgogne, puis de Chalon-sur-Saône il a pris le bateau et par Mâcon il arrive à Lyon au mois de mai. Pour un commis voyageur, notre homme n'est pas tendre quand il parle des villes de commerce. Il donne le nom de *canuts* aux négociants de Lyon aussi bien qu'aux ouvriers, et résume en ce mot « tout ce que le petit commerce, qui exige surtout de la patience, une attention continue aux détails, l'habitude de dépenser moins qu'on ne gagne, et la crainte de tout ce qui est extraordinaire, peut produire de niaiserie égoïste, de petitesse et d'aigreur dissimulée par la crainte de ne rien gagner ». La ville ne trouve pas plus grâce devant lui que ses habitants : « Dès que je suis en cette ville, j'ai envie de bâiller.... Tout ce que je vois augmente mon dégoût, etc. » Mais les paysages que l'on découvre de Lyon l'enchantent, et les jours où il monte à Fourvières il est saisi d'admiration par le spectacle qui se déroule à ses regards. De même quand il vient de Mâcon sur le bateau, il descend deux lieues avant Lyon pour parcourir à pied les sentiers qui bordent la Saône et où il retrouve les souvenirs de Rousseau et de Mme Roland :

[LYON; LES RIVES DE LA SAONE; L'IMPRESSION GÉNÉRALE]

Lyon, le 15 mai 1837. — ... Je me fais débarquer avant l'île Barbe, qu'un pont en fil de fer joint maintenant au rivage. Ma foi, M. S. ne m'a pas trompé. Les rives de la Saône, à deux lieues au-dessus de Lyon, sont pittoresques, singulières, fort agréables. Elles me rappellent les plus jolies collines d'Italie, celles de Desinzano, immortalisées par la bataille que Napoléon osa y livrer au Maréchal Wurmser contre l'avis de tous

les généraux savants de son armée. Sur ces collines de la Saône, les canuts de Lyon ont bâti des maisons de plaisance, ridicules comme les idées qu'ils ont de la beauté. Dans tous les genres ils en sont restés au grand goût du siècle de Louis XV ; mais la beauté naturelle du pays l'emporte sur tous les pavillons chinois dont on a prétendu l'embellir. Ce sont de jolis rochers couverts d'arbres qui, précipités pour ainsi dire dans le cours de la Saône, la forcent à des détours rapides.

Un négociant d'une belle figure sans expression, emphatique et chaud patriote, embarqué avec nous, nommait avec complaisance les maisons de campagne devant lesquelles nous passions. La *Sauvagère*, la *Mignonne*, la *Jolivette*, la *Tour de la belle Allemande* (il conte l'anecdote, aujourd'hui si vulgaire : suicide par amour), la *Petite Claire*, la *Paisible*, etc., etc. C'est, je pense, dans les environs de ce pays-ci, qui probablement s'appelle Neuville, que la femme que je respecte le plus au monde avait un petit domaine. Elle comptait y passer tranquillement le reste de ses jours, quand la Révolution appela aux affaires tous les hommes capables, et les ministres comme Roland remplacèrent les ministres comme M. de Calonne.

J'ai passé deux fort agréables, et pourquoi rougir et ne pas dire le mot? deux heures délicieuses dans les chemins et sentiers le long de la Saône; j'étais absorbé dans la contemplation des temps héroïques où Mme Roland a vécu. Nous étions alors aussi grands que les premiers Romains. En allant à la mort, elle embrassa tous les prisonniers de sa chambrée qui étaient devenus ses amis; l'un d'eux, M. R., qui me l'a raconté, fondait en larmes.

« Eh quoi! Reboul, lui dit-elle, vous pleurez, mon ami? quelle faiblesse! » Pour elle, elle était animée, riante; le feu sacré brillait dans ses yeux.

« Eh bien, mon ami, dit-elle à un autre prisonnier, je vais mourir pour la Patrie et la liberté; n'est-ce pas ce que nous avons toujours demandé? »

Il faudra du temps avant de revoir une telle âme!

Après ce grand caractère sont venues les femmes de l'Empire, qui pleuraient dans leur calèche au retour de

Saint-Cloud, quand l'Empereur avait trouvé leurs robes de mauvais goût; ensuite les dames de la Restauration, qui allaient entendre la messe au Sacré-Cœur pour faire leurs maris préfets; enfin les dames du juste-milieu, modèles de naturel et d'amabilité. Après Mme Roland, l'histoire ne pourra guère nommer que Mme de la Valette et Mme la duchesse de Berry.

En suivant ces collines ombragées et charmantes qui bordent la Saône, je montais à tous les bouquets d'arbres qui me semblaient dans une situation pittoresque. Je pensais à la nuit que J.-J. Rousseau passa au *bivouac* en ces lieux, dans l'enfoncement d'une porte de jardin. Après tant d'années que je n'ai lu ce passage des *Confessions*, je me rappelle presque les paroles de cet homme tellement exécré des âmes sèches. Il est quelquefois emphatique sans doute, mais quand il n'est pas porté par son sujet; mais les écrivains incapables d'émotions tendres, Voltaire, Buffon, Duclos, auraient mis en vain leur esprit à la torture pour décrire cette nuit passée sur le seuil d'une porte de jardin ombragée par des branches de vigne sauvage; le public ne s'en serait pas souvenu après quinze jours, peut-être même le récit lui eût-il semblé *égotiste*. C'est en suivant ces mêmes sentiers que je parcourais que J.-J. Rousseau répétait sa cantate de Batistin, qui le lendemain lui valut un bon dîner. Ce fut la dernière fois qu'il manqua de pain.

Enfin j'entre à Lyon à pied, et je m'aperçois que je n'ai pu éviter même le mépris du petit garçon que je paye pour porter mon manteau et mon Shakespeare. J'offense le dieu du pays, l'argent : j'ai l'air pauvre.

Quand je dis au petit garçon que je vais loger à l'*Hôtel de Jouvence*, à côté de la poste aux lettres :

« Mais, monsieur, reprend-il avec son accent traînant, c'est un hôtel bien cher. » Je crois que, sans mon regard étonné, il aurait achevé sa pensée : *bien cher pour vous*.

J'y suis dans cet hôtel, et j'écris ceci dans une belle chambre tapissée en damas cramoisi avec baguettes dorées; la moitié du pourtour de cette chambre est revêtue d'une boiserie peinte en blanc tirant sur le bleu,

et vernissée, ce qui est à la fois triste et d'un aspect sale. Je marche sur un parquet bien ciré, à feuilles carrées et compliquées dont j'ai oublié le nom, et qui crie quand on marche. La tenture de ma chambre est environnée de baguettes dorées (ébréchées, il est vrai, et ternies en vingt endroits); mais, quand je demande qu'on jette sur mon lit une cousinière pour me garantir des cousins qui m'empêchent de dormir, le valet de chambre sourit d'un air de satisfaction intérieure, et me répond, avec toute la hauteur lyonnaise, qu'on ne tient point de telles choses à l'hôtel, et que personne n'en a jamais demandé. Tout ce luxe est faux, toute cette civilisation manquant son but me serre le cœur à force de petitesse et de bêtise inoffensives. Il me semble assister à une discussion de la chambre de Hollande sur les chemins de fer ou sur les douanes.

Il est impossible qu'une ville de 166 000 âmes, comme Lyon, ne renferme pas plusieurs hommes d'un vrai mérite; mais je ne les ai jamais rencontrés, et je leur demande pardon de tout ce qui suit.

Je suis venu cinq ou six fois à Lyon, toujours en malle-poste; j'étais excessivement occupé d'affaires, je n'avais pas même le temps de monter au Musée de la place des Terreaux.

A chaque fois j'ai été reçu, à la descente de la voiture, par M. C..., cousin de mon beau-père : c'est absolument la physionomie de Barême et de Barême mécontent, parce qu'il vient de faire une perte de 20 francs. Il fallait voir avec quelle anxiété ce cousin lyonnais se précipitait au-devant de moi, et m'ôtait la parole au moment où je disais à un homme de la poste de prendre ma valise et de la porter chez lui. Il avait peur de me voir payer trop cher ce petit service.

« Et pour cela vous aurez la pièce de douze sous », disait-il à l'homme avec une inquiétude marquée. Sa physionomie devenait plus acariâtre; l'homme réclamait et lui disait presque des insolences, etc. J'avouerai ma faiblesse : dès cet instant mon cœur devenait incapable de goûter aucun plaisir à Lyon, et je n'aspirais qu'au bonheur d'en sortir.

De Lyon, Beyle nous a conduits à Valence, à Avignon, dans ce Midi de la France qu'il aime d'une affection profonde; puis il est remonté par Clermont vers le Nivernais, s'est arrêté à Bourges, Tours, Nantes; il est à présent en Bretagne, et nous fait part de ses impressions :

[PAYSAGES DE BRETAGNE]

Lorient, le 7 juillet (1837). — Ce matin, de bonne heure, j'étais sur la route de la chapelle de Sainte-Anne. Cette route est mauvaise et la chapelle insignifiante; mais ce que je n'oublierai jamais, c'est l'expression de piété profonde que j'ai trouvée sur toutes les figures. Là, une mère qui donne *une tape* à son petit enfant de quatre ans a l'*air croyant*. Ce n'est pas que l'on voie de ces yeux *fanatiques* et *flamboyants*, comme à Naples devant les images de saint Janvier quand le Vésuve menace. Ce matin je trouvais chez tous mes voisins ces yeux ternes et résolus qui annoncent une âme opiniâtre. Le costume des paysans complète l'apparence de ces sentiments; ils portent des pantalons et des vestes bleues d'une immense largeur, et leurs cheveux blonds pâles sont taillés en couronne, à la hauteur du bas de l'oreille.

C'est ici que devraient venir chercher des modèles ces jeunes peintres de Paris qui ont le malheur de ne croire à rien, et qui reçoivent d'un ministre, aussi ferme qu'eux dans sa foi, l'ordre de faire des tableaux de miracles, qui seront jugés au Salon par une société qui ne croit que par la politique. Les expressions de caractère, bien plus que de *passion passagère*, que j'ai remarquées à la chapelle de Sainte-Anne, ne peuvent être comparées qu'à certaines figures respirant le fanatisme résolu et cruel, que j'ai vues à Toulouse.

J'ai été extrêmement content des paysages de Landevan à Hennebon et à Lorient. Souvent j'apercevais des forêts dans le lointain. Ces paysages bretons, humides et bien verts, me rappellent ceux d'Angleterre. En France, le contour que les forêts tracent sur le ciel est composé d'une suite de petites pointes; en Angleterre ce contour est formé par de grosses masses arrondies.

Serait-ce qu'il y a plus de vieux arbres en Angleterre?

Voici les idées qui m'occupaient dans la diligence de Hennebon à Lorient....

Saint-Malo, le.... — Après la première lieue qui conduit de Dol au rivage au milieu d'une plaine admirablement cultivée, surtout en colza, le chemin est souvent à dix pas de la mer. Aussitôt qu'on a dépassé un grand rocher qui défend cette plaine contre les flots et qui est probablement le Mont Dol, ce que je n'ai pas voulu demander à mes ignobles compagnons, on aperçoit à une immense distance sur la droite, et par-dessus les vagues un peu agitées, le Mont Saint-Michel. Il était éclairé par le soleil couchant et paraissait d'un beau rouge; nous, nous étions un peu dans l'obscurité.

Le Mont Saint-Michel sortait des flots comme une île, il présentait la forme d'une pyramide; c'était un triangle équilatéral d'un rouge de plus en plus brillant et tirant sur le rose, qui se détachait sur un fond gris.

Nous avons quitté la mer, puis de nouveau nous l'avons vue devant nous; comme elle baissait en ce moment, de toutes parts nous apercevions des îlots déchiquetés de granit noirâtre sortant des eaux.

Sur le plus grand de ces îlots de granit on a bâti Saint-Malo, qui, comme on sait, à marée haute, ne tient à la terre que par la grande route.

Cette route que je viens de parcourir, depuis qu'elle arrive à la mer à une lieue de Dol, a souvent sur son côté gauche de fort jolies petites maisons, qui rappelleront tout à fait les *cottages* de la côte d'Angleterre qui est vis-à-vis. A l'approche de la voiture, je voyais sortir de ces maisons quelques douaniers et une quantité prodigieuse d'enfants fort gais.

En entrant à Saint-Malo, et nous approchant de la porte fortifiée, nous avions sur la droite la grande mer, et, à gauche de la route, un immense bassin de boue humide sur laquelle paraissaient de cent pas en cent pas de pauvres navires couchés sur le flanc. Ils attendent le pour flot se relever, et cet exercice continu fatigue leur membrure.

Au delà de cette plaine de boue et de sable entrecoupée de flaques d'eau, on aperçoit Saint-Servan, qui

a l'air d'une assez jolie petite ville. Elle est du moins entourée d'arbres bien verts, tandis qu'à Saint-Malo on ne voit que du granit noirâtre et quelques figuiers de quinze à vingt pieds de haut, à peu près comme ceux de Naples sur la route de Portici; mais les figues de Saint-Malo ne mûrissent pas. Je conclus de la vue de cet arbre du Midi, à la vérité abrité par des murs, que les froids de Saint-Malo ne sont jamais fort rigoureux. C'est déjà un grand avantage que cette ville doit au voisinage de la mer. Elle doit à Louis XIV, et à la considération qu'avait inspirée aux ministres de la marine l'audace admirable de ses habitants, une enceinte de murs qui fait exactement le tour de la ville et dont l'épaisseur sert de promenade. Il y a parapet du côté de la ville comme du côté de la mer, et le promeneur se trouve à peu près à la hauteur du second étage des maisons. Il m'a semblé qu'à marée basse, ce parapet est souvent à soixante pieds des flots. Cette promenade originale m'a fort intéressé, et ce n'est qu'au bout d'une heure et demie, après avoir fait exactement le tour de la ville que je suis revenu à l'escalier voisin de la porte par lequel j'y étais monté. Mais je me suis arrêté souvent pour considérer soit les îlots noirs et déchirés par les vagues qui défendent Saint-Malo contre les lames de la grande mer, soit la colline couverte d'arbres qui, à droite au delà du golfe de Saint-Servan, s'avance fort dans la mer. Les grands figuiers dont j'ai parlé se trouvent dans de fort petits jardins, qui existent quelquefois entre le mur de la ville et les maisons du côté opposé à l'unique porte de Saint-Malo, c'est-à-dire au couchant.

Rentré à Paris, le commis voyageur en fers est obligé de repartir « pour les rives du Rhône »; et « cinquante heures après » il est dans le Midi, dans l'Italie de la France, à Beaucaire et Tarascon, où la foire bat son plein :

[LA FOIRE DE BEAUCAIRE]

Tarascon, le 27 juillet (1837). — A Beaucaire, il m'a été impossible d'écrire, la place me manquait pour cela. Un soir que je voulais dormir bien résolument en

dépit des puces et des cousins, je suis allé à une lieue de la ville. Le jour de mon arrivée à la foire, je me trouvai tellement ébahi par le tapage incroyable, que je fus, je crois, plusieurs heures sans me rendre compte de ce que j'éprouvais; à chaque instant quelque ami me serrait la main et me donnait son adresse.

Dans toutes les rues, sur le pré, sur la rive du Rhône, la foule est continuelle; à chaque instant quelqu'un prend son point d'appui sur vous à l'aide du coude, pour se glisser en avant : on se presse, on se porte; chacun court à ses affaires. Cette activité est gênante, et surtout offensante au premier moment, mais elle est divertissante. Des musiciens gesticulent et braillent devant une contrebasse et un cor qui les accompagnent; des marchands de savonnettes vous poursuivent de l'offre de parfums de première qualité, qu'ils apportent de Grasse; des portefaix, vacillant sous des fardeaux énormes qu'ils portent sur la tête, vous crient gare quand ils sont déjà sur vous; des colporteurs s'égosillent à crier le sommaire des nouvelles télégraphiques arrivant d'Espagne : c'est une foule, une cohue dont à Paris on ne peut se faire une idée. Après plusieurs heures de badauderie, je revins de mon étonnement; je voulus prendre mon mouchoir, il avait disparu ainsi que tout ce que j'avais dans mes poches. A Beaucaire, l'oreille est assiégée par toutes sortes de langues et de patois, et c'est sans doute pendant que ma vanité cherchait à comprendre ce que me voulait un beau Catalan qui m'engageait à un bal pour le soir, que je fus dévalisé. Du reste, on ne pouvait pas être volé avec moins d'inconvénient. Je trouvai un mouchoir dans une boutique à trois pas de moi.

Un riche marchand avec lequel je fais des affaires, me raconte que, longtemps avant la foire, les principaux négociants s'occupent de louer une maison, un appartement, une chambre. Ici, dans chaque chambre on voit quatre ou cinq lits; le propriétaire se relègue dans son grenier : en revanche non seulement la foire paye son loyer, mais le dispense de travailler pendant le reste de l'année.

Il y a des usages qui font loi. Les marchands de

laine et les drapiers doivent loger alternativement dans la Grande-Rue et dans la Rue-Haute. Les drapiers payent pour loyer beaucoup plus cher, parce qu'ils vendent une *marchandise riche*.

Les lingers s'établissent tout près de la porte du Rhône; les juifs occupent le milieu d'une certaine rue, dont le haut et le bas sont pris par les marchands de cuir.

Les boutiques des maisons ne sont pas seules louées; devant le mur, d'une boutique à l'autre, il y a des échoppes couvertes en toile. L'on tire parti même des bancs de pierre qui se trouvent quelquefois le long des maisons : ils font l'affaire des petits merciers.

Le singulier de cette foire, c'est qu'il y a foule partout, et les costumes sont aussi variés que les langages; mais ce qui frappe avant tout, et donne une familiarité particulière au labyrinthe dans lequel cette foule s'agite et tourbillonne, c'est la quantité de grands morceaux de toile de coton, formant tableaux de toutes couleurs et de toutes formes, carrés, triangulaires, ronds, qui flottent au milieu de la rue, à quinze pieds au-dessus des têtes; les marchands les suspendent à des cordes tendues d'une maison à celle qui est vis-à-vis. Ces toiles portent l'indication de leurs noms, de leurs domiciles ordinaires et de leurs demeures à Beaucaire. C'est ainsi que le négociant catalan peut apprendre qu'un négociant grec son ami est en *foire*, car c'est bien en vain que l'on demanderait une adresse au milieu de cette foule de gens étrangers les uns aux autres, et qui ne connaissent pas leurs voisins.

Ces enseignes amusent la vue : le jour de mon arrivée, elles étaient malheureusement agitées par un grand vent de mistral qui tue la joie facile. Il y en avait en toile de coton d'un beau rouge, avec de grandes lettres blanches; d'autres en toile jonquille avec de jolies lettres gothiques; d'autres en toile verte avec des lettres rouges; celles-ci faisaient mal aux yeux.

L'ensemble de ces pavillons a quelque chose d'oriental, et rappelle un navire pavoisé pour un jour de fête.

Nîmes, le Pont du Gard, etc., que de merveilles Beyle nous a décrites! En Dauphiné, il est chez lui; à Grenoble, il est dans sa ville natale. Il n'aime pas les habitants de Grenoble, mais les sites et la vallée de l'Isère lui sont doux à contempler, et il sait goûter ce que la petite patrie a d'original et de pittoresque.

[PAYSAGES DAUPHINOIS]

Grenoble, le 10 août (1837). — Aujourd'hui, à quatre heures, mes affaires terminées, je suis parti pour Domène (sur la rive gauche de l'Isère). De là j'ai vu Montbonot, où j'étais ce matin, Saint-Ismier, la Terrasse, et tous les villages de la rive droite. Dans ce pays je passerais tout mon temps à la campagne : les habitants des villes ont beaucoup de la finesse des Normands; l'avarice des pères est barbare envers les enfants.

Le premier plan du paysage, vu de Domène, c'est l'Isère, qui semble d'ici plus encaissée; puis les villages le long de la grande route de la rive droite : celle-ci est indiquée par des files de grands noyers; puis des vignes et, au-dessus des vignes, d'immenses précipices : ce sont des rochers gris, escarpés, écorchés, presque à pic, qui semblent près de s'écrouler. De temps en temps, ces rochers arides et déchirés sont couronnés par quelques bouquets de petits sapins qui s'aventurent au bord des précipices. Quel contraste entre cette côte aride et celle où je suis comme enfoui dans la plus fraîche verdure!

On se croirait à cent lieues de la vue de la rive droite, tant les aspects sont différents, et cependant c'est le même pays, c'est la même rivière; Domène est vis-à-vis de Montbonot, et n'en est pas éloigné de deux lieues. Avec ce pays si riche devant soi, on a des échappées de vue charmantes à droite et à gauche; ces perfections sont bornées, à cinq ou six lieues sur la gauche, par les montagnes derrière Voiron, et par le pic de Montmélian à droite. Deux fois des paysans m'ont rappelé aujourd'hui ce qu'on fit jadis à Paris le 10 août.

La plaine partagée par l'Isère, et qui sépare les deux villages de Montbonot et de Domène, est d'une fertilité

admirable. Je ne puis comparer cette végétation qu'à celle de la Lombardie. Le *Grésivaudan* est couvert en ce moment de vastes pièces de chanvre, dont plusieurs tiges ont jusqu'à quatorze pieds de hauteur. La vue de la vallée de l'Isère est plus resserrée et peut-être moins magnifique que celle des environs de Bologne (Italie), mais elle est bien autrement pittoresque et variée.

On ne fait pas deux lieues de Grenoble vers Chambéry sans trouver à droite, du côté de Domène, de charmantes petites *gorges* (c'est un mot du pays qui veut dire vallon étroit). Ces gorges sont peuplées de frênes fort élancés, de châtaigniers et de magnifiques noyers de quatre-vingts pieds de haut; le noyer est l'arbre de la vallée de l'Isère.

Je ne conçois pas en vérité qu'un tel pays soit resté inconnu. Louis XII, charmé « *par la divinité de ses plantemens, par les tours en serpentant qu'y fait la rivière de l'Isère, l'appela le plus beau jardin de France* » (lors de son voyage en 1507).

Je n'ai rien trouvé de pareil en Angleterre, ni en Allemagne; en France, je ne connais de comparable que les environs de Marmande. Il est vrai qu'il me reste à voir la Limagne d'Auvergne. Je ne vois de plus beaux paysages qu'en Lombardie, vers les lacs, sur la ligne qui passerait par Domo d'Ossola, Varese, Como, Lecco et Salo. Mais, dans ces pays-là, on est vexé par la police de M. de Metternich; tandis que l'on peut aller en cinquante-trois heures, et sans montrer son passeport, de Paris à Montbonot.

[UNE VEILLÉE DANS UNE AUBERGE DU DAUPHINÉ]

Grenoble, le 14 août (1837). — Grenoble a été une place de guerre; on en fait une ville forte : d'où il suit que le génie tyrannise la fermeture des portes, au grand détriment des pauvres voyageurs attardés.

Hier soir, j'entendais de loin, et mon postillon aussi, la cloche de la grande église de Grenoble, qui sonne à dix heures et annonce la fermeture des portes; ils appellent cela le *saint*. Le postillon, sans rien me

dire et d'un air sournois, poussait ses chevaux le plus qu'il pouvait.

Nous arrivons au galop à la porte de Trèscloitre, juste cinq minutes après qu'elle venait d'être fermée : le pourparler avec le portier a d'abord été difficile à établir, et ensuite n'a mené à rien.

Il y a là un vilain faubourg qui m'a fait penser aux insectes; j'ai rétrogradé ferme, et suis venu coucher dans une auberge de Gières; c'est une grosse maison sur la route. Je n'ai point fait le fier : au lieu de rester, en attendant le souper, dans ma chambre, qui avait en guise de vitres à la fenêtre du papier huilé, je suis descendu à la cuisine, où j'entendais nombreuse compagnie.

Dans ces montagnes, souvent même au milieu de l'été, il s'élève le soir un petit vent frais, qui rend fort agréable le feu de la cuisine. De quelque côté qu'il lui plaise de descendre, ce vent, qui vient de passer sur ces hautes chaînes de montagnes couvertes de neige onze mois de l'année, emporte une partie de leur froidure. La société assez nombreuse, et où je distinguais de jeunes femmes fort rieuses, se tenait à une certaine distance d'un joli feu de *sarments* (dépouille de la vigne quand on la taille en février), feu vif qui servait à préparer mon souper.

Le ciel m'a donné le talent de me faire bien venir des paysans; pour cela, il ne faut parler ni trop ni trop peu, surtout ne point affecter une totale égalité. Enfin hier soir j'ai réussi, et j'ai frémi à des contes de revenants jusqu'à une heure du matin, ma soirée a été charmante.

Il s'agissait d'un chartreux qui avait volé le trésor d'un paysan, de concert avec sa jolie femme qui avait des bontés pour lui. Il enterra le trésor, puis fut malade, ne put sortir de son couvent, où, comme vous savez, aucune femme ne peut entrer, et enfin mourut sans avoir pu dire à sa maîtresse en quel lieu il avait caché le trésor. Une fois mort, ce chartreux honnête homme *revenait* pour apprendre à sa complice où elle trouverait l'argent ; cette femme avait grand'peur, mais aussi grande envie de mettre la main sur la somme.

Le chartreux venait la nuit tirer par les pieds la femme qui était à côté de son mari ; le chartreux lui disait de le suivre; la femme avait peur et aurait voulu qu'il lui dit tout sur place; d'un autre côté, elle craignait que son mari qui était à ses côtés n'entendît quelque chose. C'est ce dialogue de la femme et du revenant, à côté du mari qu'il ne faut pas éveiller, qui a été rendu d'une manière admirable hier soir, par une paysanne d'une trentaine d'années, et fort jolie, ma foi. A tous moments elle disait : « Mais il est trop tard, il faut aller nous coucher », et on la conjurait de continuer.

Il y avait une finesse et un piquant incroyable dans le dialogue qu'elle nous racontait. Le rôle du chartreux, qui n'ayant plus besoin d'argent maintenant, ne voulait pas être plus damné qu'il ne l'était, et cherchait à forcer la paysanne à rendre le trésor à son mari, avait des traits inimitables. Enfin, voyant que les réponses de la femme ne sont pas nettes sur l'article de la restitution, le chartreux s'écrie tout haut qu'il dira au mari lui-même où gît le trésor.

Le mari s'éveille au son de cette voix : sa femme lui dit qu'elle vient d'appeler la servante, parce qu'elle entend les vaches qui se sont détachées dans l'écurie.

J'ai bien vu, hier soir, qu'on avait raison d'accorder une finesse infinie aux paysans du Dauphiné; je les placerais pour l'esprit à côté de ceux de la Toscane.

Le plaisant, c'est que les gens qui étaient assis à côté de moi, croyaient aux revenants. Ces montagnards rusés et fins ne cherchaient pas les émotions, *ils n'en avaient que trop*; c'est une de leurs phrases.

[PANORAMA DE GRENOBLE]

Grenoble, le 24 août (1837). — Grenoble possède un musée, riche de beaux tableaux italiens, dont je supprime ici la description. On les a placés dans la partie supérieure de l'église des Jésuites. Ce musée fut fondé, vers la fin du siècle dernier, par M. Louis-Joseph Jay.

Les tableaux examinés, et comme je me promenais à l'extrémité méridionale de la salle, le gardien m'a ouvert une fenêtre; étonné, saisi par une vue délicieuse, j'ai prié cet homme de me *laisser tranquille* à cette fenêtre et d'aller à cent pas de là s'asseoir dans son fauteuil. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir ce sacrifice; le Dauphinois, ne me comprenant pas, craignait quelque finesse de ma part; enfin j'ai pu jouir un instant d'une des plus aimables vues que j'ai rencontrées en ma vie.

Midi sonnait, le soleil était dans toute son ardeur, le silence universel n'était troublé que par le cri de quelques cigales; c'était le vers de Virgile dans toute sa vérité :

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Une brise légère agitait l'herbe assez longue du glacis qui faisait le premier plan. Au delà, les délicieux coteaux d'Echiroles, d'Eybens, de Saint-Martin-de-Gières, couverts par leurs châtaigniers si frais, déployaient leurs ombres paisibles. Au-dessus, à une hauteur étonnante, le mont Taillefer faisait contraste à la chaleur ardente par sa neige éternelle, et donnait de la profondeur à la sensation.

Vis-à-vis, à droite, la montagne de Villars-de-Lans. (Peut-être que je brouille un peu tous ces noms, mais peu importe, ceci n'est pas un livre d'exactitude, la chose que je conseille de voir existe.) Un tel moment mérite seul un long voyage. J'eusse donné bien cher pour que le gardien du musée eût à en faire les honneurs à quelque autre étranger, mais la finesse de ce cruel homme avait pris ombrage de mon air simple. C'est dans ces instants célestes que la vue ou le souvenir d'un homme qui peut vous parler fait mal à l'âme.

Au-dessous des coteaux d'Echiroles, et un peu à droite, on voit la plaine du pont de Claix; tout à fait à droite, tout près du sol, le rocher et les précipices de Comboire.

Cet ensemble est bien voisin de la perfection; j'étais ravi au point de me demander comme à Naples : « Que pourrais-je ajouter à ceci si j'étais le Père éternel ? » J'en

étais là de mes raisonnements fous, quand le maudit gardien est venu m'adresser la parole. J'ai donné son étrenne à ce cruel homme, et je cours encore.

[LE SAPEY : LA GRANDE-CHARTREUSE]

Fourvoirie, le 1er septembre (1837). — A mesure que l'on s'élève vers le Sapey, la végétation s'appauvrit, les arbres deviennent petits et rabougris. On rencontre des paysans qui crient à tue-tête et appellent leurs deux vaches par leurs noms, en les piquant avec de longs *aiguillons* de fer; ces pauvres bêtes maigres conduisent au marché de Grenoble des *trains de bois* : trente ou quarante petits troncs de fayards, percés vers la racine à coups de hache, sont liés ensemble par des *riortes* (liens d'osier). Ces troncs d'arbres, dont la tête est portée par deux roues, traînent sur les chemins et les abîmes. Mais comment avoir le courage de prohiber cette industrie? C'est la seule ressource qu'aient ces montagnards pour avoir un peu d'argent et payer les impôts; ces impôts qui, à Paris, bâtissent des palais d'Orsay inutiles. J'ai des idées tristes. Réellement nos nègres des colonies sont mille fois plus heureux qu'un grand quart des paysans de France.

Comme j'arrivais au Sapey, je me suis arrêté dans le chemin large de six pieds, pour laisser passer une nombreuse société de Grenoblois qui montaient à la Chartreuse. J'ai compté six dames toutes jeunes; il faut du courage à une femme pour entreprendre cette course. Par bonheur je m'étais trouvé à la *vogue* de Mont-Fleury avec une de ces dames et son mari, et j'avais une lettre de recommandation non encore remise pour un autre de ces messieurs. L'espèce de désert triste que nous traversions, et qui commençait à faire impression sur l'imagination de ces jeunes femmes, m'a permis de faire valoir tous ces titres.

Nous n'avons trouvé de grands arbres qu'en approchant de la gorge élevée où est située la Grande-Chartreuse, et presque à l'instant la vue est devenue magnifique. Un homme d'esprit, mari d'une de ces dames,

s'est écrié : « Voilà le bouchon d'une de nos bouteilles de champagne qui fait entendre un petit sifflement, tout le vin va se répandre ». J'ai prétendu que dans cet air vif on prendrait un mal de tête horrible si l'on ne mangeait pas un peu, et l'on attaqua un des pâtés froids. C'était un coup de partie : les nerfs agacés se sont remis. Nous avions fait halte sous un grand fayard (hêtre).

Le chemin étroit que nous suivions depuis le Sapey est rempli de pierres à moitié arrondies par le frottement. Ces pierres roulent sur le chemin qui sert de lit à un petit torrent, toutes les fois qu'il pleut ; elles faisaient trébucher les petits chevaux de ces dames qui avaient peur, ne disaient mot depuis quelque temps, et n'étaient point du tout en état de goûter la sublimité du paysage. Notre petite halte leur a rendu toute la joie de la jeunesse.

On était fort gai en remontant à cheval, et nous parlions tous à la fois, lorsque nous avons aperçu la Chartreuse. C'est un bâtiment peu exhaussé, et qui se termine par un de ces toits en ardoises plus élevés à eux seuls que le bâtiment qu'ils couvrent. Un incendie ayant détruit la Chartreuse en 1676, tout ce que nous voyons ici est postérieur à cette année, et par conséquent fort médiocre en architecture. Ah ! si l'abbaye de Saint-Ouen était en ce lieu, ou le monastère d'Assise !...

Les excursionnistes ont été reçus par le frère-servant Jean-Marie, et le père procureur qui a déclaré, suivant la loi des chartreux, que les dames seraient logées à l'infirmerie, à 200 pas du couvent où elles n'ont pas le droit de pénétrer. Après le dîner, on est allé visiter la chapelle de Saint-Bruno, à trois quarts d'heure du couvent ; au retour, l'orage éclate :

Un vent impétueux roulait de gros nuages noirs à une portée de pistolet de nous, et nous craignions la pluie.

Comme nous rentrions dans l'infirmerie, un coup de tonnerre épouvantable a fait retentir ces rochers nus et ces forêts de grands sapins. Jamais je n'entendis un tel bruit. Qu'on juge de l'effet sur les dames. Le vent a redoublé de fureur, et il lançait la pluie contre les fenêtres de l'infirmerie à les enfoncer. « Qu'allons-nous

devenir si les vitres se cassent? » disaient les dames. Ce spectacle était sublime pour moi. On entendait les gémissements de quelques sapins de quatre-vingts pieds de haut que l'orage essayait de briser. Le paysage était éclairé par une lueur grise tout à fait extraordinaire : nos dames commençaient à avoir une peur réelle. La nuit qui approchait redoublait la tristesse du paysage. Les coups de tonnerre étaient de plus en plus magnifiques. Je m'en allais, je voulais être seul; les dames m'ont rappelé.

Bientôt Jean-Marie est arrivé, et nous a dit *qu'il fallait rentrer*, qu'on allait fermer le couvent. Nous ne comprenions pas trop ce qu'il voulait dire; et, de son côté, Jean-Marie ne s'expliquait pas, croyant que nous étions instruits des usages du couvent.

La terreur de ces dames a été au comble, lorsque le frère a déclaré que tous les hommes, même les maris, devaient aller coucher au monastère, et que ces dames devaient rester seules dans l'infirmerie. Or, ce bâtiment est bien à deux cents pas de l'autre.

Terreur plaisante des dames; en vain, on essaye de séduire Jean-Marie; en vain, on propose d'aller coucher au Sapey; il faudra se soumettre à la loi. « Pourquoi aussi amener des dames en ce lieu? » demande naïvement Jean-Marie.

Enfin, comme frère Jean-Marie nous pressait honnêtement, nous avons été obligés d'abandonner nos pauvres compagnes de voyage. Nous leur avons laissé un pistolet. Nous étions fort tristes. En faisant les deux cents pas qui nous séparaient du couvent, nous avons été mouillés à fond, et il y a eu des coups de tonnerre vraiment assourdissants. Nous pensions à ce qu'on éprouvait à l'infirmerie. Arrivés, on nous a montré à chacun une petite cellule fort étroite et de petits lits en bois de sapin. Malgré le bruit de la tempête qui continuait, la fatigue nous a bientôt assoupis; et nous dormions de meilleur cœur, lorsque nous avons été réveillés en sursaut par un bruit de cloches épouvantable, et par des coups de tonnerre qui faisaient trembler la maison. J'ai eu rarement un réveil aussi singulier; il y avait quelque chose du jugement dernier.

Un moine est venu nous inviter à aller à la prière; mes compagnons, de fort mauvaise humeur à cause du traitement infligé aux dames, n'ont pas voulu se lever; moi je l'ai suivi. Il faisait un froid perçant le long de ces étroits corridors, quoiqu'à la mi-août.

Rien de singulier et de lugubre comme l'aspect de l'église; on m'a placé au bas, près de la grande porte. Les chartreux sont dans des stalles, et ont devant eux une séparation en planches, de quatre pieds de hauteur, de façon que lorsqu'ils se mettaient à genoux je ne voyais plus rien. Au milieu du plus profond silence et pendant la méditation, les coups de tonnerre ont recommencé de plus belle. Que j'aurais voulu dans ce moment ne rien savoir de l'électricité, ni de Franklin!

Cet instant a été le point culminant de la terreur; lorsque je suis venu me recoucher vers les trois heures du matin, il y avait des étoiles au ciel; le temps était superbe, mais il faisait un froid perçant.

Le récit du séjour à la Chartreuse continue par le tableau des frayeurs des dames, puis par divers épisodes gais ou sérieux, des descriptions de paysages, des observations sur la vie des solitaires, etc. C'est ensuite à Chambéry, Aix, Genève, Lyon, Avignon, Marseille, Gênes, Toulon, Nîmes, Montpellier, Béziers, Perpignan, Barcelone, Bordeaux, que le touriste nous conduit. Il se sent un autre homme dès qu'il est sous le ciel méridional; comme il dormait lors de l'arrivée à Marseille, il tient dès le jour suivant à recommencer son entrée dans la cité « magnifique », qui est la reine du Midi :

[MARSEILLE]

Marseille... 1837. — Un jeune homme d'une tournure élégante et fort peu affectée, ma foi, nouveau correspondant de notre maison pour les affaires d'Alger, m'a offert son cheval, et avec une bonne grâce si naturelle, que je l'ai accepté. Donc, ce matin vers les six heures, je me suis avancé au grand trot sur la route d'Aix, m'efforçant de ne regarder ni à droite, ni à gauche. Quand je me suis vu à une bonne demi-lieue au delà du *Château Vert*, où l'on mangeait autrefois de si bonnes *bouille-a-baisses*, je tourne mon cheval, je le mets au pas, et je vais faire mon entrée dans Marseille.

Les gens du pays appellent ce point-ci la *Vista*, la vue par excellence. Ce lieu mérite son nom; la vue, en effet, est immense et ravissante. A droite, on vient d'apercevoir tout à coup la Méditerranée. Elle forme ici un golfe animé par une multitude de barques; les rayons du soleil levant sèment d'étincelles les petites vagues de cette mer tranquille et mollement agitée par la brise du matin. Les rochers peu élevés qui s'avancent dans la mer forment ici un angle droit avec la côte le long de laquelle on marche, et donnent à l'ensemble du paysage une aménité singulière.

J'ai souvent rencontré ces vues gracieuses sur les côtes de la Méditerranée. Comme cette mer n'a pas de flux et de reflux, elle offre rarement ces aspects désolés, si communs sur les tristes rivages de l'océan. Ses côtes ne sont jamais gâtées par cette demi-lieue de sable et de boue qui, dans les ports de Normandie, deux fois par jour régulièrement, viennent attrister le voyageur et lui montrer les navires tristement penchés sur le côté. Rien n'est pur et propre comme les côtes du golfe de Bandol, que j'apercevais à ma droite, en revenant ce matin à Marseille. Un paysage qui reproduirait exactement cette vue passerait pour sec et hors de nature à Paris.

En face de moi, je voyais cette magnifique Marseille, cette ville du Midi par excellence; elle est placée au fond d'un amphithéâtre formé par des rochers arides comme tous ceux de la Provence. Mais au bas des rochers on aperçoit des arbres d'un vert foncé, qui marquent le cours de l'Huveaune. A droite, c'est la mer, et toute la contrée qui environne Marseille, sur la gauche, au bas des rocs, est couverte de petites maisons de campagne d'une éclatante blancheur, qu'on appelle *bastides*. Je crois qu'on pourrait bien en compter quatre ou cinq mille; chacune a son petit jardin, mais les arbres de ce jardin ne s'élèvent guère à plus de huit ou dix pieds. La blancheur éblouissante de ces bastides et des murs de clôture qui, tous les ans, sont blanchis à la chaux, se détache sur la pâle verdure des oliviers et des amandiers qui les entourent. Ce qui empêche ce petit bout de paysage aride et sec de

paraître plat, c'est que l'œil y découvre à chaque instant des plantes que nous ne voyons point à Paris. J'ai demandé ce que c'étaient que des roseaux, hauts de douze à quinze pieds, qui croissent par bouquets, le long de la grande route; on m'a dit que ce sont des *cannes*, qui servent à soutenir les ceps de vignes basses. Il y a beaucoup d'arbres dont les feuilles très vertes semblent *vernissées* comme celles du laurier.

Quand on descend la *Vista* vers Marseille, la route se trouve tout à coup enfermée entre deux murs qui n'en finissent pas. Il y avait là une telle quantité de mulets, d'ânes, de charrettes et de charretiers jurant, que le nuage de poussière élevé par tout cela empêchait de voir et de respirer. Impossible de mettre un cheval au trot, au milieu de cette bagarre désagréable, et surtout peu champêtre.

Enfin, j'arrive à l'arc de triomphe, situé sur une hauteur, à l'entrée de la ville, à peu près comme l'arc de l'Étoile à Paris. On laisse sur la droite, avant d'y parvenir, le fameux *Lazaret* qui fait la sûreté de la Provence. De l'arc de triomphe, l'œil plonge dans le *Cours*. C'est un magnifique boulevard planté de deux rangs de vieux ormeaux. Le *Cours* est beaucoup plus bas que l'arc de triomphe, comme les Champs-Élysées à Paris.

Avant d'y arriver, on descend une rue rapide. Le *Cours* s'avance ensuite jusqu'un peu au delà de la Canebière, la principale rue de Marseille. A ce point, commence la belle rue de Rome, qui se termine par un obélisque placé vis-à-vis de l'arc de triomphe. La ligne droite formée par les rues et le *Cours* a bien une demi-lieue de long. La population fourmille dans le *Cours* bordé de belles maisons, et l'on a tout de suite l'idée d'une grande ville.

Les gens qui vous entourent ont un air sérieux et une vivacité incroyable; ils semblent ne parler que par exclamations; leurs yeux pétillent. Ce qui frappe surtout, c'est l'étonnante transparence de l'air; en voyant l'obélisque qui est à la porte de Rome, de l'arc de triomphe j'ai cru pouvoir y arriver en dix minutes. La plupart des femmes du peuple sont occupées à tricote

des bas couleur café au lait foncé; elles ont le bas de la jambe fort bien. Les robes sont courtes et les plis annoncent une étoffe fort pesante. Les jeunes femmes du peuple ont à la ceinture de larges crochets d'argent destinés à porter des ciseaux, qui pendent à l'extrémité d'une chaîne aussi d'argent. Plus la chaîne est longue, plus la jeune fille qui la porte est considérée parmi ses voisines. C'est là le seul et unique luxe des jeunes filles du peuple. Ces ciseaux, au besoin, serviraient d'armes contre les insolents.

Sur le *Cours*, les chevaux et voitures doivent passer le long des maisons; les piétons sont au milieu, entre les deux magnifiques rangées d'arbres.

Mon cheval et moi, passant dans la rue à gauche du *Cours*, sommes sur le point d'être accrochés par la diligence qui arrive de Toulon, et qui se garde bien de crier gare. Je trouve ces gens du bas peuple marseillais fort grossiers : c'est là l'inconvénient du *naturel*. On voit bien que nous sommes à deux cents lieues de Paris.

Je remets le cheval de mon nouvel ami à son *groom*, et, pour ne pas m'exposer à prendre de l'humeur, je continue la promenade à pied. Mais, à peine ai-je fait dix pas, que je suis suffoqué par la poussière qui s'échappe en gros tourbillons de certains grands tapis antiques que l'on bat au milieu du *Cours*, dans la partie réservée aux piétons. Certainement, à Paris, la police ne souffrirait pas ces choses-là. Une femme, qui vend des gâteaux pour les enfants, prend dispute avec les hommes qui battent les tapis; il est sûr que la poussière étonnante qu'ils font sortir de leurs tapis inonde absolument la petite table sur laquelle cette femme expose ses gâteaux; la dispute s'échauffe; plusieurs boutiquières, perchées sur leur échafaudage, prennent parti pour la femme aux gâteaux; les hommes, pour les braver, battent leurs tapis avec plus de force; il est impossible de respirer, je m'éloigne....

Après avoir été chassé du *Cours* par la poussière des tapis, j'ai tourné à droite, dans la magnifique rue nommée Canebière, parce qu'autrefois il y avait là des champs plantés de chanvre qui, en grec, s'appelle

canabis. Cette rue de la Canebière, plus large que la rue de la Paix (à Paris), mène au bout du port, qui a la forme allongée d'une carte à jouer. La Canebière arrive au milieu du petit côté. On se trouve là au quartier général de plusieurs centaines de portefaix, gens qui se font compter à Marseille; on les voit fort occupés à embarquer ou à placer sur des charrettes des marchandises de tous les pays; c'est un spectacle réjouissant.

On a devant soi une foule de petites barques élégamment pavoisées en toile de coton, avec des ornements rouges, et tous les patrons crient à la fois pour vous offrir une promenade sur mer; mais cette mer, on ne la voit point, et le port a l'air d'un petit lac encombré de navires.

Pour dire exactement ce que j'ai fait, et qui n'est pas trop digne d'un voyageur qui a l'honneur d'écrire son journal, séduit par les cris et par la mine pleine de rondeur, *and weather beaten*, d'un des vieux matelots, je lui ai dit de préparer sa barque. Je suis entré chez un petit libraire qui étalait sur le port, lequel m'a vendu un volume in-8°, et qui sentait horriblement le moisi, du *Méchant* de Gresset; c'est une des pièces que je méprise le plus.

Le vieux matelot m'a conduit hors du port, et moi je lisais le *Méchant*.

La bouche du port tourne à droite; c'est ce qui fait que de la Canebière on ne voit pas la pleine mer. L'embouchure du port, à gauche vers Toulon, est défendue par des rochers arides et abrupts, formant des caps et des îles, sur lesquels il n'y a pas le plus petit arbre; on a le projet de creuser une entrée de ce côté-là.

A droite, c'est d'abord le fort Saint-Jean; puis un rivage élevé nommé la Tourette, duquel on a une belle vue. Là derrière, sur le coteau, s'élevait l'ancienne Marseille assiégée par César. Elle s'avançait aussi sur une partie de la plage que la mer couvre maintenant. J'aurais bien dû, au lieu du *Méchant* de Gresset, avoir la *Pharsale*; mais je suis l'homme le moins prévoyant du monde.

Au delà du fort Saint-Jean, c'est le *lazaret* que nous avons côtoyé au nord, il y a une heure, en passant à l'arc de triomphe.

Nous rentrons dans le port; il est parfaitement sûr et assez profond; mais souvent il sent horriblement mauvais, c'est l'égout de Marseille. J'étais tombé un mauvais jour apparemment; j'en ait fait l'observation à mon batelier, avec lequel je m'étais mis sur un assez bon pied pendant le voyage; il m'a nié brusquement et assez impoliment que son port sentît mauvais. Il est possible que les Marseillais ne soient pas sensibles à une certaine mauvaise odeur; c'est fort heureux pour eux.

LA CHARTREUSE DE PARME

(1839)

Le titre répond mal à l'ouvrage, on va le voir ; mais il a quelque chose de romantique et, s'il ne convient pas au fond du récit, il sonne bien en tête d'un livre qui ressuscite non pas l'Italie de 1820, mais celle du XVIe siècle. Stendhal avait pris les matériaux essentiels dans un des manuscrits où il devait puiser pour les *Chroniques italiennes*, dans celui où étaient contées les aventures du jeune Alexandre Farnèse, qui devait être le pape Paul III.

Le livre commence par deux hors-d'œuvre qui sont en réalité deux chefs-d'œuvre qu'on ne saurait trop admirer : c'est d'abord le tableau de Milan affranchi par l'armée de Bonaparte, description qui permet à l'auteur de nous présenter tant bien que mal le marquis et la marquise del Dongo et leur famille, la sœur de la marquise, c'est-à-dire l'adorable Gina, comtesse de Pietranera, et le jeune Fabrice del Dongo, le héros de l'histoire, dont la naissance coïncide avec le départ des Français chassés de Milan. Fabrice est élevé dans le sombre château de Grianta ; il est très beau, singulier, spirituel, et fait l'orgueil de sa mère, de son oncle et surtout de sa tante qui a pour lui une tendresse toujours plus grande. Gina, devenue veuve, vient habiter auprès de son neveu qui, un beau matin, lui déclare qu'il veut rejoindre Napoléon. Il part et, arrivé sur la route de Belgique quelques jours avant Waterloo, il est emprisonné comme espion à B.... Il s'évade, revêtu des habits d'un hussard mort en prison, nommé Boulot, et se dirige vers l'armée française. Ici se place l'épisode bien connu, le second hors-d'œuvre, dont Balzac disait : « Oui, j'ai été saisi d'un accès d. jalousie à cette superbe et vraie description de bataille que je rêvais pour les *Scenes de la vie militaire*, la plus difficile portion de mon œuvre, et ce morceau m'a ravi, chagriné, enchanté, désespéré » :

[WATERLOO]

II

... Ce jour-là l'armée, qui venait de gagner la bataille de Ligny, était en pleine marche sur Bruxelles : on était à la veille de la bataille de Waterloo. Sur le

midi, la pluie à verse continuant toujours, Fabrice entendit le bruit du canon; ce bonheur lui fit oublier tout à fait les affreux moments de désespoir que venait de lui donner cette prison si injuste. Il marcha jusqu'à la nuit très avancée, et comme il commençait à avoir quelque bon sens, il alla prendre son logement dans une maison de paysan fort éloignée de la route. Ce paysan pleurait et prétendait qu'on lui avait tout pris; Fabrice lui donna un écu, et il trouva de l'avoine. « Mon cheval n'est pas beau, se dit Fabrice; mais n'importe, il pourrait bien se trouver du goût de quelque adjudant », et il alla coucher à l'écurie à ses côtés. Une heure avant le jour, le lendemain, Fabrice était sur la route, et, à force de caresses, il était parvenu à faire prendre le trot à son cheval. Sur les cinq heures, il entendit la canonnade : c'étaient les préliminaires de Waterloo.

III

Fabrice trouva bientôt des vivandières, et l'extrême reconnaissance qu'il avait pour la geôlière de B... le porta à leur adresser la parole; il demanda à l'une d'elles où était le 4e régiment de hussards, auquel il appartenait.

« Tu ferais tout aussi bien de ne pas tant te presser, mon petit soldat, dit la cantinière touchée par la pâleur et les beaux yeux de Fabrice. Tu n'as pas encore la poigne assez ferme pour les coups de sabre qui vont se donner aujourd'hui. Encore si tu avais un fusil, je ne dis pas, tu pourrais lâcher ta balle comme un autre. »

Ce conseil déplut à Fabrice; mais il avait beau pousser son cheval, il ne pouvait aller plus vite que la charrette de la cantinière. De temps à autre le bruit du canon semblait se rapprocher et les empêchait de s'entendre, car Fabrice était tellement hors de lui d'enthousiasme et de bonheur, qu'il avait renoué la conversation. Chaque mot de la cantinière redoublait son bonheur en le lui faisant comprendre. A l'exception de son vrai nom et de sa fuite de prison, il finit

par tout dire à cette femme qui semblait si bonne. Elle était fort étonnée et ne comprenait rien du tout à ce que lui racontait ce beau jeune soldat.

« Je vois le fin mot, s'écria-t-elle d'un air de triomphe : vous êtes un jeune bourgeois amoureux de la femme de quelque capitaine du 4e hussards. Votre amoureuse vous aura fait cadeau de l'uniforme que vous portez, et vous courez après elle. Vrai, comme Dieu est là-haut, vous n'avez jamais été soldat; mais, comme un brave garçon que vous êtes, puisque votre régiment est au feu, vous voulez y paraître, et ne pas passer pour un capon. »

Fabrice convint de tout : c'était le seul moyen qu'il eût de recevoir de bons conseils. « J'ignore toutes les façons d'agir de ces Français, se disait-il, et si je ne suis pas guidé par quelqu'un, je parviendrai encore à me faire jeter en prison, et l'on me volera mon cheval. »

« D'abord, mon petit, lui dit la cantinière, qui devenait de plus en plus son amie, conviens que tu n'as pas vingt ans : c'est tout le bout du monde si tu en as dix-sept. »

C'était la vérité, et Fabrice l'avoua de bonne grâce.

« Ainsi, tu n'es même pas conscrit; c'est uniquement à cause des beaux yeux de la madame que tu vas te faire casser les os. Peste! elle n'est pas dégoûtée. Si tu as encore quelques-uns de ces *jaunets* qu'elle t'a remis, il faut *primo* que tu achètes un autre cheval; vois comme ta rosse dresse les oreilles quand le bruit du canon ronfle d'un peu près : c'est là un cheval de paysan qui te fera tuer dès que tu seras en ligne. Cette fumée blanche que tu vois là-bas par-dessus la haie, ce sont des feux de peloton, mon petit! Ainsi, prépare-toi à avoir une fameuse venette, quand tu vas entendre siffler les balles. Tu ferais aussi bien de manger un morceau tandis que tu en as encore le temps. »

Fabrice suivit ce conseil, et, présentant un napoléon à la vivandière, la pria de se payer.

« C'est pitié de le voir! s'écria cette femme; le pauvre petit ne sait pas seulement dépenser son argent! Tu mériterais bien qu'après avoir empoigné ton napoléon je fisse prendre son grand trot à Cocotte : du diable si

ta rosse pourrait me suivre! Que ferais-tu, nigaud, en me voyant détaler? Apprends que, quand le brutal gronde, on ne montre jamais d'or. Tiens, lui dit-elle, voilà 18 fr. 50, et ton déjeuner te coûte 30 sous. Maintenant, nous allons bientôt avoir des chevaux à revendre. Si la bête est petite, tu en donneras 10 francs, et, dans tous les cas, jamais plus de 20 francs, quand ce serait le cheval des quatre fils Aymon. »

Le déjeuner fini, la vivandière, qui pérorait toujours, fut interrompue par une femme qui s'avançait à travers champs, et qui passa sur la route.

« Holà, hé! lui cria cette femme; holà! Margot! ton 6e léger est sur la droite.

— Il faut que je te quitte, mon petit, dit la vivandière à notre héros; mais en vérité tu me fais pitié; j'ai de l'amitié pour toi, sacrédié! Tu ne sais rien de rien, tu vas te faire moucher, comme Dieu est Dieu! Viens-t'en au 6e léger avec moi.

— Je comprends bien que je ne sais rien, lui dit Fabrice, mais je veux me battre et je suis résolu d'aller là-bas vers cette fumée blanche.

— Regarde comme ton cheval remue les oreilles! Dès qu'il sera là-bas, quelque peu de vigueur qu'il ait, il te forcera la main, il se mettra à galoper, et Dieu sait où il te mènera. Veux-tu m'en croire? Dès que tu seras avec les petits soldats, ramasse un fusil et une giberne, mets-toi à côté des soldats et fais comme eux, exactement. Mais, mon Dieu, je parie que tu ne sais pas seulement déchirer une cartouche. »

Fabrice, fort piqué, avoua cependant à sa nouvelle amie qu'elle avait deviné juste.

« Pauvre petit! il va être tué tout de suite; vrai comme Dieu! ça ne sera pas long. Il faut absolument que tu viennes avec moi, reprit la cantinière d'un air d'autorité.

— Mais je veux me battre.

— Tu te battras aussi, va; le 6e léger est un fameux, et aujourd'hui il y en a pour tout le monde.

— Mais serons-nous bientôt à votre régiment?

— Dans un quart d'heure tout au plus. »

« Recommandé par cette brave femme, se dit Fabrice

mon ignorance de toutes choses ne me fera pas prendre pour un espion, et je pourrai me battre. » A ce moment, le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre. « C'est comme un chapelet », dit Fabrice.

« On commence à distinguer les feux de peloton », dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies; il y avait un pied de boue; la petite charrette fut sur le point d'y rester : Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois; bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que sa rosse s'arrêta tout court : c'était un cadavre, posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même : « Ça n'est pas de notre division ». Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

« Ha! ha! mon petit! s'écria-t-elle, en voilà du nanan! »

Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

« Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête. »

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée, et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse; il était resté avec un œil ouvert.

« Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra. »

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme; puis il resta comme anéanti : il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert.

« La vivandière va me croire un lâche », se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement : il serait tombé. Ce moment fut affreux; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture, et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait; il put remonter sur sa rosse, et continua la route sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

« Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin, aujourd'hui tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire, je veux me battre tout de suite », s'écria notre héros d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière. Le bruit du canon redoublait et semblait s'approcher. Les coups commençaient à former comme une basse continue; un coup n'était séparé du coup voisin par aucun intervalle, et sur cette basse continue, qui rappelait le bruit d'un torrent lointain, on distinguait fort bien les feux de peloton.

Dans ce moment la route s'enfonçait au milieu d'un bouquet de bois. La vivandière vit trois ou quatre soldats des nôtres qui venaient à elle courant à toutes jambes; elle sauta lestement à bas de sa voiture et courut se cacher à quinze ou vingt pas du chemin. Elle se blottit dans un trou qui était resté au lieu où l'on venait d'arracher un grand arbre. « Donc, se dit Fabrice, je vais voir si je suis un lâche! » Il s'arrêta auprès de la petite voiture abandonnée par la cantinière et tira son sabre. Les soldats ne firent pas attention à lui et passèrent en courant le long du bois, à gauche de la route.

« Ce sont des nôtres, dit tranquillement la vivandière en revenant tout essoufflée vers sa petite voiture.... Si ton cheval était capable de galoper, je te dirais : Pousse en avant jusqu'au bout du bois, vois s'il y a quelqu'un dans la plaine. » Fabrice ne se le fit pas dire deux fois, il arracha une branche à un peuplier, l'effeuilla et se mit à battre son cheval à tour de bras; la rosse prit le galop un instant, puis revint à son petit

trot accoutumé. La vivandière avait mis son cheval au galop. « Arrête-toi donc, arrête! » criait-elle à Fabrice. Bientôt tous les deux furent hors du bois. En arrivant au bord de la plaine, ils entendirent un tapage effroyable, le canon et la mousqueterie tonnaient de tous les côtés, à droite, à gauche, derrière. Et comme le bouquet de bois d'où ils sortaient occupait un tertre élevé de huit ou dix pieds au-dessus de la plaine, ils aperçurent assez bien un coin de la bataille; mais enfin il n'y avait personne dans le pré au delà du bois. Ce pré était bordé, à mille pas de distance, par une longue rangée de saules, très touffus; au-dessus des saules paraissait une fumée blanche qui quelquefois s'élevait dans le ciel en tournoyant.

« Si je savais seulement où est le régiment! disait la cantinière embarrassée. Il ne faut pas traverser ce grand pré tout droit. A propos, toi, dit-elle à Fabrice, si tu vois un soldat ennemi, pique-le avec la pointe de ton sabre, ne va pas t'amuser à le sabrer. »

A ce moment, la cantinière aperçut les quatre soldats dont nous venons de parler : ils débouchaient du bois dans la plaine à gauche de la route. L'un d'eux était à cheval.

« Voilà ton affaire, dit-elle à Fabrice. Holà, ho! cria-t-elle à celui qui était à cheval, viens donc ici boire le verre d'eau-de-vie. Les soldats s'approchèrent.

— Où est le 6e léger? cria-t-elle.

— Là-bas, à cinq minutes d'ici, en avant de ce canal qui est le long des saules; même que le colonel Macon vient d'être tué.

— Veux-tu cinq francs de ton cheval, toi?

— Cinq francs! tu ne plaisantes pas mal, petite mère, un cheval d'officier que je vais vendre cinq napoléons avant un quart d'heure.

— Donne-m'en un de tes napoléons », dit la vivandière à Fabrice. Puis s'approchant du soldat à cheval : « Descends vivement, lui dit-elle, voilà ton napoléon ».

Le soldat descendit, Fabrice sauta en selle gaiement, la vivandière détachait le petit porte-manteau qui était sur la rosse.

« Aidez-moi donc, vous autres! dit-elle aux soldats :

c'est comme cela que vous laissez travailler une dame! »

Mais à peine le cheval de prise sentit le porte-manteau, qu'il se mit à se cabrer, et Fabrice, qui montait fort bien, eut besoin de toute sa force pour le contenir.

« Bon signe! dit la vivandière; le monsieur n'est pas accoutumé au chatouillement du porte-manteau.

— Un cheval de général, s'écriait le soldat qui l'avait vendu, un cheval qui vaut dix napoléons comme un liard.

— Voilà vingt francs », lui dit Fabrice, qui ne se sentait pas de joie de se trouver entre les jambes un cheval qui eût du mouvement.

A ce moment, un boulet donna dans une ligne de saules, qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre comme rasées par un coup de faux.

« Tiens, voilà le brutal qui s'avance », lui dit le soldat en prenant ses vingt francs. Il pouvait être deux heures.

Fabrice était encore dans l'enchantement de ce spectable curieux, lorsqu'une troupe de généraux, suivis d'une vingtaine de hussards, traversèrent au galop un des angles de la vaste prairie au bord de laquelle il était arrêté : son cheval hennit, se cabra deux ou trois fois de suite, puis donna des coups de tête violents contre la bride qui le retenait. « Eh bien, soit! » se dit Fabrice.

Le cheval, laissé à lui-même, partit ventre à terre et alla rejoindre l'escorte qui suivait les généraux. Fabrice compta quatre chapeaux bordés. Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard son voisin, Fabrice comprit qu'un de ces généraux était le célèbre maréchal Ney. Son bonheur fut au comble; toutefois il ne put deviner lequel des quatre généraux était le maréchal Ney; il eût donné tout au monde pour le savoir, mais il se rappela qu'il ne fallait pas parler. L'escorte s'arrêta pour passer un large fossé rempli d'eau par la pluie de la veille; il était bordé de grands arbres et terminait sur la gauche la prairie à l'entrée de laquelle Fabrice avait acheté le cheval. Presque tous les hussards avaient mis pied à terre; le bord du fossé était à pic et fort glissant, et l'eau se trouvait bien à

trois ou quatre pieds en contre-bas au-dessous de la prairie. Fabrice, distrait par sa joie, songeait plus au maréchal Ney et à la gloire qu'à son cheval, lequel, étant fort animé, sauta dans le canal ; ce qui fit rejaillir l'eau à une hauteur considérable. Un des généraux fut entièrement mouillé par la nappe d'eau, et s'écria en jurant : « Au diable la f... bête! » Fabrice se sentit profondément blessé de cette injure. « Puis-je en demander raison? » se dit-il. En attendant, pour prouver qu'il n'était pas si gauche, il entreprit de faire monter à son cheval la rive opposée du fossé; mais elle était à pic et haute de cinq à six pieds. Il fallut y renoncer; alors il remonta le courant, son cheval ayant de l'eau jusqu'à la tête, et enfin trouva une sorte d'abreuvoir; par cette pente douce il gagna facilement le champ de l'autre côté du canal. Il fut le premier homme de l'escorte qui y parut; il se mit à trotter fièrement le long du bord : au fond du canal les hussards se démenaient, assez embarrassés de leur position, car en beaucoup d'endroits l'eau avait cinq pieds de profondeur. Deux ou trois chevaux prirent peur et voulurent nager, ce qui fit un barbotement épouvantable. Un maréchal des logis s'aperçut de la manœuvre que venait de faire ce blanc-bec, qui avait l'air si peu militaire.

« Remontez! il y a un abreuvoir à gauche! » s'écria-t-il. Et peu à peu tous passèrent.

En arrivant sur l'autre rive, Fabrice y avait trouvé les généraux tout seuls; le bruit du canon lui sembla redoubler; ce fut à peine s'il entendit le général, par lui si bien mouillé, qui criait à son oreille :

« Où as-tu pris ce cheval? »

Fabrice était tellement troublé, qu'il répondit en italien :

« *L'ho comprato poco fa.* (Je viens de l'acheter à l'instant.)

— Que dis-tu? » lui cria le général.

Mais le tapage devint tellement fort en ce moment, que Fabrice ne put lui répondre. Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal

aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

« Les habits rouges! les habits rouges! » criaient avec joie les hussards de l'escorte. Et d'abord Fabrice ne comprenait pas; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

« Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec! » lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

« Quel est-il ce général qui *gourmande* son voisin?

— Pardi, c'est le maréchal!

— Quel maréchal?

— Le maréchal Ney, bêta! Ah çà! où as-tu servi jusqu'ici? »

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskowa, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort

humide qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles : il voulait suivre les autres. Le sang coulait dans la boue.

« Ah! m'y voilà donc enfin au feu! se dit-il. J'ai vu le feu! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. » A ce moment l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines : il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. « Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtains, je ne serai comme ça, ajouta-t-il avec tristesse. » Pour lui ces paroles voulaient dire : « Jamais je ne serai un héros ». Il regarda les hussards; à l'exception d'un seul, tous avaient des moustaches jaunes. Si Fabrice regardait les hussards de l'escorte, tous le regardaient aussi. Ce regard le fit rougir, et, pour finir son embarras, il tourna la tête vers l'ennemi. C'étaient des lignes fort étendues d'hommes rouges, mais ce qui l'étonna fort, ces hommes lui semblaient tout petits. Leurs longues files, qui étaient des régiments ou des divisions, ne lui paraissaient pas plus

hautes que des haies. Une ligne de cavaliers rouges trottait pour se rapprocher du chemin en contre-bas que le maréchal et l'escorte s'étaient mis à suivre au petit pas, pataugeant dans la boue. La fumée empêchait de rien distinguer du côté vers lequel on s'avançait; l'on voyait quelquefois des hommes au galop se détacher sur cette fumée blanche.

Tout à coup, du côté de l'ennemi, Fabrice vit quatre hommes qui arrivaient ventre à terre. « Ah! nous sommes attaqués », se dit-il; puis il vit deux de ces hommes parler au maréchal. Un des généraux de la suite de ce dernier partit au galop du côté de l'ennemi, suivi de deux hussards de l'escorte et des quatre hommes qui venaient d'arriver. Après un petit canal que tout le monde passa, Fabrice se trouva à côté d'un maréchal des logis qui avait l'air fort bon enfant. « Il faut que je parle à celui-là, se dit-il, peut-être ils cesseront de me regarder. » Il médita longtemps.

« Monsieur, c'est la première fois que j'assiste à la bataille, dit-il enfin au maréchal des logis; mais ceci est-il une véritable bataille?

— Un peu. Mais vous, qui êtes-vous?

— Je suis le frère de la femme d'un capitaine

— Et comment l'appelez-vous, ce capitaine? »

Notre héros fut terriblement embarrassé; il n'avait point prévu cette question. Par bonheur, le maréchal et l'escorte repartaient au galop. « Quel nom français dirai-je? » pensait-il. Enfin il se rappela le nom du maître d'hôtel où il avait logé à Paris; il rapprocha son cheval de celui du maréchal des logis, et lui cria de toutes ses forces :

« Le capitaine Meunier! » L'autre, entendant mal à cause du roulement du canon, lui répondit : « Ah! le capitaine Teulier? Eh bien, il a été tué. — Bravo! se dit Fabrice. Le capitaine Teulier; il faut faire l'affligé. » « Ah, mon Dieu! » cria-t-il; et il prit une mine piteuse. On était sorti du chemin en contre-bas, on traversait un petit pré; on allait ventre à terre, les boulets arrivaient de nouveau, le maréchal se porta vers une division de cavalerie. L'escorte se trouvait au milieu de cadavres et de blessés; mais ce spectacle ne faisait déjà plus

autant d'impression sur notre héros ; il avait autre chose à penser.

Pendant que l'escorte était arrêtée, il aperçut la petite voiture d'une cantinière, et sa tendresse pour ce corps respectable l'emportant sur tout, il partit au galop pour la rejoindre,

« Restez donc, s...! » lui cria le maréchal des logis.

« Que peut-il me faire ici? » pensa Fabrice. Et il continua de galoper vers la cantinière. En donnant de l'éperon à son cheval, il avait eu quelque espoir que c'était sa bonne cantinière du matin; les chevaux et les petites charrettes se ressemblaient fort, mais la propriétaire était tout autre, et notre héros lui trouva l'air fort méchant. Comme il l'abordait, Fabrice l'entendit qui disait : « Il était pourtant bien bel homme! » Un fort vilain spectacle attendait là le nouveau soldat : on coupait la cuisse à un cuirassier, beau jeune homme de cinq pieds dix pouces. Fabrice ferma les yeux et but coup sur coup quatre verres d'eau-de-vie.

« Comme tu y vas, gringalet! » s'écria la cantinière. L'eau-de-vie lui donna une idée : Il faut que j'achète la bienveillance de mes camarades les hussards de l'escorte.

« Donnez-moi le reste de la bouteille, dit-il à la vivandière.

— Mais sais-tu, répondit-elle, que ce reste-là coûte dix francs, un jour comme aujourd'hui? »

Comme il regagnait l'escorte au galop :

« Ah! tu nous rapportes la goutte! s'écria le maréchal des logis; c'est pour ça que tu désertais? Donne. »

La bouteille circula; le dernier qui la prit la jeta en l'air après avoir bu. « Merci, camarade! » cria-t-il à Fabrice. Tous les yeux le regardèrent avec bienveillance. Ces regards ôtèrent un poids de cent livres de dessus le cœur de Fabrice : c'était un de ces cœurs de fabrique trop fine qui ont besoin de l'amitié de ce qui les entoure. Enfin il n'était plus mal vu de ses compagnons, il y avait liaison entre eux! Fabrice respira profondément, puis d'une voix libre il dit au maréchal des logis :

« Et si le capitaine Teulier a été tué, où pourrai-je

rejoindre ma sœur? » Il se croyait un petit Machiavel, de dire si bien Teulier au lieu de Meunier.

— C'est ce que vous saurez ce soir », lui répondit le maréchal des logis.

L'escorte repartit et se porta vers des divisions d'infanterie. Fabrice se sentait tout à fait enivré; il avait bu trop d'eau-de-vie, il roulait un peu sur sa selle : il se souvint fort à propos d'un mot que répétait le cocher de sa mère : « Quand on a levé le coude, il faut regarder entre les oreilles de son cheval, et faire comme fait le voisin ». Le maréchal s'arrêta longtemps auprès de plusieurs corps de cavalerie qu'il fit charger; mais pendant une heure ou deux notre héros n'eut guère la conscience de ce qui se passait autour de lui. Il se sentait fort las, et quand son cheval galopait il retombait sur la selle comme un morceau de plomb.

Tout à coup le maréchal des logis cria à ses hommes : « Vous ne voyez donc pas l'Empereur, s...! » Sur-le-champ l'escorte cria : *Vive l'Empereur!* à tue-tête. On peut penser si notre héros regarda de tous ses yeux, mais il ne vit que des généraux qui galopaient, suivis, eux aussi, d'une escorte. Les longues crinières pendantes que portaient à leurs casques les dragons de la suite l'empêchèrent de distinguer les figures. « Ainsi, je n'ai pu voir l'Empereur sur un champ de bataille, à cause de ces maudits verres d'eau-de-vie! » Cette réflexion le réveilla tout à fait.

On redescendit dans un chemin rempli d'eau, les chevaux voulurent boire.

« C'est donc l'Empereur qui a passé par là? dit-il à son voisin.

— Eh! certainement, celui qui n'avait pas d'habit brodé. Comment ne l'avez-vous pas vu? » lui répondit le camarade avec bienveillance. Fabrice eut grand envie de galoper après l'escorte de l'Empereur et de s'y incorporer. Quel bonheur de faire réellement la guerre à la suite de ce héros! C'était pour cela qu'il était venu en France. « J'en suis parfaitement le maître, se dit-il, car enfin je n'ai d'autre raison pour faire le service que je fais, que la volonté de mon cheval qui s'est mis à galoper pour suivre ces généraux. »

Ce qui détermina Fabrice à rester, c'est que les hussards ses nouveaux camarades lui faisaient bonne mine; il commençait à se croire l'ami intime de tous les soldats avec lesquels il galopait depuis quelques heures. Il voyait entre eux et lui cette noble amitié des héros du Tasse et de l'Arioste. S'il se joignait à l'escorte de l'Empereur, il y aurait une nouvelle connaissance à faire; peut-être même on lui ferait la mine, car ces autres cavaliers étaient des dragons, et lui portait l'uniforme des hussards ainsi que tout ce qui suivait le maréchal. La façon dont on le regardait maintenant mit notre héros au comble du bonheur; il eût fait tout au monde pour ses camarades; son âme et son esprit étaient dans les nues. Tout lui semblait avoir changé de face depuis qu'il était avec des amis; il mourait d'envie de faire des questions. « Mais je suis encore un peu ivre, se dit-il, il faut que je me souvienne de la geôlière. » Il remarqua, en sortant du chemin creux, que l'escorte n'était plus avec le maréchal Ney; le général qu'ils suivaient était grand, mince, et avait la figure sèche et l'œil terrible.

Ce général n'était autre que le comte d'A..., le lieutenant Robert du 15 mai 1796 [1]. Quel bonheur il eût trouvé à voir Fabrice del Dongo!

Il y avait déjà longtemps que Fabrice n'apercevait plus la terre volant en miettes noires sous l'action des boulets. On arriva derrière un régiment de cuirassiers; il entendit distinctement les biscaïens frapper sur les cuirasses, et il vit tomber plusieurs hommes.

Le soleil était déjà fort bas, et il allait se coucher lorsque l'escorte, sortant d'un chemin creux, monta une petite pente de trois ou quatre pieds pour entrer dans une terre labourée. Fabrice entendit un petit bruit singulier tout près de lui; il tourna la tête : quatre hommes étaient tombés avec leurs chevaux; le général lui-même avait été renversé, mais il se relevait tout couvert de sang. Fabrice regardait les hussards jetés par terre : trois faisaient encore quelques mouvements convulsifs, le quatrième criait : « Tirez-moi de dessous! »

1. Qui avait eu en 1796, à Milan, un billet de logement pour le palais del Dongo.

Le maréchal des logis et deux ou trois hommes avaient mis pied à terre pour secourir le général qui, s'appuyant sur son aide de camp, essayait de faire quelques pas; il cherchait à s'éloigner de son cheval qui se débattait, renversé par terre, et lançait des coups de pieds furibonds.

Le maréchal des logis s'approcha de Fabrice. A ce moment notre héros entendit dire derrière lui et tout près de son oreille : « C'est le seul qui puisse encore galoper. » Il se sentit saisir les pieds : on les élevait en même temps qu'on lui soutenait le corps par-dessous les bras; on le fit passer par-dessus la croupe de son cheval, puis on le laissa glisser jusqu'à terre, où il tomba assis.

L'aide de camp prit le cheval de Fabrice par la bride; le général, aidé par le maréchal des logis, monta et partit au galop; il fut suivi rapidement par les six hommes qui restaient. Fabrice se releva furieux et se mit à courir après eux en criant : *Ladri! ladri!* (Voleurs! voleurs!) Il était plaisant de courir après les voleurs au milieu d'un champ de bataille.

L'escorte et le général, comte d'A..., disparurent bientôt derrière une rangée de saules. Fabrice, ivre de colère, arriva aussi à une ligne de saules : il se trouva tout contre un canal fort profond qu'il traversa. Puis, arrivé de l'autre côté, il se remit à jurer en apercevant de nouveau, mais à une très grande distance, le général et l'escorte qui se perdaient dans les arbres. Voleurs! voleurs! criait-il maintenant en français. Désespéré, bien moins de la perte de son cheval que de la trahison, il se laissa tomber au bord du fossé, fatigué et mourant de faim. Si son beau cheval lui eût été enlevé par l'ennemi, il n'y eût pas songé; mais se voir trahir et voler par ce maréchal des logis qu'il aimait tant et par ces hussards qu'il regardait comme des frères! c'est ce qui lui brisait le cœur. Il ne pouvait se consoler de tant d'infamie, et, le dos appuyé contre un saule, il se mit à pleurer à chaudes larmes. Il défaisait un à un tous ses beaux rêves d'amitié chevaleresque et sublime, comme celle des héros de la *Jérusalem délivrée*. Voir arriver la mort n'était rien,

entouré d'âmes héroïques et tendres, de nobles amis qui vous serrent la main au moment du dernier soupir! mais garder son enthousiasme, entouré de vils fripons!!! Fabrice exagérait comme tout homme indigné. Au bout d'un quart d'heure d'attendrissement, il remarqua que les boulets commençaient à arriver jusqu'à la rangée d'arbres à l'ombre desquels il méditait. Il se leva et chercha à s'orienter. Il regardait ces prairies bordées par un large canal et la rangée de saules touffus : il crut se reconnaître. Il aperçut un corps d'infanterie qui passait le fossé et entrait dans les prairies, à un quart de lieue en avant de lui. « J'allais m'endormir, se dit-il; il s'agit de n'être pas prisonnier. » Et il se mit à marcher très vite. En avançant il fut rassuré; il reconnut l'uniforme : les régiments par lesquels il craignait d'être coupé étaient français. Il obliqua à droite pour les rejoindre.

Après la douleur morale d'avoir été si indignement trahi et volé, il en était une autre qui, à chaque instant, se faisait sentir plus vivement : il mourait de faim. Ce fut donc une joie extrême qu'après avoir marché, ou plutôt couru pendant dix minutes, il s'aperçut que le corps d'infanterie, qui allait très vite aussi, s'arrêtait comme pour prendre position. Quelques minutes plus tard, il se trouvait au milieu des premiers soldats.

« Camarades, pourriez-vous me vendre un peu de pain?

— Tiens, cet autre qui nous prend pour des boulangers! »

Ce mot dur et le ricanement général qui le suivit accablèrent Fabrice. La guerre n'était plus ce noble et commun élan d'âmes amantes de la gloire qu'il s'était figuré d'après les proclamations de Napoléon! Il s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur le gazon; il devint très pâle. Le soldat qui lui avait parlé, et qui s'était arrêté à dix pas pour nettoyer la batterie de son fusil avec son mouchoir, s'approcha et lui jeta un morceau de pain; puis, voyant qu'il ne le ramassait pas, le soldat lui mit un morceau de ce pain dans la bouche. Fabrice ouvrit les yeux, et mangea ce pain sans avoir la force de parler. Quand enfin il chercha des yeux le soldat

pour le payer, il se trouva seul; les soldats les plus voisins de lui étaient éloignés de cent pas et marchaient. Il se leva machinalement et les suivit. Il entra dans un bois; il allait tomber de fatigue, et cherchait déjà de l'œil une place commode; mais quelle ne fut pas sa joie en reconnaissant d'abord le cheval, puis la voiture, et enfin la cantinière du matin! Elle accourut à lui et fut effrayée de sa mine.

« Marche encore, mon petit, lui dit-elle. Tu es donc blessé?... Et ton beau cheval? » En parlant ainsi elle le conduisait vers sa voiture, où elle le fit monter, en le soutenant par-dessous les bras. A peine dans la voiture, notre héros, excédé de fatigue, s'endormit profondément.

IV

Rien ne put le réveiller, ni les coups de fusil tirés fort près de la petite charrette, ni le trot du cheval que la cantinière fouettait à tour de bras. Le régiment, attaqué à l'improviste par des nuées de cavalerie prussienne, après avoir cru à la victoire toute la journée, battait en retraite, ou plutôt s'enfuyait du côté de la France.

Le colonel, beau jeune homme, bien *ficelé*, qui venait de succéder à Macon, fut sabré; le chef de bataillon, qui le remplaça dans le commandement, vieillard à cheveux blancs, fit faire halte au régiment. — « F...! dit-il aux soldats, du temps de la république, on attendait pour filer d'y être forcé par l'ennemi.... Défendez chaque pouce de terrain, et faites-vous tuer! s'écriait-il en jurant : c'est maintenant le sol de la patrie que ces Prussiens veulent envahir! »

La petite charrette s'arrêta, Fabrice se réveilla tout à coup. Le soleil était couché depuis longtemps; il fut tout étonné de voir qu'il était presque nuit. Les soldats couraient de côté et d'autre dans une confusion qui surprit fort notre héros; il trouva qu'ils avaient l'air penaud.

« Qu'est-ce donc? dit-il à la cantinière.

— Rien du tout. C'est que nous sommes flambés, mon

petit; c'est la cavalerie des Prussiens qui nous sabre, rien que ça. Le bêta de général a d'abord cru que c'était la nôtre. Allons vivement, aide-moi à réparer le trait de Cocotte qui s'est cassé. »

Quelques coups de fusil partirent à dix pas de distance. Notre héros, frais et dispos, se dit : « Mais réellement, pendant toute la journée, je ne me suis pas battu! j'ai seulement escorté un général. — Il faut que je me batte, dit-il à la cantinière.

— Sois tranquille, tu te battras, et plus que tu ne voudras! Nous sommes perdus.

— Aubry, mon garçon, cria-t-elle à un caporal qui passait, regarde toujours de temps en temps où en est la petite voiture.

— Vous allez-vous battre? dit Fabrice à Aubry.

— Non, je vais mettre mes escarpins pour aller à la danse!

— Je vous suis.

— Je te recommande le petit hussard! cria la cantinière; le jeune bourgeois a du cœur. » Le caporal Aubry marchait sans dire mot. Huit ou dix soldats le rejoignirent en courant; il les conduisit derrière un gros chêne entouré de ronces. Arrivé là, il les plaça au bord du bois, toujours sans mot dire, sur une ligne fort étendue; chacun était au moins à dix pas de son voisin. « Ah çà! vous autres, dit le caporal, et c'était la première fois qu'il parlait, n'allez pas faire feu avant l'ordre : songez que vous n'avez plus que trois cartouches. »

« Mais que se passe-t-il donc? » se demandait Fabrice. Enfin, quand il se trouva seul avec le caporal, il lui dit :

« Je n'ai pas de fusil.

— Tais-toi d'abord! Avance-toi là : à cinquante pas en avant du bois, tu trouveras quelqu'un des pauvres soldats du régiment qui viennent d'être sabrés; tu lui prendras sa giberne et son fusil. Ne va pas dépouiller un blessé, au moins; prends le fusil et la giberne d'un qui soit bien mort, et dépêche-toi, pour ne pas recevoir les coups de fusil de nos gens. » Fabrice partit en courant, et revint bien vite avec un fusil et une giberne.

« Charge ton fusil et mets-toi là derrière cet arbre,

et surtout ne va pas tirer avant l'ordre que je t'en donnerai.... Dieu de Dieu! dit le caporal en s'interrompant, il ne sait pas même charger son arme!... » Il aida Fabrice en continuant son discours : « Si un cavalier ennemi galope sur toi pour te sabrer, tourne autour de ton arbre, et ne lâche ton coup qu'à bout portant, quand ton cavalier sera à trois pas de toi : il faut presque que ta baïonnette touche son uniforme.

« Jette donc ton grand sabre! s'écria le caporal : veux-tu qu'il te fasse tomber, nom de D...! Quels soldats on nous donne maintenant! » En parlant ainsi, il prit lui-même le sabre qu'il jeta au loin avec colère.

« Toi, essuie la pierre de ton fusil avec ton mouchoir. Mais as-tu jamais tiré un coup de fusil?

— Je suis chasseur.

— Dieu soit loué! reprit le caporal avec un gros soupir. Surtout ne tire pas avant l'ordre que je te donnerai. »

Et il s'en alla.

Fabrice était tout joyeux. « Enfin je vais me battre réellement, se disait-il, tuer un ennemi! Ce matin, ils nous envoyaient des boulets, et moi je ne faisais rien que m'exposer à être tué : métier de dupe. » Il regardait de tous côtés avec une extrême curiosité. Au bout d'un moment, il entendit partir sept à huit coups de fusil tout près de lui. Mais ne recevant point l'ordre de tirer, il se tenait tranquille derrière son arbre. Il était presque nuit; il lui semblait être à l'*espère*, à la chasse de l'ours, dans la montagne de la Tramezzina, au-dessus de Grianta. Il lui vint une idée de chasseur : il prit une cartouche dans sa giberne et en détacha la balle. « Si je le vois, dit-il, il ne faut pas que je le manque; » et il fit couler cette seconde balle dans le canon de son fusil. Il entendit tirer deux coups de feu tout à côté de son arbre; en même temps, il vit un cavalier vêtu de bleu qui passait au galop devant lui, se dirigeant de sa droite à sa gauche. « Il n'est pas à trois pas, se dit-il, mais à cette distance je suis sûr de mon coup. » Il suivit bien le cavalier du bout de son fusil, et enfin pressa la détente; le cavalier tomba avec son cheval. Notre héros se croyait à la chasse : il courut tout joyeux sur la

pièce qu'il venait d'abattre. Il touchait déjà l'homme, qui lui semblait mourant, lorsque, avec une rapidité incroyable, deux cavaliers prussiens arrivèrent sur lui pour le sabrer. Fabrice se sauva à toutes jambes vers le bois; pour mieux courir il jeta son fusil. Les cavaliers prussiens n'étaient plus qu'à trois pas de lui lorsqu'il atteignit une nouvelle plantation de petits chênes gros comme le bras et bien droits qui bordaient le bois. Ces petits chênes arrêtèrent un instant les cavaliers, mais ils passèrent et se remirent à poursuivre Fabrice dans une clairière. De nouveau ils étaient près de l'atteindre, lorsqu'il se glissa entre sept à huit gros arbres. A ce moment, il eut presque la figure brûlée par la flamme de cinq ou six coups de fusil qui partirent en avant de lui. Il baissa la tête; comme il la relevait, il se trouva vis-à-vis du caporal.

« Tu as tué le tien? lui dit le caporal Aubry.

— Oui, mais j'ai perdu mon fusil.

— Ce n'est pas les fusils qui nous manquent. Tu es un bon b.....; malgré ton air cornichon, tu as bien gagné ta journée, et ces soldats-ci viennent de manquer ces deux qui te poursuivaient et venaient droit à eux; moi, je ne les voyais pas. Il s'agit maintenant de filer rondement; le régiment doit être à un demi-quart de lieue, et, de plus, il y a un petit bout de prairie où nous pouvons être ramassés au demi-cercle. »

Tout en parlant, le caporal marchait rapidement à la tête de ses dix hommes. A deux cents pas de là, en entrant dans la petite prairie dont il avait parlé, on rencontra un général blessé qui était porté par son aide de camp et par un domestique.

« Vous allez me donner quatre hommes, dit-il au caporal d'une voix éteinte; il s'agit de me transporter à l'ambulance : j'ai la jambe fracassée.

— Va te faire f....! répondit le caporal, toi et tous les généraux. Vous avez tous trahi l'Empereur aujourd'hui.

— Comment, dit le général en fureur, vous méconnaissez mes ordres! Savez-vous que je suis le général comte B..., commandant votre division, etc., etc. » Il fit des phrases. L'aide de camp se jeta sur les soldats. Le

caporal lui lança un coup de baïonnette dans le bras, puis fila avec ses hommes en doublant le pas. « Puissent-ils être tous comme toi, répétait le caporal en jurant, les bras et les jambes fracassés! Tas de freluquets! Tous vendus aux Bourbons et trahissant l'Empereur! » Fabrice écoutait avec saisissement cette affreuse accusation.

Vers les dix heures du soir, la petite troupe rejoignit le régiment à l'entrée d'un gros village qui formait plusieurs rues fort étroites; mais Fabrice remarqua que le caporal Aubry évitait de parler à aucun des officiers. « Impossible d'avancer ! » s'écria le caporal. Toutes ces rues étaient encombrées d'infanterie, de cavalerie et surtout de caissons d'artillerie et de fourgons. Le caporal se présenta à l'issue de trois de ces rues; après avoir fait vingt pas, il fallait s'arrêter. Tout le monde jurait, et se fâchait.

« Encore quelque traître qui commande! s'écria le caporal : si l'ennemi a l'esprit de tourner le village, nous sommes tous prisonniers comme des chiens. Suivez-moi, vous autres. » Fabrice regarda; il n'y avait plus que six soldats avec le caporal. Par une grande porte ouverte ils entrèrent dans une vaste basse-cour; de la basse-cour ils passèrent dans une écurie, dont la petite porte leur donna entrée dans un jardin. Ils s'y perdirent un moment, errant de côté et d'autre. Mais enfin, en passant une haie, ils se trouvèrent dans une vaste pièce de blé noir. En moins d'une demi-heure, guidés par les cris et le bruit confus, ils eurent regagné la grande route au delà du village. Les fossés de cette route étaient remplis de fusils abandonnés; Fabrice en choisit un. Mais la route, quoique fort large, était tellement encombrée de fuyards et de charrettes, qu'en une demi-heure de temps, à peine si le caporal et Fabrice avaient avancé de cinq cents pas. On disait que cette route conduisait à Charleroi. Comme onze heures sonnaient à l'horloge du village :

« Prenons de nouveau à travers champ », s'écria le caporal. La petite troupe n'était plus composée que de trois soldats, le caporal et Fabrice. Quand on fut à un quart de lieue de la grande route :

« Je n'en puis plus, dit un des soldats.

— Et moi itou, dit un autre.

— Belle nouvelle! Nous en sommes tous logés là, dit le caporal; mais obéissez-moi, et vous vous en trouverez bien. » Il vit cinq ou six arbres le long d'un petit fossé au milieu d'une immense pièce de blé. « Aux arbres! dit-il à ces hommes; couchez-vous là, ajouta-t-il quand on y fut arrivé, et surtout pas de bruit. Mais, avant de s'endormir, qui est-ce qui a du pain?

— Moi, dit un des soldats.

— Donne, dit le caporal d'un air magistral. » Il divisa le pain en cinq ou six morceaux et prit le plus petit.

« Un quart d'heure avant le point du jour, dit-il en mangeant, vous allez avoir sur le dos la cavalerie ennemie. Il s'agit de ne pas se laisser sabrer. Un seul est flambé, avec de la cavalerie sur le dos, dans ces grandes plaines, cinq au contraire peuvent se sauver : restez avec moi bien unis, ne tirez qu'à bout portant, et demain soir je me fais fort de vous rendre à Charleroi. » Le caporal les éveilla une heure avant le jour; il leur fit renouveler la charge de leurs armes. Le tapage sur la grande route continuait; il avait duré toute la nuit : c'était comme le bruit d'un torrent entendu dans le lointain.

« Ce sont comme des moutons qui se sauvent, dit Fabrice au caporal d'un air naïf.

— Veux-tu bien te taire, blanc-bec! » dit le caporal indigné. Et les trois soldats qui composaient toute son armée avec Fabrice regardèrent celui-ci d'un air de colère, comme s'il eût blasphémé. Il avait insulté la nation.

« Voilà qui est fort! pensa notre héros : j'ai déjà remarqué cela chez le vice-roi à Milan; ils ne fuient pas, non! Avec ces Français il n'est pas permis de dire la vérité quand elle choque leur vanité. Mais, quant à leur air méchant, je m'en moque, et il faut que je le leur fasse comprendre. » On marchait toujours à cinq cents pas de ce torrent de fuyards qui couvraient la grande route. A une lieue de là, le caporal et sa troupe traversèrent un chemin qui allait rejoindre la route et où beaucoup de soldats étaient couchés. Fabrice acheta un

cheval assez bon qui lui coûta 40 francs, et parmi tous les sabres jetés de côté et d'autre, il choisit avec soin un grand sabre droit. « Puisqu'on dit qu'il faut piquer, pensa-t-il, celui-ci est le meilleur. » Ainsi équipé, il mit son cheval au galop, et rejoignit bientôt le caporal, qui avait pris les devants. Il s'affermit sur ses étriers, prit de la main gauche le fourreau de son sabre droit, et dit aux quatre Français :

« Ces gens qui se sauvent sur la grande route ont l'air d'un troupeau de moutons,... ils marchent comme des moutons effrayés.... »

Fabrice avait beau appuyer sur le mot *mouton*, ses camarades ne se souvenaient plus d'avoir été fâchés par ce mot une heure auparavant. Ici se trahit un des contrastes des caractères italien et français; le Français est sans doute le plus heureux, il glisse sur les événements de la vie et ne garde pas rancune.

Nous ne cacherons point que Fabrice fut très satisfait de sa personne après avoir parlé des *moutons*. On marchait en faisant la petite conversation. A deux lieues de là, le caporal, toujours fort étonné de ne point voir la cavalerie ennemie, dit à Fabrice :

« Vous êtes notre cavalerie, galopez vers cette ferme sur ce petit tertre; demandez au paysan s'il veut nous *vendre* à déjeuner : dites bien que nous ne sommes que cinq. S'il hésite, donnez-lui 5 francs d'avance de votre argent; mais soyez tranquille, nous reprendrons la pièce blanche après le déjeuner. »

Fabrice regarda le caporal, il vit en lui une gravité imperturbable, et vraiment l'air de la supériorité morale; il obéit. Tout se passa comme l'avait prévu le commandant en chef; seulement Fabrice insista pour qu'on ne reprît pas de vive force les 5 francs qu'il avait donnés au paysan.

« L'argent est à moi, dit-il à ses camarades; je ne paie pas pour vous, je paie pour l'avoine qu'il a donnée à mon cheval. »

Fabrice prononçait si mal le français, que ses camarades crurent voir dans ses paroles un ton de supériorité; ils furent vivement choqués, et dès lors dans leur esprit un duel se prépara pour la fin de la journée.

Ils le trouvaient fort différent d'eux-mêmes, ce qui les choquait; Fabrice, au contraire, commençait à se sentir beaucoup d'amitié pour eux.

On marchait sans rien dire depuis deux heures, lorsque le caporal, regardant la grande route, s'écria avec un transport de joie : « Voici le régiment! » On fut bientôt sur la route; mais, hélas! autour de l'aigle il n'y avait pas deux cents hommes. L'œil de Fabrice eut bientôt aperçu la vivandière : elle marchait à pied, avait les yeux rouges et pleurait de temps à autre. Ce fut en vain que Fabrice chercha la petite charrette et Cocotte.

« Pillés, perdus, volés! » s'écria la vivandière, répondant aux regards de notre héros. Celui-ci, sans mot dire, descendit de son cheval, le prit par la bride, et dit à la vivandière : « Montez ». Elle ne se le fit pas dire deux fois.

« Raccourcis-moi les étriers, » fit-elle.

La brave cantinière explique à Fabrice comment elle a été pillée, non par des ennemis, mais par des Français; on interroge alors Fabrice pour savoir qui il est, et cette fois il se tire assez habilement d'affaire : on cause tout en avançant, et la cantinière donne des conseils affectueux à ce soldat d'un jour :

La bonne cantinière parla longtemps encore; le caporal appuyait ses avis par des signes de tête, ne pouvant trouver jour à saisir la parole. Tout à coup cette foule qui couvrait la grande route, d'abord doubla le pas; puis, en un clin d'œil, passa le petit fossé qui bordait la route à gauche, et se mit à fuir à toutes jambes. « Les Cosaques! les Cosaques! » criait-on de tous les côtés.

— Reprends ton cheval! s'écria la cantinière.

— Dieu m'en garde! dit Fabrice. Galopez! fuyez! je vous le donne. Voulez-vous de quoi racheter une petite voiture? La moitié de ce que j'ai est à vous.

— Reprends ton cheval, te dis-je », s'écria la cantinière en colère; et elle se mettait en devoir de descendre. Fabrice tira son sabre : « Tenez-vous bien! » lui cria-t-il, et il donna deux ou trois coups de plat de sabre au cheval, qui prit le galop et suivit les fuyards.

Notre héros regarda la grande route; naguère trois ou quatre mille individus s'y pressaient, serrés comme des paysans à la suite d'une procession. Après le mot *cosaques*, il n'y vit exactement plus personne; les fuyards avaient abandonné des shakos, des fusils, des sabres, etc. Fabrice, étonné, monta dans un champ à droite du chemin, et qui était élevé de vingt ou trente pieds; il regarda la grande route des deux côtés de la plaine; il ne vit pas trace de cosaques. « Drôles de gens, que ces Français! se dit-il. Puisque je dois aller sur la droite, pensa-t-il, autant vaut marcher tout de suite; il est possible que ces gens aient pour courir une raison que je ne connais pas. » Il ramassa un fusil, vérifia qu'il était chargé, remua la poudre de l'amorce, nettoya la pierre, puis choisit une giberne, bien garnie, et regarda encore de tous les côtés; il était absolument seul au milieu de cette plaine naguère si couverte de monde. Dans l'extrême lointain, il voyait les fuyards qui commençaient à disparaître derrière les arbres, et couraient toujours. « Voilà qui est bien singulier! » se disait-il. Et, se rappelant la manœuvre employée la veille par le caporal, il alla s'asseoir au milieu d'un champ de blé. Il ne s'éloignait pas, parce qu'il désirait revoir ses bons amis, la cantinière et le caporal Aubry.

Dans ce blé, il vérifia qu'il n'avait plus que dix-huit napoléons, au lieu de trente comme il le pensait; mais il lui restait de petits diamants qu'il avait placés dans la doublure des bottes du hussard, le matin, dans la chambre de la geôlière, à B.... Il cacha ses napoléons du mieux qu'il put, tout en réfléchissant profondément à cette disparition si soudaine. « Cela est-il d'un mauvais présage pour moi? » se disait-il. Son principal chagrin était de ne pas avoir adressé cette question au caporal Aubry : « Ai-je réellement assisté à une bataille? » Il lui semblait que oui, et il eût été au comble du bonheur s'il en eût été certain.

« Toutefois, se dit-il, j'y ai assisté portant le nom d'un prisonnier, j'avais la feuille de route d'un prisonnier dans ma poche, et, bien plus, son habit sur moi! Voilà qui est fatal pour l'avenir : qu'en eût dit l'abbé Bla-

nès[1]? Et ce malheureux Boulot est mort en prison! Tout cela est de sinistre augure, le destin me conduira en prison. » Fabrice eût donné tout au monde pour savoir si le hussard Boulot était réellement coupable; en rappelant ses souvenirs, il lui semblait que la geôlière de B... lui avait dit que le hussard avait été ramassé non seulement pour des couverts d'argent, mais encore pour avoir volé la vache d'un paysan, et battu le paysan à toute outrance : Fabrice ne doutait pas qu'il ne fût mis en prison pour une faute qui aurait quelque rapport avec celle du hussard Boulot. Il pensait à son ami le curé Blanès : que n'eût-il pas donné pour pouvoir le consulter! Puis il se rappela qu'il n'avait pas écrit à sa tante depuis qu'il avait quitté Paris. « Pauvre Gina! » se dit-il. Et il avait les larmes aux yeux, lorsque tout à coup il entendit un petit bruit tout près de lui : c'était un soldat qui faisait manger le blé par trois chevaux auxquels il avait ôté la bride, et qui semblaient morts de faim. Il les tenait par le bridon. Fabrice se leva comme un perdreau, le soldat eut peur. Notre héros le remarqua, et céda au plaisir de jouer un instant le rôle de hussard.

« Un de ces chevaux m'appartient, f...! s'écria-t-il, mais je veux bien te donner 5 francs pour la peine que tu as prise de me l'amener ici.

— Est-ce que tu te fiches de moi? » dit le soldat. Fabrice le mit en joue à six pas de distance.

« Lâche le cheval, ou je te brûle! »

Le soldat avait son fusil en bandoulière, il donna un tour d'épaule pour le reprendre.

« Si tu fais le plus petit mouvement tu es mort! s'écria Fabrice en lui courant dessus.

— Eh bien, donnez les 5 francs et prenez un des chevaux », dit le soldat confus, après avoir jeté un regard de regret sur la grande route où il n'y avait absolument personne. Fabrice, tenant son fusil haut de la main gauche, de la droite lui jeta trois pièces de 5 francs.

1. Curé de Grianta, « fou d'astrologie », et qui a été le professeur de Fabrice.

— Descends, ou tu es mort.... Bride le noir, et va-t'en plus loin avec les deux autres.... Je te brûle si tu remues. »

Le soldat obéit en rechignant. Fabrice s'approcha du cheval et passa la bride dans son bras gauche, sans perdre de vue le soldat qui s'éloignait lentement; quand Fabrice le vit à une cinquantaine de pas, il sauta lestement sur le cheval. Il y était à peine et cherchait l'étrier de droite avec le pied, lorsqu'il entendit siffler une balle de fort près : c'était le soldat qui lui lâchait son coup de fusil. Fabrice, transporté de colère, se mit à galoper sur le soldat qui s'enfuit à toutes jambes, et bientôt Fabrice le vit monté sur un de ses deux chevaux en galopant. « Bon, te voilà hors de portée », se dit-il. Le cheval qu'il venait d'acheter était magnifique, mais paraissait mourant de faim. Fabrice revint sur la grande route, où il n'y avait toujours âme qui vive; il la traversa et mit son cheval au trot pour atteindre un petit pli de terrain sur la gauche, où il espérait retrouver la cantinière; mais quand il fut au sommet de la petite montée il n'aperçut, à plus d'une lieue de distance, que quelques soldats isolés. « Il est écrit que je ne la reverrai plus, se dit-il avec un soupir, brave et bonne femme! » Il gagna une ferme qu'il apercevait dans le lointain et sur la droite de la route. Sans descendre de cheval, et après avoir payé d'avance, il fit donner de l'avoine à son pauvre cheval, tellement affamé qu'il mordait la mangeoire. Une heure plus tard, Fabrice trottait sur la grande route, toujours dans le vague espoir de retrouver la cantinière ou du moins le caporal Aubry.

Fabrice traverse une rivière et parvient à une auberge où il trouve un colonel blessé qui le met en faction devant un pont, avec ordre de ne laisser passer personne. Il est blessé par un hussard qui veut forcer le passage, est soigné dans une auberge où il s'est réfugié, et, guéri, revient clandestinement au château de Grianta. Pour que notre héros échappe à la police, à laquelle il a été dénoncé comme étant allé porter à Napoléon des propositions de conspirateurs italiens, la marquise del Dongo et Gina viennent le cacher à Milan, et dans ce voyage Fabrice rencontre pour la première fois Clélia Conti et son père le général Fabio Conti,

chambellan du prince de Parme, que des gendarmes ont arrêtés. Grâce à un « coquin » de chanoine qui est amoureux de Gina, celle-ci sauve Fabrice d'un emprisonnement, et le soldat de Waterloo en sera quitte pour un exil momentané à Romagnan où il vivra de façon à perdre sa réputation imméritée de conspirateur.

Gina, la comtesse de Pietranera, sent de plus en plus qu'elle aime son neveu. Mais elle est courtisée par le comte Mosca, ministre de Parme, politique avisé et industrieux ; elle finit par être sensible au dévouement sincère du comte, qui la marie au duc Sanseverina, mari peu gênant puisqu'il disparaît le jour même du mariage, et la nouvelle duchesse devient la maîtresse de Mosca et le plus bel ornement de la cour de Parme, dont le souverain Ranuce-Ernest IV cherche à imiter Louis XIV. Nous passons rapidement sur les intrigues de la cour d'Ernest IV, qui donnent à Mosca et à Gina l'occasion de déployer une habileté merveilleuse. Tous deux « pousseront » Fabrice ; comme Julien, il aurait voulu être militaire ; comme lui, il embrassera l'état ecclésiastique, et ses protecteurs lui feront obtenir l'archevêché de Parme. En attendant, il passera trois ans à l'académie ecclésiastique de Naples, menant l'existence élégante et voluptueuse d'un riche *monsignore*. Il revient au bout de quatre ans, plus beau encore, plus noble, plus distingué, plus aimé de sa tante. La jalousie de Mosca est un jour excitée, et Beyle nous la décrit dans ces pages que Taine considérait comme d'une psychologie remarquablement fouillée :

[LA JALOUSIE DU COMTE MOSCA]

VII

... Fabrice se plaisait fort dans la société du comte : c'était le premier homme supérieur qui eût daigné lui parler sans comédie ; d'ailleurs ils avaient un goût commun, celui des antiquités et des fouilles. Le comte, de son côté, était flatté de l'extrême attention avec laquelle le jeune homme l'écoutait; mais il y avait une objection capitale : Fabrice occupait un appartement dans le palais Sanseverina, passait sa vie avec la duchesse, laissait voir en toute innocence que cette intimité faisait son bonheur, et Fabrice avait des yeux, un teint d'une fraicheur désespérante.

De longue main, Ranuce-Ernest IV, qui trouvait rarement des cruelles, était piqué de ce que la vertu de la duchesse, bien connue à la cour, n'avait pas fait une exception en sa faveur. Nous l'avons vu, l'esprit et

la présence d'esprit de Fabrice l'avaient choqué dès le premier jour. Il prit mal l'extrême amitié que sa tante et lui se montraient à l'étourdie; il prêta l'oreille avec une extrême attention aux propos de ses courtisans qui furent infinis. L'arrivée de ce jeune homme et l'audience si extraordinaire qu'il avait obtenue firent pendant un mois la nouvelle et l'étonnement de la cour; sur quoi le prince eut une idée.

Il avait dans sa garde un simple soldat qui supportait le vin d'une admirable façon; cet homme passait sa vie au cabaret, et rendait compte de l'esprit du militaire directement au souverain. Carlone manquait d'éducation, sans quoi depuis longtemps il eût obtenu de l'avancement. Or, sa consigne était de se trouver dans le palais tous les jours quand midi sonnait à la grande horloge. Le prince alla lui-même un peu avant midi disposer d'une certaine façon la persienne d'un entresol tenant à la pièce où Son Altesse s'habillait. Il retourna dans cet entresol un peu après que midi eut sonné, il y trouva le soldat; le prince avait dans sa poche une feuille de papier et une écritoire, il dicta au soldat le billet que voici :

« Votre Excellence a beaucoup d'esprit, sans doute, et c'est grâce à sa profonde sagacité que nous voyons cet Etat si bien gouverné. Mais, mon cher comte, de si grands succès ne marchent point sans un peu d'envie, et je crains fort qu'on ne rie un peu à vos dépens, si votre sagacité ne devine pas qu'un certain beau jeune homme a eu le bonheur d'inspirer, malgré lui peut-être, un amour des plus singuliers. Cet heureux mortel n'a, dit-on, que vingt-trois ans, et, cher comte, ce qui complique la question, c'est que vous et moi nous avons beaucoup plus que le double de cet âge. Le soir, à une certaine distance, le comte est charmant, sémillant, homme d'esprit, aimable au possible; mais le matin, dans l'intimité, à bien prendre les choses, le nouveau venu a peut-être plus d'agréments. Or, nous autres femmes, nous faisons grand cas de cette fraîcheur de la jeunesse, surtout quand nous avons passé la trentaine. Ne parle-t-on pas déjà de fixer cet aimable adolescent à notre cour, par quelque belle place? E

quelle est donc la personne qui en parle le plus souvent à Votre Excellence ? »

Le prince prit la lettre et donna deux écus au soldat. « Ceci outre vos appointements, lui dit-il d'un air morne; le silence absolu envers tout le monde, ou bien la plus humide des basses fosses à la citadelle. » Le prince avait dans son bureau une collection d'enveloppes avec les adresses de la plupart des gens de sa cour, de la main de ce même soldat qui passait pour ne pas savoir écrire, et n'écrivait jamais même ses rapports de police : le prince choisit celle qu'il fallait.

Quelques heures plus tard, le comte Mosca reçut une lettre par la poste; on avait calculé l'heure où elle pourrait arriver, et au moment où le facteur, qu'on avait vu entrer tenant une petite lettre à la main, sortit du palais du ministère, Mosca fut appelé chez Son Altesse. Jamais le favori n'avait paru dominé par une plus noire tristesse : pour en jouir plus à l'aise, le prince lui cria, en le voyant :

« J'ai besoin de me délasser en jasant au hasard avec l'ami et non pas de travailler avec le ministre. Je jouis ce soir d'un mal à la tête fou, et de plus il me vient des idées noires. »

Faut-il parler de l'humeur abominable qui agitait le premier ministre, comte Mosca de la Rovère, à l'instant où il lui fut permis de quitter son auguste maître? Ranuce-Ernest IV était parfaitement habile dans l'art de torturer un cœur, et je pourrais faire ici sans trop d'injustice la comparaison du tigre qui aime à jouer avec sa proie.

Le comte se fit reconduire chez lui au galop; il cria en passant qu'on ne laissât monter âme qui vive, fit dire à l'*auditeur* de service qu'il lui rendait la liberté (savoir un être humain à portée de sa voix lui était odieux), et courut s'enfermer dans la grande galerie de tableaux. Là, enfin, il put se livrer à toute sa fureur; là il passa la soirée sans lumière à se promener au hasard comme un homme hors de lui. Il cherchait à imposer silence à son cœur, pour concentrer toute la force de son attention dans la discussion du parti à prendre. Plongé dans des angoisses qui

eussent fait pitié à son plus cruel ennemi, il se disait : « L'homme que j'abhorre loge chez la duchesse, passe tous ses moments avec elle. Dois-je tenter de faire parler une de ses femmes? Rien de plus dangereux : elle est si bonne; elle les paye bien! elle en est adorée! (Et de qui, grand Dieu, n'est-elle pas adorée?) — Voici la question, reprenait-il avec rage :

Faut-il laisser deviner la jalousie qui me dévore, ou ne pas en parler?

Si je me tais, on ne se cachera point de moi. Je connais Gina, c'est une femme toute de premier mouvement; sa conduite est imprévue même pour elle : si elle veut se tracer un rôle d'avance, elle s'embrouille; toujours, au moment de l'action, il lui vient une nouvelle idée qu'elle suit avec transport comme étant ce qu'il y a de mieux au monde, et qui gâte tout.

Ne disant mot de mon martyre, on ne se cache point de moi et je vois tout ce qui peut se passer....

Oui, mais en parlant, je fais naître d'autres circonstances; je fais faire des réflexions; je préviens beaucoup de ces choses horribles qui peuvent arriver.... Peut-être on l'éloigne (le comte respira), alors j'ai presque partie gagnée; quand même on aurait un peu d'humeur dans le moment, je la calmerai... et cette humeur, quoi de plus naturel?... elle l'aime comme un fils depuis quinze ans. Là gît tout mon espoir : *comme un fils*... mais elle a cessé de le voir depuis sa fuite pour Waterloo; mais en revenant de Naples, surtout pour elle, c'est un autre homme. *Un autre homme!* répéta-t-il avec rage, et cet homme est charmant; il a surtout cet air naïf et tendre et cet œil souriant qui promettent tant de bonheur! et ces yeux-là la duchesse ne doit pas être accoutumée à les trouver à notre cour!... Ils y sont remplacés par le regard morne ou sardonique. Moi-même, poursuivi par les affaires, ne régnant que par mon influence sur un homme qui voudrait me tourner en ridicule, quels regards dois-je avoir souvent? Ah! quelques soins que je prenne, c'est surtout mon regard qui doit être vieux en moi! Ma gaieté n'est-elle pas toujours voisine de l'ironie?... Je dirai plus, ici il faut être sincère, ma gaieté ne laisse-

t-elle pas entrevoir, comme chose toute proche, le pouvoir absolu... et la méchanceté? Est-ce que quelquefois je ne me dis pas à moi-même, surtout quand on m'irrite : Je puis ce que je veux? et même j'ajoute une sottise : je dois être plus heureux qu'un autre, puisque je possède ce que les autres n'ont pas : le pouvoir souverain dans les trois quarts des choses.... Eh bien, soyons juste! l'habitude de cette pensée doit gâter mon sourire,... doit me donner un air d'égoïsme... content.... Et, comme son sourire à lui est charmant! il respire le bonheur facile de la première jeunesse, et il le fait naître. »

Par malheur pour le comte, ce soir-là le temps était chaud, étouffé, annonçant la tempête; de ces temps, en un mot, qui, dans ces pays-là, portent aux résolutions extrêmes. Comment rapporter tous les raisonnements, toutes les façons de voir ce qui lui arrivait, qui, durant trois mortelles heures, mirent à la torture cet homme passionné? Enfin le parti de la prudence l'emporta, uniquement par suite de cette réflexion : « Je suis fou, probablement; en croyant raisonner, je ne raisonne pas, je me retourne seulement pour chercher une position moins cruelle, je passe sans la voir à côté de quelque raison décisive. Puisque je suis aveuglé par l'excessive douleur, suivons cette règle, approuvée de tous les gens sages, qu'on appelle *prudence*.

« D'ailleurs, une fois que j'ai prononcé le mot fatal *jalousie*, mon rôle est tracé à tout jamais. Au contraire, ne disant rien aujourd'hui, je puis parler demain, je reste maître de tout. » La crise était trop forte, le comte serait devenu fou, si elle eût duré. Il fut soulagé pour quelques instants, son attention vint à s'arrêter sur la lettre anonyme. De quelle part pouvait-elle venir? Il y eut là une recherche de noms, et un jugement à propos de chacun d'eux, qui fit diversion. A la fin, le comte se rappela un éclair de malice qui avait jailli de l'œil du souverain, quand il en était venu à dire, vers la fin de l'audience : « Oui, cher ami, convenons-en, les plaisirs et les soins de l'ambition la plus heureuse, même du pouvoir sans bornes, ne sont rien auprès du bonheur intime que donnent les relations de

tendresse et d'amour. Je suis homme avant d'être prince, et, quand j'ai le bonheur d'aimer, ma maîtresse s'adresse à l'homme et non au prince. » Le comte rapprocha ce moment de bonheur malin de cette phrase de la lettre : *C'est grâce à votre profonde sagacité que nous voyons cet État si bien gouverné.*

« Cette phrase est du prince! » s'écria-t-il, chez un courtisan elle serait d'une imprudence gratuite; la lettre vient de Son Altesse.

Ce problème résolu, la petite joie causée par le plaisir de deviner fut bientôt effacée par la cruelle apparition des grâces charmantes de Fabrice, qui revint de nouveau. Ce fut comme un poids énorme qui retomba sur le cœur du malheureux. « Qu'importe de qui soit la lettre anonyme! s'écria-t-il avec fureur, le fait qu'elle me dénonce en existe-t-il moins? Ce caprice peut changer ma vie, dit-il, comme pour s'excuser d'être tellement fou. Au premier moment, si elle l'aime d'une certaine façon, elle part avec lui pour Belgirate, pour la Suisse, pour quelque coin du monde. Elle est riche et, d'ailleurs, dût-elle vivre avec quelques louis chaque année, que lui importe? Ne m'avouait-elle pas, il y a pas huit jours, que son palais, si bien arrangé, si magnifique, l'ennuie? Il faut du nouveau à cette âme si jeune! Et avec quelle simplicité se présente cette félicité nouvelle! Elle sera entraînée avant d'avoir songé au danger, avant d'avoir songé à me plaindre! Et je suis pourtant si malheureux! » s'écria le comte en fondant en larmes.

Il s'était juré de ne pas aller chez la duchesse ce soir-là, mais il n'y put tenir; jamais ses yeux n'avaient eu une telle soif de la regarder. Sur le minuit il se présenta chez elle; il la trouva seule avec son neveu : à dix heures elle avait renvoyé tout le monde et fait fermer sa porte.

A l'aspect de l'intimité tendre qui régnait entre ces deux êtres, et de la joie naïve de la duchesse, une affreuse difficulté s'éleva devant les yeux du comte, et à l'improviste! il n'y avait pas songé durant la longue délibération dans la galerie de tableaux : comment cacher sa jalousie?

Ne sachant à quel prétexte avoir recours, il prétendit que ce soir-là il avait trouvé le prince excessivement prévenu contre lui, contredisant toutes ses assertions, etc., etc. Il eut la douleur de voir la duchesse l'écouter à peine, et ne faire aucune attention à ces circonstances qui, l'avant-veille encore, l'auraient jetée dans des raisonnements infinis. Le comte regarda Fabrice : jamais cette belle figure lombarde ne lui avait paru si simple et si noble! Fabrice faisait plus d'attention que la duchesse aux embarras qu'il racontait.

« Réellement, se dit-il, cette tête joint l'extrême bonté à l'expression d'une certaine joie naïve et tendre qui est irrésistible. Elle semble dire : Il n'y a que l'amour et le bonheur qu'il donne qui soient choses sérieuses en ce monde. Et pourtant arrive-t-on à quelque détail où l'esprit soit nécessaire, son regard se réveille et vous étonne, et l'on reste confondu.

« Tout est simple à ses yeux, parce que tout est vu de haut. Grand Dieu! comment combattre un tel ennemi? Et après tout, qu'est-ce que la vie sans l'amour de Gina? Avec quel ravissement elle semble écouter les charmantes saillies de cet esprit si jeune, et qui, pour une femme, doit sembler unique au monde! »

Une idée atroce saisit le comte comme une crampe : le poignarder là devant elle, et me tuer après?

Il fit un tour dans la chambre se soutenant à peine sur ses jambes, mais la main serrée convulsivement autour du manche de son poignard. Aucun des deux ne faisait attention à ce qu'il pouvait faire. Il dit qu'il allait donner un ordre à son laquais, on ne l'entendit même pas; la duchesse riait tendrement d'un mot que Fabrice venait de lui adresser. Le comte s'approcha d'une lampe dans le premier salon, et regarda si la pointe de son poignard était bien affilée. « Il faut être gracieux et de manières parfaites envers ce jeune homme », se disait-il en revenant et se rapprochant d'eux.

Il devenait fou; il lui sembla qu'en se penchant ils se donnaient des baisers, là, sous ses yeux. « Cela est impossible en ma présence, se dit-il; ma raison s'égare. Il faut se calmer; si j'ai des manières rudes, la duchesse

est capable, par simple pique de vanité, de le suivre à Belgirate ; et là, ou pendant le voyage, le hasard peut amener un mot qui donnera un nom à ce qu'ils sentent l'un pour l'autre ; et après, en un instant, toutes les conséquences.

« La solitude rendra ce mot décisif, et d'ailleurs, une fois la duchesse loin de moi, que devenir ? et si, après beaucoup de difficultés surmontées du côté du prince, je vais montrer ma figure vieille et soucieuse à Belgirate, quel rôle jouerai-je au milieu de ces gens fous de bonheur ?

« Ici même que suis-je autre chose que le *terzo incomodo* (cette belle langue italienne est toute faite pour l'amour) ! *Terzo incomodo* (un tiers présent qui incommode) ! Quelle douleur pour un homme d'esprit de sentir qu'on joue ce rôle exécrable, et de ne pouvoir prendre sur soi de se lever et de s'en aller ! »

Le comte allait éclater ou du moins trahir sa douleur par la décomposition de ses traits. Comme en faisant des tours dans le salon il se trouvait près de la porte, il prit la fuite en criant d'un air bon et intime : « Adieu, vous autres ! » « Il faut éviter le sang, se dit-il.... »

Les soupçons du comte sont injustifiés. Fabrice n'a pour sa tante qu'une amitié très tendre, et, s'il discerne bien la nature du sentiment qu'il lui inspire, si d'autre part il est attentif à ne pas se brouiller avec « le seul être au monde pour qui il eût un attachement passionné » et dont « la protection lui faisait une position si agréable », il veut que la duchesse sente bien quelle est la nature de l'affection qu'il lui porte. Le comte apprend d'ailleurs avec joie que Fabrice courtisait une petite actrice, Marietta Valserra, très surveillée par un acteur ignoble et jaloux, le long Giletti. Et déjà Fabrice est désigné comme premier vicaire général de l'archevêque de Parme dont la succession lui est assurée, lorsqu'un jour qu'il surveillait au nom du comte les fouilles de Sanguigna, il se trouve en face d'une voiture qui transportait Marietta, le grand escogriffe Giletti et la femme âgée qui passait pour la mère de l'actrice. Attaqué violemment par Giletti qui veut depuis longtemps le tuer, il le traverse d'un maître coup d'épée, et s'enfuit. Après une foule d'aventures, et un nouveau duel contre le comte M..., auquel il veut enlever la Fausta et qu'il blesse très grièvement, Fabrice est la victime du parti opposé au comte Mosca, parti qui a à sa tête une femme d'intrigue la marquise Raversi, et le général

Conti ; Ernest IV fait attirer le meurtrier de Giletti sur le territoire de Parme, et le fait jeter dans la prison de la tour Farnèse, « la reine, de par la peur, de toute cette plaine qui s'étend de Milan à Bologne » ; la garde en est confiée au général Fabio Conti ; là, menacé à chaque instant de périr par le poison, séparé du reste de la terre, Fabrice goûte enfin le bonheur d'un amour vrai, et devient le plus heureux des hommes :

[FABRICE A LA TOUR FARNÈSE]

XVIII

... Cette tour Farnèse, placée en si belle vue, se compose d'un rez-de-chaussée long de quarante pas au moins, large à proportion et tout rempli de colonnes fort trapues, car cette pièce si démesurément vaste n'a pas plus de quinze pieds d'élévation. Elle est occupée par le corps de garde, et, du centre, l'escalier s'élève en tournant autour d'une des colonnes ; c'est un petit escalier en fer, fort léger, large de deux pieds à peine et construit en filigrane. Par cet escalier tremblant sous le poids des geôliers qui l'escortaient, Fabrice arriva à de vastes pièces de plus de vingt pieds de haut, formant un magnifique premier étage. Elles furent jadis meublées avec le plus grand luxe pour le jeune prince qui y passa les dix-sept plus belles années de sa vie. A l'une des extrémités de cet appartement, on fit voir au nouveau prisonnier une chapelle de la plus grande magnificence ; les murs et la voûte sont entièrement revêtus de marbre noir ; des colonnes noires aussi et de la plus noble proportion sont placées en lignes le long des murs noirs sans les toucher, et ces murs sont ornés d'une quantité de têtes de morts en marbre blanc, de proportions colossales, élégamment sculptées et placées sur deux os en sautoir. « Voilà bien une invention de la haine qui ne peut tuer, se dit Fabrice, et quelle diable d'idée de me montrer cela ! »

Un escalier en fer et en filigrane fort léger, également disposé autour d'une colonne, donne accès au second étage de cette prison, et c'est dans les chambres de ce

second étage, hautes de quinze pieds environ, que depuis un an le général Fabio Conti faisait preuve de génie. D'abord, sous sa direction, l'on avait solidement grillé les fenêtres de ces chambres, jadis occupées par les domestiques du prince, et qui sont à plus de trente pieds des dalles de pierre formant la plate-forme de la grosse tour ronde. C'est par un corridor obscur, placé au centre du bâtiment, que l'on arrive à ces chambres qui toutes ont deux fenêtres; et dans ce corridor fort étroit, Fabrice remarqua trois portes de fer successives formées de barreaux énormes et s'élevant jusqu'à la voûte. Ce sont les plans, coupes et élévations de toutes ces belles inventions qui, pendant deux ans, avaient valu au général une audience de son maître chaque semaine. Un conspirateur placé dans l'une de ces chambres ne pourrait pas se plaindre à l'opinion d'être traité d'une façon inhumaine, et pourtant ne saurait avoir de communication avec personne au monde, ni faire un mouvement sans qu'on l'entendît. Le général avait fait placer dans chaque chambre de gros madriers de chêne formant comme des bancs de trois pieds de haut, et c'était là son invention capitale, celle qui lui donnait des droits au ministère de la police. Sur ces bancs il avait fait établir une cabane en planches, fort sonore, haute de dix pieds, et qui ne touchait au mur que du côté des fenêtres. Des trois autres côtés, il régnait un petit corridor de quatre pieds de large, entre le mur primitif de la prison, composé d'énormes pierres de taille, et les parois en planches de la cabane. Ces parois, formées de quatre doubles de planches de noyer, chêne et sapin, étaient solidement reliées par des boulons de fer et par des clous sans nombre.

Ce fut dans l'une de ces chambres construites depuis un an, et chef-d'œuvre du général Fabio Conti, laquelle avait reçu le beau nom d'*Obéissance passive*, que Fabrice fut introduit. Il courut aux fenêtres. La vue qu'on avait de ces fenêtres grillées était sublime : un seul petit point de l'horizon était caché, vers le nord-ouest, par le toit en galerie du joli palais du gouverneur, qui n'avait que deux étages; le rez-de-

chaussée était occupé par les bureaux de l'état-major; et d'abord les yeux de Fabrice furent attirés vers une des fenêtres du second étage, où se trouvaient dans de jolies cages, une grande quantité d'oiseaux de toutes sortes. Fabrice s'amusait à les entendre chanter et à les voir saluer les derniers rayons du crépuscule du soir, tandis que les geôliers s'agitaient autour de lui. Cette fenêtre de la volière n'était pas à plus de vingt-cinq pieds de l'une des siennes, et se trouvait à cinq ou six pieds en contre-bas, de façon qu'il plongeait sur les oiseaux.

Il y avait lune ce jour-là, et au moment où Fabrice entrait dans sa prison, elle se levait majestueusement à l'horizon à droite, au-dessus de la chaîne des Alpes, vers Trévise. Il n'était que huit heures et demie du soir, et à l'autre extrémité de l'horizon, au couchant, un brillant crépuscule rouge orange dessinait parfaitement les contours du mont Viso et des autres pics des Alpes qui remontent de Nice vers le mont Cenis et Turin. Sans songer autrement à son malheur, Fabrice fut ému et ravi par ce spectacle sublime. « C'est donc dans ce monde ravissant que vit Clélia Conti; avec son âme pensive et sérieuse, elle doit jouir de cette vue plus qu'un autre : on est ici comme dans des montagnes solitaires à cent lieues de Parme. » Ce ne fut qu'après avoir passé plus de deux heures à la fenêtre, admirant cet horizon qui parlait à son âme, et souvent aussi arrêtant sa vue sur le joli palais du gouverneur, que Fabrice s'écria tout à coup : « Mais ceci est-il une prison? est-ce là ce que j'ai tant redouté? » Au lieu d'apercevoir à chaque pas des désagréments et des motifs d'aigreur, notre héros se laissait charmer par les douceurs de la prison.

... Par ordre du général, on avait fait monter en même temps que les geôliers un chien anglais, fort méchant, préposé à la garde des officiers d'importance, et qui devait passer la nuit dans l'espace si ingénieusement ménagé tout autour de la cage de Fabrice. Le chien et le geôlier devaient coucher dans l'intervalle de trois pieds ménagé entre les dalles de pierre du sol primitif de la chambre et le plancher en bois sur

lequel le prisonnier ne pouvait faire un pas sans être entendu....

« Est-il possible que ce soit là une prison! se dit Fabrice en regardant cet immense horizon de Trévise au mont Viso, la chaîne si étendue des Alpes, les pics couverts de neige, les étoiles, etc., et une première nuit en prison encore! Je conçois que Clélia Conti se plaise dans cette solitude aérienne; on est ici à mille lieues au-dessus des petitesses et des méchancetés qui nous occupent là-bas. Si ces oiseaux qui sont là sous ma fenêtre lui appartiennent, je la verrai. Rougira-t-elle en m'apercevant? » Ce fut en discutant cette grande question que le prisonnier trouva le sommeil à une heure fort avancée de la nuit.

Dès le lendemain de cette nuit, la première passée en prison, et durant laquelle il ne s'impatienta pas une seule fois, Fabrice fut réduit à faire la conversation avec Fox le chien anglais; Grillo le geôlier lui faisait bien toujours des yeux fort aimables, mais un ordre nouveau le rendait muet, et il n'apportait ni linge, ni nébieu [1].

« Verrai-je Clélia? se dit Fabrice en s'éveillant. Mais ces oiseaux sont-ils à elle? » Les oiseaux commençaient à jeter de petits cris et à chanter, et à cette élévation c'était le seul bruit qui s'entendît dans les airs. Ce fut une sensation pleine de nouveauté et de plaisir pour Fabrice que ce vaste silence qui régnait à cette hauteur; il écoutait avec ravissement les petits gazouillements interrompus et si vifs par lesquels ses voisins les oiseaux saluaient le jour. « S'ils lui appartiennent, elle paraîtra un instant dans cette chambre, là, sous ma fenêtre »; et, tout en examinant les immenses chaînes des Alpes, vis-à-vis le premier étage desquelles la citadelle de Parme semblait s'élever comme un ouvrage avancé, ses regards revenaient à chaque instant aux magnifiques cages de citronnier et de bois d'acajou qui, garnies de fils dorés, s'élevaient au milieu de la chambre fort claire, servant de volière. Ce que Fabrice n'apprit que plus tard, c'est que cette chambre était la

1. Vin mousseux du Piémont.

seule du second étage du palais qui eût de l'ombre de onze heures à quatre : elle était abritée par la tour Farnèse.

« Quel ne va pas être mon chagrin, se dit Fabrice, si, au lieu de cette physionomie modeste et pensive que j'attends et qui rougira peut-être un peu si elle m'aperçoit, je vois arriver la grosse figure de quelque femme de chambre bien commune, chargée par procuration de soigner les oiseaux! Mais si je vois Clélia, daignera-t-elle m'apercevoir? Ma foi, il faut faire des indiscrétions pour être remarqué; ma situation doit avoir quelques privilèges; d'ailleurs nous sommes tous deux seuls ici et si loin du monde! Je suis un prisonnier, apparemment ce que le général Conti et les autres misérables de cette espèce appellent un de leurs subordonnés.... Mais elle a tant d'esprit, ou pour mieux dire tant d'âme, comme le suppose le comte, que peut-être, à ce qu'il dit, méprise-t-elle le métier de son père; de là viendrait sa mélancolie. Noble cause de tristesse! Mais, après tout, je ne suis point précisément un étranger pour elle. Avec quelle grâce pleine de modestie elle m'a salué hier soir! Je me souviens fort bien que, lors de notre rencontre près de Côme, je lui dis : Un jour je viendrai voir vos beaux tableaux de Parme; vous souviendrez-vous de ce nom : Fabrice del Dongo? L'aura-t-elle oublié? elle était si jeune alors!

« Mais à propos, se dit Fabrice étonné en interrompant tout à coup le cours de ses pensées, j'oublie d'être en colère. Serais-je un de ces grands courages comme l'antiquité en a montré quelques exemples au monde? Suis-je un héros sans m'en douter? Comment, moi qui avais tant peur de la prison, j'y suis, et je ne me souviens pas d'être triste! c'est bien le cas de dire que la peur a été cent fois pire que le mal. Quoi! j'ai besoin de me raisonner pour être affligé de cette prison, qui, comme le dit Blanès, peut durer dix ans comme dix mois? Serait-ce l'étonnement de tout ce nouvel établissement qui me distrait de la peine que je devrais éprouver? Peut-être que cette bonne humeur indépendante de ma volonté et peu raisonnable cessera tout à

coup, peut-être en un instant je tomberai dans le noir malheur que je devrais éprouver.

« Dans tous les cas, il est bien étonnant d'être en prison et de devoir se raisonner pour être triste.

« Ma foi, j'en reviens à ma supposition, peut-être que j'ai un grand caractère. »

Les rêveries de Fabrice furent interrompues par le menuisier de la citadelle, lequel venait prendre mesure d'*abat-jour* pour ses fenêtres ; c'était la première fois que cette prison servait, et l'on avait oublié de la compléter en cette partie essentielle.

« Ainsi, se dit Fabrice, je vais être privé de cette vue sublime. » Et il cherchait à s'attrister de cette privation.

« Mais quoi! s'écria-t-il tout à coup parlant au menuisier, je ne verrai plus ces jolis oiseaux?

— Ah! les oiseaux de mademoiselle, qu'elle aime tant! dit cet homme avec l'air de la bonté, cachés, éclipsés, anéantis comme tout le reste. »

Parler était défendu au menuisier tout aussi strictement qu'aux geôliers, mais cet homme avait pitié de la jeunesse du prisonnier : il lui apprit que ces abat-jour énormes, placés sur l'appui des deux fenêtres, et s'éloignant du mur tout en s'élevant, ne devaient laisser aux détenus que la vue du ciel. « On fait cela pour la morale, lui dit-il, afin d'augmenter une tristesse salutaire et l'envie de se corriger dans l'âme des prisonniers ; le général, ajouta le menuisier, a aussi inventé de leur retirer les vitres et de les faire remplacer à leurs fenêtres par du papier huilé. »

Fabrice aima beaucoup le tour épigrammatique de cette conversation, fort rare en Italie.

« Je voudrais bien avoir un oiseau pour me désennuyer, je les aime à la folie, achetez-m'en un de la femme de chambre de Mlle Clélia Conti.

— Quoi! vous la connaissez, s'écria le menuisier, que vous dites si bien son nom?

— Qui n'a pas ouï parler de cette beauté si célèbre? Mais j'ai eu l'honneur de la rencontrer plusieurs fois à la cour.

— La pauvre demoiselle s'ennuie bien ici, ajouta le menuisier ; elle passe sa vie là avec ses oiseaux. Ce matin

elle vient de faire acheter de beaux orangers que l'on a placés par son ordre à la porte de la tour, sous votre fenêtre : sans la corniche vous pourriez les voir. » Il y avait dans cette réponse des mots bien précieux pour Fabrice; il trouva une façon obligeante de donner quelque argent au menuisier.

« Je fais deux fautes à la fois, lui dit cet homme : je parle à Votre Excellence et je reçois de l'argent. Après-demain, en revenant pour les abat-jour, j'aurai un oiseau dans ma poche, et si je ne suis pas seul, je ferai semblant de le laisser envoler; si je puis même, je vous apporterai un livre de prières : vous devez bien souffrir de ne pas pouvoir dire vos offices. »

« Ainsi, se dit Fabrice dès qu'il fut seul, ces oiseaux sont à elle, mais dans deux jours je ne les verrai plus. » A cette pensée, ses regards prirent une teinte de malheur. Mais enfin, à son inexprimable joie, après une si longue attente et tant de regards, vers midi Clélia vint soigner ses oiseaux. Fabrice resta immobile et sans respiration; il était debout contre les énormes barreaux de sa fenêtre et fort près. Il remarqua qu'elle ne levait pas les yeux sur lui; mais ses mouvements avaient l'air gêné, comme ceux de quelqu'un qui se sent regardé. Quand elle l'aurait voulu, la pauvre fille n'aurait pas pu oublier le sourire si fin qu'elle avait vu errer sur les lèvres du prisonnier, la veille, au moment où les gendarmes l'emmenaient du corps de garde.

Quoique, suivant toute apparence, elle veillât sur ses actions avec le plus grand soin, au moment où elle s'approcha de la fenêtre de la volière elle rougit fort sensiblement. La première pensée de Fabrice, collé contre les barreaux de fer de sa fenêtre, fut de se livrer à l'enfantillage de frapper un peu avec la main sur ces barreaux, ce qui produirait un petit bruit; puis la seule idée de ce manque de délicatesse lui fit horreur. « Je mériterais que pendant huit jours elle envoyât soigner ses oiseaux par sa femme de chambre. » Cette idée délicate ne lui fût point venue à Naples ou à Novare.

Il la suivait ardemment des yeux : « Certainement, se disait-il, elle va s'en aller sans daigner jeter un regard sur cette pauvre fenêtre, et pourtant elle est bien en

face. » Mais, en revenant du fond de la chambre que Fabrice, grâce à sa position plus élevée, apercevait fort bien, Clélia ne put s'empêcher de le regarder du haut de l'œil, tout en marchant, et c'en fut assez pour que Fabrice se crût autorisé à la saluer. « Ne sommes-nous pas seuls au monde ici? » se dit-il pour s'en donner le courage. Sur ce salut, la jeune fille resta immobile et baissa les yeux; puis Fabrice les lui vit relever fort lentement; et évidemment, en faisant effort sur elle-même, elle salua le prisonnier avec le mouvement le plus grave et le plus *distant*; mais elle ne put imposer silence à ses yeux : sans qu'elle le sût probablement, ils exprimèrent un instant la pitié la plus vive. Fabrice remarqua qu'elle rougissait tellement que la teinte rose s'étendait rapidement jusque sur le haut des épaules, dont la chaleur venait d'éloigner, en arrivant à la volière, un châle de dentelle noire. Le regard involontaire par lequel Fabrice répondit à son salut redoubla le trouble de la jeune fille. « Que cette pauvre femme serait heureuse, se disait-elle en pensant à la duchesse, si un instant seulement elle pouvait le voir comme je le vois! »

Fabrice avait eu quelque léger espoir de la saluer de nouveau à son départ; mais, pour éviter cette nouvelle politesse, Clélia fit une savante retraite par échelons, de cage en cage, comme si, en finissant, elle eût dû soigner les oiseaux placés le plus près de la porte. Elle sortit enfin; Fabrice restait immobile à regarder la porte par laquelle elle venait de disparaître : il était un autre homme.

Dès ce moment, l'unique objet de ses pensées fut de savoir comment il pourrait parvenir à continuer de la voir, même quand on aurait posé cet horrible abat-jour devant la fenêtre qui donnait sur le palais du gouverneur.

La veille au soir, avant de se coucher, il s'était imposé l'ennui fort long de cacher la meilleure partie de l'or qu'il avait, dans plusieurs des trous de rats qui ornaient sa chambre de bois. « Il faut, ce soir, que je cache ma montre. N'ai-je pas entendu dire qu'avec de la patience et un ressort de montre ébréché on peut

couper le bois et même le fer? Je pourrai donc scier cet abat-jour. » Ce travail de cacher la montre, qui dura de grandes heures, ne lui sembla point long; il songeait aux différents moyens de parvenir à son but et à ce qu'il savait faire en travaux de menuiserie. « Si je sais m'y prendre, se disait-il, je pourrai couper bien carrément un compartiment de la planche de chêne qui formera l'abat-jour, vers la partie qui reposera sur l'appui de la fenêtre; j'ôterai et je remettrai ce morceau suivant les circonstances; je donnerai tout ce que je possède à Grillo, afin qu'il veuille bien ne pas s'apercevoir de ce petit manège. » Tout le bonheur de Fabrice était désormais attaché à la possibilité d'exécuter ce travail, et il ne songeait à rien autre. « Si je parviens seulement à la voir, je suis heureux.... Non pas, se dit-il, il faut aussi qu'elle voie que je la vois. » Pendant toute la nuit, il eut la tête remplie d'inventions de menuiserie, et ne songea peut-être pas une seule fois à la cour de Parme, à la colère du prince, etc., etc. Nous avouerons qu'il ne songea pas davantage à la douleur dans laquelle la duchesse devait être plongée. Il attendait avec impatience le lendemain; mais le menuisier ne reparut plus : apparemment qu'il passait pour libéral dans la prison. On eut soin d'en envoyer un autre à mine rébarbative, lequel ne répondit jamais que par un grognement de mauvais augure à toutes les choses agréables que l'esprit de Fabrice cherchait à lui adresser. Quelques-unes des nombreuses tentatives de la duchesse pour lier une correspondance avec Fabrice avaient été dépistées par les nombreux agents de la marquise Raversi, et, par elle, le général Fabio Conti était journellement averti, effrayé, piqué d'amour-propre. Toutes les huit heures, six soldats de garde se relevaient dans la grande salle aux cent colonnes du rez-de-chaussée; de plus, le gouverneur établit un geôlier de garde à chacune des trois portes de fer successives du corridor, et le pauvre Grillo, le seul qui vît le prisonnier, fut condamné à ne sortir de la tour Farnèse que tous les huit jours, ce dont il se montra fort contrarié. Il fit sentir son humeur à Fabrice, qui eut le bon esprit de ne répondre que par ces mots : « Force *nébieu d'Asti*, mon ami. »

Et il lui donna de l'argent.

« Eh bien, même cela, qui nous console de tous les maux, s'écria Grillo indigné, d'une voix à peine assez élevée pour être entendue du prisonnier, on nous défend de le recevoir, et je devrais le refuser, mais je le prends; du reste, argent perdu; je ne puis rien vous dire sur rien. Alors, il faut que vous soyez joliment coupable, toute la citadelle est sens dessus dessous à cause de vous; les belles menées de Mme la duchesse ont déjà fait renvoyer trois d'entre nous. »

« L'abat-jour sera-t-il prêt avant midi? » Telle fut la grande question qui fit battre le cœur de Fabrice pendant toute cette longue matinée; il comptait tous les quarts d'heure qui sonnaient à l'horloge de la citadelle. Enfin, comme les trois quarts après onze heures sonnaient, l'abat-jour n'était pas encore arrivé; Clélia reparut donnant des soins à ses oiseaux. La cruelle nécessité avait fait faire de si grands pas à l'audace de Fabrice, et le danger de ne plus la voir lui semblait tellement au-dessus de tout, qu'il osa, en regardant Clélia, faire avec le doigt le geste de scier l'abat-jour; il est vrai qu'aussitôt après avoir aperçu ce geste si séditieux en prison, elle salua à demi, et se retira.

« Hé quoi! se dit Fabrice étonné, serait-elle assez déraisonnable pour voir une familiarité ridicule dans un geste dicté par la plus impérieuse nécessité? Je voulais la prier de daigner toujours, en soignant ses oiseaux, regarder quelquefois la fenêtre de la prison, même quand elle la trouvera masquée par un énorme volet de bois; je voulais lui indiquer que je ferai tout ce qui est humainement possible pour parvenir à la voir. Grand Dieu! est-ce qu'elle ne viendra pas demain à cause de ce geste indiscret? » Cette crainte, qui troubla le sommeil de Fabrice, se vérifia complètement; le lendemain Clélia n'avait pas paru à trois heures, quand on acheva de poser devant les fenêtres de Fabrice les deux énormes abat-jour: les diverses pièces en avaient été élevées, à partir de l'esplanade de la grosse tour, au moyen de cordes et de poulies attachées par dehors aux barreaux de fer des fenêtres. Il est vrai que, cachée derrière une persienne de son appartement, Clélia avait

suivi avec angoisse tous les mouvements des ouvriers; elle avait fort bien vu la mortelle inquiétude de Fabrice, mais n'en avait pas moins eu le courage de tenir la promesse qu'elle s'était faite.

Clélia était une petite sectaire de libéralisme; dans sa première jeunesse, elle avait pris au sérieux tous les propos de libéralisme qu'elle entendait dans la société de son père, lequel ne songeait qu'à se faire une position; elle était partie de là pour prendre en mépris et presque en horreur le caractère flexible du courtisan, de là son antipathie pour le mariage. Depuis l'arrivée de Fabrice, elle était bourrelée de remords : « Voilà, se disait-elle, que mon indigne cœur se met du parti des gens qui veulent trahir mon père! il ose me faire le geste de scier une porte!... Mais, se dit-elle aussitôt l'âme navrée, toute la ville parle de sa mort prochaine! Demain peut être le jour fatal! avec les monstres qui nous gouvernent, quelle chose au monde n'est pas possible! Quelle douceur, quelle sérénité héroïque dans ces yeux, qui peut-être vont se fermer! Dieu! quelles ne doivent pas être les angoisses de la duchesse! aussi on la dit tout à fait au désespoir. Moi j'irais poignarder le prince, comme l'héroïque Charlotte Corday. »

Pendant toute cette troisième journée de sa prison, Fabrice fut outré de colère, mais uniquement de ne pas avoir vu reparaître Clélia. « Colère pour colère, j'aurais dû lui dire que je l'aimais, s'écriait-il »; car il en était arrivé à cette découverte. « Non, ce n'est point par grandeur d'âme que je ne songe pas à la prison et que je fais mentir la prophétie de Blanès : tant d'honneur ne m'appartient point. Malgré moi je songe à ce regard de douce pitié que Clélia laissa tomber sur moi lorsque les gendarmes m'emmenaient du corps de garde; ce regard a effacé toute ma vie passée. Qui m'eût dit que je trouverais des yeux si doux en tel lieu, et au moment où j'avais les regards salis par la physionomie de Barbone [1] et par celle de M. le général gouverneur. Le ciel parut au milieu de ces êtres vils. Et comment ne pas

1. Commis de la prison, lâche et insolent, et que Fabrice a châtié dès son arrivée.

faire pour aimer la beauté et chercher à la revoir? Non, ce n'est point par grandeur d'âme que je suis indifférent à toutes les petites vexations dont la prison m'accable. » L'imagination de Fabrice, parcourant rapidement toutes les possibilités, arriva à celle d'être mis en liberté. « Sans doute l'amitié de la duchesse fera des miracles pour moi. Eh bien, je ne la remercierais de la liberté que du bout des lèvres; ces lieux ne sont point de ceux où l'on revient! une fois hors de prison, séparés de sociétés comme nous le sommes, je ne reverrai presque jamais Clélia! Et, dans le fait, quel mal me fait la prison? Si Clélia daignait ne pas m'accabler de sa colère, qu'aurais-je à demander au ciel? »

Le soir de ce jour où il n'avait pas vu sa jolie voisine, il eut une grande idée : avec la croix de fer du chapelet que l'on distribue à tous les prisonniers à leur entrée en prison, il commença, et avec succès, à percer l'abat-jour. « C'est peut-être une imprudence, se dit-il avant de commencer. Les menuisiers n'ont-ils pas dit devant moi que, dès demain, ils seront remplacés par les ouvriers peintres? Que diront ceux-ci s'ils trouvent l'abat-jour de la fenêtre percé? Mais si je ne commets cette imprudence, demain je ne puis la voir. Quoi! par ma faute je resterais un jour sans la voir, et encore quand elle m'a quitté fâchée! » L'imprudence de Fabrice fut récompensée; après quinze heures de travail, il vit Clélia, et, par excès de bonheur, comme elle ne croyait point être aperçue de lui, elle resta longtemps immobile et le regard fixé sur cet immense abat-jour : il eut tout le temps de lire dans ses yeux les signes de la pitié la plus tendre. Sur la fin de la visite, elle négligeait même évidemment les soins à donner à ses oiseaux, pour rester des minutes entières immobile à contempler la fenêtre. Son âme était profondément troublée; elle songeait à la duchesse, dont l'extrême malheur lui avait inspiré tant de pitié, et cependant elle commençait à la haïr. Elle ne comprenait rien à la profonde mélancolie qui s'emparait de son caractère, elle avait de l'humeur contre elle-même. Deux ou trois fois, pendant le cours de cette visite, Fabrice eut l'impatience de chercher à ébranler l'abat-jour; il lui semblait qu'il n'était

pas heureux tant qu'il ne pouvait pas témoigner à Clélia qu'il la voyait. « Cependant, se disait-il, si elle savait que je l'aperçois avec autant de facilité, timide et réservée comme elle l'est, sans doute elle se déroberait à mes regards. »

Il fut bien plus heureux le lendemain (de quelles misères l'amour ne fait-il pas son bonheur!) : pendant qu'elle regardait tristement l'immense abat-jour, il parvint à faire passer un petit morceau de fil de fer par l'ouverture que la croix de fer avait pratiquée, et il lui fit des signes qu'elle comprit évidemment, du moins dans ce sens qu'ils voulaient dire : je suis là et je vous vois.

Fabrice eut du malheur les jours suivants. Il voulait enlever à l'abat-jour colossal un morceau de planche grand comme la main, que l'on pourrait remettre à volonté, et qui lui permettrait de voir et d'être vu, c'est-à-dire de parler, par signes du moins, de ce qui se passait dans son âme; mais il se trouva que le bruit de la petite scie fort imparfaite qu'il avait fabriquée avec le ressort de sa montre ébréché par la croix, inquiétait Grillo qui venait passer de longues heures dans sa chambre. Il crut remarquer, il est vrai, que la sévérité de Clélia semblait diminuer à mesure qu'augmentaient les difficultés matérielles qui s'opposaient à toute correspondance; Fabrice observa fort bien qu'elle n'affectait plus de baisser les yeux ou de regarder les oiseaux quand il essayait de lui donner signe de présence à l'aide de son chétif morceau de fil de fer; il avait le plaisir de voir qu'elle ne manquait jamais à paraître dans la volière au moment précis où onze heures trois quarts sonnaient, et il eut presque la présomption de se croire la cause de cette exactitude si ponctuelle. Pourquoi ? cette idée ne semble pas raisonnable; mais l'amour observe des nuances invisibles à l'œil indifférent, et en tire des conséquences infinies. Par exemple, depuis que Clélia ne voyait plus le prisonnier, presque immédiatement en entrant dans la volière elle levait les yeux vers sa fenêtre. C'était dans ces journées funèbres où personne dans Parme ne doutait que Fabrice ne fût bientôt mis à mort : lui seul l'ignorait; mais cette

affreuse idée ne quittait plus Clélia, et comment se serait-elle fait des reproches du trop d'intérêt qu'elle portait à Fabrice? il allait périr! et pour la cause de la liberté! car il était trop absurde de mettre à mort un del Dongo pour un coup d'épée à un histrion. Il est vrai que cet aimable jeune homme était attaché à une autre femme! Clélia était profondément malheureuse, et, sans s'avouer bien précisément le genre d'intérêt qu'elle prenait à son sort : « Certes, se disait-elle, si on le conduit à la mort, je m'enfuirai dans un couvent, et de la vie je ne reparaîtrai dans cette société de la cour, elle me fait horreur. Assassins polis! »

Le huitième jour de la prison de Fabrice, elle eut un bien grand sujet de honte : elle regardait fixement, et absorbée dans ses tristes pensées, l'abat-jour qui cachait la fenêtre du prisonnier; ce jour-là il n'avait encore donné aucun signe de présence : tout à coup un petit morceau d'abat-jour, plus grand que la main, fut retiré par lui; il la regarda d'un air gai, et elle vit ses yeux qui la saluaient. Elle ne put soutenir cette épreuve inattendue, elle se retourna rapidement vers ses oiseaux et se mit à les soigner; mais elle tremblait au point qu'elle versait l'eau qu'elle leur distribuait, et Fabrice pouvait voir parfaitement son émotion; elle ne put supporter cette situation, et prit le parti de se sauver en courant.

Ce moment fut le plus beau de la vie de Fabrice, sans aucune comparaison. Avec quels transports il eût refusé la liberté, si on la lui eût offerte en cet instant!

Le lendemain fut le jour du grand désespoir de la duchesse. Tout le monde tenait pour sûr dans la ville que c'en était fait de Fabrice; Clélia n'eut pas le triste courage de lui montrer une dureté qui n'était pas dans son cœur, elle passa une heure et demie à la volière, regarda tous ses signes, et souvent lui répondit, au moins par l'expression de l'intérêt le plus vif et le plus sincère; elle le quittait des instants pour lui cacher ses larmes. Sa coquetterie de femme sentait bien vivement l'imperfection du langage employé : si l'on se fût parlé, de combien de façons différentes n'eût-elle pas pu chercher à deviner quelle était précisément la nature

des sentiments que Fabrice avait pour la duchesse! Clélia ne pouvait presque plus se faire d'illusion, elle avait de la haine pour Mme Sanseverina.

Une nuit Fabrice vint à penser un peu sérieusement à sa tante : il fut étonné, il eut peine à reconnaître son image; le souvenir qu'il conservait d'elle avait totalement changé; pour lui, à cette heure, elle avait cinquante ans.

« Grand Dieu! s'écria-t-il avec enthousiasme, que je fus bien inspiré de ne pas lui dire que je l'aimais! » Il en était au point de ne presque plus pouvoir comprendre comment il l'avait trouvée si jolie. Sous ce rapport, la petite Marietta lui faisait une impression de changement moins sensible : c'est que jamais il ne s'était figuré que son âme fût de quelque chose dans l'amour pour la Marietta, tandis que souvent il avait cru que son âme tout entière appartenait à la duchesse. La duchesse d'A...[1] et la Marietta lui faisaient l'effet maintenant de deux jeunes colombes dont tout le charme serait dans la faiblesse et dans l'innocence, tandis que l'image sublime de Clélia Conti, en s'emparant de toute son âme, allait jusqu'à lui donner de la terreur. Il sentait trop bien que l'éternel bonheur de sa vie allait le forcer de compter avec la fille du gouverneur, et qu'il était en son pouvoir de faire de lui le plus malheureux des hommes. Chaque jour il craignait mortellement de voir se terminer tout à coup, par un caprice sans appel de sa volonté, cette sorte de vie singulière et délicieuse qu'il trouvait auprès d'elle; toutefois, elle avait déjà rempli de félicité les deux premiers mois de sa prison. C'était le temps où, deux fois la semaine, le général Fabio Conti disait au prince : « Je puis donner ma parole d'honneur à Votre Altesse que le prisonnier del Dongo ne parle à âme qui vive, et passe sa vie dans l'accablement du plus profond désespoir, ou à dormir ».

Clélia venait deux ou trois fois le jour voir ses oiseaux, quelquefois pour des instants : si Fabrice ne l'eût pas tant aimée, il eût bien vu qu'il était aimé;

1. Une des maîtresses que Fabrice avait eues à Naples.

mais il avait des doutes mortels à cet égard. Clélia avait fait placer un piano dans la volière. Tout en frappant les touches, pour que le son de l'instrument pût rendre compte de sa présence et occupât les sentinelles qui se promenaient sous ses fenêtres, elle répondait des yeux aux questions de Fabrice. Sur un seul sujet elle ne faisait jamais de réponse, et même, dans les grandes occasions, prenait la fuite, et quelquefois disparaissait pour une journée entière; c'était lorsque les signes de Fabrice indiquaient des sentiments dont il était trop difficile de ne pas comprendre l'aveu : elle était inexorable sur ce point.

Ainsi, quoique étroitement resserré dans une assez petite cage, Fabrice avait une vie fort occupée; elle était employée tout entière à chercher la solution de ce problème si important : « M'aimera-t-elle? » Le résultat de milliers d'observations sans cesse renouvelées, mais aussi sans cesse mises en doute, était ceci : « Tous ses gestes volontaires disent non, mais ce qui est involontaire dans le mouvement de ses yeux semble avouer qu'elle prend de l'amitié pour moi ».

Clélia espérait bien ne jamais arriver à un aveu, et c'est pour éloigner ce péril qu'elle avait repoussé avec une colère excessive, une prière que Fabrice lui avait adressée plusieurs fois. La misère des ressources employées par le pauvre prisonnier aurait dû, ce semble, inspirer à Clélia plus de pitié. Il voulait correspondre avec elle au moyen de caractères qu'il traçait sur sa main avec un morceau de charbon dont il avait fait la précieuse découverte dans son poêle; il aurait formé les mots lettre à lettre, et successivement. Cette invention eût doublé les moyens de conversation en ce qu'elle eût permis de dire des choses précises. Sa fenêtre était éloignée de celle de Clélia d'environ vingt-cinq pieds; il eut été trop chanceux de se parler par-dessus la tête des sentinelles se promenant devant le palais du gouverneur. Fabrice doutait d'être aimé; s'il eût eu quelque expérience de l'amour, il ne lui fût pas resté de doutes : mais jamais femme n'avait occupé son cœur; il n'avait, du reste, aucun soupçon d'un secret qui l'eût mis au désespoir s'il l'eût connu; il était

grandement question du mariage de Clélia Conti avec le marquis Crescenzi, l'homme le plus riche de la cour.

Clélia Conti est de plus en plus éprise. Pour ne pas être conduite au couvent, c'est-à-dire éloignée de la citadelle où Fabrice peut être assassiné d'un moment à l'autre, elle promet d'épouser le riche marquis Crescenzi, et le prisonnier entend la sérénade que le noble fiancé fait donner à la jeune fille :

XIX

... Ce fut précisément le lendemain de ce jour où Clélia avait fait de si grands sacrifices au jeune prisonnier, qu'elle aimait d'une passion si vive ; ce fut le lendemain de ce jour où, voyant tous ses défauts, elle lui avait sacrifié sa vie, que Fabrice fut désespéré de sa froideur. Si même en n'employant que le langage imparfait des signes il eût fait la moindre violence à l'âme de Clélia, probablement elle n'eût pu retenir ses larmes, et Fabrice eût obtenu l'aveu de tout ce qu'elle sentait pour lui ; mais il manquait d'audace, il avait une trop mortelle crainte d'offenser Clélia, elle pouvait le punir d'une peine trop sévère. En d'autres termes, Fabrice n'avait aucune expérience du genre d'émotion que donne une femme que l'on aime, c'était une sensation qu'il n'avait jamais éprouvée, même dans sa plus faible nuance. Il lui fallut huit jours, après celui de la sérénade, pour se remettre avec Clélia sur le pied accoutumé de bonne amitié. La pauvre fille s'armait de sévérité, mourant de crainte de se trahir, et il semblait à Fabrice que chaque jour il était moins bien avec elle.

Un jour, et il y avait alors près de trois mois que Fabrice était en prison sans avoir aucune communication quelconque avec le dehors, et pourtant sans se trouver malheureux; Grillo était resté fort tard le matin dans sa chambre : Fabrice ne savait comment le renvoyer, il était au désespoir; enfin midi et demi avait déjà sonné, lorsqu'il put ouvrir les deux petites trappes d'un pied de haut qu'il avait pratiquées à l'abat-jour fatal.

Clélia était debout à la fenêtre de la volière, les yeux

fixés sur celle de Fabrice; ses traits contractés exprimaient le plus violent désespoir. A peine vit-elle Fabrice, qu'elle lui fit signe que tout était perdu : elle se précipita à son piano, et, feignant de chanter un récitatif de l'opéra alors à la mode, elle lui dit, en phrases interrompues par le désespoir et par la crainte d'être comprise par les sentinelles qui se promenaient sous la fenêtre :

« Grand Dieu! vous êtes encore en vie? Que ma reconnaissance est grande envers le Ciel! Barbone, ce geôlier dont vous punîtes l'insolence le jour de votre entrée ici, avait disparu, il n'était plus dans la citadelle; avant-hier soir il est rentré, et depuis hier j'ai lieu de croire qu'il cherche à vous empoisonner. Il vient rôder dans la cuisine particulière du palais qui fournit vos repas. Je ne sais rien de sûr, mais ma femme de chambre croit que cette figure atroce ne vient dans les cuisines du palais que dans le dessein de vous ôter la vie. Je mourais d'inquiétude ne vous voyant point paraître, je vous croyais mort. Abstenez-vous de tout aliment jusqu'à nouvel avis, je vais faire l'impossible pour vous faire parvenir quelque peu de chocolat. Dans tous les cas, ce soir à neuf heures, si la bonté du ciel veut que vous ayez un fil, ou que vous puissiez former un ruban avec votre linge, laissez-le descendre de votre fenêtre sur les orangers, j'y attacherai une corde que vous retirerez à vous, et à l'aide de cette corde je vous ferai passer du pain et du chocolat. »

Fabrice avait conservé comme un trésor le morceau de charbon qu'il avait trouvé dans le poêle de sa chambre : il se hâta de profiter de l'émotion de Clélia, et d'écrire sur sa main une suite de lettres dont l'apparition successive formait ces mots :

« Je vous aime, et la vie ne m'est précieuse que parce que je vous vois; surtout envoyez-moi du papier et un crayon. »

Ainsi que Fabrice l'avait espéré, l'extrême terreur qu'il lisait dans les traits de Clélia empêcha la jeune fille de rompre l'entretien après ce mot si hardi : Je vous aime; elle se contenta de témoigner beaucoup d'humeur. Fabrice eut l'esprit d'ajouter : « Par le grand

vent qu'il fait aujourd'hui, je n'entends que fort imparfaitement les avis que vous daignez me donner en chantant, le son du piano couvre la voix. Qu'est-ce que c'est, par exemple, que ce poison dont vous me parlez ? »

A ce mot, la terreur de la jeune fille reparut tout entière ; elle se mit à la hâte à tracer de grandes lettres à l'encre sur les pages d'un livre qu'elle déchira, et Fabrice fut transporté de joie en voyant enfin établi, après trois mois de soins, ce moyen de correspondance qu'il avait si vainement sollicité. Il n'eut garde d'abandonner la petite ruse qui lui avait si bien réussi, il aspirait à écrire des lettres, et feignait à chaque instant de ne pas bien saisir les mots dont Clélia exposait successivement à ses yeux toutes les lettres.

Elle fut obligée de quitter la volière pour courir auprès de son père ; elle craignait par-dessus tout qu'il ne vînt l'y chercher ; son génie soupçonneux n'eût point été content du grand voisinage de la fenêtre de cette volière et de l'abat-jour qui masquait celle du prisonnier. Clélia elle-même avait eu l'idée quelques moments auparavant, lorsque la non-apparition de Fabrice la plongeait dans une si mortelle inquiétude, que l'on pourrait jeter une petite pierre enveloppée d'un morceau de papier vers la partie supérieure de cet abat-jour ; si le hasard voulait qu'en cet instant le geôlier chargé de la garde de Fabrice ne se trouvât pas dans sa chambre, c'était un moyen de correspondre certain.

Notre prisonnier se hâta de construire une sorte de ruban avec du linge ; et le soir, un peu après neuf heures, il entendit fort bien de petits coups frappés sur les caisses des orangers qui se trouvaient sous sa fenêtre ; il laissa glisser son ruban, qui lui ramena une petite corde fort longue, à l'aide de laquelle il retira d'abord une provision de chocolat, et ensuite, à son inexprimable satisfaction, un rouleau de papier et un crayon. Ce fut en vain qu'il tendit la corde ensuite, il ne reçut plus rien ; apparemment que les sentinelles s'étaient rapprochées des orangers. Mais il était ivre de joie. Il se hâta d'écrire une lettre infinie à Clélia : à peine fut-elle terminée qu'il l'attacha à sa corde et la descendit. Pendant plus de trois heures il attendit vainement qu'on

vînt la prendre, et plusieurs fois la retira pour y faire des changements. « Si Clélia ne voit pas ma lettre ce soir, se disait-il, tandis qu'elle est encore émue par ses idées de poison, peut-être demain matin rejettera-t-elle bien loin l'idée de recevoir une lettre. »

Le fait est que Clélia n'avait pu se dispenser de descendre à la ville avec son père : Fabrice en eut presque l'idée en entendant, vers minuit et demi, rentrer la voiture du général; il connaissait le pas des chevaux. Quelle ne fut pas sa joie lorsque, quelques minutes après avoir entendu le général traverser l'esplanade et les sentinelles lui présenter les armes, il sentit s'agiter la corde qu'il n'avait cessé de tenir autour du bras! On attachait un grand poids à cette corde: deux petites secousses lui donnèrent le signal de la retirer. Il eut assez de peine à faire passer au poids qu'il ramenait une corniche extrêmement saillante qui se trouvait sous sa fenêtre.

Cet objet qu'il avait eu tant de peine à faire remonter, c'était une carafe remplie d'eau et enveloppée dans un châle. Ce fut avec délices que ce pauvre jeune homme, qui vivait depuis si longtemps dans une solitude si complète, couvrit ce châle de ses baisers. Mais il faut renoncer à peindre son émotion lorsque enfin, après tant de jours d'espérance vaine, il découvrit un petit morceau de papier qui était attaché au châle par une épingle.

« Ne buvez que de cette eau, vivez avec du chocolat, demain je ferai tout au monde pour vous faire parvenir du pain, je le marquerai de tous les côtés avec de petites croix tracées à l'encre. C'est affreux à dire, mais il faut que vous le sachiez, peut-être Barbone est-il chargé de vous empoisonner. Comment n'avez-vous pas senti que le sujet que vous traitez dans votre lettre au crayon est fait pour me déplaire? Aussi je ne vous écrirais pas sans le danger extrême qui vous menace. Je viens de voir la duchesse, elle se porte bien ainsi que le comte, mais elle est fort maigrie; ne m'écrivez plus sur ce sujet : voudriez-vous me fâcher?... »

Le lendemain matin, longtemps avant le jour, Grillo entra dans la chambre de Fabrice, y déposa un assez

lourd paquet, et disparut sans mot dire. Ce paquet contenait un pain assez gros, garni de tous les côtés de petites croix tracées à la plume : Fabrice les couvrit de baisers ; il était amoureux. A côté du pain se trouvait un rouleau recouvert d'un grand nombre de doubles de papier; il renfermait 6 000 francs en sequins; enfin, Fabrice trouva un beau bréviaire tout neuf : une main qu'il commençait à connaître avait tracé ces mots à la marge :

« *Le poison!* Prendre garde à l'eau, au vin, à tout; vivre de chocolat, tâcher de faire manger par le chien le dîner auquel on ne touchera pas; il ne faut pas paraître méfiant, l'ennemi chercherait un autre moyen. Pas d'étourderie, au nom de Dieu! pas de légèreté! »

Fabrice se hâta d'enlever ces caractères chéris qui pouvaient compromettre Clélia, et de déchirer un grand nombre de feuillets du bréviaire, à l'aide desquels il fit plusieurs alphabets; chaque lettre était proprement tracée avec du charbon écrasé délayé dans du vin. Ces alphabets se trouvèrent secs lorsqu'à onze heures trois quarts Clélia parut à deux pas en arrière de la fenêtre de la volière. « La grande affaire maintenant, se dit Fabrice, c'est qu'elle consente à en faire usage. » Mais, par bonheur, il se trouva qu'elle avait beaucoup de choses à dire au jeune prisonnier sur la tentative d'empoisonnement : un chien des filles de service était mort pour avoir mangé un plat qui lui était destiné. Clélia, bien loin de faire des objections contre l'usage des alphabets, en avait préparé un magnifique avec de l'encre. La conversation suivie par ce moyen, assez incommode dans les premiers moments, ne dura pas moins d'une heure et demie, c'est-à-dire tout le temps que Clélia put rester à la volière. Deux ou trois fois, Fabrice se permettant des choses défendues, elle ne répondit pas, et alla pendant un instant donner à ses oiseaux les soins nécessaires.

Fabrice avait obtenu que, le soir, en lui envoyant de l'eau, elle lui ferait parvenir un des alphabets tracés par elle avec de l'encre, et qui se voyait beaucoup mieux. Il ne manqua pas d'écrire une fort longue lettre dans laquelle il eut soin de ne point placer de choses

tendres, du moins d'une façon qui pût offenser. Ce moyen lui réussit; sa lettre fut acceptée.

Le lendemain, dans la conversation par les alphabets, Clélia ne lui fit pas de reproches; elle lui apprit que le danger du poison diminuait; le Barbone avait été attaqué et presque assommé par les gens qui faisaient la cour aux filles de cuisine du palais du gouverneur; probablement il n'oserait plus reparaître dans les cuisines. Clélia lui avoua que, pour lui, elle avait osé voler du contre-poison à son père; elle le lui envoyait; l'essentiel était de repousser à l'instant tout aliment auquel on trouverait une saveur extraordinaire.

Clélia avait fait beaucoup de questions à don Cesare [1], sans pouvoir découvrir d'où provenaient les six mille sequins reçus par Fabrice; dans tous les cas, c'était un signe excellent; la sévérité diminuait.

Cet épisode du poison avança infiniment les affaires de notre prisonnier; toutefois jamais il ne put obtenir le moindre aveu qui ressemblât à de l'amour, mais il avait le bonheur de vivre de la manière la plus intime avec Clélia. Tous les matins, et souvent les soirs, il y avait une longue conversation avec les alphabets; chaque soir, à neuf heures, Clélia acceptait une longue lettre, et quelquefois y répondait par quelques mots; elle lui envoyait le journal et quelques livres; enfin, Grillo avait été amadoué au point d'apporter à Fabrice du pain et du vin, qui lui étaient remis journellement par la femme de chambre de Clélia. Le geôlier Grillo en avait conclu que le gouverneur n'était pas d'accord avec les gens qui avaient chargé Barbone d'empoisonner le jeune Monsignor, et il en était fort aise, ainsi que tous ses camarades, car un proverbe s'était établi dans la prison : Il suffit de regarder en face monsignor del Dongo pour qu'il vous donne de l'argent.

Fabrice était devenu fort pâle; le manque absolu d'exercice nuisait à sa santé; à cela près, jamais il n'avait été aussi heureux. Le ton de la conversation était intime, et quelquefois fort gai, entre Clélia et lui. Les seuls moments de la vie de Clélia qui ne fussent

1. Oncle de Clélia, économe et premier aumônier de la prison.

pas assiégés de prévisions funestes et de remords étaient ceux qu'elle passait à s'entretenir avec lui. Un jour elle eut l'imprudence de lui dire :

« J'admire votre délicatesse; comme je suis la fille du gouverneur, vous ne me parlez jamais du désir de recouvrer la liberté!

— C'est que je me garde bien d'avoir un désir aussi absurde, lui répondit Fabrice; une fois de retour à Parme, comment vous reverrais-je? et la vie me serait désormais insupportable si je ne pouvais vous dire tout ce que je pense... non, pas précisément tout ce que je pense, vous y mettez bon ordre; mais enfin, malgré votre méchanceté, vivre sans vous voir tous les jours serait pour moi un bien autre supplice que cette prison! de la vie je ne fus aussi heureux!... N'est-il pas plaisant de voir que le bonheur m'attendait en prison?

— Il y a bien des choses à dire sur cet article, répondit Clélia d'un air qui devint tout à coup excessivement sérieux et presque sinistre.

— Comment! s'écria Fabrice fort alarmé, serais-je exposé à perdre cette place si petite que j'ai pu gagner dans votre cœur, et qui fait ma seule joie en ce monde?

— Oui, lui dit-elle, j'ai tout lieu de croire que vous manquez de probité envers moi, quoique passant d'ailleurs dans le monde pour fort galant homme; mais je ne veux pas traiter ce sujet aujourd'hui. »

Cette ouverture singulière jeta beaucoup d'embarras dans leur conversation, et souvent l'un et l'autre eurent les larmes aux yeux....

Cependant Gina est parvenue à entrer en relations avec son cher neveu, au moyen de lampes allumées du haut d'une tour; elle sauvera Fabrice avec la complicité de Clélia, qui a fait vœu à la Madone de ne plus revoir le jeune homme, et elle se vengera d'Ernest IV en le faisant empoisonner par le poète Ferrante Palla, tribun populaire, condamné à mort par contumace. Le moment de l'évasion est venu; la descente périlleuse de Fabrice réussit, et la duchesse établit son neveu au port de Locarno, ville suisse à l'extrémité du lac Majeur.

Gina connaît alors la douleur de voir Fabrice regretter constamment sa prison, s'entourer de vues de Parme, chercher tous les moyens pour correspondre avec Clélia. Après la mort d'Ernest IV, que Gina apprend chez Fabrice, le comte Mosca sait se rendre

indispensable au nouveau prince Ernest V, lequel, amoureux fou de Gina, consent à reviser le procès de Fabrice. Celui-ci, au lieu de se constituer prisonnier à la prison de la ville, revient à son ancienne chambre de la citadelle, et il y serait empoisonné sans le dévouement de Clélia, dont il devient l'amant dans des circonstances mélodramatiques. Réhabilité, redevenu grand vicaire de l'archevêque, Fabrice n'a put empêcher Clélia d'épouser Crescenzi, et Gina se marie enfin avec le comte Mosca ; Fabrice est toujours malheureux, malgré sa haute situation à la cour qui lui permet de préparer le retour de son « oncle » Mosca, disgrâcié parce qu'il a prononcé en parlant d'Ernest V, le mot fatal : « *cet enfant* », et qu'on le fait passer pour un « dictateur ». L'histoire se termine dans une sorte d'apaisement, qui contraste avec la verve étincelante du début :

[VERS LA CHARTREUSE]

La marquise Crescenzi, accablée de remords et effrayée par le directeur de sa conscience, avait trouvé un excellent moyen pour se soustraire aux regards de Fabrice. Prenant prétexte de la fin d'une première grossesse, elle s'était donné pour prison son propre palais avec un immense jardin. Fabrice sut y pénétrer et plaça, dans l'allée que Clélia affectionnait le plus, des fleurs arrangées en bouquets, et disposées dans un ordre qui leur donnait un langage, comme jadis elle lui en faisait parvenir tous les soirs dans les derniers jours de sa prison à la tour Farnèse.

La marquise fut très irritée de cette tentative; les mouvements de son âme étaient dirigés tantôt par les remords, tantôt par la passion. Durant plusieurs mois elle ne se permit pas de descendre une seule fois dans le jardin de son palais; elle se faisait même scrupule d'y jeter un regard.

Fabrice commençait à croire qu'il était séparé d'elle pour toujours, et le désespoir commençait aussi à s'emparer de son âme. Le monde où il passait sa vie lui déplaisait mortellement, et s'il n'eût été intimement persuadé que le comte ne pouvait trouver la paix de l'âme hors du ministère, il se fût mis en retraite dans son petit appartement de l'archevêché. Il lui eût été doux de vivre tout à ses pensées, et de n'entendre plus la voix humaine que dans l'exercice de ses fonctions.

« Mais, se disait-il, dans l'intérêt du comte et de la comtesse Mosca, personne ne peut me remplacer. »

Le prince continait de le traiter avec une distinction qui le plaçait au premier rang dans cette cour, et cette faveur, il la devait en grande partie à lui-même. L'extrême réserve qui, chez Fabrice, provenait d'une indifférence allant jusqu'au dégoût pour toutes les affections ou les petites passions qui remplissent la vie des hommes, avait piqué la vanité du jeune prince; il disait souvent que Fabrice avait autant d'esprit que sa tante. L'âme candide du prince s'apercevait à demi d'une vérité : c'est que personne n'approchait de lui avec les mêmes dispositions de cœur que Fabrice. Ce qui ne pouvait échapper, même au vulgaire des courtisans, c'est que la considération obtenue par Fabrice n'était point celle d'un simple coadjuteur, mais l'emportait même sur les égards que le souverain montrait à l'archevêque. Fabrice écrivait au comte que si jamais le prince avait assez d'esprit pour s'apercevoir du gâchis dans lequel les ministres Rassi, Fabio Conti, Zurla et autres de même force avaient jeté ses affaires, lui, Fabrice, serait le canal naturel par lequel il ferait une démarche, sans trop compromettre son amour-propre.

« Sans le souvenir du mot fatal, *cet enfant*, disait-il à la comtesse Mosca, appliqué par un homme de génie à une auguste personne, l'auguste personne se serait écriée : « Revenez bien vite et chassez-moi tous ces va-nu-pieds! » Dès aujourd'hui, si la femme de l'homme de génie daignait faire une démarche, si peu significative qu'elle fût, on rappellerait le comte avec transport : mais il rentrera par une bien plus belle porte, s'il veut attendre que le fruit soit mûr. Du reste, on s'ennuie à mourir dans les salons de la princesse, on n'y a pour se divertir que la folie du Rassi, qui, depuis qu'il est comte, est devenu maniaque de noblesse. On vient de donner des ordres sévères pour que toute personne qui ne peut pas prouver huit quartiers de noblesse *n'ose plus* se présenter aux soirées de la princesse (ce sont les termes du rescrit). Tous les hommes qui sont en ssession d'entrer le matin dans la grande galerie, et

de se trouver sur le passage du souverain lorsqu'il se rend à la messe, continueront à jouir de ce privilège, mais les nouveaux arrivants devront faire preuve des huit quartiers. Sur quoi l'on a dit qu'on voit bien que Rassi est sans quartier. »

On pense que de telles lettres n'étaient point confiées à la poste. La comtesse Mosca répondait de Naples : « Nous avons un concert tous les jeudis, et conversation tous les dimanches ; on ne peut pas se remuer dans nos salons. Le comte est enchanté de ses fouilles, il y consacre mille francs par mois, et vient de faire venir des ouvriers des montagnes de l'Abruzze qui ne lui coûtent que vingt-trois sous par jour. Tu devrais bien venir nous voir. Voici plus de vingt fois, monsieur l'ingrat, que je vous fais cette sommation. »

Fabrice n'avait garde d'obéir : la simple lettre qu'il écrivait tous les jours au comte ou à la comtesse lui semblait une corvée presque insupportable. On lui pardonnera quand on saura qu'une année entière se passa ainsi, sans qu'il pût adresser une seule parole à la marquise. Toutes ses tentatives pour établir quelque correspondance avaient été repoussées avec horreur. Le silence habituel que, par ennui de la vie, Fabrice gardait partout, excepté dans l'exercice de ses fonctions et à la cour, joint à la pureté parfaite de ses mœurs, l'avait mis dans une vénération si extraordinaire, qu'il se décida enfin à obéir aux conseils de sa tante.

« Le prince a pour toi une vénération telle, lui écrivait-elle, qu'il faut t'attendre bientôt à une disgrâce ; il te prodiguera les marques d'inattention, et les mépris atroces des courtisans suivront les siens. Ces petits despotes, si honnêtes qu'ils soient, sont changeants comme la mode et par la même raison : l'ennui. Tu ne peux trouver de forces contre le caprice du souverain que dans la prédication. Tu improvises si bien en vers ! essaye de parler une demi-heure sur la religion ; tu diras des hérésies dans le commencement ; mais paye un thélogien savant et discret qui assistera à tes sermons, et t'avertira de tes fautes, tu les répareras le lendemain. »

Le genre de malheur que porte dans l'âme un amour

contrarié, fait que toute chose demandant de l'attention et de l'action devient une atroce corvée. Mais Fabrice se dit que son crédit sur le peuple, s'il en acquérait, pourrait un jour être utile à sa tante et au comte, pour lequel sa vénération augmentait tous les jours, à mesure que les affaires lui apprenaient à connaître la méchanceté des hommes. Il se détermina à prêcher et son succès, préparé par sa maigreur et son habit râpé, fut sans exemple. On trouvait dans ses discours un parfum de tristesse profonde, qui, réuni à sa charmante figure et aux récits de la haute faveur dont il jouissait à la cour, enleva tous les cœurs de femmes. Elles inventèrent qu'il avait été un des plus braves capitaines de l'armée de Napoléon. Bientôt ce fait absurde fut hors de doute. On faisait garder des places dans les églises où il devait prêcher; les pauvres s'y établissaient par spéculation dès cinq heures du matin.

Le succès fut tel, que Fabrice eut enfin l'idée, qui changea tout dans son âme, que, ne fût-ce que par simple curiosité, la marquise Crescenzi pourrait bien un jour venir assister à l'un de ses sermons. Tout à coup le public ravi s'aperçut que son talent redoublait; il se permettait, quand il était ému, des images dont la hardiesse eût fait frémir les orateurs les plus exercés; quelquefois, s'oubliant soi-même, il se livrait à des moments d'inspiration passionnée, et tout l'auditoire fondait en larmes. Mais c'était en vain que son œil *aggrottato* cherchait parmi tant de figures tournées vers la chaire celle dont la présence eût été pour lui un si grand événement.

« Mais si jamais j'ai ce bonheur, se dit-il, ou je me trouverai mal, ou je resterai absolument court. » Pour parer à ce dernier inconvénient, il avait composé une sorte de prière tendre et passionnée qu'il plaçait toujours dans sa chaire, sur un tabouret : il avait le projet de se mettre à lire ce morceau, si jamais la présence de la marquise venait le mettre hors d'état de trouver un mot.

Il apprit un jour, par ceux des domestiques du marquis qui étaient à sa solde, que des ordres avaient été donnés afin que l'on préparât pour le lendemain

la loge de la *Caza Crescenzi* au grand théâtre. Il y avait une année que la marquise n'avait paru à aucun spectacle, et c'était un ténor qui faisait fureur et remplissait la salle tous les soirs qui la faisait déroger à ses habitudes. Le premier mouvement de Fabrice fut une joie extrême. « Enfin je pourrai la voir toute une soirée! On dit qu'elle est bien pâle. » Et il cherchait à se figurer ce que pouvait être cette tête charmante, avec des couleurs à demi effacées par les combats de l'âme.

Son ami Ludovic, tout consterné de ce qu'il appelait la folie de son maître, trouva, mais avec beaucoup de peine, une loge au quatrième rang, presque en face de celle de la marquise.

Une idée se présenta à Fabrice : « J'espère lui donner l'idée de venir au sermon, et je choisirai une église fort petite, afin d'être en état de la bien voir ». Fabrice prêchait ordinairement à trois heures. Dès le matin du jour où la marquise devait aller au spectacle, il fit annoncer qu'un devoir de son état le retenant à l'archevêché pendant toute la journée, il prêcherait par extraordinaire à huit heures et demie du soir, dans la petite église de Sainte-Marie de la Visitation, située précisément en face d'une des ailes du palais Crescenzi. Ludovic présenta de sa part une quantité énorme de cierges aux religieuses de la Visitation, avec prière d'illuminer à jour leur église. Il eut toute une compagnie de grenadiers de la garde, et l'on plaça une sentinelle, la baïonnette au bout du fusil, devant chaque chapelle, pour empêcher les vols.

Le sermon n'était annoncé que pour huit heures et demie, et à deux heures l'église était entièrement remplie; l'on peut se figurer le tapage qu'il y eut dans la rue solitaire que dominait la noble architecture du palais Crescenzi. Fabrice avait fait annoncer qu'en l'honneur de *Notre-Dame de Pitié*, il prêcherait sur la pitié qu'une âme généreuse doit avoir pour un malheureux, même quand il serait coupable.

Déguisé avec tout le soin possible, Fabrice gagna sa loge au théâtre au moment de l'ouverture des portes, et quand rien n'était encore allumé. Le spectacle com-

mença vers huit heures, et quelques minutes après il eut cette joie qu'aucun esprit ne peut concevoir s'il ne l'a pas éprouvée, il vit la porte de la loge Crescenzi s'ouvrir; peu après, la marquise entra : il ne l'avait pas vue aussi bien depuis le jour où elle lui avait donné son éventail. Fabrice crut qu'il suffoquerait de joie; il sentait des mouvements si extraordinaires qu'il se dit : « Peut-être je vais mourir! Quelle façon charmante de finir cette vie si triste! Peut-être je vais tomber dans cette loge : les fidèles réunis à la Visitation ne me verront point arriver, et demain ils apprendront que le futur archevêque s'est oublié dans une loge de l'Opéra, et encore déguisé en domestique et couvert d'une livrée! Adieu toute ma réputation! Et que me fait ma réputation! »

Toutefois vers les huit heures trois quarts, Fabrice fit effort sur lui-même; il quitta sa loge des quatrièmes et eut toutes les peines du monde à gagner, à pied, le lieu où il devait quitter son habit de demi-livrée et prendre un habit plus convenable. Ce ne fut que vers les neuf heures qu'il arriva à la Visitation, dans un état de pâleur et de faiblesse tel que le bruit se répandit dans l'église que M. le coadjuteur ne pourrait pas prêcher ce soir-là. On peut juger des soins que lui prodiguèrent les religieuses, à la grille de leur parloir intérieur où il s'était réfugié. Ces dames parlaient beaucoup; Fabrice demanda à être seul quelques instants, puis il courut à sa chaire. Un de ses aides de camp lui avait annoncé, vers les trois heures, que l'église de la Visitation était entièrement remplie, mais de gens appartenant à la dernière classe et attirés apparemment par le spectacle de l'illumination. En entrant en chaire, Fabrice fut agréablement surpris de trouver toutes les chaises occupées par les jeunes gens à la mode et par les personnages de la plus haute distinction. Quelques phrases d'excuses commencèrent son sermon et furent reçues avec des cris comprimés d'admiration. Ensuite vint la description passionnée du malheureux dont il faut avoir pitié pour honorer dignement la *Madone de Pitié*, qui, elle-même, a tant souffert sur la terre. L'orateur était fort ému; il y avait des

moments où il pouvait à peine prononcer les mots de façon à être entendu dans toutes les parties de cette petite église. Aux yeux de toutes les femmes et de bon nombre des hommes, il avait l'air lui-même du malheureux dont il fallait prendre pitié, tant sa pâleur était extrême. Quelques minutes après les phrases d'excuses par lesquelles il avait commencé son discours, on s'aperçut qu'il était hors de son assiette ordinaire : on le trouvait ce soir-là d'une tristesse plus profonde et plus tendre que de coutume. Une fois on lui vit les larmes aux yeux : à l'instant il s'éleva dans l'auditoire un sanglot général et si bruyant, que le sermon en fut tout à fait interrompu.

Cette première interruption fut suivie de dix autres; on poussait des cris d'admiration, il y avait des éclats de larmes; on entendait à chaque instant des cris tels que : « Ah! sainte Madone! Ah! grand Dieu! » L'émotion était si générale et si invincible dans ce public d'élite, que personne n'avait honte de pousser des cris, et les gens qui y étaient entraînés ne semblaient point ridicules à leurs voisins.

Au repos qu'il est d'usage de prendre au milieu du sermon, on dit à Fabrice qu'il n'était resté absolument personne au spectacle; une seule dame se voyait encore dans sa loge, la marquise Crescenzi. Pendant ce moment de repos on entendit tout à coup beaucoup de bruit dans la salle; c'étaient les fidèles qui votaient une statue à M. le coadjuteur. Son succès dans la seconde partie du discours fut tellement fou et mondain, les élans de contrition chrétienne furent tellement remplacés par des cris d'admiration tout à fait profanes, qu'il crut devoir adresser, en quittant la chaire, une sorte de réprimande aux auditeurs. Sur quoi tous sortirent à la fois avec un mouvement qui avait quelque chose de singulier et de compassé; et, en arrivant à la rue, tous se mettaient à applaudir avec fureur, et à crier : *E viva del Dongo!*

Fabrice consulta sa montre avec précipitation, et courut à une petite fenêtre grillée qui éclairait l'étroit passage de l'orgue à l'intérieur du couvent. Par politesse envers la foule incroyable et insolite qui remplis-

sait la rue, le suisse du palais Crescenzi avait placé une douzaine de torches dans ces mains de fer que l'on voit sortir des murs de face des palais bâtis au moyen âge. Après quelques minutes, et longtemps avant que les cris eussent cessé, l'événement que Fabrice attendait avec tant d'anxiété arriva, la voiture de la marquise, revenant du spectacle, parut dans la rue; le cocher fut obligé de s'arrêter, et ce ne fut qu'au plus petit pas, et à force de cris, que la voiture put gagner la porte.

La marquise avait été touchée de la musique sublime, comme le sont les cœurs malheureux, mais bien plus encore de la solitude parfaite du spectacle lorsqu'elle en apprit la cause. Au milieu du second acte, et le *ténor* admirable étant en scène, les gens mêmes du parterre avaient tout à coup déserté leurs places pour aller tenter fortune et essayer de pénétrer dans l'église de la Visitation. La marquise, se voyant arrêtée par la foule devant sa porte, fondit en larmes. « Je n'avais pas fait un mauvais choix! » se dit-elle.

Mais précisément à cause de ce moment d'attendrissement elle résista avec fermeté aux instances du marquis et de tous les amis de la maison, qui ne concevaient pas qu'elle n'allât point voir un prédicateur aussi étonnant. Enfin, disait-on, il l'emporte même sur le meilleur ténor de l'Italie! « Si je le vois, je suis perdue! » se disait la marquise.

Ce fut en vain que Fabrice, dont le talent semblait plus brillant chaque jour, prêcha encore plusieurs fois dans cette même petite église, voisine du palais Crescenzi, jamais il n'aperçut Clélia, qui même à la fin prit de l'humeur de cette affectation à venir troubler sa rue solitaire, après l'avoir déjà chassée de son jardin.

En parcourant les figures de femmes qui l'écoutaient, Fabrice remarquait depuis assez longtemps une petite figure brune fort jolie, et dont les yeux jetaient des flammes. Ces yeux magnifiques étaient ordinairement baignés de larmes dès la huitième ou dixième phrase du sermon. Quand Fabrice était obligé de dire des choses longues et ennuyeuses pour lui-même, il reposait assez volontiers ses regards sur cette tête dont la

jeunesse lui plaisait. Il apprit que cette jeune personne s'appelait Anetta Marini, fille unique et héritière du plus riche marchand drapier de Parme, mort quelques mois auparavant.

Bientôt le nom de cette Anetta Marini, fille du drapier, fut dans toutes les bouches ; elle était devenue éperdument amoureuse de Fabrice. Lorsque les fameux sermons commencèrent, son mariage était arrêté avec Giacomo Rassi, fils aîné du ministre de la justice, lequel ne lui déplaisait point ; mais à peine eut-elle entendu deux fois monsignor Fabrice, qu'elle déclara qu'elle ne voulait plus se marier : et, comme on lui demandait la cause d'un si singulier changement, elle répondit qu'il n'était pas digne d'une honnête fille d'épouser un homme en se sentant éperdument éprise d'un autre. Sa famille chercha d'abord sans succès quel pouvait être cet autre.

Mais les larmes brûlantes qu'Anetta versait au sermon mirent sur la voie de la vérité ; sa mère et ses oncles lui ayant demandé si elle aimait monsignor Fabrice, elle répondit avec hardiesse que, puisqu'on avait découvert la vérité, elle ne s'avilirait point par un mensonge ; elle ajouta que, n'ayant aucun espoir d'épouser l'homme qu'elle adorait, elle voulait du moins n'avoir plus les yeux offensés par la figure ridicule du *contino* Rassi. Ce ridicule donné au fils d'un homme que poursuivait l'envie de toute la bourgeoisie devint, en deux jours, l'entretien de toute la ville. La réponse d'Anetta Marini parut charmante, et tout le monde la répéta. On en parlait au palais Crescenzi comme on en parlait partout.

Clélia se garda bien d'ouvrir la bouche sur un tel sujet dans son salon ; mais elle fit des questions à sa femme de chambre, et, le dimanche suivant, après avoir entendu la messe à la chapelle de son palais, elle fit monter sa femme de chambre dans sa voiture, et alla chercher une seconde messe à la paroisse de Mlle Marini. Elle y trouva réunis tous les beaux de la ville attirés par le même motif ; ces messieurs se tenaient debout près de la porte. Bientôt, au grand mouvement qui se fit parmi eux, la marquise comprit

que cette Mlle Marini entrait dans l'église; elle se trouva fort bien placée pour la voir, et, malgré sa piété, ne donna guère d'attention à la messe. Clélia trouva à cette beauté bourgeoise un petit air décidé qui, suivant elle, eût pu convenir tout au plus à une femme mariée depuis plusieurs années. Du reste, elle était admirablement bien prise dans sa petite taille, et ses yeux, comme l'on dit en Lombardie, semblaient faire la conversation avec les choses qu'ils regardaient. La marquise s'enfuit avant la fin de la messe.

Un pauvre hère, nommé Gonzo, très noble et très parasite, qui fait partie de l'entourage du mari de Clélia, raconte un jour devant celle-ci les succès du prédicateur en renom.

La petite Anetta Marini — (disait Gonzo) — donnait jusqu'à un sequin par place qu'on lui retenait au sermon; elle arrivait toujours avec deux de ses tantes et l'ancien caissier de son père. Ces places, qu'elle faisait garder dès la veille, étaient choisies en général presque vis-à-vis la chaire, mais un peu de côté du grand autel, car elle avait remarqué que le coadjuteur se tournait souvent vers l'autel. Or, ce que le public avait remarqué aussi, c'est que *non rarement* les yeux si parlants du jeune prédicateur s'arrêtaient avec complaisance sur la jeune héritière, cette beauté si piquante; et apparemment avec quelque attention, car, dès qu'il avait les yeux fixés sur elle, son sermon devenait savant; les citations y abondaient, l'on n'y trouvait plus de ces mouvements qui partent du cœur; et les dames, pour qui l'intérêt cessait presque aussitôt, se mettaient à regarder la Marini et à en médire.

Clélia se fit répéter jusqu'à trois fois tous ces détails singuliers. A la troisième, elle devint fort rêveuse; elle calculait qu'il y avait justement quatorze mois qu'elle n'avait vu Fabrice. « Y aurait-il un bien grand mal, se disait-elle, à passer une heure dans une église, non pour voir Fabrice, mais pour entendre un prédicateur célèbre? D'ailleurs, je me placerai bien loin de la chaire, et je ne regarderai Fabrice qu'une fois en entrant et une autre fois à la fin du sermon.... Non, se

disait Clélia, ce n'est pas Fabrice que je vais voir, je vais entendre le prédicateur étonnant! »

Au milieu de tous ces raisonnements, la marquise avait des remords; sa conduite avait été si belle depuis quatorze mois! « Enfin, se disait-elle, pour trouver quelque paix avec elle-même, si la première femme qui viendra ce soir a été entendre prêcher monsignor del Dongo, j'irai aussi; si elle n'y est point allée, je m'abstiendrai. »

Une fois ce parti pris, la marquise fit le bonheur du Gonzo en lui disant :

« Tâchez de savoir quel jour le coadjuteur prêchera, et dans quelle église. Ce soir, avant que vous sortiez, j'aurai peut-être une commission à vous donner. »

A peine Gonzo parti pour le Corso, Clélia alla prendre l'air dans le jardin de son palais. Elle ne se fit pas l'objection que depuis dix mois elle n'y avait pas mis les pieds. Elle était vive, animée; elle avait des couleurs. Le soir, à chaque ennuyeux qui entrait dans le salon, son cœur palpitait d'émotion. Enfin, on annonça le Gonzo, qui, du premier coup d'œil, vit qu'il allait être l'homme nécessaire pendant huit jours; « la marquise est jalouse de la petite Marini, et ce serait, ma foi, une comédie bien montée, se dit-il, que celle dans laquelle la marquise jouerait le premier rôle, la petite Anetta la soubrette, et monsignor del Dongo l'amoureux! Ma foi, le billet d'entrée ne serait pas trop payé à deux francs. » Il ne se sentait pas de joie, et, pendant toute la soirée, il coupait la parole à tout le monde, et racontait les anecdotes les plus saugrenues (par exemple, la célèbre actrice et le marquis de Pequigny, qu'il avait apprise la veille d'un voyageur français). La marquise, de son côté, ne pouvait tenir en place; elle se promenait dans le salon, elle passait dans une galerie voisine du salon, où le marquis n'avait admis que des tableaux coûtant chacun plus de vingt mille francs. Ces tableaux avaient un langage si clair ce soir-là, qu'ils fatiguaient le cœur de la marquise à force d'émotion. Enfin, elle entendit ouvrir les deux battants, elle courut au salon : c'était la marquise Raversi! Mais en lui adressant les compliments d'usage, Clélia sentait que la voix lui

manquait. La marquise lui fit répéter deux fois la question : « Que dites-vous du prédicateur à la mode? » qu'elle n'avait point entendue d'abord.

« Je le regardais comme un petit intrigant, très digne neveu de l'illustre comtesse Mosca; mais à la dernière fois qu'il a prêché, tenez, à l'église de la Visitation, vis-à-vis de chez vous, il a été tellement sublime, que, toute haine cessante, je le regarde comme l'homme le plus éloquent que j'aie jamais entendu.

— Ainsi vous avez assisté à ses sermons? dit Clélia toute tremblante de bonheur.

— Mais comment, dit la marquise en riant, vous ne m'écoutiez donc pas? Je n'y manquerais pas pour tout au monde. On dit qu'il est attaqué de la poitrine, et que bientôt il ne prêchera plus! »

A peine la marquise sortie, Clélia appela le Gonzo dans la galerie.

« Je suis presque résolue, lui dit-elle, à entendre ce prédicateur si vanté. Quand prêchera-t-il?

— Lundi prochain, c'est-à-dire dans trois jours; et l'on dirait qu'il a deviné le projet de Votre Excellence, car il vient prêcher à l'église de la Visitation. »

Tout n'était pas expliqué; mais Clélia ne trouvait plus de voix pour parler; elle fit cinq ou six tours dans la galerie sans ajouter une parole. Gonzo se disait : « Voilà la vengeance qui la travaille. Comment peut-on être assez insolent pour se sauver d'une prison, surtout quand on a l'honneur d'être gardé par un héros tel que le général Fabio Conti!

« Au reste, il faut se presser, ajouta-t-il avec une fine ironie; il est touché à la poitrine. J'ai entendu le docteur Rambo dire qu'il n'a pas un an de vie; Dieu le punit d'avoir rompu son ban en se sauvant traîtreusement de la citadelle ».

La marquise s'assit sur le divan de la galerie, et fit signe à Gonzo de l'imiter. Après quelques instants, elle lui remit une petite bourse où elle avait préparé quelques sequins. « Faites-moi retenir quatre places.

— Sera-t-il permis au pauvre Gonzo de se glisser à la suite de Votre Excellence?

— Sans doute; faites retenir cinq places.... Je ne tiens nullement, ajouta-t-elle, à être près de la chaire; mais j'aimerais à voir Mlle Marini, que l'on dit si jolie. »

La marquise ne vécut pas pendant les trois jours qui la séparaient du fameux lundi, jour du sermon. Le Gonzo, pour qui c'était un insigne honneur d'être vu en public à la suite d'une aussi grande dame, avait endossé son habit français avec l'épée; ce n'est pas tout: profitant du voisinage du palais, il fit porter dans l'église un fauteuil doré magnifique destiné à la marquise, ce qui fut trouvé de la dernière insolence par les bourgeois. On peut penser ce que devint la pauvre marquise lorsqu'elle aperçut ce fauteuil, et qu'on l'avait placé précisément vis-à-vis la chaire. Clélia était si confuse, baissant les yeux, et réfugiée dans un coin de cet immense fauteuil, qu'elle n'eut pas même le courage de regarder la petite Marini, que le Gonzo lui indiquait de la main avec une effronterie dont elle ne pouvait revenir. Tous les êtres non nobles n'étaient absolument rien aux yeux du courtisan.

Fabrice parut dans la chaire; il était si maigre, si pâle, tellement *consumé* que les yeux de Clélia se remplirent de larmes à l'instant. Fabrice dit quelques paroles, puis s'arrêta, comme si la voix lui manquait tout à coup; il essaya vainement de commencer quelques phrases; il se retourna, et prit un papier écrit.

« Mes frères, dit-il, une âme malheureuse et bien digne de toute votre pitié vous engage, par ma voix, à prier pour la fin de ses tourments, qui ne cesseront qu'avec sa vie. »

Fabrice lut la suite de son papier fort lentement; mais l'expression de sa voix était telle, qu'avant le milieu de la prière tout le monde pleurait, même le Gonzo. — « Au moins on ne me remarquera pas », se disait la marquise en fondant en larmes.

Tout en lisant le papier écrit, Fabrice trouva deux ou trois idées sur l'état de l'homme malheureux pour lequel il venait solliciter les prières des fidèles. Bientôt les pensées lui arrivèrent en foule. En ayant l'air de s'adresser au public, il ne parlait qu'à la marquise. Il ermina son discours un peu plus tôt que de coutume,

parce que, quoi qu'il pût faire, les larmes le gagnaient à un tel point, qu'il ne pouvait plus prononcer d'une manière intelligible. Les bons juges trouvèrent ce sermon singulier, mais égal au moins, pour le pathétique, au fameux sermon prêché aux lumières. Quant à Clélia, à peine eut-elle entendu les premières lignes de la prière lue par Fabrice, qu'elle regarda comme un crime atroce d'avoir pu passer quatorze mois sans le voir. En rentrant chez elle, elle se mit au lit pour pouvoir penser à Fabrice en toute liberté; et le lendemain, d'assez bonne heure, Fabrice reçut un billet ainsi conçu :

« On compte sur votre honneur; cherchez quatre *braves* de la discrétion desquels vous soyez sûr, et demain, au moment où minuit sonnera à la *Steccata*, trouvez-vous près d'une petite porte qui porte le numéro 19, dans la rue Saint-Paul. Songez que vous pouvez être attaqué, ne venez pas seul. »

En reconnaissant ces caractères divins, Fabrice tomba à genoux et fondit en larmes. « Enfin, s'écria-t-il, après quatorze mois et huit jours! Adieu les prédications. »

Il serait bien long de décrire tous les genres de folies auxquels furent en proie, ce jour-là, les cœurs de Fabrice et de Clélia. La petite porte indiquée dans le billet n'était autre que celle de l'orangerie du palais Crescenzi, et, dix fois dans la journée, Fabrice trouva le moyen de la voir. Il prit des armes, et seul, un peu avant minuit, d'un pas rapide, il passait près de cette porte, lorsque, à son inexprimable joie, il entendit une voix bien connue dire d'un ton très bas :

« Entre ici, ami de mon cœur. »

Fabrice entra avec précaution et se trouva à la vérité dans l'orangerie, mais vis-à-vis une fenêtre fortement grillée et élevée, au-dessus du sol, de trois ou quatre pieds. L'obscurité était profonde. Fabrice avait entendu quelque bruit dans cette fenêtre, et il en reconnaissait la grille avec la main, lorsqu'il sentit une main, passée à travers les barreaux, prendre la sienne et la porter à des lèvres qui lui donnèrent un baiser.

« C'est moi, lui dit une voix chérie, qui suis venue

ici pour te dire que je t'aime, et pour te demander si tu veux m'obéir. »

On peut juger de la réponse, de la joie, de l'étonnement de Fabrice. Après les premiers transports, Clélia lui dit :

« J'ai fait vœu à la Madone, comme tu sais, de ne jamais te voir; c'est pourquoi je te reçois dans cette obscurité profonde. Je veux bien que tu saches que, si jamais tu me forçais à te regarder en plein jour, tout serait fini entre nous. Mais d'abord, je ne veux pas que tu prêches devant Anetta Marini, et ne va pas croire que c'est moi qui ai eu la sottise de faire porter un fauteuil dans la maison de Dieu.

— Mon cher ange, je ne prêcherai plus devant qui que ce soit, je n'ai prêché que dans l'espoir qu'un jour je te verrais.

— Ne parle pas ainsi, songe qu'il ne m'est pas permis, à moi, de te voir. »

Ici, nous demandons la permission de passer, sans en dire un seul mot, sur un espace de trois années.

A l'époque où reprend notre récit, il y avait déjà longtemps que le comte Mosca était de retour à Parme, comme premier ministre, plus puissant que jamais.

Après ces trois années de bonheur divin, l'âme de Fabrice eut un caprice de tendresse qui vint tout changer. La marquise avait un charmant petit garçon de deux ans, *Sandrino*, qui faisait la joie de sa mère; il était toujours avec elle ou sur les genoux du marquis Crescenzi; Fabrice, au contraire, ne le voyait presque jamais; il ne voulut pas qu'il s'accoutumât à chérir un autre père. Il conçut le dessein d'enlever l'enfant avant que ses souvenirs fussent bien distincts.

Dans les longues heures de chaque journée où la marquise ne pouvait voir son ami, la présence de Sandrino la consolait; car nous avons à avouer une chose qui semblera bizarre au nord des Alpes, malgré ses erreurs elle était restée fidèle à son vœu; elle avait promis à la Madone, on se le rappelle peut-être, de ne *jamais voir* Fabrice; telles avaient été ses paroles précises : en conséquence elle ne le recevait que de nuit, et jamais il n'y avait de lumière dans l'appartement.

Mais tous les soirs il était reçu par son amie; et, ce qui est admirable, au milieu d'une cour dévorée par la curiosité et par l'ennui, les précautions de Fabrice avaient été si habilement calculées, que jamais cette *amicizia*, comme on dit en Lombardie, ne fut même soupçonnée. Cet amour était trop vif pour qu'il n'y eût pas des brouilles; Clélia était fort sujette à la jalousie, mais presque toujours les querelles venaient d'une autre cause. Fabrice avait abusé de quelque cérémonie publique pour se trouver dans le même lieu que la marquise et la regarder; elle saisissait alors un prétexte pour sortir bien vite, et pour longtemps exilait son ami.

On était étonné à la cour de Parme de ne connaître aucune intrigue à une femme aussi remarquable par sa beauté et l'élévation de son esprit; elle fit naître des passions qui inspirèrent bien des folies, et souvent Fabrice aussi fut jaloux.

Le bon archevêque Landriani était mort depuis longtemps: la piété, les mœurs exemplaires, l'éloquence de Fabrice l'avaient fait oublier; son frère aîné était mort, et tous les biens de la famille lui étaient arrivés. A partir de cette époque il distribua chaque année aux curés de son diocèse les cent et quelques mille francs que rapportait l'archevêché de Parme.

Il eût été difficile de rêver une vie plus honorée, plus honorable et plus utile que celle que Fabrice s'était faite, lorsque tout fut troublé par ce malheureux caprice de tendresse.

« D'après ce vœu que je respecte et qui fait pourtant le malheur de ma vie puisque tu ne veux pas me voir de jour, dit-il un jour à Clélia, je suis obligé de vivre constamment seul, n'ayant d'autre distraction que le travail; et encore le travail me manque. Au milieu de cette façon sévère et triste de passer les longues heures de chaque journée, une idée s'est présentée, qui fait mon tourment et que je combats en vain depuis six mois : mon fils ne m'aimera point; il ne m'entend jamais nommer. Élevé au milieu du luxe aimable du palais Crescenzi, à peine s'il me connait. Le petit nombre de fois que je le vois, je songe à sa mère, dont

il me rappelle la beauté céleste et que je ne puis regarder, et il doit me trouver une figure sérieuse, ce qui, pour les enfants, veut dire triste.

— Eh bien, dit la marquise, où tend tout ce discours qui m'effraye?

— A ravoir mon fils; je veux qu'il habite avec moi; je veux le voir tous les jours, je veux qu'il s'accoutume à m'aimer; je veux l'aimer moi-même à loisir. Puisqu'une fatalité unique au monde veut que je sois privé de ce bonheur dont jouissent tant d'âmes tendres, et que je ne passe pas ma vie avec tout ce que j'adore, je veux du moins avoir auprès de moi un être qui le rappelle à mon cœur, qui le remplace en quelque sorte. Les affaires et les hommes me sont à charge dans ma solitude forcée; tu sais que l'ambition a toujours été un mot vide pour moi, depuis le moment où j'eus le bonheur d'être écroué par Barbone; et tout ce qui n'est pas sensation de l'âme me semble ridicule dans la mélancolie qui loin de toi m'accable. »

On peut comprendre la vive douleur dont le chagrin de son ami remplit l'âme de la pauvre Clélia; sa tristesse fut d'autant plus profonde, qu'elle sentait que Fabrice avait une sorte de raison. Elle alla jusqu'à mettre en doute si elle ne devait pas tenter de rompre son vœu. Alors elle eût reçu Fabrice de jour comme tout autre personnage de la société, et sa réputation de sagesse était trop bien établie pour qu'on en médît. Elle se disait qu'avec beaucoup d'argent elle pourrait se faire relever de son vœu; mais elle sentait aussi que cet arrangement tout mondain ne tranquilliserait pas sa conscience, et peut-être le ciel irrité la punirait de ce nouveau crime.

D'un autre côté, si elle consentait à céder au désir si naturel de Fabrice, si elle cherchait à ne pas faire le malheur de cette âme tendre qu'elle connaissait si bien, et dont son vœu singulier compromettait si étrangement la tranquillité, quelle apparence d'enlever le fils unique d'un des plus grands seigneurs d'Italie sans que la fraude fût découverte? Le marquis Crescenzi prodiguerait des sommes énormes, se mettrait lui-même à la tête des recherches, et tôt ou tard l'enlèvement serait

connu. Il n'y avait qu'un moyen de parer à ce danger, il fallait envoyer l'enfant au loin, à Edimbourg, par exemple, ou à Paris; mais c'est à quoi la tendresse d'une mère ne pouvait se résoudre. L'autre moyen proposé par Fabrice, et en effet le plus raisonnable, avait quelque chose de sinistre augure et de presque encore plus affreux aux yeux de cette mère éperdue : il fallait, disait Fabrice, feindre une maladie; l'enfant serait de plus en plus mal, enfin il viendrait à mourir pendant une absence du marquis Crescenzi.

Une répugnance qui, chez Clélia, allait jusqu'à la terreur, causa une rupture qui ne put durer.

Clélia prétendait qu'il ne fallait pas tenter Dieu; que ce fils si chéri était le fruit d'un crime, et que, si encore l'on irritait la colère céleste, Dieu ne manquerait pas de le retirer à lui. Fabrice reparlait de sa destinée singulière : « L'état que le hasard m'a donné, disait-il à Clélia, et mon amour m'obligent à une solitude éternelle; je ne puis, comme la plupart de mes confrères, avoir les douceurs d'une société intime, puisque vous ne voulez me recevoir que dans l'obscurité, ce qui réduit à des instants, pour ainsi dire, la partie de ma vie que je puis passer avec vous. »

Il y eut bien des larmes répandues. Clélia tomba malade; mais elle aimait trop Fabrice pour se refuser constamment au sacrifice terrible qu'il lui demandait. En apparence, Sandrino tomba malade; le marquis se hâta de faire appeler les médecins les plus célèbres, et Clélia rencontra dès cet instant un embarras terrible qu'elle n'avait pas prévu : il fallait empêcher cet enfant adoré de prendre aucun des remèdes ordonnés par les médecins, ce n'était pas une petite affaire.

L'enfant, retenu au lit plus qu'il ne fallait pour sa santé, devint réellement malade. Comment dire au médecin la cause de ce mal? Déchirée par deux intérêts contraires et si chers, Clélia fut sur le point de perdre la raison. Fallait-il consentir à une guérison apparente, et sacrifier ainsi tout le fruit d'une feinte si longue et si pénible? Fabrice, de son côté, ne pouvait se pardonner la violence qu'il exerçait sur le cœur de son amie ni renoncer à son projet. Il avait trouvé le moyen

d'être introduit toutes les nuits auprès de l'enfant malade, ce qui avait amené une autre complication. La marquise venait soigner son fils, et quelquefois Fabrice était obligé de la voir à la clarté des bougies, ce qui semblait au pauvre cœur malade de Clélia un péché horrible et qui présageait la mort de Sandrino. C'était en vain que les casuistes les plus célèbres, consultés sur l'obéissance à un vœu, dans le cas où l'accomplissement en serait évidemment nuisible, avaient répondu que le vœu ne pouvait être considéré comme rompu d'une façon criminelle, tant que la personne engagée par une promesse envers la Divinité s'abstenait, non pour un vain plaisir des sens, mais pour ne pas causer un mal évident. La marquise n'en fut pas moins au désespoir, et Fabrice vit le moment où son idée bizarre allait amener la mort de Clélia et celle de son fils.

Il eut recours à son ami intime, le comte Mosca, qui, tout vieux ministre qu'il était, fut attendri de cette histoire d'amour qu'il ignorait en grande partie.

« Je vous procurerai l'absence du marquis pendant cinq ou six jours au moins : quand la voulez-vous? »

A quelque temps de là, Fabrice vint dire au comte que tout était préparé pour que l'on pût profiter de l'absence.

Deux jours après, comme le marquis revenait à cheval d'une de ses terres aux environs de Mantoue, des brigands, soldés apparemment par une vengeance particulière, l'enlevèrent sans le maltraiter en aucune façon et le placèrent dans une barque qui employa trois jours à descendre le Pô et à faire le même voyage que Fabrice avait exécuté autrefois après la fameuse affaire Giletti. Le quatrième jour, les brigands déposèrent le marquis dans une île déserte du Pô, après avoir eu le soin de le voler complètement, et de ne lui laisser ni argent ni aucun effet ayant la moindre valeur. Le marquis fut deux jours entiers avant de pouvoir regagner son palais à Parme, il le trouva tendu de noir et tout son monde dans la désolation.

Cet enlèvement, fort adroitement exécuté, eut un résultat bien funeste : Sandrino, établi en secret dans

une grande et belle maison où la marquise venait le voir presque tous les jours, mourut au bout de quelques mois. Clélia se figura qu'elle était frappée par une juste punition, pour avoir été infidèle à son vœu à la Madone : elle avait vu si souvent Fabrice aux lumières, et même deux fois en plein jour et avec des transports si tendres, durant la maladie de Sandrino ! Elle ne survécut que de quelques mois à ce fils si chéri, mais elle eut la douceur de mourir dans les bras de son ami.

Fabrice était trop amoureux et trop croyant pour avoir recours au suicide; il espérait retrouver Clélia dans un meilleur monde, mais il avait trop d'esprit pour ne pas sentir qu'il avait beaucoup à réparer.

Peu de jours après la mort de Clélia, il signa plusieurs actes par lesquels il assurait une pension de mille francs à chacun de ses domestiques, et se réservait pour lui-même une pension égale; il donnait des terres, valant cent mille livres de rentes à peu près, à la comtesse Mosca; pareille somme à la marquise del Dongo, sa mère, et ce qui pouvait rester de la fortune paternelle, à l'une de ses sœurs mal mariée. Le lendemain, après avoir adressé à qui de droit la démission de son archevêché et de toutes les places dont l'avaient successivement comblé la faveur d'Ernest V et l'amitié du premier ministre, il se retira à la *Chartreuse de Parme*, située dans les bois voisins du Pô, à deux lieues de Sacca.

La comtesse Mosca avait fort approuvé, dans le temps, que son mari reprît le ministère, mais jamais elle n'avait voulu consentir à rentrer dans les États d'Ernest V. Elle tenait sa cour à Vignano, à un quart de lieue de Casal-Maggiore, sur la rive gauche du Pô, et par conséquent dans les États de l'Autriche. Dans ce magnifique palais de Vignano, que le comte lui avait fait bâtir, elle recevait les jeudis toute la haute société de Parme, et tous les jours ses nombreux amis. Fabrice n'eût pas manqué un jour de venir à Vignano. La comtesse, en un mot, réunissait toutes les apparences du bonheur, mais elle ne survécut que fort peu de

temps à Fabrice, qu'elle adorait, et qui ne passa qu'une année dans sa Chartreuse.

Les prisons de Parme étaient vides, le comte immensément riche, Ernest V adoré de ses sujets, qui comparaient son gouvernement à celui des grands-ducs de Toscane.

26

CHRONIQUES ITALIENNES

(1839)

L'ABBESSE DE CASTRO

L'Abbesse de Castro fut publiée dans les n[os] du 1[er] février et 1[er] mars 1839 de la *Revue des Deux Mondes*, et cette nouvelle parut, avec quelques autres, en volume, cette même année. C'est le type des *Chroniques italiennes* que Beyle avait tirées de ces « vieux manuscrits jaunis par le temps » dont il avait fait 22 volumes in-folio d'extraits. Il commençait par traduire « cet ancien style italien, grave, direct » en français, puis il s'efforçait de le débarrasser des obscurités, des allusions peu claires, des longueurs fatigantes, mais de façon à ce que l'œuvre, dit-il, « ne présentât pas de reflets de la belle littérature moderne, et des idées de notre siècle sans préjugés ». Ici en particulier, Beyle a voulu reproduire le style de « deux manuscrits volumineux, l'un romain, et l'autre de Florence », composés pour des lecteurs de l'an 1598.

Nous sommes dans l'Italie du xvi[e] siècle. Les *brigands*, que l'on connaît mal si on ne voit pas en eux les défenseurs de la liberté contre le despotisme, et du peuple contre ses tyrans, « régnaient dans les environs de Rome ». Hélène de Campireali, née à Albano en 1542, fille d'un prince romain, parfaitement belle, et douée de toutes les qualités de cœur et de l'esprit, aimait Jules Branciforte, jeune homme fort pauvre, mais qui s'était distingué parmi les *bravi* du prince Colonna. Insulté par le seigneur Campireali, parce qu'il passe trop souvent sous les fenêtres d'Hélène, Jules qui sait qu'il est aimé, se tait ; il obtient des rendez-vous de la jeune fille, dont il respecte la vertu ; le seigneur Campireali et son fils Fabio cherchent en vain à surprendre l'aventurier, lorsque, dans une rencontre entre les Orsini et les Colonna, Jules se trouve en présence du frère d'Hélène :

Il faut savoir que les Orsini, éternels rivaux des Colonna, et tout-puissants alors dans les villages les plus voisins de Rome, avaient fait condamner à mort, depuis peu, par les tribunaux du gouvernement, un riche cultivateur nommé Balthazar Bandini, né à la

Pétrella. Il serait trop long de rapporter ici les diverses actions que l'on reprochait à Bandini : la plupart seraient des crimes aujourd'hui, mais ne pouvaient pas être considérées d'une façon aussi sévère en 1559. Bandini était en prison dans un château appartenant aux Orsini, et situé dans la montagne du côté de Valmontone, à six lieues d'Albano. Le barigel de Rome, suivi de cent cinquante de ses sbires, passa une nuit sur la grande route; il venait chercher Bandini pour le conduire à Rome dans les prisons de Tordinona; Bandini avait appelé à Rome de la sentence qui le condamnait à mort. Mais, comme nous vous l'avons dit, il était natif de la Pétrella, forteresse appartenant aux Colonna; la femme de Bandini vint dire publiquement à Fabrice Colonna, qui se trouvait à la Pétrella :

« Laisserez-vous mourir un de vos fidèles serviteurs ? »

Colonna répondit :

« A Dieu ne plaise que je m'écarte jamais du respect que je dois aux décisions des tribunaux du pape mon seigneur! »

Aussitôt ses soldats reçurent des ordres, et il fit donner avis de se tenir prêts à tous ses partisans. Le rendez-vous était indiqué dans les environs de Valmontone, petite ville bâtie au sommet d'un rocher peu élevé, mais qui a pour rempart un précipice continu et presque vertical de soixante à quatre-vingts pieds de haut. C'est dans cette ville appartenant au pape que les partisans des Orsini et les sbires du gouvernement avaient réussi à transporter Bandini. Parmi les partisans les plus zélés du pouvoir, on comptait le seigneur de Campireali et Fabio, son fils, d'ailleurs un peu parents des Orsini. De tout temps, au contraire, Jules Branciforte et son père avaient été attachés aux Colonna :

Dans les circonstances où il ne convenait pas aux Colonna d'agir ouvertement, ils avaient recours à une précaution fort simple : la plupart des riches paysans romains, alors comme aujourd'hui, faisaient partie de quelque compagnie de pénitents. Les pénitents ne paraissent jamais en public que la tête couverte d'un morceau de toile qui cache leur figure et se trouve

percé de deux trous vis-à-vis les yeux. Quand les Colonna ne voulaient pas avouer une entreprise, ils invitaient leurs partisans à prendre leur habit de pénitent pour venir les joindre.

Après de longs préparatifs, la translation de Bandini, qui depuis quinze jours faisait la nouvelle du pays, fut indiquée pour un dimanche. Ce jour-là, à deux heures du matin, le gouverneur de Valmontone fit sonner le tocsin dans tous les villages de la forêt de la Faggiola. On vit des paysans sortir en assez grand nombre de chaque village. (Les mœurs des républiques du moyen âge, du temps desquelles on se battait pour obtenir une certaine chose que l'on désirait, avaient conservé beaucoup de bravoure dans le cœur de nos paysans; de nos jours, personne ne bougerait.)

Ce jour-là on put remarquer une chose assez singulière : à mesure que la petite troupe de paysans armés sortie de chaque village s'enfonçait dans la forêt, elle diminuait de moitié; les partisans des Colonna se dirigeaient vers le lieu du rendez-vous désigné par Fabrice. Leurs chefs paraissaient persuadés qu'on ne se battrait pas ce jour-là : ils avaient eu ordre le matin de répandre ce bruit. Fabrice parcourait la forêt avec l'élite de ses partisans, qu'il avait montés sur les jeunes chevaux à demi sauvages de son haras. Il passait une sorte de revue des divers détachements de paysans; mais il ne leur parlait point, toute parole pouvant compromettre. Fabrice était un grand homme maigre, d'une agilité et d'une force incroyables : quoique à peine âgé de quarante-cinq ans, ses cheveux et sa moustache étaient d'une blancheur éclatante, ce qui le contrariait fort : à ce signe on pouvait le reconnaître en des lieux où il eût mieux aimé passer incognito. A mesure que les paysans le voyaient, ils criaient : *Vive Colonna!* et mettaient leurs capuchons de toile. Le prince lui-même avait son capuchon sur la poitrine, de façon à pouvoir le passer dès qu'on apercevrait l'ennemi.

Celui-ci ne se fit point attendre : le soleil se levait à peine lorsqu'un millier d'hommes à peu près, appartenant au parti des Orsini et venant du côté de Valmon-

tone, pénétrèrent dans la forêt et vinrent passer à trois cents pas environ des partisans de Fabrice Colonna, que celui-ci avait fait mettre ventre à terre. Quelques minutes après que les derniers des Orsini, formant cette avant-garde, eurent défilé, le prince mit ses hommes en mouvement : il avait résolu d'attaquer l'escorte de Bandini un quart d'heure après qu'elle serait entrée dans le bois. En cet endroit, la forêt est semée de petites roches hautes de quinze ou vingt pieds; ce sont des coulées de lave plus ou moins antiques, sur lesquelles les châtaigniers viennent admirablement, et interceptent presque entièrement le jour. Comme ces coulées, plus ou moins attaquées par le temps, rendent le sol fort inégal, pour épargner à la grande route une foule de petites montées et descentes inutiles, on a creusé dans la lave, et fort souvent la route est à trois ou quatre pieds en contre-bas de la forêt.

Vers le lieu de l'attaque projetée par Fabrice, se trouvait une clairière couverte d'herbes et traversée à l'une de ses extrémités par la grande route. Ensuite la route rentrait dans la forêt, qui, en cet endroit, remplie de ronces et d'arbustes entre les troncs des arbres, était tout à fait impénétrable. C'est à cent pas dans la forêt, et sur les deux bords de la route, que Fabrice plaçait ses fantassins. A un signe du prince, chaque paysan arrangea son capuchon, et prit poste avec son arquebuse derrière un châtaignier; les soldats du prince se placèrent derrière les arbres les plus voisins de la route. Les paysans avaient l'ordre précis de ne tirer qu'après les soldats, et ceux-ci ne devaient faire feu que lorsque l'ennemi serait à vingt pas. Fabrice fit couper à la hâte une vingtaine d'arbres, qui, précipités avec leurs branches sur la route, assez étroite en ce lieu-là et en contre-bas de trois pieds, l'interceptaient entièrement. Le capitaine Ranuce, avec cinq cents hommes, suivit l'avant-garde; il avait l'ordre de ne l'attaquer que lorsqu'il entendrait les premiers coups d'arquebuse qui seraient tirés de l'abatis qui interceptait la route. Lorsque Fabrice Colonna vit ses soldats et ses partisans bien placés chacun derrière son arbre, et pleins de résolution, il partit au galop avec tous

ceux des siens qui étaient montés, et parmi lesquels on remarquait Jules Branciforte. Le prince prit un sentier à droite de la grande route, et qui conduisait à l'extrémité de la clairière la plus éloignée de la route.

Le prince s'était à peine éloigné depuis quelques minutes, lorsqu'on vit venir de loin, par la route de Valmontone, une troupe nombreuse d'hommes à cheval : c'étaient les sbires et le barigel, escortant Bandini, et tous les cavaliers des Orsini. Au milieu d'eux se trouvait Balthazar Bandini, entouré de quatre bourreaux vêtus de rouge ; ils avaient l'ordre d'exécuter la sentence des premiers juges et de mettre Bandini à mort, s'ils voyaient les partisans des Colonna sur le point de le délivrer.

La cavalerie de Colonna arrivait à peine à l'extrémité de la clairière ou prairie la plus éloignée de la route, lorsqu'il entendit les premiers coups d'arquebuse de l'embuscade par lui placée sur la grande route en avant de l'abatis. Aussitôt il mit sa cavalerie au galop, et dirigea sa charge sur les quatre bourreaux vêtus de rouge qui entouraient Bandini.

Nous ne suivrons point le récit de cette petite affaire, qui ne dura pas trois quarts d'heure ; les partisans des Orsini, surpris, s'enfuirent dans tous les sens ; mais, à l'avant-garde, le brave capitaine Ranuce fut tué, événement qui eut une influence funeste sur la destinée de Branciforte. A peine celui-ci avait donné quelques coups de sabre, toujours en se rapprochant des hommes vêtus de rouge, qu'il se trouva vis-à-vis de Fabio Campireali.

Monté sur un cheval bouillant d'ardeur, et revêtu d'un giacco doré (cotte de mailles), Fabio s'écriait :

« Quels sont ces misérables masqués ? Coupons leur masque d'un coup de sabre ; voyez la façon dont je m'y prends ! »

Presque au même instant, Jules Branciforte reçut de lui un coup de sabre horizontal sur le front. Ce coup avait été lancé avec tant d'adresse, que la toile qui lui couvrait le visage tomba en même temps qu'il se sentit les yeux aveuglés par le sang qui coulait de cette blessure, d'ailleurs fort peu grave. Jules éloigna son

cheval pour avoir le temps de respirer et de s'essuyer le visage. Il voulait, à tout prix, ne point se battre avec le frère d'Hélène; et son cheval était déjà à quatre pas de Fabio, lorsqu'il reçut sur la poitrine un furieux coup de sabre qui ne pénétra point, grâce à son giacco, mais lui ôta la respiration pour un moment. Presque au même instant, il s'entendit crier aux oreilles :

« Ti conosco, porco! Canaille, je te connais! C'est comme cela que tu gagnes de l'argent pour remplacer tes haillons! »

Jules, vivement piqué, oublia sa première résolution et revint sur Fabio :

« Ed in mal punto tu venisti [1]! » s'écria-t-il.

A la suite de quelques coups de sabre précipités, le vêtement qui couvrait leur cotte de mailles tombait de toutes parts. La cotte de mailles de Fabio était dorée et magnifique, celle de Jules des plus communes.

« Dans quel égout as-tu ramassé ton giacco? » lui cria Fabio.

Au même moment, Jules trouva l'occasion qu'il cherchait depuis une demi-minute : la superbe cotte de mailles de Fabio ne serrait pas assez le cou, et Jules lui porta au cou, un peu découvert, un coup de pointe qui réussit. L'épée de Jules entra d'un demi-pied dans la gorge de Fabio et en fit jaillir un énorme jet de sang.

« Insolent! » s'écria Jules.

Et il galopa vers les hommes habillés de rouge, dont deux étaient encore à cheval à cent pas de lui. Comme il approchait d'eux, le troisième tomba; mais, au moment où Jules arrivait tout près du quatrième bourreau, celui-ci, se voyant environné de plus de dix cavaliers, déchargea un pistolet à bout portant sur le malheureux Balthazar Bandini, qui tomba.

« Mes chers seigneurs, nous n'avons plus que faire ici! s'écria Branciforte; sabrons ces coquins de sbires qui s'enfuient de toutes parts. »

Tout le monde le suivit.

Lorsque, une demi-heure après, Jules revint auprès de Fabrice Colonna, ce seigneur lui adressa la parole

1. Tu arrives dans un moment fatal!

pour la première fois de sa vie. Jules le trouva ivre de colère; il croyait le voir transporté de joie, à cause de la victoire, qui était complète et due tout entière à ses bonnes dispositions; car les Orsini avaient près de trois mille hommes, et Fabrice, à cette affaire, n'en avait pas réuni plus de quinze cents.

« Nous avons perdu notre brave ami Ranuce, s'écria le prince en parlant à Jules, je viens moi-même de toucher son corps; il est déjà froid. Le pauvre Balthazar Bandini est mortellement blessé. Ainsi, au fond, nous n'avons pas réussi. Mais l'ombre du brave capitaine Ranuce paraîtra bien accompagnée devant Pluton. J'ai donné l'ordre que l'on pende aux branches des arbres tous ces coquins de prisonniers. N'y manquez pas, messieurs! » s'écria-t-il en haussant la voix.

Et il repartit au galop pour l'endroit où avait eu lieu le combat d'avant-garde. Jules commandait à peu près en second la compagnie de Ranuce; il suivit le prince, qui, arrivé près du cadavre de ce brave soldat, qui gisait entouré de plus de cinquante cadavres ennemis, descendit une seconde fois de cheval pour prendre la main de Ranuce. Jules l'imita, il pleurait.

« Tu es bien jeune, dit le prince à Jules, mais je te vois couvert de sang, et ton père fut un brave homme, qui avait reçu plus de vingt blessures au service des Colonna. Prends le commandement de ce qui reste de la compagnie de Ranuce, et conduis son cadavre à notre église de la Pétrella; songe que tu seras peut-être attaqué sur la route. »

Jules ne fut point attaqué, mais il tua d'un coup d'épée un de ses soldats, qui lui disait qu'il était trop jeune pour commander. Cette imprudence réussit, parce que Jules était encore couvert du sang de Fabio. Tout le long de la route, il trouvait les arbres chargés d'hommes que l'on pendait. Ce spectacle hideux, joint à la mort de Ranuce et surtout à celle de Fabio, le rendait presque fou. Son seul espoir était qu'on ne saurait pas le nom du vainqueur de Fabio.

Nous sautons les détails militaires. Trois jours après celui du combat, il put revenir passer quelques heures à Albano; il racontait à ses connaissances qu'une fièvre

violente l'avait retenu dans Rome, où il avait été obligé de garder le lit toute la semaine.

Mais on le traitait partout avec un respect marqué; les gens les plus considérables de la ville le saluaient les premiers; quelques imprudents allèrent même jusqu'à l'appeler seigneur capitaine. Il avait passé plusieurs fois devant le palais Campireali, qu'il trouva entièrement fermé, et comme le nouveau capitaine était fort timide lorsqu'il s'agissait de faire certaines questions, ce ne fut qu'au milieu de la journée qu'il put prendre sur lui de dire à Scotti, vieillard qui l'avait traité avec bonté :

« Mais où sont donc les Campireali? je vois leur palais fermé.

— Mon ami, répondit Scotti avec une tristesse subite, c'est là un nom que vous ne devez jamais prononcer. Vos amis sont bien convaincus que c'est lui qui vous a cherché, et ils le diront partout; mais enfin il était le principal obstacle à votre mariage; mais enfin sa mort laisse une sœur immensément riche, et qui vous aime. On peut même ajouter, et l'indiscrétion devient vertu en ce moment, on peut même ajouter qu'elle vous aime au point d'aller vous rendre visite la nuit dans votre petite maison d'Albe. Ainsi l'on peut dire, dans votre intérêt, que vous étiez mari et femme avant le fatal combat des Ciampi (c'est le nom qu'on donnait dans le pays au combat que nous avons décrit). »

Le vieillard s'interrompit, parce qu'il s'aperçut que Jules fondait en larmes.

« Montons à l'auberge », dit Jules.

Scotti le suivit; on leur donna une chambre où ils s'enfermèrent à clef, et Jules demanda au vieillard la permission de lui raconter tout ce qui s'était passé depuis huit jours. Ce long récit terminé :

« Je vois bien à vos larmes, dit le vieillard, que rien n'a été prémédité dans votre conduite; mais la mort de Fabio n'en est pas moins un événement bien cruel pour vous. Il faut absolument qu'Hélène déclare à sa mère que vous êtes son époux depuis longtemps. »

Jules ne répondit pas, ce que le vieillard attribua à une louable discrétion. Absorbé dans une profonde

rêverie, Jules se demandait si Hélène, irritée par la mort d'un frère, rendrait justice à sa délicatesse; il se repentit de ce qui s'était passé autrefois. Ensuite, à sa demande, le vieillard lui parla franchement de tout ce qui avait eu lieu dans Albano le jour du combat. Fabio ayant été tué sur les six heures et demie du matin, à plus de six lieues d'Albano, chose incroyable! dès neuf heures on avait commencé à parler de cette mort. Vers midi on avait vu le vieux Campireali, fondant en larmes et soutenu par ses domestiques, se rendre au couvent des Capucins. Peu après, trois de ces bons pères, montés sur les meilleurs chevaux de Campireali, et suivis de beaucoup de domestiques, avaient pris la route du village des Ciampi, près duquel le combat avait eu lieu. Le vieux Campireali voulait absolument les suivre; mais on l'en avait dissuadé, par la raison que Fabrice Colonna était furieux (on ne savait trop pourquoi) et pourrait bien lui faire un mauvais parti s'il était fait prisonnier.

Le soir, vers minuit, la forêt de la Faggiola avait semblé en feu : c'était tous les moines et tous les pauvres d'Albano qui, portant chacun un gros cierge allumé, allaient à la rencontre du corps du jeune Fabio.

— Je ne vous cacherai point, continua le vieillard en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu, que la route qui conduit à Valmontone et aux *Ciampi*...

— Eh bien? dit Jules.

— Eh bien, cette route passe devant votre maison, et l'on dit que lorsque le cadavre de Fabio est arrivé à ce point, le sang a jailli d'une plaie horrible qu'il avait au cou.

— Quelle horreur! s'écria Jules en se levant.

— Calmez-vous, mon ami, dit le vieillard, vous voyez bien qu'il faut que vous sachiez tout. Et maintenant je puis vous dire que votre présence ici, aujourd'hui, a semblé un peu prématurée. Si vous me faisiez l'honneur de me consulter, j'ajouterais, capitaine, qu'il n'est pas convenable que d'ici à un mois vous paraissiez dans Albano. Je n'ai pas besoin de vous avertir qu'il ne serait pas prudent de vous montrer à Rome. On ne sait point encore quel parti le saint-père va prendre envers

les Colonna; on pense qu'il ajoutera foi à la déclaration de Fabrice, qui prétend n'avoir appris le combat des Ciampi que par la voix publique; mais le gouverneur de Rome, qui est tout Orsini, enrage et serait enchanté de faire pendre quelqu'un des braves soldats de Fabrice, ce dont celui-ci ne pourrait se plaindre raisonnablement, puisqu'il jure n'avoir point assisté au combat. J'irai plus loin, et, quoique vous ne me le demandiez pas, je prendrai la liberté de vous donner un avis militaire : vous êtes aimé dans Albano, autrement vous n'y seriez pas en sûreté. Songez que vous vous promenez par la ville depuis plusieurs heures, que l'un des partisans des Orsini peut se croire bravé, ou tout au moins songer à la facilité de gagner une belle récompense. Le vieux Campireali a répété mille fois qu'il donnera sa plus belle terre à qui vous aura tué. Vous auriez dû faire descendre dans Albano quelques-uns des soldats que vous avez dans votre maison.

— Je n'ai point de soldats dans ma maison.

— En ce cas, vous êtes fou, capitaine. Cette auberge a un jardin, nous allons sortir par le jardin, et nous échapper à travers les vignes. Je vous accompagnerai; je suis vieux et sans armes; mais si nous rencontrons des malintentionnés, je leur parlerai, et je pourrai du moins vous faire gagner du temps. »

Jules eût l'âme navrée. Oserons-nous dire quelle était sa folie? Dès qu'il avait appris que le palais Campireali était fermé et tous ses habitants partis pour Rome, il avait formé le projet d'aller revoir ce jardin où si souvent il avait eu des entrevues avec Hélène. Il espérait même revoir sa chambre, où il avait été reçu quand sa mère était absente. Il avait besoin de se rassurer contre sa colère, par la vue des lieux où il l'avait vue si tendre pour lui.

Branciforte et le généreux vieillard ne firent aucune mauvaise rencontre en suivant les petits sentiers qui traversent les vignes et montent vers le lac.

Jules se fit raconter de nouveau les détails des obsèques du jeune Fabio. Le corps de ce brave jeune homme, escorté par beaucoup de prêtres, avait été conduit à Rome, et enseveli dans la chapelle de sa

famille, au couvent de Saint-Onuphre, au sommet du Janicule. On avait remarqué, comme une circonstance fort singulière, que, la veille de la cérémonie, Hélène avait été reconduite par son père au couvent de la Visitation, à Castro; ce qui avait confirmé le bruit public qui voulait qu'elle fut mariée secrètement avec le soldat d'aventure qui avait eu le malheur de tuer son frère.

Quand il fut près de sa maison, Jules trouva le caporal de sa compagnie et quatre de ses soldats; ils lui dirent que jamais leur ancien capitaine ne sortait de la forêt sans avoir auprès de lui quelques-uns de ses hommes. Le prince avait dit plusieurs fois que, lorsqu'on voulait se faire tuer par imprudence, il fallait auparavant donner sa démission, afin de ne pas lui jeter sur les bras une mort à venger.

Jules Branciforte comprit la justesse de ces idées, auxquelles jusqu'ici il avait été parfaitement étranger. Il avait cru, ainsi que les peuples enfants, que la guerre ne consiste qu'à se battre avec courage. Il obéit sur-le-champ aux intentions du prince; il ne se donna que le temps d'embrasser le sage vieillard qui avait eu la générosité de l'accompagner jusqu'à sa maison.

Mais peu de jours après, Jules, à demi fou de mélancolie, revint voir le palais Campireali. A la nuit tombante, lui et trois de ses soldats, déguisés en marchands napolitains, pénétrèrent dans Albano. Il se présenta seul dans la maison de Scotti; il apprit qu'Hélène était toujours reléguée au couvent de Castro. Son père, qui la croyait mariée à celui qu'il appelait l'assassin de son fils, avait juré de ne jamais la revoir. Il ne l'avait pas vue même en la ramenant au couvent. La tendresse de sa mère semblait, au contraire, redoubler, et souvent elle quittait Rome pour aller passer un jour ou deux avec sa fille.

Devenu un des plus vaillants capitaines de Fabrice Colonna, Jules a réussi à voir Hélène au couvent de Castro, et à la décider à fuir une nuit pour aller faire bénir leur mariage par un prêtre. Malheureusement, Hélène se laisse arracher ce secret par sa mère; celle-ci, apprenant que sa fille n'avait jamais manqué à ses devoirs, et heureuse de savoir qu'un mariage n'est plus une nécessité, persuade à Hélène de retarder de huit jours la céré-

monie secrète, et lui promet d'amener le seigneur Campireali à consentir à un mariage public. En réalité, elle va tenter de faire assassiner Branciforte. Ce dernier, irrité à la lecture de la lettre où Hélène lui raconte son entretien avec sa mère, tentera un coup de main pour enlever « cette créature faible et pusillanime » :

Mais, le surlendemain, Jules était de retour à Castro; il amenait huit de ses soldats, qui avaient bien voulu le suivre et s'exposer à la colère du prince, qui quelquefois avait puni de mort des entreprises du genre de celle dans laquelle ils s'engageaient. Jules avait cinq hommes à Castro, il arrivait avec huit; et toutefois quatorze soldats, quelque braves qu'ils fussent, lui paraissaient insuffisants pour son entreprise, car le couvent était comme un château fort.

Il s'agissait de passer par force ou par adresse la première porte du couvent, puis il fallait suivre un passage de plus de cinquante pas de longueur. A gauche, comme on l'a dit, s'élevaient les fenêtres grillées d'une sorte de caserne où les religieuses avaient placé trente ou quarante domestiques, anciens soldats. De ces fenêtres grillées partirait un feu bien nourri dès que l'alarme serait donnée.

L'abbesse régnante, femme de tête, avait peur des exploits des chefs Orsini, du prince Colonna, de Marco Sciarra et de tant d'autres qui régnaient en maîtres dans les environs. Comment résister à huit cents hommes déterminés, occupant à l'improviste une petite ville telle que Castro, et croyant le couvent rempli d'or?

D'ordinaire, la Visitation de Castro avait quinze ou vingt *bravi* dans la caserne, à gauche du passage qui conduisait à la seconde porte du couvent; à droite de ce passage, il y avait un grand mur impossible à percer; au bout du passage, on trouvait une porte en fer ouvrant sur un vestibule à colonnes; après ce vestibule, était la grande cour du couvent; à droite, le jardin. Cette porte en fer était gardée par la tourière.

Quand Jules, suivi de ses huit hommes, se trouva à trois lieues de Castro, il s'arrêta dans une auberge écartée pour laisser passer les heures de la grande chaleur. Là seulement il déclara son projet; ensuite il dessina

sur le sable de la cour le plan du couvent qu'il allait attaquer.

« A neuf heures du soir, dit-il à ses hommes, nous souperons hors la ville; à minuit nous entrerons; nous trouverons vos cinq camarades qui nous attendent près du couvent. L'un d'eux, qui sera à cheval, jouera le rôle d'un courrier qui arrive de Rome pour rappeler la signora de Campireali auprès de son mari, qui se meurt. Nous tâcherons de passer sans bruit la première porte du couvent que voilà au milieu de la caserne, dit-il en leur montrant le plan sur le sable. Si nous commencions la guerre à la première porte, les bravi des religieuses auraient trop de facilité à nous tirer des coups d'arquebuse pendant que nous serions sur la petite place que voici devant le couvent, ou pendant que nous parcourrions l'étroit passage qui conduit de la première porte à la seconde. Cette seconde porte est en fer, mais j'en ai la clef.

« Il est vrai qu'il y a d'énormes bras de fer ou valets, attachés au mur par un bout, et qui, lorsqu'ils sont mis à leur place, empêchent les deux vantaux de la porte de s'ouvrir. Mais, comme ces deux barres de fer sont trop pesantes pour que la sœur tourière puisse les manœuvrer, jamais je ne les ai vues en place; et pourtant j'ai passé plus de dix fois cette porte de fer. Je compte bien passer encore ce soir sans encombre. Vous sentez que j'ai des intelligences dans le couvent; mon but est d'enlever une pensionnaire et non une religieuse; nous ne devons faire usage des armes qu'à la dernière extrémité. Si nous commencions la guerre avant d'arriver à cette seconde porte en barreaux de fer, la tourière ne manquerait pas d'appeler deux vieux jardiniers de soixante-dix ans, qui logent dans l'intérieur du couvent, et les vieillards mettraient à leur place ces bras de fer dont je vous ai parlé. Si ce malheur nous arrive, il faudra, pour passer au delà de cette porte, démolir le mur, ce qui nous prendra dix minutes; dans tous les cas, je m'avancerai vers cette porte le premier. Un des jardiniers est payé par moi; mais je me suis bien gardé, comme vous le pensez, de lui parler de mon projet d'enlèvement. Cette seconde porte passée, on

tourne à droite, et l'on arrive au jardin; une fois dans ce jardin, la guerre commence, il faut faire main basse sur tout ce qui se présentera. Vous ne ferez usage, bien entendu, que de vos épées et de vos dagues, le moindre coup d'arquebuse mettrait en rumeur toute la ville, qui pourrait nous attaquer à la sortie. Ce n'est pas qu'avec treize hommes comme vous je ne me fisse fort de traverser cette bicoque : personne, certes, n'oserait descendre dans la rue; mais plusieurs des bourgeois ont des arquebuses, et ils tireraient des fenêtres. En ce cas, il faudrait longer les murs des maisons, ceci soit dit en passant. Une fois dans le jardin du couvent, vous direz à voix basse à tout homme qui se présentera : *Retirez-vous*; vous tuerez à coups de dague tout ce qui n'obéira pas à l'instant. Je monterai dans le couvent par la petite porte du jardin avec ceux d'entre vous qui seront près de moi, trois minutes plus tard je descendrai avec une ou deux femmes que nous porterons sur nos bras, sans leur permettre de marcher. Aussitôt nous sortirons rapidement du couvent et de la ville. Je laisserai deux de vous près de la porte, ils tireront une vingtaine de coups d'arquebuse, de minute en minute, pour effrayer les bourgeois et les tenir à distance. »

Jules répéta deux fois cette explication.

« Avez-vous compris? dit-il à ses gens. Il fera nuit sous ce vestibule; à droite le jardin, à gauche la cour; il ne faudra pas se tromper.

— Comptez sur nous! » s'écrièrent les soldats.

Puis ils allèrent boire; le caporal ne les suivit point, et demanda la permission de parler au capitaine.

« Rien de plus simple, lui dit-il, que le projet de Votre Seigneurie. J'ai déjà forcé deux couvents en ma vie, celui-ci sera le troisième; mais nous sommes trop peu de monde. Si l'ennemi nous oblige à détruire le mur qui soutient les gonds de la seconde porte, il faut songer que les bravi de la caserne ne resteront pas oisifs durant cette longue opération; ils vous tueront sept à huit hommes à coups d'arquebuse, et alors on peut nous enlever la femme au retour. C'est ce qui est arrivé dans un couvent près de Bologne : on nous tua cinq hommes, nous en tuâmes huit; mais le capitaine

n'eut pas la femme. Je propose à Votre Seigneurie deux choses : je connais quatre paysans des environs de cette auberge où nous sommes, qui ont servi bravement sous Sciarra, et qui, pour un sequin, se battront toute la nuit comme des lions. Peut-être ils voleront quelque argenterie du couvent; peu vous importe, le péché est pour eux; vous, vous les soldez pour avoir une femme, voilà tout. Ma seconde proposition est ceci : Ugone est un garçon instruit et fort adroit; il était médecin quand il tua son beau-frère, et prit la *macchia* (la forêt). Vous pouvez l'envoyer, une heure avant la nuit, à la porte du couvent; il demandera du service, et fera si bien, qu'on l'admettra dans le corps de garde; il fera boire les domestiques des nonnes ; de plus, il est bien capable de mouiller la corde à feu de leurs arquebuses. »

Par malheur, Jules accepta la proposition du caporal. Comme celui-ci s'en allait, il ajouta :

« Nous allons attaquer un couvent, il y a *excommunication majeure*, et, de plus, ce couvent est sous la protection immédiate de la Madone...

— Je vous entends ! s'écria Jules comme réveillé par ce mot. Restez avec moi. »

Le caporal ferma la porte et revint dire le chapelet avec Jules. Cette prière dura une grande heure. A la nuit, on se remit en marche.

Comme minuit sonnait, Jules, qui était entré seul dans Castro sur les onze heures, revint prendre ses gens hors de la porte. Il entra avec ses huit soldats auxquels s'étaient joints trois paysans bien armés; il les réunit aux cinq soldats qu'il avait dans la ville, et se trouva ainsi à la tête de seize hommes déterminés; deux étaient déguisés en domestiques, ils avaient pris une grande blouse de toile noire pour cacher leurs *giacco* (cottes de mailles), et leurs bonnets n'avaient pas de plumes.

A minuit et demi, Jules, qui avait pris pour lui le rôle de courrier, arriva au galop à la porte du couvent, faisant grand bruit et criant qu'on ouvrît sans délai à un courrier envoyé par le cardinal. Il vit avec plaisir que les soldats qui lui répondaient par la petite fenêtre, à côté de la première porte, étaient plus qu'à demi ivres. Suivant l'usage, il donna son nom sur un mor-

ceau de papier; un soldat alla porter ce nom à la tourière, qui avait la clef de la seconde porte, et devait réveiller l'abbesse dans les grandes occasions. La réponse se fit attendre trois mortels quarts d'heure; pendant ce temps, Jules eut beaucoup de peine à maintenir sa troupe dans le silence : quelques bourgeois commençaient même à ouvrir timidement leurs fenêtres, lorsqu'enfin arriva la réponse favorable de l'abbesse. Jules entra dans le corps de garde, au moyen d'une échelle de cinq ou six pieds de longueur, qu'on lui tendit de la petite fenêtre, les bravi du couvent ne voulant pas se donner la peine d'ouvrir la grande porte; il monta, suivi des deux soldats déguisés en domestiques. En sautant dans le corps de garde, il rencontra les yeux d'Ugone; tout le corps de garde était ivre, grâce à ses soins. Jules dit au chef que trois domestiques de la maison Campireali, qu'il avait fait armer comme des soldats pour lui servir d'escorte pendant sa route, avaient trouvé de bonne eau-de-vie à acheter, et demandaient à monter pour ne pas s'ennuyer tout seuls sur la place; ce qui fut accordé à l'unanimité. Pour lui, accompagné de ses deux hommes, il descendit par l'escalier qui, du corps de garde, conduisait dans le passage.

« Tâche d'ouvrir la grande porte », dit-il à Ugone.

Lui-même arriva fort paisiblement à la porte de fer. Là, il trouva la bonne tourière, qui lui dit que, comme il était minuit passé, s'il entrait dans le couvent, l'abbesse serait obligée d'en écrire à l'évêque ; c'est pourquoi elle le faisait prier de remettre ses dépêches à une petite sœur que l'abbesse avait envoyée pour les prendre. A quoi Jules répondit que, dans le désordre qui avait accompagné l'agonie imprévue du seigneur de Campireali, il n'avait qu'une simple lettre de créance écrite par le médecin, et qu'il devait donner tous les détails de vive voix à la femme du malade et à sa fille, si ces dames étaient encore dans le couvent, et, dans tous les cas, à madame l'abbesse. La tourière alla porter ce message. Il ne restait auprès de la porte que la jeune sœur envoyée par l'abbesse. Jules, en causant et jouant avec elle, passa les mains à travers les gros barreaux de fer de la porte, et, tout en riant, il essaya

de l'ouvrir. La sœur, qui était fort timide, eut peur et prit fort mal la plaisanterie; alors Jules, qui voyait qu'un temps considérable se passait, eut l'imprudence de lui offrir une poignée de sequins en la priant de lui ouvrir, ajoutant qu'il était trop fatigué pour attendre. Il voyait bien qu'il faisait une sottise, dit l'historien : c'était avec le fer et non avec de l'or qu'il fallait agir, mais il ne s'en sentit pas le cœur : rien de plus facile que de saisir la sœur, elle n'était pas à un pied de lui de l'autre côté de la porte. A l'offre des sequins, cette jeune fille prit l'alarme. Elle a dit depuis qu'à la façon dont Jules lui parlait, elle avait bien compris que ce n'était pas un simple courrier : « C'est l'amoureux d'une de nos religieuses, pensa-t-elle, qui vient pour avoir un rendez-vous », et elle était dévote. Saisie d'horreur, elle se mit à agiter de toutes ses forces la corde d'une petite cloche qui était dans la grande cour, et qui fit aussitôt un tapage à réveiller les morts.

« La guerre commence, dit Jules à ses gens, garde à vous! »

Il prit sa clef, et, passant le bras à travers les barreaux de fer, ouvrit la porte, au grand désespoir de la jeune sœur, qui tomba à genoux et se mit à réciter des Ave Maria en criant au sacrilège. Encore à ce moment, Jules devait faire taire la jeune fille, il n'en eut pas le courage : un de ses gens la saisit et lui mit la main sur la bouche.

Au même instant, Jules entendit un coup d'arquebuse dans le passage, derrière lui. Ugone avait ouvert la grande porte; le restant des soldats entrait sans bruit, lorsqu'un des bravi de la garde, moins ivre que les autres, s'approcha d'une des fenêtres grillées, et, dans son étonnement de voir tant de gens dans le passage, leur défendit d'avancer en jurant. Il fallait ne pas répondre et continuer à marcher vers la porte de fer; c'est ce que firent les premiers soldats; mais celui qui marchait le dernier de tous, et qui était un des paysans recrutés dans l'après-midi, tira un coup de pistolet à ce domestique du couvent qui parlait par la fenêtre, et le tua. Ce coup de pistolet, au milieu de la nuit, et les cris des ivrognes en voyant tomber leur camarade

réveillèrent les soldats du couvent qui passaient cette nuit-là dans leurs lits, et n'avaient pas pu goûter du vin d'Ugone. Huit ou dix des bravi du couvent sautèrent dans le passage à demi nus, et se mirent à attaquer vertement les soldats de Branciforte.

Comme nous l'avons dit, ce bruit commença au moment où Jules venait d'ouvrir la porte de fer. Suivi de ses deux soldats, il se précipita dans le jardin, courant vers la petite porte de l'escalier des pensionnaires; mais il fut accueilli par cinq ou six coups de pistolet. Ses deux soldats tombèrent, lui eut une balle dans le bras droit. Ces coups de pistolet avaient été tirés par les gens de la signora de Campireali, qui, d'après ses ordres, passaient la nuit dans le jardin, à ce autorisés par une permission qu'elle avait obtenue de l'évêque. Jules courut seul vers la petite porte, de lui si bien connue, qui, du jardin, communiquait à l'escalier des pensionnaires. Il fit tout au monde pour l'ébranler, mais elle était solidement fermée. Il chercha ses gens, qui n'eurent garde de répondre : ils mouraient; il rencontra dans l'obscurité profonde trois domestiques de Campireali contre lesquels il se défendit à coups de dague.

Il courut sous le vestibule, vers la porte de fer, pour appeler ses soldats ; il trouva cette porte fermée : les deux bras de fer si lourds avaient été mis en place et cadenassés par les vieux jardiniers qu'avait réveillés la cloche de la petite sœur.

« Je suis coupé », se dit Jules.

Il le dit à ses hommes ; ce fut en vain qu'il essaya de forcer un des cadenas avec son épée : s'il eût réussi, il enlevait un des bras de fer et ouvrait un des vantaux de la porte. Son épée se cassa dans l'anneau du cadenas ; au même instant il fut blessé à l'épaule par un des domestiques venus du jardin; il se retourna, et, acculé contre la porte de fer, il se sentit attaqué par plusieurs hommes. Il se défendait avec sa dague; par bonheur, comme l'obscurité était complète, presque tous les coups d'épée portaient dans sa cotte de mailles. Il fut blessé douloureusement au genou ; il s'élança sur un des hommes qui s'était trop fendu pour lui porter ce

coup d'épée, il le tua d'un coup de dague dans la figure, et eut le bonheur de s'emparer de son épée. Alors il se crut sauvé; il se plaça au côté gauche de la porte, du côté de la cour. Ses gens, qui étaient accourus, tirèrent cinq ou six coups de pistolet à travers les barreaux de fer de la porte et firent fuir les domestiques; on n'y voyait sous ce vestibule qu'à la clarté produite par les coups de pistolet.

« Ne tirez pas de mon côté! criait Jules à ses gens.

— Vous voilà pris comme dans une souricière, lui dit le caporal d'un grand sang-froid, parlant à travers les barreaux; nous avons trois hommes tués. Nous allons démolir le jambage de la porte du côté opposé à celui où vous êtes; ne vous approchez pas, les balles vont tomber sur nous; il paraît qu'il y a des ennemis dans le jardin?

— Les coquins de domestiques de Campireali », dit Jules.

Il parlait encore au caporal, lorsque des coups de pistolet, dirigés sur le bruit et venant de la partie du vestibule qui conduisait au jardin, furent tirés sur eux. Jules se réfugia dans la loge de la tourière, qui était à gauche en entrant; à sa grande joie, il trouva une lampe presque imperceptible qui brûlait devant l'image de la Madone, il la prit avec beaucoup de précautions pour ne pas l'éteindre; il s'aperçut avec chagrin qu'il tremblait. Il regarda sa blessure au genou, qui le faisait beaucoup souffrir; le sang coulait en abondance.

En jetant les yeux autour de lui, il fut bien surpris de reconnaître, dans une femme qui était évanouie sur un fauteuil de bois, la petite Marietta, la cameriste de confiance d'Hélène; il la secoua vivement.

« Eh quoi! seigneur Jules, s'écria-t-elle en pleurant, est-ce que vous voulez tuer la Marietta, votre amie?

— Bien loin de là; dis à Hélène que je lui demande pardon d'avoir troublé son repos et qu'elle se souvienne de l'*Ave Maria* du Monte Cavi [1]. Voici un bouquet que j'ai cueilli dans son jardin d'Albano; mais il est un

1. En entendant sonner à l'aube l'*Ave Maria* du couvent du Monte-Cavi, Jules avait respecté la vertu d'Hélène qui lui disait : » Fais ce sacrifice à la sainte Madone, cette mère de toute pureté.

peu taché de sang; lave-le avant de le lui donner. »

A ce moment, il entendit une décharge de coups d'arquebuse dans le passage, les *bravi* des religieuses attaquaient ses gens.

« Dis-moi donc où est la clef de la petite porte? dit-il à la Marietta.

— Je ne la vois pas; mais voici les clefs des cadenas des bras de fer qui maintiennent la grande porte. Vous pourrez sortir. »

Jules prit les clefs et s'élança hors de la loge.

« Ne travaillez plus à démolir la muraille, dit-il à ses soldats, j'ai enfin la clef de la porte. »

Il y eut un moment de silence complet, pendant qu'il essayait d'ouvrir un cadenas avec l'une des petites clefs; il s'était trompé de clef, il prit l'autre; enfin, il ouvrit le cadenas; mais, au moment où il soulevait le bras de fer, il reçut presque à bout portant un coup de pistolet dans le bras droit. Aussitôt il sentit que ce bras lui refusait le service.

« Soulevez le valet de fer », cria-t-il à ses gens.

Il n'avait pas besoin de le leur dire.

A la clarté du coup de pistolet, ils avaient vu l'extrémité recourbée du bras de fer à moitié hors de l'anneau attaché à la porte. Aussitôt trois ou quatre mains vigoureuses soulevèrent le bras de fer; lorsque son extrémité fut hors de l'anneau, on le laissa tomber. Alors on put entr'ouvrir l'un des battants de la porte; le caporal entra, et dit à Jules en parlant fort bas :

« Il n'y a plus rien à faire, nous ne sommes plus que trois ou quatre sans blessures, cinq sont morts.

— J'ai perdu du sang, reprit Jules, je sens que je vais m'évanouir; dites-leur de m'emporter. »

Comme Jules parlait au brave caporal, les soldats du corps de garde tirèrent encore trois ou quatre coups d'arquebuse, et le caporal tomba mort. Par bonheur, Ugone avait entendu l'ordre donné par Jules, il appela par leurs noms deux soldats qui enlevèrent le capitaine. Comme il ne s'évanouissait point, il leur ordonna de le porter au fond du jardin, à la petite porte. Cet ordre fit jurer les soldats; ils obéirent toutefois.

« Cent sequins à qui ouvre cette porte! » s'écria Jules.

Mais elle résista aux efforts de trois hommes furieux. Un des vieux jardiniers, établi à une fenêtre du second étage, leur tirait force coups de pistolet, qui servaient à éclairer leur marche.

Après des efforts inutiles contre la porte, Jules s'évanouit tout à fait; Ugone dit aux soldats d'emporter le capitaine au plus vite. Pour lui, il entra dans la loge de la sœur tourière, il jeta à la porte la petite Marietta, en lui ordonnant d'une voix terrible de se sauver et de ne jamais dire qui elle avait reconnu. Il tira la paille du lit, cassa quelques chaises et mit le feu à la chambre. Quand il vit le feu bien allumé, il se sauva à toutes jambes, au milieu des coups d'arquebuse tirés par les bravi du couvent.

Ce ne fut qu'à plus de cent cinquante pas de la Visitation qu'il trouva le capitaine, entièrement évanoui, qu'on emportait à toute course. Quelques minutes après on était hors de la ville. Ugone fit faire halte : il n'avait plus que quatre soldats avec lui; il en renvoya deux dans la ville, avec l'ordre de tirer des coups d'arquebuse de cinq minutes en cinq minutes.

« Tâchez de retrouver vos camarades blessés, leur dit-il, sortez de la ville avant le jour; nous allons suivre le sentier de la *Croce Rossa*. Si vous pouvez mettre le feu quelque part, n'y manquez pas. »

Lorsque Jules reprit connaissance, l'on se trouvait à trois lieues de la ville, et le soleil était déjà fort élevé sur l'horizon. Ugone lui fit son rapport.

« Votre troupe ne se compose plus que de cinq hommes, dont trois blessés. Deux paysans qui ont survécu ont reçu deux sequins de gratification chacun et se sont enfuis; j'ai envoyé les deux hommes non blessés au bourg voisin chercher un chirurgien. »

Le chirurgien, vieillard tout tremblant, arriva bientôt monté sur un âne magnifique; il avait fallu le menacer de mettre le feu à sa maison pour le décider à marcher. On eut besoin de lui faire boire de l'eau-de-vie pour le mettre en état d'agir, tant sa peur était grande. Enfin il se mit à l'œuvre; il dit à Jules que ses blessures n'étaient d'aucune conséquence.

« Celle du genou n'est pas dangereuse, ajouta-t-il;

mais elle vous fera boiter toute la vie, si vous ne gardez pas un repos absolu pendant quinze jours ou trois semaines. »

Le chirurgien pansa les soldats blessés. Ugone fit un signe de l'œil à Jules; on donna deux sequins au chirurgien, qui se confondit en actions de grâces; puis, sous prétexte de le remercier, on lui fit boire une telle quantité d'eau-de-vie, qu'il finit par s'endormir profondément. C'était ce qu'on voulait. On le transporta dans un champ voisin, on enveloppa quatre sequins dans un morceau de papier que l'on mit dans sa poche : c'était le prix de son âne, sur lequel on plaça Jules et l'un des soldats blessé à la jambe. On alla passer le moment de la grande chaleur dans une ruine antique au bord d'un étang; on marcha toute la nuit en évitant les villages, fort peu nombreux sur cette route, et enfin le surlendemain, au lever du soleil, Jules, porté par ses hommes, se réveilla au centre de la forêt de la Faggiola, dans la cabane de charbonnier qui était son quartier général.

Pour sauver Branciforte, le prince Colonna l'éloigne de l'Italie, sous un faux nom, après avoir répandu la nouvelle de sa mort. Hélène, convaincue de la mort de Jules, reste au couvent de Castro, et, à la suite d'intrigues où l'argent joue un rôle, elle est nommée abbesse. Elle cède ensuite à l'amour du jeune évêque Cittadini, et, comme un enfant est né de ces relations, l'abbesse est condamnée à la prison perpétuelle au couvent de Sainte-Marthe. Sa mère fait creuser un passage souterrain pour la délivrer; mais, au moment où elle allait être sauvée, Hélène s'enfonce une dague dans le cœur, parce qu'elle a appris que Jules est revenu couvert de gloire, qu'il approche, et qu'elle ne veut pas paraître, à ses yeux déshonorée.

ROMANS ET NOUVELLES

SAN FRANCESCO A RIPA

Parue dans la *Revue des Deux Mondes* (1er juillet 1853), la nouvelle qui porte ce titre fait partie du recueil : *Romans et Nouvelles* (1854).

En 1726, les deux nièces du pape Benoît XIII (Orsini), la comtesse Orsini et la princesse Campobasso étaient les premières de Rome, par la beauté et l'influence : la première était gaie, insouciante; la seconde, tendre, pieuse, mais violemment passionnée. Depuis plusieurs mois, la princesse Campobasso voyait presque tous les jours le chevalier de Sénecé, neveu du duc de Saint-Aignan, ambassadeur de Louis XV à Rome. Elle adorait le chevalier, qui dissipait par sa légèreté aimable les scrupules religieux de cette âme altière et les pressentiments de son cœur inquiet. Mais Sénecé était las de la princesse, il allait plus souvent chez la comtesse Orsini, qui venait de renvoyer son amant en titre.

Prévenue par monsignor Ferraterra, un prélat dont elle avait entrepris la fortune, la princesse Campobasso a une explication douloureuse avec le chevalier auquel elle dit : « Si tu aimes l'Orsini, vas-y tous les jours, mais ne reviens plus ici. — Ce sera l'arrêt de ma mort et le vôtre », ajoute-t-elle. Sénecé se met à rire, et va chez la comtesse.

Elle avait fait fermer sa porte: mais cet ordre n'était point pour monsignor Ferraterra, qui vint lui rendre compte de ce qu'on avait fait chez l'Orsini jusqu'à une heure du matin. Ce prélat avait servi de bonne foi les amours de la princesse; mais il ne se doutait plus, depuis cette soirée, que bientôt Sénecé ne fût au mieux avec la comtesse Orsini, si ce n'était déjà....

« La princesse dévote, pensa-t-il, me serait plus utile que femme de la société. Toujours il y aura un être qu'elle me préférera : ce sera son amant; et si un jour cet amant est Romain, il peut avoir un oncle à faire cardinal. Si je la convertis, c'est au directeur de sa conscience qu'elle pensera avant tout, et avec le feu de

son caractère.... Que ne puis-je pas espérer d'elle auprès de son oncle! » Et l'ambitieux prélat se perdait dans un avenir délicieux; il voyait la princesse se jeter aux genoux de son oncle pour lui faire donner le chapeau. Le pape serait très reconnaissant de ce qu'il allait entreprendre.... Aussitôt la princesse convertie, il ferait arriver sous les yeux de Benoît XIII des preuves irréfragables de son intrigue avec le jeune Sénecé. Pieux, sincère et abhorrant les Français, le pape aura une reconnaissance éternelle pour l'agent qui aura fait finir une intrigue aussi déplaisante à Sa Sainteté. — Ferraterra appartenait à la haute noblesse de Ferrare; il était riche, il avait plus de cinquante ans.... Animé par la perspective si voisine du chapeau, il fit des merveilles; il osa changer brusquement de rôle auprès de la princesse. Depuis deux mois que Sénecé la négligeait, il eût pu être dangereux de l'attaquer, car à son tour le prélat, comprenant mal Sénecé, le croyait ambitieux.

Le lecteur trouverait bien long le dialogue de la jeune princesse, folle d'amour et de jalousie, et du prélat ambitieux. Ferraterra avait débuté par l'aveu le plus ample de la triste vérité. Après un début aussi saisissant, il ne lui fut pas difficile de réveiller tous les sentiments de religion et de piété passionnée qui n'étaient qu'assoupis au fond du cœur de la jeune Romaine; elle avait une foi sincère. — « Toute passion impie doit finir par le malheur et par le déshonneur », lui disait le prélat. — Il était grand jour quand il sortit du palais Campobasso. Il avait exigé de la nouvelle convertie la promesse de ne pas recevoir Sénecé ce jour-là. Cette promesse avait peu coûté à la princesse : elle se croyait pieuse, et, dans le fait, avait peur de se rendre méprisable par sa faiblesse aux yeux du chevalier.

Cette résolution tint ferme jusqu'à quatre heures : c'était le moment de la visite probable du chevalier. Il passa dans la rue, derrière le château de Campobasso, vit le signal qui annonçait l'impossibilité de l'entrevue, et tout content s'en alla chez la comtesse Orsini.

Peu à peu la Campobasso se sentit comme devenir

folle. Les idées et les résolutions les plus étranges se succédaient rapidement. Tout à coup, elle descendit le grand escalier de son palais comme en démence, et monta en voiture en criant au cocher : « Palais Orsini ».

L'excès de son malheur la poussait comme malgré elle à voir sa cousine. Elle la trouva au milieu de cinquante personnes. Tous les gens d'esprit, tous les ambitieux de Rome, ne pouvant aborder au palais Campobasso, affluaient au palais Orsini. L'arrivée de la princesse fit événement; tout le monde s'éloigna par respect; elle ne daigna pas s'en apercevoir, elle regardait sa rivale, elle l'admirait. Chacun des agréments de sa cousine était un coup de poignard pour son cœur. Après les premiers compliments, l'Orsini, la voyant silencieuse et préoccupée, reprit une conversation brillante et disinvolta.

« Comme sa gaieté convient mieux au chevalier que ma folle et ennuyeuse passion! » se disait la Campobasso.

Dans un inexplicable transport d'admiration et de haine, elle se jeta au cou de la comtesse. Elle ne voyait que les charmes de sa cousine; de près comme de loin, ils lui semblaient également adorables. Elle comparait ses cheveux aux siens, ses yeux, sa peau. A la suite de cet étrange examen, elle se prenait elle-même en horreur et en dégoût. Tout lui semblait adorable, supérieur chez sa rivale.

Immobile et sombre, la Campobasso était comme une statue de basalte au milieu de cette foule gesticulante et bruyante. On entrait, on sortait; tout ce bruit importunait, offensait la Campobasso. Mais que devint-elle quant tout à coup elle entendit annoncer M. de Sénecé! Il avait été convenu, au commencement de leurs relations, qu'il lui parlerait fort peu dans le monde, et comme il sied à un diplomate étranger qui ne rencontre que deux ou trois fois par mois la nièce du souverain auprès duquel il est accrédité.

Sénecé la salua avec le respect et le sérieux accoutumés: puis, revenant à la comtesse Orsini, il reprit le ton de gaieté presque intime que l'on a avec une femme d'esprit qui vous reçoit bien et que l'on voit

tous les jours. La Campobasso était atterrée. « La comtesse me montre ce que j'aurais dû être, se disait-elle. Voilà ce qu'il faut être, et que pourtant je ne serai jamais! » Elle sortit dans le dernier degré de malheur où puisse être jetée une créature humaine, presque résolue à prendre du poison. Tous les plaisirs que l'amour de Sénecé lui avait donnés n'auraient pu égaler l'excès de douleur où elle fut plongée pendant toute une longue nuit. On dirait que les âmes romaines ont pour souffrir des trésors d'énergie inconnus aux autres femmes.

Le lendemain, Sénecé repassa et vit le signe négatif; il s'en alla gaiement; cependant il fut piqué. « C'est donc mon congé qu'elle m'a donné l'autre jour? Il faut que je la voie dans les larmes », dit sa vanité. Il éprouva une légère nuance d'amour en perdant à tout jamais une aussi belle femme, nièce du pape. Il s'engagea dans les souterrains peu propres qui lui déplaisaient si fort, et vint forcer la porte de la grande salle au rez-de-chaussée où la princesse le recevait.

« Comment! vous osez paraître ici? dit la princesse étonnée.

— Cet étonnement manque de sincérité, pensa le jeune Français; elle ne se tient dans cette pièce que quand elle m'attend. »

Le chevalier lui prit la main; elle frémit. Ses yeux se remplirent de larmes; elle sembla si jolie au chevalier, qu'il eut un instant d'amour. Elle, de son côté, oublia tous les serments que, pendant deux jours, elle avait faits à la religion; elle se jeta dans ses bras : « Et voilà le bonheur dont désormais l'Orsini jouira!... » Sénecé, comprenant mal, comme à l'ordinaire, une âme romaine, crut qu'elle voulait se séparer de lui avec bonne amitié, rompre avec des formes. « Il ne me convient pas, attaché que je suis à l'ambassade du roi, d'avoir pour ennemie mortelle (car telle elle serait) la nièce du souverain auprès duquel je suis accrédité. » Tout fier de l'heureux résultat auquel il croyait arriver, Sénecé se mit à parler raison. — Ils vivraient dans l'union la plus agréable; pourquoi ne seraient-ils pas très heureux? Qu'avait-on, dans le fait, à lui reprocher?

L'amour ferait place à une bonne et tendre amitié. Il réclamerait instamment le privilège de revenir de temps à autre dans le lieu où ils se trouvaient; leurs rapports auraient toujours de la douceur....

D'abord la princesse ne le comprit pas. Quand, avec horreur, elle l'eut compris, elle resta debout, immobile, les yeux fixes. Enfin, à ce dernier trait de la *douceur de leurs rapports*, elle l'interrompit d'une voix qui semblait sortir du fond de sa poitrine, et en prononçant lentement :

« C'est-à-dire que vous me trouvez, après tout, assez jolie pour être employée à votre service!

— Mais, chère et bonne amie, l'amour-propre n'est-il pas sauf? répliqua Sénecé, à son tour vraiment étonné. Comment pourrait-il vous passer par la tête de vous plaindre? Heureusement jamais notre intelligence n'a été soupçonnée de personne. Je suis homme d'honneur; je vous donne de nouveau ma parole que jamais être vivant ne se doutera du bonheur dont j'ai joui.

— Pas même l'Orsini? ajouta-t-elle d'un ton froid qui fit encore illusion au chevalier.

— Vous ai-je jamais nommé, dit naïvement le chevalier, les personnes que j'ai pu aimer avant d'être votre esclave?

— Malgré tout mon respect pour votre parole d'honneur, c'est cependant une chance que je ne courrai pas », dit la princesse d'un air résolu, et qui enfin commença à étonner un peu le jeune Français. « Adieu! chevalier.... » Et, comme il s'en allait un peu indécis : « Viens m'embrasser », lui dit-elle.

Elle s'attendrit évidemment; puis elle lui dit d'un ton ferme : « Adieu, chevalier.... »

La princesse envoya chercher Ferraterra. « C'est pour me venger », lui dit-elle. Le prélat fut ravi. « Elle va se compromettre; elle est à moi à jamais. »

Deux jours après, et comme la chaleur était accablante, Sénecé alla prendre l'air au Cours sur le minuit. Il y trouva toute la société de Rome. Quand il voulut reprendre sa voiture, son laquais put à peine lui répondre : il était ivre; le cocher avait disparu; le laquais lui dit, en balbutiant, que le cocher avait pris dispute avec un *ennemi*.

« Ah! mon cocher a des *ennemis*! » dit en riant Sénecé.

En revenant chez lui, il était à peine à deux ou trois rues du Corso, qu'il s'aperçut qu'il était suivi. Des hommes, au nombre de quatre ou cinq, s'arrêtaient quand il s'arrêtait, recommençaient à marcher quand il marchait.

« Je pourrais faire le crochet et regagner le Corso par une autre rue, pensa Senecé. Bah! ces malotrus n'en valent pas la peine; je suis bien armé. » Il avait son poignard nu à la main.

Sénecé parcourut, en pensant ainsi, deux ou trois rues écartées et de plus en plus solitaires. Il entendait ces hommes, qui doublaient le pas. A ce moment, en levant les yeux, il remarqua droit devant lui une petite église desservie par des moines de l'ordre de Saint-François dont les vitraux jetaient un éclat singulier. Il se précipita vers la porte, et frappa très fort avec le manche de son poignard. Les hommes qui semblaient le poursuivre étaient à cinquante pas de lui. Un moine ouvrit la porte; Sénecé se jeta dans l'église; le moine referma la porte précipitamment. Au même instant, les assassins donnèrent des coups de pied à la porte. « Les impies! » dit le moine. Sénecé lui donna un sequin. « Décidément ils m'en voulaient », dit-il.

Cette église était éclairée par un millier de cierges au moins.

« Comment! un service à cette heure! dit-il au moine,

— Excellence, il y a une dispense de l'éminentissime cardinal-vicaire ».

Tout le parvis étroit de la petite église de San Francesco a Ripa était occupé par un mausolée magnifique; on chantait l'office des morts.

« Qui est-ce qui est mort? Quelque prince? dit Sénecé.

— Sans doute, répondit le prêtre, car rien n'est épargné; mais tout ceci, c'est argent et cire perdus; monsieur le doyen nous a dit que le défunt est mort dans l'impénitence finale. »

Sénecé s'approchait; il vit des écussons d'une forme

française; sa curiosité redoubla; il s'approcha tout à fait et reconnut ses armes! Il y avait une inscription latine :

« Nobilis homo Johannes Norbertus Senece eques decessit Romæ. »

« Haut et puissant seigneur Jean Norbert de Sénecé, chevalier, mort à Rome. »

« Je suis le premier homme, pensa Sénecé, qui ait eu l'honneur d'assister à ses propres obsèques.... Je ne vois que l'empereur Charles-Quint qui se soit donné ce plaisir.... Mais il ne fait pas bon pour moi dans cette église. »

Il donna un second sequin au sacristain. « Mon père, lui dit-il, faites-moi sortir par une porte de derrière de votre couvent.

— Bien volontiers », répondit le moine.

A peine dans la rue, Sénecé, qui avait un pistolet à chaque main, se mit à courir avec une extrême rapidité. Bientôt il entendit derrière lui des gens qui le poursuivaient. En arrivant près de son hôtel, il vit la porte fermée et un homme devant. « Voici le moment de l'assaut », pensa le jeune Français; il se préparait à tuer l'homme d'un coup de pistolet, lorsqu'il reconnut son valet de chambre. « Ouvrez la porte », lui cria-t-il. Elle était ouverte; ils entrèrent rapidement et la refermèrent.

« Ah! monsieur, je vous ai cherché partout; voici de bien tristes nouvelles : le pauvre Jean, votre cocher, a été tué à coups de couteau. Les gens qui l'ont tué vomissaient des imprécations contre vous. Monsieur, on en veut à votre vie.... »

Comme le valet parlait, huit coups de tromblon partant à la fois d'une fenêtre qui donnait sur le jardin étendirent Sénecé mort à côté de son valet de chambre; ils étaient percés de plus de vingt balles chacun.

Deux ans après, la princesse Campobasso était vénérée à Rome comme le modèle de la plus haute piété, et depuis longtemps monsignor Ferraterra était cardinal.

LAMIEL

(1839-1889)

Le dernier fragment de *Lamiel* que Beyle a écrit est daté du 15 mars 1842 ; huit jours après, il mourait laissant inachevé ce roman qu'il annonçait comme étant sous presse, lorsqu'il publiait *la Chartreuse.* Ce qui nous en reste n'occupe pas moins de 337 pages (avec les Appendices) dans l'édition qu'en a donnée C. Stryienski, qui nous a bienveillamment autorisé à puiser dans les œuvres posthumes de Stendhal qu'il a données au public. Le romancier comptait renouveler son talent, et se proposait cette fois de combiner avec art la « philosophie » et la « narration narrative ».

Pour cela, il a choisi un sujet à la Marivaux. Dans le gros bourg de Carville, où la duchesse de Miossens dont le château domine la vallée normande est la souveraine du pays, le bedeau-maître d'école, Hautemare, a adopté une petite fille choisie à l'hospice des Enfants-Trouvés de Rouen : c'est Lamiel. La première partie du roman nous fait assister à l'éducation de cette fausse paysanne pervertie. Parmi les familiers du château, se trouve le Dr Sansfin, bossu qui tient à passer pour un don Juan, machiavélique, sans préjugés ni convictions d'aucune sorte. Stendhal nous le présente au cours d'une de ses tournées :

CHAPITRE III

LES LAVANDIÈRES

En sortant de Carville, du côté de la mer, on trouve à gauche la petite vallée au fond de laquelle court le Houblon, ce ruisseau qui a l'esprit d'être joli. Deux grandes prairies fort en pente garnissent les deux côtés du ruisseau.

Sur la rive gauche, un beau chemin, récemment réparé par Mme de Miossens, étale fièrement ses bornes de pierres de taille, qui, sous un nom très impoli, sont destinées à empêcher les imprudents de choir dans le

ruisseau rapide qui se trouve ici en contre-bas de plus de dix pieds. Par le conseil du curé Du Saillard, la noble dame s'est rendue adjudicatrice des réparations à faire à ce chemin qui conduit au château, dépenses cotées à cent écus dans le budget de la commune. Mme la duchesse de Miossens adjudicatrice et recevant trois cents francs d'une commune! Quels mots ridicules, en 1826, car c'est vers cette époque que commence notre histoire fort immorale.

A dix minutes du pont, sur le Houblon, une troisième prairie se présente en face et domine le confluent de la Décise et du Houblon. La Décise, qui descend fort rapidement, est côtoyée par un sentier formant beaucoup de zigzags sur la partie la plus élevée de cette troisième prairie. L'œil du voyageur aperçoit en s'élevant les dernières petites allées sablées d'un jardin anglais fort soigné et, par-dessus, les sommets de quelques arbrisseaux, destinés surtout à dérober la vue de la mer lointaine aux fenêtres du rez-de-chaussée du château.

La vue des pierres noires et carrées d'une tour gothique fait un beau contraste de couleur. Cette tour, maintenant tout à fait en ruine, fut une noble contemporaine de Guillaume le Conquérant.

Tout à fait au bas de la troisième colline est un lavoir public, établi sur les bords de la Décise, sous un immense tilleul. Ce bassin, que Mme la duchesse espère bien faire déguerpir, est formé par deux énormes troncs de chêne creusés au centre et quelques pierres plates placées de champ.

Une trentaine de femmes lavaient du linge à ce bassin, le dernier jour du mois de septembre. Plusieurs de ces paysannes cossues de la riche Normandie ne travaillaient guère, et se trouvaient là sous prétexte de surveiller leurs servantes qui lavaient, mais dans le fait pour prendre leur part à la conversation, ce jour-là fort animée. Plusieurs des laveuses étaient grandes, bien faites, construites comme la Diane des Tuileries, et leurs figures, d'un bel ovale, eussent pu passer pour assez belles, si elles n'eussent été surmontées par l'infâme bonnet de coton dont la mèche, à cause de la

position baissée des laveuses, pendait fort en avant sur le front.

« Hé! ne voilà-t-il pas notre aimable docteur à cheval sur le fameux Mouton! s'écria l'une des laveuses.

— Et ce pauvre Mouton a double charge : il faut qu'il porte M. le docteur et sa bosse, qui n'est pas mince », répondit la voisine.

Toutes levèrent la tête et cessèrent de travailler.

L'objet assez singulier qui attirait leurs regards, un fusil appuyé sur sa bosse, n'était autre que notre ami Sansfin.

Et, dans le fait, il eût été difficile que des jeunes filles le vissent passer sans rire.

Le bossu montra beaucoup d'humeur, ce qui augmenta les rires.

Il descendait l'étroit sentier qui suit le cours de la Décise; ce ruisseau formait une cascade, et le sentier, soutenu par un grand nombre de piquets fichés en terre, formait plusieurs zigzags. C'étaient ces zigzags que le malheureux docteur descendait sous le feu de trente voix glapissantes.

« Prenez garde à la bosse, docteur, elle peut tomber et rouler jusqu'en bas, et nous écraser, nous autres, pauvres laveuses!

— Canaille! canaille infâme! s'écriait le docteur entre ses dents. Infâme canaille que ce peuple! Et dire que je ne prends jamais un sou de tous ces coquins-là, quand la Providence me venge en leur envoyant quelque bonne maladie!

« Taisez-vous, les filles! criait le docteur, en descendant les zigzags plus lentement qu'il n'aurait voulu.

« Quel redoublement d'allégresse parmi les laveuses si mon cheval Mouton eût glissé!

« Taisez-vous, les filles! Lavez votre linge!

— Prenez garde, docteur, ne vous laissez pas tomber. Si Mouton vous jette par terre, nous n'en ferons ni une ni deux, nous vous volons votre bosse.

— Et moi, que pourrais-je vous voler? En tout cas, ce ne sera pas votre vertu! Il y a de beaux jours qu'elle court les champs!... »

(Survient Mme Hautemare.)

Cette femme avait un air de pédanterie et conduisait *par la main* une petite fille de douze à quatorze ans, dont la vivacité paraissait très contrariée d'être ainsi contenue.

Cette femme n'était rien moins que Mme Hautemare, femme du bedeau, chantre, maître d'école de Carville, et la petite fille, dont elle contrariait la vivacité, était sa *nièce*, Lamiel.

Or les laveuses étaient choquées de cet *air de dame* que se donnait Mme Hautemare : conduire la petite fille *par la main*, au lieu de la laisser gambader comme toute les petites filles du village!

Mme Hautemare venait du château, par la belle route qui contournait la prairie placée sur la rive droite du Houblon.

« Ah! voilà *madame* Hautemare », s'écrièrent les lavandières.

Mais elles savaient que *la* Hautemare leur répliquerait au long, tandis qu'en un quart de minute le docteur bossu pouvait s'éloigner d'elles; d'ailleurs, le docteur, à cause de sa calme pétulance, était plus amusant.

Son cheval Mouton, arrivé au bas des zigzags de la Décise, buvait dans ce ruisseau, un peu au-dessus du lavoir.

Deux lavandières s'écriaient, s'adressant à Mme Hautemare :

« Ho! là là! la *madame*, prenez garde de perdre cette *fille de votre frère*, cette prétendue nièce.

— Prends garde à ta perruque, petit bossu, ton *coiffeur* ne sait peut-être pas la faire!

— Et vous... » répondit le docteur; mais sa réplique fut d'une telle nature, qu'il n'est pas possible de l'écrire.

La dévote Mme Hautemare, qui avait continué à suivre la route, qui, descendant du château de Miossens, venait passer à côté du lavoir, se hâta de rebrousser chemin avec sa nièce. Cette démarche, accompagnée d'un grand air de dédain que se donna la femme du bedeau, fit éclater autour du bassin un éclat de rire *unanime*, universel.

Cet éclat de rire fut interrompu par le docteur qui, forçant sa petite voix aiguë, s'écriait :

« Taisez-vous, mesdames les coquines, ou bien je fais trotter mon cheval dans la boue qui vous entoure, et bientôt vos bonnets blancs et vos visages seront aussi propres que vos consciences, c'est-à-dire remplis d'une boue noire et fétide comme vos sales personnes. »

Disant ces nobles paroles, le docteur était piqué au vif et rouge comme un coq. Chez cet homme, qui passait sa vie à rêver à sa conduite, la vanité produisait d'étranges folies; il entrevoyait bien ses sottises, mais rarement avait-il la force d'y résister. Par exemple, en ce moment, il n'avait qu'à ne rien dire, et tout le bavardage insolent des lavandières s'evaporait aux dépens de Mme Hautemare; mais, dans ce moment, il voulait se venger.

« Hé bien! reprit une laveuse, nous serons des filles peu sages et couvertes de boue par un malhonnête; un peu d'eau et tout est dit. Mais avec quelle eau pourra se frotter un bossu si dégoûtant que jamais il n'a pu avoir de maîtresse sans payer? »

Ce mot était à peine prononcé que le docteur, furieux, lança son cheval au galop et, en passant dans le bourbier voisin du lavoir, couvrit de boue toutes les joues rouges, tous les bonnets blancs, et, ce qui était bien pis, tout le linge lavé posé sur des bancs de pierre.

A cette vue, les trente laveuses se mirent à hurler des injures toutes à la fois, et ce chœur vigoureux dura bien une minute.

Le docteur était ravi d'avoir couvert de boue ces insolentes. « Et elles ne pourront pas se plaindre », ajoutait-il avec un sourire diabolique.

Il se retourna vers les laveuses pour jouir de leur désarroi; c'était le moment où toutes ensemble lui lançaient des injures atroces. Le docteur ne put résister à la tentation de repasser au trot dans le bourbier. Il lança son cheval. Une des filles, qui se trouva précisément sous le nez du cheval, eut une peur horrible et, à tout hasard, lança au cheval la petite pelle de bois avec laquelle elle battait son linge. Cette pelle, lancée par la peur, s'éleva plus haut que les yeux du cheval et en passa à quelques pouces. Mouton eut peur et résista net

au milieu de son trot, faisant un petit saut en arrière.

Ce mouvement brusque et sec opéra la séparation du docteur et de la selle; le docteur, qui se penchait en avant, tomba net dans le bourbier, la tête la première; la boue avait bien un demi-pied de profondeur, et le docteur n'eut d'autre mal que celui de la honte, mais cette honte fut entière.

Il était étendu aux pieds de la femme qui, dans l'angoisse d'un danger qui lui semblait extrême, avait lancé en avant sa petite pelle de bois.

Les femmes crurent que le docteur s'était cassé un bras au moins; chacune prit la fuite pour n'être pas reconnue et nommée dans la plainte du docteur.

Celui-ci se releva, rapide comme l'éclair, et remonta sur son cheval. Le voyant remonté avec tant de prestesse, les lavandières, arrêtées à vingt pas, se mirent à rire avec un naturel, un excès de bonheur qui portèrent au comble la rage du malencontreux médecin. Il saisit son fusil avec des projets tragiques. Mais, dans la chute, le fusil avait porté rudement par terre, les chiens (s'étaient) remplis de boue, et de plus avaient perdu leurs pierres. Les femmes ne savaient pas cet accident arrivé au fusil et, voyant le docteur les coucher en joue, elles prirent de nouveau la fuite en jetant des cris aigus.

Le docteur, voyant son fusil hors d'état de le venger, donna d'effroyables coups d'éperon à son cheval, qui, en quelques secondes, arriva dans la cour de sa maison. Le docteur, jurant comme un possédé, se fit donner, sans descendre, un habit et un fusil, puis poussa son cheval ventre à terre sur la grande route d'Avranches qui passait sur le pont du Houblon dont nous avons déjà parlé.

Les femmes, après avoir lavé rapidement leurs bonnets blancs, s'occupaient de leur linge et enlevaient les taches de boue.

Pendant un gros quart d'heure, leur conversation chercha sans le trouver un moyen de tirer vengeance du docteur; elles avaient de l'humeur de ne pouvoir rien inventer, quand Mme Hautemare vint à repasser,

tenant sa nièce Lamiel par la main. A cette vue, tous les cris prirent une autre direction.

« Hé! hé! la revoilà, cette pimbêche, avec sa belle nièce! s'écria Pierrette.

— Qu'appelles-tu nièce? dis plutôt avec la fille du diable!

— Qu'appelles-tu fille du diable? dis donc une bâtarde qu'elle a eue en arrière de son mari et qu'elle a forcé ce gros butor à adopter, et cela pour lui faire déshériter son pauvre neveu, Guillaume Hautemare.

— Hé! par pitié, voisine, ne dites donc rien de malhonnête! Ayez du moins quelque considération pour cette jeunesse que je conduis avec moi. »

Cette prière, prononcée d'un ton doctoral, fut suivie d'une douzaine de réponses qui partirent à la fois, mais que je ne saurais transcrire.

« Regagne la maison en courant, Lamiel », s'écria Mme Hautemare; et la petite fille partit, enchantée de pouvoir courir. La bonne femme se donna le plaisir d'adresser un sermon en trois points aux laveuses, lorsque elles, désolées de ne pouvoir ressaisir la parole, se mirent tout à coup à crier toutes à la fois pour tâcher de faire déguerpir Mme Hautemare. Mais cette femme intrépide avait à cœur leur conversion, et continua à prêcher plus de cinq minutes, avec l'accompagnement de trente femmes criant à tue-tête.

Au moyen de ces deux belles attaques sur des passants récalcitrants, les laveuses trouvèrent le secret de ne point s'ennuyer de toute cette journée-là. De son côté, Mme Hautemare eut un long récit à faire à son mari le bedeau, et à toutes ses amies de Carville. Le moins diverti fut le docteur, qui, au lieu de rentrer chez lui après avoir couvert de boue les laveuses, descendit au galop vers le pont du Houblon sans songer que son fusil en bandoulière bondissait sur son dos de la façon la plus ridicule.

« Grand Dieu! se disait-il, il faut que je sois un grand sot d'aller me prendre de bec avec ces coquines-là! Il y a des jours où je devrais me faire attacher au pied de mon lit par mon domestique. »

Pour faire diversion à son humeur, le docteur chercha

dans sa mémoire si, sur la grande route qu'il suivait toujours ventre à terre, il ne se trouverait pas quelque malade assez bon pour croire que le docteur lui faisait une visite du soir.

Tout à coup, il trouva bien mieux qu'un malade. M. Du Saillard, le curé de Carville, était allé dîner, ce jour-là, au château de Saint-Prix, à trois lieues de son village. Ce curé était terrible dans ses haines et l'un des gros bonnets de la Congrégation; mais par compensation, et c'est là ce qui sauve la civilisation en France, il y a compensation dans tout, — par compensation donc, le terrible Du Saillard n'aimait pas à se trouver seul sur la grande route, dans son petit cabriolet.

Ce fut donc avec un vif plaisir qu'il vit arriver Sansfin chez les Saint-Prix. Ces deux hommes auraient pu se faire beaucoup de mal, et vivaient politiquement ensemble. C'était surtout auprès de la duchesse de Miossens que Du Saillard redoutait les anecdotes malignes que le Docteur savait si bien dire.

Le Docteur, à cheval, escorta le curé; mais quand il se retrouva seul chez lui, il retrouva son noir chagrin et les souvenirs du lavoir. Un instant après, il lui arriva une consolation. On vint le chercher pour un beau jeune homme de cinq pieds six pouces qui venait, à peine âgé de vingt-cinq ans, d'avoir une belle et bonne attaque d'apoplexie. Le Docteur passa la nuit auprès de lui, et, tout en lui appliquant le traitement convenable, il eut le plaisir de voir cet être si beau mourir vers la pointe du jour.

« Voilà un beau corps vacant, se disait-il; pourquoi mon âme ne peut-elle pas y entrer? »

Le Docteur, fils unique d'un fermier enrichi par les biens nationaux, s'était fait médecin pour savoir se soigner; il s'était fait chasseur habile pour paraître toujours armé aux yeux des mauvais plaisants. La récompense d'une activité souvent pénible pour sa faible santé était de voir mourir de beaux hommes et d'effrayer le petit nombre de jolies malades que le pays fournissait.

La petite nièce Lamiel était trop éveillée pour ne

pas comprendre, lorsque sa tante, Mme Hautemare, la renvoya au village, qu'il y avait quelque chose de bien extraordinaire. La dévote Mme Hautemare ne lui laissait jamais faire vingt pas toute seule.

Sa première pensée. comme il était naturel, fut d'entendre ce que sa tante voulait lui cacher; il suffisait pour cela de faire un détour et de revenir se cacher dans la digue de terre couverte d'arbres qui dominait le lavoir public. Mais Lamiel pensa qu'elle allait entendre des injures et des gros mots, choses qu'elle avait en horreur.

Une idée bien plus séduisante lui apparut.

« En courant bien fort, se dit-elle, je puis aller jusqu'au champ de la danse, où je n'ai pu entrer qu'une fois en ma vie, et être rentrée à la maison avant le retour de ma tante. »

Carville ne consistait presque qu'en une rue fort large, avec une place au milieu. A l'extrémité opposée du pont sur le Houblon, c'est-à-dire du côté de Paris, se trouvait la jolie église gothique du pays; au delà était le cimetière, puis au delà encore trois grands tilleuls sous lesquels on dansait le dimanche, au grand déplaisir du curé Du Saillard. « On profanait, disait-il, la cendre des morts », et le prétexte était que les tilleuls n'étaient pas à plus de quarante pas du cimetière. La chaumière, que la commune *passait* à M. Hautemare comme maître d'école, donnait sur la rue, presque vis-à-vis le cimetière, et, de là, on pouvait apercevoir la promenade des tilleuls et entendre le violon de la danse.

Lamiel prit en courant un ancien chemin, qui du lavoir, conduisait à la route de Paris, en dehors de Carville.

Ce chemin la conduisait aux tilleuls, dont elle voyait de loin la cime touffue s'élever par-dessus les maisons et cette vue lui faisait battre le cœur. « Je vais les voir de près, se disait-elle, ces arbres si beaux! »

Lamiel pensa que, si elle ne passait pas par le village, elle ne courrait pas le risque d'être dénoncée à sa tante par certaines dévotes qui habitaient à côté de la maisonnette du maître d'école.

Tout en courant le long de l'ancien chemin hors du

village, Lamiel fit la fâcheuse rencontre de quatre ou cinq vieilles femmes du village, portant des paniers remplis de sabots.

Autrefois Mme Hautemare était aussi pauvre que ces femmes, et se livrait aux mêmes travaux pour gagner sa vie; la protection de M. le curé Du Saillard avait tout changé. Ces femmes, qui marchaient nu-pieds, portant leurs sabots sur la tête, s'aperçurent bientôt que Lamiel était vêtue avec beaucoup plus de soin qu'à l'ordinaire; apparemment sa tante Hautemare l'avait menée au château, chez Mme la duchesse.

« Hé! hé! te voilà bien fière parce que tu viens du château! » dit l'une.

« Je ne sais ce qui me tient, s'écria une seconde; nous allons t'ôter tes beaux souliers : Pourquoi ne marcherais-tu pas nu-pieds comme nous? »

Lamiel ne perdit point courage; elle monta dans le champ qui dominait le chemin de plusieurs pieds; de là elle rendit injures pour injures à ses ennemies.

« Vous voulez me voler mes beaux souliers parce que vous êtes cinq; mais si vous me volez, le brigadier de gendarmerie, qui est ami de mon oncle, vous mettra en prison.

— Veux-tu bien te taire, petit serpent, fille du diable! »

A ce mot, les cinq femmes se mirent à crier à tue-tête toutes ensemble : « Fille du diable! fille du diable!

— Tant mieux, répondait Lamiel, si je suis fille du diable: je ne serai jamais laide et grognon comme vous; le diable mon père saura me maintenir en gaîté. »

Lamiel, qui trouve ses parents très bêtes, et se délecte à lire l'histoire du *Grand Mandrin*, puis celle de *Monsieur Cartouche*, entre au service de Mme de Miossens comme lectrice. La duchesse l'adore et ne peut plus se passer d'elle; Sansfin, appelé auprès de la jeune fille qui est tombée malade, conçoit le projet de la former à son image pour s'en faire aimer dans la suite, et lui enseigne que toute la morale consiste « à écouter la voix de la nature et à suivre tous ses caprices »; le pauvre mais séduisant abbé Clément, jeune, dévoué, candide, a beaucoup moins d'influence sur cette stendhalienne à sa façon; lorsque le fils de la duchesse, le jeune Fédor de Miossens, de l'École polytechnique, viendra au pays, Lamiel se fera enlever par le fils de sa bienfaitrice; elle le traite d'ailleurs en petit garçon, et le jour où le duc, sur les conseils d'un domestique

nommé Duval, qui mène son maître par le bout du nez, est venu l'aborder pour lui rendre « un étui de bois garni de pointes d'acier », elle lui a impérieusement défendu de la suivre

CHAPITRE XVI

LE MAÎTRE DE DUVAL

... Fédor resta debout sur la route comme changé en statue. Ce trait si imprévu fixa à jamais dans son cœur le souvenir de Lamiel.

Heureusement, en arrivant au château, il osa l'avouer à Duval.

« Il faut laisser passer huit jours sans parler à cette mijaurée; du moins, ajouta Duval en voyant qu'il allait déplaire, c'est ce que ferait un jeune homme du commun; mais les gens de votre naissance, monsieur le duc, consultent avant tout leur bon plaisir. L'héritier d'un des plus nobles titres de France et d'une des plus grandes fortunes n'est point soumis aux règles ordinaires. »

Le jeune duc retint jusqu'à une heure du matin un homme qui parlait avec tant d'élégance.

Le lendemain il plut, ce qui désespéra Fédor; il passa son temps à rêver à Lamiel; il ne pouvait pas aller courir les grands chemins avec quelque espoir de la rencontrer. Il prit une voiture et passa deux fois devant la porte des Hautemare. Le second jour, il attendit l'heure de la promenade avec toute l'impatience d'un amoureux et, dans le fait, cet amour, créé par Duval, l'avait déjà délivré d'une partie de son ennui. Duval lui avait fourni cinq ou six façons d'aborder la jeune fille. Fédor oublia tout en l'apercevant à une demi-lieue devant lui sur le même chemin où il l'avait rencontrée la première fois. Il prit le galop, renvoya son cheval quand il fut à cent pas d'elle; il l'aborda tout tremblant et tellement ému qu'il lui dit ce qu'il pensait.

« Vous m'avez renvoyé avant hier, mademoiselle, et vous m'avez mis au désespoir. Que faut-il faire pour n'être pas renvoyé maintenant?

— Ne plus me parler comme à une femme de chambre de Mme la duchesse; je l'ai été à peu près, mais je ne le suis plus.

— Vous avez été lectrice, mais jamais femme de chambre, et ma mère avait fait de vous, mademoiselle, son amie. Je voudrais aussi être votre ami, mais à une condition : ce sera vous qui jouerez le rôle de la duchesse. Vous serez vraiment maîtresse dans toute l'étendue du mot. »

Ce début plut à Lamiel; son orgueil aimait la timidité du jeune duc, mais l'inconvénient de cette sensation, c'est qu'elle entraînait un alliage trop considérable de mépris.

« Adieu, monsieur, lui dit-elle au bout d'un quart d'heure. Je ne veux pas vous voir demain. » Et comme le duc hésitait à se retirer :

« Si vous ne vous retirez pas à l'instant, je ne vous reverrai de huit jours », ajouta-t-elle d'un air impérieux.

Le duc prit la fuite. Cette fuite amusa infiniment Lamiel; elle avait ouï parler mille fois au château du respect avec lequel tout le monde traitait un fils unique, héritier d'un si grand nom; elle trouva plaisant de prendre le rôle contraire.

CHAPITRE XVII

LE PASSEPORT

La connaissance continua, mais sur ce ton; Lamiel était maîtresse non seulement absolue, mais capricieuse. Cependant, après quinze jours, elle multiplia les rendez-vous, parce qu'elle commençait à s'ennuyer les après-midi, quand elle n'avait pas un beau jeune homme à vexer. Lui était fou d'amour. Elle passait sa vie à inventer des tourments.

« Mettez-vous en noir demain pour venir me voir.

— J'obéirai; mais pourquoi ce costume si triste?

— Un de mes cousins vient de mourir; il était marchand de fromage. »

Elle fut amusée de l'effet que ce détail produisit sur le beau jeune homme.

« Si jamais ceci se sait, se disait-il en regagnant tristement le château, je suis perdu de ridicule. »

Il demanda à sa mère la permission de retourner à Paris. Probablement il n'eût pas eu le courage d'y rester, mais il fut refusé.

« Enfin, se disait-il le lendemain en allant au rendez-vous qui, ce jour-là, était dans une cabane des sabotiers d'un bois voisin, que l'on nie encore les progrès du jacobinisme : me voici portant le deuil d'un marchand de fromage! »

Lamiel, le voyant bien exactement en deuil, lui dit : « Embrassez-moi. »

Le pauvre enfant pleura de joie. Mais Lamiel n'éprouva d'autre bonheur que celui de commander. Elle lui permit de l'embrasser, parce que, ce jour-là, sa tante venait de lui faire une scène plus vive encore qu'à l'ordinaire sur ses fréquents rendez-vous avec le jeune duc qui faisaient l'entretien du village. C'était en vain que Lamiel changeait tous les jours le lieu de ses rendez-vous. Depuis trois jours, sa curiosité trouvait un plaisir infini à se faire raconter par Fédor les moindres détails de sa vie de Paris ; c'est pour cela qu'elle n'écouta pas la voix de la prudence qui lui commandait de l'éloigner d'un mot aussitôt qu'elle le verrait.

Le jour baissait rapidement. Lamiel et son ami quittaient le bois pour revenir au village. Le duc racontait avec un naturel charmant et beaucoup d'esprit sa façon de remplir ses journées à Paris ; Lamiel vit de loin son oncle Hautemare qui descendait d'une carriole louée, assez cher apparemment, pour l'épier. Cette vue l'impatienta.

« Vous avez toujours ce valet de chambre fidèle que vous appelez Duval?

— Sans doute, dit Fédor en riant.

— Eh bien, envoyez-le à Paris chercher quelque chose que vous aurez oublié.

— Mais cela me dérange fort; que ferais-je sans cet homme?

— Vous pleurez comme un enfant qui a peur de sa bonne. Du reste, ne revenez me voir que quand Duval

ne sera plus à Carville. Voici mon oncle qui court après moi et que je voudrais pouvoir renvoyer comme je vous renvoie. Adieu. »

Lamiel essuya une scène fort longue et fort désagréable de la part de son oncle. La scène recommença quand elle rentra à la maison. La dame Hautemare avait la parole et la tint longuement. L'ennui paralysait tous les sentiments chez Lamiel ; elle se fût jetée dans la Seine sans balancer pour sauver son oncle ou sa bonne tante qui seraient tombés dans les flots ; mais quand, à cette jeune fille qui s'ennuyait tant avec eux, ils vinrent à parler de leurs cheveux blancs déshonorés par sa conduite, elle ne vit que l'ennui de leur conversation. Le bon vieillard Hautemare, ayant eu recours aux phrases du plus grand pathétique, lui demanda sa parole qu'elle ne sortirait pas le lendemain après dîner. Lamiel ne sut sérieusement comment la refuser, et sa religion à elle, c'était l'honneur ; une fois sa parole donnée, elle ne pouvait y manquer. Son absence, dans tous les lieux ordinaires des rendez-vous, mit le duc au désespoir. Après toute une nuit d'incertitude, il avait sacrifié à sa maîtresse un homme qui était son maître. L'essentiel, aux yeux du jeune duc, était que Duval ne devinât pas sa disgrâce ; en conséquence, il l'accabla de caresses, et le chargea de lui rendre compte de la vie que menait le vicomte D***, son ami intime ; car le duc voulut bien confier à Duval qu'il était question pour lui d'obtenir la main de Mlle Ballard, fille d'un riche marchand de peaux, et que le vicomte, lui apprenait la lettre d'un ami commun, passait pour courir la même fortune.

On eût dit que, pendant cette semaine, les cataractes du ciel s'amassaient sur la Normandie ; il plut à verse pendant trois jours, et l'ennui de ce temps, qui ne passait pas sans un accompagnement de réprimandes dans la maison Hautemare, étouffa tout à fait le peu de pitié pour l'isolement futur des deux vieillards qui avait pénétré dans le cœur peu sensible de notre héroïne.

Le quatrième jour, il pleuvait encore, mais un peu moins, et Lamiel, en gros sabots et bonnet de coton sur

la tête, et vêtue d'un morceau carré de toile cirée au milieu duquel il y avait un trou pour passer la tête, se rendit à tout hasard à la cabane des sabotiers, au milieu du bois de haute futaie. Au bout d'une heure, elle y vit arriver le duc, mouillé autant qu'on peut l'être; mais elle remarqua qu'il n'avait pris soin que de son cheval et non de lui-même. Ce cheval venait de faire trois ou quatre lieues fort vite dans les environs.

« Je viens de revoir tous nos autres rendez-vous, dit le duc, qui n'avait pas l'air très amoureux et passionné. *Epervier* n'en peut plus; vous n'avez pas l'idée des boues de ce pays.

— Oh! que si! une paysanne comme moi connaît bien ça.... J'aime *Épervier* parce qu'il vous rend ridicule; dans ce moment, vous l'aimez cent fois plus que celle que vous appelez pompeusement votre maîtresse. Cela ne me fait aucune peine, mais cela est ridicule pour vous. »

Ce mot, qui semblait un mot de *figure*, était parfaitement vrai. Jadis Lamiel avait été au moment d'aimer et de devenir amoureuse de l'abbé Clément. Quant au duc, elle le regardait par curiosité et pour son instruction.

« Voilà donc, se disait-elle, ce que Mme la duchesse appelle un homme de bonne compagnie? Voyons la mine qu'il va faire à mes propositions. Il n'a plus son Duval, dont l'adresse et l'effronterie ont réduit sa peine à un sacrifice d'argent. Comment diable ce beau garçon va-t-il s'y prendre? Peut-être qu'il ne s'y prendra pas du tout; il aura peur et me serrera dans ses bras comme un fusil de pacotille. Voyons.

« Mon beau petit Fédor, ce pauvre *Épervier* (cheval pur sang qui a disputé un prix aux courses de Chantilly, où les paysans avaient l'esprit de vous faire payer un poulet deux louis) est bien mouillé et vous n'avez pas de couverture, il peut prendre froid; je vous conseille de quitter votre habit et de le lui jeter sur le dos. Au lieu de parler de moi, vous devriez promener Épervier dans le bois. »

Fédor ne pouvait répondre tant il était inquiet pour son cheval, tant Lamiel avait raison!

« Ce n'est pas tout, continua-t-elle; il va bien vous arriver une pire chose : le bonheur vous tombe sur le dos.

— Comment? dit Fédor tout ahuri.

— Je vais m'enfuir avec vous, et nous irons habiter ensemble le même appartement à Rouen, le même appartement, entendez-vous? »

Voilà Lamiel partie; au bout de quelques semaines elle quitte le duc en le volant, et se sauve à Paris où elle descend dans un hôtel luxueux tenu par le ménage Le Grand, auquel elle explique son voyage par une histoire plus ou moins vraisemblable, et dont elle sait se faire aimer.

Dans l'hôtel, habite le jeune comte d'Aubigné-Nerwinde, qui « s'occupe à manger une fortune de 80 000 livres de rente », et qui est à la veille de la ruine. Un soir qu'il rentre, ivre, il remarque Lamiel, il entreprend désormais la conquête de la jeune fille.

Nous ne suivrons pas Lamiel « sous le règne d'Aubigné-Nerwinde »; dans le projet du roman, Lamiel, après une foule d'aventures, aime un bandit nommé Valbayre, « qui a, dit-il, trop d'éducation pour travailler de ses mains et gagner trois francs pour dix heures de travail ». Celui-ci est pris, et condamné aux galères perpétuelles. Grâce à Sansfin, Lamiel épouse Fédor de Miossens, mais trois jours après son mariage, voyant à Toulon Valbayre enchaîné, elle quitte son mari en emportant tout ce que ce dernier lui a donné. Délivré, Valbayre recommence sa profession d'assassin, et cette fois il est pris à Paris et condamné. Lamiel, pour le venger, incendie le Palais de Justice; on retrouve dans les débris les ossements de la jeune femme à demi calcinés.

VIE DE NAPOLÉON

(1836, 1845, 1876)

Après avoir reculé devant la grandeur de la tâche qui consistait à écrire une vaste histoire de Napoléon, Stendhal avait résolu de s'en tenir à des *Mémoires* qui auraient compté 6 à 7 volumes (cf. Notice, p. 33). Il n'a laissé qu'une succession de notes, souvenirs, résumés de lectures, jugements rapides, anecdotes, et aussi quelques chapitres qu'il aurait remaniés, complétés, etc. R. Colomb, en 1845, porta un certain nombre de ces chapitres à Mérimée qui les corrigea comme des devoirs d'élèves, effaçant ce qui pouvait nuire à la légende impériale, biffant des expressions hardies, altérant en un mot le fond et la forme. Cela fait, on publia la *Vie de Napoléon*, qui nous conduit jusqu'au lendemain de la bataille de Rivoli et de la Favorite (1797). Après un «Avis au Libraire », une « Préface pour Moi », et une « Préface au Lecteur », l'ouvrage revu et transformé commence comme il suit :

I

J'éprouve une sorte de sentiment religieux en écrivant la première phrase de l'histoire de Napoléon. Il s'agit, en effet, du plus grand homme qui ait paru dans le monde depuis César. Et même si le lecteur s'est donné la peine d'étudier la vie de César dans Suétone, Cicéron, Plutarque et les *Commentaires*, j'oserai dire que nous allons parcourir ensemble la vie de l'homme le plus étonnant qui ait paru depuis Alexandre, sur lequel nous n'avons point assez de détails pour apprécier justement la difficulté de ses entreprises.

J'espérais que quelqu'un de ceux qui ont vu Napoléon se chargerait de raconter sa vie. J'ai attendu pendant vingt ans. Mais, enfin, voyant que ce grand homme reste de plus en plus inconnu, je n'ai pas voulu mourir sans dire l'opinion qu'avaient de lui quelques-uns de ses compagnons d'armes; car au milieu de toutes les

platitudes que l'on connaît, il y avait des hommes qui pensaient librement dans ce palais des Tuileries, alors le centre du monde.

L'enthousiasme pour les vertus républicaines, éprouvé dans les années appartenant encore à l'enfance, le mépris excessif et allant jusqu'à la haine pour les façons d'agir des rois, contre lesquels on se battait, et même pour les usages militaires les plus simples, qu'on voyait pratiquer par leurs troupes, avaient donné à beaucoup de nos soldats de 1794 le sentiment que les Français seuls étaient des êtres raisonnables. A nos yeux, les habitants du reste de l'Europe qui se battaient pour conserver leurs chaînes, n'étaient que des imbéciles pitoyables, ou des fripons vendus aux despotes qui nous attaquaient. *Pitt* et *Cobourg*, dont le nom sonne encore quelquefois, répété par le vieil écho de la Révolution, nous semblaient les chefs de ces fripons et la personnification de tout ce qu'il y a de traître et de stupide au monde. Alors tout était dominé par un sentiment profond dont je ne vois plus de vestiges. Que le lecteur, s'il a moins de cinquante ans, veuille bien se figurer, d'après les livres, qu'en 1794 nous n'avions aucune sorte de religion ; notre sentiment intérieur et sérieux était tout rassemblé dans cette idée : *être utile à la patrie*.

Tout le reste, l'habit, la nourriture, l'avancement, n'étaient à nos yeux qu'un misérable détail éphémère. Comme il n'y avait pas de société, les *succès dans la société*, chose si principale dans le caractère de notre nation, n'existaient pas.

Dans la rue nos yeux se remplissaient de larmes, en rencontrant sur le mur une inscription en l'honneur du jeune tambour Barra (qui se fit tuer à treize ans, plutôt que de cesser de battre sa caisse, afin de prévenir une surprise). Pour nous, qui ne connaissions aucune autre grande réunion d'hommes, il y avait des fêtes, des cérémonies nombreuses et touchantes, qui venaient nourrir le sentiment dominant tout dans nos cœurs.

Il fut notre seule religion. Quand Napoléon parut et fit cesser les déroutes continuelles auxquelles nous expo-

sait le plat gouvernement du Directoire, nous ne vîmes en lui que l'*utilité militaire* de la dictature. Il nous procurait des victoires, mais nous jugions toutes ses actions par les règles de la religion qui, dès notre première enfance, faisait battre nos cœurs : nous ne voyions d'estimable en elle que l'*utilité à la patrie*.

Nous avons fait plus tard des infidélités à cette religion, mais dans toutes les grandes circonstances, ainsi que la religion catholique le fait pour ses fidèles, elle a repris son empire sur nos cœurs.

Il en fut autrement des hommes nés vers 1790 et qui à quinze ans, en 1805, lorsqu'ils commencèrent à ouvrir les yeux, virent pour premier spectacle, les toques de velours ornées de plumes des ducs et comtes, récemment créés par Napoléon. Mais nous, anciens serviteurs de la patrie, nous n'avions que du mépris pour l'ambition puérile et l'enthousiasme ridicule de cette nouvelle génération.

Et parmi ces hommes habitant aux Tuileries, pour ainsi dire, qui maintenant avaient des voitures et sur le panneau de ces voitures de belles armoiries, il en fut beaucoup qui regardèrent ces choses comme un caprice de Napoléon et comme un caprice condamnable; les moins ardents y voyaient une fantaisie *dangereuse pour eux*; pas un sur cinquante ne croyait à leur durée.

Ces hommes, bien différents de la génération arrivée à l'épaulette en 1805, ne retrouvaient l'*alacrité* et le bonheur des premières campagnes d'Italie en 1796, que lorsque l'Empereur partait pour l'armée. Je raconterai en son temps la répugnance avec laquelle l'armée réunie à Boulogne en 1804, reçut la première distribution des croix de la Légion d'honneur; plus tard, j'aurai à parler du républicanisme et de la disgrâce de Delmas, de Lecourbe, etc.

Ainsi, dans l'intérieur même des Tuileries, parmi les hommes qui aimaient sincèrement Napoléon, quand on croyait être bien entre soi, être bien à couvert des investigations de Savary, il y avait des hommes qui n'admettaient d'autre base pour juger des actions de l'Empereur que celle de l'*utilité à la patrie*. Tels furent Duroc, Lavalette, Lannes et quelques autres; tels eus

sent été souverainement Desaix et Cafarelli-Dufalga ; et, chose étrange à dire, tel il était lui-même ; car il aimait la France avec toute la faiblesse d'un amoureux.

Telle fut constamment Mme Lætitia, mère de Napoléon. Cette femme rare, et l'on peut dire d'un caractère unique en France, eut, par-dessus tous les autres habitants des Tuileries, la croyance ferme, sincère et jamais ébranlée, que la nation se réveillerait tôt ou tard, que tout l'échafaudage élevé par son fils s'écroulerait et pourrait le blesser en s'écroulant.

Ce grand caractère me ramène enfin à mon sujet qui est maintenant l'histoire de l'enfance de Napoléon.

Nous avons suivi l'enfance et la jeunesse de Napoléon ; nous l'avons vu arriver à l'armée d'Italie, et commencer la célèbre campagne de 1796. La bataille de Castiglione et celle de Roveredo ont été gagnées ; Stendhal place ici des considérations sur l'art de la guerre :

XII

DE L'ART MILITAIRE

Pendant ce long repos de l'armée d'Italie, qui dura deux mois, du 15 septembre au 15 novembre 1796, nous allons nous permettre une réflexion.

Ce livre, je le sens, présente trop souvent des récits de batailles ; mais comment éviter ce défilé, si notre héros a commencé par là, si le plaisir d'acquérir de la gloire en commandant à des soldats et de vaincre avec eux a formé son caractère ?

Ces récits de combats sembleront un peu moins dénués d'intérêt, si l'on veut prendre la peine de juger les idées suivantes. Après tout, on parle sans cesse de guerre dans nos sociétés modernes. On ne se battra plus à l'avenir pour la possession d'une province, chose assez peu importante au bonheur de tous ; mais pour la possession d'une Charte ou d'un *certain gouvernement*. Enfin, dans ce siècle d'universelle hypocrisie, les vertus militaires sont les seules qui ne puissent être remplacées avec avantage par l'hypocrisie.

L'art militaire, si l'on veut être de bonne foi et le dégager des grands mots, est bien simple à définir ; il

consiste, pour un général en chef, à faire que ses soldats *se trouvent deux contre un sur le champ de bataille.*

Ce mot dit tout, c'est la règle unique; mais souvent l'on n'a que deux minutes pour l'appliquer. C'est une difficulté qui ne se surmonte nullement en faisant d'avance provision de réflexions sages et de faits bien racontés. Il faut inventer des choses raisonnables en deux minutes, et souvent au milieu des cris et des émotions. Le maréchal Ney devenait, dans ces circonstances-là, un volcan d'idées raisonnables et fermes; ailleurs, il parlait peu et mal, et même semblait troublé par timidité.

Il faut de l'enthousiasme, si l'on veut, pour exposer sa vie; il faut de l'enthousiasme pour un capitaine de grenadiers, pour Gardanne se précipitant dans le Mincio, à Borghetto; mais pour un général en chef, la guerre est un jeu d'échecs.

Au coin de ce château gothique, vous voyez cette tour élevée; sur le toit d'ardoise si glissant qui la couronne, vous apercevez un couvreur qui semble petit, tant il est haut placé; s'il tombait il serait moulu. Mais là-haut, il a bien autre chose à faire que de penser au péril qu'il court; son affaire est de bien clouer son ardoise, de ne pas la faire éclater en enfonçant son clou et, en un mot, de l'attacher bien solidement.

Si, au lieu de songer à bien fixer ses ardoises, il vient à penser au péril qu'il peut courir, il ne fera rien qui vaille.

Ainsi, pour peu qu'un général ait la faiblesse de songer au péril auquel sa vie est exposée, il n'a plus qu'une demi-attention à donner à son jeu d'échecs. Or, il faut une attention profonde; car il s'agit à la fois d'inventer de grands mouvements et de prévoir les inconvénients les plus petits en apparence, mais qui peuvent tout arrêter.

De là, le profond silence qui régnait autour de Napoléon; on dit que dans les plus grandes batailles, excepté le bruit du canon plus ou moins rapproché, on eût entendu voler une guêpe au lieu où il était; on se gênait pour tousser.

Il faut, chez le général en chef, une extrême attention à la partie d'échecs, et cependant il ne lui est pas permis d'être naturel; il faut qu'il soit comédien, et là comme ailleurs, le degré de grossièreté de la comédie est calculé sur le génie de ceux pour qui elle est jouée.

On connaît les admirables singeries du grand Suwaroff. Catinat, le seul général raisonnable des dernières années de Louis XIV, avait l'air d'un froid philosophe au milieu du feu, ce qui ne convient pas au caractère français. Il faut frapper les soldats de cette nation par quelque chose de physique, de facile à saisir : être un magnifique comédien comme le roi Murat (fort ressemblant dans le tableau de la bataille d'Eylau de Gros), ou un homme singulier, unique en son espèce, environné de généraux accablés de broderies, et portant une redingote grise, non d'uniforme; mais cette redingote grise sera proscrite par la comédie, comme les panaches infinis du roi Murat, comme l'air altier du sous-lieutenant de hussards. On adorait à l'armée d'Italie jusqu'à l'air maladif du général en chef.

L'amour n'est pas difficile sur les circonstances auxquelles il se prend; lorsqu'il y a émotion, il ne faut plus que du singulier.

C'est en général vers l'âge de vingt-deux ans, que l'homme a le plus la faculté de se décider en deux minutes sur les plus grands intérêts. L'expérience de la vie diminue cette faculté, et il me semble évident que Napoléon était moins grand général à la Moscova, et quinze jours avant la bataille de Dresde, qu'à Arcole ou à Rivoli.

Pour un général de division, l'art de la guerre consiste à faire, avec sa division, le plus de mal possible à l'ennemi et à en recevoir le moins de dommage qu'il se peut. Le talent d'un général de division s'augmente par l'expérience, et si le corps n'a pas contracté des infirmités trop fâcheuses, c'est peut-être vers cinquante ans que ce talent est à son maximum.

On voit combien il est absurde de faire des généraux en chef avec de vieux généraux de division; c'est pourtant ainsi qu'en agit la Prusse à Iéna. Kalkreuth, Mollendorf et le duc de Brunswick n'étaient que de vieux

généraux de division de Frédéric. Pour comble de misère, plusieurs de ces vieux généraux étaient courtisans; c'est-à-dire, sentaient chaque jour de la vie, depuis trente ans, combien facilement la plus petite circonstance peut casser le cou à un homme.

Cette règle de faire le plus de mal et d'en recevoir le moins possible descend toujours la même, du général de division jusqu'au moindre sous-lieutenant commandant un corps de vingt-cinq hommes.

Quand un général français attaque dix mille Autrichiens avec un corps de vingt mille hommes, peu importe qu'à quelques lieues du champ de bataille les Autrichiens aient un second corps de quinze ou vingt mille hommes, si ces hommes ne peuvent arriver au secours du corps premier attaqué que lorsqu'il sera détruit.

L'expérience montre que mille hommes qui se croient sûrs de vaincre en battent deux mille ou même quatre mille qui, fort braves individuellement, ont des doutes sur l'issue de l'affaire. Un régiment de hussards sabre fort bien six mille fantassins qui fuient; qu'un général de sang-froid rallie ces fuyards derrière une haie, fasse abattre huit ou dix arbres et tourne les branches vers la cavalerie, celle-ci fuit à son tour.

Mais cette exception ne détruit nullement la règle principale et l'on peut dire unique, qui consiste, pour un général en chef, à se trouver deux contre un sur le champ de bataille.

Le principe du général en chef est absolument le même que celui des voleurs qui, au coin de la rue, se trouvent *trois contre un* autour du passant, à cent pas d'une patrouille de dix hommes. Qu'importe la patrouille qui arrivera dans trois minutes au malheureux volé!

Toutes les fois que Napoléon a coupé une aile de l'armée ennemie, il n'a fait autre chose que se trouver deux contre un.

A Roveredo, à Bassano et dans tous les combats de la campagne du Tyrol, mille Français battaient toujours trois mille Autrichiens. (Napoléon se conformait donc à la règle, en plaçant mille Français vis-à-vis mille Autrichiens.)

La grande difficulté de la *marche de flanc*, c'est qu'en supposant toujours les soldats des deux armées aussi lestes et aussi braves les uns que les autres, l'armée qui exécute la marche de flanc peut voir un de ses corps de huit mille hommes enveloppé par seize mille ennemis.

Le même accident peut arriver dans le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif. Une armée qui, dans l'ordre défensif, occupe la rive gauche de la Seine, de Paris à Honfleur, aura quatre-vingts ou cent postes de cent hommes chacun et cinq ou six corps de deux ou trois mille hommes. Pour passer à l'ordre offensif contre une armée venant de Chartres, par exemple, il faut qu'elle se réunisse en un seul corps ou en deux tout au plus. Si, pour cette opération, chacun des petits corps suit la ligne la plus courte, qui est celle du *front de bandière*, il est clair que cette armée, si elle attend trop tard pour son mouvement, opère réellement une *marche de flanc* sous les yeux de l'ennemi; ce qui donne à celui-ci l'occasion d'attaquer deux mille hommes avec quatre mille.

Peu importe qu'à cinq lieues du champ de bataille les deux mille hommes attaqués aient six mille camarades; ceux-ci ne pourront arriver que lorsque les deux mille attaqués seront *détruits* (c'est-à-dire deux cents tués, six cents blessés, quatre cents prisonniers et six cents découragés, ou *démoralisés*, en langage militaire).

Aussi, le général Mack, dans sa campagne contre Championnet (1799), avait raison; son erreur unique, lorsqu'il vint de Naples attaquer les Français dans Rome, consista à se figurer qu'il avait des soldats. Ce point admis partout, six mille Napolitains attaquèrent trois mille Français; un général en chef ne pouvait faire plus.

Une chose jette la confusion dans tous les discours de guerre, les langues modernes n'ont que le même mot *armée*, pour exprimer une armée rassemblée de façon à pouvoir donner bataille dans une heure, et une armée disséminée pour vivre et occupant vingt lieues de terrain. Par exemple, on appelle une *armée*,

cent mille hommes rassemblés, savoir : vingt mille à l'arc de l'Étoile, quarante mille dans le bois de Boulogne, vingt mille à Boulogne et vingt mille à Auteuil; ou bien le même nombre de soldats disséminés dans tous les villages de Boulogne à Rouen.

Il est évident que cette seconde armée ne peut donner bataille qu'autant qu'elle sera réunie; mais pour que cette armée se rassemble dans un espace de deux lieues, en tout sens, comme le bois de Boulogne et les environs, il faut : 1° vingt-quatre heures de temps; 2° que le général en chef lui ait fait prendre des vivres d'avance ou réunisse dans cet étroit espace cent mille rations toutes les vingt-quatre heures.

De là, pour le dire en passant, un moyen sûr de faire mouvoir les Autrichiens, c'est d'attaquer la ville où ils ont leurs magasins; cette ville est toujours pour une armée autrichienne ce que Mantoue fut pour l'armée du général Bonaparte à la fin de 1796 : le centre de toutes les pensées.

Tous les trente ans, selon que la mode fait donner plus d'attention à telle ou telle *recette pour battre l'ennemi*, les termes de guerre changent et le vulgaire croit avoir fait un progrès dans les idées quand il a changé les mots.

On peut voir les admirables réflexions de Napoléon sur les campagnes d'Annibal, Turenne, Frédéric II, César, etc., Napoléon était assez sûr de ses pensées pour oser être clair. Ces réflexions font sentir le ridicule de la plupart des phrases sur l'art de la guerre.

Ne nous attardons pas à ce volume, où Stendhal nous déclare « avoir présenté presque toujours avec les paroles de Napoléon » les batailles qui suivent celles de Montenotte. Les *Mémoires de Napoléon*, le *Moniteur*, le *Mémorial de Sainte-Hélène* (Beyle avait l'intention de faire figurer dans son livre des récits textuellement copiés dans le *Mémorial*) ont été mis à contribution par l'écrivain. Mais, à côté de l'histoire militaire, Stendhal avait noté des observations et des jugements sur la Cour, — l'armée, — les ministres, — le Conseil d'État, — l'administration, etc. Colomb avait connu ces pages, qu'il n'avait pas comprises dans son projet de publication, et en effet certains détails durent lui paraître un peu « forts ». C'est là cependant qu'il faut voir comment Stendhal aurait eu, suivant sa fière promesse, « le courage de dire la vérité *sur tout*, même

contre son héros »; c'est là aussi, selon notre opinion, que se trouvent les parties les plus originales de ces fragments épars. M. Jean de Mitty en a publié quelques-uns très courts sous le titre de : *Napoléon*; nous espérons qu'un Stendhalien nous donnera une édition critique de ce qu'il y a d'intéressant dans ces « cahiers » de la bibliothèque de Grenoble, où Stendhal a non seulement accumulé des matériaux, mais écrit un certain nombre de chapitres sous une forme plus ou moins définitive.

[LES « CONFESSIONS » DE STENDHAL]

I

VIE DE HENRI BRULARD

(1788-1800)

Trois livres représentent la plus grande partie des nombreux documents autobiographiques que Beyle nous avait laissés : *Vie de Henri Brulard* (1788-1800), *Journal* (1801-1804), *Souvenirs d'Égotisme* (1821-1830) (dates des périodes racontées par ces ouvrages). Il est absolument indispensable de les connaître lorsqu'on veut savoir tout ce que Beyle faisait passer de lui-même dans les œuvres qu'il donnait au public.

Stendhal a commencé la *Vie de Henri Brulard* en 1832 ; mais il abandonna son projet d'autobiographie, et ne se remit à ce travail qu'en 1835, pour se distraire des ennuis de Civita-Vecchia. M. Casimir Stryienski a publié ces « Confessions » en 1890. Il disait à la fin de sa « Préface » : « Ces premières années fort peu connues sont intéressantes surtout parce que c'est ici l'auteur de *Rouge et Noir* qui nous les raconte, en faisant de curieuses digressions qui devancent l'époque dont il nous donne le récit, — c'est l'enfant qui revit, mais c'est l'homme qui se montre ; toute une vie psychologique et littéraire nous est révélée ; ces quelques chapitres sont une sorte d'étude comparée et rétrospective de l'existence entière de Beyle ».

Nous choisissons les pages qui nous ont paru émouvantes entre toutes, ou les plus propres à donner une idée de cette « noble défense posthume ».

CHAPITRE IV

[MORT DE LA MÈRE DE BEYLE]

... La veille de la mort de ma mère, on nous mena promener, ma sœur Pauline et moi, rue Montorge ; nous revînmes le long des maisons à gauche de cette rue

(au nord). On nous avait établis chez mon grand-père, dans la maison de la place Grenette. Je couchais sur le plancher, sur un matelas entre la fenêtre et la cheminée, lorsque vers deux heures du matin, toute la famille rentra en poussant des sanglots.

« Mais comment! les médecins n'ont pas trouvé de remède! » disais-je à la vieille Marion (vraie servante de Molière, amie de ses maîtres, mais leur disant bien son mot, — qui avait vu ma mère fort jeune, qui l'avait vu marier dix ans auparavant en 1780 et qui m'aimait beaucoup). Marion Thomasset, de Vinay, vrai type du caractère dauphinois, appelée du diminutif Marion, passa la nuit assise à côté de mon matelas pleurant à chaudes larmes et chargée apparemment de me contenir. J'étais beaucoup plus étonné que désespéré, je ne comprenais pas la mort, j'y croyais peu.

« Quoi! disais-je à Marion, je ne la reverrai jamais?

— Comment veux-tu la revoir, si on l'emporte au cimetière?

— Et où est-il le cimetière?

— Rue des Mûriers, c'est celui de la paroisse Notre-Dame. »

Tout le dialogue de cette nuit m'est encore présent, et il ne tiendrait qu'à moi de le retranscrire ici. Là véritablement a commencé ma vie morale, je devais avoir six ans et demi. Au reste ces dates sont faciles à vérifier par les actes de l'État civil.

Je m'endormis; le lendemain à mon réveil Marion me dit :

« Il faut aller embrasser ton père.

— Comment! ma petite maman est morte! Mais comment! est-ce que je ne la reverrai plus?

— Veux tu te taire, ton père t'entend, il est là dans le lit de la grande chambre. » J'allai avec répugnance dans la ruelle de ce lit, qui était obscure, parce que les rideaux étaient fermés. J'avais de l'éloignement pour mon père et de la répugnance à l'embrasser.

Un instant après arrive l'abbé Rey, un homme fort grand, très froid, marqué de petite vérole, l'air sans esprit et bon, parlant du nez, qui bientôt après fut grand vicaire. C'était un ami de la famille.

Le croira-t-on? A cause de son état de p... (rêtre) j'avais de l'antipathie pour lui.

M. l'abbé Rey se plaça près de la fenêtre, mon père se leva, passa sa robe de chambre, sortit de l'alcôve fermée par des rideaux de serge verte (il y avait d'autres beaux rideaux de taffetas rose brochés de blanc, qui le jour cachaient les autres).

L'abbé Rey embrassa mon père en silence, je trouvais mon père bien laid, il avait les yeux gonflés et les larmes le gagnaient à tout moment.

J'étais resté dans l'alcôve obscure et je voyais fort bien.

« Mon ami, ceci vient de Dieu », dit après l'abbé. Et ce mot, dit par un homme que je haïssais à un autre que je n'aimais guère, me fit réfléchir profondément.

On me croira insensible, je n'étais encore qu'étonné de la mort de ma mère. Je ne comprenais pas ce mot. Oserai-je écrire ce que Marion m'a souvent répété depuis en forme de reproche? Je me mis à dire du mal de God (Dieu).

Au reste, supposons que je mente sur ces *pointes* d'esprit qui percent le sol, certainement je ne mens pas sur tout le reste. Si je suis tenté de mentir en somme, ce sera plus tard, quand il s'agira de très grandes fautes, bien postérieures. Je n'ai aucune foi dans l'esprit des enfants annonçant un homme supérieur. Dans un genre moins sujet à illusion, car enfin les monuments restent, tous les mauvais peintres que j'ai connus ont fait des choses étonnantes vers huit à dix ans et *annonçant le génie*.

Hélas! rien n'annonce le génie, peut-être l'opiniâtreté serait-elle un signe.

Le lendemain, il fut question de l'enterrement; et mon père, dont la figure était réellement, absolument changée, me revêtit d'une sorte de manteau en laine noire qu'il me lia au cou. La scène se passa dans le cabinet de mon père rue des Vieux-Jésuites....

Tous les parents et amis se réunirent dans le cabinet de mon père.

Revêtu de ma mante noire, j'étais entre les genoux de mon père. M. Picot le père, notre cousin, homme

sérieux, mais du sérieux d'un homme de cour, et fort respecté dans la famille comme esprit de conduite, — il était maigre, cinquante-cinq ans et la tournure la plus distinguée, il se plaça en 3...[1].

Au lieu de pleurer et d'être triste, il se mit à faire la conversation comme à l'ordinaire et à parler de la Cour (peut-être était-ce la Cour du Parlement, c'est fort probable); je crus qu'il parlait des cours étrangères, et je fus profondément choqué de son insensibilité.

Un instant après entra mon oncle, le frère de ma mère, jeune homme on ne peut pas mieux fait et on ne peut pas plus agréable et vêtu avec la dernière élégance. C'était l'homme à bonnes fortunes de la ville; lui aussi se mit à faire la conversation comme à l'ordinaire avec M. Picot, il se plaça en 4. Je fus violemment indigné et je me souviens que mon père l'appelait un homme léger. Cependant je remarquerai qu'il avait les yeux fort rouges, cela me rassura un peu.

Il était coiffé avec la dernière élégance et une poudre qui embaumait. — Cette coiffure consistait en une bourse carrée de taffetas noir et deux grandes oreilles de chien (je sus son nom six ans plus tard), comme en porte encore aujourd'hui M. le Prince de Talleyrand.

Il se fit un grand bruit, c'était la bière de ma pauvre mère que l'on prenait au salon pour l'emporter.

« Ah! çà, je ne sais pas l'ordre de cette cérémonie », dit M. Picot, en se levant d'un air indifférent, ce qui me choqua fort; ce fut là ma dernière sensation *sociale*.

En entrant au salon et en voyant la bière couverte du drap noir où était ma mère, je fus saisi du plus violent désespoir, je comprenais enfin ce qu'était la mort.

Ma tante Séraphie m'avait déjà accusé d'être insensible.

J'épargnerai au lecteur le récit de toutes les phases de mon désespoir à l'église paroissiale de Saint-Hugues. J'étouffais, on fut obligé, je crois, de m'emmener parce que ma douleur faisait trop de bruit. Je n'ai jamais pu regarder de sang-froid cette église de Saint-Hugues et

1. Le texte est accompagné d'un plan de l'appartement, avec des chiffres indicateurs.

la Cathédrale qui est attenante. Le son seul des cloches de la Cathédrale, même en 1828, quand je suis allé revoir Grenoble, m'a donné une tristesse morne, sentie sans attendrissement, de cette tristesse voisine de la colère.

En arrivant au cimetière, qui était dans un bastion près de la rue des Mûriers (aujourd'hui, du moins en 1828, occupé par un grand bâtiment, magasin du génie), je fis des folies que Marion m'a racontées depuis. Il paraît que je ne voulais pas qu'on jetât de la terre sur la bière de ma mère, prétendant qu'on lui ferait mal. Mais

Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau.

Par suite du jeu compliqué du caractère de ma famille, il se trouva qu'avec ma mère finit toute la joie de mon enfance.

CHAPITRES VI-VIII

[L'ENFANCE DE BEYLE]
[DE JOUBERT A RAILLANE]

... Jamais peut-être le hasard n'a rassemblé deux êtres plus foncièrement antipathiques que mon père et moi.

De là l'absence de tout plaisir dans mon enfance, de 1790 à 1799. Cette saison que tout le monde dit être celle des vrais plaisirs de la vie, grâce à mon père, n'a été pour moi qu'une suite de douleurs amères et de dégoûts. Deux diables étaient déchaînés contre ma pauvre enfance, ma tante Séraphie et mon père, qui dès 1791 devint son esclave.

Le lecteur peut se rassurer sur le récit de mes malheurs, d'abord il peut sauter quelques pages, parti que je le supplie de prendre, car j'écris à l'aveugle, peut-être des choses ennuyeuses même pour 1835 : que sera-ce en 1880 ?

En second lieu, je n'ai presque aucun souvenir de la triste époque 1790-1795, pendant laquelle j'ai été un pauvre petit bambin persécuté, toujours grondé à tout

propos, et protégé seulement par un sage à la Fontenelle qui ne voulait pas liver bataille pour moi, et d'autant qu'en ces batailles son autorité, *supérieure* à tout, lui commandait d'élever la voix : or, c'est ce qu'il avait le plus en horreur, et ma tante Séraphie, qui, je ne sais pourquoi, m'avait pris en guignon, le savait bien aussi.

Quinze ou vingt jours après la mort de ma mère, mon père et moi, nous retournâmes coucher dans la triste maison, moi dans un petit lit vernissé fait en cage, placé dans l'alcôve de mon père. Il renvoya ses domestiques, il mangea chez mon grand-père qui jamais ne voulut entendre parler de pension. Je crois que c'est par intérêt pour moi que mon grand-père se donna ainsi la société d'un homme qui lui était antipathique.

Ils n'étaient réunis que par le sentiment d'une profonde douleur. A l'occasion de la mort de ma mère, ma famille rompit toutes ses relations de société, et, pour comble d'ennui pour moi, elle a depuis constamment vécu isolée.

M. Joubert, mon pédant montagnard (on appelle cela à Grenoble *Bet*, ce qui veut dire un homme grossier né dans les montagnes du Gap), M. Joubert qui me montrait le latin, Dieu sait avec quelle sottise, en me faisant réciter les règles du rudiment, chose qui rebutait mon intelligence, et l'on m'en accordait beaucoup, mourut. J'allai prendre des leçons sur la petite place Notre-Dame; je puis dire n'y avoir jamais passé sans me rappeler ma mère et la parfaite gaîté de la vie que j'avais menée de son temps. Actuellement, même mon bon grand-père en m'embrassant me causait du dégoût.

Le pédant Joubert à figure terrible me laissa en legs le second volume d'une traduction française de Quinte-Curce, ce plat Romain qui a écrit sur la vie d'Alexandre.

Cet affreux pédant, homme de cinq pieds six pouces, horriblement maigre, et portant une redingote noire, sale et déchirée, n'était cependant pour moi au fond... (phrase inachevée).

Mais son successeur M. l'abbé Raillane fut dans toute l'étendue du mot un noir coquin. Je ne prétends pas

dire qu'il ait commis des crimes, mais il est difficile d'avoir une âme plus sèche, plus ennemie de tout ce qui est honnête, plus parfaitement dégagée de tout sentiment d'humanité.

Il était prêtre, natif d'un village de Provence; il était petit, maigre, très pincé, le teint vert, l'œil faux avec des sourcils abominables; il venait de finir l'éducation de Casimir et Augustin Perier et de leurs quatre ou six frères.

Cet homme, par adresse ou par instinct de reprêt (prêtre), était ennemi juré de la logique et de tout raisonnement droit.

Mon père le prit apparemment par vanité.

Peut-être M. Raillane fut-il renvoyé pour quelque méfait; ce qui me donne un soupçon aujourd'hui, c'est qu'il y avait encore dans la maison Perier trois enfants fort jeunes : Camille, de mon âge, Joseph et Amédée, je crois beaucoup plus jeunes.

J'ignore absolument les arrangements financiers que mon père fit avec l'abbé Raillane. Toute attention donnée aux choses d'argent était réputée vile et basse au suprême degré dans ma famille. Il y était en quelque sorte contre la pudeur de parler d'argent, l'argent était comme une triste nécessité de la vie indispensable malheureusement comme les lieux d'aisances, mais dont il ne fallait jamais parler....

Mon horreur pour le métier de cet homme et pour ce qu'il enseignait par métier arrive à un point qui frise la manie.

Croirait-on que, hier encore (4 décembre 1835), venant de Rome à Civita-Vecchia, j'ai eu l'occasion de rendre, sans me gêner, un fort grand service à une jeune femme que je ne suppose pas fort cruelle? Ensuite, elle a découvert mon nom malgré moi; elle était porteur d'une lettre de recommandation pour mon secrétaire. Elle a des yeux fort beaux, et ces yeux m'ont regardé sans cruauté pendant les huit dernières lieues du voyage. Elle m'a prié de lui chercher un logement peu cher, enfin il ne tenait probablement qu'à moi d'en être bien traité; mais, comme j'écrivais depuis huit jours, le fatal souvenir de M. l'abbé Raillane était

réveillé. Le nez aquilin, mais un peu trop petit, de cette jolie Lyonnaise m'a rappelé celui de l'abbé; dès lors il m'a été impossible même de regarder, et j'ai fait semblant de dormir en voiture. Même, après l'avoir fait embarquer par grâce, et moyennant huit livres au lieu de vingt-cinq, j'hésitais à aller voir le nouveau logement, pour n'être pas obligé de la voir et de recevoir ses remerciements.

Comme il n'y a aucune consolation, rien que de laid et de sale, dans les souvenirs de l'abbé Raillane, depuis deux ans au moins je détourne les yeux avec horreur du souvenir de cette terrible époque. Cet homme aurait dû faire de moi un coquin; c'était, je le sais maintenant, un parfait tejé (jésuite), il me prenait à part dans mes promenades, le long de l'Isère, de la porte de la Graille à l'embouchure du Drac, ou simplement à un petit bois, au delà de l'Ile, pour m'expliquer que j'étais imprudent en paroles.

« Mais, monsieur, lui disais-je en d'autres termes, c'est vrai, c'est ce que je sens.

— N'importe, mon petit ami, il ne faut pas le dire, cela ne me convient pas. » Si ces maximes eussent pris, je serais riche aujourd'hui, car trois ou quatre fois la fortune a frappé à ma porte (j'ai refusé, en 1814, la direction générale des subsistances (blé) de Paris, sous les ordres de M. le comte B..., dont la femme avait pour moi la plus vive amitié; après son amant, M. Pépin de Belisle, mon ami intime, j'étais peut-être ce qu'elle aimait le mieux), je serais donc riche, mais je serais un coquin, je n'aurais pas les charmantes visions du beau qui souvent encore remplissent ma tête à mon âge de *fifty two*.

Le lecteur croit peut-être que je cherche à éloigner cette coupe fatale d'avoir à parler de l'abbé Raillane.

Il avait un frère, tailleur au bout de la Grand'Rue, près de la place Claveyson, qui était l'ignoble en personne. Une seule disgrâce manquait à ce tejé : il n'était pas sale, mais au contraire fort soigné et fort propre. Il avait le goût des serins des Canaries, il les faisait nicher et les tenait fort proprement, mais à côté de

mon lit. Je ne conçois pas comment mon père souffrait une chose aussi peu saine.

Mon grand-père n'était jamais remonté dans la maison après la mort de sa fille; il ne l'eût pas souffert, lui; — mon père Chérubin Beyle, comme je l'ai dit, m'aimait comme le soutien de son nom, mais nullement comme fils.

La cage des serins en fils de fer attachés à des montants en bois (eux-mêmes attachés au mur par des happes à plâtre) pouvait avoir cinq pieds de long, six de haut, et six de profondeur. Dans cet espace voltigeaient tristement, loin du soleil, une trentaine de pauvres serins de toutes couleurs. Quand ils nichaient, l'abbé les nourrissait avec des jaunes d'œufs, et, de tout ce qu'il faisait, cela seul m'intéressait. Mais ces diables d'oiseaux me réveillaient au point du jour : bientôt après j'entendais la pelle de l'abbé qui rangeait son feu avec un soin que j'ai reconnu plus tard appartenir aux tesjés. Mais cette volière produisait beaucoup d'ordures et à deux pieds de mon lit et dans une chambre humide, obscure, où le soleil ne donnait jamais. Nous n'avions pas de fenêtre sur le jardin Lamouroux, seulement un *jour de souffrance* (les villes de parlement, remplies de mots de droit) qui donnait une brillante lumière à l'escalier L, ombragé par un beau tilleul, quoique l'escalier fût au moins à quarante pieds de terre. Ce tilleul devait être fort grand.

L'abbé se mettait en colère, calme, sombre et méchant, d'une diplomatie flegmatique, quand je mangeais le pain sec de mon goûter près de ses orangers. Ces orangers étaient une semblable manie bien plus incommode encore que celle des oiseaux. Ils avaient, les uns trois pouces et les autres un pied de haut, et étaient placés sur la fenêtre à laquelle le soleil atteignait un peu pendant deux mois d'été. Le farouche abbé prétendait que les miettes qui tombaient de notre pain bis attiraient les mouches, lesquelles mangeaient ses orangers. Cet abbé aurait donné des leçons de politesse aux bourgeois les plus bourgeois, les plus *patets*, de la ville. (Patet, prononcez : *patais*, extrême attention donnée aux plus petits intérêts....)

Autrefois, quand j'entendais parler des joies naïves de l'enfance, des étourderies de cet âge, du bonheur de la première jeunesse, le seul véritable de la vie, mon cœur se serrait. Je n'ai rien connu de tout cela; et, bien plus, cet âge a été pour moi une époque continue de malheur et de haine et de délires de vengeance toujours impuissante. Tout mon malheur peut se résumer en ces deux mots : jamais on ne m'a permis de parler à un enfant de mon âge; et mes parents, s'ennuyant beaucoup, par suite de leur séparation de toute société, m'honoraient d'une attention continue. Pour ces deux causes, à cette époque de la vie si gaie pour les autres enfants, j'étais méchant, sombre, déraisonnable, *esclave* en un mot, dans le pire sens du mot; et peu à peu je pris les sentiments de cet état. Le peu de bonheur que je pouvais arracher était préservé par le mensonge.

Sous un autre rapport j'étais absolument comme les peuples actuels de l'Europe : mes tyrans me parlaient toujours avec les douces paroles de la plus tendre sollicitude, et leur plus ferme alliée c'était la gion (religion). J'avais à subir des homélies continuelles sur l'amour paternel et les devoirs des enfants. Un jour, ennuyé des paroles de mon père, je lui dis : « Si tu m'aimes tant, donne-moi cinq sous par jour et laisse-moi vivre comme je voudrais. D'ailleurs, sois bien sûr d'une chose, dès que j'aurai l'âge, je m'engagerai. »

Mon père marcha sur moi comme pour m'anéantir, il était hors de lui : « *Tu n'es qu'un vilain impie*, » me dit-il.

CHAPITRE XIV

[MORT DU PAUVRE LAMBERT]

... Mon ami, auquel je disais tout, était un garçon fort intelligent nommé Lambert, valet de chambre de mon grand-père. Mes confidences ennuyaient Lambert et, quand je le serrais de trop près, il me donnait une petite calotte bien sèche et proportionnée à mon âge. Je ne l'en aimais que mieux. Son principal emploi, qui lui déplaisait fort, était d'aller chercher des pêches à

Saint-Vincent près le Fontanil (domaine de mon grand-père). Il y avait près de cette chaumière, que j'adorais, des espaliers fort bien exposés qui produisaient des pêches magnifiques. Il y avait des treilles qui produisaient d'excellent *lardan* (sorte de chasselas, celui de Fontainebleau n'en est que la copie). Tout cela arrivait à Grenoble dans deux paniers placés à l'extrémité d'un bâton plat, et ce bâton se balançait sur l'épaule de Lambert, qui devait faire ainsi les quatre milles qui séparent Saint-Vincent de Grenoble.

Lambert avait de l'ambition, il était mécontent de son sort; pour l'améliorer il entreprit d'élever des vers à soie, à l'exemple de ma tante Séraphie qui s'abîmait la poitrine en *faisant* des vers à soie à Saint-Vincent. (Pendant ce temps je respirais, la maison de Grenoble, dirigée par mon grand-père et la sage Élisabeth, devenait agréable pour moi. Je me hasardais quelquefois à sortir sans l'indispensable compagnie de Lambert.)

Ce meilleur ami que j'eusse avait acheté un mûrier, près de Saint-Joseph; il élevait ses vers à soie dans la chambre de quelque maîtresse.

En *ramassant* (cueillant) lui-même les feuilles de ce mûrier il tomba, on nous le rapporta sur une échelle. Mon grand-père le soigna comme un fils. Mais il y avait commotion au cerveau, la lumière ne faisait plus d'impression sur ses pupilles, il mourut au bout de trois jours. Il poussait dans le délire, qui ne le quittait jamais, des cris lamentables qui me perçaient le cœur.

Je connus la douleur pour la première fois de ma vie. Je pensai à la mort.

L'arrachement produit par la perte de ma mère avait été de la folie où il entrait, à ce qui me semble, beaucoup d'amour. La douleur de la mort de Lambert fut de la douleur comme je l'ai éprouvée tout le reste de ma vie, une douleur réfléchie, sèche, sans larmes, sans consolation. J'étais navré et sur le point de tomber (ce qui fut vertement blâmé par Séraphie) en entrant dix fois le jour dans la chambre de mon ami dont je regardais la belle figure, il était mourant et expirant.

Je n'oublierai jamais ses beaux sourcils noirs et cet air de force et de santé que son délire ne faisait qu'aug-

menter. Je le voyais, après chaque saignée, je voyais tenter l'expérience de la lumière devant les yeux (sensation qui me fut rappelée le soir de la bataille de Landshut, je crois, 1809).

J'ai vu une fois en Italie une figure de Saint Jean regardant crucifier son ami et son Dieu qui, tout à coup, me saisit par le souvenir de ce que j'avais éprouvé vingt-cinq ans auparavant à la mort du *pauvre Lambert*, c'est le nom qu'il prit dans la famille après sa mort. Je pourrais remplir encore cinq ou six pages de souvenirs clairs qui me restent de cette grande douleur. On le cloua dans sa bière, on l'emporta....

Sunt lacrimæ rerum.

Le même côté de mon cœur est ému par certains accompagnements de Mozart dans *Don Juan*.

La chambre du pauvre Lambert était située sur le grand escalier à côté de l'armoire aux liqueurs.

Huit jours après cette mort, Séraphie se mit fort justement en colère parce qu'on lui servit je ne sais quel potage (à Grenoble *soupe*) dans une petite écuelle de faïence ébréchée, que je vois encore (quarante ans après l'événement), et qui avait servi à recevoir le sang de Lambert pendant une des saignées. Je fondis en larmes tout à coup au point d'avoir des sanglots qui m'étouffaient. Je n'avais jamais pu pleurer à la mort de ma mère. Je ne commençai à pouvoir pleurer que plus d'un an après, seul, pendant la nuit, dans mon lit. Séraphie, en me voyant pleurer Lambert, me fit une scène. Je m'en allai à la cuisine en répétant à demi-voix et comme pour me venger : Infâme! infâme!

Mes plus doux épanchements avec mon ami avaient lieu pendant qu'il travaillait à scier le bois au bûcher, séparé de la cour en C, par une cloison à jours, formée de montants de noyer façonnés au tour, comme une balustrade de jardin [1].

Après sa mort, je me plaçais dans la galerie au second étage de laquelle j'apercevais parfaitement les montants de la balustrade qui me semblaient superbes

1. Cette page du manuscrit est pleine de dessins, etc.

pour faire des toupies. Quel âge pouvais-je avoir alors? Cette idée de toupie indique du moins l'âge de ma raison. Je pense à une chose, je puis faire rechercher l'extrait mortuaire du pauvre Lambert, mais *Lambert* était-il un nom de baptême ou de maison? Il me semble que son frère qui tenait un petit café de mauvais ton rue de Bonne, près la caserne, s'appelait aussi Lambert. Mais quelle différence, grand Dieu! je trouvais alors qu'il n'y avait rien de si commun que ce frère chez lequel Lambert me conduisit quelquefois, car il faut l'avouer, malgré mes opinions alors parfaitement et foncièrement hainespublic, mes parents m'avaient parfaitement communiqué leurs goûts aristocratiques et réservés. Ce défaut m'est resté et par exemple m'a empêché, il n'y a pas dix jours, de cueillir une bonne fortune. J'abhorre la canaille (pour avoir des communications avec), en même temps que sous le nom de *peuple* je désire passionnément son bonheur et que je crois qu'on ne peut le lui procurer qu'en lui faisant des questions sur cet objet important, c'est-à-dire en l'appelant à se nommer des députés.

Mes amis, ou plutôt prétendus amis, partent de là pour mettre en doute mon sincère libéralisme. J'ai horreur de ce qui est sale, or, le peuple est toujours sale à mes yeux. Il n'y a qu'une exception pour Rome, mais là la saleté est cachée par la beauté.

Les (deux mots illisibles) que je donnais au point II sont incroyables. C'était au point de me faire éclater ou vomir. Je viens de me faire mal en les *mimiquant*, au moins quarante ans après. Qui se souvient de Lambert aujourd'hui autre que le cœur de son ami!

CHAPITRE XXXII

[LE PASSAGE DU SAINT-BERNARD]

... La nature m'a donné les nerfs délicats et la peau sensible d'une femme. Je ne pouvais pas, quelques mois après, tenir mon sabre deux heures sans avoir la main pleine d'ampoules. Au Saint-Bernard, j'étais pour le physique comme une jeune fille de quatorze ans; j'avais

dix-sept ans et trois mois, mais jamais fils gâté de grand seigneur n'a reçu une éducation plus molle.

Le courage militaire, aux yeux de mes parents, était une qualité de Jacobins; on ne prisait que le courage d'avant la Révolution, qui avait valu la croix de Saint-Louis au chef de la branche riche de la famille (M. le capitaine Beyle, de Sassenage).

J'arrivai donc au Saint-Bernard poule mouillée complète. Que fussé-je devenu sans la rencontre de M. Burelviller et si j'eusse marché seul? J'avais de l'argent et n'avais même pas songé à prendre un domestique. Étourdi par nos délicieuses rêveries, toutes les remarques prudentes glissaient sur moi, je les trouvais bourgeoises, plates, odieuses.

De là, mon dégoût, même en 1836, pour les faits comiques, où se trouve nécessairement, de toute nécessité, un personnage bas.

Drôle de disposition pour un successeur de Molière! Tous les sages avis des hôteliers suisses avaient donc glissé sur moi.

A une certaine hauteur, le froid devint piquant; une brume pénétrante nous environne, la neige couvrait la route depuis longtemps. Cette route, petit sentier entre deux murs, à pierres sèches, était remplie de huit ou dix pouces de neige fondante et, au-dessous, des cailloux roulants.

De temps en temps un cheval mort faisait cabrer le mien; bientôt, ce qui fut bien pis, il ne se cabra plus du tout. Au fond c'était une rosse.

A chaque instant tout devenait pire. Je trouvai le danger pour la première fois; ce danger n'était pas grand, il faut l'avouer, mais pour une jeune fille de quatorze ans qui n'avait pas été mouillée par la pluie dix fois en sa vie!

Le danger n'était donc pas grand, mais il était en moi-même; les circonstances diminuaient l'homme.

Je n'aurai pas honte de me rendre justice, je fus constamment gai. Si je rêvais, c'était aux phrases par lesquelles J.-J. Rousseau pourrait décrire ces monts sourcilleux couverts de neige et s'élevant jusqu'aux

nues avec leurs pointes sans cesse obscurcies par de gros nuages qui courent rapidement.

Mon cheval faisait mine de tomber, le capitaine jurait et était sombre, son prudent domestique, qui s'était fait mon ami, était fort pâle.

J'étais transpercé d'humidité, sans cesse nous étions gênés et même arrêtés par des groupes de quinze ou vingt soldats qui montaient.

Au lieu des sentiments héroïques que je leur supposais, d'après six ans de rêveries héroïques, j'entrevoyais des égoïstes aigris et méchants; souvent ils juraient contre nous de colère de nous voir à cheval et eux à pied. Un peu plus ils nous volaient nos chevaux.

Cette vue du caractère humain me contrariait, mais je l'écartais bien vite pour jouir de cette idée : je vois donc une chose difficile!

Enfin, après une quantité de zigzags dans un fond entre deux rochers pointus et énormes, j'aperçus, à gauche, une maison basse, presque couverte par un nuage qui passait.

C'est l'hospice! on nous y donna, comme à toute l'armée, un demi-verre de vin qui me parut glacé comme une *décoction rouge*.

Il me semble que nous entrâmes, ou bien les récits de l'intérieur de l'Hospice qu'on me fit produisirent-ils une image qui, depuis trente-six ans, a pris la *place de la réalité*?

Voilà un danger de mensonge que j'ai aperçu depuis trois mois que je pense à ce véridique journal.

Par exemple, je me figure fort bien la descente. Mais je ne veux pas dissimuler que, cinq ou six ans après, je vis une gravure que je trouvai fort ressemblante; et mon souvenir *n'est plus* que la gravure.

C'est là le danger d'acheter des gravures de beaux tableaux que l'on voit dans ses voyages. Bientôt la gravure forme tout le souvenir, et détruit le souvenir réel.

C'est ce qui m'est arrivé pour la Madone de Saint-Sixte de Dresde. La belle gravure de Müller l'a détruite pour moi, tandis que je me figure parfaitement les méchants pastels de Mengs, de la même galerie de

Dresde, dont je n'ai vu la gravure nulle part.

Je vois fort bien l'ennui de tenir mon cheval par la bride; le sentier était formé de rochers immobiles.

Le diable c'est que les quatre pieds de mon cheval se réunissaient dans la ligne droite formée par la réunion des deux rochers, et alors la rosse faisait mine de tomber, à droite il n'y avait pas grand mal, mais à gauche! Que dirait M. Daru, si je lui perdais son cheval? Et d'ailleurs tous mes effets étaient dans l'énorme porte-manteau et peut-être la plus grande partie de mon argent.

Le capitaine jurait contre son domestique qui lui blessait son second cheval, il donnait des coups de canne à la tête de son propre cheval, c'était un homme fort violent, et enfin il ne s'occupait pas de moi le moins du monde.

Pour comble de misère, un canon vint à passer, il fallut faire sauter nos chevaux à droite de la route; mais de cette circonstance je n'en voudrais pas jurer, elle est dans la gravure.

Je me souviens fort bien de cette longue descente circulaire autour d'un diable de lac glacé.

Enfin, vers Etrouble, la nature commença à devenir moins austère.

Ce fut pour moi une sensation délicieuse.

Je dis au capitaine Burelviller :

« Le Saint-Bernard n'est que ça? »

Il me semble qu'il se fâcha et crut que je mentais, (en termes dont nous nous servions) que je lui lâchais une blague.

Je crois entrevoir, dans mes souvenirs, qu'il me traita de conscrit, ce qui me sembla une injure.

A Etrouble, mon bonheur fut extrême, mais je commençais à comprendre que ce n'était que dans les moments où le capitaine était gai, que je pouvais hasarder mes remarques.

Je me dis : « Je suis en Italie, c'est-à-dire dans le pays de la Zulietta que J.-J. Rousseau trouva à Venise, en Piémont, dans le pays de Mme Bazile ».

Je comprenais bien que ces idées étaient encore plus

de contrebande pour le capitaine qui, une fois, avait traité Rousseau de polisson d'écrivain.

Je serais obligé de faire du roman, et de chercher à me figurer ce que doit sentir un jeune homme de dix-sept ans, fou de bonheur et s'échappant du couvent, si je voulais parler de mes sensations d'Etrouble au fort de Bard.

... Nous croyions l'armée à quarante lieues en avant de nous.

Tout à coup nous nous trouvâmes arrêtés par le fort de Bard.

Je me vois bivouaquant à une demi-lieue du fort, à gauche de la grande route.

Ici le récit se confond avec le souvenir.

Il me semble que nous fûmes arrêtés deux ou trois jours sous Bard.

Le Premier Consul était-il avec nous?

Fût-ce, comme il me semble, pendant que nous étions dans cette petite plaine, sous le fort, que le colonel Dufour essaya de l'emporter de vive force, et que deux sapeurs essayèrent de couper les chaînes du pont-levis? Vis-je entourer de paille la roue des canons, ou bien est-ce le souvenir du récit que je trouve dans ma tête?

La canonnade épouvantable dans ces rochers si hauts, dans une vallée si étroite, me rendait fou d'émotion.

Enfin le capitaine me dit : « Nous allons passer sur une montagne à gauche, c'est le chemin ».

J'ai appris, depuis, que cette montagne se nomme Albaredo.

Après une demi-lieue, j'entendis donner cet avis de bouche en bouche : « Ne tenez la bride de vos chevaux qu'avec deux doigts de la main droite afin que, s'ils tombent dans le précipice, ils ne vous entraînent pas.

— Diable! il y a donc danger », me dis-je.

On s'arrêta sur une petite plate-forme.

« Ah! voilà qu'ils nous visent, dit le capitaine.

— Est-ce que nous sommes à portée? dis-je au capitaine.

— Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur? » me dit-il avec humeur. Il y avait là sept à huit personnes.

Ce mot fut comme le chant du coq pour saint Pierre. Je rêvai, — je m'approchai au bord de la plate-forme pour être plus exposé, et, quand il continua la route, je traînai quelques minutes pour montrer mon courage.

Voilà comment je vis le feu pour la première fois....

Le soir, en y réfléchissant, je ne revenais pas de mon étonnement : *Quoi! n'est-ce que ça?* me disais-je.

Cet étonnement un peu niais et cette exclamation m'ont suivi toute ma vie. Je crois que cela tient à l'imagination.

Parenthèse. — Souvent je me dis, mais sans regret : Que de belles occasions j'ai manquées! Je serais riche, du moins j'aurais de l'aisance! mais je vois, en 1836, que mon plus grand plaisir est de *rêver*, mais à quoi? Souvent à des choses qui m'ennuient. L'activité des démarches nécessaires pour amasser 10 000 francs de rente est impossible pour moi. De plus, il faut flatter, ne déplaire à personne, etc. Ce dernier presque impossible pour moi.

J'ai eu le rare plaisir de faire toute ma vie à peu près ce qui me plaisait. Je ne dois donc pas me plaindre du destin. J'ai eu un lot exécrable de sept à dix-sept, mais depuis le passage du mont Saint-Bernard je n'ai plus eu à me plaindre du destin ; — au contraire, à m'en louer.

Le bonheur pour moi, c'est de ne commander à personne et de n'être pas commandé; je crois donc que j'ai bien fait de ne pas épouser Mlle Riett ou Mlle i. Dane.

— Fin de la parenthèse.

Je me souviens que j'eus un extrême plaisir en entrant à Etrouble et à Aoste. Quoi, le passage du Saint-Bernard *n'est-ce que ça?* me disais-je sans cesse; j'avais même eu tort de le dire haut quelquefois, et enfin le capitaine Burelviller me malmena, malgré mon innocence, et prit cela pour une blague (id est : *bravade*). Fort souvent, mes naïvetés ont fait le même effet....

II

LE JOURNAL DE STENDHAL

(1801-1804)

Le *Journal de Stendhal* a été publié en 1888 par MM. C. Stryienski et François de Nion (Charpentier). Nous y voyons, suivant les termes mêmes de la *Préface*, Beyle « s'expliquant, se commentant, s'analysant, s'épiloguant... ». Songeons qu'il a dix-huit ans à peine lorsqu'il commence les premières lignes, et demandons-nous si, au lieu de se borner à railler les faiblesses, les défauts, les vanités, les paradoxes et les caprices de ce tout jeune homme, il ne serait pas plus juste de réfléchir à ce qu'il y a d'énergie intellectuelle et de franchise morale dans cette étude de soi-même, faite à un âge où les passions parlent d'ordinaire beaucoup plus haut que la volonté.

[EXTRAITS DU « JOURNAL »]

Milan, le 28 germinal an IX (1801). — J'entreprends d'écrire l'histoire de ma vie jour par jour. Je ne sais si j'aurai la force de remplir ce projet déjà commencé à Paris. Voilà déjà une faute de français, il y en aura beaucoup, parce que je prends pour principe de ne me pas gêner et de n'effacer jamais.

12 fructidor. — Dans la connaissance de l'homme, c'est la finesse qui me manque le plus. Je sais bien qu'une certaine passion *p* a un effet *p'*, mais je ne sais pas reconnaître, dans l'individu que je vois dans le monde, toutes les passions qui l'animent. D'ailleurs, cette maudite manie de briller fait que je m'occupe plus de laisser de moi une profonde impression, que de deviner les autres. Je m'occupe trop à me regarder pour avoir le temps de voir les autres.

Paris, 9 messidor an XII (1804). — Il y a des gens qui me gênent et avec qui je ne suis pas naturel; tels sont : F. Faure et Boissat. C'est, je crois, que je sens bien que ma manière naturelle ne saurait leur plaire et que, cependant, je suis jaloux de leur plaire. Malheureuse vanité! qui fait qu'en voulant plaire je plais moins. Si je vais dans une société, ne rien dire les premiers jours jusqu'à ce que je sente la force d'être naturel. Tâcher d'être moi-même, c'est le seul moyen qu'un homme ait pour plaire. Pour être sûr de cela, n'avoir aucun projet dans la société que celui de m'y faire souffrir, surtout fuir de faire la cour à une femme. Parler chaque jour à celle qui me plaira le plus. Le moyen est sûr, je n'aurai point de peine, et elles me rechercheront. Je pense comme Suard, on ne trompe jamais sur son caractère ceux avec qui l'on vit tous les jours.

La naïveté et la franchise me plaisent chaque jour davantage; je deviens amoureux de La Fontaine.

23 messidor (en lisant dans mes sensations). — Mon peu d'assurance vient de l'habitude où je suis de manquer d'argent.

Quand j'en manque, je suis timide partout; comme j'en manque souvent, cette mauvaise disposition de tirer des raisons d'être timide de tout ce que je vois est devenue presque habituelle pour moi.

Il faut absolument m'en guérir, le meilleur moyen serait d'être assez riche pour porter pendant un an au moins, chaque jour, cent louis en or sur moi. Ce poids continuel que je saurais être d'or détruirait la racine du mal.

28 nivôse an XIII (1805). — Je viens de réfléchir deux heures à la conduite de mon père à mon égard, étant tristement miné par un fort accès de la fièvre lente que j'ai depuis plus de sept mois. Je n'ai pas pu la guérir : 1° parce que je n'avais pas d'argent pour payer le médecin; — 2° parce que, ayant sans cesse dans cette ville boueuse les pieds dans l'eau, faute de

bottes, et souffrant du froid de toutes manières, faute de bois et de vêtements, il était inutile et même nuisible d'user le corps par des remèdes, pour chasser une maladie que la misère m'aurait donnée quand je ne l'aurais pas eue; qu'on joigne à cela toutes les *humiliations morales* et les inquiétudes d'une vie passée continuellement avec vingt sous, douze, quatre et quelquefois rien dans ma poche, on aura une légère idée de l'état où cet homme *vertueux* me laisse....

Qu'on calcule l'influence d'une fièvre lente de huit mois, alimentée par toutes les misères possibles, sur un tempérament déjà attaqué d'obstructions et de faiblesse dans le bas-ventre, et qu'on vienne me dire que mon père n'abrège pas ma vie!

Sans l'étude, ou, pour mieux dire, l'amour de la gloire qui a germé dans mon sein malgré lui, je me serais brulé la cervelle cinq ou huit fois.

Il ne daigne pas répondre depuis plus de trois mois à des lettres où, lui peignant ma misère, je lui demande une légère avance, *pour me vêtir*, sur ma pension de 3 000 francs, réduite par lui à 2 400 francs, avance dont il peut se rembourser par ses mains, aux mois de printemps que je passerai à Grenoble.

Je lui ai demandé cette avance, qu'un étranger n'aurait pas refusée à un étranger, malade et souffrant du froid à cent cinquante lieues de sa patrie, au mois de vendémiaire an XIII, lorsqu'il avait entre les mains 2 400 francs de ma pension.

D'abord, tout cela et vingt pages de détails tous horriblement aggravants, mon père est un *vilain scélérat* à mon égard, n'ayant ni vertu, ni pitié. *Senza virtu ne carità*, comme dit Caroline nel *Matrimonio Segreto*.

Paris, 20 ventôse an XIII (1805). — Il faut changer absolument mon système d'amour avec Louason. Je m'instruis par mes succès, J'ai été vraiment aimable pour elle dans la grande allée des Tuileries, à trois heures un quart, lorsque je lui disais : « Montrez davantage votre esprit, etc. »

Il s'agit d'être aimable aux yeux de Mélanie et non

pas de lui dire que je l'aime. Comme je la vois souvent tête à tête, il n'y aurait rien de si facile que de l'ennuyer sans cesse du même propos : « Je vous aime, je vous adore », à propos de tout.

Il ne faut jamais faire le projet de lui dire telle chose, sous peine de dire des *spropositi* (bêtises). Il faut tout bonnement lui dire à chaque moment ce que je sentirai, et, dans les moments de silence, lui parler d'elle.

Je crains d'être trop laid pour être aimé d'elle. Je crains que cette peur ne me donne un air gauche, il faut la vaincre.

Rien de si dégoûtant qu'un homme qui, au moment où il vous ennuie, se met à vous parler de son amour.

Je prends donc la résolution de ne lui parler de mon amour qu'à propos, et de le montrer cependant assez pour qu'elle ne le croie pas éteint. Je la vois tous les jours. C'est à moi de tâcher à ne pas être ennuyeux.

J'étais chez Dz. (Dugazon) depuis midi à lire *Aménaïde*, et, me la figurant jouée par Mélanie, je goûtais mieux les beaux traits, et je passais sur les mauvais sentiments, lorsqu'elle est arrivée à une heure.

J'ai été froid en commençant; voilà, je crois, une des suites de ma malheureuse habitude de penser à ce que je lui dirai. Elle m'a dit quelques mots, la première, de la soirée d'hier, qui ont enfin fait une impression assez forte pour mettre mon âme en scène, au lieu de mon esprit.

Dz., qui joue ce soir le *Bourgeois* (pour la dernière fois), nous a laissé dire. J'ai fini le rôle du *Misanthrope*, tout le cinquième acte; j'ai accroché quelques vers.

Louason s'est mise à dire le quatrième acte d'*Ariane*, elle n'était pas en train; peu à peu, elle s'y est mise. Elle a dit le cinquième, a été superbe dans trois ou quatre passages et sublime dans ces deux vers, après lecture de la lettre de Thésée à Pirithoüs :

> Prenez soin d'Ariane ! Il viole sa foi,
> Me désespère, et veut qu'on prenne soin de moi.

Puisqu'elle a dit deux vers comme cela, elle peut tous les dire, en écoutant son âme. Je crois donc qu'elle

peut devenir une actrice sublime dans l'expression de l'amour et des mouvements de métromanie :

> C'est le sort des héros d'être persécutés,
> Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.

Elle nous a serré l'âme, au point que j'en étais bête comme un panier. J'étais tout *chose*, comme dit certain niais. Nous sommes sortis de chez Dz. à trois heures, après nous être chauffés un moment ensemble.

Il faisait un temps agréable. Nous nous sommes allés promener aux Tuileries. Je crois que je lui ai été agréable pendant une heure, parce que je lui disais exactement ce que je pensais dans le moment. J'ai eu occasion de lui développer la description de l'*esprit* que j'ai écrite sur ce cahier, il y a quelques pages.

Je goûtais le pur contentement ; nos âmes se parlaient. Elle me parlait avec une grâce charmante. Dans ces moments, je lui ai dit ce que je pensais alors :

« Quand on ne serait pas amoureux de vous, on le deviendrait en vous entendant. »

Ce propos était fait pour aller à son âme et je suis persuadé qu'il y est allé. Tout ce qui peut l'avoir gâté, c'est le souvenir des propos de même genre que je lui ai tenus quand son âme n'était pas émue.

Je remarque qu'en tout, pour bien faire, j'ai besoin de me blaser un peu. Rolandeau, *qui n'est pas gauche* (minuit c. (*sic*), m'avait bien deviné.

30 prairial, juin 1805. — Ta véritable passion est celle de connaître et d'éprouver. Elle n'a jamais été satisfaite.

6 messidor, Grenoble, juin 1805. — Je relis la plupart de mes cahiers, je les trouve remplis de choses communes, mais peut-être elles ne paraîtraient pas si simples, si je ne les avais pas laborieusement découvertes.

Je crois qu'à l'avenir je n'écrirai que *the World* (le Monde) lui-même en des anecdotes.

Ils m'ennuient et me rendent triste (ses parents et ses amis).

[CAMPAGNE DE VIENNE (1809)]

Vingt-sixième cahier — du 12 avril au 11 mai 1809.

Avril. — Je suis parti de Strasbourg, le 12 avril 1809, à deux heures et demie avec M. C.

Nous suivions le cours du Rhin, laissant à notre droite les montagnes qui forment son bassin. Cela m'inspire un sentiment favorable à l'Allemagne. Il fut fortifié par une très belle fille que j'avais vue à la fenêtre de la poste à Kehl.

La partie de la ville de Stuttgard que nous avons vue est fort bien bâtie. A la poste, on me dit qu'il n'y avait pas de chevaux, parce que le lendemain le prince royal et plusieurs m... devaient aller faire leur cour à l'empereur Napoléon, à Louisbourg.

19 avril. — Nous sommes partis à une heure et demie et avons trouvé, pour arriver à Neubourg, un paysage grandiose dans le genre de ceux de Claude Lorrain. Nous marchions derrière les coteaux qui ceignent le cours du Danube, les sommets de ces coteaux étaient couronnés de bouquets de bois, à notre gauche; à la droite, nous avions une forêt presque continue avec des éclaircies ; de temps en temps, entre deux coteaux, nous apercevions le Danube à trois quarts de lieue: le tout formait un paysage superbe et réellement un des plus beaux qu'on puisse voir et auquel il ne manquait que de hautes montagnes et un lac.

A une lieue de Neubourg, j'ai rencontré Montbaston, qui m'a dit :

« Quoi! vous venez de passer à deux cents pas du tombeau de La Tour d'Auvergne et vous ne l'avez pas vu!

— Vous qui l'avez vu, dites-moi ce que c'est.

— Un massif de pierre de quatre pieds de haut et sept de long, qui n'a pas coûté cent écus. D'un côté : *A la mémoire de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, tué le 8 juin 1800.* De l'autre côté : *A la mémoire de ...y, chef de brigade du..., tué le 8 juin 1800.* »

Comme l'aimable M... me disait cela, je crus entendre

le canon, et, au milieu de ce pays émouvant, cela me fit un vif plaisir. Mais, hélas! ce n'était que le tonnerre; peu à peu, un superbe orage arrivant de la droite nous couvrit de grêle pendant une demi-heure et blanchit la terre comme de la neige.

C'est par cet aimable temps (aimable pour moi, mais fort plat pour tout le monde) que nous grimpâmes dans Neubourg, à la queue d'un convoi. Nous trouvâmes dans la rue trois rangées de voitures et, sur la place, deux régiments avec leurs bagages; nous faisions vingt pas toutes les cinq minutes, et la grêle se changeait en grosse pluie. La ville est fort bien bâtie.

Ems, le 5 mai. — J'ai décrit les sensations et événements antérieurs à Burckhausen dans une lettre de huit pages à ma sœur, ça manque de profondeur et est enjolivé. Je l'ai portée jusqu'ici pour faire mon journal d'après elle, mais je n'en ai pas le temps.

Je meurs de sommeil en écrivant ceci, et M. C. s'endort à ma gauche; à droite, M. et R. ont des mines de déterrés.

Je reprends à Lombach.... Nous allâmes chercher de la viande et du vin au couvent. Je fus sur le point d'y recevoir un coup de sabre dans le ventre, d'un officier qui rossait un soldat avec la poignée.

En allant et venant, j'admirais toujours la situation de Lombach. Je me disais : « Voilà le spectacle le plus intéressant que j'aie eu de ma vie ». En voyant quelques pièces de canon braquées à côté de la porte du couvent, je dis à Lacombe :

« Il ne manque ici que l'ennemi et un incendie. »

Nous rentrons, nous dormons sur des chaises chez le commandant de la place, nous soupons et nous redormons. A deux heures, on parle de départ. Je descends sur la place. En m'y promenant, je remarque beaucoup de clarté derrière une maison; je me dis : « Voilà un bivouac bien brillant ». La clarté et la fumée augmentent, un incendie se déclare. Le trouble du moment de l'incendie a été observé par moi dans toutes ses gradations, depuis la tranquillité du sommeil

31

jusqu'aux chevaux du fourgon accourant de toutes parts au galop.

On ne voyait pas la flamme; à cela près, l'incendie était superbe : une colonne de fumée pleine de lumière traversait la ville transversalement, elle nous éclairait sur le chemin jusqu'à deux lieues.

Le coteau qui est au nord de la ville en était éclairé au point que, d'en bas, où j'attendais avec ma voiture l'arrivée de Cuny, je pouvais compter les troncs des pins situés sur le sommet. Le kiosque et toutes les maisonnettes situées sur la pente sortaient parfaitement.

La lumière brillante de l'incendie frappait sur les sommets de quelques édifices.

Nous arrivâmes à Wels vers les cinq heures, fûmes fort bien logés chez un brave homme. Nous étions venus en voiture légère. Les paysans, attelés à la grosse, coupèrent les traits et la laissèrent gisante au milieu du chemin.

Charles arriva tout riant nous dire cela. Il rit de tous les accidents; c'est un moyen de s'excuser de prendre la peine d'y remédier.

A trois heures, nous partîmes de Wels pour Ebersberg, sur la Traun. Chemin superbe dans une plaine bordée de jolis coteaux, mais d'ailleurs assez plate, jusqu'à un poteau. A côté du poteau, un homme mort; nous prenons à droite, la route se complique, les voitures se serrent, et enfin il s'établit une file. Nous parvenons enfin à un pont de bois extrêmement long sur la Traun semée de bas-fonds.

Le corps du maréchal Masséna s'est battu ferme pour passer ce pont et, dit-on, mal à propos, l'Empereur tournant ce pont.

En arrivant sur le pont, nous trouvons des cadavres d'hommes et de chevaux, il y en a une trentaine encore sur le pont; on a été obligé d'en jeter une grande quantité dans la rivière qui est démesurément large; au milieu, à quatre cents pas au-dessous du pont, était un cheval droit et immobile — effet singulier. Toute la ville d'Ebersberg achevait de brûler, la rue où nous passâmes était garnie de cadavres, la plupart français,

et presque tous brûlés. Il y en avait de tellement brûlés et noirs qu'à peine reconnaissait-on la forme humaine du squelette. En plusieurs endroits les cadavres étaient entassés ; j'examinais leur figure. Sur le pont, un brave Allemand mort les yeux ouverts ; courage, fidélité et bonté allemande étaient peints sur sa figure, qui n'exprimait qu'un peu de mélancolie.

Peu à peu, la rue se resserrait, et enfin, sous la porte et avant, notre voiture fut obligée de passer sur ces cadavres défigurés par les flammes. Quelques maisons brûlaient encore. Ce soldat qui sortait d'une maison avait l'air voûté. J'avoue que cet ensemble me fit mal au cœur.

Ce spectacle frappant, je l'ai mal vu.

La pluie froide, le manque de nourriture, la mer d'airain qu'il y a entre mes pensées et le cerveau de mon camarade, tout cela fit que j'eus presque mal au cœur de ce spectacle. J'ai appris depuis que c'était réellement une horreur.

Le pont a été attaqué par les tirailleurs du Pô, qui étaient 800 ; il n'en reste plus que 200 ; par la division Claparède, qui était 8 000, et qui est réduite à 4 000, dit-on.

Il paraît probable qu'il y a eu 1 500 morts. Ce diable de pont est énormément long, les premiers pelotons qui s'y présentèrent furent tués net. Les seconds les poussèrent dans la rivière et passèrent. On s'empara de la ville, et l'on plaça *les blessés en très grand nombre dans les maisons*. Les Autrichiens revinrent et reprirent la ville en faisant plier, je crois, le 26e régiment d'infanterie légère. On se battit dans la ville, les obus y pleuvaient et finirent par y mettre le feu. On sent bien que personne ne s'occupait de l'éteindre, toute la ville brûla, ainsi que les malheureux blessés placés dans les maisons.

Voilà comment on explique l'horreur qu'on voit dans la rue en passant. Cette explication me paraît probable. Car d'où viendraient tant de soldats brûlés ? de morts ? On n'a tué personne dans les maisons, on n'y a pas transporté les morts, donc ces grands diables ont été brulés vivants.

Les connaisseurs disent que le spectacle d'Ebersberg est mille fois plus horrible que celui de tous les champs de bataille possibles, où l'on ne voit enfin que des hommes coupés dans tous les sens, et non pas des cadavres horribles avec le nez brûlé et le reste de la figure reconnaissable.

Nous arrivâmes à Ems, où nous sommes. Rien de remarquable. L'aimable Martial me promet de faire mon affaire ici; j'ai couché cette nuit [du 5 au 6] dans le logement de Richard. Sans le caractère usurpant, intrigant, effronté, on ne fait rien à l'armée.

III

SOUVENIRS D'ÉGOTISME

(1821-1830)

Les *Souvenirs d'Égotisme* ont été publiés en 1892, par M. C. Stryienski. Ils étaient précédés d'une étude très intéressante sur « Stendhal et les Salons de la Restauration », et suivis d'un certain nombre de « Lettres inédites ». Les Beylistes ont salué avec enthousiasme ces pages composées à Rome, en juin et juillet 1832, et P. Bourget les déclarait dignes d'être mises sur le même rayon de bibliothèque que les *Confessions de saint Augustin*, le *Journal Intime* de Constant, *Mon cœur mis à nu* de Baudelaire, le *Mangeur d'opium* de Quincey, les *Sonnets* de Shakespeare. Il est en tout cas difficile de contester que bien des traits de Julien ou de Fabrice sont expliqués à merveille par les *Souvenirs*, et que ces pages « sont remplies de menues anecdotes qui reparaissent dans le roman (de Stendhal), mais transposées et d'une manière qui permet de bien saisir le procédé d'alchimie intellectuelle propre à Beyle ».

CHAPITRE PREMIER

[RÉFLEXIONS DE STENDHAL SUR LUI-MÊME]

Mero (Rome), 20 juin 1832. — Pour employer mes loisirs dans cette terre étrangère, j'ai envie d'écrire un petit mémoire de ce qui m'est arrivé pendant mon dernier voyage à Paris, du 22 juin 1821 au ... novembre 1830 ; c'est un espace de neuf ans et demi. Je me gronde moi-même depuis deux mois, depuis que j'ai digéré la nouvelleté de ma position, pour entreprendre un travail quelconque. Sans travail, le vaisseau de la vie humaine n'a point de lest.

J'avoue que le courage d'écrire me manquerait si je n'avais pas l'idée qu'un jour ces feuilles paraîtront imprimées et seront lues par quelque âme que j'aime, par un être tel que Mme Roland ou M. Gros, le géomètre. Mais les yeux qui liront ceci s'ouvrent à peine à la lumière, je suppose que mes futurs lecteurs ont dix ou douze ans.

Ai-je tiré tout le parti possible, pour mon bonheur, des positions où le hasard m'a placé pendant les neuf ans que je viens de passer à Paris? Quel homme suis-je? Ai-je du bon sens? Ai-je du bon sens avec profondeur?

Ai-je un esprit remarquable? En vérité, je n'en sais rien. Encore par ce qui m'arrive au jour le jour, je pense rarement à ces questions fondamentales, et alors mes jugements varient comme mon humeur, mes jugements ne sont que des aperçus.

Voyons si, en faisant mon examen de conscience, la plume à la main, j'arriverai à quelque chose de *positif* et qui reste *longtemps vrai* pour moi. Que penserai-je de ce que je me sens disposé à écrire en le relisant vers 1835, si je vis? Sera-ce comme pour mes ouvrages imprimés? J'ai un profond sentiment de tristesse quand, faute d'autre livre, je les relis.

Je sens depuis un mois que j'y pense, une répugnance réelle à écrire uniquement pour parler de moi, du nombre de mes chemises, de mes accidents d'amour-propre. D'un côté, je me trouve loin de la France, j'ai lu tous les livres qui ont pénétré dans ce pays. Toute la disposition de mon cœur était d'écrire un livre d'imagination sur une intrigue d'amour arrivée à Dresde, en août 1813, dans une maison voisine de la mienne, mais les petits devoirs de ma place m'interrompent assez souvent, ou, pour mieux dire, je ne puis jamais, en prenant mon papier, être sûr de passer une heure sans être interrompu. Cette petite contrariété éteint net l'imagination chez moi. Quand je reprends ma fiction, je suis dégoûté de ce que je pensais. A quoi un homme sage répondra qu'il faut se vaincre soi-même. Je répliquerai : Il est trop tard, j'ai quarante et un ans; après tant d'aventures, il est temps de songer à achever la vie le moins mal possible.

Ma principale objection n'était pas la vanité qu'il y a à écrire sa vie. Un livre sur un tel sujet est comme tous les autres : on l'oublie bien vite, s'il est ennuyeux. Je craignais de déflorer les moments heureux que j'ai rencontrés, en les décrivant, en les anatomisant. Or, c'est ce que je ne ferai point, je sauterai le bonheur.

Le génie poétique est mort, mais le génie du soupçon est venu au monde. Je suis profondément convaincu que le seul antidote qui puisse faire oublier au lecteur les éternels *Je* que l'auteur va écrire, c'est une parfaite sincérité.

Aurai-je le courage de raconter les choses humiliantes sans les sauver par des préfaces infinies? Je l'espère.

Malgré les malheurs de mon ambition, je ne me crois point persécuté par eux, je les regarde comme des machines poussées, en France, par la *Vanité* et ailleurs par toutes les passions, la vanité y comprise.

Je ne me connais point moi-même, et c'est ce qui, quelquefois la nuit, quand j'y pense, me désole. Ai-je su tirer un bon parti des hasards au milieu desquels m'a jeté et la toute-puissance de Napoléon (que toujours j'adorai) en 1810, et la chute que nous fîmes dans la boue en 1814, et notre effort pour en sortir en 1830? Je crains bien que non, j'ai agi par humeur, au hasard. Si quelqu'un m'avait demandé conseil sur ma propre position, j'en aurais donné souvent un d'une grande portée; des amis rivaux d'esprit, m'ont fait compliment là-dessus.

CHAPITRE V

[LE SALON DE Mme DE TRACY, DE Mme CABANIS, DE Mme PASTA]

23 juin 1832. Mero. — Je m'aperçois en 1832 — en général, ma philosophie est du jour où j'écris, j'en étais bien loin en 1821 — je vois donc que j'ai été un mezzo-termine entre la grossièreté énergique du général Grosse, du comte Regnault de Saint Jean-d'Angély et les grâces un peu lilliputiennes, un peu étroites de M. le comte de Ségur, de M. Petit, le maître de l'hôtel de Bruxelles, etc.

Par la bassesse seule j'ai été étranger aux extrêmes que je me donne.

Faute de savoir faire, faute d'industrie, comme me disait, à propos de mes livres et de l'Institut, M. Delécluze, des *Débats*, j'ai manqué cinq ou six occasions de la plus grande fortune politique, financière ou littéraire.

Par hasard, tout cela est venu successivement frapper à ma porte. Une rêverie tendre en 1821 et plus tard philosophique et mélancolique (toute vanité à part, exactement pareille à celle de Jacques de *tes you like it*) est devenue un si grand plaisir pour moi, que quand un ami m'aborde, je donnerais un boulet pour qu'il ne m'adressât pas la parole. La vue seule de quelqu'un que je connais me contrarie. Quand je vois un tel être de loin, et qu'il faut que je pense à le saluer, cela me contrarie cinquante pas à l'avance. J'adore, au contraire, rencontrer des amis le soir en société, le samedi chez M. Cuvier, le dimanche chez M. de Tracy, le mardi chez Mme Ancelot, le mercredi chez le baron Gérard, etc.

C'est en effet dans le salon de Mme de Tracy que Stendhal va d'abord nous conduire. Il nous raconte la vie et les études d'Antoine-Louis-Claude Destutt, comte de Tracy, puis il fait le portrait de ceux qui composaient sa société en 1821 ; celui du général La Fayette n'est ni le moins piquant, ni le moins malicieux.

Une haute taille et, en haut de ce grand corps, une figure imperturbable, froide, insignifiante comme un vieux tableau de famille, cette tête couverte d'une perruque à cheveux courts, mal faite : cet homme vêtu de quelque habit gris mal fait, et entrant, en boitant un peu et s'appuyant sur son bâton, dans le salon de Mme de Tracy qui l'appelait : *mon cher Monsieur,* avec un son de voix enchanteur, était le général de La Fayette en 1821, et tel nous l'a montré le Gascon Scheffer dans son portrait fort ressemblant.

Ce *cher Monsieur* de Mme de Tracy, et dit de ce ton, faisait, je crois, le malheur de M. de Tracy. Ce n'est pas que M. de La Fayette eût été bien avec sa femme, ou qu'il se souciât, à son âge, de ce genre de malheur, c'est tout simplement que l'admiration sincère et jamais jouée ou exagérée de Mme de Tracy pour M. de La Fayette constituait trop évidemment celui-ci le premier personnage du salon.

Quelque neuf que je fusse en 1821 (j'avais toujours vécu dans les illusions de l'enthousiasme et des passions) je distinguai cela tout seul.

Je sentis aussi, sans que personne m'en avertît, que

M. de La Fayette était tout simplement un héros de Plutarque. Il vivait au jour le jour, sans trop d'esprit, faisant, comme Epaminondas, la grande action qui se présentait....

En attendant les grandes actions qui ne se présentent pas tous les jours..., M. de La Fayette expliquait sans trop d'inélégance le lieu commun de la garde nationale. Ce gouvernement est bon, et c'est celui, le seul, qui garantit au citoyen la sûreté sur la grande route, l'égalité devant le juge, et un juge assez éclairé, une monnaie au juste titre, des routes passables, une juste protection à l'étranger. Ainsi arrangée, la chose n'est pas trop compliquée.

Il faut avouer qu'il y a loin d'un tel homme à M. de Ségur, le grand maître; aussi la France, et Paris surtout, sera-t-il exécrable chez la postérité pour n'avoir pas reconnu le grand homme.

Pour moi, accoutumé à Napoléon et à Lord Byron, j'ajouterai à Lord Brougham, à Monti, à Canova, à Rossini, je reconnus sur-le-champ la grandeur de M. de La Fayette et j'en suis resté là. Je l'ai vu dans les journées de juillet avec la chemise trouée; il a accueilli tous les intrigants, tous les sots, tout ce qui a voulu faire de l'emphase. Il m'a moins bien accueilli, moi, il a demandé ma dépouille (pour un grossier secrétaire, M. Levasseur). Il ne m'est pas plus venu dans l'idée de me fâcher ou de moins le vénérer qu'il me vient dans l'idée de blasphémer contre le soleil lorsqu'il se couvre d'un nuage.

M. de La Fayette, dans cet âge tendre de soixante-quinze ans, a le même défaut que moi : il se passionne pour une jeune Portugaise de dix-huit ans qui arrive dans le salon de Mme de Tracy, où elle est l'aînée de ses petites-filles, Mlles Georges La Fayette, de Lasteyrie, de Maubourg; il se figure qu'elle le distingue, il ne songe qu'à elle, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que souvent il a raison de se figurer. Sa gloire européenne, l'élégance foncière de ses discours, malgré leur apparente simplicité, ses yeux qui s'animent dès qu'ils se trouvent à pied d'une jolie poitrine, tout concourt à lui faire passer gaiement ses dernières années au grand scandale

des femmes de trente-cinq ans, Mme la marquise de M...n...r (C...s.l), Mme de P.rr.t et autres qui viennent dans ce salon.

Tout cela ne conçoit pas que l'on soit aimable autrement qu'avec les petits mots fins de M. de Ségur ou les réflexions scintillantes de M. Benjamin Constant.

M. de La Fayette est extrêmement poli et même affectueux pour tout le monde, mais *poli comme un roi.* C'est ce que je disais à Mme de Tracy, qui se fâcha autant que la grâce incarnée peut se fâcher, mais elle comprit peut-être dès ce jour que la simplicité énergique de mes discours n'était pas la bêtise de Dunoyer, par exemple. C'était un brave libéral, aujourd'hui préfet moral de Moulins, le mieux intentionné, le plus héroïque peut-être et le plus bête des écrivains libéraux. Qu'on m'en croie, moi qui suis de leur parti, c'est beaucoup dire. L'admiration gobe-mouche de M. Dunoyer, du rédacteur, du censeur, et celle de deux ou trois autres de même force environnait sans cesse le fauteuil du général qui, dès qu'il le pouvait, à leur grand scandale, les plantait là pour aller admirer de fort près, et avec des yeux qui s'enflammaient, les jolies épaules de quelque jeune femme qui venait d'entrer. Ces pauvres hommes *vertueux* (tous vendus depuis comme des..... au ministre Perier, 1832) faisaient des mines plaisantes dans leur abandon et je m'en moquais, ce qui scandalisait ma nouvelle amie. Mais il était convenu qu'elle avait un faible pour moi.

« Il y a une étincelle en lui », dit-elle un jour à une dame, de celles faites pour admirer les petits mots lilliputiens à la Ségur, et qui se plaignait à elle de la simplicité sévère et franche avec laquelle je lui disais que tous ces ultra-libéraux étaient bien respectables par leur haute vertu sans doute, mais du reste incapables de comprendre que deux et deux font quatre. La lourdeur, la lenteur, la vertu s'alarmant de la moindre vérité dite aux Américains, d'un Dunoyer, d'un..., d'un..., est vraiment au delà de toute croyance, c'est comme l'absence d'idées autres que communes d'un Ludovic Vitet, d'un Mortimer-Ternaux, nouvelle génération qui vint renouveler le salon Tracy vers 1828. Au

milieu de tout cela, M. de La Fayette était et est encore un *chef de parti*.

Il aura pris cette habitude en 1789. L'essentiel est de ne mécontenter personne et de se rappeler tous les noms, ce en quoi il est admirable. L'intérêt d'un chef de parti éloigne chez M. de La Fayette toute *idée littéraire*, dont, d'ailleurs, je le crois assez incapable. C'est, je pense, par ce mécanisme qu'il ne sentait pas la lourdeur, tout l'ennui de M. Dunoyer et consorts.

J'ai oublié de peindre ce salon. Sir Walter Scott et ses imitateurs eussent commencé par là, mais moi, j'abhorre la description matérielle. L'*ennui* de les faire m'empêche de faire des romans....

Du salon de M. de Tracy, nous passons dans celui de Mme Cabanis, puis dans la société de la grande actrice : Mme Pasta.

M. de Tracy avait été intime du célèbre Cabanis, le père du matérialisme, dont le livre : *Rapport du physique et du moral*, avait été ma bible à seize ans. Mme Cabanis et sa fille, haute de six pieds et malgré cela fort aimable, paraissaient dans ce salon. M. de Tracy me mena chez elle, rue des Vieilles-Tuileries, au diable; j'en fus chassé par la chaleur. Dans ce temps-là, j'avais toute la délicatesse *italienne*. Une chambre fermée et dedans dix personnes assises suffisaient pour me donner un malaise affreux, et presque me faire tomber. Qu'on juge de la chambre bien fermée avec un feu d'enfer.

Je n'insistais pas assez sur ce défaut physique; le feu me chassa de chez Mme Cabanis, M. de Tracy ne me l'a jamais pardonné. J'aurais pu dire un mot à Mme la comtesse de Tracy, mais en ce temps-là j'étais gauche à plaisir et même un peu en ce temps-ci.

Mlle Cabanis, malgré ses six pieds, voulait se marier; elle épousa un petit danseur avec une perruque bien soignée, M. Dupaty, prétendu sculpteur, auteur du Louis XIII de la place Royale, à cheval sur une espèce de mulet.

Ce mulet est un cheval arabe que je voyais beaucoup chez M. Dupaty. Ce pauvre cheval se morfondait dans un coin de l'atelier. M. Dupaty me faisait grand accueil comme écrivain sur l'Italie et auteur d'une histoire de la Peinture. Il était difficile d'être plus *convenable* et

plus vide de chaleur, d'imprévu, d'élan, etc., que ce brave homme. Le dernier des métiers pour ces Parisiens si soignés, si propres, si *convenables*, c'est la sculpture.

M. Dupaty, si poli, était de plus très brave; il aurait dû rester militaire.

Je connus chez Mme Cabanis un honnête homme, mais bien bourgeois, bien étroit dans ses idées, bien méticuleux dans toute sa petite politique de ménage.

Le but unique de M. Thurot, professeur de grec, était d'être membre de l'Académie des Inscriptions. Par une contradiction effroyable, cet homme qui ne se mouchait pas sans songer à ménager quelque vanité qui pouvait influer à mille lieues de distance sur sa nomination à l'Académie, était *ultra-libéral*.

Cela nous lia d'abord, mais bientôt sa femme bourgeoise à laquelle je ne parlais jamais que par force, me trouva imprudent.

Un jour, M. de Tracy et M. Thurot me demandèrent ma politique, je me les aliénai tous deux par ma réponse :

« Dès que je serais au pouvoir, je réimprimerais les livres des émigrés déclarant que Napoléon a usurpé un pouvoir qu'il n'avait pas en les rayant. Les trois quarts sont morts, je les exilerais dans les départements des Pyrénées et deux ou trois voisins. Je ferais cerner ces quatre ou cinq départements par deux ou trois petites armées, qui, pour l'effet moral, bivouaqueraient, du moins six mois de l'année. Tout émigré qui sortirait de là serait impitoyablement fusillé.

« Leurs biens rendus par Napoléon, vendus en morceaux, non supérieurs à deux arpents. Les émigrés jouiraient de pensions de 1 000, 2 000 et 3 000 francs par an. Ils pourraient choisir un séjour dans les pays étrangers. »

Les figures de MM. Thurot et de Tracy s'allongèrent pendant l'explication de ce plan, je semblais atroce à ces petites âmes étiolées par la politesse de Paris. Une jeune femme présente admira mes idées, et surtout l'excès d'imprudence avec lequel je me livrais, elle vit en moi le *Huron* (roman de Voltaire).

L'extrême bienveillance de cette jeune femme m'a consolé de bien des irréussites....

Elle me racontait fidèlement, à ma demande, tout le mal qu'on disait de moi.

Elle avait un ton charmant, elle avait l'air ni d'approuver, ni de désapprouver. Avoir ici un ministre de la Police est ce que je trouve de plus charmant dans les amours, d'ailleurs si froides, de Paris.

On n'a pas idée des propos atroces que l'on apprend. Un jour elle dit :

« M..., l'espion, a dit chez M. de Tracy : « Ah! voilà « M. Beyle qui a un habit neuf, on voit que Mme Pasta « vient d'avoir un bénéfice. »

Cette bêtise plut : M. de Tracy ne me pardonnait pas cette liaison publique (autant qu'innocente) avec cette actrice célèbre.

Le piquant de la chose, c'est que Céline qui me rapportait le propos de l'espion, était peut-être elle-même jalouse de mon assiduité chez Mme Pasta.

A quelque heure que mes soirées se terminassent, j'allais chez Mme Pasta (rue Richelieu, vis-à-vis de la Bibliothèque, Hôtel des Lillois, n° 63). Je logeais à cent pas de là, au n° 47. Ennuyé de la colère du portier, fort contrarié de m'ouvrir souvent à trois heures du matin, je finis par loger dans le même hôtel que Mme Pasta.

Quinze jours après, je me trouvai diminué de 70 p. 100 dans le salon de Mme de Tracy. J'eus le plus grand tort de ne pas consulter mon amie Mme de Tracy.

Ma conduite, à cette époque, n'est qu'une suite de caprices. Marquis, colonel, avec 40 000 francs de rente, je serais parvenu à me perdre.

J'aimais passionnément la musique, mais uniquement la musique de Cimarosa et de Mozart. Le salon de Mme Pasta était le rendez-vous de tous les Milanais qui venaient à Paris. Par eux quelquefois, par hasard, j'entendais prononcer le nom de Métilde.

Métilde, à Milan, apprit que je passais ma vie chez une actrice. Cette idée finit peut-être de la guérir.

J'étais parfaitement aveugle à tout cela. Pendant tout un été, j'ai joué au pharaon jusqu'au jour, chez Mme Pasta, silencieux, ravi d'entendre parler milanais, et respirant l'idée de Métilde dans tous les sens. Je montais dans ma charmante chambre, au troisième, et

je corrigeais, les larmes aux yeux, les épreuves de l'*Amour*. C'est un livre écrit au crayon à Milan, dans mes intervalles lucides. Y travailler à Paris me faisait mal, je n'ai jamais voulu l'arranger.

Les hommes de lettres disent : « Dans les pays étrangers, on peut avoir des pensées ingénieuses, on ne sait *faire un livre* qu'en France ». Oui, si le seul but d'un livre est de *faire comprendre une idée*; non, s'il espère en même temps faire sentir, donner quelque nuance d'émotion.

La règle française n'est bonne que pour un livre d'histoire, par exemple l'*Histoire de la Régence*, de M. Lemontey, dont j'admire le style vraiment académique. La préface de M. Lemontey (avare, que j'ai beaucoup connu chez M. le comte Beugnot) peut passer pour un modèle de ce style académique.

Je plairais presque sûrement aux sots, si je prenais la peine d'arranger quelques morceaux du présent bavardage. Mais peut-être, écrivant ceci comme une lettre, *à mon insu*, je fais *ressemblant*.

Or, avant tout, je veux être vrai. Quel miracle ce serait dans ce siècle de comédie, dans une société dont les trois quarts des acteurs sont des charlatans aussi effrontés que M. Magendie ou M. le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély, ou M. le baron Gérard !

Un des caractères du siècle de la Révolution (1789-1832), c'est qu'il n'y ait point de grand succès sans un certain degré d'impudeur et même de charlatanisme décidé. M. de La Fayette, seul, est au-dessus du charlatanisme qu'il ne faut point confondre ici avec l'accueil obligeant, *arme nécessaire* d'un chef de parti.

J'avais connu chez Mme Cabanis un homme qui, certes, n'est pas charlatan, M. Fauriel (l'ancien amant de Mme Condorcet). C'est, avec M. Mérimée et moi, le seul exemple à moi connu de non-charlatanisme parmi les gens qui se mêlent d'écrire.

Aussi M. Fauriel n'a-t-il aucune réputation. Un jour, le libraire Bossanges me fit offrir cinquante exemplaires d'un de ses ouvrages si je voulais, non seulement faire un bel article d'anonnce, mais encore le faire insérer dans je ne sais quel journal où alors (pour quinze

jours) j'étais en faveur. Je fus scandalisé et prétendis faire l'article pour un seul exemplaire. Bientôt le dégoût de faire ma cour à des faquins sales me fit cesser de voir ces journalistes et j'ai eu à me reprocher de ne pas avoir fait l'article.

Mais ceci se passait en 1826 ou 27. Revenons à 1821....

CHAPITRE VII

[MES CHERS AMIS, QUAND JE MOURRAI...]

... Je n'ai aimé avec passion en ma vie que Cimarosa, Mozart et Shakespeare. A Milan, en 1820, j'avais envie de mettre cela sur ma tombe.

Je pensais chaque jour à cette inscription, croyant bien que je n'aurais de tranquillité que dans la tombe. Je voulais une tablette de marbre de la forme d'une carte à jouer :

ERRICO BEYLE

MILANESE

Visse, scrisse, amo

Quest' anima

Adorava

Cimaroza, Mozart e Shakespeare

M. de anni...

il... 18.

N'ajouter aucun signe sale, aucun ornement plat, faire graver cette inscription en caractères majuscules.

Je hais Grenoble, je suis arrivé à Milan en mai 1800, j'aime cette ville. Là j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines, là surtout ce qui fait la patrie, j'ai trouvé les premiers plaisirs. Là je désire passer ma vieillesse et mourir.

Que de fois, balancé sur une barque solitaire par les ondes du lac de Côme, je me disais avec délices :

Hic captabis frigus opacum!

Si je laisse de quoi faire cette tablette, je prie qu'on la place dans le cimetière d'Andilly, près Montmorency, exposée au levant. Mais surtout je désire n'avoir pas d'autre monument, rien de parisien, rien de *vaudevillique*, j'abhorre ce genre. Je l'abhorrais bien plus en 1821. L'esprit français que je trouvais dans les théâtres de Paris allait presque jusqu'à me faire m'écrier tout haut : « Canaille!... Canaille!... Canaille! » Je sortais après le premier acte. Quand la musique française était jointe à l'esprit, l'*horreur* allait jusqu'à me faire faire des grimaces et me donner en spectacle. Mme de Longueville me donna un jour sa loge au théâtre Feydeau. Par bonheur, je n'y menai personne. Je m'enfuis au bout d'un quart d'heure, faisant des grimaces ridicules et faisant vœu de ne pas rentrer à Feydeau de deux ans : j'ai tenu ce serment.

Tout ce qui ressemble aux romans de Mme de Genlis, à la poésie de MM. Legouvé, Jouy, Campenon, Treneuil, m'inspirait la même horreur.

Rien de plus plat à écrire en 1832, tout le monde pense ainsi. En 1821, Lussinge se moquait de mon insupportable orgueil quand je lui montrais ma haine; il en concluait que sans doute M. de Jouy ou M. Campenon avait fait une sanglante critique de quelques-uns de mes écrits. Un critique qui s'est moqué de moi m'inspire un tout autre sentiment. Je rejuge, à chaque fois que je relis sa critique, qui a raison de lui ou de moi....

TABLE DES MATIÈRES

16312-10-20

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

32



Imp. de l'Edition et de l'Industrie, Montrouge (Seine).